Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lasylphidemodesl01pari

LA SYLPHIDE

LA SYLPHIDE

MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

PREMIÈRE SÉRIE.

TOME I.

PARIS
AUX BUREAUX DE LA SYLPHIDE
RUE D'HANOVRE, 17.
1840

A MESSIEURS

NAPOLÉON D'ABRANTÈS, ÉDOUARD D'ANGLEMONT, ROGER
DE BEAUVOIR, RAYMOND BRUCKER,
FÉLIX DERIÉGE, ÉMILE DESCHAMPS, LÉON ESCUDIER,
ALPHONSE ESQUIROS,
ALFRED DES ESSARTS, XAVIER EYMA, ARNOULD FRÉMY,
FRANCIS GIRAULT, GEORGES GUÉNOT-LECOINTE,
ARSÈNE HOUSSAYE, GEORGES JANÉTY,
LOTTIN DE LAVAL,
AMAND DE LAGNIAU, MARQUIS DE SALVO, EDMOND TEXIER.

A MESDAMES

JUNOT D'ABRANTÈS, SOPHIE CONRAD,
ANNA DES ESSARTS,
JULIETTE LORMEAU, JULIA MICHEL, FÉLICIE DE NARBONNE-PELET.
CLÉMENCE ROBERT.

Le Directeur

DE VILLEMESSANT.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction, par M. de Villemessant. 1
Modes, par Mme J. d'Abrantès. 3
La Femme à la mode, par M. Alfred des Essarts. 6
Artistes modernes.— I. Lucile Grahn, par M. A. Espal. 8
Théâtres, par M. G. Guénot-Lecointe. 10
Planche 1. — Gravure de modes.
Modes, par Mme J. d'Abrantès. 13
Louise, souvenir d'une jeune femme morte, par M. G. Guénot-Lecointe 15
L'Aumône, par M. Arsène Houssaye 19
Artistes modernes.— II. Mme Nathan-Treillet, par M. Arnould Frémy.. 20
Théâtres, par M. G. G.-L.. 23
Planche 2. — Une romance nouvelle.
Modes, par Mme J. d'Abrantès 25
Aurore et Titon, conte rococo, par Mme Anna des Essarts. 28
Théâtres, par M. G. Guénot Lecointe. 34
Planche 3.— Un travestissement.
Modes par Mme J. d'Abrantès 37
La Ballade du Tasse, par M. Georges Janety 39
Artistes modernes.— III. Marie Dorval, par M. Alph. Esquiros.. 44
Théâtres, par M. G. Guénot-Lecointe 47
Planche 4. — Gravure de modes.
Modes, par Mme J. d'Abrantès 49
Le Fil de perles, par M. Alph. Esquiros. 51
Artistes modernes.— IV. Dolorès Nau, par M. G. Guénot-Lecointe.. 56
Théâtres. 60
Planche 5. — Gravure de modes.
Modes, par Mme J. d'Abrantès. 61
Les Cheveux gris, roman providentiel, par M. G. Guénot-Lecointe.. 64
L'Etoile, vieille romance, par M. Arsène Houssaye. 71
Théâtres. 72
Planche 6. — Gravure de modes.
Modes, par Mme J. d'Abrantès. 73
M. de Quélen. 75
La Calabroise par M. Lottin de Laval. 79
Artistes modernes.— V. Giacomo Rossini, par ***.. 80
Théâtres, par M. G. G.-L.. 83
Planche 7. — Gravure de modes.
Modes, par Mme J. d'Abrantès 85
La Gabrielli à Palerme, par M. Lottin de Laval. 87
Le Matin, par M. le baron F. Papion-Duchâteau 92
Théâtres, par M. G. Guénot-Lecointe. 93
Planche 8. — Gravure de modes.
Modes, par Mme J. d'Abrantès. 97
Un Tableau d'histoire, par M. le marquis de Salvo. 99
Artistes modernes.— VI. Fanny Elssler, par M. G. Guénot-Lecointe. 102
Théâtres. par M. G. G.-L. 106
Planche 9. — Gravure de modes
Modes, par Mme J. d'Abrantès 109
Jeune Fille et jeune Fleur, par Mlle Julia Michel 111
La Falaise, par M. Roger de Beauvoir. 114
Les Femmes en Espagne, traduit du *World-of Fashion*. 115
Théâtres, Concerts, par M. G. Guénot-Lecointe. 118
Planche 10. — Portrait de Mlle Fanny Elssler.
Modes, par Mme J. d'Abrantès 121
Bal de M. le colonel Thorn, par M. le comte de ***** 123
L'Ecole des Journalistes de Mme Emile de Girardin, par Mlle Clémence Robert. . . . 127
Notre-Dame-de-Lorette, par M. Ed. d'Anglemont. 129
Salon de 1840.— Premier article. Ouverture, par M. G. Guénot-Lecointe.. 130
Théâtres, par ***. 131
Planche 11. — Gravure de modes.
Modes, par Mme J. d'Abrantès. 133
Le Jeune Homme de cinquante ans, par M. Alfred des Essarts. 136
Le Bonheur du Cygne, par M. Léon Escudier. 139
Salon de 1840.— Second article, par G. Guénot-Lecointe. 141
Théâtres, Concerts, par ***. 144
Planche 12. — Gravure de modes.
Modes.— Avis d'une grand'mère à sa petite-fille, par Mme J. d'Abrantès. 145
Sonnet à Hortense de....., par M. Roger de Beauvoir. 148
Artistes modernes. — VII. Alexandre Batta, par M. X. Eyma. . . . . *ibid.*

TABLE DES MATIERES.

Salon de 1840.— Troisième article, par G. Guénot-Lecointe.. 153
Théâtres, Concerts. 155
Planche 13. — Portrait de Mme Nathan-Treillet.
Modes. — Avis d'une grand'mère à sa petite-fille, par Mme J. d'Abrantès.. 157
L'Amoureux du Vésuve, par M. le marquis de Salvo 159
Giuseppe Regaldi, par Mme Juliette Lormeau 162
Salon de 1840.— Quatrième article, par M. G. Guénot-Lecointe.. 164
Théâtres, Concerts, Bals masqués. 167
Planche 14. — Gravure de modes.
Modes.— Avis d'une grand'mère à sa petite-fille, par Mme J. d'Abrantès. 169
Bal de Mme la comtesse Lehon, par M. le comte de *****. 172
Le Bourgeois de province, par Mlle la vicomtesse de Narbonne-Pelet. 175
Théâtres, Concerts, par ***. 180
Planche 15. — Gravure de modes.
Modes.— Avis d'une grand'mère à sa petite-fille, par Mme J. d'Abrantès. 181
Une déclaration, par M. X. Eyma 184
Salon de 1840.— Cinquième article, par M. G. Guénot-Lecointe.. 187
Théâtres, Concerts, par ***. 189
Planche 16. — Portrait de Mme Gras-Dorus.
Modes. — Longchamps, par Mme J. d'Abrantès.. 193
Artistes modernes.— VIII. Théodore Hauman, par M. G. Guénot-Lecointe.. 197
Théâtres, par ***. 202
Planche 17. — Gravure de modes.
Modes. — Avis d'une grand'mère à sa petite-fille.. 205
Tombola de Mme la Marquise de Valory, par M. le comte de *****. 208
Les vieux clubs anglais. — Le Club des Amoureux, par M. X. Eyma.. 210
L'Abbaye de Jumiéges, par M. Ed. d'Anglemont. 214
Théâtres, par ***. 215
Planche 18. — Gravure de modes.
Modes, par M. de Villemessant. 217
Margarita, par M. Napoléon d'Abrantès 221
Stances, par Mme Juliette Lormeau. 224
Théâtres, Bulletin bibliographique. . . . . *ibid.*
Planche 19. — Gravure de modes.
Modes, par Mme Juliette Lormeau 229
Courses de la Société d'encouragement 232
Gays Loisirs, première lettre à *la Sylphide*, par Mlle Clémence Robert 243
Canzona, par M. Francis Girault. 245
Salon de 1840.— Sixième et dernier article, par M. Alfred des Essarts.. 236
Théâtres, Concerts, par M. G. Guénot-Lecointe. 238
Planche 20. — Gravure de modes.
Modes, par Mme Juliette Lormeau 241
Matinée musicale de Mme la comtesse d'Appony, par M. le comte de *****. 244
Le Domino rose, aventure de l'autre siècle, par M. A. de Lagniau. 246
Théâtres, Concerts, par ***. 252
Planche 21. — Portrait de Mlle Lucile Grahn.
Modes, par Mme Juliette Lormeau. 253
Les Femmes en Grèce, traduit du *World of Fashion*. 256
Théodore Hauman, par M. Emile Deschamps. 259
Théâtres, par M. G. Guénot-Lecointe. 260
Planche 22. — Gravure de modes.
Modes, par Mme Juliette Lormeau. 265
Déjeûner dansant à l'ambassade d'Autriche, par M. le comte de ***** 267
L'Hiver à Saint-Pétersbourg, par Mme Sophie Conrad 271
Amitié, par M. Hippolyte Morvonnais. 273
Théâtre, par M. G. Guénot-Lecointe 274
Planche 23. — Gravure de modes.
Modes, par Mme Juliette Lormeau. 277
Matinée dansante de Mme la princesse Belgiojoso, par M. le comte de *****. 279
Le Sculpteur de monseigneur le duc de Bourbon, par M. Félix Deriége. 281
Planche 24. — Portrait de Mlle Julie Grisi.
Modes, par Mme Juliette Lormeau. 289
Le Pianiste, par M. G. Guénot-Lecointe. 291
Eloge de Mme de Sévigné par Mme Tastu, par Mlle Clémence Robert 297
Théâtres, Concerts. 299
Planche 25. — Gravure de modes.
Modes, par Mme Juliette Lormeau. 301
Gays Loisirs, seconde et dernière lettre à *la Sylphide*, par Mlle Clémence Robert. . . 303
Diane de Sassenage, conte amadis, par Mme Anna des Essarts 305
Le Soir, fragment par M. Raymond Brucker. 309
Théâtres, par M. G. Guénod-Lecointe. . . . . *ibid.*
Planche 26. — Portrait de Mme Rosine Stoltz.

FIN.

LA SYLPHIDE

Coiffure velours & or, Sarbun cachemire vert franges d'or (Maurice Beauvais).
Robe de tulle à pois, Dessous de satin blanc
Robe de velours pourpre ornée de dentelles (Mme Camille)
Éventail riche (Laboullée)

DIRECTION RUE FLÉCHIER, 4.

LA SYLPHIDE

MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

INTRODUCTION.

Quelques heures à peine nous séparent de l'an 1840, an mystérieux s'il en fut, et peut-être à la faveur de ce pêle-mêle des bons et des mauvais augures, au milieu des fantômes de Nicolas Flamel, de Cagliostro et de Nostradamus, que l'on exhume bien malgré eux de leurs tombes vermoulues, entre les dithyrambes des tireuses de cartes et les élégies politiques, laissera-t-on passer sans colère une œuvre nouvelle qui s'annonce, il faut le dire, sous la plus favorable étoile, car elle ne veut être ni providentielle, ni humanitaire, car elle n'a jamais eu la moindre envie phalanstérienne, et elle n'a pas donné la plus petite poignée de main à feu Fourier.

Enfant perdu de Bohême, fille de ces blanches femmes qui chantent leurs éternelles amours sur les monts vaporeux d'Ossian, la *Sylphide* est encore une de ces créations dont l'origine, de même que celle d'une foule d'autres belles choses, est douteuse; nature mystique à ce point que jusqu'à présent on l'a définie de mille manières, sans sortir du domaine des conjectures.— On a d'abord prononcé ce nom de sylphide sans le comprendre, on y a ensuite attaché une idée plus ou moins exacte de la délicatesse de la forme, on en a fait un composé hibride de la péri orientale et du trilby écossais, et comme à une époque de transition comme la nôtre on ne saurait autrement faire que de marcher, on a condamné la pauvre sylphide à marcher avec nous. On l'a arrachée à ce paradis de rêves où, jusqu'alors impalpable, elle avait vécu; on s'est donné le plaisir barbare de mentir à toutes les traditions et à tous les poètes : que la sylphide fût ondine ou naïade, et qu'elle s'endormît dans une grotte, qu'elle fût une fée et qu'elle se balançât dans les nuages, un chorégraphe de l'Opéra est venu qui, avec une audace très peu pindarique, en a composé un ballet. — Il est bien permis après cela d'en faire un journal.

Qu'on se rassure, notre sylphide n'aura pas, comme sa sœur de l'Académie royale, quelque temps qu'il fasse et quelle que soit la saison, des ailes de papillon, une couronne de roses de Natier, un maillot de soie et des souliers de satin; elle se transfigurera tous les huit jours, suivant les fantaisies de nos artistes en vogue, rois et reines de l'élégance, et le facile crayon de Numa. — Et comme pour décrire tous ces prestiges de la toilette qu'on appelle guipure, reps, rouleaux, volans, dentelles, orchis du Japon, ce n'est pas de trop d'une femme du monde, jouissant de ses entrées dans les salons des nobles faubourgs et de la Chaussée-d'Antin, comme pour parler de tous ces grands riens, ce n'est pas de trop d'un grand nom, Mme d'Abrantès dira avec ce style, ce goût élevé et sûr qu'on lui connaît, les caprices et les modifications successives de la mode.

Pour nos jolies lectrices nous aurons des nouvelles presque aussi jolies qu'elles, sans compter ces confidences sur la vie et le talent intimes des artistes qui ont tant de succès : aujourd'hui Lucile Grahn, demain Fanny Elssler ou Mme Dorus-Gras, puis Mlle Rachel ou Mme Stoltz, Dolorès Nau ou Pauline Garcia; toutes les coulisses et tous les ateliers, peintres ou danseuses, chanteurs ou instrumentistes, tout ce qui a un nom, tout ce qui rayonne d'une splendeur quelconque, enfin, tout ce qui porte en soi son individualité ou sa gloire. — Les théâtres et les concerts auront aussi leur part, et ce carnaval, qui s'avance au milieu de fantasmagories promises, nous comptera au nombre de ses plus fervens apôtres.

En faisant des promesses que nous tiendrons, cela ne nous empêche pas de nous réserver le droit aux surprises. Qui sait si un jour ou l'autre nos abonnés ne recevront point un travestissement de Gavarni, une scène de Jules David, une vignette de Victor Chevin, le Benvenuto du buis, un doux et mélancolique paysage de notre ami Félix Godefroy, une romance de Monpou, l'enfant chéri d'Hugo, ou une mélodie de Grisar, le Schubert anversois?

Donc, nous abandonnons aujourd'hui au simoon rapide de la publicité la première page de cet album mondain, où chaque semaine dessinera sa robe de bal ou son burnous, où chaque plume aimée déposera son chapitre. Album ainsi riche de luxe et de forme, riche encore par le fonds, nous l'espérons au moins, car déjà nous nous sommes assuré le concours de noms qui brillent entre tous dans la littérature actuelle, et déjà nous croyons entendre à l'écho cabalistique de 1840 certains murmures, précurseurs heureux des joies et des couronnes qui attendent à son début, sur la vaste scène du monde, l'ombre de Marie Taglioni métamorphosée en journal.

Le Directeur de *la Sylphide*,

DE VILLEMESSANT.

IEN n'est plus difficile que de faire aujourd'hui ce qu'on appelle *de la mode*. La mode est une reine détrônée, qui ne sait dans quel quartier de Paris aller passer définitivement le temps de son exil. Depuis qu'il n'y a plus de livrées, il n'y a plus de grandes dames. — De là, plus de bulletin de modes sans appel. Lorsqu'on voit des princesses royales aller dans la rue en robe de taffetas noir un peu sale, en souliers crottés et en bas noirs, on ne sait plus à quoi s'en tenir.

Les salons de Paris ne se font plus gloire de telle ou telle *madame*, invitée nécessaire à un raout ou à un bal élégant. Nulle femme ne donne aujourd'hui exclusivement la mode. La mode, c'est le bon goût et le bon ton ; ne nous y trompons pas, celle-là est encore plus tyrannique que l'autre et plus difficile à suivre. Chaque femme élégante a le droit de composer une toilette, toilette éphémère, mode passante, que les mêmes bougies voient naître ou mourir, car tout est bâti sur le sable! La mode surtout. C'est peut-être la seule époque sociale où la mode ne trône pas souverainement arbitraire, et où les femmes mêmes osent se révolter contre elle. — Aujourd'hui c'est dans la manière de porter une robe, d'en arranger les plis, de sentir un bouquet, de tenir un mouchoir, qu'une femme est, oui ou non, réputée *comme il faut*. Tout est là, rien que là. — Usage plus profondément pensé qu'on ne le supposerait, dernière vengeance que la féodalité jette en expirant à la bourgeoisie qui s'élève, dernier triomphe de l'aristocratie qu'on veut éteindre.

Autrefois, le nom magique d'une grande faiseuse de modes, d'un marchand en vogue, faisait à lui seul la réputation d'élégance d'une femme riche. Mme Germont ou Mme Olivi présentait, pour ainsi dire, une jeune mariée dans le grand monde. Aujourd'hui, ce n'est plus cela, c'est à peine si on entend nommer les fournisseurs de la maîtresse d'un fils de duc et pair. Cependant, il faut l'avouer, ils sont aussi indispensables qu'autrefois, seulement ils le sont autrement. — Le bon goût d'aujourd'hui, c'est de dépenser beaucoup d'argent sans en avoir l'air. — Toutes les femmes élégantes prennent leurs chapeaux chez Mme Baudran. Qui les coifferait mieux? Qui saurait mieux donner à une petite tête blonde ou brune la grace qui lui sied bien? — Mais peu de ces dames l'avouent hautement ; il suffit qu'elles se devinent entre elles. Mme Baudran les trahit et se venge de leur silence. Ses chapeaux se recon-

naissent de loin, et on ne les confond pas. Je défie à une femme élégante de ne pas dire, en marchant derrière une inconnue, à petit chapeau de velours noir, sans fleurs, sans dentelle, sans ornement, à sa forme petite et légèrement courbée : — C'est une femme comme il faut, *car* elle a un chapeau de Mme Baudran.

Mais on ne veut pas convenir maintenant que la toilette soit une grande affaire. Ecoutez une femme à la mode, elle vous dira qu'elle passe cinq minutes à la sienne, pas plus. — Cependant, c'est à peu près ce qu'il faut pour mettre un sarreau de toile. Faites-lui compliment d'une robe de Pékin, d'une délicieuse nuance, fraîche et rose comme une fleur de Bengale : — « *C'est une vieille robe de ma grand'mère*, dit-elle. »

Pourquoi ne pas avouer qu'elle est achetée dans les magasins de Gagelin-Opigez, car la robe de l'aïeule est depuis long-temps, sans doute, donnée à quelque femme de charge? — en ce temps où l'on ne portait plus de robes de Pékin. — Cependant, tout en voulant cacher le nom des vendeurs les plus connus, chaque femme le devine et le veut retrouver dans la toilette d'une autre. A la taille mince et bien prise de celles qui ont recours au grand faiseur de corsets, on nomme Josselin, et on devine ses buscs mécaniques, rien qu'à la souplesse que cette taille mollement amincie a su conserver.

Ces grands redresseurs des torts de la nature ont maintenant surmonté toutes les difficultés qu'elle leur opposait. Avec les corsets de Josselin et les sous-jupes-Oudinot, il n'y a vraiment plus de mérite à être bien faite, et je m'étonne de voir encore des tailles compromises avec de tels savans et de telles inventions. Les jupons de crinoline s'appellent aussi mousseline de crin. C'est en effet aussi clair et aussi transparent que la mousseline. C'est comme un organdi empesé, seulement moins raide et susceptible de se froisser beaucoup moins. — M. Oudinot sera, je le suppose, bien des fois béni cet hiver par des belles dames qui auront, graces à lui, reçu des complimens auxquels elles ne s'attendaient guère.

Les coiffures de cet hiver sont déjà très prononcées ; on porte beaucoup de turbans. Il semble que depuis que les femmes de l'Orient l'ont abandonné pour le bonnet de gaze et le chapeau rose, les nôtres soient désireuses de faire revenir cette mode et de la conserver. Mme Gally réussit admirablement cette gracieuse coiffure. Les *Mille et une Nuits* et Byron l'ont décidément inspirée. On voyait l'autre jour dans ses magasins un turban de cachemire bleu pâle, entremêlé de torsades de perles pas très grosses ; un autre de tulle blanc tout uni, d'un genre parfait. Les coiffures à la châtelaine, en velours noir, chez Mme Dasse, sont aussi charmantes.

Pour Herbault, il est décidément abandonné. Quelques anciennes célébrités de l'Empire le protègent encore, et c'est aussi pour cela, probablement qu'on

ne trouve chez lui que des chapeaux de satin jaune et de satin violet, parure de grand'mère fort distinguée.

Tout change donc ! Mais aussi tout se reproduit. La mode fait le tour du monde, puis elle revient dans ses foyers.

C'est ainsi que chez Verdier nous voyons des cannes à pomme mosaïque entourée de pierres fines. Les hommes, comme au temps de la Régence, adoptent les pierreries et les colifichets. Cela n'ira jamais bien loin ; d'autres mœurs, d'autres usages nous imposent d'autres modes, parfois, cependant, quelques souvenirs jetés au temps passé, — comme toujours. On voit aussi, chez Verdier, des cannes pour les femmes, de jolis petits bâtons d'ivoire, d'ébène ou d'aloès, enrichis de peinture de toutes couleurs. Ceci est plus audacieux, et nous n'osons encore conseiller ces cannes. Il faut attendre et voir si ce sera de bon goût. Toute singularité est maintenant regardée comme inélégance. — Le but de toute femme à la mode est d'être remarquée sans paraître l'avoir souhaité.

Batton s'élève, cette année, au-dessus de lui-même. Ses fleurs sont d'un fini et d'une imitation digne de Van-Daal. Batton est le rival du bon Dieu, rival heureux, même ! Car du matin au soir les roses du bon Dieu se fanent et meurent, et celles de Batton, fraîches encore sur leurs tiges, supportent avec succès la poussière d'un ou deux bals.

Les hommes ont, comme nous, adopté le *comme il faut* au sein de la mode. Pour eux, tout est dans la *pose* du gilet et la tenue du chapeau. Malheur à celui qui n'a su remarquer cette manie féodale. Et puisque je viens de parler de chapeaux, que ce me soit l'occasion de signaler avec tout l'honneur qu'ils méritent, les chapeaux *castor-taupe* de Brossier qui, par l'élégance de leurs formes, se concilieront tous les suffrages.

La robe de chambre est devenue l'habit du *chez-soi*, pour la matinée. — Il est reçu de trouver cela tout simple. Doucet fait certainement les plus jolies. M. P. Delaroche lui donna dernièrement un modèle venu de Perse, qu'il a réussi à merveille.

Les robes de velours, garnies de dentelles guipure, sont toujours fort élégantes. — Le velours est la plus belle étoffe qu'on puisse imaginer, et rien ne sied mieux à tous les visages. — Le velours embellit presque les laides. Les corsages ouverts, comme ceux de la gravure, sont les mieux choisis. On place au milieu, à l'ouverture du corsage, une chemisette de mousseline plissée dont le haut brodé est garni d'une valencienne assez basse.

Les nattes, mêlées de perles, sont aussi de fort bon goût. — La chenille, pour une petite toilette, fait très bien avec les nattes des cheveux.

Pour les jeunes filles, la mode est plus positive. De tous temps, il leur est imposé de ne chercher à paraître que le plus mystérieusement possible. —

Toute leur grace, à elles, est dans la simplicité. — Plus une toilette est blanche et sans ornemens, plus la jeune fille est parée avec élégance. La mousseline, le reps et le gros de Naples uni sont les étoffes qui vont le mieux à leur âge; peu de fleurs, peu de bijoux, tout cela sent la prétention et la pensée de soi-même. — La jeune fille est sensée ne tenir encore au monde que par hasard. Ses études, ses leçons doivent l'occuper plus que tout le reste, et on ne la trouve jamais si jolie, que lorsqu'elle paraît le moins s'en douter.

On voit chez Moutonnet, passage des Panoramas, des billets d'une invention assez ingénieuse : il a imaginé de faire des lettres d'invitation pour un bal, un concert, un dîner, avec vignettes et encadremens de diverses couleurs, et de placer en haut de la feuille un dessin qui indique l'objet de la réunion. — Ses papiers à lettres aussi sont charmans, nous les recommandons à ceux qui aiment les papiers fins ornés.

Mme J. D'ABRANTÈS.

LA FEMME A LA MODE.

Il est deux heures : dans un salon de style renaissance, semé de bahuts aux riches incrustations, d'étagères que surchargent mille curiosités, plusieurs *lions*, étendus plutôt qu'assis dans les *duchesses* et sur les divans de lampas, causent à haute voix et rient aux éclats; ils ne parlent que de chasses, de paris extravagans, de courses au bois, de jockeis, d'Opéra et autres chapitres aussi importans qui ont le privilége d'occuper exclusivement notre jeunesse dorée. Cependant nos dandys s'observent, et il ne faudrait pas une grande pénétration pour deviner que leur cordialité est feinte; ce sont autant de rivaux venus pour encenser une divinité absente; ils attendent, car *madame est à sa toilette*. Enfin la porte du sanctuaire s'est ouverte : la *femme à la mode* paraît.

On ne pourrait dire si c'est à sa beauté, à son élégance, ou à son esprit qu'elle doit cette royauté qui souvent est celle du pays des éphémères. Dans le monde, il y a beaucoup de femmes plus jolies qu'elle; il y en a qui

mettent au service de leur coquetterie une immense fortune ; il y en a qui, par leur parole ou leurs écrits, se placent à la tête de la littérature et consacrent les réputations ; mais ces avantages particuliers ont un bien plus puissant empire lorsqu'ils se trouvent réunis, même en diminutif, chez une seule personne. C'est à cette condition qu'existe la femme à la mode. Ses traits ont rarement une régularité parfaite, mais la distinction y réside ; sa tournure est toujours gracieuse, sa taille bien prise, ses mouvemens harmonieux. Il entre beaucoup de récit dans sa conversation ; elle excelle à raconter, à lancer sans affectation l'épigramme ; ses flèches sont fines et acérées, on ne les voit pas, on en sent la piqûre. La plupart du temps elle ne termine pas ses phrases, avec elle il faut beaucoup deviner, car elle sait combien il est imprudent de dire tout et de répondre à tout. Vous n'êtes jamais sûr d'être son meilleur ami ; mais, à son accueil empressé, vous pouvez au moins vous vanter d'être de ses amis, et elle en a partout, il faut tant d'*applaudisseurs* à la femme à la mode ! Le jour où la foule ne l'entourerait plus, le jour où il n'y aurait que *du monde* et pas de cohue chez elle, cette reine des salons serait détrônée.

Nous avons dit que l'élégance de sa toilette n'était pas le motif principal de la vogue qui l'entoure ; cependant c'est à qui se modèlera sur elle. Qu'il lui prenne fantaisie de sortir un matin avec une simple redingote de percale, et on portera de nouveau cette étoffe prohibée. C'est elle qui s'est avisée de rendre aux robes leurs véritables formes, en adoptant le corsage en pointe et la jupe soutenue par ces volans bouillonnés qui rappellent les grandes tournures des Châteauroux et des Pompadour.

Parfois, un jeune artiste de ses amis lui soumet un tableau, espoir de son avenir ; la femme à la mode, qui est bonne à travers sa frivolité, se fait dessiner une des figures de cette composition et paraît le lendemain dans un bal avec ce costume, et le peintre qui lui a fourni l'idée de cette toilette tant admirée devient aussitôt l'élu de la fashion. S'agit-il d'une loterie ouverte au profit des indigens ? La femme à la mode trouvera sous ses doigts délicats quelques perles à broder, quelques tapisseries à *œuvrer*. Pendant tout un mois, son cercle admirera, en la voyant toujours occupée, tant de charité et de patience. Le jour de la vente arrivé, elle s'établit à un des comptoirs de patronesse et vend le plus cher qu'elle peut avec une grace telle qu'on ne saurait se refuser à être trompé par une aussi belle marchande.

Voilà les avantages de cette position ; voilà la rose avec son beau calice, ses pétales arrondis et son parfum ; mais prenez garde, la tige porte des feuilles, et sous ces feuilles se cachent des épines. Deux choses troublent le bonheur de la femme à la mode : c'est la fatigue de sa vie, c'est la crainte perpétuelle des concurrences. Tandis que vous pouvez choisir vos distractions, vos théâtres, vos bals, elle doit accepter tout ce qui se présente de nouveau, consacrer toute

chose curieuse, se montrer aux fêtes, aux concerts, passer des Italiens à l'Opéra, d'un raout de la Chaussée-d'Antin à une réunion plus grave du noble faubourg, courir les magasins en vogue, connaître les livres en réputation, savoir les romances du jour, les nouvelles politiques, être initiée aux petites intrigues de la diplomatie ; recevoir Corneille avec Mlle Rachel, Molière avec Mlle Doze, Rossini avec Duprez, et aller ensuite applaudir aux exercices de Carter et de sa ménagerie. Quelle activité, bon Dieu ! et comment résister à ce torrent de nécessités diverses qui débordent sur la vie de cette pauvre femme et menacent sans cesse de l'entraîner ? Eh ! bien, son visage ne laisse deviner aucune fatigue ; à part une légère pâleur qui intéresse, on ne dirait pas qu'elle consacre presque toutes ses nuits aux exigences du monde. Si la société lui prodigue volontiers les louanges et l'encens, en revanche, la femme à la mode, se mettant au dessus des médisances, des petites haines et de l'ennui, qui parfois l'accable intérieurement, ne néglige rien pour mériter sa réputation et la conserver. Et cependant, à quoi tient cette faveur ? Un mois d'absence, une courte maladie, ou l'arrivée de quelque belle étrangère dont l'excentricité et le jargon naïf amuseront les désœuvrés, suffisent pour ravir le sceptre aux petites mains de la femme à la mode. C'en est fait, il lui faut abdiquer, rentrer dans les rangs du vulgaire, s'occuper de son mari, de ses enfans qu'elle connaissait à peine, se résigner enfin à vivre tranquille, à se bien porter, à exister pour elle-même et pour sa famille, au lieu de se sacrifier comme autrefois aux insatiables exigences du monde. Croyez-le, elle ne se résignera pas facilement à son obscurité, et plus d'une fois elle tentera de s'échapper de son île d'Elbe ; mais il est rare qu'elle ne trouve pas alors un Waterloo !

ALFRED DES ESSARTS.

ARTISTES MODERNES.

I.

Lucile Grahn.

NOTRE fée écossaise est retrouvée ! Elle est sortie de cette écharpe rose dans laquelle ses compagnes l'avaient bercée pour l'enlever et la porter aux cieux, sa patrie. Ses ailes ont repoussé de nouveau comme la fleur sur une tige pleine de sève. La voilà encore, cette fille de l'air avec sa couronne au front, agitant dans sa danse rapide et légère les plis de la gaze qui ondule autour de ses formes gracieuses ! Mlle Taglioni est revenue, car nous avons Lucile Grahn. C'est le Nord qui nous avait ravi notre charmante danseuse, et c'est le Nord

qui lui a donné une sœur si digne d'elle. Saint-Pétersbourg et Copenhague ont fait un échange en notre faveur.

Lucile Grahn est née dans cette dernière ville, en 1821. Son père, officier de l'armée, était parent du ministre Stompë. Dès l'âge de six ans, elle entra chez M. Larcher, professeur de danse, malgré la vive opposition de sa famille. La jolie enfant était alors comme ces charmans papillons qui se trouvent si heureux de voltiger dans les airs, elle mettait sa joie à danser. Sans doute, au sein de ses rêves fleuris, Terpsichore lui apparut radieuse, et, par ses divins enchantemens, sut inspirer à ce jeune cœur un ardent amour pour son culte. A dix ans, Lucile Grahn était déjà une artiste. Il n'y avait plus de doute, son sort, sa gloire étaient tout entiers dans la chorégraphie; aussi, dès lors se voua-t-elle sans relâche à l'étude de cet art devenu sa pensée dominante. Elle débuta à l'âge de quatorze ans dans sa ville natale, et ses compatriotes lui prouvèrent leur admiration par la chaleur de leurs applaudissemens. Mais il lui fallait une plus vaste scène, il lui fallait les suffrages de Paris, Paris, ce juge suprême du goût qui fait les réputations et les défait souvent. La nymphe prit son essor et rasa de son aile cette terre promise des artistes. Là, M. Barré se chargea de l'initier à toutes les délicatesses, à toutes les ressources chorégraphiques. Puis elle partit pour Hambourg et Stockholm, où elle joua *la Sylphide*, *la Somnambule*, *la Bayadère*. Mlle Taglioni venait de passer par ces deux villes : les salles de théâtre y retentissaient encore des cris et des trépignemens d'admiration, et cependant Lucile Grahn eut aussi son triomphe, bien rehaussé par le souvenir et la comparaison d'une redoutable rivale.

Mais voilà que Paris, cet enfant capricieux à qui il faut sans cesse de nouveaux plaisirs, se souvint de Lucile Grahn et la rappela. Peut-être Mlle Grahn se serait-elle vue reléguée dans la foule, si M. Duponchel n'eût reconnu que sa place était marquée entre les premières. Grâce à lui, nous l'avons admirée dans *la Sylphide*, cette création aérienne qui lui a valu, à elle, la gracieuse péri, et à nous, qui avons tant de plaisir à la voir, ce charmant sonnet de M. Edmond Texier :

Lorsque Taglioni, la fée aux blanches ailes,
Quittait la salle aimée où pleuvaient tant de fleurs,
L'insouciant Paris aux amours infidèles
Ne la vit pas partir sans répandre des pleurs.

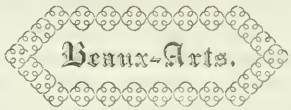
Et l'on vit succéder aux graces éternelles,
Aux pas aériens, aux célèbres douleurs
La danse échevelée et les poses charnelles,
Et les élans lascifs aux bonds provocateurs.

Mais elle est revenue enfin l'enchanteresse,
Plus belle que jamais de grace et de jeunesse :
De ses bravos encor Paris la saluera.

Ou *Marie* ou *Lucile*, ange à l'aile rapide,
Que m'importe son nom ? c'est toujours la sylphide
Dont la place est marquée au ciel de l'Opéra.

Lucile Grahn n'est pas, comme Fanny Elssler, une danseuse à la pantomime passionnée ; elle rappelle à l'imagination les apparitions fantastiques, les images vagues et flottantes qui surnagent dans *le Songe d'une nuit d'été*.

A. RISPAL.



Académie Royale de Musique.

J'aurais voulu vous parler de bien des belles choses qui méritent votre attention et la mienne ; par exemple, de M. Edouard Monnais, qui a abandonné la royauté débonnaire du feuilleton du *Courrier français*, pour partager avec M. Duponchel, en faisant un détour par les salons de M. Aguado, la couronne d'épines de l'Opéra ; j'aurais voulu vous parler de cette *Vendetta*, destinée à tant de métamorphoses, où l'on applaudissait Massol comme si Duprez eût été absent, et où l'on n'applaudissait pas du tout la poésie des conseillers d'Etat. Depuis que *la Vendetta* a été retirée de l'affiche, M. de Ruolz s'ampute avec une ardeur des plus méritoires : il abat un trio, jette au feu un finale, enfin, de ses trois actes si pleins de notes, il n'en fait plus que deux qu'on prétend magnifiques, d'autant plus magnifiques, que Duprez abandonne de bien grand cœur son rôle à Mme Stoltz, que le succès de *la Xacarilla* attache avec plus de passion que jamais au costume de notre sexe. J'aurais aussi voulu vous dire tout ce que je sais du *Drapier* de M. Halévy, que l'Opéra annonce pour l'avant-dernier jour de 1839, comme un majestueux pérystile à cette prophétique année 1840 ; des *Martyrs* de Donizetti, dont l'histoire serait longue et lugubre s'il fallait raconter les pusillanimités de la censure et de ce faible roi de Naples, et la mort de ce grand artiste que nous avons écrasé de couronnes lorsqu'il nous faisait ses tristes adieux ; le rôle que Nourrit avait appris avec tant d'amour, c'est Duprez qui le chantera. Singulière destinée des espérances humaines ! Que ne vous aurais-je pas dit, non plus, de Mlle Dobrée, premier prix du Conservatoire, qui a débuté avec éclat dans Mathilde de *Guillaume Tell*, des ballets inconnus qui se préparent et des anciennes œuvres chorégraphiques où les Elssler et Lucile Grahn sont toujours si jolies et si avenantes.

Mais il y a à l'Académie Royale une nouvelle qui momentanément domine toutes les autres ; on remet à l'année prochaine tous les opéras et tous les ballets.

Mme Dorus-Gras et M. Mazillier, tout ce qui chante et tout ce qui saute ; on ne s'occupe plus que d'un événement immense qui se prépare, vous devinez que c'est au premier bal masqué de l'Opéra qui a lieu samedi prochain et qui sera suivi de quatorze autres; chantez hozannah ! Et l'on songe d'autant plus aux bals masqués de l'Opéra, que depuis que cette gracieuse république est confiée aux soins ingénieux de deux consuls dont l'un est encore tout novice au monde des affaires, et attend comme l'Euryale de Virgile un triomphe pour inscrire une devise sur son bouclier blanc, c'est à qui s'inquiète de M. Edouard Monnais. Beaucoup demandent : mais M. Edouard Monnais fera-t-il bien les choses, lui qui, jusqu'à ce jour, n'a fait que du feuilleton ? — D'autres, en presque aussi grand nombre, répondent : — Voyez d'ici venir Musard, Musard, ce grand nom dans notre grande époque, ce nom qui fait ombre à tant d'autres que l'on proclame illustres. Musard arrive au milieu de la majestueuse cohorte de ses cent quarante disciples de la rue Vivienne, où vous ne trouveriez pas un Judas. Et dans la fureur du bal, vous lui improviserez encore un pavois de vos oripeaux meurtris, paillasses et polichinelles, vrais corybantes que vous êtes, à ce Pharamond de la contredanse. — L'on ajoute que, grace à M. Monnais qui illumine M. Duponchel de tout le dévergondage de ses jeunes idées, l'Académie Royale fera ce soir-là rêver Venise et Rome, et les fantasmagories du Tasse et les perspectives de l'Eldorado. Il y aura des fleurs et des bougies, et puis encore des lumières et des parfums, et puis toujours des surprises, et le programme de M. Monnais est si plein que les femmes, même les jolies, passeront par dessus le marché.

Qu'on dise donc encore que les journalistes sont inutiles à la société, lorsqu'ils rendent d'aussi éminens services au carnaval.

Théâtre-Français.

Et rien ne complète davantage cette remarque touchante que ce qui se passe sous nos yeux à la Comédie-Française; il est entendu que nous ne voulons pas revenir sur les crucifiemens de M. Vedel, le pauvre lion bien irrévocablement sacrifié, et dont les loups avides se disputent la peau, avant qu'on ne l'ait jeté hors de sa tannière à leur merci. Il était, en effet, très naturel que la fortune rapide de M. Monnais allât réveiller dans quelques angles perdus de la presse, d'obscures ambitions qui vivaient au soir le soir, à deux sous la ligne. M. Duchâtel, malgré la nébuleuse assistance du Conseil d'Etat, n'y voyait pas plus clair dans les misérables complications du Théâtre-Français, et les questions d'argent qui venaient encombrer de surcroît les abords du point principal, n'était guère de nature à éclairer la chose. On gravitait donc en plein dans cette sphère des inconnus, et le martyre de M. Védel continuait, lorsqu'un matin, ce que M. Duchâtel, Diogène nouveau, avait cherché vainement, ce que le Conseil d'Etat n'avait pu trouver, en dépit de l'adjonction du service extraordinaire au service ordinaire, et de l'interposition officielle d'une foule de paires de lunettes, *le Siècle*, lui, l'a découvert, sans Conseil d'Etat et sans lanterne, sans bésicles et sans balancier, dans la personne de M. Hippolyte Lucas. M. Lucas est un homme d'esprit, et je doute qu'il ait été parfaitement satisfait de l'invention du *Siècle* son ami, qui d'ailleurs

n'a point demandé de brevet. Le *Siècle* ayant inventé un directeur pour la Comédie-Française, un autre journal, je ne sais lequel, n'a pas voulu, par humanité, qu'un confrère seul eût tort, et il s'est dépêché de tirer de ses cartons un M. de Saint-Georges, vaudevilliste, je crois, père de pas mal d'opéras comiques et de libretti de ballet, mais ces titres ne sont rien pour le journal sincère appréciateur du mérite. M. de Saint-Georges a un droit unique, incontestable à la direction de la Comédie-Française, il est gendre du général Bernard. Etait-ce parce que le général Bernard, en son vivant, demeurait à côté de MM. les comédiens ordinaires?

Entre deux réflexions graves, une petite histoire. — Un des jours de la semaine dernière, n'importe lequel, un homme d'esprit se présente chez M. Samson, le fougueux Brutus qui occasionne tant d'insomnies à M. Védel. — Monsieur, lui dit-il, vous avez fait quelques beaux vers en votre vie, et je viens humblement offrir un sujet à votre muse. — Je n'ai rien fait assurément, répond M. Samson, d'ailleurs fort satisfait, pour mériter cet excès de gloire...., ou cette indignité, ajoute-t-il entre ses dents.—Pardon, monsieur. Mais voici sans plus de paroles de quoi il s'agit : Nous sommes à la veille du 21 décembre. — Eh ! bien, monsieur?—Ce jour là est né un des plus beaux génies de la France.—Où cela s'il vous plaît? — A la Ferté-Milon, continue l'interlocuteur un peu interdit.—En quelle année, demande M. Samson, prenant une pose d'antiquaire.— En 1639. — Mais c'est de l'histoire ancienne. — Que tout le monde sait. — Cela ne m'apprend point le nom du grand génie.... — Je croyais, monsieur, vous avoir nommé Jean Racine. — Ah ! ah ! fait M. Samson partant d'un éclat de rire pareil à celui de la servante de M. Jourdain, je n'y étais pas du tout, je pensais qu'il était question d'un comédien.—Quoi qu'il en soit, monsieur, reprend le visiteur, il me semble que, puisque vous fêtez Molière tous les ans, vous pourriez bien célébrer l'anniversaire de Racine une fois par siècle. Il ne serait pas difficile, dans les quelques heures qui nous séparent de cette soirée séculaire, d'écrire un petit prologue ; l'un des chefs-d'œuvre du poète tiré au hasard, si vous voulez, *Athalie* ou *Britannicus*, suivi des *Plaideurs*, feraient les frais de cette représentation, qui serait à la fois un grand hommage rendu au génie et un grand acte de reconnaissance de la part des artistes.—Je vous remercie bien sincèrement de votre bonne visite, dit M. Samson à l'homme d'esprit resté fidèle, comme par miracle, au culte du dix-septième siècle, votre idée est excellente, mais nous sommes bien occupés à l'heure qu'il est, cependant nous verrons.

Le 21 décembre, la Comédie-Française donnait je ne sais quelle vieillerie de l'école contemporaine ; mais ce même soir, dans un petit coin bien chaud du café Lemblin, quelques amis glorifiaient entre eux Jean Racine,

Jean Racine, le grand poète,
Le poète aimant et pieux.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Nous sortons de le Renaissance, où la *Chaste Suzanne* vient de subir un nouveau jugement. Nous en rendrons un compte détaillé dans notre prochain numéro.

En attendant, nous signalerons le succès éclatant de Laborde, jeune ténor qui débutait dans cet ouvrage dont la musique est de M. Monpou et le poème de M. de Courcy.

C'était vraiment quelque chose de curieux que Paris, ces jours derniers. — Les boutiques, riches et parées comme de coutume, étaient visitées attentivement par une foule qui encombrait les passages et les rues qu'habitent les marchands les plus renommés. Mais cette foule, avide de tout voir, s'écoulait et se renouvelait, et les boutiques restaient pleines de leurs nouveautés. C'est en vain que les femmes élégantes s'arrêtaient devant les richesses délicieuses qu'étalent Susse et Giroux; elles passaient en disant : c'est ravissant ! Puis elles allaient ailleurs, en dire autant, sans rien acheter.

Jamais l'égoïsme et la parcimonie ne se sont trahis plus nettement. Les grands intérêts de la vie, la crainte de l'avenir, les souvenirs du passé, semblaient, à ce renouvellement d'année, jeter en courant un sourire de mépris à chaque objet inutile qui venait frapper la vue. L'élégance, la mode, la futilité sont les ennemies jurées des pensées solennelles, et l'on dit que Paris fourmille de gens qui pensent sérieusement. — Nostradamus a prédit la fin du monde pour 1840.

Toutefois, la mode commence l'année par une pénitence : on entre en carême. Le deuil du roi de Danemarck qu'on ne connaît que depuis qu'il est mort, permettra, pendant un mois, le sérieux auquel on paraît si enclin.

Mais un deuil de cour n'est pas chose grave : — avec la robe blanche on permet les fleurs; avec la robe noire celles de couleur. Les roses du Bengale, ou le myosotis des prairies, font un effet délicieux, entremêlés de diamans, avec une robe de velours noir : le velours gris, la moire grise, se portent avec des roses blanches légèrement carminées.

Mais un deuil n'est que pour la cour, — ou à peu près. On a heureusement retranché, en aristocratie, ces deuils perpétuels que chaque personne noble était obligée de porter, comme si elle avait perdu, ainsi que le roi, quelque cousin germain. — La mode a pris le milieu, et choisi, pour ses toilettes du matin, des couleurs brunes et des teintes sombres.

Le bon goût ne veut rien d'éclatant aux promenades et pour les visites du matin. — C'est en vain qu'on a préparé des châles en satin souci, ou couleur de feu. Une femme qui se met bien, n'ose affronter ces tons criards et qui siéent si mal. — Les fleurs sous les chapeaux ne sont pas plus acceptées ; si on en met encore, ce sont de petites branches légères et presque dissimulées par les

cheveux qui les cachent à demi. Les chapeaux de Mme Ve Sauvinet offrent à cet égard tout ce qu'on peut désirer. — Mme Sauvinet est le tome second de la biographie de Baudran : elle lui a même enlevé plusieurs élégantes qui, trouvant ses modes aussi bien, ont jugé plus prudent de se fournir là où les prix sont plus raisonnables et le goût aussi parfait.

Le petit bonnet que la duchesse de D... portait l'autre soir aux Italiens était des magasins de Mme Sauvinet; tout le monde l'a fort admiré. Il est vrai que jamais on ne vit plus jolie figure sous un plus joli bonnet.

Les bijoux sont toujours fort à la mode; ils deviennent indispensables à une toilette du soir. Le jour même, les bracelets de Janisset et de Fossin ornent les bras de toutes les femmes recherchées. — Une longue chaîne de grosses perles fines, tournée plusieurs fois autour du poignet, fait aussi très bien en toilette du soir. Il est encore à remarquer qu'il faut que le dernier rang soit large et fermé par un cadenas de pierreries. Les colliers sont toujours petits. On remarquait au cou de Mme de Mou.... une chaîne de pierres fines, de plusieurs couleurs, dont les pierres, taillées carrément, étaient jointes par une plaque d'or ciselé, entourée de diamans. Ce collier est de Janisset; la chaîne, se démontant à volonté, peut faire collier et châtelaine en même temps, car elle a plus d'une aune de longueur.

Les châles de cachemire bleu ou vert sont toujours à la mode. — Il faut cependant avouer qu'à moins de bon vouloir il est difficile de découvrir la couleur du fond d'un châle dont les palmes remplissent la presque totalité. — Les châles-sultane, ainsi appelés à cause de leur couleur orange qui était la nuance favorite de la dernière souveraine de l'Orient, sont très recherchés, mais fort rares.

Les *portraits de famille* achetés chez le marchand de curiosités ont fait tort aux véritables. L'autre jour, on admirait à la robe de Mme la comtesse de K... une charmante miniature représentant la duchesse de S..., son aïeule, en capucin. Le visage de la jeune femme est si joli, si délicat, si peu capucin, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer à la fois, et le visage et l'idée excentrique qui a fait choisir un tel costume pour une si gracieuse tête. Ce portrait est sauvé du soupçon de plagiat; mais aussi il y a bien peu de portraits d'aïeules de si bon goût. Il est entouré d'un cercle d'or ciselé, tout simple, pour être mis le matin au châle ou au corsage. Puis, pour le soir, il a en garniture de grosses turquoises, montées sans aucun ornement.

On voyait chez Susse des livres de prières d'un genre nouveau et délicieux : reliures en velours noir, ou gros vert avec fermoir en or tout uni; au milieu de la couverture, une miniature charmante représente une des vierges de Raphaël; une autre, le Christ du Corrège. Cette idée est belle et bien sentie; ce livre devient à la fois une lecture et un oratoire portatif.

Les femmes ont repris les ouvrages du temps passé. La tapisserie de *haute lisse* ne les effraie même pas; elles filent aussi; ce dernier ouvrage est vraiment digne d'être cité, car y en a-t-il un où la grace d'une femme se développe mieux? Les rouets de palissandre et d'ivoire donneraient envie de devenir bergère, si la mode ne les permettait pas. Mais tout au contraire, dans les élégans salons de Paris, on trouve le rouet, la quenouille couverte d'un lin gris ressemblant à de la soie, tant il est fin et doré, puis le ruban bleu, *à la Florian*, célébrité déchue que la quenouille pouvait seule ressusciter. Les fleurs sont toujours obligées : dans les appartemens de luxe on en met même un peu trop, car il faut être d'une santé robuste pour vivre toute une soirée dans quelques salons que l'on cite aujourd hui. Mais quelle prodigalité charmante! quoi de plus beau que les fleurs? Elles n'ont qu'un seul défaut, c'est de faire tort aux visages des jolies femmes.

Oserai-je signaler une grande erreur qui m'a frappée depuis long-temps : les femmes croient que les fleurs les embellissent. Ne se tromperaient-elles point? N'auraient-elles pas en cela, comme en beaucoup d'autres choses, consulté à faux leur miroir! Comment les fraîches couleurs de la rose, du lilas, de la pervenche peuvent-elles ne pas nuire à un visage, quelque frais qu'il soit? Les poètes disent d'une femme, qu'elle est semblable à un bouton de rose! C'est une comparaison morale qui peut quelquefois être juste; mais en réalité, mettez donc un bouton de rose sur une joue, même de quinze ans, — et vous verrez!

Les femmes des terres lointaines ont mieux compris la nature de chaque chose : elles aiment les pierres et les bijoux, elles s'entourent de coquillages et de perles : leur coquetterie est, je crois, plus expérimentée que la nôtre.

Mme J. D'ABRANTÈS.

LOUISE

SOUVENIR D'UNE JEUNE FEMME MORTE.

Bourges est une des vieilles villes de France. Sur la route de Bourges à Saint-Amand, le cadastre a posé la borne centrale du royaume; mais la cité antique, pour être placée au cœur d'un grand état, n'en est ni plus florissante ni plus gaie : l'herbe croît dans ses rues; nombre de maisons lézardées couronnent romantiquement leurs toits en brique de végétation centenaire

ou de mousses barbues, et il ne faut pas s'étonner, lorsqu'on se promène sur les boulevarts qui entourent la ville et qui s'élèvent en estrade sur les anciens remparts d'Asinius Pollio, de voir pendre le long des murs de capricieuses nattes de lierre ou d'immenses grappes de giroflées.

A la première vue, l'aspect de Bourges est monotone, déplaisant même, son ensemble n'attire pas ; mais, en y regardant de plus près, en se familiarisant avec ses détails, en parcourant ses voies publiques, toujours propres, grace à une population de dix-huit mille ames dont les trois quarts au moins restent chez eux, ne sortant qu'à jour et heure fixes, le dimanche, quand sonne la messe à Saint-Étienne ou quand vient l'instant de la promenade sur la place Séraucourt, on lui reconnaît une certaine coquetterie de vétusté qui n'est pas sans charmes, surtout pour notre époque, où presque toutes les vieilles choses deviennent nouvelles.

Bourges a en outre pour moi un attrait tout spécial que comprendront certainement ceux qui colorent de quelque poésie la ville où se sont écoulées leurs années premières, le collége où ils ont appris à bégayer Homère et à aimer Virgile.

Notre Chaussée-d'Antin se traduit, à Bourges, par la rue Jacques-Cœur et celle du Vieux-Poirier. Dans cette dernière rue, à droite, sous une épaisse allée de chênes se cache la préfecture ; et, je ne sais pourquoi, toutes les fois que j'y songe, le feuillage terne de ce vieux berceau me ramène, malgré mon peu de goût pour la mélancolie, à de tristes pensées.

J'allais, en 1827, passer les vacances à Paris. Dans la même diligence faisaient route avec moi M. le marquis D..., préfet du Cher, sa femme, jeune mariée de six mois, un de mes camarades, qui depuis a perdu toute sa fortune au Palais-Royal et médite maintenant, à Cayenne, sur les vicissitudes du trente-et-quarante, et son père, accablé d'un récent veuvage, et tendu de noir comme un portail d'église pour l'enterrement d'un riche. Je n'essaierai pas de dire par quelle suite d'émotions, par quel enchaînement d'idées, je me trouvai, moi, collégien primitif en frac de gros drap, en souliers ferrés et en bas bleus, qui ne sentais point encore et qui pensais à peine, soumis à un magnétisme inconnu qui m'opprimait de tout son poids. Le *papa* veuf, qui était à mon côté, me communiquait une portion notable de son atonie, tandis que la *belle dame*, dont les yeux noirs brillaient en face, me faisait trembler de tous mes membres lorsque par hasard mon genou frôlait imperceptiblement sa robe.

Je ne parle pas de M. le préfet, parce que, durant toute la route, il conserva une merveilleuse attitude administrative : il dormit pendant les trente heures du voyage, son somme ne fut interrompu que par deux petits réveils, l'un pour déjeuner, l'autre pour dîner.

J'étais partagé donc entre l'anéantissement et la vie, et je ne possédais en

mesure sensible ni l'un ni l'autre, par suite des deux puissances morales qui agissaient simultanément sur moi. Cette alternative, qui n'eût peut-être pas été difficile à trancher pour un jeune homme, était inextricable pour un écolier sorti, la veille, des langes de son maître d'étude, et qui devait, à son retour de Paris, rapporter au proviseur un billet de confession. — Je ne savais comment m'asseoir ni où mettre mes mains; j'étais surtout remarquablement embarrassé de mes jambes.

Il y avait des heures où la fantaisie me prenait de demander, avec force révérences, au conducteur de monter sur l'impériale moyennant cinquante centimes de pour-boire. La belle dame me parlait, et lorsque enfin, surmontant ma timidité de séminariste, j'allais lui répondre, le papa poussait un gros soupir qui me fermait la bouche. La belle dame riait : j'aurais voulu en faire autant pour qu'elle ne me trouvât pas trop novice, et lorsque, au préalable, je me tournais vers le papa pour voir s'il ne me regardait point, je surprenais une larme glissant le long de ses cils. Mon cœur se gonflait alors et tout était fini, parce que la sensibilité est un des premiers dons célestes qui descendent de Dieu à l'homme. J'étais toujours, en définitive, plus touché du chagrin du pauvre veuf que de la charmante bonne humeur de ma voisine. A la place du collégien mettez un étudiant : la proportion sera renversée; six mois à peine de contact avec le monde anéantiront ou, tout au moins, modifieront huit ans de bonnes qualités prises au collége. C'est là le secret des âges.

Tout était fini, viens-je de dire, mais pour bientôt recommencer : car il n'était pas que, de temps à autre, le papa ne baissât sa casquette sur ses yeux et ne laissât tomber sa tête dans le coin. On m'aurait alors demandé huit jours de mes vacances de six semaines pour payer un de ces momens-là, que je les eusse sacrifiés de bon cœur, et mon billet de confession avec. — Mais il faut encore, pour qu'on ne s'y trompe pas, que j'établisse bien la nature de mes émotions. Ce n'était pas la beauté de la dame qui m'occupait, ni la finesse de son sourire, ni l'esprit, ni la vivacité de ses interrogations (car on juge bien que je ne me permettais que des *réponses*); ce n'était pas son joli mouchoir de batiste brodé en or à son chiffre surmonté d'une couronne de marquis, frais tissu blanc et diaphane dont quelquefois, en parlant, elle oubliait un coin sur mes genoux; ce n'était pas non plus le poids si léger, si moelleux de son corps s'appuyant sur moi lorsqu'elle penchait la tête à la portière pour jeter une pièce de monnaie à la mendiante qui courait, pieds nus, sur la route, ou pour saluer d'un chant de *diva* un clocher bleu de village qui déchirait l'horizon; ce n'était pas tout cela; aucun de ces riens qui font palpiter un homme ne s'était révélé à mon imberbe intelligence; j'avais le bonheur de n'être point initié encore aux profonds mystères des sympathies; je n'étais point fait à la transmutation rapide des gestes en pensées; je n'imaginais pas que l'œil d'une

femme fût une chrysalide d'amour, et j'aurais cru pécher contre le rudiment en traduisant une action indifférente par un désir. J'étais heureux, j'étais fier de la conversation de la belle dame et de tous les petits détails auquels elle voulait bien descendre avec moi, parce que je me promettais de m'en faire un triomphe à la rentrée des classes, parce que je me voyais déjà entouré de mes camarades et leur racontant mon voyage de Paris avec une grande dame, une marquise, la femme du préfet, qui, moins fière que le maître d'étude, m'avait parlé et permis de la regarder long-temps, bien long-temps. Quelques gros mensonges devaient donner un attrait de plus à mon récit; je le composais d'avance.

A Aubigny et à Montargis la jeune marquise fit les honneurs de la table d'hôte avec une grace, une aisance et un laisser-aller qui m'étourdirent. Son mari l'appela *Louise :* depuis ce jour ce nom ne m'a plus semblé commun; je lui ai trouvé une harmonie, une douceur angélique; je l'ai prononcé souvent, seul, m'écoutant moi même et fermant les yeux pour ne perdre aucun de ses sons, pour aspirer toutes ses mélodies. Si j'avais une fille je la nommerais Louise.

Nous nous quittâmes à Paris, dans la cour des messageries Laffitte, rue Contrescarpe-Dauphine. Quand la portière du coupé qui devait la conduire chez son père s'ouvrit devant elle j'éprouvai un indéfinissable saisissement : il me sembla que cette portière jaune allait mettre une éternité entre elle et moi, et je crus entendre, au bruit singulier qu'elle fit en se fermant, comme un dernier adieu funèbre, comme une première pelletée de terre sur un cercueil.

Un an après, la jeune mariée mourut en couches.

Et, aujourd'hui que son souvenir me revient plus frais avec l'âge, qui m'a enseigné à comprendre, j'évoque sa jeune ombre, fée aérienne, le front ceint de fleurs d'orangers comme une vierge. Car il ne se peut que le corps d'une jeune femme qui meurt en donnant la vie, dont le dernier soupir se fond avec le premier souffle de son enfant, il ne se peut que le corps de cette mère, hier demoiselle, se dissolve sous le marbre et devienne, dans la dévorante solitude du tombeau, *ce rien qui n'a plus de nom dans aucune langue.* Je veux croire que ces natures délicates et frêles, que ces organisations toutes de mystère et de poésie, éteintes avant l'heure, ne subissent pas la loi commune de l'anéantissement : elles ne sont point mortes, elles dorment, immaculées Juliettes, dans leur couche de pierre, comme elle froides, mais blanches et entières comme elle; le vent qui agite les marguerites et les violettes pâles de leur petit enclos a un autre murmure que celui qui se balance dans les ciprès abritant la consomption de la vieillesse. Louise, j'en suis sûr, est encore intacte sous son monument armorié du Père-Lachaise; et, si une déchirure de son linceul me laissait voir son visage décoloré, je la reconnaîtrais comme il y a onze ans.

J'habillerais Louise de sa légère robe de mousseline bleue, de son fichu de gaze; je jetterais deux petites roses épanouies sur son teint pâle; ses cheveux bruns seraient lisses, bouclés et ondoyans comme aux vacances de 1827; ses beaux yeux noirs, que la langueur aurait un peu ternis, ne seraient ni moins expressifs, ni moins doux, et ses mains seraient toujours aussi effilées et aussi blanches. Je lui rendrais encore son mouchoir de batiste avec son chiffre d'or et sa couronne de marquise, et son anneau de fiancée et ses petits souliers de satin; enfin je la reverrais dans son négligé de voyage, coquette et nonchalante, bourgeoise et grande dame, assise sur un cachemire et jouant comme une jeune fille. Et je ferais tout cela pour entendre encore son angélique parole, pour m'enivrer de son sourire raphaélien, sourire et parole qu'elle me refuserait peut-être parce que je n'ai plus le bonheur d'être un enfant.

Qu'on ne croie pas toutefois qu'en ressaisissant, à travers les années, des émotions qui m'attendrissent plus dans leur réminiscence qu'elles ne me touchèrent à l'heure de la réalité, qu'on ne croie pas qu'une chimère me berce ou qu'une pensée impure me soit venue en chemin. Le collégien a transmis au jeune homme ses sentimens ébauchés : l'expérience, l'usage de la vie, en colorant cet héritage du cœur, lui a prêté des nuances nouvelles, mais sans l'anéantir, sans en répudier la véritable origine. C'est un culte de respect que j'ai voué à cette pauvre ombre de Louise, c'est une religion du souvenir dans laquelle aucun caprice mondain ne fait chisme. Si ce n'est plus la *grande dame* qui m'étourdit, si ce n'est plus *madame la marquise* que je révère, c'est la femme aimable, la grace, la beauté, la vertu que je me rappelle, pour me composer avec les pures idées du passé un rêve d'amour chaste dans l'avenir.

Louise était la fille de M. de Peyronnet.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

L'AUMONE.

C'est le soir, l'heure du poète :
Le laboureur quitte son champ,
La nature devient muette
Aux splendeurs du soleil couchant.

Là bas, au pied de la colline,
Sur un tendre lit de gazon,
S'arrête Rose, l'orpheline,
Pour voir les feux de l'horizon.

C'est une jeune mendiante,
Une victime du destin;
Comme sa voix est suppliante
Quand elle a jeûné le matin!

Un chasseur, battant la pâture,
Vient à passer sur son chemin :
Soudain la pauvre créature
Se lève, en lui tendant la main.

Si blanche était la main de Rose !
Sentant ses lèvres s'embrâser,
Le jeune chasseur y dépose
L'aumône du cœur,— un baiser.

ARSÈNE HOUSSAYE.

ARTISTES MODERNES.

II.

Mme Nathan-Treillet.

La plus heureuse des femmes, c'est la reine du chant, la virtuose musicale, qu'on a si bien surnommée *la prima donna*, sans doute pour indiquer qu'il est peu de gloires, peu de royautés de femmes qui passent avant la sienne. Jeune, elle est deux fois reine, par l'organe et la figure ; elle peut à la rigueur se passer de beauté, d'esprit, de grace : elle chante, et tous les cœurs la trouvent belle ; elle vit dans une atmosphère de *vivat*, d'acclamations, de sonnets et de fleurs. Mais qu'est-ce donc si la nature prodigue a voulu la doter deux fois, mettre à la fois la beauté sur son front et la mélodie dans son ame ? Heureuse femme qui apporte au monde un trésor inestimable, un bonheur sans prix pour celui qu'elle aime, la gloire sans ses fatigues, ses insomnies et surtout ses critiques !

Mais ces destinées de cantatrice ont à la fois tant d'éclat et de séduction, qu'il arrive souvent que la richesse et l'aristocratie s'en emparent ; l'hymen, jaloux du théâtre, lui enlève sa reine et la condamne au blason ; le char de Rosine et d'Alice s'armorie. Plus d'une cantatrice s'est ainsi évanouie dans la baronne ou la duchesse : aux enivrantes fumées de l'orchestre et du lustre succèdent les bravos de la vie intime et seigneuriale, les impressions du petit comité ; l'art public est perdu pour elle ; et puisse-t-elle n'y pas revenir un jour par la route des souvenirs, des soucis et des regrets ! puisse Orphée ne pas revendiquer Eurydice !

Grace au ciel, les admirateurs du talent et de la belle voix de Mme Nathan-Treillet n'ont rien à redouter de pareil : on peut l'applaudir sans restriction et sans arrière-pensées : car elle est acquise et enchaînée à la cause de l'art. Que d'autres abjurent ce culte sacré pour ambitionner les priviléges équivoques

Mme TREILLET NATHAN

d'une existence élevée ; que des ingrats transfuges aillent demander aux vains trésors, aux biens souvent trompeurs d'un autre monde, des illusions que l'ennui des reines envie quelquefois aux filles du théâtre : elle, fière et satisfaite de son sort, a voulu joindre à son étoile une étoile d'artiste, comme pour consacrer doublement la prédestination de son berceau.

Mme Nathan-Treillet est née à Marseille, l'Italie de la France ; sa mère est italienne : elle est donc presque fille de la terre fortunée qui a vu naître Judith Pasta. Sa voix s'est développée de bonne heure ; cette voix, qui devait un jour faire vibrer d'enthousiasme la salle de l'Opéra de Paris, fit d'abord la gloire et la joie des cercles de Marseille. Elle commença, comme toutes les cantatrices, par chanter pour elle et pour les échos indulgens et paisibles de la vie privée, avant de livrer à la scène ses émotions ou ses instincts traduits en notes et en modulations.

Cependant le dilettantisme parisien était en deuil d'une des voix les plus fortes et les plus énergiques qui aient jamais lutté peut-être contre le cuivre et le timbre d'un orchestre moderne : Mlle Falcon, la belle juive, venait de mourir, musicalement parlant ; cet organe puissant venait de s'évanouir dans un enrouement ; la tragédienne restait seule, triste, éplourée, au milieu des ténèbres de sa voix ! voile indigne et fatal qui avait brusquement éteint cette passion si expressive et si belle.

Mais quelles furent l'ivresse et la surprise du public lorsqu'il sut que Marseille lui envoyait une autre ame, une autre voix juive aussi et non moins passionnée, non moins vaillante que celle qu'il regrettait ! Ce chant tragique, ce lyrisme échevelé allait renaître dans la voix et le jeu d'une personne toute timide, toute belle, bronzée d'organe et de visage ; et cette voix, cette ame, un grand professeur, Duprez, s'en était emparé pour la féconder de sa puissante inspiration !

Il allait présenter Mlle Nathan au public parisien comme son élève, la produire tremblante, éperdue, sur cette scène où lui-même, lui, Duprez, le grand maître, se présentait peu de temps auparavant tremblant aussi, frissonnant sous les palmes de cette gloire italienne toujours conjecturale, et qu'un souffle du public parisien détruit si souvent. Mais plus d'alertes ni de terreurs : le maître et l'élève ont triomphé ! Mlle Nathan a été accueillie comme une des plus belles notes, un des plus heureux passages de la voix de Duprez. Pourtant, après avoir nommé le grand chanteur, il convient de nommer aussi un autre professeur plus modeste et non moins méritant, M. Arnaud, jeune musicien marseillais, plein d'ame et de sève, qui a le premier deviné la voix de Mlle Nathan, l'a façonnée, domptée, mise sur la ligne de ce chant pur, noble, élevé, qui rattache le goût et les instincts de la jeune cantatrice aux principes des grandes écoles.

Mme Nathan-Treillet a débuté dans *la Juive* et *les Huguenots*. Elle s'est

montrée dans ces deux rôles tragédienne intelligente : son jeu, sa pantomime n'ont pas dépassé un seul instant les limites du vrai ; toujours inspirée, elle a su trouver dans la situation même l'accent juste, le cri du cœur aussi. On a rendu justice à ses précieuses qualités, car on savait que la jeune actrice n'avait encore paru sur aucun théâtre ; elle avait, dès ses premiers pas, résolu d'aborder l'écueil redoutable d'un théâtre de Paris. Elle a su préserver ainsi son chant et son jeu des méthodes de province, si souvent contagieuses ; elle s'est présentée seule, avec son inexpérience, sa belle voix et ses vingt ans ; elle a compté sur la justice du public à la fois le plus sévère et le plus enthousiaste de la terre, et ce public a su l'accueillir en protecteur et en père : l'intérêt, le sourire d'une bienveillance presque paternelle ont fait les premiers frais de cette adoption ; le talent a fait le reste.

Les savans, les juges vous diront que la voix de Mme Nathan-Treillet est un soprano aigu qui monte jusqu'au *si* ou à l'*ut* et embrasse plus de deux octaves ; mais nous, profanes, bornons-nous à dire que cette voix est pleine d'ame et de force, qu'il y a dans ses sons quelque chose d'expressif et de touchant qui vous élève et vous saisit. On retrouve la méthode du maître dans ces notes vibrantes et soutenues, dans ce chant si large qui descend jusqu'à l'ame ; la voix de Mme Nathan-Treillet joint l'agilité à la force : elle a cette vibration naturelle que la nature a donnée aux belles voix. Les plus heureuses mélodies de Schubert semblent avoir été écrites pour elle, tant elle met à les exécuter d'expression et de zèle ; la pensée de l'un des plus grands compositeurs de l'Allemagne se réveille tout entière dans cette voix jeune qui a conservé cette grace primitive des sentimens que les triomphes de la scène n'enlèvent que trop souvent aux talens parvenus à la maturité des succès.

Que d'autres aussi, plus habiles et meilleurs peintres que nous, fassent passer sur le papier, à l'aide du style lithochromique, la couleur des cheveux, le velouté de la peau, les nuances du teint de cette charmante personne : pour nous, dessinateurs à la façon de nos pères, disons seulement que Mme Nathan-Treillet est une belle femme pleine de charmes et de douceur, que ses cheveux sont longs et beaux, ses yeux noirs comme l'aile des corbeaux, suivant l'expression de lord Byron, sa taille svelte et élancée, sa bouche, son regard et toute sa personne remplis de ce je ne sais quoi de bienveillant qui annonce la conscience d'un véritable bonheur.

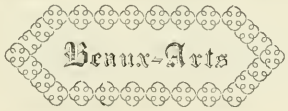
Plus d'une actrice est redoutable dans sa vie privée : elle conserve hors de la scène le pli tragique et laisse percer le cothurne sous la robe de chambre. Rien de pareil chez Mme Nathan-Treillet : bonne et simple sans la moindre réminiscence scénique dans son intérieur, elle sait rappeler par ses manières que toutes ses illusions ne sont pas au théâtre, qu'il y a derrière ces applaudissemens, ces ovations, ces frénésies un suffrage plus simple et plus cher à recueillir.

cette voix du cœur qui vous applaudit deux fois, ou plutôt qui vous applaudit toujours, même quand vous ne chantez pas, alors qu'aux voix publiques et solennelles de la scène succèdent les simples effusions de la félicité domestique.

Pourquoi ne pas avouer, dans un temps où les histoires de l'ame sont si rares et si dédaignées, que toute cette destinée d'artiste a eu pour mobile et pour inspiration cachée un amour, mais un de ces amours qui grandissent avec la vie, s'épanouissent à l'adolescence, fleurissent avec la gloire? Oui, l'amour, ce grand maître, plus grand maître que Duprez lui-même, a donné à cette voix cette expression précoce; c'est lui qui chante, prie, implore, trouve dans un passage de Meyer-Beer ces larmes et ces soupirs, conjure la destinée de ne pas se montrer inflexible. A présent la destinée est vaincue : cet amour, qui datait de l'enfance et de Marseille, a vu ses vœux accomplis; l'artiste, déjà fêtée, accueillie par l'enthousiasme, a pu partager sa jeune guirlande avec celui qui devait être le maître éternel de cette gloire puisque ce fut lui qui l'inspira, lui qui mit l'enthousiasme dans cette volonté, l'ardeur du succès dans cette jeune existence. Il y a quelques mois à peine que Mlle Nathan s'est unie à M. Treillet, jeune peintre distingué. C'était un mariage ménagé depuis nombre d'années, et que l'éclat des débuts de Mlle Nathan est venu conclure; c'était une espérance secrète que chaque applaudissement du public apportait à la jeune chanteuse; son bonheur de femme brillait dans les yeux de ses admirateurs; à la chute du rideau, son contrat fut signé dans son cœur.

Heureux artistes qui peuvent braver maintenant même les inclémences du sort, ou les caprices de la faveur publique, impossibles à prévoir dans une carrière si belle! Le ciel leur a donné mieux que la renommée, il leur a donné la tendresse, le bonheur sans fin, ils ont leur coquille assurée, ce nid tranquille du bonheur qui se place aussi bien sur une branche d'arbre qu'au faite d'un palais. Ils s'aiment : arrière donc les vaines pompes et les vains bruits! et puisse être secouée chaque soir la poussière du théâtre à la porte du logis! L'amour vous attend, chers pélerins : bénissez surtout le pauvre aveugle, et que lui seul guide et dirige aujourd'hui, demain, et toujours s'il le peut, le flambeau de vos gloires!

ARNOULD FRÉMY.



Opéra-Comique.

Les représentations d'*Eva* se suivent avec une vogue toujours croissante, ce qui n'empêche pas l'administration de préparer encore de nouveaux succès.

Mme Eugénie Garcia a rendu à ce théâtre les beaux jours qu'il avait jadis dus à Mme Damoreau, lorsque, transfuge mélodieuse, elle abandonna l'Académie royale pour le théâtre de la place de la Bourse. La voix puissante et si fortement lyrique de Mme Garcia se trouve même en quelque sorte étouffée sur cette scène trop restreinte pour elle ; au premier abord on s'étonne de la trouver là, on s'en réjouit après, car, en définitive, l'Opéra est assez opulent encore pour laisser quelque richesse à cette entreprise dramatique que chaque année, lors de la discussion du budget des beaux-arts, les Chambres ne manquent pas de décorer du beau nom de théâtre éminemment national. Va donc pour le théâtre national et pour Mme Eugénie Garcia, d'autant plus que nous ne devons point oublier qu'avec le retour des roses nous irons entendre la gracieuse élève du maître de Marie Malibran sur ce beau boulevart des Italiens dans une salle bien dorée, bien pompeuse et par conséquent bien digne d'elle.— En attendant, l'Opéra-Comique prépare son premier bal masqué pour dimanche : il y convie tous ses fidèles de l'an dernier.

Renaissance.

Huit jours se sont écoulés depuis cette soirée brillante où nous avons constaté le succès de la première représentation de *la Chaste Suzanne*, et les auditions successives de la musique de M. Monpou n'ont fait que confirmer le premier triomphe. Les bals masqués de cet hiver recueilleront, au milieu de ces mélodies, une ample moisson de galops et de quadrilles. — Nous savons tous par cœur l'histoire de la chaste Suzanne ; MM. de Carmouche et de Courcy l'ont compliquée de deux ou trois petits personnages et incidens sans conséquence, pour la mettre au niveau des exigences de la scène. Le poëme n'a par lui-même rien de vigoureux, ni d'original, il se sauve par la musique qui, elle-même, reçoit une grande aide de la gentillesse toujours si bien apprêtée, si spirituelle de Mme Anna Thillon qui joue comme elle chante, et du ténor Laborde qui a débuté avec beaucoup de bonheur. Laborde, riche de son propre fonds, nous montre encore çà et là des taches qu'il doit sans doute au contact de la province. Les ovations de Duprez lui ont tourné la tête ; il a cru bien faire en transportant sur la scène de la Renaissance les éclats de voix du grand chanteur. Mais je conseille à Laborde de n'imiter personne, pas même Duprez. La Fontaine a dit quelque part qu'en forçant son talent, on ne fait rien avec grace. Le talent de Laborde, c'est sa voix, qu'il la ménage. Euset, basse-taille, autre débutant, a été aussi très bien reçu, et chaque nouvelle représentation de *la Chaste Suzanne* permet d'apprécier davantage l'ampleur de ses moyens. Quant à Mlle Ozy, je ne sais si c'est la faute de son rôle ou de son gosier, ou de la peur, mais on n'a guère applaudi en elle que sa jolie figure et son physique à l'avenant. — Le reste de la troupe concourt à l'ensemble ; au résumé, *la Chaste Suzanne* est un opéra religieux qui a porté bonheur à tout le monde : aux auteurs et au musicien d'abord, puis à Mme Thillon, comme toujours ; ensuite aux débutans, et enfin à l'administration, que les grosses recettes ont mis d'autant mieux à même d'inaugurer, avec toute la pompe et la richesse auxquelles elle nous a habitués, ses bals masqués qui commencent dimanche et qui réuniront, comme par le passé, les femmes les plus belles, les masques les plus joyeux et les costumes les plus frais. G. G. L.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

Paris est redevenu brillant et animé, les fêtes recommencent; les étrangères de distinction y viennent en foule cette année; c'est à peine si nos élégantes leur disputent le trône de la mode avec succès.

Quelques femmes seulement dépensent aujourd'hui beaucoup d'argent pour leur toilette; les autres vont au *bon marché*. Les étoffes de soie sont réellement chères, les pierreries aussi. Mais, somme totale, une femme qui a du goût peut éclipser encore, même par sa simplicité, la plus riche toilette. L'ensemble fait le succès de la parure, et Mme A... était, l'autre soir, aussi élégante, aussi belle, avec sa robe et son pardessus de gros d'Afrique violet, garnie de dentelle guipure, que si elle eût porté les étoffes les plus chères et les plus ornées; un simple rang de perles fines entourait son cou; dans ses cheveux blonds, de la grosse chenille violette natée avec les tresses; un bracelet de perles à son bras. Cette mise simple et riche a eu le plus grand succès.

La princesse Clémentine avait aussi, le jour de l'an, une charmante toilette. Sa robe, de velours gros-bleu, à corsage ouvert, était garnie de dentelles jusqu'à la taille, des deux côtés de la jupe ouverte; puis de longues manches de mousseline blanche tombaient jusqu'à terre; sa parure consistait en saphirs. Mme la duchesse d'Orléans avait une robe de dentelle blanche avec des ornemens bleu-de-ciel, et une magnifique parure de saphirs et de diamans; des agraffes pareilles à la jupe et au corsage.

La vente au profit des Polonais a surpassé toute espérance. Jamais les boutiques n'ont été plus belles ni mieux exploitées. La cour avait fourni tant d'ouvrages, que la marquise de D... a été obligée de se mettre à la tête de cette vente particulière, et on se doute bien que tout a été acheté. Ne serait-ce que par égard pour les royales mains qui ont fait tout cela? Disons mieux, par vénération pour cette charité immense, toujours prête à plaindre et à secourir.

La marquise de V... avait été chargée de la vente de plusieurs ouvrages et la duchesse d'Eselignac tenait une boutique de fleurs. On apporta à la marquise un bouquet de violettes; ce bouquet, simple et presque sans odeur, avait été

vendu 10 francs. Mme de V... le tenait à la main, M. de *** s'approcha d'elle et lui demanda si son bouquet était à vendre.

— Oui, dit-elle aussitôt. — Combien ? — 60 francs.

M. de ***, heureux que 60 francs aient pu payer ce bouquet, l'acheta et, comme le prince Albert, se promena dans tous les salons, fier d'avoir ressuscité le temps des chevaliers et des *couleurs*.

Lady H... ayant appris le succès du bouquet de la marquise de V..., voulut aussi avoir son tour, et fit avertir que le sien était à vendre. Un second chevalier se présenta.

— Votre bouquet, milady, combien vaut-il? — Il est sans prix, dit-elle en riant. — C'est vrai, mais enfin, sans prix, c'est trop ou trop peu. — Il vaut 100 francs. — Allons, mettons-le à 200, et donnez-le moi. — Le marché fut conclu.

Les Polonais doivent être contens. Un album, peint par la marquise de Sal.... fut acheté 500 francs par un riche Polonais, le général *** ; puis, il fit le sacrifice de cet album et le rendit le lendemain à la vente, pour rentrer au nombre des objets à acheter. Il fut repris pour 200 francs. Les peintures étaient délicieusement faites. On retrouvait dans la touche et le dessin de l'auteur le talent d'Horace Vernet, dont la belle étrangère est l'élève.

Josselin et Oudinot fabriquent toujours des tailles à volonté. Les robes actuelles avaient réellement besoin de ces secours factices. Je ne sais comment bien des élégantes se tireraient d'embarras sans eux.

Pour les toilettes du matin, le chapeau de velours noir est toujours le plus élégant. Hocquet en fait de si délicieux, qu'on ne sait si on ne les placerait pas au niveau de ceux de Baudran. Ses formes sont petites et fermées, le chapeau sans fleurs dessus ni dessous, des plumes quelquefois, mais alors pour des visites du matin, en voiture ; pas à pied, même à la promenade.

Les robes de soie, à reflet miroité ou glacé, sont de fort bon goût ; point de fourrures à l'entour, un grand volant est seul permis. Les châles de cachemire de pluche noire glacée, orange ou cerise, sont fort à la mode. Décidément la fourrure n'a pas prévalu.

Dans les magasins de Mme Galy, on remarquait l'autre soir un bonnet de tulle blanc, à barbes pareilles. Ce bonnet, excessivement léger, n'avait aucun bouillon de gaze ni de tulle pour garniture. Des fleurs blanches et délicates l'entouraient seules et faisaient que le bonnet ne s'apercevait que par derrière. Autour du visage on ne voyait que des fleurs. Ce bonnet est charmant et sied à ravir.

On a remarqué, le jour de la réception aux Tuileries, beaucoup de femmes coiffées en plumes de marabout. Quelques unes avaient mis également de ces plumes dans les touffes de leur robe. Si la robe était rose, des marabouts roses ;

si elle était blanche, des marabouts blancs. Entourée de ces plumes aériennes, une femme est charmante. Nous ne pouvons trop recommander les marabouts.

C'est à regret que parfois on voit la mode abandonner cette délicieuse parure, elle qui, avec le velours, rend les femmes si suaves et si jolies. Car rien ne va mieux au visage que ces plumes diaphanes qui semblent tombées par mégarde des ailes d'une péri.

Pour les toilettes du matin, Mme Leclerc, rue de Rivoli, a d'admirables choses : des fichus de tulle ou de guipure, des bonnets de dentelle, de mousseline, de tulle uni, charmans ; des peignoirs garnis, doublés de soie rose ou bleue ; des mouchoirs en batiste, brodés aux angles seulement ; d'autres à imitation guipure.

Pour sortir des spectacles ou des bals, on imagine toute une toilette : capuchon, manteau, bottines, petites manches, tout cela en satin rose, blanc ou cerise, doublé ou ouaté, garni de cigne pour la plupart. Au *Petit-Saint-Germain*, rue du Dragon, on fait de ravissans manteaux en cachemire blanc, doublés de rose, ou en cachemire bleu de ciel, doublé de satin noir et garni de chinchilla.

La duchesse d'O... avait l'autre soir, en sortant des Italiens, un burnous blanc rapporté d'Afrique, en tissu large et rude, qui était vraiment fort extraordinaire, mais de bien bon goût. Elle était charmante quand le capuchon était relevé sur sa tête. En fait de coiffure, les *cochers* de bonne maison portent tous la perruque blanche, mode anglaise dont on ne sent ni le but, ni la raison, mais devenue indispensable aujourd'hui, et faisant partie de tout équipage fashionable.

Les maîtresses de maison s'amusent à faire elles-mêmes ces coiffures bizarres en laine blanche tricotée. Nous n'avons rien à signaler de nouveau sur la toilette des *lions*. Le paletot est toujours à la mode, en couleur sombre et en gros drap plucheux. Pour le soir, habit et pantalon noir.

Les jeunes filles ont imaginé, pour remplacer les bijoux de prix qu'on leur refuse, de porter un *chaînon de Venise*, à plusieurs rangs, très fin, et auquel pend une petite croix de diamans, avec une robe de tulle blanc, sans fleurs dans les cheveux, un gros bouquet de boutons de roses du Bengale. Cette toilette est jolie et analogue à toutes les fortunes, je dirai même à tous les visages. Pour les demi-toilettes, des jeunes personnes fort élégantes ont choisi la robe de cachemire bleu-turquoise ; le corsage moitié montant, froncé au milieu ; les manches courtes et garnies de tulle ou de dentelle. Une jolie toilette de jeune fille encore, c'est une robe de cachemire blanc uni, une ceinture de taffetas blanc, des perles au cou ; rien dans les cheveux. Nous ne pouvons trop recommander cette hypocrisie coquette aux jeunes filles. Il en est qui croient briller et se parer à leur avantage, en se chargeant de fleurs, de perles ou

d'oripaux ; si elles savaient comme elles nuisent à leur beauté, au lieu de la servir, et combien de femmes leur envient de pouvoir ainsi se passer de ces colifichets qui ne plaisent jamais à ceux qui ont le bon goût. Une toilette simple est préférable à toutes ces dentelles d'or et ces coiffures chargées de fleurs. Quelquefois nous rencontrons sur le boulevart des jeunes personnes riches qui portent des manteaux à grandes manches et à grand collet. Nous nous permettons de signaler cette mode comme hors de bon goût, et indigne d'être portée par des jeunes filles comme il faut.

Le manteau n'est toléré que le soir, encore le manteau de couleur claire, petit et ouaté, comme nous le disions tout à l'heure. Mais le manteau, dans la rue, n'est permis qu'aux femmes de ménage.

Mme J. D'ABRANTÈS.

AURORE ET TITON.

A LA COUR DE LOUIS XV.

Conte rococo.

I.

Par un beau soir du mois de mai 1750, une lourde chaise de poste s'arrêta devant l'auberge du *Dragon-Blanc,* barrière d'Allemagne, sans que personne ait jamais su de quel point elle était partie. Deux voyageurs, un vieillard et une jeune femme, descendirent de la voiture et demandèrent à l'hôtesse un appartement pour eux et pour leur suite qui se composait d'un grand heiduque, d'un gros cocher et d'une camériste alerte. L'hôtesse, ravie d'une aussi belle visite, s'empressa de conduire les voyageurs au premier étage de l'auberge, et de leur offrir ses services. La jeune dame se jeta d'un air ennuyé dans l'unique bergère de la pièce où elle se trouvait, sans daigner répondre à dame Simonnette Daniel ; quant au vieillard, il commanda un souper fin, tout en arrangeant devant un miroir les bouts de sa cravate en désordre.

La dame pouvait compter seize ans. Sa taille était gracieuse et svelte ; son visage d'un ovale parfait, ses traits d'une pureté divine. Ses cheveux blonds dorés tombaient en boucles fines sur son col de neige ; sa peau veloutée avait la transparence de l'aile d'un papillon ; ses yeux, surmontés d'un arc soyeux, ressemblaient à deux bluets épanouis, sa bouche à deux brins de corail ; son pied la soutenait à peine, sa main remarquable par la finesse et par la blan-

LA SYLPHIDE

Costumes siècle de Louis XV (Domino noir *Rue Vivienne*)
Coiffure de femme (Perrin) *Coiffure d'homme* (Deligneu)

DIRECTION RUE FLÉCHIER 4

cheur, l'était encore plus par le bout de ses doigts si amoureusement carminés, qu'elle semblait les avoir trempés dans une poudre rose. Enfin notre belle inconnue ne pouvait descendre que de l'Olympe, car le monde n'avait jamais donné le jour à une merveille semblable.

Quant au petit vieillard, tout son extérieur offrait l'image parfaite d'un roué du temps de la régence, mais d'un roué pour qui l'heure de la retraite avait sonné vainement. Une étincelle assez vive brillait encore dans la prunelle grise de son petit œil. Les coins de sa bouche fine se relevaient à la manière des faunes. Son nez était barbouillé de tabac d'Espagne ; sa perruque poudrée à frimas exhalait une forte odeur d'ambre et d'iris ; sa petite taille légèrement voûtée se perdait dans un large habit de soie tourterelle ; un bas élégant emprisonnait sa jambe amaigrie, et des boutons de diamans retenaient sa culotte de satin lilas. Un mouchoir de fine batiste, un jabot de superbes malines, des souliers à talons, une profusion de bagues aux doigts et un feutre garni de plumes, complétaient ce costume galant.

On servit le souper pendant lequel les nobles inconnus parlèrent peu ; le vieillard fit grand honneur aux mets délicats ; la jeune femme se prit à rêver. Lorsque les laquais se furent retirés et que les maîtres se trouvèrent complètement seuls, ils quittèrent la table. Le vieil époux s'arrangea commodément dans la bergère et sa jolie compagne s'assit auprès de lui sur un modeste pliant. Ce fut alors que la conversation commença.

— Ma foi, dit le vieillard, je ne suis pas fâché de goûter un peu de la vie d'ici-bas. Depuis tantôt l'éternité que nous vivions dans l'Olympe, je commençais à m'ennuyer de glisser toujours sur les mêmes vapeurs, de m'endormir toujours dans mon palais de nuages. Moi, j'aime les choses terrestres. Aurore, n'avez-vous pas remarqué les jolis minois des Françaises? Cela repose un peu de la continuelle contemplation des visages de mesdames Junon, Vénus et Pallas. En vérité, les mortelles valent mieux que les déesses. — Oui, répondit Aurore d'un ton légèrement piqué, pour vous dont le cœur blasé cherche toujours de nouvelles émotions ; mais c'est comme si l'on devait préférer le chardon à la fleur, la chrysalide au papillon. — Jalousie de femme ! répondit Titon en ricanant. — Aurore fit une petite moue qui signifiait : Je ne suis pas du tout jalouse. Quel sujet aurais-je de l'être ? — Bien que très vieux, répondit-elle enfin, vous avez l'humeur très volage. Votre désir a été de descendre pour quelque temps sur la terre, et moi, en femme soumise, je vous ai suivi. Mais j'étais heureuse au fond de l'Olympe, et j'ai peur maintenant de perdre ma douce tranquillité. Ah ! pourquoi ne m'avez-vous pas laissée dans ma patrie éthérée ? Un rien me trouble, un rien me fait rêver, et je me sens déjà pâlir sous la mélancolie des jours. — Aurore, vous êtes nostalgique, et vous guérirez de votre mal trop tôt peut-être, car il faudra retourner bientôt dans nos do-

maines. On ne peut pas toujours se faire remplacer. Quant à moi, je prends le temps comme il vient, et je me trouve fort heureux. — La seule chose qui me consolerait, reprit Aurore, ce serait l'espérance de me réhabiliter dans l'opinion des hommes, car j'ai toujours été bien calomniée ! On me dit légère, frivole, inconstante ; on vous dit malheureux et trompé, tandis que vous êtes au contraire le plus dissipé des dieux, et que je suis, moi, la plus vertueuse des déesses. Effectivement, quoi de plus pur qu'Aurore ! La première, elle se lève pour aller ouvrir les portes du Jour; la première, elle reçoit le baiser paternel du Soleil en trempant ses doigts agiles dans une coupe de parfums ; c'est elle qui distille la rosée sur les fleurs de la terre. Allez, M. Titon, les mauvaises pensées ne naissent jamais du travail. Vous, au moment où je me lève, vous rentrez au logis, fatigué d'une veille trop prolongée, d'une nuit passée dans les bals et dans les concerts de l'Olympe, et c'est alors que vous demandez à votre couche le repos et le sommeil ! Voilà donc l'histoire véritable d'Aurore et de Titon. Vous êtes un hypocrite : moi, une femme méconnue. Mais la calomnie me lasse et je veux enfin désabuser les hommes. — Gardez-vous en bien, Aurore, dit aussitôt Titon ; vous savez que nous sommes ici incognito, et que nous paierions de la perte de nos fonctions célestes la plus légère indiscrétion. — Il est vrai, répondit Aurore en soupirant, mais j'en mourrai de chagrin. — Oui, quand vous ne serez plus immortelle.

Le son d'une voix harmonieuse vint heureusement interrompre la conversation des deux époux. Aurore pencha sa tête charmante et se mit à écouter avec attention. C'était un homme qui chantait une plaintive romance en s'accompagnant d'une mandoline. — La voix avait cessé de vibrer qu'Aurore écoutait encore. Elle s'endormit en répétant intérieurement le refrain de la ballade : elle en rêva. Et quand le lendemain, au moment de monter en chaise de poste, elle aperçut, à l'une des fenêtres de l'auberge, un jeune homme au visage noble et poétique, son cœur lui dit qu'elle voyait le beau chanteur de la veille.

II.

Dans le quartier Saint-Louis, à Versailles, s'élevait un élégant hôtel qui jadis avait appartenu à Mlle de la Vallière. Cet hôtel, Titon le loua pour lui et pour sa suite, et le fit meubler dans le dernier goût du jour. A cette époque fardée, musquée, pommadée que l'on appelle le dix-huitième siècle et qu'on pourrait représenter portant d'une main un éventail et de l'autre une boîte à mouches, l'aréopage mythologique se glissait partout. Il régnait depuis le salon de cérémonie jusqu'au mystérieux boudoir. Des satyres d'ébène formaient les angles des meubles de Boule. C'était sur les mains d'érable d'un faune accroupi et d'une nymphe agenouillée que l'on posait le marbre bleu d'un guéridon ; les bougies brûlaient dans des candélabres soutenus par des naïades de bronze et

l'Amour, ce dieu qui d'ordinaire fait si bien oublier les heures, les rappelait alors en posant son petit doigt doré sur le cadran d'émail des pendules ; enfin, regardait-on à droite ou à gauche, le sourire de Vénus répondait toujours à votre sourire. Voulait-on se parer, les Graces semblaient aussitôt vous offrir leur aide et leur conseil ; cherchait-on son épée, le dieu Mars vous présentait la sienne ; demandait-on sa voiture, le char du Soleil paraissait se détacher de la tapisserie pour venir s'arrêter devant vous.

Il était donc impossible pour Titon et pour Aurore de choisir une époque qui s'accommodât plus avec leurs habitudes olympiennes. Aussi personne ne se douta jamais de leur céleste origine, personne ne devina que leur gros cocher, toujours ivre, était Silène, ce digne précepteur du dieu Bacchus ; que leur grand heiduque, au pied léger, était Mercure, le courrier de Cythère, et qu'enfin la suivante d'Aurore, cette suivante espiègle et maligne qui portait le nom d'Iris, remplissait chez les dieux l'emploi de messagère.

On s'amusa des goûts de Titon, de sa *mythomanie* ; déjà l'on avait des Iris, on eut des Mercures et des Silènes. Ils firent tous fureur, et pour que le nom leur fût bien appliqué, les cochers devinrent encore plus buveurs ; les heiduques plus empressés que jamais à porter les billets doux. Titon s'intitula M. le marquis de Titon : ce titre qui parut tant soit peu fabuleux servit d'excuse à ce que l'on appelait sa folie. Il prétendit que ce titre seul lui avait donné l'idée de transformer sa maison en un Panthéon, de changer le premier nom de sa femme en celui d'Aurore, de faire d'un Champagne un Silène, d'un Comtois un Mercure, d'une Lisette une Iris. On trouva le stratagème ingénieux. Le nouveau marquis plut par son originalité, la nouvelle marquise enchanta par sa beauté divine : l'un fut encensé, adulé ; l'autre adorée, et la foule se pressa dans leur hôtel. Comme Titon avait apporté des lingots d'or qu'Alcyone était allée pêcher pour lui jusqu'au fond du Pactole, il fit battre monnaie, devint un riche seigneur et put mener grand train, tenir table ouverte, salle de bal et salle de jeu. Sans qu'ils aient jamais deviné ce que pouvaient être leurs nobles commensaux, les *lions* les plus fameux de l'époque suivirent assidument leurs fêtes. Les femmes y assistèrent en se réservant le droit de critiquer la maîtresse de la maison, les hommes en prenant celui de la célébrer dans leurs madrigaux. Des envieux répandirent même par la ville des chansons et des épigrammes en vers. Tout ce bruit parvint enfin aux oreilles du roi Louis XV. Piqué par la curiosité, il désira connaître la merveilleuse Aurore et voulut qu'elle lui fût présentée. Il fut donc décidé que le duc de Richelieu servirait de parrain au vieux marquis, et sa femme, la duchesse Diane, à la jeune marquise. Ce qui fit dire que Diane-chasseresse présenterait à la cour du dieu Mars l'Aurore aux doigts de rose. Mais chaque jour, Aurore devenait plus mélancolique. On la voyait errer pensive dans ses riches appartemens. Ouvrait-

elle un livre, ses yeux semblaient n'y chercher qu'un nom; examinait-elle des portraits, c'était pour y trouver une ressemblance impossible. Aurore était possédée d'amour.... Que lui faisaient à elle tout ce luxe, toutes ces fêtes? Dans la foule, elle paraissait toujours inquiète. Le soir, quand elle recevait compagnie, elle ne vivait que dans l'espérance d'une visite adorée. Chaque fois qu'on annonçait un nouveau venu, elle écoutait avec attention pour savoir si c'était enfin celui dont elle désirait la présence. Puis quand il arrivait, quand il s'approchait d'elle, Aurore pâlissait, rougissait, tremblait! Elle n'osait lui faire une réponse, tant elle craignait d'oublier sa demande; elle n'osait lever les yeux, tant elle redoutait la magie de son regard! Enfin, la belle marquise était subjuguée, elle aimait le beau vicomte de Limours.

Mais quel était donc ce vicomte de Limours? Le mélancolique joueur de mandoline, le mystérieux chanteur dont la voix mélodieuse avait occupé les songes d'Aurore. Admirateur passionné de la marquise, depuis qu'il l'avait rencontrée dans le monde, Gaston de Limours la suivait partout, ne pensait plus qu'à elle, ne vivait plus que pour elle. Ils ne s'étaient jamais avoué leur tendresse réciproque, mais ils s'en étaient fait la confidence sans mots; et le jour où Gaston osa tomber aux pieds d'Aurore, il ne lui dit pas : Je vous aime! mais il lui parla de leur amour.

III.

Les fêtes du château de Versailles, les complimens de Louis XV et ceux de ses courtisans éblouirent un instant la pauvre Aurore, mais rien ne put lui faire oublier le vicomte de Limours. Quand on aime bien, c'est pour la vie. L'image de l'être adoré vous suit partout, vous console et vous rend forte au milieu des séductions. — Tandis que son vieil époux faisait le ci-devant jeune homme et contait fleurettes aux dames de la cour, Aurore était entraînée de plaisir en plaisir. Au bal, on se rangeait en cercle pour la voir danser, tant elle était légère et gracieuse; au jeu, les seigneurs répétaient ses mots spirituels; enfin, l'enivrement général lui jetait au cœur une gaîté passagère qui l'abandonnait au seuil de son logis. Mais Gaston souffrait de cette gaîté fugitive. Préférant ne pas assister aux triomphes d'Aurore, il se retirait au fond d'une salle, s'appuyait nonchalamment contre une des colonnes de marbre, et se créant une solitude au sein de la foule bruyante, il oubliait la musique, les danses, l'éclat des lustres, le parfum des fleurs, pour évoquer ses plus heureux souvenirs, pour s'endormir éveillé. Pauvre Gaston! pauvre Aurore! vous ne vous trouvez pas heureux de votre bonheur, vous ne savez donc pas qu'il est encore des larmes plus amères que celles que vous versez?

La sombre tristesse du vicomte, l'air distrait de la marquise furent bientôt l'objet de l'attention générale. Un mot qu'ils se jetèrent en passant suffit pour les perdre. Dès lors, toute la cour sut l'amour de Gaston pour Aurore, et le

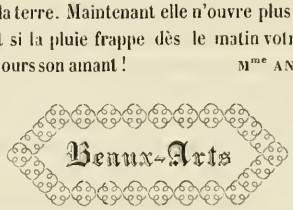
marquis en eut l'éveil. Il ne dit rien à sa femme, mais il devint taciturne, inquiet, soupçonneux. Il n'y avait plus d'autre ressource pour les amans, que celle de la fuite. Un matin Iris remit à Aurore le billet suivant :

« Aurore, ils ont voulu flétrir votre angélique pureté. Ces ames vulgaires ne savent pas que pour les ames privilégiées l'amour n'est pas couronné de roses, mais de lys symboliques. Ils nous croient les plus heureux des êtres, nous qui en sommes les plus malheureux. Que devenir ? votre mari sait tout. Sa colère est comme suspendue au dessus de votre tête et menace d'éclater à chaque instant. Fuyons, mon ange, éloignons-nous de ces lieux où le danger vous entoure ! Demain soir, à onze heures, une chaise de poste vous attendra dans le bois de Trianon. Je serai là, ne vous refusez pas à ma prière, sinon, je n'ai plus qu'une espérance : la mort ! »

La marquise avait la tête perdue. Elle accepta le rendez-vous, mais Aurore ne devait pas commettre cette faute, la première de sa vie. Le soir du rendez-vous, Gaston de Limours attendit vainement : la marquise ne vint pas. Tourmenté par ses tristes pressentimens, il courut à l'hôtel de Titon. Toutes les portes en étaient ouvertes, les salons déserts resplendissaient de lumières. C'était toujours la même élégance, toujours le même luxe, mais le silence régnait dans les appartemens. Gaston éleva sa voix gémissante pour appeler Aurore. Aurore ne parut pas. Il chercha partout, il ne vit personne, il pénétra dans la chambre à coucher de la marquise, une lampe d'albâtre y jetait sa clarté vacillante, mais la pièce était vide ! Plus de doute, Aurore était partie, partie pour toujours. Alors il regarda dans les consoles, dans les écrins avec l'espoir d'y trouver le moindre mot d'adieu; il ne trouva rien de doux pour lui, mais un léger rouleau de papier tomba sous sa main fiévreuse. Il le saisit avec ardeur, il ne le lut pas, il le dévora des yeux. C'était le journal d'Aurore ; c'était là qu'elle avait déposé le secret de son amour, celui de ses larmes, celui de sa divinité. Gaston de Limours n'hésita pas un seul instant à croire en la céleste origine d'Aurore : la marquise était d'une beauté si ravissante ! il comprit aussi que son vieil époux l'avait enlevée et reportée dans leur céleste patrie. Mais quand il parla de la divinité d'Aurore, on le taxa de folie. Se retirant du monde, il acheta tout meublé l'hôtel de l'ex-marquis de Titon. Rien n'y fut changé par lui. Les diamans d'Aurore restèrent toujours dans leur écrin, ses parures dans leur cassette de bois de citron. Gaston semblait toujours attendre la marquise. Le matin, il la croyait au bain, l'après-midi sur le mail de Versailles, le soir au bal de la cour ; et pour charmer son éternelle attente, il passait sa vie devant un portrait en pied d'Aurore qui la représentait radieuse sous les dentelles de son riche costume de cérémonie.

Du reste, le vicomte ne s'était pas trompé : le jaloux Titon avait profité du mystère de la nuit et du sommeil de sa femme pour l'emporter endormie dans

l'Olympe. Quand Aurore ouvrit les yeux, elle se trouva dans son palais diaphane; elle pleura, se lamenta, supplia, mais sa prière fut vaine. Elle ne put jamais retourner sur la terre. Maintenant elle n'ouvre plus qu'avec nonchalance les portes du Jour, et si la pluie frappe dès le matin votre œil attristé, c'est qu'Aurore pleure toujours son amant! Mme ANNA DES ESSARTS.



Académie Royale de Musique.

LE DRAPIER, opéra en trois actes, paroles de M. Scribe, musique de M. F. Halévy, décors de MM. Philastre et Cambon.

L'usage antique et solennel veut que toutes les premières représentations à l'Opéra soient autant de chapitres détachés de Longchamps ; aussi que j'en ai vu de ces toilettes et de ces femmes à la première représentation du *Drapier*, femmes et toilettes bigarrées et dissemblables, vous le dirai-je, depuis le beau idéal, jusqu'au ridicule. J'ai peu étudié la mode, mais je doute qu'elle ait jamais été plus capricieuse ou plus inconséquente qu'aujourd'hui à en juger par ces étoffes, ces bijoux, ces colifichets et ces fleurs qui m'ont si étrangement halluciné lundi soir. Des habitués se plaignaient entre eux de l'absence de quelques unes des plus belles reines de l'Opéra : ils regrettaient tout haut cette noble et gracieuse duchesse de Plaisance, et ils n'étaient pas du tout consolés de cette triste absence par le spectacle d'une foule de femmes de cinquante ans, qui étalaient en maints endroits leurs gros bras mous et leurs épaules demi-nues. Toutefois il y avait bien encore çà et là entre l'or et les candélabres ardens de ravissantes figures brunes ou blondes: il y avait Mme Visconti, la femme de cet architecte, homme de goût, auquel nous devons la fontaine de la place Louvois, franche italienne je vous jure, belle et antique comme un camée grec ou comme ces femmes de Léopold Robert, sous les ondoyantes boucles de ses cheveux noirs que rehaussaient des ornemens de velours rouge. Plus bas, on admirait, comme toujours, la comtesse Lehon, cette Flamande qui est si bien devenue Française, par les manières, par le ton et par la beauté; cette grande dame qui persévère avec tant de courage et d'esprit dans la réhabilitation de la poudre et des mouches, comme seule peut-être elle est digne de recueillir le fastueux héritage de la Vallière et des Châteauroux.

Que si maintenant vous demandez à quoi s'est arrêtée la mode, car certes nous ne sommes plus à une époque de transition, voici bien l'hiver, et Baudran pas plus que Palmire n'ont de prétexte de demeurer dans le provisoire ou l'équivoque; je répondrai que j'ai parcouru toute une Odyssée de toilettes à l'Opéra. Il y avait là en rubans et en caprices, en corsages et en garnitures de quoi défrayer deux ou trois générations : des coiffes de toutes les époques et des étoffes de tous les siècles, indifféremment du velours ou du satin, de la guipure ou de la malines, presque pas de fleurs artificielles dans les cheveux ou dans les ornemens, en revanche une profusion de bouquets et d'éventails. Ici un bonnet de velours cra-

moisi avec une dentelle brodée d'or, style Médicis; là un turban rouge roulé, tordu sur le haut d'une tête brune, un vrai turban d'Arabe, à côté un bavollet, plus loin le béret noir du Béarn; d'ailleurs pas une seule chevelure simple, en boucles brillantes ou en bandeau: dans toutes, des chaînes, des diamans, du velours ou les torsades de soie et d'or des plus belles nuits de Louis XV. Quant aux châles, ils étaient en velours ou en pluches de toutes les couleurs, ou bien en satin blanc bordé de cygne. Au milieu de cette confusion, de ce dévergondage des costumes, s'il est possible de préciser les choses que la fantaisie entoure de ses préférences pour cette semaine, j'imagine que ce sont les turbans, les arméniennes, dont la forme en vérité plus infinie que le firmament du bon Dieu, commence au bonnet de nos grand'mères et ne s'arrête même pas aux pures traditions du harem, le velours que l'on prodigue, que l'on emploie à tous les usages, que l'on coupe à pleins ciseaux et, brochant sur tout cela, les vieilles dentelles, les bracelets, les rivières, les colliers, les châtelaines et les manches courtes. — Une dernière remarque non moins désolante, c'est que lundi dernier à l'Opéra, la richesse et l'extravagance des costumes croissaient en raison de l'âge.

Et il y avait hélas! un nombre prodigieux de riches toilettes.

On a souvent, et ce n'est pas sans raison, reproché à M. Scribe la faiblesse de ses œuvres lyriques. Cette faiblesse n'a jamais été plus patente que dans le *Drapier*, où l'on rencontre des incorrections de style et des naïvetés de mots sans excuse. — Maître Bazu, honnête drapier en même temps que premier échevin de la ville de Chartres, est à la veille de donner la main de sa fille Jeanne à un assez pauvre hère du nom de Gautier, sonneur de la cathédrale. Mais Jeanne, comme c'est l'habitude à l'Académie Royale, a disposé de son cœur en faveur du jeune étudiant Urbin. M. Scribe a voulu que Chartres fût, dans le moment dont nous parlons, au pouvoir de la Ligue et que Henri III tînt beaucoup à rentrer dans sa bonne ville. Un émissaire secret de Châtillon vient trouver Bazu et lui propose de ménager au roi des intelligences dans Chartres. Urbin qui, la seconde d'auparavant, était en rendez-vous amoureux avec Jeanne et qui avait dû se cacher, entend tout, et, tandis que Bazu et Gautier reconduisent leur hôte, il s'empare des lettres de noblesse laissées par le royaliste à Gautier. Cependant, les ligueurs et le père Benoît, leur plus ardent apôtre, ont appris qu'une créature du roi est dans la ville, et tout les porte à croire que le traître se cache dans la maison de Bazu. Les voilà donc en quête, et ils cherchent si bien qu'ils découvrent l'étudiant. — Ma fille m'a déshonoré! dit le boutiquier vertueux. — Non, répond Urbin, je suis l'émissaire de Henri de Valois.

Vous devinez que ce n'est pas sans motif que l'étudiant s'est sacrifié de la sorte. — Je connais vos complots, dit-il à Bazu; ces titres de noblesse que voici sont plus que suffisans pour vous compromettre, il ne manque que votre signature à ma sentence de mort, dans quelques heures je ne serai plus, mais je veux auparavant devenir l'époux de votre fille. — Il faut bien que le drapier y consente. Urbin et Jeanne qui ne peut croire à son bonheur vont se rendre à l'autel, quand arrive Gautier en toilette d'hymen; effrayé et converti à son tour, il cède sa place à son rival et lui sert de témoin. — Le dernier acte s'ouvre par un duo qui voudrait être bouffe, et qui n'est que leste. Gautier s'informe avec inquiétude de l'heure où il plaira à Urbin de se faire abattre la tête pour lui restituer ses droits. Et comme cette heure à son gré ne vient pas vite, il court à

la cathédrale, avance l'aiguille et l'heure fatale venue, il sonne tous les carillons, pour que la ville entière le sache. Par un de ces hasards qui font les grands événemens, c'était là le signal qu'attendaient les royalistes pour entrer dans la ville : Urbin est sauvé par le moyen qui devait le perdre.

Voilà le poème : que dirai-je de la partition? Il y a une presque aussi grande distance entre *le Drapier* et *Guido*, qu'entre *Guido* et *la Juive*. Pas une phrase musicale que l'on retienne, pas un motif qui émeuve, rien d'original, de la science et de la pratique beaucoup, et des réminiscences plus encore. Quand Urbin dit aux ligueurs : *Mon nom, vous ne le saurez pas* ! c'est la même scène, la même intonation, le même effet que lorsque Eléazar dit à Brogni, lui parlant de sa fille : Son nom, *tu ne le sauras pas* ! Dans le duo du premier acte entre Urbin et Jeanne, quand la jeune fille lui dit : *Si je t'aime*? *Si je t'aime*? cette suspension dans les paroles et la musique sont littéralement empruntée aux *Huguenots* et les phrases qui suivent: *Je t'aime, cent fois plus que moi-même*, rappellent l'anathème de *la Juive*. L'introduction de cette œuvre s'annonçait pourtant avec bonheur; M. Halévy avait, à dessein sans doute, évité le chœur d'ouverture. *Le Drapier* commence tout simplement par un duo nettement écrit et dessiné, et qui devient un trio avec l'entrée de Jeanne. Mais c'est là tout, ou à peu près. Vers le milieu du second acte, il y a encore un duo entre Bazu et Urbin, qui tire plutôt son expression de l'effet scénique et de la manière dont Mario le chante, que de la mélodie. La cavatine d'Urbin : *Devant mes yeux*, est une méchante contredanse, et l'air : *Bonheur des cieux*, pour être plus traînant, n'en est ni mieux trouvé, ni plus neuf. Citerai-je un finale! Mon Dieu, non ! Un morceau d'ensemble de quelque valeur pour d'autres que pour des professeurs d'harmonie ou de contre-point du Conservatoire ? Pas davantage. — M. Halévy avait plusieurs belles situations qu'il semble avoir pris plaisir à manquer.

Donc *le Drapier*, il faut en convenir, est une œuvre d'une extrême faiblesse : c'est un pauvre opéra-comique, tout honteux de se voir sur la scène de l'Académie Royale, et qui, à force de vouloir être bouffe, est devenu quelquefois impertinent. — Quant aux chanteurs, ils ont lutté de leur mieux contre ce flux de difficultés sans graces. Après la chute du rideau, Mario et Mlle Nau ont été rappelés. Urbin était la première création de Mario, artiste depuis long-temps jugé à l'Opéra, et qui sera d'autant plus inapte à tenir le haut emploi dont il occupe l'intérim, qu'il s'efforcera davantage de copier Duprez. M^le^ Nau a été à la fois tragédienne et chanteuse ; dans un rôle presque effacé, elle a su nous faire admirer encore sa jeune voix plus que jamais limpide et fraîche, et pour laquelle les plus incroyables miracles de la vocalisation ne sont que des jeux d'enfant. Levasseur et Massol ont fort bien chanté et ont beaucoup fait rire.

Dans un opéra dont la scène se passe à Chartres, il était impossible qu'il ne fût pas question du clocher ; aussi l'avons nous vu deux fois le même soir, et toujours avec un nouveau plaisir, ce clocher fameux. Les décorations de MM. Philastre et Cambon sont peut-être la partie la plus importante du poème de M. Scribe : celles du second et du dernier acte sont surtout fort remarquables, et si, contre toute attente, la faveur publique réserve quelques soirées d'existence au *Drapier*, ce sera, je n'en doute pas, aux peintres qu'il faudra attribuer le succès.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Robes (Mme Debaisieux) Jupons Jupes bouffantes (Oudinot)
Chapeau et Coiffure (Mme Galy)

DIRECTION, RUE FLÉCHIER, 4.

Le froid excessif qui dure depuis huit jours a ramené les fourrures que le soleil du premier de l'an avait fait oublier. Les mantelets et les châles se doublent de marthe ou d'hermine. La duchesse de Ber... avait hier un châle-burnous en cachemire bleu de ciel, tout uni, et doublé d'une superbe hermine. Le bleu et l'hermine vont, on ne peut mieux, ensemble.

Le velours est plus que jamais adopté par l'élégance ; on le prodigue dans les appartemens, en tapis, en tenture, en meubles. On ne saurait, à mon avis, rien choisir de plus beau et de plus riche. Les velours écossais pour cravates d'hommes, ou pour gilets, sont aussi fort à la mode. On emploie également le velours pour châles et pour manteaux du soir. Nous disons *manteaux du soir*, afin que l'on comprenne bien qu'il n'est plus permis d'en porter le jour, et que le manteau n'est pas une parure, mais seulement un objet d'utilité.

Pour les chapeaux, Mme Baudran qui donne souvent le signal en fait de nouveautés de ce genre, reste silencieuse, et ne se distingue que par ses coiffures du soir. Les fantaisies si gracieuses, si variées de Mme Galy sont de jour en jour appréciées davantage, ainsi que ses turbans de tulle, à longs pans, et ses petits bonets rose, à grandes barbes, comme au temps de la Restauration. Pour le deuil, on a imaginé une petite coiffure en dentelle noire, rehaussée de fleurs de jai, tout-à-fait nouvelle. Mme Sauvinet, boulevart des Italiens, a parfaitement réussi dans une coiffure châtelaine, en velours noir, avec des plumes blanches ; ses chapeaux, ornés de dentelle guipure, sont fort admirés. Beaucoup de femmes élégantes se coiffent avec des guirlandes de bruyères, mode intarissable qui revient presque chaque année, et qui cependant sied généralement mal : il est bien peu de visages assez blancs et roses pour soutenir cette redoutable parure. La princesse de S... portait l'autre soir, à la cour, une robe de dentelle blanche, avec un pardessus garni de nœuds et de bruyères roses. Elle avait dans les cheveux une branche de bruyère pareille et des perles fines au cou. Sa robe était faite à corsage ouvert, orné de dentelles ; les fleurs ne commençaient qu'à la ceinture.

A la première représentation de la pièce du comte de Valeski, au Théâtre-Français, se trouvaient réunies des toilettes charmantes, ce qui ne doit pas surprendre, car les femmes les plus distinguées de Paris assistaient à *l'École du monde*. Mme de C... avait une robe de velours rose, très pâle,

ouverte et garnie de dentelles; des nœuds de velours épinglé entouraient la jupe. Dans ses cheveux brillait une couronne de comtesse, en perles fines et en rubis. A son cou s'enlaçait une simple chaîne de Venise à laquelle était attaché un portrait en miniature, entouré de diamans. La chaîne de Venise avait plusieurs rangs, dont le dernier, un peu plus long, ne dépassait pas les autres de plus de deux pouces. Mme de B... avait une robe de tulle blanc et un pardessus garni de plumes de marabouts blancs. Ses cheveux blonds étaient nattés avec des perles.

Citons maintenant, parmi les couturières de la haute élégance, Mme Debaizieux, qui se distingue par des découvertes ingénieuses et de poétiques innovations. Ses robes ont une tournure, une grace, une nonchalance aisée et de bon ton, qui n'appartiennent, en quelque sorte, qu'à elle, et qui les font admirer comme l'œuvre d'une femme de goût, qui a trouvé le dernier mot de son art.

On a fait un perfectionnement pour le service du thé : le soir, à côté de chaque tasse, on place un petit pot au lait pour chaque personne. Ce luxe, peu dispendieux, a un but extrêmement commode, et toutes les maîtresses de maison s'en trouveront à merveille. Pourquoi n'imaginerait-on pas de même la multiplication des théières? Chaque femme sincèrement dévouée à la mode devrait se récrier et renoncer à cet ennuyeux usage de servir le thé elle-même. Ne serait-il pas plus convenable, je le demande, que le valet de chambre ou le maître d'hôtel fussent chargés de cet office, comme aussi de découper et de servir à table? Depuis qu'il n'y a plus de troubadours ni de grands seigneurs à culottes de satin rose, nous devrions avoir perdu le goût de ces usages établis par une soi-disant galanterie française surannée, et qui, pour nous, sont tout-à-fait hors de saison. Il n'y a pas une jolie femme qui n'ait à se plaindre de ce thé incommode, arrivant toujours mal à propos pour elle et pour la production de ses graces. Celles qui tiennent encore à accomplir cette tâche le mieux possible, trouveront chez Lechat et Drouet, rue de la Chaussée-d'Antin, de petits tabliers de percale brodée, garnis de dentelle, qui sont de vraies miniatures. Ils donnent envie de servir le thé, quelque ennui qu'on en ait.

Rien de nouveau pour les ameublemens. Toujours les cheminées entourées de velours et de clous dorés; toujours les chinoiseries posées sur les étagères, ou plutôt dans des armoires-étagères. On ne place presque plus rien sur les cheminées. Dans les salons meublés très richement, les glaces s'entourent d'une draperie qui rappelle les toilettes à la Pompadour. Nous ne pouvons expliquer le singulier effet que produisent ces falbalas à côté des somptueuses curiosités du siècle de Louis XV. Ne trouvez-vous pas que cela fait penser aux enfans qui jouent *à la chapelle?*

Les coiffures sont partagées en deux factions : les boucles à la Sévigné, et les bandeaux-féronnières. Toutes les autres sont plus ou moins reçues, mais aucune ne l'est comme celles dont nous parlons. En effet, si l'une ne sied pas, l'autre doit aller à ravir, car elles diffèrent si essentiellement entre elles, que toutes deux elles ne sauraient convenir au même visage. Pour les jeunes filles, les bandeaux sont généralement préférés ; à leur âge, le contour du visage est si joli et si délicat, que ce serait bien dommage de tourmenter leurs cheveux pour gâter ce qu'elles ont de mieux, et ce qui doit s'effacer si vite.

N'oublions pas les beaux magasins de Guerlain, rue de Rivoli, que tant de titres recommandent au monde de l'aristocratie et de la fashion. Guerlain n'a pas importé dans notre coquette capitale que la lotion de Gowland, il est encore le dispensateur des plus fins arômes, des odeurs séraphiques et de tous ces charmans riens qui sont sans prix pour les ames d'élite qui seules ont le bonheur d'en connaître la nécessité. Mme J. D'ABRANTÈS.

LA BALLADE DU TASSE.

I.

Couché sur les flancs du Pausilippe, le voyageur, dont l'ame n'a pas été atrophiée par la lourde atmosphère d'un comptoir, sent éveiller en lui une émotion qu'il se rappellera toujours. Au dessus de sa tête, un ciel bleu et pur s'arrondit comme un dôme gigantesque ; à ses pieds, Naples déploie ses maisons blanches et coquettes qui scintillent au soleil. Le golfe s'étend calme et uni comme une glace de Venise ; puis au fond du tableau, se dresse, comme pour faire contraste, le Vésuve avec sa voix rauque et menaçante, avec son aigrette de flamme et de fumée. Avant de disparaître tout-à-fait sous les flots, le soleil enveloppé déjà de ses rideaux de pourpre, darde sur la ville un dernier rayon, comme un amant donne à sa maîtresse le baiser du soir. Peu à peu le bruit cesse, les barques deviennent plus rares sur la mer, les ombres des bosquets de la rive s'allongent et vacillent capricieusement sur la surface de l'eau, légèrement ridée par la brise du soir.

Tout-à-coup, une voix s'élève pure, harmonieuse et sonore ; on écoute, on respire à peine, on croit entendre Virgile, dont le tombeau est là, chanter encore dans ces lieux qu'il aimait ; mais les noms de Renaud et d'Armide frappent

l'oreille, l'illusion cesse sans que la jouissance s'éteigne. C'est la voix d'un pêcheur qui chante les vers du Tasse. — A son tour le nom du Tasse vient mourir à vos pieds avec un triste murmure. Ce sont toujours des vers pleins d'ame et de poésie que chante le pêcheur, mais ce ne sont plus les vers du Tasse : c'est une ballade triste et touchante que garde le peuple de Naples, et que je vais vous dire.

Un soir du mois de juin 1586, Piétro revenait bien tristement à la ville ; il était parti le matin après avoir embrassé sa femme et ses enfans, leur promettant une pêche abondante qu'ils attendaient pour le repas du soir. Mais la fatalité l'avait poursuivi ; vainement il avait jeté ses filets en vingt endroits différens ; il n'avait rien pris, tandis que ses camarades avaient tous été plus heureux que de coutume. — Chante, Piétro, dit un pêcheur en montrant du doigt sa barque où frétillaient les plus beaux poissons du golfe, chante, et tu choisiras parmi ces poissons ceux que ta femme et ton fils aiment le mieux. — Mattéo, répondit le pêcheur, l'oiseau ne chante pas, lorsque ses petits ont faim et froid, je ne suis pas en train de chanter ; vends-moi quelques uns de ces poissons, je te les paierai demain, si demain san Gennaro permet que je sois plus heureux. — Mattéo refusa, et Piétro, essuyant de sa main brunie deux grosses larmes, s'assit et se prit à répéter amèrement : Annetta, ma femme, povretto Giuseppo, mon fils, qui vous nourrira ce soir? Piétro n'a que des larmes à vous donner. — Et la douleur du pêcheur était si profonde qu'il n'entendit point les pas lourds de Mattéo qui s'éloignait, qu'il ne vit point qu'un étranger, enveloppé d'un manteau, s'était arrêté devant lui et le regardait.

— Piétro, dit cet étranger d'une voix douce et mélancolique, l'homme dans le cœur duquel Dieu a fait naître la poésie, doit s'attendre à souffrir ici-bas ; car la poésie est une sensibilité exquise, c'est une ame qui s'éveille dans notre ame. Reprends ton aviron, j'aime, le soir, sur la mer, loin des habitations des hommes, entendre sortir des lèvres d'un pêcheur, la poésie, cette harmonie secrète qui vient du ciel.

En même temps, l'étranger tendit à Piétro une pièce d'or, et sauta dans la barque qui s'inclina légèrement comme un coursier généreux prêt à dévorer l'espace. — Qui donc a dit à votre seigneurie que Piétro chantait, fit le pêcheur en prenant son aviron. — Hier je t'ai entendu, ton chant respirait la joie ; il célébrait les douceurs de ton état et le bonheur de ton obscurité.

— Hier, la pêche avait été bonne, mais aujourd'hui... — Hier, ta voix m'a consolé ; tu es poète, Piétro, poète sans le savoir. Dieu t'a dit : chante, et tu chantes ; tes camarades récitent tes vers pour se délasser de leurs travaux ; l'envie ne va pas s'asseoir à ton foyer. — La place est prise par la misère, maître. — Piétro, quand tu dis tes vers, un grand seigneur ne t'interrompt pas pour parler de chasse ou de chevaux ; tu es le seul dont le peuple comprenne

l'harmonie. — Le seul ! oh ! non, maître... je suis un peu moins ignorant que mes camarades... je sais lire... Mon oncle est moine au couvent de Saint-Onufrio, on le nomme le père Ambrosio. Un jour, je lui récitai un chant que j'avais composé pour la madone ; il me parla de gloire, de science, d'honneurs, et voulut m'instruire. J'avais alors vingt ans. Je travaillais avec ardeur, et pour récompense, le bon père assemblait quelques moines, et je leur lisais mes cantiques..... Mais un jour, mon oncle m'apporta un livre ; c'était *la Jérusalem délivrée* de Torquato Tasso, poème qu'un homme a écrit, peut-être, mais que Dieu a dicté ! Alors, je ne fis plus que lire et relire sans cesse ce poème divin. Souvent je disais à mon oncle que je voudrais être Tasso ! et mon oncle levait les yeux au ciel. Je lui en demandai la cause ; il me raconta les malheurs du Tasse, son amour méconnu pour Léonora, sa longue et cruelle captivité... J'eus peur de la triste destinée du poète... Je n'écris plus ; je chante les vers du Tasse, rarement les miens. Voulez-vous une épisode du grand poème ? — Non, une ballade de toi. — Eh ! bien, écoutez celle-ci que j'ai faite sur le Tasse, et que je n'ai chantée à personne. — Pourquoi ? — Parce qu'elle ne sera complète que le jour où Tasso recevra, au Capitole, la couronne du Dante et de Pétrarque.

Piétro chanta sa ballade ; rien n'y était oublié, ni l'amour du Tasse et ses travaux, ni sa captivité, ni ses courses errantes, lorsqu'il allait heurter de son front les portes inhospitalières des palais, lorsque le plus beau génie de l'Italie mendiait un peu de pain.

Quand le pêcheur eut fini sa ballade, il y eut un long silence pendant lequel on n'entendit que le bruit de l'aviron qui frappait l'eau et les soupirs de l'étranger. La barque toucha le rivage sans que ce silence solennel fût rompu.

Alors seulement, Piétro, maîtrisant son émotion, offrit un asile à son compagnon qui l'accepta. — L'étranger fut reçu avec la touchante cordialité du pauvre.

La soirée se passa en douces causeries, dans lesquelles brillèrent tour-à-tour l'élégante et poétique érudition de l'inconnu, et l'harmonie sauvage de Piétro. Mais il se faisait tard ; on découvrit le voile de la madone placée au dessus du foyer. Piétro et sa femme prièrent à haute voix, mêlant à leurs oraisons le nom de Torquato Tasso, le poète si grand et si persécuté ! leur hôte seul ne put prononcer ce nom.

Le lendemain, avant de partir, l'étranger embrassa ses amis, leur laissant en souvenir un petit volume richement relié. C'était *la Jérusalem !* et comme le pêcheur lui demandait son nom : — Moi aussi je suis poète ! répondit-il avec une tristesse indicible. Et serrant la main du pêcheur il s'éloigna. Cette réponse et ce départ saisirent Anna et Piétro d'un respect qu'ils s'expliquaient à peine et ils restèrent pensifs sur le seuil de leur demeure jusqu'à ce que l'homme mystérieux eût disparu au détour de la route derrière un massif de pins d'Italie.

II.

Un an s'était écoulé depuis cette promenade sur le golfe de Naples ; l'oncle du pêcheur napolitain était devenu prieur de la communauté, et régnait sur le peuple pacifique du cloître en l'absence du supérieur, parti pour aller recevoir la pourpre au Vatican. Il était accoudé sur le parapet de la terrasse du couvent et regardait, au dessous de lui, Rome qui a conservé tant de débris de sa gloire sanglante ; débris où sont empreints les pieds des hordes germaniques, qui brisèrent avec l'épée cet empire consolidé avec l'épée : débris au milieu desquels s'élève, majestueux et impérissable, le dôme de Saint-Pierre, symbole gigantesque de notre religion d'amour.

Le père Ambroise, voyant toutes ces gloires déchues, noyées dans le sang qu'elles avaient coûté, voyant debout, au dessus des temples du paganisme, la grande coupole de Saint-Pierre de Rome, disait : Dieu seul est immortel ! Un jour, ce dôme, que Michel-Ange a suspendu dans les airs, tombera de son immense piédestal et couvrira de ses ruines les ruines du Colysée. Mais on se souviendra plus long-temps de Raphael, de Dante et de Pétrarque que de tous ces conquérans de l'antiquité dont les noms se lisaient sur les piliers des arcs de triomphe, jusqu'au jour où la massue des Visigoths effaça leurs noms comme elle avait effacé leur puissance.— Au milieu de ces réflexions, le nom de Torquato Tasso se présenta plusieurs fois à la pensée du bon prieur, et il s'écria : Pourquoi non?.. n'a-t-il pas mérité cet honneur par son génie et par ses souffrances ? — En ce moment la lourde porte du couvent s'ouvrit ; un homme entra demandant aux religieux un abri contre les bruits du monde.

Le front de cet homme était vaste, sa tête était chauve, les lèvres pâles n'avaient qu'un sourire d'amertume et d'ironie, ses yeux mornes et éteints se rallumaient par intervalles et dardaient de vives lueurs comme fait le flambeau qui va s'éteindre. — C'était l'étranger qui, un an auparavant, avait passé une nuit sous le toit de Piétro. Il se fit conduire auprès du père Ambroise, lui parla de son neveu, et lui raconta la promenade sur le golfe de Naples dont il avait gardé le souvenir. Il était accompagné du neveu de Clément VIII, qui recommanda qu'on le traitât avec tous les égards, mais sans dire son nom. Seulement du haut de la terrasse, le neveu du pape montra au père Ambrosio, le Capitole que le soleil du midi inondait de ses flots de pourpre et d'or.

L'inconnu resta seul dans le couvent, parlant peu, toujours triste et solitaire ; il ne se plaisait qu'avec le père Ambroise. Un soir qu'ils étaient ensemble, le soleil se penchant à l'horizon, s'effaçait de plus en plus sous le poids des vapeurs qui s'amoncelaient devant son disque. — Signe de pluie, dit le moine ; le ciel ne peut pas toujours être serein. — Vous avez raison, mon père, et les beaux jours sont moins rares encore au ciel que dans la vie humaine : j'ai essuyé bien des tempêtes avant de pouvoir reposer ici ma tête fati-

guée qui s'incline déjà vers la tombe. Ce couvent est la rade, ce caveau est le port. Je serai bientôt au port, ce jour est le dernier peut-être où je verrai le soleil. Il pleuvra demain. — Vous savez, mon fils, que l'air frais vous est nuisible. — Nuisible à mon corps peut-être, mais mon ame en a besoin.

Il plut le lendemain, le surlendemain il plut encore. Le supérieur revint de Rome cardinal, et annonça qu'une fête magnifique se préparait au Capitole : on devait y couronner un poète. A ces mots, l'étranger essaya de se soulever du fauteuil où il était comme enseveli, et demanda, mais en vain, le nom du poète. La fièvre s'empara de lui, le délire troubla toutes ses facultés, sa voix éteinte ne murmurait plus que deux noms, Arioste et Tasso; et l'intempérie du ciel retardait toujours la fête. Enfin, le 14 août 1587, le soleil reparut et l'apothéose fut fixée au lendemain. Ce jours-là l'inconnu essaya de se lever. Il se traîna, non sans peine, sur la terrasse, et les yeux tournés du côté de Rome, il ne cessa de regarder le Capitole. Le soir le trouva à la même place, respirant à peine et presque mort, lorsqu'une voix éclatante fit vibrer dans l'air le nom de Torquato Tasso; alors il tomba à genoux, en prononçant le nom de Piétro. Le père Ambroise prêta l'oreille : on chantait des strophes d'une ballade sur le Tasse.

Un instant après, Piétro était dans les bras de son oncle. — Quel motif t'amène à Rome? demande le moine. — Au lieu de répondre, Piétro regarde attentivement l'étranger, lui prend la main, et, d'une voix émue et fière, il lui dit : — Vous me reconnaissez, n'est-ce pas?... Vous vous rappelez ma ballade sur le Tasse, à laquelle il manquait une strophe? il n'y manque plus rien aujourd'hui. — Quoi! — Demain on couronne le Tasse au Capitole. — Est-ce bien vrai? dit l'inconnu. Et, se relevant avec majesté, le visage rayonnant de la splendeur des anges, et contemplant dans une sublime attitude ceux qui l'entouraient, il s'écrie :

— C'est moi qui suis le Tasse!

Mais ce dernier effort l'avait épuisé, il tomba presque sans vie dans les bras de Piétro et du moine. D'une main il invita le pêcheur à essuyer ses larmes, de l'autre il montra le Capitole, puis fermant les yeux, le chantre de la ville sainte expira : Le lendemain, le neveu du pape déposa sur le cercueil de Torquato Tasso la couronne du Dante et de Pétrarque. — Piétro avait bien ajouté une strophe à sa ballade, mais cette dernière strophe fut perdue : le poète de Chiaia n'eut jamais le triste courage de chanter la mort de l'autre poète, son frère.

GEORGES JANÉTY.

ARTISTES MODERNES.

III.

Marie Dorval.

Il y a parmi les grandes actrices des destinées bien diverses : les unes, à peine envolées de leur nid, rencontrent comme l'hirondelle un printemps de succès en fleurs qui les accueille et les berce, tandis que d'autres sont condamnées, sombres procellarias, à mouiller long-temps leur aile aux flots d'une mer ennemie avant de toucher les arbres du rivage.

Mme Dorval est de ces dernières : long-temps son vol a lutté contre les orages et les murmures de la foule avant de se reposer dans le succès. Il en est d'elle comme de tous les artistes à caractère, qui ont besoin de persévérance pour arriver à se faire jour; on ne s'aperçoit le plus souvent de leur talent que lorsque l'âge les a plus ou moins éteints. Aussi l'opinion publique, qu'on est convenu de nommer la gloire, récompense-t-elle plus souvent dans un grand nom des travaux passés que des services présens. Ceci ne s'adresse point à Mme Dorval, qui est encore dans la verte maturité du talent; mais, néanmoins, comment ne pas regretter les premières fleurs tombées de cette jeune tête au souffle brutal du mélodrame, devant un public ivre et indifférent, qui avait besoin du doigt indicateur du génie pour se douter qu'il y eût une grande actrice dans cette jeune femme?

« J'ai joué de longues années à la Porte-Saint-Martin, racontait un jour Mme Dorval à M. Victor Hugo, sans le moindre succès. J'avais déjà parcouru la province, de Lorient à Bayonne, de Bayonne à Pau, de Pau à Strasbourg, gaspillant mes forces et ma jeunesse, précieuses semences tombées sur un terrain pierreux, envolées au vent, dévorées par les oiseaux du ciel, et d'où rien ne levait. A la Porte-Saint-Martin je jouais presque tous les jours, pour dix-huit cents francs par an, des rôles pénibles dont le public ne me savait aucun gré. Est-ce que je m'en acquittais mal alors? Je ne crois pas. J'y mettais toute mon ame et toutes mes forces; mais mon heure n'était point encore venue. Merle lui-même, qui était alors directeur du théâtre et qui devint par la suite mon admirateur et mon mari, me trouvait dans les commencemens laide, commune et inhabile à la scène. »

Mme Dorval suivait cependant les leçons du Conservatoire, mais sa voix âpre, rude, indocile n'eût jamais pu se plier à la déclamation notée; et, sans l'apparition au théâtre d'un genre nouveau, la grande actrice se fût éteinte misérablement sur une scène obscure. Elle préludait alors, sans le savoir et dans le désert, avec Frédérick Lemaître, cet autre grand précurseur, à l'avénement

du drame. — Déjà l'école moderne jetait dans le monde un grand éclat et renouvelait, l'une après l'autre, toutes les sphères de l'art ; mais elle n'avait point encore touché au théâtre ; la tragédie régnait sans rivale. Cependant les maîtres du nouveau mouvement littéraire, les coudes gravement appuyés sur le velours des loges, venaient à la Porte-Saint-Martin voir Mme Dorval, et prévoyaient dès-lors une interprète intelligente au nouveau théâtre. — MM. Alexandre Dumas et Victor Hugo étaient prédestinés à faire sortir Mme Dorval du rôle servile où la retenait l'ancienne défaveur jetée par les comédiens du Théâtre-Français sur les artistes des boulevarts. L'aigle déploya majestueusement ses ailes dès qu'il eut un horizon plus large. Mme Dorval avait élevé auparavant jusqu'à elle des pièces indignes et terre à terre : elle monta aisément d'un sublime essor vers les créations les plus grandes et les plus poétiques : *Antony* et *Marion Delorme* firent admirer à tout Paris l'actrice qui, la veille, usait en pure perte dans une scène de l'*Incendiaire* plus de talent et de passion qu'il n'en faudrait pour soutenir tout un drame.

Jeanne Vaubernier révéla dans Mme Dorval une verve de gaîté charmante et folle qu'on ne soupçonnait pas. La comédie la trouva actrice plus vive, plus passionnée, plus incisive, sinon plus fine que Mlle Mars, et de ce jour il n'y eut plus pour elle, dans ce jardin épineux qu'on nomme l'art dramatique, de fleurs, ni de fruits défendus.

Cependant les succès bruyans de Mme Dorval à la Porte-Saint-Martin ne tardèrent pas à éveiller une jalousie absurde dans le cœur d'une autre grande reine de théâtre, qui a pourtant elle-même assez de beauté pour être digne et assez de talent pour n'être point envieuse. Après une tournée de huit mois en province, elle fit enfin son entrée à la Comédie-Française, où sa place était marquée depuis long-temps : les deux rôles de Kitti Bell et de Catarina furent créés par elle avec beaucoup de grace et de poésie. La reprise d'*Hernani*, où Mme Dorval sut si bien effacer les traces laissées par Mlle Mars sur le rôle de dona Sol, et celle de *Marion Delorme*, où elle rajeunit en les épurant ses anciens succès du boulevart, lui concilièrent, à cela près de quelques vieilles oppositions aveugles et têtues, les faveurs de tout le public. — Mme Dorval ne tarda pas à rencontrer dans une gloire surannée et décrépite de la Comédie-Française les mêmes obstacles, les mêmes jalousies basses et mesquines, les mêmes rivalités qu'à la Porte-Saint-Martin. Elle fut obligée d'abandonner la place à la vieille Célimène et d'entrer au Gymnase, où, gênée dans des rôles trop étroits pour elle, Mme Dorval ne produisit guère plus d'effet que Frédérick-Lemaître aux Variétés : cette scène mal assortie détachait ses défauts en relief et amortissait ses qualités les plus brillantes. A tout artiste comme à tout tableau il faut son cadre. — L'habile directeur du théâtre de la Renaissance n'a pas voulu laisser s'éteindre dans des tournées en province un talent qui peut

rendre encore à l'art de si grands services : Mme Dorval vient de débuter avec éclat dans *le Proscrit* et de recommencer le succès de *Clotilde*. Toutefois, le talent de la grande comédienne demande, pour développer tout son vol, un auteur plus littéraire que M. Frédéric Soulié ; il faut qu'il remonte jusqu'à M. Victor Hugo.

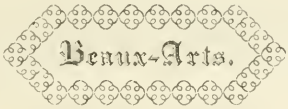
Si maintenant nous jetons un coup d'œil général et rapide sur l'ensemble de sa carrière dramatique, nous aimerons à voir cette petite comédienne obscure, fille d'un acteur de province, partie de bien bas en vérité, partie du vaudeville (à cinq ans Mme Dorval avait un rôle dans *le Flageolet enchanté*), monter par une suite de succès lents et laborieux jusqu'aux créations les plus éblouissantes de notre théâtre moderne.

On reproche à Mme Dorval son peu de tenue sur la scène, le désordre de sa toilette et la rudesse de sa voix. Quelquefois, au reste, ces défauts servent les rôles qu'elle remplit. Sa taille, courbée comme un roseau sous le souffle de la passion, lui donne une mélancolie pleine de grace ; ses vêtemens abandonnés expriment le tumulte du cœur, et sa voix un peu rauque attaque fortement les notes vibrantes de son rôle. En art, nos qualités les plus tranchées sont presque toujours faites de nos défauts. — Mme Dorval a la parole au bout des doigts ; c'est par eux qu'elle atteint ces silences éloquens durant lesquels la salle tremble. C'est aussi sur ces mains passionnées, sur ce front théâtral, sur cette tête belle de douleur et de génie que tombent chaque soir les larmes et les fleurs.

Nous n'avons parlé jusqu'ici de Mme Dorval qu'au théâtre : dans le monde c'est une femme aimable et aimée, pleine de goût, d'esprit et de finesse. — Avec le jugement exquis qui la caractérise, Mme Dorval a toujours su rattacher son grand talent d'actrice à nos premiers poètes : MM. Victor Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny lui ont taillé des rôles à sa mesure. Elle les a bien récompensés par la manière dont elle a réalisé leur idéal et par le succès qui l'accueillit.

Mme Dorval a encore porté son amitié sur George Sand : une sorte de sympathie attirait l'une vers l'autre ces deux femmes, toutes deux blessées au cœur, toutes deux pliées sous l'ouragan, toutes deux grandes par le talent et par le malheur, l'une aigle, l'autre colombe, toutes deux emportées dans la gloire comme dans un orage, et ne trouvant que l'amour sur leur chemin pour abriter à son ombre leurs ailes mouillées et meurtries.

ALPHONSE ESQUIROS.



Théâtre-Français.

La Comédie-Française veut à toute force être le théâtre des petits événemens et des petites merveilles. Il y a de cela un mois ou deux, MM. les comédiens ordinaires du roi voulurent bien nous annoncer, au milieu de toutes les œuvres inédites pour lesquelles ils apprêtaient les lumières de la rampe, une comédie intitulée *l'Ecole du Monde*. Les gens et les journaux, toujours bien informés, ajoutèrent que la pièce, dont MM. les sociétaires s'accordèrent à dire le plus grand bien, était d'un homme d'esprit qui occupe un certain rang dans le monde et dans la presse. Les plus malins proclamèrent tout haut le nom du comte de Valeski, étranger illustre, membre du Jockey-Club, propriétaire de gros revenus qu'il dépense en grand seigneur et en homme de bien. Voilà donc le public, la presse, les acteurs, tout le monde bien avertis : c'est le comte de Valeski qui a fait *l'Ecole du Monde* et qui a acheté *le Messager* à M. Aguado. — Nous savons cela, après.—Vient le jour de la première représentation de cet ouvrage célèbre. Tous les salons que fréquente le noble étranger se donnent rendez-vous au théâtre de la rue Richelieu; tous ses amis, sous ses commensaux, tous ses hôtes sont là, à la file, dans leurs brillans équipages armoriés dont la queue dépasse l'arcade Colbert. — On eût dit de la première représentation du *Figaro* à l'hôtel de Bourgogne. — Cependant on joue *l'Ecole du Monde*, ces cinq grands actes sont écoutés dans un religieux silence, et il arrive alors ce qui est arrivé mille fois déjà : la démonstration de cette vieille et très peu consolante vérité qu'on peut avoir beaucoup d'esprit et de succès dans le monde, sans que ce succès et cet esprit nous accompagnent au théâtre. Alors l'auteur, comme on dit en style de coulisses, a désiré garder l'anonyme. — Il était bien temps, qu'en pensez-vous? — Le lendemain, l'affiche annonçait *l'Ecole du Monde* par M***; et les journaux, ceux-là même qui avaient embouché la trompette du triomphe pour M. de Valeski, singeant avec une rare maladresse l'affiche de MM. les comédiens ordinaires, paraissent ne plus se souvenir, en rendant compte du succès éconduit, de ce qu'ils avaient crié la veille de toutes leurs forces. Qui donc, s'il vous plaît, a été dupe là dedans? Et n'est-ce pas le cas de dire que le nom de l'auteur de *l'Ecole du Monde* est le secret de la Comédie? — Mercredi dernier, MM. Desmousseaux, Samson et Saint-Aulaire se sont, je ne sais comment, rappelés que Molière était né ce jour-là. Ils ont fêté cet illustre anniversaire en jouant à leur façon habituelle le *Tartuffe* et *le Malade Imaginaire*. — La naissance de Racine, à l'instar du talent de ces Messieurs, a passé incognito.

Théâtre des Variétés.

Passons aussi nous-mêmes du triste au plaisant, si toutefois il y a quelque chose de plaisant dans *Je m'en moque comme de l'an 40*. Mais que voulez-vous?

le théâtre des Variétés est astreint à ces revues annuelles qui ne lui réussissent pas toujours, tantôt à cause du sujet, plus souvent à cause des auteurs. Il y a à droite et à gauche, dans cette parade épisodique, quelques mots heureux qui, sans suffire au succès, lui permettront au moins de vivre jusqu'à la fin du mois.

Théâtre du Palais-Royal.

MM. Cogniard frères et T. Muret ont été à peu près aussi forts que MM. Théaulon et Dartois, dans leur revue-daguerréotype ayant pour titre *les Bamboches de l'année*. Il est dans les habitudes de même que dans le genre adoptés par ces deux théâtres, de donner le coup de pied..... d'adieu à tout ce qui s'en va, et les plus merveilleuses choses et les découvertes les plus étonnantes de l'an 1839 sont déjà bien loin de nous. — *Les premières armes de Richelieu* n'ont point encore fatigué le succès, non plus que toutes ces petites chansonnettes de Frédéric Bérat, de Beauplan et d'Eugène Déjazet, dont Levassor est devenu le Duprez.

Théâtre du Vaudeville.

La troupe de la rue de Chartres, si tristement campée au boulevart Bonne-Nouvelle, a cru devoir rehausser le succès de ses deux dernières nouveautés : *le Commissaire extraordinaire* et *la Première Ride*, par la reprise d'*Un de Plus*, vaudeville vieux de huit ans et qui a retrouvé, sans coup férir, tous les rires désopillans et tous les bravos de sa première apparition. Le rôle de Belan est en effet un des triomphes les plus complets d'Arnal. Quant à la morale de la pièce, je n'en parlerai pas. Il est convenu que si l'on va aujourd'hui étudier quelque chose au théâtre, ce ne sont pas les bonnes mœurs.

Théâtre de la Renaissance.

Donc, tandis que le Vaudeville s'amuse à reprendre une comédie presque défunte, la Renaissance, fouillant dans l'immense repertoire de Mme Dorval, en exhume un drame de M. Frédéric Soulié, que nous avons vu il y a neuf ans au moins à la Comédie-Française. Mme Dorval, dans ses tournées de province a tant fait couler de larmes, tant ému de cœurs sous les traits de *Clotilde*, qu'elle a voulu recommencer son succès à Paris, et prouver à Mlle Mars qu'on pouvait autrement comprendre qu'elle ce rôle impossible, et le jouer aussi bien. Il est croyable, néanmoins, que Mme Dorval n'a fait reprendre *Clotilde* que pour tenir son public en haleine et continuer le succès du *Proscrit*, en attendant que M. Hugo ou M. Dumas lui écrivent ainsi qu'ils le lui ont promis, un drame digne d'elle et de son talent.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Coiffures (Perrin) - *Robes* (Palmire)
Sous-Jupes bouffantes (Oudinot)

DIRECTION, RUE FLÉCHIER, 4

ENCORE une mort de princesse qui vient entraver les bals de l'ambassadrice d'Angleterre. La Landgrave est morte bien mal à propos. Jamais les fêtes de l'ambassade n'avaient été plus brillantes. Pendant trois semaines les bals sont suspendus ; comme princesse anglaise, on lui doit cet hommage.

Du reste, rien de nouveau en fait de modes du matin. Toujours les chapeaux de velours, à petite passe, sans rubans et sans fleurs, le bord uni et sans dentelle. Mme Baudran a fait tomber cette mode, qui était si peu gracieuse, et gâtait ce qu'il y a de joli dans nos chapeaux actuels, la passe arrondie qui entoure le visage.

Mme Lejay, connue depuis long-temps pour ses formes de chapeaux, si élégantes et de si bon goût, s'est encore distinguée cet hiver plus que de coutume. Elle vient de former un nouvel établissement au premier, dans la maison qu'elle habitait rue Richelieu. Le luxe de ses salons est remarquable ; on se demande même pourquoi cet honneur exorbitant fait à des turbans et à des bonnets de tulle? En admirant ces modes élégantes, on ne peut s'empêcher de regarder avec la même admiration la pendule, modelée par Feuchères, d'après un des plus beaux tableaux de Raphael. Cette pendule est superbe, et le modèle y est conservé avec fidélité. Mais descendons de Raphael aux chapeaux de satin. Nous ne sommes artistes que pour les jolies femmes, et nous les avertissons toutes qu'elles ne peuvent trouver personne qui les coiffe mieux à l'air de leur visage, qui comprenne mieux le bon goût de notre époque, que Mme Lejay ; aussi donnerons-nous dans notre premier numéro une gravure représentant des modes de ses magasins. Delisle a toujours les étoffes les plus belles et les plus élégantes ; il en a d'un prix très élevé ; puis d'autres charmantes à fort bon marché. Ses gros de Naples brochés sont extrêmement jolis. On a remarqué dernièrement, à la sortie des Italiens, une dame connue et fort élégante, habillée d'un paletot de velours noir, garni de chinchilla. Mme Jacob, passage des Panoramas, est l'inventeur de cette mode nouvelle. Parmire est toujours la reine des couturières : ses *robes de soir* sont délicieuses. Ses corsages ouverts habillent parfaitement bien. Avec le secours des *sous-jupes Oudinot*, les robes de Palmire ne laissent plus rien à désirer, peut-être même surtout avec les siennes, faites pour bouffer beaucoup et s'arrondir à l'instar des paniers du temps *rococo*, mode condamnée par les grands artistes modernes, mais précieuse aux tailles qui perdent à un scrupuleux

examen, et il en est si peu qui y gagnent. Amadis a trouvé, comme son prédécesseur, le moyen de cacher tous les défauts de la nature, par des corsets si habilement faits, qu'on ne sait réellement plus quel éloge donner aux tailles élégantes.

Les bals de la cour vont recommencer. On annonce déjà que la moire blanche sera fort à la mode, la princesse Clémentine ayant un goût décidé pour une étoffe si belle, et qui, dans le fait, convient mieux à son âge que le velours. Puis le velours, pour danser, est un véritable contre-sens; la moire, quoique lourde encore, est cependant plus légère. Nous conseillons la robe de moire rose-pâle, garnie de guipure ou de point d'Alençon, avec des agrafes de fleurs ou de pierreries On porte beaucoup de guirlandes-druides cette année. On retrouve dans cette mode renouvelée le délicieux souvenir d'une jeune et gracieuse princesse, qui faisait l'ornement de la cour, comme le bonheur de la famille royale. C'est elle qui avait mis en vogue les guirlandes, où dans chaque fleur est un diamant et des perles. Chacun doit se souvenir d'une des dernières parures que porta la princesse Marie à ce grand bal où elle était si jolie, et paraissait être si heureuse. Elle avait une guirlande de clochettes bleues, avec des diamans placés dans le cœur de chaque fleur. La duchesse de D..., qe'elle aimait tant, a voulu probablement rappeler ce doux souvenir, en se coiffant l'autre jour avec une couronne de coquelicots et de diamans. Elle était charmante dans cette parure. Sa robe, en crêpe de Chine, brodée de soie de couleur, était superbe et d'un fort grand prix. Mme la comtesse Leh... poursuit toujours la poudre avec une tenacité désolante, car avec de si jolis cheveux blonds, il est à regretter de la voir ainsi *poudrée à frimas*. On ne doit conseiller cette mode qu'aux femmes qui veulent cacher des cheveux blancs. Ce fut en effet ce motif, comme on le sait, qui introduisit la poudre en France. Le bon goût reconnu de la comtesse Leh... vient de recevoir de nouveaux hommages dans l'arrangement de ses appartemens. Rien ne peut donner l'idée d'une si parfaite élégance, jointe à tant de luxe et de magnificence. Cependant l'hôtel de Noailles, rue d'Astorg, lui disputera pendant long-temps la palme en ce genre. Chez la comtesse Leh.... on retrouve davantage la *petite maîtresse*. Chez la duchesse de P..., c'est le dernier effort de l'aristocratie qui s'éteint, c'est le cri de la féodalité expirante. En entrant, on se sent entouré déjà des grands souvenirs d'un autre âge. La cour d'honneur, les gens à grande livrée, portant la poudre comme au temps de la régence; les grands salons tendus de velours vert, sans draperie, sans dorure; les tableaux de famille peints par Mignard et Rigaud; des mignatures de Petitot dans des cadres de laque. Nous donnerions, selon nous, la préférence à l'hôtel de N... sur celui de la comtesse Leh...

Les fleurs dans les appartemens sont toujours d'obligation. Rien, en effet,

ne pare mieux un salon déjà élégant. On ne les met pas sur les cheminées, bien entendu. Cet usage suit naturellement le pot de basilic ou le pot de réséda ; mais on les place dans des jardinières sculptées, en bois de palissandre ou de cèdre, incrusté d'ivoire et de nacre. Une plante rare, si elle est haute et très feuillée, fait aussi très bien dans un grand vase du Japon et dans une jardinière de Sèvres.

Pour les hommes, la toilette du soir est toujours la même et presque de rigueur : habit noir et cravatte blanche. Les *lions*, qui tiennent à perpétuer la mode des cannes, ont trouvé chez Verdier de nouveaux modèles charmans, à pomme d'or ciselé, en crisoprase ou en turquoise gravée.

Les enfans sont habillés maintenant avec un goût parfait. La mode anglaise a fixé la tenue des petits garçons : le chapeau d'homme à bord plat et court, la petite veste en velours foncé, par dessus le pantalon également en velours, ou, si l'on veut, en drap, mais de même couleur ; la chemisette montante et plissée, les manchettes en grosse guipure. Les petites filles portent toujours les robes fort courtes, avec des pantalons garnis ; beaucoup de robes de velours, mais le pantalon blanc.

On leur annonce aux Tuileries une fête semblable à celle que la reine daigna donner à l'enfance aristocratique, il y a deux ans. Les petites filles, dit-on, font déjà les préparatifs de leur toilette.

Mme J. D'ABRANTÈS.

LE FIL DE PERLES.

I.

Le 13 novembre 1793, au plus fort de la Terreur, une berline de voyage s'arrêta devant une auberge sur la route de Lyon. Il y avait dans cette berline une femme et deux hommes. La jeune femme, grosse de huit mois, avait été surprise, au milieu des rudes cahots de la voiture, par les premières douleurs de l'accouchement. Les voyageurs demandèrent une chambre, un lit et un médecin. — On envoya à la ville voisine. L'arrivée du docteur, retardée par le mauvais état des chemins, se fit long-temps attendre ; l'amble doux de son petit cheval noir l'annonça enfin sur les cailloux de la route : mais ses soins étaient désormais superflus ; la comtesse de T... venait d'accoucher d'une fille. — L'un des deux hommes était le père de cet enfant, l'autre était un ami,

le marquis de la Bretonnière. Tous les deux cherchaient à gagner la frontière pour se jeter ensuite en Italie.

Des rideaux de grosse serge verte enfermaient le lit où Mme la comtesse de T... était retenue par ses couches, et une chandelle de suif jaune éclairait la figure inquiète de son mari : — Nous devrions être maintenant, dit-il en regardant à sa montre, près de Saint-Etienne où les relais nous attendent. — Cependant un bruit de chevaux retentit au dehors ; un murmure confus s'éleva dans l'auberge ; des pas lourds montèrent l'escalier ; le comte de T... entendit fort distinctement frapper à la chambre de son ami : — Le marquis de la Bretonnière ? demandèrent des voix rudes et sinistres — C'est moi ! répondit-il. — Au nom de la loi, nous vous arrêtons, dirent alors, dans l'ombre, les gardes. — Ces hommes suivaient depuis quelques heures la berline du marquis, à cheval et en silence.

Le marquis se présenta entre deux gendarmes à la porte de son ami ; la séparation fut déchirante. — Tiens, Georges, lui dit-il à voix basse, en lui glissant son portefeuille, voici des papiers que tu auras soin de faire remettre à mon fils. Je compte sur ton amitié. — Et les deux amis s'embrassèrent pour la dernière fois. — Quand le péril de sa tête se fut un peu éloigné, le comte de T... qui avait pris pour accompagner son ami une livrée de valet, s'approcha du lit de sa femme. La malheureuse n'avait pu supporter tant d'émotions à la fois : elle tourna vers son mari des yeux allourdis, et lui montrant son enfant : — Je te la recommande, dit-elle. — Puis elle mourut.

II.

Quand le comte Georges de T... se fut un peu remis des horreurs de cette nuit lamentable, il ouvrit le portefeuille : il y avait une lettre non cachetée pour le fils du marquis, et dans cette lettre une traite de deux cent mille francs.

Le fils du marquis était aux Grandes-Indes.

Une pensée infernale traversa la tête du comte. Le voilà qui était père : il avait une fille qui promettait d'être jolie comme un ange, il se sentait déjà pour elle une affection intarissable : tout l'amour qu'il avait eu pour la mère était passé sur la tête de cette enfant. — Le fils du marquis était un mauvais sujet dont son père n'avait jamais su rien tirer et qu'on ne reverrait peut-être jamais. Où le trouver? Où lui écrire? Les Indes sont si loin ! et puis, le comte avait rendu à son ami des services réels que celui-ci avait oublié de payer. L'accompagner dans un moment où sa tête était proscrite, se dévouer pour lui aux chances d'un voyage périlleux, perdre dans ce voyage fatal sa femme qu'il aimait, étaient des sacrifices au dessus de la vertu humaine. — Ruiné par la révolution, le comte envisageait avec frayeur l'avenir de sa fille. Ces deux cent mille francs étaient une dot envoyée par la Providence. Il n'y avait là au-

cuns témoins ; sa conscience seule pouvait lui reprocher un jour cette action, mais le motif en était si pur, si noble, si excusable : c'était pour sa fille. — Le comte alla au berceau de son enfant ; elle dormait ; ses petites mains semblaient chercher encore la main des anges ; à la voir si jolie, si douce, si innocente, le père sentit ses entrailles s'émouvoir devant la pauvreté à laquelle elle était désormais condamnée, et la nuit, l'occasion, son cœur et le démon le poussant, il déchira la lettre. — Ceci fait, il détourna les deux cent mille francs du fils du marquis pour les porter décidément sur la tête de sa fille.

III.

Cependant l'horizon politique commençait à s'éclaircir ; des brises plus douces chassaient les nuages révolutionnaires du ciel de la France où devait bientôt rayonner la tête impériale de Napoléon. — Le comte de T..., émigré en Italie, rentra alors en France avec sa fille. — Caroline, c'est le nom qu'on donna à cette enfant venue au monde dans une nuit si orageuse, était un prodige de grace et d'esprit. Elle n'avait pas sept ans, que dans toutes les sociétés, c'était à qui l'attirerait sur ses genoux. Ses reparties charmantes, ses grands yeux mélancoliques, sa voix, d'un timbre pur comme l'argent, lui attiraient partout, dans le monde, des succès précoces qui comblaient d'aise le cœur de son père. — Veuf dans un âge peu avancé, le comte avait toujours refusé de se remarier ; sa fille remplissait tout son cœur. Si les autres la trouvaient charmante, lui la trouvait indéfinissable. C'était une adoration sans fin devant cette petite créature blonde qui lui rappelait sans cesse des maux passés et doux au souvenir.

Caroline était pour le comte une fleur éclose sur le tombeau de la femme qu'il aimait.

La position du comte s'était beaucoup améliorée par le travail ; il obtint de l'empereur un emploi dans les armées, qui le conduisit en peu de temps à une seconde richesse. Après l'Empire vient la Restauration qui le fit rentrer par une forte indemnité dans les biens qu'il avait perdus sous le régime de la révolution : il se trouva de la sorte dans une position financière très brillante qui lui permit de tenir une maison à Paris ; Caroline, encore toute jeune, en faisait les honneurs avec la grace et l'habitude d'une femme mariée. — Depuis la nuit horrible où le comte avait soustrait au fils du marquis la somme de deux cent mille francs, il était rentré dans ses habitudes invariables d'honnête homme. Il avait même poussé la délicatesse, pendant l'émigration, jusqu'à ne pas toucher, dans les temps de crise et de malaise, à cette dite somme qu'il regardait comme la dot future de sa fille.

IV.

Les années volent comme des papillons sur la tête fleurie et couronnée de roses des jeunes filles : Caroline touchait à ses dix-sept ans.

Le comte, sans lui en rien dire, commençait à chercher des yeux un mari à sa fille. Il n'y avait qu'à choisir, car un essaim bourdonnant de jeunes hommes, tous mieux les uns que les autres, tournait autour de cette jeune belle. Caroline était blanche comme l'hermine ; elle avait les traits délicats, le col parfait en grace et en tournure ; joignez à cela des petites mains charmantes et une expression dans le regard qu'on ne trouve pas aux autres femmes. — Déjà plusieurs s'étaient *déclarés* : mais Caroline était difficile et en avait bien le droit : elle repoussa leur main doucement, sous prétexte qu'étant fort jeune, elle avait le temps d'attendre et de fixer son choix à loisir sur celui qui saurait le mieux lui plaire. Son cœur était, en effet, entièrement libre ; elle avait pour tous ce sourire bienveillant mais indéterminé des jeunes filles qui n'ont point encore rencontré leur idéal.

Cependant, un jeune homme nouvellement arrivé des Indes demanda à se présenter dans la maison. Le comte de T.... le reçut avec un embarras très visible ; sa fille, au contraire, en fut très frappée. Elle le trouva beau malgré son teint bruni par le soleil. Ce jeune homme revint aux soirées du comte ; Caroline se surprit à le regarder plusieurs fois, malgré elle, avec des yeux particuliers ; et à force de le voir, d'y penser, de le trouver beau, charmant, distingué, elle l'aima. — Ce jeune homme était le marquis de la Bretonnière, le fils de celui auquel le comte de T.... avait soustrait l'héritage de son père.

Il revenait des Indes avec une grande fortune. L'indemnité ouverte par le gouvernement aux émigrés le fit encore rentrer dans une partie des domaines de sa famille qui s'élevaient à plusieurs millions, son père était mort aux Indes, après avoir racheté les torts d'une jeunesse orageuse et prodigue par les travaux sérieux du commerce. Le comte Alexis de la Bretonnière demanda la main de la comtesse Caroline de T....

V.

Le comte accepta cette demande avec joie ; il voyait un moyen de se délivrer des maudits deux cent mille francs qui, depuis dix-sept années, faisaient peser sur sa conscience troublée un poids énorme. Il avait essayé, à plusieurs reprises, de les faire passer dans les Indes, mais l'occasion lui avait toujours manqué. Par le moyen de ce mariage avec le petit-fils de son ami, cet argent allait retourner naturellement et sans effort au légitime propriétaire. — Caroline aimait le marquis ; nous n'avons pas besoin de dire que celui ci adorait Caroline. Ainsi tout allait au mieux, et l'on fixa le jour pour signer le contrat de mariage. Ce jour-là, les jeunes amies de la comtesse, envieuses de sa beauté et de son bonheur, vinrent chez elle en grande toilette. Dans le groupe de ces blondes filles brillait Fanny de Saint-Marc, la camarade de classe de Caroline. — Comme te voilà belle, aujourd'hui, lui dit celle-ci. — Je serais encore mieux,

reprit Fanny, si l'on ne m'avait pas pris mon fil de perles.—Caroline joignit les mains en signe de surprise :—Comment ! ton fil de perles volé ! — Mon Dieu, oui, ma chère ; soixante mille francs !... Papa a chassé ce matin la femme de chambre sur laquelle tombent les soupçons : mais cela ne m'a pas rendu mon collier. — Et Fanny passa ses jolis doigts sur ses yeux rougis par les larmes qu'elle avait versées le matin. — Ce fil de perles d'un grand prix était un cadeau de sa marraine ; on l'avait dérobé si adroitement, qu'aucun des objets qui l'entouraient dans la commode n'avait été dérangé de place.

Cependant l'heure était venue de signer le contrat : le notaire, en cravatte blanche et habit noir, attendait le marquis de la Bretonnière qui était sorti depuis quelques instans pour lire une lettre mystérieusement remise à son valet par un inconnu. Voici ce que contenait cette lettre : « Monsieur, je dois, en » qualité d'ami, vous prévenir que la femme à laquelle vous unissez votre nom » et votre main, est atteinte du plus vil, du plus odieux et du plus infâme de » tous les vices. » — Pas de signature.

Quand le marquis rentra au salon, il était très pâle et il signa le contrat d'une main tremblante.

VI.

Quelques jours après, le mariage se célébra avec pompe. Caroline, en robe blanche et en bouquet de fleurs d'oranger, produisit dans l'église un effet inoui ; on montait sur les chaises pour la voir passer, et tout le monde portait envie au marquis. Celui-ci, au contraire, avait l'air sombre. Depuis cette lettre inquiétante, rien pourtant n'était venu troubler ses espérances de bonheur, et il était raisonnable d'attribuer cet écrit anonyme à quelque rival jaloux et supplanté. Aussi M. de la Bretonnière reprit-il en sortant de l'église toute l'aisance et toute la sécurité qui convenaient. Caroline acheva de dissiper les nuages de son imagination par le plus amoureux des sourires.

Le soir, après le dîner, il y eut bal ; les amies de Caroline se dispersèrent dans la maison, sous prétexte de réparer leurs toilettes, et en vérité, pour fureter, en curieuses filles d'Eve qu'elles étaient, la corbeille de noce. C'étaient des objets d'un luxe fou ; les tiroirs de la commode regorgeaient de cadeaux. Cependant la joie, la musique et la danse régnaient au salon, quand Fanny entra tout agitée et alla parler à l'oreille de sa mère. Bientôt un nuage sombre monte au visage de Mme de Saint-Marc qui sort avec sa fille.

Minuit hésitait à l'horloge, et les deux époux allaient se retirer dans leur chambre avec la joie dans les yeux, quand un domestique annonce qu'un inconnu demande à parler à Monsieur. — Qu'il attende à demain, répond le marquis ! — Je n'attendrai pas, dit l'homme en forçant l'entrée du salon ; j'ai une lettre à vous remettre, et comme vous m'avez l'air peu d'humeur à la lire ce soir, je vais vous en dire le contenu : — Un fil de perles de grand prix a été

volé avant-hier chez Mlle Fanny de Saint-Marc ; ce collier, Monsieur, se trouve dans le second tiroir du secrétaire de votre femme.

A ces mots, Caroline, qui blanchissait de moment en moment comme une statue de marbre, s'évanouit. — C'est une calomnie infâme, et que vous paierez de votre tête, Monsieur, reprit le marquis avec emportement : suivez-moi tous dans la chambre de ma femme. — Et prenant un flambeau, il alla au tiroir indiqué : le collier de perles s'y trouvait.

Alors le père de Caroline se jeta entre sa fille évanouie et le marquis irrité.

— Ce n'est pas elle qui est coupable, dit-il avec une majesté de vieillard, c'est moi. Il y a dix-sept ans, j'ai voulu détourner, au profit de ma fille, une somme qui appartenait à votre père : le ciel m'en a puni. Je suis l'auteur de sa faute et de son déshonneur : je n'y survivrai pas !

En disant ces mots, le comte se jeta dans sa chambre dont il brisa la clé dans la serrure. On entendit presque aussitôt un coup de pistolet, et avant qu'on ait eu le temps de lui porter secours, le vieillard était mort.

Le marquis n'acheva pas ces noces horribles et retourna aux Indes.

Caroline prit le voile au monastère de T... ; mais elle garda jusqu'à la mort les traces d'un vice incorrigible et passé dans le sang. Au couvent, elle dérobait des épingles, des chapelets et des images, et s'en accusait ensuite, sans que l'humiliation de l'aveu pût la guérir.

ALPHONSE ESQUIROS.

ARTISTES MODERNES.

IV.

Dolorès Nau.

Vous avez rencontré peut-être, par une tiède soirée d'automne, sur le boulevart des Capucines, dans quelque allée tranquille des Champs-Elysées ou sous un massif solitaire des Tuileries, une ravissante forme de femme, svelte, élancée, aérienne, pour ainsi dire transparente, et si poétiquement enveloppée dans les plis flottans de la mousseline qu'elle semble se balancer sur un nuage plutôt que toucher la terre ; son petit pied ne laisse pas de trace sur le sable, il se poserait sur des lys sans en toucher la tige. Aussi la suit-on longtemps de la pensée et du regard, cette céleste nature toute d'une nuance, avec une robe rose, un crêpe de Chine rose, une capote rose, une fraîche figure blanche et rose qui aime la demi-teinte d'une dentelle d'Angleterre moins noire que les deux grands yeux qui brillent derrière ses broderies exquises. — C'est

vous, Dolorès, douce péri qui nous avez valu un triste opéra, ange à la voix mélodieuse qui avez sauvé de l'abîme et porté au ciel, dans votre voile de gaze, la dernière œuvre de M. Auber. — Qui définira ce que la femme artiste, lorsqu'elle traverse la foule, soulève et emporte sur son passage d'émotions et de désirs, de battemens de cœur et de rêves? La grace chez vous, Dolorès, est toute naïve; vous êtes gracieuse sans fadeur, sans étude, parce que telle est votre nature et que vous feriez de vains efforts pour la heurter. Votre personne tout entière a quelque chose d'enfantin de même que vos attitudes, votre sourire, les traits de votre figure et la mate blancheur de votre front, qu'encadrent vos bandeaux de jais et le double arc de vos sourcils espagnols. Murillo et Ribeira vous ont rêvée : dans les toiles de l'un j'ai reconnu votre taille et vos épaules aux contours si harmonieux; dans celles de l'autre je suis resté en extase devant votre regard velouté, plein de lumière et d'ombre, et votre bouche si angéliquement entr'ouverte. En vous et pour vous, Dolorès, tout est nouveau, hormis le talent et le succès.

C'est d'ailleurs une touchante histoire que celle de cette jeune artiste, histoire qui se résume en quelques pages.

Les parens de Dolorès Nau étaient colons à Saint-Domingue lors de ces commotions sociales qui signalèrent la transition du dix-huitième au dix-neuvième siècle et réagirent de la métropole jusque sur nos possessions d'outre-mer. On sait l'issue funèbre de l'expédition tentée en 1802 par le premier consul : quarante-deux mille hommes allèrent mourir sans gloire sur le sol de l'île rebelle, et cette campagne fut d'autant plus désastreuse qu'elle porta le dernier coup à l'influence française dans le pays. Toussaint Louverture avait jusqu'à cette époque tâché de concilier les intérêts des colons avec ceux de l'affranchissement des noirs : de ce moment il ne fut plus permis de conserver aucune espérance. Les noirs exaspérés se ruèrent sur leurs anciens maîtres; la république d'Haïti jeta comme tant d'autres ses premières bases dans le sang, et un petit nombre de colons seulement échappa à la hache par l'émigration. Le père et la mère de Dolorès allèrent chercher un refuge aux États-Unis et s'établirent à New-York. C'est dans cette ville que naquit Dolorès; ce même soleil d'Amérique qui avait souri à l'enfance de Malibran vint dorer son berceau. Toute sa jeunesse se passa dans la capitale de l'Union : son sang créole se tempéra du calme américain; elle se façonna au reflet des mœurs anglaises, et trouva faciles et doux ces habitudes et ces usages qui nous tuent, nous autres, quand nous abandonnons le Havre pour aller faire un pélerinage dans les forêts vierges du nouveau-monde, lorsque nous descendons l'Ohio ou le Meschacebée pour visiter pieusement ces lieux où bien autrement s'aimèrent Atala et Chactas, que ne s'adorèrent jamais Julie et Saint-Preux.

Il faut croire cependant qu'un instant arriva où ces grands, ces magiques

spectacles de la nature ne suffirent plus aux rêveries ardentes de Dolorès. Sa mère lui avait ouvert la porte de cet élysée des songes qu'on nomme *l'art;* elle lui avait appris à promener ses petites mains blanches sur les touches du clavier et à faire errer ses doigts de sainte entre les cordes bleues de la harpe; mais sa voix avait été respectée par elle pour ne point refroidir ou briser avant l'heure ce céleste instrument. Etait-ce un don de seconde vue, un entraînement irrésistible vers l'avenir ou un de ces indéfinissables caprices de jeune fille qui tarissait la source de la vie dans le sein de Dolorès? Pourquoi cette mélancolie dégénérée en langueur et ces couleurs qui, chaque matin, de plus en plus s'effaçaient sous la transparence des joues? Aucun médecin ne put le dire; mais tous devinèrent qu'il fallait à ce cœur oppressé, à cette haleine brûlante les tièdes aspirations du ciel de France.

Et le paquebot prit un soir à son bord la brune fille d'Othaïti.

Dolorès Nau arriva à Paris en 1832, le jour de l'enterrement du général Lamarque. Étrange entrée pour une Américaine et une artiste! Au mois de juillet suivant elle fut admise au Conservatoire, qu'elle ne commença à fréquenter qu'en octobre, à l'époque de la reprise des cours. La jeune élève inaugurait à peine ses études musicales dans la classe de vocalise de Mme Ampaire que déjà elle se faisait remarquer par son aptitude rare. Aussi ne tarda-t-elle point à être présentée à Mme Cinti-Damoreau. La brillante cantatrice s'intéressa à elle comme une mère, la couva sous son aile, se complut à la suivre dans ses progrès, à l'entourer de ses leçons et de ses conseils, et à semer de fleurs la route que l'enfant s'apprêtait à parcourir avec une candeur toute pleine d'inexpérience.

Au concours de 1833, Dolorès obtint le premier prix de vocalise. Cette même année, Mme Cinti fut appelée au professorat, et Dolorès Nau fut agréée par elle au nombre des élèves de sa classe de chant. Est-il besoin de dire avec quelle sollicitude le gracieux professeur s'attacha à développer les qualités précieuses de son artiste adoptive? S'étonnera-t-on que le concours de 1834 ait posé une seconde couronne sur le front coloré de bonheur de Dolorès, et qu'elle ait été proclamée entre ses compagnes reine du chant comme, dix mois auparavant, elle l'avait été de la vocalise? Le Conservatoire n'avait plus rien à enseigner à Dolorès, mais Mme Damoreau avait toujours pour elle de tendres prévoyances et des exemples; et, comme s'il eût été écrit quelque part que rien ne devait assombrir cette existence d'or, une gloire splendide s'abaissa vers la jeune couronnée et mêla quelques vagues rayons de son auréole au parfum de ses roses : Rossini lui tendit la main.

De ce moment, Dolorès Nau travailla sans relâche pour se produire sur la scène italienne, digne du patronage illustre que ses efforts et son talent lui avaient conquis. Puis, un jour où elle était venue, comme de coutume, prendre sa leçon chez le grand maître, Rossini lui dit : — Mon enfant, à l'heure qu'il est,

toutes les bonnes places sont prises aux Bouffes, il n'en reste plus d'assez belle pour vous ; mais je vais vous faire entrer au comité de l'Académie royale de Musique. L'épreuve, on l'imagine, fut satisfaisante : un engagement fut offert à Dolorès. — Acceptez, lui conseilla Rossini. Je vous mets là en pension : lorsque l'instant propice sera venu, je vous en retirerai. — Dolorès Nau signa son engagement avec M. Duponchel au mois d'avril 1836.

Selon les usages invariablement suivis à l'Opéra, il se passe toujours un certain nombre de mois entre la date de l'engagement et celle des débuts ; ce temps est consacré à des préparations et à des essais de tout genre. Dolorès l'employa à étudier, avec cet excellent Nourrit, ses trois rôles de début : Marguerite des *Huguenots*, Mathilde de *Guillaume Tell*, et la comtesse du *Comte Ory*. Elle touchait à l'heure suprême de son apparition devant le public lorsqu'un dimanche, jour d'une représentation extraordinaire des *Huguenots*, Mlle Flécheux, subitement indisposée, ne put remplir son rôle de page. Il fut offert à Dolorès, qui avait à peine quelques heures pour se remettre en mémoire les études qu'elle avait, par hasard, eu l'occasion de faire aux répétitions précédentes, et qui néanmoins, accepta ce rôle assez difficile d'Urbain avec une étourderie dont elle aurait pu se repentir. Rien, toutefois, ne fut changé à l'affiche ; au lever du rideau, on annonça au public que Mlle Flécheux, malade, serait remplacée par Mlle Nau, qui ne devait débuter que dans quelques jours. Dolorès chanta Urbain, et y obtint un succès d'autant plus légitime qu'il n'avait été préparé par rien.

C'est ainsi que, le dimanche 1er mai 1836, Dolorès mit pour la première fois de sa vie le pied sur la scène et se révéla au public de l'Opéra, qui n'a cessé de lui donner des témoignages tour à tour d'encouragement et de satisfaction depuis ses rôles de début jusqu'à ceux d'Isabelle de *Robert*, du page de *Gustave*, Eudoxie de *la Juive*, Thérésina du *Philtre*, Zerline de *Don Juan*, Ninka du *Dieu et la Bayadère*, Pamira du *Siége de Corinthe*, dans lesquels elle a su saisir avec une intelligence toujours aimable, toujours coquette, les nuances souvent diverses qu'elle avait à rendre. Combien de fois ne l'avez-vous pas entendue lorsqu'en scène avec Duprez, électrisée par le grand artiste, son œil noir se rehausse d'un éclat tout divin, son front s'anime et sa poitrine se dilate ! Palpitante d'inspiration, c'est alors qu'elle est belle, deux fois belle, comme artiste et comme femme ; car c'est alors que sa voix s'épanouit au dessus des masses de l'orchestre, s'envole, sans jamais s'y perdre, dans les régions capricieuses de la vocalise, ou se reploie sur elle-même dans un adorable trémolo.

Au travers d'une existence artistique si bien employée, si promptement conquise au succès et qui, pure de tout nuage, date de deux années à peine, Dolorès Nau que nous avons vu commencer au théâtre en doublant de la manière la plus fortuite le rôle d'Urbain, compte aujourd'hui deux créations : celle de Zéila du *Lac des Fées* et celle de Jeanne du *Drapier*. Je ne parlerai point de ce

dernier opéra, né depuis hier et qui mourra demain, et où M. Halévy semble ne s'être complu que dans des difficultés sans graces. Quant au *Lac des Fées* il a fallu à Dolorès tout le charme de sa personne, tout le prestige de sa voix et de son long regard, toute la poésie qui émane d'elle naturellement, et on dirait presque à son insu, joints au talent merveilleux de Duprez, pour sauver cette faible partition de l'arrêt de mort des abonnés de l'Académie royale. Quoi qu'il en soit, cette création suffit à définir la nature des moyens et des ressources vocales de Dolorès : soprano élevé, complet, d'une sévérité pleine de grace, qui gazouille et laisse tomber la note en perles fines et délicatement coulées, dont le timbre, tempéré d'habitude, quelquefois vif, mais toujours fuyant le faux éclat et les broderies de la décadence, a quelque chose d'argentin et est, dans tous ses registres, d'une pureté incomparable et d'une céleste douceur.

Dolorès Nau est un frappant et rare exemple d'un extrême bonheur à la scène. C'est une de ces natures d'élite, une de ces ames choisies qui n'ont jamais aspiré que le parfum des fleurs : la carrière dramatique, presque toujours semée de ronces et si souvent fatale, qui commence dans les ennuis ou les dégoûts pour quelquefois plus mal finir, lui a, jusqu'à présent, épargné ses déceptions, ses retours de fortune et ses vicissitudes. De tous les labeurs, de toutes les pérégrinations et des expériences bien dures d'un grand nombre d'artistes, Dolorès Nau, qui vit, au milieu d'un luxe de marquise, avec la simplicité et l'esprit expansif d'une fille du nouveau-monde, n'a encore connu que les couronnes du Conservatoire et les joies de l'Opéra. G. GUÉNOT-LECOINTE.

Théâtre des Variétés.

LES TROIS ÉPICIERS, vaudeville en trois actes, par MM. LOCKROY et ANICET.

Voici à la fin un succès de franc rire, fondé sur bien peu de chose, il est vrai, sur ces infortunes conjugales toujours nouvelles et toujours vieilles, qui n'ont pu fatiguer le théâtre, ni le public, depuis Regnard et Molière, et qui ont été inventées tout exprès pour réjouir les maris heureux et le grand nombre, hélas! de ceux qui oublient de l'être. Trois épiciers, bons époux, bons pères, véritables épitaphes vivantes, sont successivement trompés par le même garçon, qu'ils se repassent et qui n'est ni spirituel, ni beau ; mais les femmes, et en particulier les épicières, ont de tels caprices qu'il faut bien que cela soit. Chacun de ces braves gens donc voit la paille dans l'œil de son ami et ne se doute pas de la poutre qui lui accable le front. Sur ces trois honnêtes marchands frappés par le sort dans la plus équitable mesure, il y en a toujours un bercé de la diabolique certitude qu'il est le seul auquel il soit permis de rire de la misère de son prochain. Chaque épicier croit que lui seul peut marcher la tête haute, et comme, en ces sortes d'affaires, il n'y a que la foi qui sauve, chaque épicier a raison pour lui seul et tort pour tout le monde. C'est l'histoire de bien des maris.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Coiffure velours (Mme Dasse) Robes (Palmire)
Tous Jupes bouffantes (Oudinot)

DIRECTION, RUE FLÉCHIER, 4

1er février.

ÉCIDÉMENT cet hiver les modes orientales marchent de front avec celles de la régence. Jamais on ne vit plus de turbans et d'étoffes turques ou chinoises. S'il faut le dire, nous condamnons le goût de quelques femmes élégantes qui mêlent ces types si différens, et quelquefois en font une toilette très peu harmonieuse. Mais à les prendre séparément, ces deux modes sont charmantes. Il est peu de jolis visages que le turban ne puisse embellir encore. Sans contredit, Mme Gally, rue Richelieu, est, de toutes les grandes faiseuses, celle qui réussit le mieux à cette coiffure. On sait le triomphe de ses turbans, à la cour et à l'ambassade anglaise. La jeune duchesse de.... lui a demandé, pour le premier bal de la cour, un turban tout-à-fait extraordinaire et qu'il ne nous est pas permis de faire connaître encore. Nous engageons nos abonnés à tâcher de se le procurer afin d'en porter un pareil avant qu'il soit admiré et imité partout.

Palmyre a fait pour Mme *** une robe d'étoffe turque, à corsage ouvert jusqu'au bas de la taille, corsage plat et garni en dentelle. La robe était en laine blanche très fine, brochée d'or et d'un fil de soie bleu de ciel. Des nœuds de satin blanc et or garnissaient le devant de la jupe. — Les manches subissent une grande révolution. Les femmes élégantes du faubourg Saint-Germain les portent plates à leurs robes du matin. La duchesse de M..., dont le goût est une règle pour la mode, les a adoptées généralement. On ne sait trop dire si elle a raison ou tort, si cette forme est avantageuse ou non. Ce qu'il y a de certain, c'est que nos manches larges, molles et tombantes ne seront pas fort à regretter, car elles sont bien peu gracieuses. Les manches des robes du soir sont peu bouffantes aussi; elles sont plates à l'épaule, puis elles forment deux bouillons assez tombans, et deux garnitures nommées engageantes entourent la manche jusqu'au bas du coude.

On porte beaucoup de plumes de marabouts, le matin même, pour faire des visites en voiture; le soir dans les cheveux. On a remarqué à Mme *** une robe de velours noir, jupe ouverte, toute garnie de marabouts bleus. Elle était coiffée avec des turquoises, et comme elle est blonde, cette toilette était charmante.

Palmyre fait ses robes avec de grandes garnitures Elles montent quelque-

fois jusqu'au milieu de la jupe, mais cette mode, fort élégante pour les tailles minces et élancées, est ridicule quand on ne se méfie pas d'elle, étant petite ou fort grasse. Delisle a des étoffes de satin d'Orient qui sont magnifiques. *Ses moires d'église* n'ont pas d'égal. — Toujours les jupons Crinoline, indispensables surtout avec les robes de Palmyre ou de Victorine ; mais beaucoup de femmes ne comprennent pas du tout le véritable usage des sous-jupes d'Oudinot ; elles croient que ces jupes sont faites seulement pour faire bouffer la robe, elles en feraient même des doublures au besoin. Le but de l'inventeur a été mieux raisonné. C'est pour dissimuler les défectuosités de la taille, autant que pour soutenir les plis d'une robe, que la jupe Crinoline a été inventée. Pour qu'elle aille bien, il faut même que la mesure soit prise avec soin, que chaque plis soit arrangé pour cacher un défaut de la taille ou pour aller en harmonie avec elle, si elle est parfaitement belle. La largeur doit être également calculée suivant la personne qu'on habille. Puis, elles ne se mettent pas, ainsi que plusieurs femmes les portent, immédiatement sous la robe, comme une jupe de dessous. Les sous-jupes Crinoline doivent être mises après le corset, car elles en font, pour ainsi dire, partie indispensable. Ces jupes sont fort faciles à nettoyer : on les frotte perpendiculairement avec une éponge ou une brosse imbibée de savon blanc. — Mme Dasse fait toujours des modes charmantes : ses petis bonnets du soir sont fort jolis.

Toujours le velours et les étoffes lourdes et brodées ; beaucoup d'or et de pierreries pour les ornemens. Il y a plusieurs années, on aurait ri de voir une femme habillée de tous les colifichets dorés dont elle se pare aujourd'hui. Cette réflexion rappelle le joli mot du prince de Ligne, qui voyant entrer lady Star... dans un salon, habillée de gaze et de rubans brodés en or, dit qu'elle avait l'air d'un livre doré sur tranche. On ferait toute une bibliothèque avec les élégantes d'aujourd'hui. Cependant, ne condamnons pas les modes de 1840, elles sont bien belles, à peu de chose près. La poésie s'étend partout à notre époque ; elle est devenue si générale, qu'il est même difficile de dire : Elle est en ceci ou en cela, car elle est en tout. Nos esprits sont poètes, nos usages et nos modes aussi. Les uns créent les autres. Analysez la toilette d'une femme ; quelle époque trouvera-t-on qui lui soit comparable pour le bon goût, la richesse et la poésie, puisque nous en voulons absolument. Le siècle de Louis XIV seul peut supporter la comparaison, encore ne sera-t-elle pas à son avantage ; si ce n'est d'avoir été l'innovateur, où nous ne sommes que les disciples. Mais il faut maintenir, avec quelque perfectionnement, les modes de Mme de Lavallière. Si nous arrivons aux paniers et à la poudre, nous sommes perdus ; car, en fait de mode, le temps de Mme de Lavallière pourrait s'appeler Renaissance, comme celui de Louis XV ou de l'empire, Décadence ; nous devons même placer l'un avant l'autre, et ne pas

oublier que la régence a encore un type artiste que l'empire n'a plus du tout. Pour en juger, il faut parcourir l'ouvrage qui donne les dessins de modes depuis deux cents ans; rien n'est si curieux que nos costumes modernes, et c'est à peine si une femme de trente ans veut croire à sa toilette de jeune fille.

Le luxe des reliures est porté au plus haut degré. Un livre de piété peut coûter aujourd'hui de 500 francs à 3,000 francs. Les ornemens en ivoire, ciselé sur du velours; les miniatures d'Isabey ou de Mme de Mirebelle, ornent maintenant les livres, et en font presque des parures. — En tout, jamais le luxe n'a été poussé si loin; jamais on n'a tant dépensé d'argent, pour tout. — Une garniture de robe en point d'Alençon fait, à la fin de la saison d'hiver, une garniture de rideaux: un lit a besoin d'être entouré de dentelles pour quelques mille francs. On ne dormirait pas *à moins*. — Les tapis de velours ou d'Aubusson coûtent aussi des prix fous. Tout est cher quand on veut briller en *conscience*. Tout est à bon marché quand on veut seulement *avoir l'air d'être riche* : car les bijoux, les dentelles, et même le velours, s'imitent d'une façon inconcevable. — Le luxe des voitures va croissant; leurs doublures en velours, le costume du cocher, le drap fin et l'habit élégant du valet de pied, sont maintenant indispensables. Pour les deuils de famille, la voiture est tendue de noir, les gens en grand deuil, et les aiguillettes de soie noire. On voit peu de livrées particulières maintenant, au grand regret de tout le monde. Les armoiries tombent de même. Une femme élégante n'oserait cacheter une lettre avec ses armes. On conserve seulement la couronne au dessus du chiffre, couronne à neuf boucles, si c'est un comte, à feuilles d'acanthe, si c'est un duc. — Cette mode a passé aux appartemens, et plusieurs duchesses ont fait faire des couronnes de lit à larges feuilles d'acanthe en argent ou dorées, soutenant des rideaux de mousseline ou de cachemire blanc; d'autres ont nuancé leur chambre à coucher des couleurs de leurs anciennes bannières.

L'aristocratie ne tombera jamais entièrement : elle est trop entourée de souvenirs.

Mme J. D'ABRANTÈS.

LES CHEVEUX GRIS.

ROMAN PROVIDENTIEL.

I.

AU CLAIR DU PHARE.

eux personnes se promenaient depuis plus d'une heure sur la digue d'Ostende sans que ni l'une ni l'autre eût encore proféré une parole. C'était par une de ces soirées de septembre, humides et sombres, si fréquentes sur les rives de la mer du Nord. Plusieurs fois déjà le garde-côte avait vu glisser devant lui les ombres silencieuses ; et il était en ce moment fort courroucé qu'elles n'eussent pas répondu à l'avertissement amical qu'en vrai Triton il venait de leur lâcher au passage :—Il est neuf heures, on va fermer les portes !— Que lui importait à ce grand mélancolique que neuf heures fussent sonnées ? Que lui faisait à cette belle rêveuse que les portes de la ville se fermassent ? Ils étaient là tous deux marchant d'un pas égal, comptant les battemens de leur cœur, songeant peu l'un à l'autre, écoutant, dans ce calme immense qu'aucune idée ne saurait rendre, le doux clapottement des vagues qui baisaient avec amour les quartiers de granit qui forment la base de la digue. Pas une étoile au ciel, pas un nuage qui découpât ses mille fantasmagories dans l'espace : à droite la mer, à gauche les fanges verdâtres des fortifications, devant soi la plage et les dunes ; d'ailleurs aucun signe, aucun écho perdu de la vie humaine, rien qu'un bruit d'éperons mêlé au frôlement d'une robe sur les briques de la jetée, et bien haut, sur le faîte d'une colonne blanche, une gigantesque lanterne projetant dans les ténèbres du ciel et de l'eau ses magnifiques gerbes de feu étalées en éventail.—Une pareille promenade à une pareille heure devait nécessairement faire perdre patience à l'un des deux personnages ; ce fut, comme on le pense, la femme qui, la première, élevant sa timide voix dans la nuit, adressa cette boutade philosophique à son beau ténébreux.

— Les carillons des églises d'Ostende, milord, ont plus souvent retenti à nos oreilles que le tumulte de nos phrases ; les choses et les heures sont ce soir plus bavardes que nous. — A cela, milady, répliqua l'homme en faisant sur lui-même un effort manifeste, permettez-moi de répondre qu'en toutes choses vous trouvez matière à plaisanterie. — Coquetterie pure, milord, croyez-le bien. J'aime mieux rire que pleurer, parce qu'on m'a dit à la mort de ma mère, que les larmes ne m'allaient pas. — Sans le savoir, milady, vous m'amenez à un sujet que j'étais dans le plus grand embarras d'aborder avec vous. Vous vous rappelez sans doute, milady, que le dernier courrier de Londres m'a apporté une assez volumineuse enveloppe scellée d'un large cachet de cire noire aux armes de notre maison.

Donc, milady, depuis la réception de ces papiers, vous m'avez remarqué plus que de coutume taciturne et triste. Je payais l'impôt de la nature, je pleurais la mort de mon père. Ce soir, ce n'est plus lord Elwin qui vous parle, c'est le comte de Devon qui vous annonce que demain il part pour la Grande-Bretagne...— Milady, abandonnant le bras du comte de Devon, poussa un cri; elle se serait trouvée mal s'il lui avait été possible de s'asseoir quelque part. Le comte continua : — Notre séparation, milady, ne sera point éternelle; vous savez qu'aux eaux les plus renommées, à Baden-Baden, à Wisbaden, à Spa, je préfère les bains d'Ostende ; vous savez que mon attachement pour vous est profond ; les affaires de famille qui m'appellent à Londres seront bientôt réglées, et, après avoir pris possession de l'héritage et de la pourpre des lords, que me lègue mon père, je reviendrai, milady, reprendre auprès de vous cette place que je préfère aux plus hautes dignités du monde.

Milady ne répondit pas. Elle pleurait à côté du comte dont elle n'avait pas voulu reprendre le bras. Le noble lord fit beaucoup moins d'attention à ses soupirs qu'au cri sauvage du garde-côte, qui lui ordonna une dernière fois de quitter la digue et de rentrer dans Ostende avant que le pont-levis se levât. Quel dommage ! il eût été bien digne d'un aîné anglais de glorifier par douze heures d'oraisons, au bord de la mer, en butte à tous les vents et à toutes les bourrasques, la mémoire de son père défunt. Ce deuil-là eût été de meilleur aloi qu'un an de crêpe sur un chapeau de feutre. — Le comte de Devon, méthodique comme un lord qui n'a jamais transigé avec la réforme, n'ajouta pas un mot à ce qu'il venait de dire. Milady s'obstina à bouder et à se morfondre en larmes inutiles. Le comte la conduisit à son appartement où elle se laissa tomber dans un fauteuil. Comme elle pleurait toujours, le noble lord lui donna une poignée de main, jeta sur elle un long regard et alla se mettre au lit. — Une demi-heure après, il sonna ; le maître de l'*Hôtel des Bains* vint en personne. Lord Devon lui donna ses ordres ; ses domestiques furent sur pied toute la nuit; lui-même, il était debout à la pointe du jour. Il fit encore quelques préparatifs tandis que l'on mettait les chevaux à sa voiture, puis il demanda des nouvelles de milady. Il lui fut répondu qu'elle dormait. — Tant mieux ! fit-il ; et il monta dans le coupé de voyage qui devait le conduire à Anvers, après avoir remis à son hôte un petit paquet avec cette suscription : — A MILADY STRATONICE.

II.

STRATONICE.

Tant que le comte avait été devant elle, milady s'était obstinée à pleurer; quand il fut rentré chez lui, elle tomba d'accord avec elle-même qu'il était superflu de dépenser son chagrin pour quatre murs. Elle essuya ses beaux yeux noirs, et alors elle fut véritablement malheureuse, parce qu'elle se prit à songer à l'abandon où allait la laisser le départ du comte qui pouvait ne plus revenir ; les Anglais sont si capricieux ! Elle passa ainsi une partie de la nuit, tantôt se promenant, tantôt assise, puis, la fatigue étant à la fin plus forte, elle se jeta tout habillée sur son lit où un lourd sommeil ne tarda point à clore ses paupières. Elle dormait encore lorsque le matin le fouet strident du postillon vint l'arracher au repos. Elle se précipite à la fenêtre ; elle l'ouvre: c'est bien lui, l'ingrat comte de Devon, qu'elle comptait perdre, mais pas si tôt. Elle tend les bras, elle se trouve la pa-

role, elle lui demande pardon; vains efforts! le coupé s'élance et disparaît dans un nuage de poussière. Milady veut alors se précipiter dans l'escalier et suivre la trace de son lord; mais cette fois l'émotion est plus puissante, tant de surprises et de douleurs l'étourdissent; elle chancelle et s'évanouit pour tout de bon. Au bruit de cette lourde chute d'un corps sur les tapis, les gens de l'hôtel, le maître à leur tête, accourent. On relève milady, on la place sur un divan, et quand le voile qui obscurcissait ses yeux se déchire, elle trouve à côté d'elle, entre un verre de fleurs d'oranger et un flacon de sel anglais, un petit paquet soigneusement cacheté sur lequel elle lit: — A MILADY STRATONICE.—Les armes du comte empreintes dans la cire, elle les brise avec rage, pour se venger de l'homme qui n'est plus là, elle déchire l'enveloppe qu'elle froisse convulsivement dans sa main, et, de convulsions en convulsions, elle arrive à un petit portefeuille en peau de chagrin dont elle casse le fermoir d'or. Il en tombe une lettre; dans cette lettre, il y a un autre morceau de papier, plus fin, plus transparent, c'est celui-là que milady lit le premier. Milady méprisait souverainement la langue de Shaskpeare, qu'elle trouvait dure et sourde, mais elle était très versée dans l'anglais des billets de banque; elle découvre donc au coin de ce cher morceau de papier le chiffre 500 qui se détache en blanc sur fond noir. O bonheur! cinq cents livres sterling d'adieu! Voyage en paix, mon lord! Ce ne fut qu'après deux ou trois grandes heures de contemplation devant ces beaux 12,500 francs, que la délaissée se souvint qu'ils étaient escortés d'une lettre qui, oubliée par terre, attendait humblement sous sa pantoufle de velours vert garnie de cigne qu'il lui plût de la lire: — « Milady: Comme » il me serait douloureux de voir se renouveler chaque fois que je me trouverai » dans la dure contrainte de vous laisser seule, des scènes pareilles à celle d'hier » et que si l'émotion ne vous a pas été funeste une première fois, indubitable- » ment vous n'y survivriez pas une seconde, à mon grand regret, je vous an- » nonce que je me sépare de vous pour ne vous plus jamais revoir.

» Comte DE DEVON. »

Milady, rendue à elle-même, redevenue Stratonice, jeta la lettre au feu et plaça le bank-notes sur son cœur. — Car Stratonice, vous le voyez, n'était pas plus lady que vous, ô ma blonde lectrice! C'était une Anglaise de Paris, une Clarisse Harlow de la rue de Provence; brune, aimable, spirituelle, ayant quelques qualités et des défauts qui valaient mieux que des qualités; toujours le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur; à tout venant moqueuse, amoureuse de tout venant, pourvu qu'il eût des carosses et des rentes, qu'il aimât les voyages et les cachemires. Le comte de Devon, qu'elle avait rencontré en 1836 à Frascati, avait été pour elle une excellente aubaine qui durait depuis deux ans. Sans la mort de son imbécile de père, ils eussent été passer le carnaval à Naples. Jamais mort de père, si souvent agréable, n'était arrivée plus mal à propos.—Toutefois, Stratonice n'était pas femme à perdre courage pour si peu, d'autant plus que douze mille francs représentaient pour elle une éternité de robes de soie, de bracelets et de loges à l'Opéra, et qu'elle était à cet âge heureux et riche d'expérience où les femmes s'effraient davantage de la prévoyance d'un malheur, que d'un malheur accompli. Stratonice avait vingt-huit ans, quinze jours ou trois semaines de moins peut-être; vingt-huit ans à son compte, qui était le bon, car elle n'affectait aucune pruderie niaise sur ce chapitre; et comme elle disait à tout le monde qu'elle avait vingt-huit ans, tout le

monde lui en donnait trente. — Ce qui prouve bien que les femmes ont toujours tort de dire la vérité.

III.

FRASCATI.

Ce fut pour Stratonice une existence enviable que les deux ou trois mois qui s'écoulèrent après les étranges adieux du comte de Devon ! Maîtresse d'elle-même, et du bank-notes qu'elle avait métamorphosé en une foule de pièces d'or et de gracieux billets, elle ne s'épargnait aucun plaisir ni aucune dépense. Ostende l'ennuya bientôt ; triste ville, en effet, qui n'a de remarquable que sa digue, ses bains et ses huîtres. Stratonice alla à Aix-la-Chapelle, puis à Bade. Elle aimait le jeu, qui ne le lui rendait pas : c'est la loi de toutes les amours, où il y en a toujours un qui paie pour les deux. Elle perdit un billet de mille francs, puis trois, puis quatre ; la perte de son argent lui donna le mal du pays. On était aux derniers jours de décembre 1838, et sa fortune ne se montait plus qu'à quinze cents francs. Elle prit la poste et revint à Paris sans regarder derrière elle. Quand elle regarda dans son portefeuille il n'y restait plus qu'un billet de mille francs, honteux d'être là tout seul. — Voilà donc Stratonice remettant ses deux jolis pieds dans la capitale du monde humanitaire le 31 décembre. — C'est demain le premier de l'an, se dit-elle, je ferai connaître mon retour et mon veuvage à mes amis, et je serai bien cruellement ensorcelée, s'il ne m'en arrive pas un matin ou l'autre un petit cadeau et un riche galant. — Le temps de prendre un bain, d'ouvrir ses malles, de dîner, de se mettre à sa toilette, de réparer l'un après l'autre, les outrages d'une route de cent vingt lieues, conduisit Stratonice, sans qu'elle s'en aperçût, à onze heures et demie du soir. — Où irai-je maintenant? dit-elle en abandonnant la glace de sa psychée pour le cadran de sa pendule qu'elle regarda avec effroi : tous les spectacles sont finis, tous les concerts vont finir... oui, mais là-bas, rue Richelieu, dans ces beaux salons où il y a tant d'or et de tapis verts, on commence.... — Elle fit demander une voiture, ajouta quelques ornemens à ses graces, et le cocher s'arrêta devant l'hôtel Frascati.

Au moment où on lui ouvrait la portière, elle entendit, venant de la cour, une sorte de grondement caverneux ; regardant autour d'elle, elle vit les abords encombrés de sergens de ville et de peuple, et puis soudain, en traversant le vestibule, elle fut repoussée violemment en dehors par un flux grondant d'hommes qui grinçaient des dents ou qui riaient.—Que veut dire cela ? demanda Stratonice stupéfaite.—Ils avaient bien autre chose à faire qu'à la regarder ou à lui répondre, les autres, ils la coudoyaient, ils la pressaient à outrance, la pauvre et belle Stratonice. A la fin pourtant, un jeune homme à l'air épanoui, sans doute parce que le trente et quarante l'avaient caressé ce dernier soir , lui répondit en la protégeant dans cette épouvantable bagarre : — Ne savez-vous donc pas, madame, la nouvelle dont tout Paris s'occupe depuis huit jours ?—J'arrive de ce soir. — Eh ! bien, de ce soir Frascati est mort ! derrière nous, ses portes se ferment pour ne plus jamais s'ouvrir ! —Mon Dieu ! dit Stratonice pleurant malgré elle, et moi qui venais pour jouer mon dernier billet de mille francs. — Achevant ces mots, Stratonice porta la main à la poche de sa robe. Catastrophe sur catastrophe ! Le souvenir de peau de chagrin et le billet avaient disparu. — Je suis volée, cria

Stratonice. — Il n'y a pas que vous, gronda en passant à côté d'elle un jeune homme qui dévorait son mouchoir. — Et Stratonice, songeant à sa ruine complète, se cacha la figure dans ses deux petites mains. — Le sort m'ayant favorisé, permettez-moi, madame, ne fût-ce qu'à titre de prêt, de partager avec vous, dit le premier joueur, que le besoin et le désespoir de Stratonice avaient décidément conquis. Stratonice ne répondit pas, elle donna machinalement son bras au jeune inconnu qui la reconduisit jusqu'à l'hôtel de Castille où il lui souhaita discrètement le bonsoir en lui demandant la permission de venir le lendemain. — A son petit lever, Stratonice reçut le billet suivant : — « Madame, j'ai gagné six mille francs » hier, en voici trois mille. Si, ce que je suis loin de souhaiter, une délicatesse » d'ailleurs superflue vous engageait à ne les accepter qu'à titre d'avance, je me » résoudrai, bien malgré moi, et uniquement pour ne pas vous désobéir, à accep- » ter votre billet. »

HECTOR DERVILLY.

— Ce jeune homme-là pensa Stratonice, est un enfant auquel il ne faut pas faire de chagrin ni de billet.

IV.

JEUNE ET VIEUX.

En effet, Hector n'était que depuis six mois à Paris ; fils d'un opulent banquier de Lille, il était venu pour faire son droit, mais ce droit était pour Hector une simple contenance sociale. Son père lui faisait une pension de six mille francs et payait, en sus, ses principaux fournisseurs. Hector avait un cœur excellent mais peu de dehors, il était novice en femmes et en tailleurs, il s'habillait avec un mauvais goût splendide et les femmes le prenaient pour un clerc de notaire. — Stratonice imagina que c'était un plébéien que le hasard avait favorisé, et pour reconnaître le service qu'il lui avait rendu, elle crut que c'était un devoir de l'aider à manger en grand seigneur les trois autres mille francs de Frascati, en maintenant toujours sa vertu sauve. Hector joua merveilleusement son rôle dans ce singulier quiproquo : il avait de l'argent et n'osait pas le dire, il était brave et craignait de le paraître ; quant à son amour, il le tenait plus soigneusement caché que ses revenus et son courage ; il se bornait à soupirer en secret ; peut-être le langage de ses yeux eût-il, à la longue, trahi son secret, mais Hector portait des lunettes vertes.

Stratonice fit mettre en pratique à son jeune bienfaiteur tous les restaurans, tous les théâtres, tous les loueurs d'équipages et tous les fournisseurs de la haute élégance. Stratonice qui comptait peu avec elle-même, comptait beaucoup avec Hector. Chaque soir, en rentrant à son hôtel, elle faisait l'addition exacte de ce qu'Hector avait dépensé dans la journée ; elle y ajoutait l'addition, non moins scrupuleuse, de la veille, et prévoyait ainsi le jour au juste où elle donnerait à Hector son congé et sa bénédiction. Un soir qu'ils étaient ensemble dans une seconde loge à l'Opéra, tandis que Hector rêvait à son bonheur futur, et que Stratonice calculait, en laissant errer ses beaux yeux des galeries aux avant-scènes, qu'il ne devait pas rester à Hector au-delà de cinq à six francs, un binocle d'or était considérablement occupé dans la loge voisine ; derrière ce binocle se retranchait un homme d'un certain âge ou plutôt d'un âge certain, ses cheveux et ses favoris mi-partie bistrés et blanc constrastaient d'une façon étrange avec le ton général de sa physionomie haute en couleur et presque exempte de rides. Ce beau-

là pouvait avoir cinquante à cinquante-cinq ans, c'était au moins l'âge de ses cheveux. Sa figure et son costume le rangeaient dans la classe des gens comme il faut de la seconde jeunesse, de cette jeunesse plus féconde que la première où l'étude de la vie enseigne que les odorantes fleurs du printemps ne valent pas les fruits mûrs de l'automne. Voyant cette contemplation discrète du ci-devant, qui abaissait son binocle et détournait la tête toutes les fois que sa prunelle noire cherchait à interroger son œil fauve, Stratonice se sentit doucement émue, elle n'adressa plus à Hector que des mots vagues et souvent impolis; Hector imagina que la pièce ennuyait Stratonice, il lui proposa de s'en aller, elle feignit de ne l'avoir point entendu. Le voisin ne perdait pas une scène de cette pantomime. A la sortie, il se plaça derrière Stratonice; il la vit monter dans son cabriolet avec Hector; le cabriolet avait été loué chez Poulain; vingt fois l'été dernier le même domestique l'avait conduit au bois de Boulogne; le lendemain l'heureux célibataire connaissait l'adresse de son inconnue sans s'être donné la peine de la suivre.

Dans la journée on remit à Stratonice une carte de visite sur la porcelaine de laquelle était buriné en lettres d'or, le nom de *Georges de Cadignan*, timbré d'une couronne de baron. Elle ne chercha pas long-temps. C'était bien sûr l'homme aux cheveux gris et au binocle d'or de la veille; et de ce moment, elle lui consacra toutes ses pensées. Hector la trouvant ainsi soucieuse, n'osa lui proposer aucune partie. Stratonice en conclut qu'Hector n'avait plus d'argent. La soirée se consommait pénible et longue, lorsqu'on annonça à Stratonice le baron de Cadignan. C'était bien le servant timide de l'Opéra. La conversation fut d'abord indécise et sans suite; quelques galanteries banales mais dites en leur lieu; puis de part et d'autre les cœurs s'ouvrirent; si bien que Stratonice et Cadignan se quittèrent les meilleurs amis du monde: celle-là, convaincue qu'elle avait trouvé un successeur aux splendides amours du comte de Devon; celui-ci, certain qu'il avait comme de coutume gagné sa partie.

Hector gênait Stratonice, d'autant mieux qu'il devenait de plus en plus sans gêne. — Le surlendemain, lorsqu'il vint à l'hôtel, un domestique lui annonça que madame venait de partir pour l'Italie.

V.

EN TISONNANT.

Ainsi, le magnanime Hector avait dépensé six mille francs en de platoniques amours. — Stratonice, qui connaissait le monde, se garda bien de continuer avec le baron de Cadignan le rôle qu'elle avait si bien joué avec Hector. Elle avait bien voulu faire sa dupe d'un enfant; il lui importait d'écarter de l'homme aux cheveux gris toute appréhension qu'il pût l'être. Composer avec la vieillesse avant de lui avoir donné des gages de désintéressement, c'est presque toujours tourner le dos à la fortune qui vous tend les bras. Stratonice, sans avoir réclamé le plus léger ôtage, jeta son amour au baron de Cadignan qui ne le laissa pas tomber par terre. Il approcha de ses lèvres le vase d'élection, et ne l'en éloigna que lorsqu'il eut savouré jusqu'à sa dernière goutte. — Hector avait perdu toute espérance: il n'attendait plus rien de Stratonice; Stratonice attendait toujours quelque chose du baron. — Un jour qu'ils étaient tous deux ensevelis dans de vastes fauteuils, aux angles de la cheminée de marbre, tandis que Stratonice

comptait les perles d'un écran, Cadignan qui tisonnait depuis un quart d'heure, s'exprima en ces termes :

— L'instant est venu, madame, de vous faire ma confession générale. Vous aviez compté sur deux choses : sur mon amour et sur ma fortune ; je vous ai donné tout ce que je possédais : mon amour. Les femmes m'ont coûté beaucoup d'argent quand j'étais jeune, tant d'argent même que mon patrimoine s'y est englouti à ce point qu'il ne m'en reste sur mes vieux jours que quatre mille livres de rentes et une vaine couronne de baron. Avec ma petite rente, je vis; avec la couronne qui coiffe mes cheveux gris, je fais des conquêtes, n'est-il pas vrai, madame ? Cependant, la probité m'empêche d'occuper plus long-temps votre cœur, je tiens ici la place d'un autre ; je vous demande, madame, la permission de vous dire adieu et de vous garder un doux souvenir.—Cela dit, le baron Georges de Cadignan acheva de mettre les tisons en place, se chauffa un instant les pieds en regardant l'heure à sa montre, puis, se penchant vers Stratonice, il prit sa blanche main où il allait déposer un baiser, lorsque la belle mystifiée la retira avec violence.—Le bruit d'une porte qui se fermait se fit entendre, Stratonice était seule.—Puisque je me suis trompée avec le baron, réfléchit-elle, il se pourrait bien aussi que je me fusse trompée avec Hector. Écrivons-lui.

VI.

DÉNOUEMENT PAR LETTRES.

A monsieur Hector Dervilly.

« Je n'ai point oublié, monsieur, que je vous dois trois mille francs. Je me proposais de faire un voyage en Italie, mais je me suis ravisée à Lyon, et me voici de retour à Paris depuis hier. Faites-moi donc l'amitié de me venir voir pour que je m'acquitte envers vous. STRATONICE. »

A monsieur le baron de Cadignan.

« Monsieur, j'ai obtenu non sans peine l'aveu de vos indignes procédés envers une femme à laquelle je porte le plus vif intérêt. Je vous demande raison d'une injure que je considère comme m'étant personnelle HECTOR DERVILLY. »

A monsieur Hector Dervilly.

« J'ai beaucoup connu votre père, monsieur, et je ne me battrai point avec vous. Je vous proposerai seulement de me payer un déjeûner au pavillon de Henri IV, à Saint-Germain. Nous partirons avec une boîte à pistolets, comme si nous allions nous couper la gorge, mais avant de nous mettre à table, nous ferons un tour dans la forêt. Alors, comme jadis le grand papa Herennius abattait des têtes de pavots dans son jardin, nous nous amuserons à percer des feuilles de chêne à vingt-cinq pas, en les désignant d'avance. Nous ferons la partie du déjeûner en quinze feuilles, je vous en rends dix. GEORGES DE CADIGNAN. »

A madame Stratonice.

« J'ai déjeûné ce matin, madame, avec M. Hector Dervilly qui soupe ce soir avec vous. Nous avons bu à votre éternelle beauté, et nous sommes tombés d'accord que les femmes d'aujourd'hui se font un tort réel en trompant les vieux et en se moquant des jeunes. Je vous recommande Hector qui appartient à une très riche famille et que son père envoie ici pour compléter son éducation. Par l'ex-

périence que j'en ai, il ne pouvait trouver une maîtresse plus instruite que vous. Apprenez-lui comment on s'habille, comment on aime, comment on se ruine ; et si vous vous vengez de mes amours perfides sur le patrimoine de ce pauvre enfant, faites au moins, madame, qu'il reste, comme à moi, quatre mille livres de rente à Hector quand il aura des cheveux gris. GEORGES DE CADIGNAN.»

G. GUÉNOT-LECOINTE.

L'ÉTOILE.

Vieille romance.

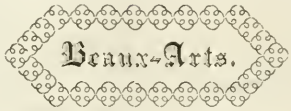
Le rossignol gémissait sur la branche,
La pâle lune argentait le gazon,
Dans la vallée, Isaure en robe blanche,
Chantait, les yeux perdus à l'horizon :
« Bien loin, bien loin, vers le pays du Maure,
Avec mon ame il traverse les mers ;
Veuillez, mon Dieu, qu'un souvenir d'Isaure
Chasse en passant tous ces songes amers.

» Si mon Edgar, ô mon Dieu ! se rappelle
Les pleurs versés, les baisers, les sermens,
Sans doute un jour, là bas, dans la chapelle,
Le bon vieux prêtre unira deux amans.
Veuillez, Seigneur, que ce doux espoir luise
Aux yeux d'Edgard, et qu'il échappe aux flots.
Veuillez, Seigneur, que l'amour le conduise,
Et qu'il s'endorme aux chants des matelots.

» Tu reparais dans le ciel, isolée,
Ma belle étoile aux rayons amoureux,
Quand, pour te voir, je viens dans la vallée,
Edgar vers toi lève un regard heureux,
Dans tes rayons nos ames enlacées
Vont écouter un écho des beaux jours :
Foyer charmant de toutes nos pensées,
Ma chère étoile, ah ! reparais toujours. »

Mais elle entend gronder au loin l'orage,
Et sur l'étoile un nuage a passé.
La mer mugit, c'est encore un naufrage ;
La pauvre enfant tombe le cœur glacé.
Le lendemain, couverte d'un long voile,
Elle éclatait en regrets superflus
Et s'écriait en contemplant l'étoile :
« Pourquoi briller puisqu'il ne te voit plus ? »

ARSÈNE HOUSSAYE.



Académie Royale de Musique.

Mercredi et jeudi ont été deux beaux jours à l'Opéra : mercredi nous avons revu la *Sylphide* qui nous boudait depuis quelque temps sur l'affiche, et où Mlle Lucile Grahn nous a, comme à son habitude, fait oublier Taglioni. Mlle Grahn a conservé intact l'héritage des pures traditions chorégraphiques. On pouvait croire, après le premier acte de la *Sylphide*, qu'elle avait épuisé les applaudissemens : il n'en était rien; dans son pas du second acte, sa coquetterie aérienne, la chaste volupté de ses poses, sa grace et son élasticité ineffables ont soulevé un incroyable tumulte d'admiration et de bravos. — Jeudi c'était représentation extraordinaire au bénéfice de Mlle Fanny Elssler. Notre grande et inimitable danseuse y a obtenu un succès splendide qui s'ajoutera à beaucoup d'autres dans sa vie artistique déjà si pleine de couronnes. Nina, de la *Folle par amour*, qu'elle mimait pour cette fois, a été pour elle l'occasion du plus éclatant triomphe. Tout le monde sait ce qu'il y a d'ame et de passion sur la figure et dans les jambes de Fanny Elssler. Pour compléter la fête, Duprez chantait le rôle d'Otello dans l'opéra du Théâtre-Italien où il était dignement secondé par Tamburini et Mlle Pauline Garcia ; puis est venu un concert, dans lequel on a entendu Tamburini, Alexis, Mmes Persiani et Dorus-Gras : enfin le *Bourgeois Gentilhomme*, où Mme Dorus et Derivis avaient des rôles qu'ils ont joués comme s'ils étaient de la Comédie-Française et qu'ils ont chantés comme des artistes de l'Opéra qu'ils sont. La magnifique salle de l'Académie a failli crouler sous le poids du monde et des bravos.

Concerts Saint-Honoré.

Le sixième sextuor en mi-bémol de H. Bertini a été exécuté, mercredi dernier, dans la salle Saint-Honoré devant un nombreux auditoire. Les quatre parties de cette œuvre remarquable, *l'allegro*, *l'andante*, le *scherzo* et *le finale*, ont été écoutées dans un religieux silence et applaudi comme elles méritaient de l'être. Il nous a paru cependant que la faveur générale avait été plus particulièrement attirée par *l'andante* que les bravos ont accueilli à deux reprises. Au reste, ce n'est pas la dernière fois que nous aurons l'occasion d'entendre ce beau sextuor, et nous y reviendrons.—Le bal masqué qui a eu lieu jeudi, a été fort nombreux et fort brillant. Les salons, resplendissans de lumière, sont maintenant décorés dans le goût mauresque. Il semble que l'on entre dans un de ces magiques palais de l'Alhambra. L'administration, en n'épargnant rien pour conserver les sympathies du public, a été généreusement payée de retour.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

Numa. N° 7

LA SYLPHIDE

Chapeau satin & Marabouts-Coiffure d'Angleterre & roses,
Châle brodé façon guipure.
Fichu de satin garni de cygne ombré - Robes (Palmire)

DIRECTION, RUE FLÉCHIER, 4.

8 février.

Depuis long-temps Paris n'avait été aussi brillant que cette année. Tout le monde reçoit et tout le monde sort. Plus de solitaires, plus de pensives élégantes, restant au coin du foyer domestique, et recevant quelques amis seulement. Une manie de toilette et de bruit s'est emparé de chacun. La guerre d'Afrique passe inaperçue, on dirait que Paris n'est peuplé que de gens heureux, à les voir se réjouir ainsi. Du reste, jamais les femmes ne se sont mieux mises qu'en 1840. Aussi voulons-nous, à propos de ces grandes soirées mondaines, signaler en masse tous les genres d'élégance que la mode a droit d'examiner et d'apprendre.

Les coiffures ont pris un style arrêté et positif. Le sommet de la tête est uni, et ni natte, ni fleurs ne doivent être aperçues de face. Les cheveux sont ramassés à la nuque. Les nattes retombent lâches et peu serrées au moins de deux pouces sur le cou. On peut se passer de peigne pour attacher cette coiffure. Des aiguilles en perle ou en pierreries sont beaucoup plus jolies. On met aussi, au milieu des nattes, des barbes de dentelle noire ou blanche qui descendent jusqu'à la taille. Cette mode est adoptée comme étant de fort bon goût. Les épis de perles et de pierreries sont placés dans les nattes de devant, ou dans les boucles. Des boutons de roses, de très petites fleurs se placent également dans les cheveux près du visage. Les fleurs ornent les robes depuis le haut jusqu'en bas, autour du corsage et des manches. Palmire a fait pour Mme de G.... une robe et un pardessus de tulle, avec des bouillons, sous lesquels étaient des roses du Bengale. Le corsage était drapé avec trois roses également cachées par du tulle. Elle avait à la main un bouquet de roses pareilles, et des rubis dans ses cheveux et à son cou. — Les robes pour le soir sont toutes à pointes, les manches courtes, et les engageantes tombent assez bas. Pour les robes de velours noir, on a adopté la dentelle blanche, même pour garnir les manches. Les robes sont toujours bouffantes, mais il n'y a point d'exagération : outrer la mode, c'est s'en éloigner. Bien comprendre le point qu'il faut atteindre, c'est le bon goût et la véritable élégance. — Les sous-jupes crinoline remplissent parfaitement ce but; elles ne forment point le panier, et cependant soutiennent la robe suffisamment. On porte peu de robes sans garnitures, et pour aller dans un grand bal, il faut avoir des fleurs, des plumes ou des bijoux dans les cheveux. — On porte beaucoup de guirlandes

rondes ; les plus jolies viennent toujours de chez Batton. — Les bandelettes de corail ou de pierreries sont aussi adoptées. Le corail revient à la mode ; avec une robe de tulle, des roses blanches à la jupe, il sied à Merveille. Lady D... avait l'autre jour une ceinture châtelaine en corail, dont les bouts étaient terminés par d'énormes poires pareilles. — L'ambre est aussi ressuscité. Mme la duchesse d'Ot... est la première qui ait osé le faire reparaître ; elle est allée à la cour avec une robe de crêpe blanc, un pardessus pareil, garni de tulle et des roses muscades rattachées de distance en distance par quatre gros grains d'ambre. A son cou et dans ses cheveux, elle avait également de l'ambre. Cette toilette a eu le plus grand succès ; et chaque femme, en l'examinant, se réjouissait d'avoir encore dans son écrin une parure qu'elle n'avait pas heureusement donnée la veille à sa femme de chambre, comme elle en avait l'intention. — Chaque mode passe et revient, car rien de nouveau sous le soleil !

— Les chapeaux n'ont subi aucun changement : toujours simples et en velours, pour le matin ; en crêpe ou en tulle pour le soir, et ornés de plumes de marabout de la même couleur que l'étoffe du chapeau ; point de dentelle à la passe.

— Les corsages ouverts, avec une chemisette brodée et garnie de dentelle, sont le plus généralement adoptés. Le corsage grec, formant un peu le bec par devant, et plissé à la taille est aussi fort bien. Celui-ci est plus spécialement choisi pour les étoffes légères ; les autres sont mieux pour les étoffes lourdes et épaisses. — On ne porte presque plus d'écharpes ; les dentelles tombantes les ont rendues impossibles. — Les bouquets de fleurs sont toujours de rigueur en grande toilette, ainsi que l'éventail *rococo*.

— Pour les visites du matin, les chapeaux à plumes sont permis. Mme Galy en a fait un pour la duchesse de B..., en velours épinglé, vert foncé, et des plumes de marabout de même couleur, mélangées de blanc, des bouts de petites plumes pareilles sous le chapeau. Il a eu le plus grand succès. Mme Galy a cela de particulier, qu'elle fait des modes qui ne vont qu'aux personnes élégantes et comme il faut ; elle coiffe à l'air du visage comme aucune de ses rivales ne sait le faire. Ses turbans ont une très grande vogue, et la reine d'Angleterre les a adoptés de préférence à tous les autres.

— Les robes de cachemire sont devenues à la mode pour le matin : une jolie toilette serait une robe de cachemire de l'Inde, bleu-pâle uni, avec deux grands volans ; un chapeau de velours épinglé *ortensia*, et des plumes de marabout pareilles ; un châle de pluche noire, garni de marthe ou d'hermine.

— Les meubles sont toujours de forme très commode, mais ils sont la cause principale de ce qu'on ne trouve plus de place nulle part aujourd'hui, quand plusieurs personnes sont réunies : les grands fauteuils, les causeuses,

les chaises roulantes sont d'une dimension gênante ; ils embarrassent le passage ; on se cogne atrocement les pieds ou les coudes à chacun d'eux : le confortable ne peut tout concilier.

— Les rideaux de lit, ceux des fenêtres et les portières sont toujours ouatés et doublés de soie de couleur analogue à l'ameublement ; les petits rideaux en tulle ou en guipure, garnis en dentelle. — Les étagères reçoivent maintenant toutes les inutilités chinoises que les femmes laissaient sur leurs meubles ; on préfère même à l'étagère les armoires anciennes, avec des portes en glace, qui laissent voir les curiosités qu'elles renferment. Vacher a dans ce genre les plus belles choses qu'on puisse voir.

Mme J. D'ABRANTÈS.

M. DE QUÉLEN.

NÉJA depuis quelques jours les bulletins régulièrement publés par les médecins appelés auprès de l'illustre malade laissaient fort peu d'espoir ; la maladie qui, depuis huit mois, avait sourdement miné cette vie si précieuse à l'Église, compliquée par de nouveaux accidens, avait acquis un degré de force contre lequel luttaient vainement les efforts de la science, le zèle de l'amitié et les soins de la plus tendre charité. Dès le 26, Sa Grandeur en ayant témoigné un vif désir, les derniers sacremens lui furent administrés par M. l'abbé Augé, premier vicaire général, assisté de tout le chapitre. Pendant cette cérémonie, monseigneur conserva le plus grand calme et la présence d'esprit la plus parfaite ; il répondit à toutes les prières avec une touchante expression de piété, fit ajouter aux litanies les noms de saint Ligursi et de saint Hyacinthe, son patron, avertit même M. Augé de quelques cérémonies que son trouble et son émotion lui faisaient omettre.

Les journées du 27, du 28 et du 29 furent pénibles. Dans la nuit du 29 au 30 décembre, le vénérable prélat commença, avec l'ingénieuse précaution de la charité, à préparer à une séparation inévitable ceux qui avaient le bonheur de l'entourer et de lui rendre les services que son état exigeait. Dans cette même nuit, vers quatre heures et demie, il avait demandé la sainte communion, qu'il recevait tous les jours à la même heure depuis l'administration des derniers sacremens. Elle lui fut portée par deux de ses secrétaires, auxquels s'adjoignirent quelques dames religieuses du Sacré-Cœur accompagnant le

Saint-Sacrement, des flambeaux à la main. Après avoir reçu le corps de Notre-Seigneur, assis dans son fauteuil (car depuis quelques heures, ne pouvant plus supporter le lit à cause des étouffemens continuels qu'il éprouvait, il s'était fait mettre dans son fauteuil, où il est resté jusqu'à la fin), et s'être recueilli un instant, il adressa aux religieuses ses derniers adieux, ses derniers remercîmens pour l'hospitalité généreuse qu'elles ont exercée envers lui si long-temps, partageant cet honneur avec les dames de Saint-Michel. Monseigneur leur donna sa bénédiction, en leur recommandant de ne pas l'oublier dans leurs prières et bonnes œuvres : « C'est votre père mourant qui vous le demande, » ajouta-t-il ; puis il permit à chacune d'elles de venir baiser son anneau pastoral, et, au milieu des sanglots que ses paroles avaient fait éclater, lui seul conserva son calme et sa sérénité ordinaires. Il demanda à rester seul pour faire son action de graces ; puis, au bout de quelque temps, il fit venir ses deux secrétaires, qu'il fit mettre à genoux à ses côtés ; il s'entretint avec eux de sa fin prochaine, les remercia des soins qu'ils prenaient de lui, leur recommanda d'être les interprètes de sa reconnaissance auprès des dames de Saint-Michel, qu'il n'avait pu revoir depuis la fin de septembre dernier, et les chargea de leur porter sa dernière bénédiction.

La journée qui suivit cette nuit de désolation fut mauvaise ; l'étouffement continuait toujours et augmentait de plus en plus. Pas une plainte ne sortait de sa bouche : calme et résigné à la volonté de Dieu, il supporta des douleurs atroces avec cette patience chrétienne que Dieu donne aux siens, et eut jusqu'au bout le courage de s'occuper des affaires du diocèse, de ses affaires particulières et des dispositions relatives à ses funérailles, qu'il recommanda de faire avec la plus grande simplicité. Il ordonna surtout qu'on fit transporter son corps à la métropole, dans une chapelle ardente, en attendant le jour des obsèques, « afin, dit-il, d'être présent à toutes les messes qui seront dites pour le repos de mon ame. » Il reçut les adieux de sa famille fondant en larmes, lui fit les siens avec la tendresse dont son cœur était pénétré pour ceux qui lui appartenaient, et avec le calme qui ne l'a jamais quitté ; seulement, il s'attendrit et versa des larmes à la vue de deux jeunes enfans, son neveu et filleul et sa nièce, sur la tête desquels il posa la main, en leur recommandant d'être fidèles à Dieu et de se souvenir de lui. « Soyez dignes de votre père et de votre mère, » et il les bénit. Cette scène fut déchirante.

Un de ses grands vicaires, M. l'abbé Quentin, entrant en ce moment, il l'accueillit avec une sorte d'empressement, et, en lui serrant la main, le remercia avec effusion des bons offices qu'il lui avait rendus, de la franchise et du dévoûment sans bornes avec lesquels il l'avait servi. Le secrétaire général de l'archevêché, qui survint, et que monseigneur affectionnait particulièrement, reçut aussi sa part de bon souvenir. Monseigneur s'entretint à voix basse

quelques instans avec lui, le pria de lui apporter des papiers à signer pour la conclusion d'une affaire qu'il avait à cœur de terminer, signa d'une main ferme encore, et parut heureux de ce dernier acte dont personne ne connaissait la teneur. Pendant le cours de cette journée, il reçut toutes les personnes qui se présentèrent pour recevoir sa bénédiction, les accueillit avec bonté, et ne parut pas fatigué de tant d'émotions. Il resta quelques temps enfermé avec monseigneur l'internonce apostolique, qui sortit de sa chambre les larmes aux yeux. Il permit à ses anciens serviteurs de venir lui baiser la main, leur adressa quelques mots, et versa des larmes à la vue de son fidèle René, attaché à sa personne depuis vingt-sept ans, et dont l'attachement sans bornes à son maître, éprouvé dans sa bonne et dans sa mauvaise fortune, est connu de tout le diocèse. *Il faut nous quitter, mon bon René*, lui disait-il en lui serrant les mains. — Plusieurs curés lui furent aussi présentés : il les bénit, ainsi que leurs paroisses en recommandant de faire prier pour lui. Il s'entretint avec M. le curé de Saint-Roch, et le chargea de ses adieux aux curés de Paris. Les médecins qui l'avaient soigné avec tant de zèle furent l'objet spécial de sa reconnaissance à ses derniers instans : il le leur répéta plusieurs fois, les pria de se souvenir de lui, comme aussi il les assura qu'il ne les oublierait jamais devant Dieu. Le docteur Caillard, son médecin ordinaire et son ami dévoué, fondait en larmes auprès de lui : « Ne vous désolez pas, mon ami, nous nous reverrons, » lui dit son vénérable ami. Devant les personnes qui l'entouraient, il répéta solennellement les paroles qu'il avait dites la nuit précédente à ses deux secrétaires qui veillaient auprès de lui, exprimant de nouveau sa reconnaissance pour les religieuses de Saint-Michel qui, depuis dix ans, lui avaient rendu de grands services, ajoutant qu'il voulait que cela leur fût dit, que c'était une dette sacrée qu'il acquittait en ce moment ; il y joignait les Bénédictines du Temple, la vénérable mère de Soyecourt, prieure des Carmélites de la rue de Vaugirard, et plusieurs autres personnes qui lui avaient offert un asile.

Après une journée si fatigante, entièrement consacrée à la reconnaissance et à l'amitié, on conseilla à monseigneur de prendre quelque repos. On le laissa seul avec la digne sœur de Bon-Secours qui, depuis huit mois, lui prodiguait des soins assidus. La nuit s'annonçait plus calme que la précédente : il essaya de se coucher ; mais, à peine dans son lit, les douleurs de l'étouffement devinrent si fortes, qu'il fut obligé de recourir à son fauteuil. On essaya divers remèdes pour vaincre cet étouffement : l'émétique, qu'on lui administra à petite dose, opéra quelque soulagement ; mais les mêmes symptômes reparurent bientôt, et vers les trois heures du matin, les personnes qui veillaient dans une pièce voisine furent averties que le danger devenait imminent.

On lui proposa la communion. « Pourquoi à cette heure? » répondit-il, après avoir regardé la pendule. « Monseigneur, lui dit l'abbé Surat, son secré-

taire intime et son fils d'adoption, nous avons les clés de la chapelle, et nous ne dérangerons personne de la communauté. — A la bonne heure, répliqua le prélat. Allons, c'est aujourd'hui le dernier jour de l'année; c'est un jour d'actions de grace, sanctifions-le par la communion. » M. Surat alla chercher le Saint-Sacrement. M. le curé de Conflans, le pro-secrétaire de l'archevêché, et M. le comte de Brissac, parent et ami du prélat, l'accompagnaient. Il reçut la communion; et, comme l'état empirait, on lui proposa l'indulgence *in articulo mortis* : « Bien volontiers, » répondit-il; et elle lui fut appliquée. Il demanda ensuite qu'on lui récitât les prières des agonisans : M. James, son grand vicaire, qui ne l'a pas quitté un seul instant, se chargea de lui rendre ce dernier service, et le prélat répondit à toutes les prières avec la piété qui était si bien dans son cœur.

Ses mains commençaient à se refroidir. Attribuant cet incident à la température, il pria qu'on lui fit chauffer des serviettes pour les envelopper. La vicomtesse de Quélen, sa belle-sœur, qui a partagé avec son mari le bonheur de servir dans ses derniers jours un frère qui lui était si cher, lui offrit son manchon. Monseigneur le prit et y mit ses mains. Se regardant dans cette position, sa gaîté lui revint encore, et il plaisantait en considérant un archevêque en manchon. Cependant le mal faisait de tels progrès, que ce dernier moyen de le réchauffer lui parut trop lourd pour ses bras affaiblis. Il mit le manchon de côté; mais pensant à la satisfaction qu'il procurait à sa belle-sœur en se servant, pour éprouver un peu de bien-être, d'une objet qui lui appartenait, il le reprit avec un sourire, en disant : « Je le porterai bien encore. »

Sa prière ne discontinuait pas au milieu de ces circonstances. C'est alors qu'il dit avec la plus douce confiance ces paroles touchantes : « Je vais paraître devant un juge que j'ai toujours aimé et que j'aime encore. »

Enfin le moment fatal arrivait. Il entra en agonie à neuf heures et demie, unissant ses souffrances à celles de Notre-Seigneur. C'est alors qu'on lui demanda sa dernière bénédiction pour son clergé, son diocèse et la France : « De tout mon cœur, » s'efforça-t-il de répondre; et, levant seul sa main défaillante, il eut encore la force de former la croix sur les assistans. Quelques minutes après, M. l'abbé Surat lui demanda s'il désirait recevoir l'absolution : « Non, mon ami, je vous remercie, je ne crois pas en avoir besoin, » dit-il d'une voix éteinte; dernier mot d'une ame pure, d'une conscience droite et d'un cœur confiant en Dieu.

Il rendit cette belle ame à son Créateur à neuf heures trois quarts, entouré de ses prêtres, de sa famille, de ses amis, dont les sanglots annoncèrent à ceux qui n'avaient pas pu pénétrer dans la chambre la perte que l'Église et le diocèse de Paris venaient de faire.

LA CALABROISE.

A mon ami le comte Alfred de Vigny.

La Calabre étalait sa côte orientale,
Champ vaste et beau, semé d'arbustes et de fleurs,
Où, sans art, le laurier, rose comme l'opale,
Croît sous le grenadier si riche de couleurs;
Le soleil inondait la plage solitaire,
Mirant ses rayons d'or dans une mer d'azur,
Et le vent promenait en effleurant la terre
Un parfum aussi frais que pur,

La grève, un long espace, était silencieuse;
Nul bruit, nul chant criard d'insolens matelots;
Les papillons jouaient aux branches de l'yeuse,
Et la brise glissait sans agiter les flots.
Au bout de l'horizon une voile latine,
Alcyon endormi, blanchissait au soleil,
Tandis que vers le sud l'amoureuse Messine
Reposait dans un doux sommeil.

Tout à coup un enfant, une bien jeune fille,
Vint rompre le silence enchanté de ces bords;
Elle avait mille attraits : — regards où l'ame brille,
Cheveux bruns et flottans, — voix aux doux accords;
Teint hâlé, mais si mat, qu'il semblait de l'ivoire;
Bouche rose chantant les matins et les soirs.
Un sein naissant voilé par des lambeaux de moire
Et des yeux bleus sous des cils noirs!

Elle sautait, courait, colombe insaisissable,
Portant un linge humide aux aloès brûlans;
A peine si ses pieds s'imprégnaient sur le sable,
Tant ils étaient légers, et petits, et charmans.
Toujours elle chantait une chanson joyeuse,
Souriant aux oiseaux, aux mouches du chemin,
Et demi-nue, et pauvre, elle était plus heureuse
Qu'une dame au regard hautain.

Mais lorsque seize étés auront verdi pour elle,
Les passions peut-être effleureront son cœur,
Et sans frein, et bien loin de l'aile maternelle,
Elle se fanera sous le vent du malheur.
Elle qui méritait d'être reine, ou compagne
D'un prince généreux ou d'un duc suzerain,
Sans doute aura pour dot un bandit de montagne
Ou bien quelque grossier marin!

LOTTIN DE LAVAL.

Golfe de Tarente, mai 18...

ARTISTES MODERNES.

V.

Joachimo Rossini.

Joachimo Rossini naquit en 1791, à Pesaro, petite ville des états du pape. Son père était pauvre, et ne put lui donner qu'une éducation très bornée : le jeune Joachimo fut instruit par les soins d'une société de dames italiennes. Quelques personnes assurent qu'il parut sur le théâtre. Ses débuts, comme chanteur, ne furent pas brillans ; mais il composa quelques airs qui se firent remarquer par leur originalité piquante. Deux ou trois riches amateurs de Venise engagèrent alors Rossini à composer un opéra ; mais le ton presque enfantin et la gaîté folle du jeune homme n'inspirèrent pas une grande confiance au directeur du théâtre, ce qui n'empêcha pas ses protecteurs de faire mettre en répétition une œuvre du *giovine pesarese*, ainsi qu'on appelait le nouveau compositeur. Cet essai, quoique faible, fut reçu favorablement : on croit que cet opéra était *l'Inganno felice*. Bientôt après, Rossini composa *Tancredi*, *l'Italiana in Algeri*, et *la Pietra di paragone*, que les praticiens mettent au nombre de ses chefs-d'œuvre. *L'Italiana* fut admirablement chantée à Milan, par une *prima donna* et un *buffo*, madame Marcolini et M. Paccini, et par M. Galli. L'Italie tout entière ne tarda point à connaître *Tancredi*. Rossini avait trouvé le motif de son air : *Ti rivedro, mi rivedrai*, dans une litanie grecque qu'il avait entendu chanter près de Venise, au milieu des lagunes ; soit paresse, soit par suite de son aversion pour les ouvertures, il n'en avait point composé pour *Tancredi ;* aussi fait-on d'ordinaire précéder cet opéra de l'ouverture de *la Pietra di paragone*, ou de celle de *l'Italiana*.

Rossini obtint autant de succès dans le monde qu'au théâtre : madame Marcolini, célèbre cantatrice de Milan, l'aima avec passion ; il écrivit une partie de son *Italiana* pour la délicieuse voix de contralto de cette artiste. A son arrivée à Milan, Rossini prit le rang qu'il occupe parmi les compositeurs, en écrivant *la Pietra di paragone*, qui le place à côté de Mozart et de Paësiello. Dans cette ville, une femme, belle entre les plus belles de la Lombardie, devint éperduement amoureuse du jeune maestro, qui composa, à ses genoux, ses plus beaux airs d'opéra. En quittant Milan, Rossini alla voir sa mère, la seule personne à laquelle il ait jamais écrit. Ses lettres lui étaient toujours adressées avec cette inscription : *A l'illustrissime signora Rossini, madre del celebre maestro, in Pesaro.* Au milieu de ses rêves d'or, Rossini fut atteint par la conscription, dont, par bonheur, les ordres du vice-roi l'exemptèrent. Il vint alors à Bologne, où il obtint les mêmes succès auprès des dilettanti et des dames. Les premiers, un peu sévères,

lui reprochèrent d'enfreindre quelquefois les règles de l'harmonie. Rossini convint de la justesse de leurs observations, et leur donna pour excuse que cela n'arriverait pas s'il relisait son manuscrit : « Je compose, leur dit-il, un opéra en six semaines : pendant les quatre premières, je ne m'occupe que de mes plaisirs ; ce n'est que dans la dernière quinzaine que, chaque matin, j'écris un air ou un duetto. Comment voulez-vous que j'aie le temps d'apercevoir les fautes légères qui se sont glissées dans un accompagnement ? »

Cependant une aventure scandaleuse ne tarda point à prêter de nouvelles armes aux rigoristes et aux ennemis de Rossini : sa maîtresse de Milan abandonne son palais, son mari, ses enfans, sa fortune, arrive à l'impromptu à Bologne, et se jette dans ses bras. Que ce premier moment fut doux, mais aussi qu'il fut court ! Ils avaient à peine eu le temps de se reconnaire, que la porte d'une pièce voisine s'ouvrit, et qu'une des plus belles et des plus nobles dames de Bologne vint se mettre entre eux deux. Nous ne décrirons pas cette scène ; nous nous bornerons à dire que Rossini, riant aux éclats, fredonna une ariette sentimentale, et laissa les deux rivales en présence et libres de s'expliquer tout à leur aise.

En quittant Bologne, Rossini, appelé par les directeurs de divers théâtres, parcourut plusieurs villes d'Italie, composant quelques opéras qu'on lui payait mille francs, sous la clause expresse, qu'il les ferait répéter aux acteurs. Rossini envoyait toujours les deux tiers de cette somme à sa mère ; avec le reste, il allait de ville en ville, chargé, pour tout bagage, de son porte-manteau, plus plein de partitions que d'écus, et malheureux de voir ses beaux airs horriblement écorchés par de glapissantes voix de province. Ce fut ainsi qu'un soir Rossini secoua la poussière de sa triste route aux portes de marbre de la ville éternelle. Vainement le directeur du théâtre de Rome avait proposé à la censure plusieurs poèmes, toujours ils avaient été refusés, si bien que le jeune et pauvre maître dût à la fin se résoudre à prendre pour livret *Il Barbiere di Siviglia*, déjà mis en musique par le célèbre Paësiello. Rossini, toutefois, ne crut point devoir commencer sa tâche avant d'avoir écrit à l'illustre compositeur pour lui faire ses excuses. Treize jours après, sa partition était achevée. *Il barbiere* éprouva une chute complète à la première représentation. L'air chanté par Rosine *Sono docile* parut déplacé tout-à-fait ; on admira cependant celui de *la calunnia*, malgré sa ressemblance avec *la vendetta*, des *Nozze di Figaro*. A la seconde représentation, *le Barbier* enleva tous les suffrages. Un M. Barbaglia, qui avait fait une fortune considérable, proposa à Rossini de l'emmener à Naples et s'engagea à lui payer trois mille francs pour chacun des trois opéras qu'il s'engagea à composer par année. Nommé directeur de la musique du théâtre Saint-Charles, il écrivit *Otello*, *Armida*, *Zoraïde*, *la Donna del Lago*, *Elizabetta* et *Mose*. Pendant qu'il composait ce

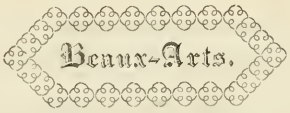
dernier opéra, un musicien lui ayant demandé s'il ferait chanter les Juifs comme ils chantent dans leurs synagogues, Rossini profita de cette idée, et, en rentrant chez lui, il composa le magnifique morceau d'ensemble qui commence par un chant nasillard. Il resta sept ans à Naples, constance qui ne s'accorde guère avec la mobilité de son esprit, mais qui fut la suite d'une amour. La fortune a porté malheur à Rossini : plus il s'est enrichi, plus il est devenu paresseux. Souvent il lui est arrivé de se copier lui-même. Les Milanais n'ont pas eu la peine de s'en convaincre à la première représentation de *la Gazza Ladra*, qu'il a composé pour leur théâtre. Cet opéra obtint une magnifique réussite ; on applaudit surtout la cavatine *Di piacer mi balsa il cor*, et la prière chantée par Galli, *Nume beneficio*. On a remarqué pourtant que le procès commence par un air de walse, *Vuol dir lo stesso*, et que Ninette chante un autre air de walse au moment de sa condamnation ; mais les partisans de Rossini soutiennent que c'est un mérite de déguiser l'horreur de la situation par la légèreté du style musical. — Rossini n'obtint pas un succès aussi flatteur dans un second voyage qu'il fit à Milan, où il donna *Bianca e Faliero*, opéra dont le sujet était tiré d'une histoire vénitienne. Sans égard pour un magnifique quartetto et un admirable morceau de clarinette, les Milanais accueillirent cette œuvre, d'ailleurs pâle et décolorée, avec une sévérité excessive.

C'est à Rome que Rossini a donné, pour la première fois, son opéra de *Torwaldo e Dorliska*, dans lequel on ne trouve guère que des réminiscences. On y reconnaît surtout un air *agitato*, copie servile d'un motif d'*Otello ;* cependant il faut citer le passage, extrêmement original, que chantait madame Camporese, *Mio Torwaldo dove sei*. Rossini a depuis composé, pour le théâtre de la Scala, à Milan, son *Turco in Italia*, qui a été très froidement reçu, malgré le talent plein de verve qu'y déployait Paccini.

Le *Journal de Bologne* calculait dernièrement que les opéras de Rossini étaient joués en Italie sur plus de soixante-dix théâtres à la fois ; à ce nombre, il faut ajouter ceux de Paris, de Londres, de Vienne, de Berlin, de Barcelonne, etc. Aussi, Rossini disait-il un jour en parlant de lui-même : « Sono il piu giovini è il piu fortunato dei maestri. — Je suis le plus jeune et le plus heureux des compositeurs. » — Ce qu'il y a d'admirable chez lui, c'est la promptitude avec laquelle il compose. Un des premiers marchands de musique d'Italie, qui a fait sa fortune en vendant ses ouvrages, M. Ricordi, assure que Rossini a écrit dans son arrière-boutique les plus beaux airs de *la Gazza ladra*, au milieu du bruit confus des copistes, auxquels on dictait en chantant ; et que chacun de ses airs ne lui a pas coûté plus d'une heure de travail. On dit que Rossini pourrait faire, pendant le temps qu'il met à s'habiller, une douzaine de ces romances qui suffisent pour la réputation de tant d'autres musiciens. Vigano a emprunté quelques uns des airs de Rossini

pour ses ballets héroïques, tels qu'*Otello*, *la Vestale* et *Mirrha* ; et ce chorégraphe a si bien su choisir les airs dont il a fait usage, que Rossini n'a pas perdu à cet emprunt. Nous n'oublierons pas, dans cette appréciation rapide d'une des plus belles organisations musicales qui se soient jamais manifestées, les chefs-d'œuvre que Rossini a écrit expressément pour la scène française, et dans lesquels il a su si parfaitement assouplir son génie, déjà si souple, aux sympathies et aux mœurs d'une nation qui n'est pas l'Italie : *Le Comte Ory*, *le Siége de Corinthe* et *Guillaume Tell*, ce dernier mot d'un grand maître qui s'endort dans sa gloire comme un Musulman dans les rêveries extatiques de son opium, resteront comme est resté le *Don Juan* de Mozart, et comme resteront tous les monumens de l'incroyable puissance de l'homme dans quelque sphère qu'elle se dirige.

***



SALLE DE M. HENRI HERZ.

Matinée musicale de MM. Maurice Decourcelle et Chaudesaigues.

L'association de ces deux artistes ne pouvait manquer d'attirer les sympathies du public qui est venu en foule au rendez-vous de dimanche. Le trio espagnol de Brod, pour haut-bois, basson et piano, qui ouvrait le concert, a été parfaitement exécuté par MM. Soler, Jancourt et Decourcelle ; la fantaisie pour le violoncelle, que notre célèbre Franchomme a intitulé *le Soupir*, a été rendu avec talent par M. Rignault jeune dont les progrès, depuis un an ou deux, sont remarquables. Il faut encore citer, dans la partie instrumentale, l'air varié sur la flûte que M. Dorus a joué avec une pureté incroyable et une parfaite délicatesse de son ; *le Tremolo*, par le jeune Appolinaire de Koutski, qui avait déjà étonné ses auditeurs dans le salon de M. Zimmerman ; *la marche d'Otello* sur le piano, par M. Decourcelle, et les variations à quatre mains sur *Guillaume Tell*, par MM. H. Herz et Decourcelle qu'on a beaucoup applaudi. — Dans la partie vocale, nous avons entendu avec un grand plaisir la belle voix de contralto de Mlle d'Hennin, et Mlle Darcier qui a chanté le grand air de *la Figurante* et deux romances de Plantade et de Haas avec une méthode et un goût charmans.

MM. Chaudesaigues, Grard et Boulanger ont très agréablement complété cette matinée musicale qui a rempli l'attente du public qui s'y pressait et des artistes qui en avaient dressé le programme.

Grandes soirées musicales de MM. H. Herz et Géraldy.

C'était une magnifique réunion de diamans, de femmes et de fleurs ; le monde et les toilettes débordaient partout : on allait entendre dans la même soirée Mme Eugénie Garcia, cette grande cantatrice qui s'oublie à l'Opéra-Comique, Artot, les deux frères Herz, et Labarre et Géraldy, Henri Herz, dans son troisième grand concerto, a conquis tous les suffrages par les exquises délicatesses

de son andante pastoral. Géraldy chante Schubert comme s'il l'avait inspiré ; Mme Eugénie Garcia a obtenu un succès immense dans la scène et le grand air d'*Otello*, et Th. Labarre, dans une fantaisie de sa composition sur des motifs de *Lucie de Lammermoor*, a été ce grand et habile harpiste que tous nous connaissons. Quant à Artot, il faut le dire, aussi bien la vérité ne saurait porter préjudice à des artistes de cette renommée, il n'était pas en verve lundi soir. Son instrument était rétif ; à chaque reprise de l'orchestre il s'efforçait de l'accorder : soins inutiles ! la corde grimaçait sous l'archer du maître et le maître avait tort malgré lui. On sait comment Henri et Jacques Herz exécutent leurs grandes variations à quatre mains ; pourquoi donc après cela improviser dans un concert la grande musique de Gluck et Mozart, qui demande à la fois une préparation sévère et un religieux ensemble ? — Dans quinze jours, lundi 24, aura lieu la seconde soirée de MM. Herz et Géraldy. Nous croyons superflu de former des vœux pour que cette nouvelle réunion soit aussi nombreuse et aussi brillante que la première.

Théâtre du Palais-Royal.

LA FAMILLE DU FUMISTE, vaudeville en deux actes, par MM. VARNER, DUVERT et LAUZANNE.

Ceci est un vaudeville moral, un flonflon humanitaire qui prouve qu'un père a tort d'élever son fils dans une sphère plus haute que la sienne, et qu'un fils n'a pas raison quand il porte des gants jaunes, enfourche des chevaux anglais et trompe des jeunes filles, d'avoir honte de l'auteur de ses jours parce qu'il a gagné sa fortune à faire des bottes ou à placer des tuyaux de poële et que de plus il est porteur d'une redingote grise, comme feu Napoléon, et de bas chinés comme feu M. Dumolet. Si le père n'a pas raison et si le fils a tort, on se demande lequel des deux il faut plaindre, lequel des deux il faut imiter ? A quoi les auteurs répondent avec un à propos et une logique tout-à-fait de circonstance : — Il faut venir au théâtre du Palais-Royal. Ce vaudeville avait évidemment été taillé pour Achard, mais les honneurs du premier plan reviennent à Leménil, qui a été d'une vérité parfaite dans son rôle de père ganache. Achard, dans celui de Jérôme le fumiste, a eu quelques bonnes scènes, quelques inspirations heureuses ; mais hélas ! il avait à lutter contre les contradictions sans nombre d'un caractère presque toujours impossible lorsqu'il n'est pas faux. Il a manqué les effets laborieusement calculés par MM. Varner, Duvert et Lauzanne ; il en a trouvé d'autres que certainement ces messieurs n'avaient pas prévu. Le seul rôle vrai est celui de Frédéric, de ce fils qui rougit de son père, par malheur Germain n'a rien omis pour le rendre ennuyeux. Dormeuil a bien compris son rôle d'avocat plein de morgue, rendant au peuple avec usure les affronts que lui fait essuyer la noblesse ; mais encore une fois, nous vivons à une époque où le fils d'un avocat peut fort bien devenir le mari d'une vicomtesse, et où ce même avocat ne se mésallie pas davantage en donnant sa fille à l'enfant d'un ouvrier enrichi par le travail. Toutes les boutades lâchées sur ce chapitre et sur d'autres par MM. les vaudevillistes ne tirent donc pas plus à conséquence que la poésie de leurs couplets.

G. G.-L.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Coiffure de velours & Coiffure d'Angleterre (Mme Dasse)

Robe de dentelle sur satin, volant à tête - Robe 3 jupes en tulle sur satin (Mme Debaisieux)

Sous Jupes bouffantes. (Oudinot)

DIRECTION, RUE FLÉCHIER, 4.

15 février.

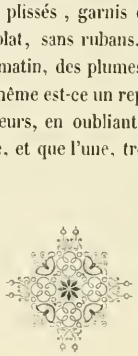
Le luxe des ameublemens augmente chaque jour. Bientôt on croira voir une toilette de mariée, à tous les murs et à toutes les fenêtres. Le goût des chinoiseries est un peu passé, celui des étoffes et des tableaux le remplace au grand regret des sages économes. On ne met plus de papier pour les tentures d'appartemens, les étoffes de soie ou de laine, le velours ou la perse à dessin uni et sans variation de couleur, remplacent heureusement les papiers peints ou veloutés. On a même imaginé un moyen fort économique pour cette sorte de tenture : l'étoffe est attachée par des anneaux dorés à une tringle qui tient au mur, de sorte qu'on peut emporter sa tenture avec soi en cas de déménagement, comme un meuble de plus. Les petits rideaux sont ordinairement garnis de dentelle ou d'un large ourlet, dans lequel on passe un ruban de satin de la couleur de la chambre. Les grands rideaux sont pareils à la tenture, les meubles aussi ; les chaises roulantes seules sont d'une couleur et d'une étoffe différentes ; quelquefois même elles restent pareilles.— On préfère toujours les cadres *rococo* à tous les autres.—Les vitres des fenêtres sont souvent coloriées comme des vitraux du moyen âge. Il serait à désirer que cette mode pût devenir générale. En sortant d'une chambre où elle est adoptée, on ne peut s'arranger du jour dur et criard des carreaux du vitrier. Les teintes variées des vitraux donnent à l'appartement quelque chose de rêveur et de sérieux qui fait penser sans attrister ; toutes les femmes paraissent jolies à ce demi-jour incertain ; tous les meubles semblent frais et magnifiques. — Toujours les toilettes du soir d'une richesse et d'une élégance inconcevables : la guipure, les dentelles de toute espèce sont en vogue plus que jamais. Les magasins de Doucet, rue de la Paix, offrent des choses fort curieuses en ce genre. Doucet a des dentelles de toutes les époques et de tous les temps : des dentelles de Flandres, que portaient Louis XIII, dit-on, et le fameux Cinq-Mars au jour de son illustre trépas. — La collerette de Mlle de Lafayette est aussi en vente quelque part. — Mme Gally a imaginé des capottes de satin doublées de guipure qui sont charmantes, et portées par des femmes fort élégantes. On garnit aussi les mantelets et les châles en guipure. Je n'ose trop assurer que cette dernière mode soit de bien bon goût, je préférerais cette garniture à une robe ou à une

fenêtre, en demandant pardon toutefois aux femmes élégantes de cette similitude. — Les robes de dentelle doublées de couleur claire sont fort recherchées ; à son dernier bal, Mme la duchesse d'Orléans en avait une d'un grand prix et dont le dessin était délicieux. La robe était doublée en satin bleu pâle. — La robe de guipure est aussi fort belle, mais elle est si lourde qu'elle fait tort aux femmes qui la portent. C'est bien avec elle qu'on ne peut se passer des sous-jupes Crinoline, autrement on a l'air de sortir du bain.

— Mme Lejay fait de très jolies coiffures pour le soir, en velours et en dentelle. On pose aussi des plumes de marabouts, en les faisant tomber sur le cou. — Les cheveux sont toujours relevés très bas, et les boucles à la Sévigné ont grand succès cet hiver. Les plus jolies femmes de Paris renoncent aux bandeaux et aux berthes pour reprendre les cheveux bouclés. C'est en effet ce qui sied le mieux au visage. Mais nous conseillons aux jeunes filles de ne pas adopter cette mode toute jolie qu'elle soit ; le contour jeune et délicat de leur visage de quinze ans perdrait le plus grand charme à ces boucles amoncelées, qui le cachent presque entièrement. Les bandeaux sont la véritable coiffure des jeunes personnes. Les cheveux bouclés deviennent presque nécessaires avec une riche et lourde toilette, avec beaucoup de diamans, de plumes, ou de fleurs, avec les robes Pompadour qui semblent faites pour habiller deux tailles au lieu d'une. Mais pour la simplicité de la jeune fille, pour être en harmonie avec elle-même, il ne faut rien qui ne soit uni, simple, et surtout sans prétention.

Les toilettes du matin sont toujours les mêmes. Les robes en pékin noir, avec un grand volan, sont de très bon goût. Le corsage plat et montant, des cols en guipures ou d'organdi, plissés, garnis de valenciennes, mais pas de haute garniture. — Le fichu plat, sans rubans, descend jusqu'à la moitié du corsage. — Aux chapeaux du matin, des plumes et pas de fleurs ; on les réserve pour le soir ; peut-être même est-ce un reproche à faire à plusieurs femmes qui s'atiffent de trop de fleurs, en oubliant toujours qu'une femme n'est jamais aussi fraîche qu'une rose, et que l'une, trop près de l'autre, lui fait tort au lieu de l'embellir.

Mme J. D'ABRANTÈS.



LA GABRIELLI

A PALERME.

Voici la vingt-deuxième heure qui sonne, docteur; adieu. Tuez vos malades s'il le faut, et ne me faites pas attendre, car je n'y tiens plus; je brûle d'un amour profond, je l'adore, cette enchanteresse... Donc, faites vite. — *Addio, Principe*, répliqua le docteur. — Un souper exquis, n'est-ce pas? — Ceux de Lucullus, tant vantés, n'étaient que des collations, comparés à celui de ce soir. Adieu, Prince. — Hé! à propos, Fabroni, ménagez mes piastres surtout. — Mais le docteur était déjà dans le Cassaro, riant sous cape avec un prodigieux air de raillerie, tandis que le prince, en proie au délire dont il avait parlé, se mit à fredonner, d'une voix capable de faire fuir des Bédouins, la fameuse arriette de la Didon de Métastase :

Son regina e sono amante.

Cet intrépide dilletante n'était rien moins qu'un noble cavalier de soixante ans— une gigantesque perruque, toute neigeuse, couvrait sa tête et la plus grande partie de son visage ridé; un habit de velours à paillettes d'or, d'une ampleur inouie, dissimulait, tant bien que mal, ses membres grêles; on voyait qu'il voulait, à force d'art, faire oublier les ravages des années. Mais, hélas! ce qu'il ne pouvait cacher aussi bien à ceux qui l'approchaient, c'était sa sordide avarice, la petitesse de son esprit, sa soif ardente de domination; et, pour combler la mesure, ce grand homme venait de s'éprendre d'un fol amour pour la divine Gabrielli, la perle des *prime donne* de l'Italie. — Ce drôle de Fabroni est capable de me faire dépenser cinq cents piastres, murmura l'avare après qu'il eût fredonné tout à son aise. Puis songeant à l'heure avancée du soir, il rentra précipitamment au palais du gouvernement et se fit couvrir de sels et de parfums, attendant l'heure du souper avec une impatience toute royale. — Tel était le grand homme qui gouvernait alors la Sicile en qualité de vice-roi.

Le docteur Fabroni riait encore de son rire sournois quand il retrouva son carrosse au coin de la place Ottanpla; il s'élança dedans et sortit de Palerme par la porte de Carini. — A quelque distance de cette porte, on quitte le vaste faubourg d'Olivazza, percé de chemins ombreux, pour entrer dans une plaine nommée par les anciens *aurea vallis* et *concha aurea*. Cette vallée d'or est d'une beauté inouie. La nature y semble toujours en fête; des eaux vives murmurent sous des haies de lauriers roses; des orangers, des palmiers, des caroubiers et des citroniers dessinent leurs têtes vertes et touffues sur l'azur éclatant des cieux; Palerme, dans le lointain, repose au bord de la mer Thyrrénienne, et l'on aperçoit, de distance en distance, des casins blanchâtres ou des palais mystérieux bâtis par les émirs sarrasins.— Le carrosse de Fabroni s'arrêta devant un de ces palais;

c'était là que le vice-roi venait quelquefois se délasser des fatigues du gouvernement. Confident des plaisirs du maître, Fabroni, qui y trouvait son compte, ne négligeait rien pour entretenir son ardeur amoureuse, et c'était lui encore qui avait écrit à la Gabrielli pour l'engager à venir passer une saison en Sicile. — Tout annonçait un luxe mesquin dans ce palais où le docteur était entré ; les meubles les plus magnifiques heurtaient des meubles fanés et d'un goût affreux ; on voyait qu'ils avaient été pris partout ; c'était un luxe d'avare, le pire de tous. — Mais Fabroni, quand il avait la bride lâchée, n'était pas un homme à s'arrêter en face de cette misère. Le vice-roi voulait donner à souper à la célèbre cantatrice, et pour lui, l'essentiel était d'ordonner un repas exquis : il faut lui rendre justice, la table était digne d'un affranchi des beaux jours de Néron.

Le vice-roi arriva dans un superbe carrosse à six chevaux, qui semblait avoir vu s'écouler un grand siècle ; les chevaux n'étaient guère moins vénérables, et aussi les quatre seigneurs qui accompagnaient l'amoureuse altesse. Mais qu'on juge de l'angoisse du vice-roi quand, après une heure d'attente, Fabroni entra dans le salon tout éperdu, en disant que la Gabrielli était indisposée et ne pouvait venir. — Comment ! s'écria l'avare, elle ne viendra pas ; et ce souper serait perdu ! et je me verrais forcé d'attendre et de recommencer un autre jour ! Ah ! c'est encore un tour de cette capricieuse ! — J'ai épuisé toute la rhétorique de l'école salerniaine, monseigneur, répliqua le docteur avec humilité ; elle m'a congédié en me disant qu'elle resterait couchée jusqu'à l'heure de l'opéra. — Comment ! elle me fait un affront et elle pense chanter ce soir, s'écria le vice-roi furieux : qu'elle prenne garde !.... Combien as-tu dépensé, Fabroni ? ajouta-t-il à voix basse. — Mais... je ne sais monseigneur... mille ducats peut-être. — Quoi ! mille ducats ! s'écria-t-il en secouant sa formidable perruque. Je dépense mille ducats pour un souper, et cette *cattivaccia* se moquera de moi. Ah ! par Sainte-Rosalie je ne le souffrirai pas ! — Que votre altesse daigne se calmer, dit le prince Palagonia, une espèce de fou qui venait de faire exécuter douze cents statues grotesques pour son palazzo de la Bagaria, je cours la chercher. Veuillez m'accompagner, Biscari.

Les deux princes reprirent le chemin de Palerme en disant que Fabroni était un sot. Ils croyaient pénétrer sans aucun obstacle jusque dans le boudoir de la *prima donna*, mais la Gabrielli apportait en Sicile les idées qu'elle avait constamment suivies en Italie, et, en une heure, cette femme généreuse, cette simple fille d'un cuisinier, devait venger les plébéiens de quinze siècles d'outrages. — Quand les deux princes se firent annoncer, la Gabrielli était couchée sur son lit ; sa toilette offrait un voluptueux désordre ; c'était une petite femme vive, ardente, égrillarde ; sa figure était délicieuse, et quoiqu'elle louchât de l'œil droit, ce défaut semblait encore ajouter au piquant de ses traits ; elle riait avec un bonheur inoui de la colère de l'avare altesse, et s'amusait à boucler les cheveux noirs d'un jeune et charmant cavalier agenouillé sur des coussins au bord de son lit. — Croit-il donc, ce vieux ladre, disait-elle, que je suis venue en Sicile pour écouter ses balivernes ; eh ! bien, il se trompe. Je veux être libre, et le temps que je passe hors du théâtre t'appartient, mon beau Goffredo, et à toi seul. — Vous êtes ma reine, ma maîtresse et ma divinité, répliqua le jeune Sicilien en baisant les belles mains que la cantatrice lui abandonnait. — Mais je t'aime, Goffredo ! je t'aime, vois-tu ; et pourtant tu n'es pas riche toi : tu n'as ni carrosse,

ni chevaux, ni laquais; tu ne m'as pas donné des diamans, des parures en perles, ni un palazzo; je voulais de l'amour et tu m'as donné ton cœur. Je suis contente et orgueilleuse, mon Goffredo.— Ah! que ne suis-je vice-roi! dit le jeune homme en soupirant. — Oui, dit-elle en riant comme une folle, pour mettre la diselte chez les parfumeurs, n'est-ce pas? pour avoir soixante ans, une perruque de bisaïeul et devenir amoureux de la Gabrielli qui se moquerait de toi. Vois-tu, mon pauvre Goffredo, ajouta-t-elle d'une voix émue, quand une femme jeune et belle consent à écouter la voix chevrottante d'un vieillard, plains-la, car elle est bien malheureuse... ou elle n'a pas de cœur!

La Gabrielli fut interrompue par sa camerière qui se glissa sans bruit vers sa couche : Madame, lui dit-elle, les princes attendent dans votre antichambre. — Attendre, répliqua la cantatrice, c'est un métier de courtisan. Comme ces seigneurs y sont habitués, dis-leur que je leur présente mes bonnes graces et que je suis à ma toilette. — La camerière sortit, et la Gabrielli se remit, en riant, à jouer avec le beau cavalier. — Cette conduite t'étonne, mon naïf Sicilien, reprit-elle en l'embrassant; ici, vous êtes en arrière de dix siècles. Quand un homme a un titre, chacun se courbe devant lui et le laisse passer; tout cela est absurde. J'ai connu un cardinal, homme d'esprit d'ailleurs, qui s'estimait, avec raison, plus que tous les innombrables ducs et princes romains: pourtant, il était fils d'un chaudronnier. En Italie, on rend assez justice aux grands talens, et souvent à Florence, dix seigneurs attendaient chez moi que je fusse visible.—Orgueilleuse! murmura le jeune baron encore sous le poids des idées féodales qui dominaient en Sicile — C'est philosophe que tu devrais dire, mon empereur!.... Mais voici une nouvelle voiture qui s'arrête...; si c'était le vice-roi en personne? ma foi il ferait aussi antichambre. Cependant je dois me tenir sur mes gardes : entrez dans mon boudoir, Goffredo, car je veux jouer un bon tour à l'altesse et à ce ruffian de Fabroni. Mais ce n'était ni le vice-roi ni le docteur; c'était tout simplement un troisième prince que la Gabrielli reçut parce qu'il avait de belles manières; il lui dit que le vice-roi la verrait au théâtre puisqu'elle lui faisait l'affront de ne pas accepter son souper. — Il a dit cela d'un ton furieux, n'est-ce pas monseigneur? — Vous êtes trop belle et trop séduisante pour que je vous trompe, répliqua le prince; oui, son altesse est en proie à la plus violente colère, et je vous supplie de mettre ce soir la Noblesse de votre côté, car il a été question de la prison. — La prison! fit-elle d'un ton railleur, oh! monseigneur le vice-roi de Sicile, vous êtes galant comme un inquisiteur; eh! bien, vous ferez l'épreuve du caractère de la Gabrielli. Retournez vers votre maître, seigneur, et dites-lui que je serai au théâtre à l'heure voulue. Ah! il veut me faire emprisonner, l'avare! eh! bien..., je le ruinerai!

Ayant rappelé Goffredo, elle fit une toilette des plus séduisantes, et s'en alla au théâtre. Comme le vice-roi la lorgnait d'un air menaçant, elle chanta faux, et, au lieu de cette voix vibrante qui d'ordinaire électrisait tous les spectateurs, ce fut un chant monotone, triste et toujours *sotto voce*. Le public qui l'adorait, n'eut pour elle qu'une tendre pitié, la croyant sérieusement malade; mais le vice-roi, furieux de ce nouvel affront, la fit menacer des rigueurs de la prison, si elle ne chantait pas comme les jours précédens. — Dites à votre maître, répondit-elle à l'envoyé d'une voix pleine d'ironie, dites-lui que sa tête blanchie n'est guère sage. Quand on a pratiqué la séduction pendant un demi-siècle, on devrait

mieux connaître le cœur d'une femme dont la vie est toute de fantaisie et de liberté. *Il me fera crier, mais chanter, jamais!*

Le vice-roi contint à grand'peine sa colère jusqu'à la fin de la *Sofonisba* qu'on jouait, et au moment où la cantatrice se disposait à regagner son logis, le bargello vint avec une politesse de marquis la prier de le suivre au *carcere*; la Gabrielli obéit avec une joie singulière, et à peine fut-elle entrée dans la sombre prison, qu'elle se mit à faire résonner les voûtes humides d'accens si mélodieux, que tous les condamnés se levèrent et se mirent à leurs barreaux pour écouter ses chants divins.

Le lendemain, elle donna un dîner magnifique auxquels furent invités les officiers aux arrêts et les détenus pour dettes; jamais le *carcere* de Palerme n'avait été témoin d'une pareille fête. Tous les prisonniers bénissaient cette femme extraordinaire qui n'avait pas de rivale en Italie, et quand vint le soir, sans que personne la priât, elle chanta ses plus fameux morceaux avec un enthousiasme extraordinaire. — Quelle femme! disaient tous les prisonniers en la contemplant avec admiration. — A minuit, la Gabrielli cessa tout-à-coup ses chants inspirés. Ses yeux brillaient d'une flamme inaccoutumée; une noble et sainte résolution venait de traverser son esprit, et, au milieu d'un profond silence, elle dit d'une voix émue aux prisonniers : — Il faut que ma venue ici ne soit pas éphémère comme un rayon de soleil qui passe; beaucoup d'entre vous sont des pères de familles victimes de la cupidité incessante des usuriers; laissez-moi venir à votre secours, mes nouveaux amis; je gagne des *oncia* d'or comme vous des *piccioli*, et j'aurai la consolation d'avoir été utile à ceux qui souffraient. — Combien devez-vous? additionnez les sommes. — Les prisonniers étonnés s'entre-regardèrent; mais la cantatrice y mit tant d'instances, que l'un d'eux se chargea du travail.

Le lendemain, on lui remit une liste sur laquelle se trouvait l'énorme chiffre de deux mille onces d'or; la Gabrielli fut frappée de ce total, mais elle maîtrisa son émotion et murmura ces nobles paroles : — Mon action ne sera que plus digne de la position de ces infortunés. — Puis, tout-à-coup, elle se retourna vers Goffredo qui passait ses journées avec elle et poussa un bruyant éclat de rire : — Je tiens le vice-roi dans mes rêts, mon bon ami; vous m'aiderez, et Fabroni, malgré sa finesse, y succombera comme son maître. — Vous riez et vous ne songez pas qu'il vous faut environ dix mille écus, répartit Goffredo. — J'ai réfléchi à tout, mon bel adolescent. Vous m'amènerez, le plus secrètement possible, Carrossi, le riche joaillier de la rue de Tolède. Je possède une parure estimée trois mille onces qu'il m'achètera deux mille cinq cents en le mettant du complot; je paie les dettes de mes prisonniers et les pauvres de Palerme auront le reste. — Mais tu perdras ta parure, ma généreuse amie. — Non, j'aurai fait une bonne action, et sans que j'aie à souffrir, elle rentrera dans mon écrin. — Que feras-tu donc? — C'est là mon secret, cher Goffredo, et, pour la première fois, permets-moi de te cacher quelque chose. Tu seras plus joyeux de la surprise.

Carrossi vint au *carcere* et remit à la cantatrice deux mille cinq cents oncia d'or en échange de sa magnifique parure. Alors la noble et belle fille fit venir les avides créanciers des détenus et les paya; puis, comme il lui restait une assez forte somme, elle la distribua elle-même aux pauvres accourus de toutes parts aux portes de la prison.

Cette prison s'était transformée en un lieu de délices grace à la Gabrielli; chaque jour, c'étaient des repas splendides auxquels succédaient d'enivrans concerts; cette vie était si belle que la plupart des prisonniers ne voulurent plus quitter le *carcere* malgré leur libération et que les grands seigneurs sollicitaient l'honneur d'y être invités. Le peuple se mit de la partie et réclama en furieux la liberté de la cantatrice. Effrayé de ces démonstrations violentes, le vice-roi dut céder, et d'ailleurs il y était poussé par son malheureux amour. La Gabrielli sortit donc du *carcere* après une détention de douze jours et les Palermisains la ramenèrent chez elle en triomphe.

Après cette grande manifestation populaire, le premier visiteur qui parut à son logis, ce fut le docteur. — Soyez le mal venu, Fabroni, s'écria-t-elle d'un air étrange, votre maître est un barbare et vous pouvez retourner lui dire qu'il ne m'entendra plus crier; dans trois jours je quitte Palerme. — Vous n'en ferez rien, j'espère, signora, le vice-roi vous adore et il brûle de vous donner des marques de son amour. — Lui, l'avare! — Il fera tout ce que vous voudrez. — C'est un ladre, docteur Fabroni, et de plus il est méchant et fat. — Un sourire de vous le rendrait prodigue, souriez-lui et mettez-le à l'épreuve.

Les yeux de la Gabrielli s'animèrent, sa bouche se contracta, ses narines se gonflèrent et semblaient aspirer la vengeance. — J'ai vu une parure en diamans chez Carrossi dont je rêve toutes les nuits; s'il me l'envoie, je lui offrirai ce soir à minuit un délicieux souper dans cette chambre même. — Vous êtes un ange, signora! s'écria l'heureux docteur, et croyant sa fortune faite, il disparut comme la lueur d'un éclair. — Va, pauvre pazzo, va; ton maître dira que je suis un démon!

Le vice-roi embrassa Fabroni, et pour la première fois de sa vie peut-être, il ne songea pas à demander le prix du cadeau qu'il allait offrir; Fabroni, muni d'un ordre, courut chez le joailler, prit la parure et la porta avec un billet, d'une ridicule galanterie, chez la Gabrielli. — Enfin! s'écria-t-elle en caressant de l'œil son splendide écrin, à mon tour la vengeance! Goffredo! Goffredo, tiens ami, mets cette parure dans ma cassette et prépare tout. Un souper exquis fut ordonné; puis, quand vint le soir, la célèbre prima donna écrivit un billet au vice-roi ainsi conçu: « L'on vous attendra, monseigneur, avec une vive impa- » tience; vous verrez que je ne suis pas moins généreuse que vous, et que je » comprends la vengeance à l'égal d'un vice-roi. » L'altesse baisa et relut cent fois ce billet ambigu. Il crut presque à un amour partagé, le pauvre homme! et dans des transports inouis il attendit l'heure de son triomphe.

La Gabrielli prépara une seconde lettre et cette lettre fut remise à la deuxième heure de nuit, par un messager sûr, à la jalouse et redoutée vice-reine de Sicile, que le prince avait prudemment envoyée à la Bagaria en lui disant qu'il la rejoindrait le lendemain.

A minuit, l'altesse arriva sans escorte au logis de la Gabrielli. Le souper attendait les convives; l'heureux vieillard se précipita dans la chambre de la cantatrice, à peine éclairée; et la joie aux lèvres et le sourire dans les yeux, il débitait une magnifique phrase amoureuse, quand une voix aigre vint brusquement l'interrompre. L'avare s'arrêta court et trembla; il venait de reconnaître sa femme; jugez du coup de théâtre que cela fit. — Attéré, confus, humilié, le pauvre vice-roi se laissa entraîner par la Sicilienne furieuse, et quand

elle fut lasse de l'accabler d'injures, elle le quitta en lui jetant un second billet de la Gabrielli :

« On m'avait dit que vous étiez avare, monseigneur, et je vois que c'est » une odieuse calomnie. La parure que vous m'avez si généreusement offerte ne » vaut guère moins que quinze mille écus et j'en ai dépensé douze mille pour les » souffreteux de Palerme. Merci pour eux, monseigneur, de ce présent tout royal, » et croyez bien que cette action sera dévoilée à toute l'Europe. »

LA GABRIELLI.

Quinze mille écus! s'écria l'avare en se levant avec fureur, quinze mille écus et être berné! holà, mes gens, mes officiers! courez chercher le bargello et cent colonnades à quiconque me ramènera la Gabrielli. Ah! j'en mourrai!

Mais la Gabrielli, en femme prévoyante, avait lesté une spéronare montée par huit rameurs vigoureux, et à cette heure, elle voguait joyeusement vers l'Archipel d'Eole, la tête appuyée sur la poitrine de Goffredo, riant tous deux de la cruelle déception de l'amoureux avare.

Tel est le récit qui me fut fait il y a quelques années à Léon-Forte, dans l'intérieur de la Sicile, par un homme presque centenaire; et ce centenaire c'était Goffredo de Caleta-Xibet, l'ancien amant de la Gabrielli *.

LOTTIN DE LAVAL.

LE MATIN.

La nuit a replié ses voiles
Aux dômes du divin séjour ;
Déjà sa couronne d'étoiles
Pâlit devant les feux du jour.
Que j'aime à suivre dans la nue
Les plis de son obscur manteau,
Quand l'aube, annonçant sa venue,
Blanchit le faîte du coteau.

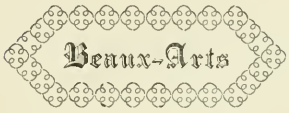
Vois-tu la cascade embrasée
Etinceler à l'horizon,
Et chaque perle de rosée
Briller suspendue au gazon?
La cime des bois se colore
D'un éclat riant et vermeil ;
Les fleurs n'attendent pour éclore
Qu'un premier rayon de soleil.

Regarde ce saule qui pleure,
Livrer au zéphir matinal
Ses longs rameaux que l'onde effleure,
Et se mirer dans ce canal?

* Catherine Gabrielli, la plus fantasque et la plus généreuse des femmes artistes, mourut à Rome en 1796, âgée de soixante-six ans.

Viens avec moi, ma bien-aimée,
Sous ce dais touffu de tilleuls,
Respirer ta brise embaumée;
L'herbe est tendre : nous sommes seuls.

BARON F. PAPION-DUCHATEAU.



Académie Royale de Musique.

DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS DE Mlle FANNY ELSSLER.

Quinze jours encore, quinze jours à peine et les deux Elssler nous auront dit adieu. Depuis quelque temps, avec l'annonce de chacun de ces ballets que nous aimons tant, *la Gipsy*, *la Tarentule*, *le Diable Boiteux*, l'affiche de l'Opéra ne manque pas de nous avertir que c'est pour la dernière fois que nous y applaudirons Fanny Elssler. Il faut donc courageusement prendre notre parti et nous consoler de ce départ en songeant qu'il n'est pas définitif. L'hiver nous ramènera notre douce Bohême, riche et heureuse des couronnes qu'elle aura été recueillir dans le Nouveau-Monde; et en attendant, cette Américaine charmante, que l'on nomme Lucile Grahn, nous rappellera que nous n'avons pas tout-à-fait perdu Fanny Elssler ni Taglioni. A propos de Mlle Taglioni, les nouvelles de Pétersbourg apprennent que la mort inopinée d'Eugène Desmares a porté un tel trouble dans cette nature si impressionnable et si nerveuse, que l'on craint presque pour ses jours. Dieu sauve notre sylphide, et que le romantique ballet de *l'Ombre*, fait pour elle par son père, ne devienne point hélas! son histoire. — Ainsi, à la veille d'être dépouillé de sa reine de la danse, l'Opéra songe sérieusement à préparer quelque chef-d'œuvre musical qui l'aide à passer les vilains jours de soleil. — Le 25 de ce mois, mardi, sera un grand jour. Cette belle Cornélie Falcon, qu'on avait dit morte pour le chant, se transfigurera sur un Thabor nouveau; elle qu'on avait successivement voulu faire débuter au sein de tous ces vieux débris de la Comédie-Française, puis à la Renaissance dans une tragédie de M. Casimir Delavigne; elle, la noble Juive, que le drame voulait arracher de force à la mélodie, elle reparaîtra mardi dans Rachel. Pour proclamer cette solennité olympique, le feuilleton n'aura pas assez de ses cent voix. — On accélère les répétitions des *Martyrs* de Donizetti, qui toutefois ne paraîtront pas aussi vite que l'avaient annoncé certains journaux. Pendant un mois encore il nous faudra vivre du *Drapier*, que M. Halévy a un peu modifié et ainsi rendu supportable depuis la première représentation, et de *la Vendetta* qui n'a eu qu'un tort, celui de ne pas paraître du premier coup en deux actes. Rien n'est d'ailleurs désespéré à l'Académie Royale; par le temps qu'il fait et la rage des bals masqués qui domine, Fanny Elssler et Lucile Grahn, Duprez et Mme Dorus pourraient déserter la rue Lepelletier sans troubler en rien ces innocentes émeutes du plaisir qui se jouent tous les samedis à l'éclat resplendissant de cent lustres dans l'immense salle de l'Opéra.

Théâtre-Français.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE MADEMOISELLE MARS.

Rien n'a manqué à cette fête donnée lundi dernier à l'illustre Célimène, au plus digne interprète de Molière et de Marivaux, à celle qui semble perpétuer chez nous les traditions de la haute comédie et de la vraie noblesse. Dès le matin il avait été annoncé que les bureaux ne seraient pas ouverts : ainsi tout était retenu à l'avance, du parterre jusqu'aux combles c'était une réunion aussi splendide que compacte d'admirateurs de Mlle Mars. Il y avait dans la salle et sur la scène toutes les illustrations et toutes les gloires dans les carrières les plus diverses. Le roi et sa famille assistaient à cette soirée magnifique; de ce côté de la rampe, l'aristocratie des noms et des fortunes ; de l'autre, l'aristocratie du talent : Mlle Rachel dans *Andromaque,* Mlle Mars avec sa fille adoptive et son élève, Mlle Doze, dans *le Cercle,* dans *Otello,* Mlle Pauline Garcia et Rubini. Notons en passant que Rubini avait consenti de la meilleure grace à remplacer Duprez promis d'abord ; disons aussi que le célèbre ténor italien est engagé, assure-t-on, à l'Opéra pour le mois d'avril. Le roi, ses enfans et sa sœur se sont retirés après la comédie. La recette de cette représentation est évaluée à 17,500 fr. C'est beaucoup, et de tout notre cœur nous en souhaitons autant à *la Calomnie,* de M. Scribe qui, à force de persévérance, s'est, dit-on, frayée un passage au milieu des discordes de MM. les comédiens ordinaires, et n'a plus qu'un pas à faire pour paraître sur la scène. Le fera-t-elle? On n'est pas bien sûr que M. Samson le permette. Ce M. Samson qui personnifie à lui tout seul au sein de la Comédie-Française l'émeute contre le ministre et contre le directeur, est, il faut l'avouer, un tribun assez étrange, et on se demande pendant combien de temps il sera seul à avoir tort contre tant d'autres gens tranquilles qui ont raison.

Opéra-Comique.

La Fille du Régiment, opéra comique en deux actes, paroles de MM. SAINT-GEORGES et BAYARD, musique de M. DONIZETTI.

Avant d'aborder les nobles planches de l'Opéra, le maître italien a voulu s'essayer sur une scène moins difficile, et il a écrit en s'amusant, en quinze jours ou trois semaines peut-être, la partition que nous avons entendu mardi dernier au théâtre de la place de la Bourse. Les amis étaient nombreux ce soir là ; ils n'occupaient pas que ce point auquel le lustre sert de zénith, et une justice à leur rendre, c'est qu'ils n'avaient pas les mains fatiguées pour applaudir.—Pendant une campagne d'Italie, n'importe laquelle, une fraction de l'armée française traversait les gorges du Piémont; elle y trouve sur son passage une jeune fille abandonnée qui a quinze ans et qui se nomme Marie. Le régiment, doué en masse d'un bon cœur, l'adopte ; c'est ainsi qu'elle devient la fille du régiment dont elle est par la même occasion la vivandière. Comme Marie n'était pas réservée à toujours avoir quinze ans, et qu'un matin ou l'autre il est probable qu'elle choisira un époux, le régiment lui a fait promettre qu'elle ne le prendra pas ailleurs que dans son sein. Tout juste, le cœur de Marie parle, celui d'un jeune Piémontais répond ; mais le Piémontais n'est pas soldat : il s'engage. — Au second acte, Marie a été reconnue par une grande dame qui se dit sa tante et qui veut la marier à un duc

Désespoir du jeune soldat et de la jeune vivandière ; les choses menaçant de s'embrouiller, la noble dame se sacrifie, avoue que Marie est issue d'une erreur de sa jeunesse, et qu'en conséquence il lui est permis de disposer de son sort comme elle l'entend. Il résulte de là que le duc est évincé et que Marie devient l'épouse heureuse de son cher conscrit. — Cet opéra a été applaudi au commencement, à la fin, au milieu, partout; c'est à peine si on avait le temps de respirer entre deux manifestations d'enthousiasme, si bien que, pour notre part, nous avons quelquefois crié bravo de confiance, et qu'aujourd'hui, de sang froid, nous nous demandons si *la Fille du Régiment* est bien un chef-d'œuvre et que nous n'oserons nous prononcer sur ce chapitre qu'après l'avoir entendu au moins une seconde fois. A vol d'oiseau et dans ce tohubohu du triomphe, il nous a paru que le premier acte brillait surtout par la facture et que le second acte était plus spécialement mélodieux. Dans le premier acte il y a, nous a-t-il semblé, abus de chœurs, nous en avons compté jusqu'à neuf ou dix ; nous citerons comme remarquable, entre tous, la prière d'ouverture avec accompagnement en tierces et en quartes. Dans le second, nous avons distingué deux ou trois motifs heureux, et il y en a certainement davantage. — La débutante, Mlle E. Borghèse, était fort émue à son entrée, elle n'a pas tardé cependant à maîtriser sa crainte, et alors on a pu apprécier l'empleur de sa voix et la netteté de sa méthode qui la rangent au nombre de ces cantatrices dont Mmes Dorus-Gras et Damoreau sont les gloires.—Au surplus le succès de Mlle Borghèse à l'Opéra-Comique ne pouvait être douteux. Les regrets qu'elle a laissé à Naples lui étaient une garantie certaine de l'accueil qui l'attendait ici. Mlle Borghèse n'est d'ailleurs pas plus Italienne que Mme Eugénie Garcia, c'est encore une Française qui se nommait tout simplement Bourgeois et qui a eu la faiblesse ou le bon goût, comme il vous plaira, de traduire son nom en italien,

Et maintenant ce n'est pas sans un certain sentiment de curiosité que l'on cherche à démêler les tendances de l'Opéra-Comique actuel. On dirait que la succession immobilière des Bouffes, qu'il va recueillir au mois d'avril prochain, dans les lieux ou fut la salle Favart, lui a donné un avant-goût de l'école italienne. Voyez plutôt : nous comptions déjà dans la troupe de M. Crosnier, Mlle Rossi; depuis quelque temps nous applaudissions Mlle Eugénie Garcia qui avait été s'habituer aux bravos de l'autre côté des Alpes, voici que depuis hier s'est révélée à nous une autre belle et gracieuse femme, Française par la naissance mais Italienne par le talent, et que depuis hier aussi, le maestro Donizetti a rêvé la Scala et San Carlo, dans la salle enfumée de la Bourse.

Théâtre du Palais-Royal.

RENTRÉE DE MADEMOISELLE DÉJAZET.

Le théâtre du Palais-Royal était depuis quelque temps sérieusement indisposé de l'indisposition de Mlle Déjazet ; l'affiche était en deuil des *Premières Armes de Richelieu*, que vainement chaque matin on espérait y lire. Mais le noble mauvais sujet a enfin congédié ses docteurs, la spirituelle actrice a quitté sa chambre, et les coulisses du Palais-Royal ont tressailli de joie. Mlle Déjazet a fait sa rentrée au milieu de ce tumulte des bravos et des rires dont elle a contracté la douce habitude.

Concerts.

De tous les mois de l'année, celui dans lequel nous avons le bonheur de vivre, est le plus embarrassant pour les plaisirs qui ne laissent ni repos, ni trêve. Non seulement il faut, chaque soir, se résoudre aux ennuis de la toilette et à la monotone coutume des bottes vernies, on ne sait encore où on ira. Les Bouffes vous chatouillent l'oreille, l'Opéra vous lance un regard d'amour; la soirée de M. le marquis un tel compte sur vous, mais le concert de Henri Herz (que vous êtes prié de ne pas confondre avec le charivari de la *Gazette Musicale*) vous fait bien envie, et votre coupé s'arrête devant l'hôtel de la rue de la Victoire. C'est qu'il est en vérité impossible d'assister à toutes les soirées publiques et particulières, et de constater tous les succès qui s'y accomplissent. Récapitulons seulement quelques uns des principaux concerts payans que nous avons en perspective : — Samedi 15, Henri Litolff donne sa soirée musicale dans les salons de M. Erard ; on y entendra, sans compter Litolff, Mmes Dorus-Gras et Loïsa Puget, MM. Artot, Inchindi, Roger, le jeune Lacombe et Delabarre. — Dimanche 16, dans les salons de M. Petzold, ce sera le tour de M. et Mme Laurelli de Palerme ; des artistes italiens feront presque tous les frais de cette matinée. — Mme Albertazzi, du théâtre italien, nous annonce aussi une matinée musicale, à l'hôtel Bedfort, rue Saint-Honoré, 323, où elle sera secondée par tous ses camarades. — Jeudi 20, aura lieu la seconde soirée de MM. Henri Herz et Géraldy dont il est superflu de faire l'éloge à l'avance, et dans laquelle chanteront Mmes Nathan-Treillet, Dorus-Gras, Heinefetter et le célèbre violoniste Théodore Hauman. — Enfin, samedi 22, une jeune pianiste, élève de Kalkbrenner, Mlle Augustine Cortès, âgée seulement de treize ans, présidera à une matinée musicale dans le beau foyer du théâtre de la Renaissance. Nous y entendrons Mmes Elian Barthélemy, Widemann, Darcier et d'autres artistes dont le programme qui n'est pas fait encore, nous révèlera les noms.

Si l'on joint à cela les graves solennités du Conservatoire, la représentation au bénéfice de Mlle Falcon, qui sera un véritable concert, Ole-Bull, qui d'ici là sans doute reprendra son violon, Théodore Hauman qui voudra avoir son tour, un ou deux bénéfices aux Bouffes, et toutes les soirées ou matinées musicales à naître ; si l'on y ajoute les délicieuses réunions de M. Zimmerman, dont la réputation date de si loin, où tant de grands artistes ont fait leurs premières armes, et où l'on applaudissait hier Mlle Desrivières et le jeune pianiste Delioux ; celles de Plantade, ce compositeur à la fois si joyeux et si tendre, sans compter tant d'autres nuits d'artistes, chez M. Talbot, où nous avons entendu avec tant de plaisir Jancourt, Dérivis, Laborde, Chaudesaigues, Albretch, Vimeux, Houdoux, Eugène Déjazet, Mlle Darcier et tant d'autres; chez Mme B....., où nous nous sommes cru chez Herz, en écoutant Joseph Wilmotte, le sévère violoniste belge, Delabarre, qui fait si bien moduler le hautbois, et Mlle Darcier, qui chante avec un sentiment si exquis *les Bleuets* de Charles Haas, on conviendra que les bals masqués sont de trop pour faire du mois de février un mois terrible, ennuyeux même, car on ne s'y amuse jamais autant qu'on en a le désir, et il faudrait se multiplier pour être de toutes les fêtes. G. GUÉNOT-LECOINTE.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

22 février.

C'EST à peine si nous pouvons parler avec quelques détails des modes qui n'ont pas rapport aux toilettes habillées. Paris est si animé, si brillant cet hiver, les femmes sortent tant le soir, si peu le jour, qu'elles entrevoient à peine quelques heures : que, sauf leur mise de fêtes, on ne peut rien dire qui les intéresse en fait de modes. — Les robes habillées n'ont pourtant subi aucune variation marquée. Toujours les robes Pompadour, avec les coiffures Sévigné.— La dentelle noire mêlée aux cheveux nattés et relevés à la nuque, toujours très bas, est fort en vogue. — On porte beaucoup de guirlandes de fleurs, ornant des deux côtés la robe ouverte. Beaucoup de roses surtout. Les fleurs un peu lourdes sont plus jolies, en bouquets détachés ou en guirlandes, que les petites fleurs, comme celles qu'on portait l'année dernière. Cependant la rose pompon a un grand succès ; mais aussi elle est si jolie, et dans les cheveux elle a si bonne grace. — Palmyre a fait une robe de satin bleu pâle pour Mme de V., avec une guirlande de roses-miniatures mêlées avec des pervenches. La robe ouverte avait des deux côtés des fleurs jusqu'à la taille ; le corsage, les manches également. — Pour les toilettes du matin, les robes sont en étoffe changeante. — Les manches plates sont adoptées par quelques femmes très élégantes ; elles ne le sont même encore que par celles-là. — Toujours un grand volant d'un quart de hauteur ; plus de petits volans ou de petites garnitures ; plus de bouillons aux robes ordinaires, on n'en met qu'aux pardessus de tulle ou de crêpe, en passant des rubans de satin de couleur dedans. — Les burnous blancs, en laine, sont les plus recherchés. On ne voit plus de châles ouatés que dans la rue, quand il fait mauvais temps. Ils sont devenus tout-à-fait bourgeois. Les châles en laine travaillés, comme les burnous, de couleur foncée, sont maintenant portés de préférence. — Les pierreries font toujours une partie obligée de la toilette du soir. Mme la duchesse d'A. portait dernièrement une parure qui mérite d'être citée. Elle était de chez Janisset. Le collier, court et serrant le cou, était de gros rubis d'une eau admirable ; la pierre, taillée carrément, était entourée d'émeraudes, grosses comme des lentilles à peu près ; pour joindre ces plaques, qui étaient larges, une grosse perle plate, encadrée dans de l'or et entourée de petits diamans, était attachée au

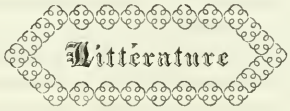
deux bouts et formait le tour du collier; le bracelet était pareil, et le bandeau pour les cheveux. Une parure semblable a, dit-on, été commandée par la reine d'Angleterre.

Les ouvrages de femme les plus en vogue, car la mode va jusque là, se résument toujours à la tapisserie, à la broderie au métier, au tricot, ou au rouet. La tapisserie de haute-lisse est même aujourd'hui une occupation qu'on est censé choisir pour s'amuser, quoique rien de si ennuyeux ne soit imaginé en fait d'ouvrages à la main. Mais la tapisserie à l'aiguille, dont nous devons le perfectionnement aux soins de la reine des Belges, qui a un talent remarquable en ce genre, est arrivée à un point extraordinaire de richesse et de travail. On mêle l'or, l'argent, la soie à la laine de Berlin, le velours même est adopté et enchassé dans la tapisserie. On brode aussi sur velours avec le point de marque, en cousant un canevas sur le velours, et on retire les fils quand l'ouvrage est terminé. — Les portières se font également en tapisserie, mais on doit remarquer que pour que le dessin soit joli et à la mode, il faut qu'il soit brouillé et inégalement disposé. On prétend même que les kaléidoscopes donnent les plus jolis modèles. Cela se comprend en voyant les broderies ainsi surchargées de nuances et de figures extraordinaires. En fait de broderies, il n'est rien de si magnifique que celles des magasins de Doucet. Jusqu'à présent on n'avait aucune idée de ce qu'on peut faire avec une aiguille. Le point d'armes qui est en broderie ce qu'il y a de plus difficile, compose à lui seul une grande partie des dessins de mouchoirs ou de robes. Le point d'armes est un point fort ancien. Les châtelaines en brodèrent les écharpes et les bannières des croisés, à leur dernier départ pour la Terre-Sainte, sous le roi saint Louis, c'est ce qui lui a fait donner le nom de point d'armes; il est serré et presque imperceptible au détail dans les broderies de Doucet. Les mouchoirs de batiste brodée sont assurément au dessus de tout ce qu'on peut voir en ce genre. On a imaginé de joindre au bord du mouchoir une large dentelle posée à plat, et qui semble être travaillée dans la batiste. La broderie de ces mouchoirs est admirable. — Une des plus jolies nouveautés de ce magasin, sont les layettes; ce sont de véritables merveilles de jour de l'an. — Les robes de mousseline brodée en plein, à petits dessins délicats, les petits bonnets, garnis de rubans roses ou bleus, le pardessus, les rideaux du berceau, le couvre-pied, tout cela brodé avec un soin tel, qu'on regretterait presque de voir des choses si chères et si belles à un petit enfant, si le petit enfant bien habillé n'était pas la plus délicieuse chose qu'on puisse voir. — Les robes Pompadour, pour les petites filles de deux ou trois ans, sont aussi charmantes: les manches bouffantes, courtes, sont garnies de dentelle; le milieu de la jupe a des nœuds de satin rose; le dessous est également rose ou blanc, à volonté. — Les souliers sont désormais soumis à la loi qui

rejette, comme de mauvais goût, les souliers pointus ; ils doivent être carrés au bout : brodequins, souliers de ville ou de bal. Nous ne pouvons trop recommander aux femmes qui sortent le soir en toilette, les chaussures ouattées par dessus leur chaussure habillée. Outre qu'il est même reçu que cela soit ainsi, il semble que c'est un usage si commode, qu'à moins d'être bien extraordinaire, on ne peut s'y refuser. Les pantouffles pour chez soi sont toujours en velours ou en satin, brodées ou non. La mule qu'on avait voulu adopter l'hiver dernier, n'a pu prendre chez les femmes élégantes ; la démarche en souffre trop. La légèreté, la grace, la vitesse étaient trop fortement compromises ; le bon goût les a rejetées généralement.

— Mademoiselle Augustine devient presque la rivale de Palmyre ; il est de fait que ses robes sont parfaitement bien faites ; elle réussit aussi bien aux robes du matin, et je crois que toutes les femmes qui s'entendent un peu à la toilette, doivent apprécier cet éloge, car il est bien plus difficile de réussir aux robes du matin qu'à celles du soir. Les robes de promenade qu'elle a faites pour la corbeille de la princesse de Cler.... étaient ravissantes. Le corsage en montant en biais sous le bras et en droit fil devant, assez ouvert pour laisser voir une chemisette brodée ou pour faire ressortir les cols-jabots arrangés par Mme Grignon qui en fait de charmans. Les manchettes en guipures, en dentelles fines, plates et sans ornemens, sont toujours d'obligation pour les robes à manches longues.

Mme J. D'ABRANTÈS.



UN TABLEAU D'HISTOIRE.

A LADY BURGESCH.

Conesci il bel retratto e chi lo piuse ?

Au commencement de mars 1815, on répétait à Vienne la grande fête du triomphe des coalitions. On cherchait, à force de luxe, à effacer le souvenir de quatorze années d'infortunes, et ces arbitres suprêmes qui découpaient l'Europe, lui assignant des maîtres et lui promettant de belles destinées, se montraient joyeux et causeurs, en feignant de n'avoir plus de mémoire. C'est ainsi que les vainqueurs de la veille se donnaient des airs de protection envers certains princes et souriaient aux peuples dont ils commençaient à reconnaître l'importance. Le succès avait accordé un bill d'indemnité

à toutes les consciences inquiètes : ce qui n'empêchait pas ce repos si difficilement conquis d'avoir encore ses accès de fièvre, sans compter que la confiance dans la nouvelle situation politique n'était pas entière, que les regrets mêmes n'étaient pas tous effacés, et que l'avenir, si riant de coutume, avait voilé son prisme. Au milieu des saturnales de la régénération des pouvoirs, une nouvelle, apportée avec la rapidité de cette aigle qui allait reparaître et menacer, fit taire toutes les joies. La venue d'un seul homme imprima une terreur universelle, et pour le combattre il ne fallait rien moins que quinze cent mille baïonnettes ; encore ce nombre ne parut-il pas suffisant à ceux qui entrevirent, dans le retour de l'exilé de l'île d'Elbe, les représailles d'un immortel soldat qui avait à venger une défaite dont il ne s'était jamais cru coupable.

Napoléon était depuis deux jours aux Tuileries, et déjà le sol européen s'ébranlait ; les *derniers heureux* couraient se retrancher derrière l'égide d'une gigantesque coalition. Ce nom seul de l'Empereur renfermait le destin des rois et des peuples. Un cri se fit entendre : la guerre ! Et tous, même ceux qui avaient peur, répétèrent la guerre ! La guerre, en effet, était leur unique chance de salut.

Il faut donc de nouveau traverser le Rhin ; le champ clos est ouvert, les légions du Nord et de l'Orient y descendent pour se mesurer avec le formidable capitaine, et les débris mutilés de la dernière victoire espèrent écraser le héros de mille combats. Lutte acharnée, duel à outrance, car il s'agit du sort du monde ; les rois n'ont pas deviné le siècle dont ils croient être l'expression ou qu'ils espèrent au moins soumettre.

Le choix du général qui doit conduire ces légions innombrables est fait : c'est le même qui, aux Indes, savait voler sur les traces de son ennemi, le surprendre et le vaincre, le même qui, en Espagne, savait attendre et fatiguer ses adversaires. Wellington est le seul qui ne soit pas entré en lice avec l'Annibal et le César de l'époque, le seul auquel la fortune n'ait pas cessé de sourire : ces deux titres suffisent pour lui mériter la préférence et l'épée du commandement est placée sous le prestige de ce continuel bonheur, plus fort en maintes circonstances que le génie, qui crée, prépare, multiplie tous les hasards et exécute les décrets du sort en dépit des efforts de la plus sublime intelligence.

La Fortune avait résolu de divorcer avec Napoléon, sans doute pour le punir de son divorce, et c'était à Waterloo qu'elle devait donner au monde le spectacle de cette lutte du héros contre une puissance supérieure qui trahit ses destinées. Cette bataille a produit sur nous l'effet d'un grand drame. — Mais loin de ces plaines flamandes où se jouait l'existence de tant d'empires, qui songeait à de faibles femmes, qui n'avaient aucune part à prendre dans cette tragédie ? Qui aurait pu comprendre ce qui, à ce moment de vertige, s'accom-

ses merveilleuses bacchanales ; pendant le jour, il se laissait aller à de beaux rêves, en développant l'instinct de la danse et de la grace passionnée dans deux jeunes filles, toutes brunes, toutes naïves, enfans encore, qu'il animait de son souffle, qu'il encourageait de son sourire, qu'il rendait heureuses d'un signe de tête ou d'un mot, et dont il prévoyait déjà, avec cette intelligence supérieure qui caractérise les maîtres de l'art, les adorables destinées. — L'une de ces jeunes filles s'appelait Fanny, Thérèse était le nom de l'autre. Charmantes petites fées qui ne se doutaient pas encore qu'un jour elles populariseraient le nom d'Elssler.

C'est donc le nom d'Aumer, d'un de nos compatriotes, qui s'inscrit sur la première page de cette touchante histoire de deux sœurs, inséparables au milieu du tourbillon et des vertiges du théâtre comme si elles eussent été entourées de la paix et de la solitude du cloître ; orgueilleuses l'une de l'autre, se donnant la main sur la scène comme dans le monde ; admirable fraternité d'artistes qui suffirait à purifier la robe de gaze et les roses de la danseuse, si le talent n'avait de nos jours conquis, à force de persévérance, ses lettres de noblesse, si nous n'étions séparés par un siècle de ces préjugés absurdes qui nous tyrannisaient au temps de Sophie Arnoud et de la Guimard.

Fanny et Thérèse se formèrent pendant deux années à la paternelle école d'Aumer, puis elles quittèrent Vienne, leur patrie, pour aller respirer l'air embaumé de Naples. Barbaja les avait engagées à San-Carlo, où elles prirent des leçons du danseur Charles Vestris et furent honorées des derniers conseils du célèbre chorégraphe milanais Jioja, en grande réputation par toute l'Italie, et alors maître de ballet à Saint-Charles. Fanny créa un rôle de petite fille dans *Nicolo le Pêcheur*, dernier ballet de ce maître. Mais son extrême jeunesse et celle de sa sœur étaient encore un obstacle ; elles se trouvaient à ce point de transition fâcheux pour les artistes : sorties de l'enfance, mais pas encore adolescentes, trop petites et trop grandes : en un mot, au lendemain de la gentillesse, à la veille de la coquetterie. Il fallait attendre ; elles se consolèrent en essayant leurs forces dans des ballets comiques, et entre autres dans *la Fausse Somnambule*. C'est ainsi qu'après deux années de séjour et de succès qui étaient d'un favorable augure pour l'avenir, les deux sœurs revinrent à Vienne, toujours étudiant, progressant toujours. — Fanny grandissait et son talent avec elle ; elle allait savoir le dernier mot de son art : ce dernier mot fut un triomphe qui se continua à Vienne pendant les années 1822 et 1823, où, héritant du répertoire de Mlle Brugnoli, elle sut faire oublier sa glorieuse rivale et recueillir autant de couronnes qu'elle dans *la Fée et le Chevalier*, *la Laitière Suisse*, *Barbe-Bleue*, et surtout dans Eurydice du ballet d'*Orphée*, qui fut sa plus magnifique création.

De ce jour, Fanny Elssler prit rang parmi nos premières danseuses ; pendant

quatre ans elle fit, avec Thérèse, les délices du théâtre de Carinthie; leurs congés étaient facilement remplis par les représentations qu'elles sllaient donner à Berlin, où leur venue était toujours accueillie avec enthousiasme. — Il n'est, sans doute, point nécessaire de suivre pas à pas les deux charmantes sylphides dans leurs succès: trois fois Vienne et Berlin se les arrachèrent; trois fois on revit les deux brunes et mélancoliques Autrichiennes, tantôt au resplendissant éclat de la rampe du Kærntner-Thore, tantôt se promenant pensives dans les allées ombreuses du Charlotenbourg. — En 1832, Laporte les engagea pour une saison de cinq mois. Fanny créa *Faust*, et ce fut à Londres que, pour la première fois, elle eut à subir le voisinage et la rivalité dangereuse de Marie Taglioni. Le King's-Théâtre posséda en même temps la danseuse aérienne et la danseuse passionnée, la fille du cœur et la fille de l'air. Les deux inimitables artistes gagnèrent à ce rapprochement fortuit, qui ne les avait effrayées ni l'une ni l'autre, tant Fanny Elssler et Marie Taglioni sont grandes et fortes de la puissance de leur talent et de leur art. Dès lors elles furent jugées, non pas sans appel, mais il résulta de l'appréciation froide, de l'analyse équitable, que la part de l'une et de l'autre fût faite sans que le mérite d'Elssler fit ombre à celui de Taglioni, et sans que les triomphes, jusqu'alors obtenus par Taglioni, empêchassent Elssler de se mettre au même niveau qu'elle, et de lui demander avec cette grace et cet abandon dont elle possède si bien le magnétisme, la moitié de son piédestal. — Fanny Elssler était à peine de retour à Berlin, qu'une lettre de Laporte la rappela pour la saison suivante à Londres. Voyez comme la renommée de la belle Autrichienne va grossissant; voici qu'à deux reprises Londres l'enlève à cette pacifique Allemagne qui voulait, l'égoïste, conserver ce trésor découvert par elle, cette Esméralda échauffée à son soleil et romantiquement pâlie à son ombre, mais qui oubliait qu'un Français avait été son premier maître, et que c'était aussi la France qui devait attacher les dernières roses à sa couronne.

Ce fut en 1833 qne M. Véron fit proposer à Londres un engagement à Fanny et à Thérèse, leurs vœux étaient comblés, elles signèrent sans hésitation, et Fanny retrouva à l'Académie-Royale cette heureuse Taglioni, dont naguère elle avait partagé à Londres les bravos et les fleurs. Le vieux Vestris, toujours si dévoué à son art, accueillit comme une bonne nouvelle l'arrivée de Fanny Elssler, et il ne voulut pas, l'excellent homme, qu'un autre que lui ouvrît à la ravissante Autrichienne le chemin chanceux de l'Opéra. Fanny débuta par le rôle d'Alcine dans le ballet de *la Tempête*, le 15 septembre 1834, et de ce soir là, une route nouvelle fut chez nous ouverte à la danse; elle fit ensuite le succès de *l'Ile des Pirates*. Mais Berlin la redemandait à grands cris: elle lui consacra les deux mois de son congé en 1836 et revint à l'Opéra pour créer avec une charmante originalité le rôle de Florinde dans *le Diable*

plissait dans le cœur de la mère du duc de Wellington, sur lequel reposait l'avenir d'une partie de l'Europe, enrôlée sous les drapeaux d'une soi-disant indépendance pour donner une belle devise à la peur?

Au milieu des craintes de ceux dont la position politique dépendait du succès, dans le trouble de tant d'ambitions menacées, les angoisses de tant de fortunes compromises, et le découragement de tant d'illusions évanouies, on oubliait deux pauvres mères qui, le cœur brisé, attendaient d'un instant à l'autre, dans un silence de mort, la nouvelle de l'issue du combat confié aux deux grands capitaines, dont la gloire et l'existence se réfléchissaient dans leur ame.

Depuis long-temps Mme Lœtitia et lady Mornington s'étaient accoutumées à vivre de la gloire de leurs fils, et à cette heure toutes deux palpitaient, non pour la vie de l'Empereur ou du duc de Wellington, mais pour la place que leur réservait la renommée dans des âges futurs, et pour les destins des nations que le triomphe de l'un ou de l'autre allait décider sans retour.

Lady Mornington, à Londres, était instruite jour par jour, et pour ainsi dire, heure par heure, de tout ce qui se passait à Bruxelles, où son fils avait établi son quartier-général, en attendant qu'il sût où il devait aller combattre Napoléon. Ce qu'on ne lui disait pas, son cœur de mère le devinait, et lorsqu'elle apprit que le 15 juin l'Empereur avait combattu de sa personne, comme c'était son habitude, en renversant sur son passage tout ce qui s'opposait à son génie, elle se résigna et attendit de la Providence le soutien à sa douleur concentrée. Ce fut au milieu de ces inexprimables angoisses que lady Mornington reçut, le 19 juin, un billet qui ne contenait que ces lignes :

« Nous avons triomphé à Waterloo ; la victoire a été complète.

Votre fils, ARTHUR. »

L'histoire n'aurait peut-être jamais parlé de la mère du vainqueur du 18 juin, si le pinceau de lady Burgesch, petite-fille de cette noble dame, n'avait retracé dans un tableau où son talent n'a fait qu'obéir à son cœur, cette scène touchante, à la fois vraie et sublime, qui représente son aïeule dans un salon, entourée des bustes de ses quatre enfans : le marquis de Welesley, le duc de Wellington, lord Cowley et lord Merybourough, au moment où elle reçoit la lettre de son fils. La transition subite de la peine qui l'oppressait au bonheur qui vient la surprendre, rend immobile le visage de cette vieille mère : sa joie, dans cet instant, ne saurait se comparer à aucune autre ; la lettre tombe presque de ses mains ; ses yeux sont fixes et comme voilés ; elle n'écoute personne ; une idée, une seule idée la domine, celle de rendre grace à Dieu ; son émotion est toute de gratitude envers le ciel. Un chien qui ne l'avait jamais quittée pendant les terribles jours de son deuil, repose avec un art admirable à ses pieds et complète merveilleusement l'ensemble de cette scène muette, mais d'une mélancolie touchante.

Le talent de lady Burgesch, dont la haute société anglaise connaît l'amabilité et les graces, la conversation spirituelle et l'amour des arts, ce talent si plein d'expression et de délicatesse s'est formé en Italie, à l'étude des grands modèles des écoles florentines et romaines. Il a fallu à la noble lady peu d'années et de travail pour montrer ce que peut le goût des arts, lorsqu'il prend sa source dans l'imagination et dans le cœur. — Cette belle et touchante toile de lady Burgesch sera bientôt rendue populaire par la gravure et tombera ainsi fort heureusement pour nous dans le domaine de l'histoire à laquelle la petite-fille de lady Mornington a rendu un incomparable service, car l'histoire qu'on lit souvent d'une manière fugitive, a toujours besoin d'un tableau qui la représente, et si je puis m'exprimer ainsi, d'une toile qui la symbolise.

15 novembre 1859.

Marquis DE SALVO.

ARTISTES MODERNES.

IV.

Fanny Elssler.

A la suite des glorieux bouleversemens de l'Empire, quand la diplomatie des rois qui s'était installée à Vienne eut achevé cette œuvre d'une alliance que, par dérision sans doute, elle affubla du nom de sainte, et fut remontée en chaise de poste pour se rendre, toute fière d'elle-même et de ses injustices, aux quatre points cardinaux de l'Europe, l'Autriche comme la France, comme toutes ces principautés et tous ces royaumes qu'avait si violemment ébranlés Napoléon, éprouva le besoin de se reposer de leurs victoires ou de leurs défaites de la veille, dans des émotions plus douces. Aux ennuis de la politique succédèrent les plaisirs du théâtre ; on commença à vivre d'une vie nouvelle tout aussi agitée que l'autre, mais pas aussi dangereuse, et cette paix qui ne devait durer que quinze ans, s'inaugura en des délices corinthiennes.

Aumer, l'enfant chéri de Mme Tallien et de toutes ces belles et nobles dames de l'Empire, Aumer qui avait recueilli avec amour l'héritage de Pique et de Noverre pour le remettre plus riche encore de ses découvertes à Gardel et à Corali, Aumer, enfin, qui n'a pas une individualité moins distincte que la race illustre des Vestris, était à cette époque maître de ballets du théâtre de l'Empereur : lui seul, en effet, pouvait distraire les Autrichiens de leurs préoccupations graves et soutenir avec avantage la concurrence écrasante du congrès de Vienne. — Donc, tandis que chaque soir il étalait sous les yeux d'un public d'aristocrates

boiteux. En 1837 elle alla apprendre aux Bordelais que le départ de Taglioni n'avait pas exilé le ballet de l'Académie-Royale, et qu'on peut être danseuse non seulement par les jambes, mais encore par l'imagination et par le cœur. Nous l'avons revue plus que jamais spirituelle et inimitable dans la *Chatte* et dans la *Volière*. Sculpteurs et peintres, Dantan jeune, Barre, Champmartin, Salabert, Vogt, se sont disputé son buste, son expressive physionomie et ses poses ; et tout le monde aujourd'hui est d'accord qu'il est impossible de pousser plus loin le naturel, la passion et le drame que ne l'a fait notre merveilleuse Elssler, Emmi si originale dans *la Gipsy*, Lauretta si vraie de grace et de poésie, de douleur et d'amour dans *la Tarentulle*.

Ceci est la part native et pour ainsi dire individuelle de Fanny Elssler ; si on l'envisage sous le point de vue de la danse, nous demanderons par quoi, jusqu'à ce jour, ont été dépassés les transports fougueux, la luxure antique de *la Cachucha*, les allures viriles de *la Cracovienne* et les mélancoliques réminiscences de *la Smolenska?* Ajoutons que c'est Fanny elle-même qui compose tous ses pas : pas de caractère ou pas de fantaisie ; et convenons que si l'ame, le drame, l'instinct charnel peuvent exister dans la danse, Fanny Elssler en est l'expression la plus enivrante, en même temps que la manifestation la plus parfaite.

J'étais, il y a quelques jours, dans le salon de la belle danseuse, dont les meubles, à la façon de Charles Boule, commencent à se dégarnir de ces mille riens de porcelaines et de bronzes, de dorures et de cristaux que j'y admirais naguère ; elle était là, en face de moi, négligemment assise sur une causeuse ; une lampe, posée sur la cheminée de marbre blanc, jetait entre nous deux ses teintes vagues et pâles, et je disais à Fanny :

— Vous allez partir, mademoiselle, et comme beaucoup d'autres, je crains que ce voyage qui vous mène dans un autre monde, ne soit pas suivi d'un prompt retour ? — Croyez bien, me répondit-elle d'un son de voix charmant, que les mois me paraîtront bien plus longs là-bas à New-York qu'à vous autres enfans gâtés et toujours rians de Paris. Je ne quitte jamais Paris sans tristesse ; l'année dernière encore lorsque j'étais à Londres, je n'aspirais qu'à revenir, et je vous jure que je ne serai véritablement heureuse que quand l'hiver prochain m'aura rendu mon Opéra. — Sans doute alors, mademoiselle, repris-je, tout ravi de ce qu'elle venait de me répondre, vous n'oublierez pas en Amérique nos amis et surtout ces jolis vers que M. Roger de Beauvoir vous a adressés ! — Quels vers ? — Ne les connaissez-vous donc pas? — En vérité, non ! Dites-les-moi ? — Les voici tels que je les ai lus sur un brouillon de M. de Beauvoir :

Bacchante aux cheveux noirs, courant sur le Méandre
Avec tes léopards enivrés de raison,

Haletante d'amour et joyeuse d'entendre
Ta cymbale argentine aux échos du ravin ;

Catalane fougueuse au flanc nerveux qui ploie
Comme, au cirque espagnol, l'adroit torèador ;
Toi qui lances l'éclair de ta robe de soie,
Arrondissant pour nous les bras pailletés d'or ;

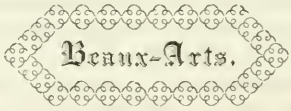
Adorable Manon pour qui, dans les casernes,
Ainsi que pour la Reine, eût roulé le tambour,
Pour qui, durant le bal et sous quatre lanternes,
Les marquis se seraient battus jusques au jour ;

Inexplicable Sphinx, fille de vingt contrées,
C'est toi que Barre a faite en ce plâtre enchanteur,
Nous appelant encor de tes lèvres dorées,
Car ta danse a la voix et l'ame du chanteur !

— Que je regrette de ne pas avoir ces vers, murmura Fanny après les avoir écoutés d'une haleine. — Je ne doute pas, mademoiselle, que M. de Beauvoir ne s'empresse de les écrire sur votre album. — Un album ! je n'en ai pas et c'est bien dommage ! car je ne pourrais désirer un plus gracieux commencement.

Avant de partir pour New-York, Fanny Elssler aura un album dont elle a retenu la première page pour M. Roger de Beauvoir qui ne se doute pas encore à l'heure où je trace ces lignes de cette enviable préférence, et qui avait, j'en suis sûr, la modestie de ne pas espérer un aussi doux triomphe pour ses vers.

G. GUÉNOT-LECOINTE.



Théâtre des Variétés.

LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES, comédie-vaudeville en trois actes.
par MM. MÉLESVILLE et ROGER DE BEAUVOIR.

Nous avons aujourd'hui à constater un des plus beaux succès qui aient depuis long-temps été obtenus à ce théâtre. Voilà, à la fin, de cette bonne comédie, ni trop guindée, ni trop sans-gêne, telle qu'il nous la faut et telle que nous l'aimons. Ce n'est plus ce comique de mots si monotone et si triste, ce rire de convention individualisé dans un acteur ; ce sont trois actes ravissans de grace, de fraîcheur, de gaîté douce et de drame passionné. On y retrouve à la fois et l'histoire et l'époque, et la vérité et les mœurs ; et il n'y a pas jusqu'au plus petit recoin de ce tableau à la façon de Mignard et de Greuze, qui n'étincelle de couleur locale. Depuis la première jusqu'à la dernière scène, l'intérêt marche sans s'arrêter jamais, ni sans faire de retour sur lui-même ; toutes les situations se succèdent,

s'enchaînent, s'appellent, pour ainsi dire, les unes les autres; il n'y a pas un instant de froideur ou de doute, *ad eventum festinat*, et c'est ainsi que l'on se sent entraîné dans le courant rapide qui vous précipite haletant et ravi dans les émotions inattendues du dénoûment.—M. Mélesville est un habile arrangeur, il connaît ses planches, et, sans aucun doute, la charpente de la pièce lui doit beaucoup; mais le public, qui ne se trompe guère, fait tous les honneurs de ce grand succès à M. Roger de Beauvoir. Quel autre que lui, en effet, aurait peint avec une vérité aussi frappante l'esprit et les belles manières de ces marquis et de ces comtes de la cour du duc d'Orléans, lui, aussi comte, aussi marquis qu'eux tous, plus spirituel mille fois, et qui a prouvé à l'hôtel Castellanne qu'il comprenait et rendait Molière au moins aussi bien que Monrose, et qu'il portait mieux l'épée que Fleury? Quel homme pouvait plus franchement nous initier aux mystères de ce siècle doré de Louis XV, que M. Roger de Beauvoir, qui sait sa Régence par cœur, lion et poète, écrivain et grand seigneur, vivant à la fois de la vie des salons et de la vie littéraire, comblé de succès dans toutes les deux? Aussi, en cette occasion, la chance nous a été doublement favorable: d'abord, un de ces corbeaux du roman que l'on nomme vaudevilliste, pouvait s'abattre sur la chair fraîche du *Chevalier de Saint-Georges*, et, déchirant à droite et à gauche dans ces quatre charmans volumes, nous en servir sur l'un ou l'autre théâtre une curée de sa façon; Minerve n'a pas permis ce sacrilége. En second lieu, c'est M. Roger de Beauvoir lui-même, qui a extrait de son livre la comédie, sans doute pour consoler les Variétés des chutes qu'elles doivent à ses illustres confrères.

Entrer dans tous les détails d'une analyse, ce serait croire qu'on n'a pas lu le roman. Et qui donc, mon Dieu! ne l'a pas lu? Qu'il suffise de savoir que cette jeune et jolie créole qui a épousé le marquis de Presle, pour être veuve avant d'être femme, n'a pas perdu au milieu des brillans vertiges de la cour et des cajoleries du comte de Boulogne, qui veut absolument en faire l'épouse de son fils, le baron de Tourvel, le souvenir d'un jeune mulâtre nommé Camille, avec lequel elle jouait enfant à Saint-Domingue, et auquel, aussitôt après la mort de sa mère, elle avait rendu la liberté, sans jouir hélas! de la reconnaissance de ce bienfait; car Camille avait disparu, et jamais, depuis, on n'avait pu savoir où il avait porté ses pas. Or, la marquise de Presle a rencontré à l'Opéra et dans les salons du duc d'Orléans le don Juan noir, le chevalier de Saint-Georges, rival heureux en toutes choses du baron de Tourvel, auquel il gagne des chevaux et enlève des maîtresses en attendant qu'il lui prenne sa future. Le comte de Boulogne, pour mettre un terme à cette concurrence funeste, obtient contre le chevalier de Saint-Georges une lettre de cachet; mais le chevalier a l'adresse d'envoyer le baron de Tourvel prendre sa place à la Bastille. Dans l'intervalle, la marquise de Presle, possédée de vagues pressentimens sur la naissance du chevalier de Saint-Georges, corrompt son domestique, qui promet de lui apporter un portrait de femme, devant lequel il arrive souvent à son maître de rêver. Ce portrait tombe entre les mains du baron de Tourvel: c'est celui de Noémi, d'une négresse, mère du chevalier, qui n'est ainsi qu'un esclave. Le baron devait cette représaille au chevalier, qui venait de faire manquer son mariage avec la marquise. Un duel à mort est ainsi devenu inévitable. Avant le rendez-vous, la marquise de Presle se présente chez le chevalier de Saint-Georges: si le duel a lieu, elle ne le reverra jamais. Le chevalier, malgré tout son amour, ne peut consentir

à ce sacrifice : il lui dit adieu. Mais voici le comte de Boulogne : Noémi a été sa maîtresse, le chevalier est son fils, un fils qu'il n'a pas eu et qu'il n'a plus le courage de reconnaître. Se battra-t-il avec son frère? Le chevalier résiste, son témoin arrive ; le baron de Tourvel ne tarde pas à le suivre, et le comte de Boulogne, qui n'a pu attendrir Saint-Georges, va servir de témoin à son fils : le duel est réglé, il aura lieu au pistolet, et le chevalier tirera le premier. Mais avant, le comte de Boulogne fait une dernière tentative : le chevalier est vaincu, et pendant trois minutes, la plus fière lame de France passe pour un lâche : Saint-Georges annonce qu'il ne se battra pas... L'étonnement du baron de Tourvel et du témoin est au comble, lorsque la marquise de Presle, sortant d'un cabinet dans lequel elle était restée cachée, s'écrie : « Ils ne peuvent se battre, puisqu'ils » sont frères ; et la preuve que le chevalier n'a pas forfait à l'honneur, c'est que » je le supplie d'accepter ma main. » — Le baron se précipite dans les bras du chevalier de Saint-Georges.

Le succès de cette charmante comédie, où le rire et les larmes se confondent avec tant de bonheur, ne va faire que grandir, joué comme elle l'est, avec un si admirable ensemble et un talent si plein de naturel, de verve et de délicatesse par Lafont, Lepeintre et Mlle Eugénie Sauvage. Brindeau, qui avait été faible durant les deux premiers actes, est remonté à la hauteur de ses camarades dans le dernier. — Acceptons donc comme le présage d'une ère nouvelle dans la littérature dramatique l'avénement des hommes de pratique et d'art tels que MM. Roger de Beauvoir, Eugène Guinot et quelques autres, qui se disposent, avec une persévérance digne de leur talent et de leur cœur, à prendre en mains les destinées, jusqu'à ce jour si mesquines, de la comédie et du vaudeville.

Théâtre du Vaudeville.

LA LIONNE, comédie en deux actes, par MM. ANCELOT et LEON.

C'est encore M. Roger de Beauvoir qu'il aurait fallu pour dramatiser *la Lionne*. M. Ancelot, qui n'est pas plus lion que votre portier, et qui, en conséquence, n'est familiarisé avec aucune lionne, en a fait un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue. M. Ancelot s'est trompé depuis le commencement jusqu'à la fin ; il est vrai que c'est l'habitude de M. Ancelot, et que cette fois, comme toujours, il a été fidèle à sa renommée et à sa fortune. M. Ancelot, ignorant de tous points la lionne, et Mlle Fargueil se trouvant dans le même cas que son auteur, l'actrice a traduit son rôle d'une manière folle, extravagante, invraisemblable, allons jusqu'au bout, ridicule et triviale souvent. — *La Lionne* ayant ainsi échappé à l'analyse de M. Ancelot et de Mlle Fargueil, par charité chrétienne nous lui permettrons d'échapper à la nôtre. G. G.-L.

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro le compte rendu de la magnifique soirée musicale donnée, jeudi dernier, par MM. H. Herz et Géraldy et qui avait attiré l'élite de la bonne société, ainsi que celui du concert de M. Henri Litolff dans les salons d'Érard.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

Numa

N° 10

LA SYLPHIDE

Robe de crêpe et Robe satin garnie d'hermine (Mme Debaisieux)
Coiffure de marabouts (Mme Galy) Coiffure en cheveux (Neuville)
Sous-jupes bouffantes (Oudinot)

DIRECTION, RUE FLECHIER, 4

29 février.

Le froid revenu, nous ramène les modes polonaises et russes. Il faut toujours que nous imitions les autres. Nous ne pouvons jamais nous contenter d'être *nous*. — Les burnous sont en défaveur, et les plisses fourrées ont pris leur place. Ce sont de petits pardessus très courts, chargés d'hermine ou de marthe. Une fente est réservée pour passer les bras, et le manchon remplace alors la pelisse. Encore une mode du dernier siècle. La reine Marie Lezinska l'apporta de Varsovie, et aussitôt toutes nos grandes dames l'adoptèrent. Les portraits du temps représentent la reine avec ces petits manteaux qu'on appelait alors mantelets de ville. Ils sont, au reste, peu gracieux; mais leur élégance aristocratique les sauvera en dépit de la coquetterie.

Les robes noires, en pékin broché ou en velours épinglé, sont fort à la mode. Les femmes les plus élégantes les ont adoptées de préférence, même pour les visites en voitures. — Les étoffes changeantes, d'une nuance foncée, sont aussi de fort bon goût; moins peut-être que les noires maintenant. Delisle a dans ces deux genres des choses charmantes. Nous remarquions, l'autre jour, une robe en pékin noir, avec une très petite guirlande de boutons de roses pompons, achetée dans ses magasins. C'est certainement ce qu'on peut choisir de plus joli pour une toilette du matin.

Mme Galy a fait pour mettre avec cette robe, un chapeau de velours épinglé couleur violette-des-bois, une dentelle noire à la passe (car il faut remarquer que la dentelle n'est défendue qu'aux chapeaux de velours noir) et des plumes de marabouts pareilles à l'étoffe du chapeau.

Mme Galy a fait aussi une coiffure du soir, qui a eu un grand succès. Elle est en velours grenat, brodé de soie ronde pareille, et de grands glands de même couleur, tombent sur la poitrine et derrière le dos. C'est une mode apportée des bords de la mer Noire. Faut-il que nous ayons de persévérance pour aller à Odessa chercher nos modes et nous en faire gloire! Cette coiffure allait si bien à la duchesse de D****, qu'elle a été entourée d'une foule féminine toute la soirée; l'on a admiré celle qui avait fait la toque et celle qui la portait. De grosses agrafes de pierreries tenaient cette petite coiffure des deux côtés des joues. C'est encore le style obligé de cette parure. Les dames d'Odessa aiment beaucoup les bijoux. — Janisset, fait des parrures admirables. Il avait monté les deux plaques qui attachaient le petit bonnet

de la duchesse de D***. — Les robes du soir n'ont subi aucun changement. Les manches sont toujours garnies de longues dentelles blanches, même aux robes de velours noir : la dentelle noire est un peu détrônée. Mlle Augustine, en est, dit-on, la cause. Elle a mis à ses robes noires les premières guipures, et sa mode a été adoptée. Mlle Augustine fait parfaitement bien les manches du soir, et cet éloge mérité est fort rare. — Toutes les couturières réussissent aux corsages habillés; toutes, sauf quelques rares exceptions, réussissent aux corsages du matin ou aux manches du soir : Mlle Augustine est renommée pour ne jamais manquer ni les uns ni les autres. — Les broderies de Mme Grignon sont recherchées par toutes les femmes qui tiennent aux choses de lingerie fort soignées. Ses mouchoirs de batiste brodée sont remarquables. — Elle a des robes brodées sur organdi d'une valeur incontestable. Le printemps et le soleil ramèneront cette délicieuse mode de négligé, et les peignoirs garnis de valenciennes. Mme Grignon fait des préparatifs magnifiques en ce genre. — Les plus beaux objets de curiosité, les chinoiseries, sont réunis chez Monbro, marchand d'antiquités. Il a des choses fort rares et d'un prix raisonnable. Nous avons remarqué une table en ivoire sculpté, des médaillons de *Petitot*, un crucifix en bois de poirier, digne de passer pour celui de Michel-Ange, que tous les marchands de curiosités prétendent avoir en possession, comme toutes les marchandes de vieilles dentelles disent avoir la collerette de Mme de Lafayette. Monbro a aussi des étoffes pour *portières* qui sont d'une grande magnificence.

Meigret fait toujours admirablement les fleurs artificielles. Ses *roses-mignones*, du Bengale, du roi, ses tulipes jaunes, rayées de pourpre, ont un grand succès. Nous recommandons à nos abonnés, la tulipe, comme une fleur tout-à-fait oubliée, et qui nous semble fort belle, comme parure du soir. La fleur se pose facilement sur une robe ou dans les cheveux. Elle est flexible et gracieuse. Elle tombe bien, mêlée aux boucles ou aux touffes d'une robe. Elle est jolie en guirlandes ou en bouquet. Toutefois, elle ne supporte pas une autre fleur à côté d'elle. On peut seulement choisir plusieurs tulipes de différentes couleurs, mais il faut observer de la laisser seule pour ornement.

Les bracelets, grands ou petits, en or uni ou en pierreries, sont généralement reçus. Toutes les femmes, aujourd'hui, ont un bracelet au bras. Nous avons vu à Mme de C**** une singulière mode en ce genre. Elle avait un bracelet de cristal de Bohême, couleur des topases d'Orient. Cette mode inexplicable, venue non pas de la mer Noire, mais certainement de quelque Esméralda moderne, arrivée de Bohême dernièrement, a un cachet de singularité qui l'empêche d'être laide. Du reste, nous ne pouvons indiquer le marchand qui a vendu cette curiosité, car on ne le trouve pas à Paris; elle est véritablement étrangère.

Les parfumeries de Guerlain sont renommées à juste titre, il y met un soin qui surpasse tout ce que font ses confrères ; son eau de Chantilly, pour le mouchoir, a un succès bien mérité. Comme on ne porte plus d'ambre, ni de musc, les femmes apprécient beaucoup une odeur douce et suave, qui ne rappelle ni l'un ni l'autre. Guerlain fait aussi une pâte pour les mains qui est délicieuse et remplace les pâtes grasses et huileuses qui sont si désagréables.

Mme J. D'ABRANTÈS.

JEUNE FILLE ET JEUNE FLEUR.

C'était une ruine, une pierre de tombeau que le temps avait fendue, où la mousse était venue verdoyer, et sur cette ruine comme une pauvre orpheline délaissée, croissait une pâle fleur. — C'était triste, bien triste, allez ! car la pierre serrait la tige, et une sève rare montait lentement, lentement, jusqu'aux derniers rameaux tout penchés, tout flétris. — Et une jeune fille venait aussi prier là. Cette pierre, peut-être c'était un souvenir d'autrefois, un dernier monument de sa famille éteinte ; car ses joues étaient pâles, à la jeune fille, son regard sans éclat, et à sa maigreur, à la rougeur qui parfois s'en venait vaciller sur son front, je compris que déjà la mort s'était choisie cette belle victime ! — Puis la voyant seule, voyant ses vêtemens noirs, je confondis en une même pitié la jeune fille, la jeune fleur, et je me dis que comme il avait manqué la sève à la plante, il manquait à la jeune fille sa mère.

L'une avait bien quinze ans, et au dernier rameau fané de la plante il y avait un bouton ; espérance de fleur pour toutes deux ; pauvre et pâle espérance ! — Qui donnera de l'air, de l'espace, de la substance à la tige ? de l'amour, de la religion à vos ames ? disais-je à l'une et à l'autre ; m'étonnant qu'elles se fussent élevées toutes deux jusque-là. — Mais un oiseau du ciel vint s'abattre sur la pierre, et aiguisant son bec à l'endroit de la fente, en fit sauter de petits fragmens, et puis la brise enleva une terre fine, la porta autour de la fleur, et il me sembla voir ses feuilles ranimées, sa tige redressée grace à l'oiseau, grace à la brise. Au même instant j'entendis la jeune fille murmurer : « Mon Dieu, mon Dieu ! » puis elle pleura, puis elle pria, et pendant sa prière la vie semblait redoubler en elle, et le sang circulait plus vivement sous son front pâle. — Alors je ne m'étonnai plus, car je vis bien que la brise de la Providence divine qui n'ou-

blie rien en ce monde, jetait à la jeune enfant la pensée grande, la pensée qui fait vivre, la pensée de Dieu ; à la fleur un peu de cette terre que le pied foule et qui porte avec elle la vie de toute végétation : la sève. — Le lendemain je revins encore à la même place pour voir si Dieu enverrait toujours un peu de vie, un peu de sa protection divine à ces deux orphelines abandonnées. Toutes deux étaient là. Une goutte de rosée se montrait tremblante, suspendue au dernier rameau de la plante, elle avait ranimé, vivifié la tige à venir. — Il y avait comme un sourire sur les lèvres de la jeune fille ; et une larme, de ces larmes qui font du bien à voir, de ces larmes qui débordent de l'ame, se balançait à sa paupière : elle rêvait ! — Je me dis qu'elle avait songé de sa mère, et que le silence de la nuit lui avait versé un peu de courage pour s'avancer en cette vie, vaste désert où pour tout oasis, elle voyait, pauvre fille, comme la caravane voit de loin les cimes du palmier, sa mère dans le ciel, sur la terre une tombe ! — Et comme je m'en allais murmurant : Merci mon Dieu ! merci à vous qui avez de la rosée pour la jeune fille et pour la jeune fleur, je vis deux enfans allant vers la jeune fille. Je vis aussi une pauvre chenille ramper le long du feuillage de la fleur. — Et l'un des deux enfans s'arrêtant devant la jeune fille, lui dit : Oh ! nous vous aimons bien, nous prions pour vous, car vous avez soigné notre mère malade, et vous nous avez donné du pain quand nous avions faim. Et la jeune fille rougit, elle eut honte bien qu'un tressaillement de plaisir passât sur son front. Dans le même temps, la chenille rongeait une feuille de la plante hospitalière, et malgré son grêle feuillage mutilé, la bonne fleur garantissait encore l'insecte, roulant autour de lui sa pâle verdure agitée par le vent, comme pour cacher le bien qu'elle faisait. — Je me sentis ému, et je ne doutai plus de la providence de Dieu qui, avec la prière et la sève, avait jeté à ces deux filles du tombeau cette semence du ciel qui germe avec sa grace : la charité humble. — Mais je tremblais toujours, pensant à cette pierre qui formait un cercle de mort autour de la plante ; à ce monde, terre aride où bientôt croîtrait la jeune fille. Et pourtant elles avaient une apparence de vie qui faisait bien au cœur, il venait à la jeune fille une nuée rose à la joue, et de la verte cellule de la fleur surgissaient déjà comme des lignes d'azur.

Mais quelle abeille s'en viendra jusqu'ici pour y puiser ton miel ? Où s'en iront tes semences au jour du départ ? disais-je à la jeune fille. Et il me venait des larmes dans le cœur. Pauvre jeune fille, qui pensera à toi au milieu des tombeaux ? Où s'appuiera ton cœur au jour où tu dois fleurir, jetant au monde tes vertus et ton ame. — Et j'avais peur pour la jeune fille.

La fleur allait s'ouvrir ; elle était grande et belle la jeune fille. Un matin, je revins... Ah ! la pierre avait enfin étreint la tige, la sève coulait, inondait cette pierre meurtrière. Et la fleur ! la fleur penchait abandonnée, et une faible

brise la balançait à son gré comme une feuille morte! — Ce jour-là aussi, la jeune fille ne vint pas!... Et le surlendemain, c'est que la tige était séchée, c'est que la fleur tomba, c'est qu'il vint un cercueil emmenant à la terre du sommeil... une jeune fille! — On me le dit : car l'aurais-je pu comprendre? Personne n'avait déposé là une couronne blanche; pas une jeune enfant n'était venue prier et pleurer à ce dernier seuil ; comme aussi pas une fleur n'avait répandu son parfum, n'avait jeté son pétale d'adieu à cette pauvre fleur tombée avant le temps. Je restai à la même place, le cœur navré, tourmenté, contemplant la fosse nouvelle, la tige séchée, écartant cet écho de malheur, ce prophète d'orage, le pressentiment qui me disait tout bas que la jeune fille, la jeune fleur étaient mortes toutes deux au même jour. — Et long-temps encore je revins m'asseoir près de la pierre déserte, attendant.

Mais un jour vint un enfant qui semblait chercher, puis regardant la pierre funéraire, il dit : « C'est là!... » Et s'étant mis à genoux sur la fosse fraîchement remuée, il joignit les mains et sanglotta. — Un papillon aux couleurs brillantes tournoyait aussi à l'entour du tombeau; enfin il s'abattit sur la tige desséchée, agitant douloureusement ses ailes. — Et l'enfant toujours à genoux disait : « Ma mère est guérie, elle est consolée maintenant, mais si elle devient malade, si elle pleure encore, qui la consolera, qui la soignera? Si nous avons faim, qui nous donnera du pain, puisqu'elle est morte, celle qui consolait et qui faisait l'aumône? » — Et dans son langage mort, le langage de ses ailes et de ses volées rompues et tournoyantes, le papillon semblait dire : « Où est-elle la bonne fleur, la plante qui m'a abrité et nourri autrefois? Et quand mon heure aura sonné, où donc irai-je déposer mon fardeau, frêle espérance du printemps à venir? Qui protégera, nourrira les miens, puisqu'elle est morte la fleur qui protége et nourrit? »

Moi j'étais là, reconnaissant l'enfant, la chenille devenue papillon ; j'étais là m'apitoyant sur tous deux qui n'avaient plus retrouvé leur bienfaitrice au jour de la reconnaissance. J'étais là attérée, comprenant que le pressentiment ne m'avait point trompé, et après avoir pleuré sur la fleur, je pleurai sur la jeune fille. — Mais enfin, repoussant mes larmes et ma douleur, je dis à l'enfant désolé, au papillon inquiet : « Allez, consolez-vous. » — Et à moi : « Pourquoi murmurer contre leurs destinées? Le ciel n'a-t-il point ses fleurs et ses vierges qu'il enlève à la terre avant que la poussière du monde ait passé sur leurs fronts et flétri leurs calices? Oh! heureuses, bien heureuses sont-elles les jeunes filles, les jeunes fleurs qui vont s'épanouir aux rayons du ciel, qui vont exhaler tous leurs parfums devant Dieu!... »

Mlle JULIA MICHEL.

LA FALAISE.

A madame la comtesse Guiccioli.

I.

Il est une falaise aux pieds mouillés d'écume
Que j'allais contempler dans sa robe de brume
Le matin,—quand la mer comme un cheval hennit.

C'est un roc dont le corps ressemble à du granit,
Il ruisselle au soleil de mille pierreries
Et lève vers le ciel ses épaules meurtries.
L'herbe sombre et velue hérisse ses abords,
Et la vague l'emplit de sinistres accords.

Noir géant qui se penche, il regarde l'abîme
La mouette à regret abandonne sa cime;
Il domine la mer; et, de loin sur les flots,
Il s'entend saluer par les bruns matelots.

Il aspire les bruits de l'Océan qui râle,
Sous l'éclair il tressaille; et son front devient pâle,
Lorsque, par une nuit d'orage et de frimats,
Des navires mourans il voit sombrer les mats.

Comme un de ces amis auxquels on se confesse,
Je l'abordais souvent le cœur plein de tristesse,
Songeant aux premiers jour de ma verte saison,
Quand tout n'était qu'azur à mon jeune horizon.

II.

Je serai comme lui quelque jour, me disais-je,
Rien ne peut conjurer les autans et la neige.
Il me faudra bientôt, sous quelque sombre hiver,
Pencher un jour le front et regarder la mer!

III.

La mer que je regarde est une mer sans voile,
Le ciel en est livide et n'a pas une étoile,
Elle pleure à la grève, et se déroule au bord
Dans les convulsions d'un serpent qui se tord.
Autour d'elle, le soir, par les vents occupée,
D'un large crêpe noir la falaise est drapée;
Quand la lune reluit, sous un de ses rayons
On aperçoit flotter des plumes d'alcyons,
L'oiseau dans cette mer ne peut vivre et succombe;
Ce n'est plus l'Océan, — c'est une vaste tombe.
La foudre qui l'éclaire en est le seul soleil,
Et jamais on n'y vit le ciel pur ou vermeil!

IV.

Ainsi je la voyais lugubre hier encore
Cette mer de mes jours, que nul rayon ne dore.

Lorsque soudain, ses flots, aimable enchantement,
Réfléchirent le bleu du tendre firmament ;
L'oiseau chantait joyeux sur la vague qu'il baise,
Et des clartés d'argent inondaient la falaise.
Il fallait qu'une fée aussi belle que vous,
Eveillât dans le roc les concerts les plus doux ,
Car à ses flancs noircis les folles hirondelles
Effleuraient en passant les herbes de leurs ailes,
Et ces nymphes qu'on voit à mi-corps dans les eaux
Et que peignit Rubens en ses mille tableaux,
Murmuraient mollement dans l'onde et dans la brise
L'une de vos chansons si chères de Venise,
Si bien qu'en les voyant l'œil noyé de langueurs
Et les cheveux si blonds, je les pris pour vos sœurs.

Nulle n'avait pourtant la grace souveraine
Que le ciel attacha sur votre front de reine ;
Nulle aussi ne parlait ce langage si doux
Que vous nous rapportez d'Italie avec vous !

Dieppe, septembre 1839.

ROGER DE BEAUVOIR.

LES FEMMES EN ESPAGNE.

Ce serait se tromper que de croire que les Andalouses sont généralement brunes, il y en a dans le nombre dont la peau est d'une éclatante blancheur. Quoiqu'elles ne soient pas toutes d'une beauté irréprochable, il est bien rare qu'elles ne se fassent pas remarquer par de très beaux yeux, une taille parfaitement prise, une jambe et un pied admirables ; on voit peu de boiteuses ; je n'ai jamais rencontré une seule bossue. Tendres, sensibles, ardentes même, qu'on me pardonne ce mot, les femmes de ce climat de feu possèdent toutes les qualités nécessaires pour aimer et pour inspirer l'amour le plus vif ; jalouses à l'excès, elles portent cette passion plus loin encore que les hommes. Quand une Espagnole aime, c'est de toute son ame; mais aussi veut-elle être aimée sans partage et ne pardonne-t-elle pas même l'apparence d'une infidélité. — C'est vainement qu'on chercherait en Espagne ces petites maîtresses sujètes aux évanouissemens ou aux vapeurs : les Andalouses ignorent ou méprisent ces moyens futiles de s'attirer l'attention ; en revanche, elles sont d'un courage à toute épreuve et endurent, sans rien perdre de leur gaîté naturelle, les douleurs, les privations et les fatigues. Telle est même la force de leur caractère qu'elle va parfois jusqu'à la dureté et la barbarie. Cœurs tendres et expansifs pour aimer, pour tout autre sentiment ce sont des organisations de

fer. Ainsi, vous les voyez se complaire aux jeux sanglans du cirque et courir aux exécutions comme au théâtre.

Les dames portaient autrefois de petits stylets dans leur sein ou à leur jarretière; cet usage se perd de jour en jour. Leur costume, quoique simple, n'en est pas moins soumis à une grande recherche.—La *saya* ou *basquigna*, le *jubon*, la *mantilla* et le *panuelo* sont les principaux vêtemens dont se compose la toilette des Andalouses: la saya est une jupe de taffetas noir ou d'une autre étoffe de soie de même couleur, aussi étroite du bas que du haut. Dans la Castille, la saya est garnie en bas, au milieu et vers le haut, de longues franges noires, *fleco*; en Andalousie, on porte peu de fleco, mais le bas de la saya reçoit une garniture de gais ou de boutons d'acier; quelquefois elle est bordée avec une blonde noire; la saya ne descend pas jusqu'à la cheville. Elle est si peu ample qu'elle ne permet point d'allonger la jambe en marchant, et qu'obligeant celles qui la portent à faire de petits pas, elle donne cette démarche élégante si renommée en Espagne sous la désignation de *garbo* ou *salero*. Pour que les plis de l'étoffe ne dissimulent en aucune manière l'élégance des formes, on introduit du petit plomb dans une coulisse qui règne tout autour de la saya. — Le jubon est un corset, une sorte de spencer à manches longues ou courtes, selon la saison. Le jubon, assez simple, est de la même étoffe que la saya.—La mantilla est un châle ou voile de taffetas noir, bordé d'une blonde noire, pour l'ordinaire; elle est en tulle noir, quelquefois en mousseline brodée ou en tulle blanc pour les jours de visite ou de promenade. La mantilla est destinée à voiler une partie de la tête; les dames savent la disposer d'une manière très favorable, et ce vêtement, jeté à gauche ou à droite, sert encore à les embellir au lieu de dérober leurs charmes. — Le panuelo, ou fichu, est d'habitude très petit, et n'a en longueur et largeur que juste ce qu'il faut pour n'être pas ridicule. — La mantilla seule est soumise aux caprices de la mode. La saya et le jubon varient peu et très rarement; les modifications qu'on leur fait subir ne consistent guère que dans les accessoires et non dans la forme ou la couleur.

Les Andalouses prennent le plus grand soin de leur chaussure : il ne suffit pas d'avoir un joli pied, il faut encore le montrer dans tous ses avantages. Elles sont toujours chaussées avec autant de propreté que de goût. Une élégante de Séville, après avoir parcouru les rues un jour de pluie, rentrera chez elle sans que ses souliers portent la moindre tache. — La coiffure des Espagnoles est aussi simple que leurs vêtemens. Elles ne portent ni faux cheveux ni grands chapeaux : les bonnets de toute espèce, les fichus en marmotte, les bérets et les mouchoirs ajustés avec art, les fleurs artificielles, les plumes, les aigrettes, les marabouts, tout cela leur est parfaitement inconnu. Les Espagnoles ne se coiffent qu'avec leurs cheveux. Il est vrai qu'elles mettent beaucoup de soins à les arranger, les relevant avec un peigne d'un beau travail, et y ajoutant des

fleurs naturelles. Jamais le peigne d'un coiffeur n'a profané la tête d'une Andalouse. Elles aiment beaucoup les fleurs, qu'elles ne placent jamais sur leur sein, mais qu'elles posent dans leur coiffure ou qu'elles attachent avec une épingle sur la manche de leur jubon, un peu au dessus du coude.

L'éventail est le meuble essentiel, le complément indispensable de la toilette des dames. Aussi ne négligent-elles en aucune circonstance ce sceptre dont elles savent se servir de tant de manières, et avec une grace toujours nouvelle. Au mois d'août, l'éventail sert à les rafraichir; en hiver, c'est un joujou dont les propriétés et les avantages sont de la plus haute importance. On s'amuse avec l'éventail, on en compte les paillettes, quand la conversation languit ou qu'on ne sait que dire. Veut-on se moquer de quelqu'un? on se retranche derrière ce rempart et on rit tout à son aise. A la promenade, on se fait des signes avec l'éventail, qui, placé d'un coté du visage, a le double agrément de voiler le jeu muet de l'amoureuse à celui dont elle doit se méfier, et de permettre au gracieux sourire d'arriver à son adresse. Une Andalouse aimerait mieux mourir d'ennui chez elle que sortir sans éventail.

Le blanc et les étoffes de fantaisies se réservent pour les déshabillés. La saya et la mantilla ne se mettent que pour sortir; on quitte l'une et l'autre en rentrant à la maison. Une Andalouse *con saya y mantilla*, en costume de ville ou de promenade, est un de ces rêves que l'imagination aussi bien que la plume sont incapables de rendre.—Je dois parler aussi des *majos* et des *majas*; c'est ainsi que l'on nomme les petits-maitres et les élégantes du second ordre. Une culotte courte de soie, gilet et veste de la même étoffe et de différentes couleurs, composent la toilette du majo; tous ces vêtemens sont très justes et collent sur le corps. Ils sont garnis sur toutes les coutures de galons ou d'une espèce de frange en or ou en argent. Un rang de boutons très rapprochés s'étend sur toute la longueur de la culotte; la veste et le gilet en ont trois ou quatre rangs; ces boutons sont dorés ou argentés, selon la frange avec laquelle on les assortit. Des bas de soie blancs, avec des jarretières flottantes, des escarpins à grandes boucles d'argent, un ample manteau de soie cramoisi, jeté sur l'épaule, laissant la moitié du corps à découvert, complètent ce brillant costume. Les cheveux réunis forment un gros nœud appelé *trueno*, tonnerre; le majo se coiffe avec une espèce de bonnet qui semble ne pas tenir sur sa tête. — Le costume de majas est absolument semblable à celui des majos; elles portent aussi le cadogan, orné d'une ganse de rubans roses ou bleus. Les manches de leur jubon sont garnies de franges d'or ou d'argent, et d'une infinité de boutons, ainsi que le bas de la saya, — L'habit de majo, quoique très riche, n'est en usage que parmi les gens de la classe moyenne: mais les lions de la haute société le portent quelquefois par caprice.

(*Traduit du* WORLD OF FASHION)

Théâtre-Français.

La *Calomnie*, comédie en cinq actes, par M. SCRIBE.

Bertrand et Raton avait été pour M. Scribe un fort honorable début dans la carrière de cette comédie morale et flagellante dont *la Calomnie* est encore une manifestation : écho, il est vrai, fort affaibli, de ce grand succès qui nous attirait tous au théâtre de la rue Richelieu il y a quatre ou cinq années. Il semble que le fauteuil académique a été funeste à M. Scribe comme à tant d'autres; aujourd'hui que sa dernière œuvre en est à la cinquième représentation, que toutes les voix de la presse amies ou ennemies se sont prononcées sur elle, et qu'elle a été envisagée sous tous les points de vue, il est permis de dire que *la Calomnie* ne sera pas une œuvre durable, et qu'à l'exemple de *la Camaraderie*, sa sœur, elle s'éteindra à petit feu et s'exilera sans bruit du répertoire. M. Scribe n'a jamais peut-être développé une aussi grande adresse d'intrigue et de jeux de scène, mais encore fallait-il que le canevas si habilement tressé fût jeté sur un fond de plus de consistance que celui qu'il a imaginé. — De quoi vivrait-on, je vous prie, si on ne médisait pas, si on ne calomniait pas dans ces villes de bains si ennuyeuses par elles-mêmes, qu'elles se nomment Dieppe ou Spa, Aix-la-Chapelle ou Wisbade? La calomnie, à Dieppe, entre un bain de mer et un bal n'a donc aucune portée réelle. Et puis, convenez qu'il est bien malheureux parce qu'une jeune fille a bon cœur, et obtient pour une pauvre famille ruinée un secours de son cousin le ministre, de se voir aussitôt salie du nom de maîtresse de cet homme, honnie par sa famille, repoussée par son futur, et ne trouvant en dernier lieu de refuge que dans les bras de ce même ministre, qu'aussi bien elle préférait à tous les autres sans oser le dire et qui devient son époux. Si la pièce de M. Scribe pouvait prouver quelque chose, elle démontrerait que la calomnie, dans certaines circonstances, est au moins bonne à faire le bonheur de deux individus, et alors nous demanderons si, à ce titre, elle méritait d'être placée par Virgile à l'entrée de l'Averne :

Luctus et ultrices posuêre cubilia Curæ.

Firmin, dans le rôle du ministre, et Mlle Plessy, dans celui de la jeune fille, ont eu de fort heureux momens; le surplus a été joué avec cet ensemble qu'on retrouve quelquefois à la Comédie-Française et qu'il faut s'empresser de reconnaître, puisqu'après tout il ne lui reste plus guère que ce mérite là, à cette pauvre Comédie.

Parlerons-nous des *Nozze di Figaro* et de *Tancredi*? Dirons-nous un mot de Rubini, de Tamburini? A quoi bon? Qui donc ignore que Rubini et Tamburini sont de grands chanteurs, Mozart et Rossini de grands maîtres? La louange est lasse de ces gens-là. Mais nous ne passerons pas sous silence Lablache qui s'était

dernièrement donné une entorse; Mlle Pauline Garcia qui, assure-t-on, va se marier, non plus avec M. de Bériot, mais avec un homme de lettres. A propos, ne trouvez-vous pas que les gens de lettres se marient beaucoup. Leur Société n'y gagnera pas plus qu'à la publication de *Babel*. — En revanche, le Théâtre-Italien va gagner quelque chose : M. L. Viardot a remis cette semaine entre les mains du ministre de l'intérieur, sa démission de directeur à partir du mois d'octobre prochain. Les artistes de l'Odéon, qui ne sont pas Bouffes pour ne pas rire, ont eu un instant l'heureuse idée de remercier M. Viardot en donnant une représentation à son bénéfice.

Opéra-Comique.

CARLINE, opéra comique en trois actes, paroles de MM. LEI VEN et BRUNSWICK, musique de M. AMBROISE THOMAS.— Débuts de Madame Henri Potier.

Voici un théâtre qui ne se lasse guère. Tous les jours ce sont des débutans ou des opéras nouveaux. La dernière fois nous avions à constater le succès de *la Fille du Régiment*; ce soir il nous faut tremper notre plume dans le miel pour écrire que Mme Henri Potier est bien cette ravissante et blonde femme dont le dernier hiver nous avait révélé les graces et la jolie voix dans maints concerts. Celle-là est belle sans hyperbole, et ce qui n'est pas davantage hyperbolique, c'est que M. Ambroise Thomas n'a pas voulu, comme n'eussent point manqué de le faire en pareil cas tant d'autres compositeurs, que la figure de Mme Henri Potier fît tous les frais de l'opéra. La musique de *Carline* est gracieuse, bouclée et blonde, passez-moi le mot, comme l'actrice. — Le poème, d'ailleurs, s'est tenu dans une neutralité fort estimable ; il s'est bien gardé de distraire une rose de la couronne de Mme Potier, ni de faire tort, par un excès de pindarisme ou d'imagination, aux douces mélodies de M. Thomas. — Si, dans une œuvre musicale quelconque, vous avez la fâcheuse habitude de tenir à l'intrigue, voici, en peu de mots, celle de *Carline :* — Une grande dame, abandonnée par son amant qui s'est épris d'un fol amour pour l'actrice italienne, force Carline à quitter le théâtre et à se retirer dans une ferme. Cette ferme appartient à la grande dame, elle y trouve Carline métamorphosée en paysanne, Carline qu'elle ne connaît pas et qu'elle emmène avec elle à Paris où elle la fait passer pour une riche héritière, et apprête à son amant, toujours cruel, la mystification d'en faire sa femme. Au moment de la signature du contrat, la grande dame ouvre ses salons à tous ses amis pour qu'ils soient les témoins de sa vengeance ; mais Carline se fait connaître aux applaudissemens de tous, et la toile tombe sans aucune espèce de mariage. — Diderot a écrit quelque chose là-dessus, et M. Ancelot, qui mériterait bien par toutes ses chutes d'être de l'Académie, a badigeonné, avec le roman de l'encyclopédiste, un drame qu'on appelait *Léontine*.

Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Bianca Contarini, mélodrame en cinq actes, par M. Paul FOUCHER.

Vous avez lu *Lara*, ce beau poème de lord Byron ; ou au moins vous vous rappelez *Pauline*, ce gracieux roman d'Alexandre Dumas; ou par hasard il vous est tombé entre les mains *l'Uscoque*, ce méchant livre de George Sand, qui en a tant écrit d'admirables? Ces trois œuvres, quant au fond, appartiennent à la même famille ; les deux dernières dérivent évidemment de *Lara*. Quelle plus dra-

matique donnée, en effet, que cette histoire d'un brigand, pirate, bandit de montagne ou voleur de grand chemin, qui devient l'époux d'une jeune et blanche fille, ignorante de ses aventures, qui ne les connaît que plus tard, et qui, de ce moment, ne l'en aime que davantage et partage avec lui ses destinées et ses périls. — *Bianca Contarini* est une troisième édition de *Lara*, M. Paul Fouché n'en a voulu faire ni un roman ni un poème, il en a tout prosaïquement taillé un mélodrame sans aucune prétention littéraire, et que vous irez voir si bon vous semble.

Deuxième et dernière soirée musicale de MM. H. Herz et Géraldy.

Le public n'était pas moins nombreux ni moins choisi à cette seconde soirée qu'à la première; Mme Nathan-Treillet a chanté avec beaucoup d'expression et d'ame le grand air de Duprez au dernier acte de *Guido :* Mme Dorus-Gras a obtenu son succès habituel dans le duo de la *Villanella feudataria*, avec Géraldy, et l'air italien si bien écrit pour sa voix et ses extrêmes délicatesses de gosier, par M. Burgmuller. — Théodore Haumann, sur le violon, a électrisé son auditoire. — Henri Herz, Géraldy et Dorus ont épuisé tous les applaudissemens.

Soirée musicale de M. Henri Litolff.

C'était le premier concert de ce jeune pianiste dont la réputation date de la charmante matinée de *la France musicale*, aussi a-t-on pardonné de bon cœur à son inexpérience d'avoir distribué un tiers au moins de billets en sus de ce que peuvent contenir les salons d'Erard.— Cette soirée, au surplus, était intéressante à beaucoup d'égards. — Nous y avons entendu Mme Dorus-Gras que les bravos suivent de l'Académie-Royale dans les salons, Mlle Loïsa Pujet qui, pourquoi craindre de le dire ? compose mieux qu'elle ne chante ; Mlle Bincourt et Roger auquel les concerts semblent plus favorables que la scène, parce qu'ils mettent mieux en relief les délicatesses de sa méthode ; Inchindi qu'il ne faut pas oublier; Séligmann qui soupire sur le violoncelle; Delabarre dont le hautbois chante si bien les *Bleuets* de Haas ; et, enfin, Henri Litolff, digne élève des grands maîtres et qui les aime aussi chaleureusement qu'il les glorifie sur son piano.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

ACADÉMIE ROYALE. — Jamais nous n'avions encore vu une aussi grande affluence aux bals de ce magnifique théâtre que cette année ; jamais non plus les nuits ne se sont passées, à la fois plus joyeuses et plus tranquilles. Pas d'encombremens, pas de disputes ; partout de l'ordre, partout de l'air. En vérité le carnaval de l'Opéra ressucite pour nous l'âge d'or.

OPÉRA-COMIQUE. — Le théâtre de la place de la Bourse doit aussi avoir sa part dans ces éloges ; ses fêtes nocturnes du samedi ne manquent jamais d'attirer la foule.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE. — La glorification de ces bals n'est plus à faire, à eux la première place dans les baccanales dansantes, costumées, parées et coquettes du dimanche.

LA SYLPHIDE

Robe de velours des Indes, Rubans de satin.
Robe de velours d'Espagne avec volants brodés de soie (Mlle Augustine)
Coiffure réseau d'or & Chapeau de crêpe & d'Angleterre (Sauvinet)

DIRECTION, RUE FLÉCHIER, 4.

7 mars.

Le bal de Mme Th. et celui de Mme M. ont occupé tout Paris lundi et mardi-gras. On a remarqué les costumes les plus riches et les plus élégans.—Une grande dame polonaise avait, dit on, trois millions de diamans sur elle. Son costume russe était magnifique. Elle avait mis non-seulement ses diamans, mais ceux de sa famille, et elle a surpassé de bien loin le luxe de notre France appauvrie, qui se croit bien élégante lorsque quelques unes de ses *lionnes* possèdent un écrin de 500 mille francs. La duchesse d'O. était remarquable par sa simplicité et contrastait, sans y perdre, avec la comtesse de S. et ses diamans. Elle avait copié le costume de Mlle Falcon dans *la Juive*; ses traits réguliers et le calme de son visage étaient parfaitement en harmonie avec ce déguisement.—Le comte de S. avait un costume indien, fait dans le pays même. Il est en or, doublé de velours écarlate, et le manteau bleu est brodé d'or.—Mlle de G. avait, chez Mme Th., un costume arabe. Elle était charmante, par opposition avec sa toilette. Mlle de G. ressemble à un tableau de vierge de Raphaël; ses yeux, son sourire, ont quelque chose de modeste et de candide, que ne peut avoir *la fille du désert*, ou du moins qu'on ne lui suppose pas. Pour un déguisement, il est quelquefois fort adroit de saisir ainsi l'opposition du costume que l'on choisit avec l'expression de la figure. Mlle de G. a eu le plus grand succès.

Les modes du soir sont toujours les mêmes à peu près; seulement, on porte beaucoup plus de coiffures apprêtées qu'au commencement de l'hiver. Les turbans sont plus que jamais adoptés par l'élégance. Mme Galy en a fait un qui a été imité aussitôt par plusieurs marchandes de modes. Ce turban est en velours noir. Le fond est en velours rouge, brodé en or, à la manière orientale. Il est impossible de voir rien de si élégant que cette coiffure. On porte aussi beaucoup de guirlandes rondes. Maigret en fait de délicieuses avec des roses du Bengale et des fleurs bleu-de-ciel. La guirlande doit être posée avançant un peu sur le front, comme celles des statues antiques; elle continue le tour des cheveux, relevés toujours très bas. Ces deux guirlandes donnent une grande élégance à la taille et au visage. Nous avons souvent blâmé les fleurs près du visage, mais il est impossible de ne pas avouer que cette coiffure l'embellit au lieu de lui nuire.—On porte beaucoup de perles dans les cheveux. On fait aussi des glands de perles, qui tombent sur le

cou, au bout d'une longue chaîne, qui a été nattée avec les cheveux. La dentelle noire ou blanche, noire surtout, est fort jolie avec cet ornement. Les fleurs en perles sont adoptées; mais les femmes qui les portent ont un peu l'air d'une statue de Sainte-Vierge. Pour peu qu'on ait avec cela une robe de guipure doublée de bleu, l'illusion est complète.

Pour le matin, les cols en guipure, ou brodés sans garniture, sont toujours à la mode. Mme Grignon a des broderies qui sont inappréciables en ce genre. Elle prépare, pour le printemps, des robes du matin qui seront fort belles. Nous conseillons à nos abonnées, si elles ont des robes d'étoffe à faire faire, d'attendre un peu la décision parisienne pour la forme des manches. Nous prophétisons une grande révolution dans les manches longues. — La mode Pompadour, étant victorieuse de toutes les autres cet hiver, sera probablement encore en faveur au printemps, et avec les corsages à pointes, les robes bouffantes, les hautes garnitures, les manches jardinières ne seront plus possibles. Elles seront plates et en biais probablement. Déjà les élégantes du faubourg Saint-Germain les ont adoptées. La duchesse de M... n'en porte plus d'autres, ainsi que Mme de B... Nous n'osons encore les conseiller, tant qu'elles ne seront pas généralement adoptées par toutes les femmes qui se mettent bien; mais nous prévoyons que cette mode sera certainement reçue dans quelques temps. Nous allons, pas à pas, aux modes de la régence. Dieu nous préserve de les adopter tout-à-fait. Nous avons trop bon goût pour cela. — La corbeille de la duchesse de Nemours va fixer nos incertitudes à cet égard. Palmire garde encore son secret, mais nous le saurons bientôt. La princesse Victoire est, dit-on, fort belle et fort élégante; elle va décider les toilettes de printemps, avec lequel elle arrive en France. — Les ombrelles subissent aussi une grande innovation. Les *marquises* prendront la place des ombrelles ordinaires, si incommodes et si gênantes. Ces nouvelles petites ombrelles seront beaucoup plus commodes et garantiront aussi bien du soleil; les autres étaient de vrais parapluies. Verdier, comme toujours, établira la mode à cet égard. Il prépare dans ses magasins des choses charmantes. Bientôt, en effet, on aura besoin de se garantir du soleil; les feuilles commencent à pousser, et le printemps s'annonce. Il est temps qu'il vienne un peu ralentir cet amour de monde et de bruit qui a saisi toutes les classes parisiennes. Personne ne reste chez soi; mais à force de s'amuser, on a fini par s'ennuyer. Les femmes sont maigres et malades, elles plient sous le poids des garnitures et des brimborions dont elles sont surchargées; elles font déjà le projet de quitter Paris de bonne heure pour aller dans leurs terres se reposer des fatigues du grand monde.

Les promenades au bois de Boulogne, en calèche ou à cheval, sont prévues et arrangées pour la fin du mois. Dès qu'on n'aura plus à veiller toute la nuit, à

dormir tout le jour, on prendra un nouveau moyen de passer le temps. — De nouveaux ouvrages de tapisserie viennent d'être choisis par les infatigables travailleuses en ce genre. Les plus gracieux dessins sont copiés d'après les tapisseries. Les pierres d'imitation font partie de ces sortes d'ouvrages. On ne peut, à la vérité, s'en servir pour meubles, mais comme *portière*, ou comme couvre-pied, c'est fort riche et fort élégant. Le défaut de cette nouveauté est peut-être de l'être trop; il n'est jamais de très bon goût d'étaler, comme magnificence, un ornement qu'on avoue être faux, quand il pourrait être vrai. Ces perles brillantes ne sont jolies qu'avec beaucoup de lumières, et dans un très riche appartement. — Les tapis dans l'escalier, et dans toutes les pièces d'une maison élégante, deviennent aujourd'hui de rigueur. L'escalier est, selon la mode anglaise, devenu une pièce de plus. On y met des fleurs, des arbustes de grand prix. Les stores ou les vitraux coloriés en font même partie obligée. Les calorifères chauffent le vestibule et l'escalier. On est *chez soi* en entrant sous la porte cochère. Les domestiques sont obligés aux gants blancs pour servir à table, même quand la maîtresse de la maison n'est qu'en famille. La poudre est pour la grande tenue. Le cocher, seul, doit être toujours poudré. Les livrées rentrent en faveur. Les culottes courtes et les bas blancs sont même aujourd'hui, pour les gens, de tenue ordinaire. Ils ne portent les guêtres de chasse que le matin. Dès qu'ils sont rentrés, ils mettent les bas blancs. Les valets de chambre seuls sont en noir des pieds à la tête.

Les fleurs, dans les appartemens, sont adoptées comme des meubles indispensables, même cet hiver; les serres chaudes encore plus recherchées. Dans presque toutes les maisons élégantes, maintenant, il y a une serre chaude. On ne pouvait choisir un luxe mieux entendu et plus généralement aimé.

Mme J. D'ABRANTÈS.

BAL DE M. LE COLONEL THORN.

Tout le monde à Paris connaît l'hôtel Monaco, véritable résidence princière, qui appartient à Mme Adélaïde et qu'occupe aujourd'hui M. le colonel Thorn, cet Américain qui est si bien devenu Français par son goût et ses somptueuses prodigalités. Bien des fêtes, bien des concerts se sont déjà donnés dans ces beaux salons tout imprégnés des souvenirs splendides d'un autre siècle; mais aucune de ces réunions magnifiques ne saurait entrer en comparaison avec le bal travesti qui a eu lieu lundi dernier, et dont les honneurs ont été faits avec une aisance sans égale par cette famille des Thorn,

aussi bien partagée sous le rapport de la fortune que sous celui de la beauté : j'en aurai dit assez en nommant Mme de Varennes, Mme Thorn jeune et Mlle Jenny Thorn.—Pour nous qui n'aimons pas ces plaisirs publics où le premier a sa part et où personne ne s'amuse, qui ne comprenons pas l'Opéra en dépit de ses mille lumières et de son orchestre monstre, le carnaval menaçait cette année de passer inaperçu; il semblait que ces folles réminiscences du mois de février que l'on comprend et que l'on glorifie si bien à Venise et à Rome fussent chassées de notre beau Paris par je ne sais quelle influence puritaine ; aussi l'annonce de la fête nocturne de M. le colonel Thorn mit-elle en émoi toutes les coquetteries et tous les rêves, et je me garderai bien de dire combien de cœurs de jeunes femmes et de jeunes filles ont délicieusement palpité à l'approche de cette soirée féerique. Que d'imaginations ont battu la campagne à la recherche d'un travestissement ou d'une fantaisie ! Avec quelle importance et quel amour on a médité le style de sa coiffure ou la physionomie de son costume ! Mais plus d'un coiffeur a fait défaut, plus d'une couturière s'est laissée surprendre par le temps qui fuit rapide devant le plaisir, et parmi toutes ces belles invitées, plus d'une, hélas ! a attendu son chaperon ou sa robe, tandis que ses chevaux piaffaient d'impatience dans la cour et que dans les salons de M. Thorn, les actes variés de la fête se succédaient, se précipitaient vers le dénoûment. — Laissons donc ces nobles dames gémir des retards dont nous ne sommes pas cause, et entrons à l'hôtel Monaco.

Il est dix heures, et déjà les deux grands salons, où les lambris, les glaces et le velours resplendissent à l'éclat des lustres et des candélabres d'or, sont remplis d'une foule qui a laissé ses blasons à la porte, et qui n'apporte chez M. Thorn que l'élégance des manières ou les charmes de la beauté. Ce ne sont plus les modes d'hier, les bigarrures de notre époque, nos habits étriqués et nos cravates raides ; toute cette aristocratie qui se presse là s'est pour ainsi dire transfigurée ; elle est revenue comme par enchantement à l'âge d'or de ses aïeux. Nous ne sommes plus chez M. Thorn : l'hôtel n'a pas changé de nom, c'est toujours la rue de Varennes qui passe sous ses hautes fenêtres, mais sur les canapés de satin, sur les causeuses douillettement ouatées, ce sont les amies ou les compagnes de la duchesse de Châteauroux ou de Mme Dubarry. Voici revivre ces beaux règnes de Louis XIV et de Louis XV, règne de gloire, règne de plaisir. Ici les duchesses de Lauzun, de Praslin, d'Egmont ; plus loin Mlle de Lafayette ou Mlle d'Entragues, et, en descendant toujours, la duchesse de Presle, Mme de Montesson et la marquise de Créqui. — Ceci était la physionomie générale de la fête : il y avait beaucoup de paniers, de talons rouges, d'épées et de dentelles flottantes ; c'était un filial hommage rendu par la France du dix-neuvième siècle, qui se trouvait en majorité chez M. Thorn, à la France du dix-septième et du dix-huitième siècle. Mais les étrangers étaient

venus, portant chacun avec soi son individualité distincte, ayant tous quelque chose du temps qu'ils préféraient ou du pays aimé. Et ces costumes nuancés jusqu'à l'infini, éparpillés avec leurs couleurs et leurs fantaisies sans nombre entre quatre ou cinq cents invités, faisaient parcourir à l'esprit, sans aucun effort, plaçant les transitions les unes à côté des autres, plusieurs périodes d'histoire.

La jeune et jolie duchesse de Dino était en dame hollandaise de l'époque espagnole, de ce temps où Guillaume-le-Taciturne faisait la guerre et où Marnix de Sainte-Aldegonde chantait. La comtesse de Semailoff portait le costume admirable de richesse et de pierreries de la duchesse de Mantoue, une des étoiles de la famille palatine de Gonzague. A côté d'elle brillait la marquise de Poldi, en princesse d'Este, duchesse de Ferrare, et tout le monde, voyant la mère si gracieusement rajeunie d'Eléonore, pensait à ce pauvre Torquato Tasso, dont M. Eugène Sue avait emprunté le pourpoint de velours noir. Que dirai-je de la marquise d'Alcanizes, ravissante de fraîcheur et d'éclat, et qui, comme pour se donner un démenti vivant s'amusait à représenter *la Nuit?* Sa robe, d'une vaporeuse gaze noire était semée d'étoiles d'argent, et dans sa chevelure, la blonde Phœbé de Lamartine avait pris la forme d'un croissant en brillans. La comtesse de Marescalchi, si belle et si vantée déjà quand elle n'était que demoiselle de Pange, était travestie en ondine. Elssler ou Taglioni, j'en suis sûr, eussent envié ce costume, et voudraient pour beaucoup l'avoir imaginé. La comtesse de Marescalchi avait une robe de dessous en drap d'argent, celle de dessus était d'une fine gaze blanche, sur laquelle se jouaient, comme sur le cristal transparent d'un ruisseau, une multitude de plantes et de fleurs marines. Mlle de Miraflores était admirablement travestie en Gitana. Les grâces du costume grec, l'auréole de poésie dont l'a si noblement entouré Byron, avaient flatté plus d'un caprice : la fiancée d'Abydos avait retrouvé ses sœurs dans lady Dorsay, miss Collier, miss Rolly et Mlle de Brignolles, la gracieuse fille de l'ambassadeur de Sardaigne. Mlle de Noailles et Mlle de Koneritz étaient charmantes en Juives, et le jupon court de la paysanne hongroise allait à ravir à Mlle d'Appony, la fille de l'ambassadeur d'Autriche. C'était en vérité l'apothéose des paysannes. Fontenelle aurait fait toutes sortes d'églogues là-dessus. Lady Georgina, fille de lord Granville, portait le costume d'une riche fermière anglaise du temps de Cromwell. Miss Mac Farlen répandait autour d'elle le virginal parfum de la rosière. Mme la princesse de Lingua-Glossa et Mlle de Rothschild avaient emprunté les pittoresques atours de ces brunes femmes de la campagne de Rome.

Qu'on juge maintenant de l'effet que dût produire, au milieu de tous ces diamans et de toutes ces étoffes de soie, de ces garnitures pompeuses et de ces ébouriffantes toilettes à la Pompadour, la venue d'une jeune et rose femme,

suave émanation de Sorrente, apportée au milieu des lumières de cette nuit aristocratique sur un rayon de soleil italien! Un murmure approbateur s'éleva sur le passage de la belle marquise de Salvo, qui s'oubliait sous la jupe de soie brochée, brodée, chatoyante de couleurs, et le corsage de satin bleu-de-ciel rehaussé d'or de la paysanne des douces montagnes romaines. — A ce moment une sorte de fanfare se fit entendre, les portes de la grande galerie furent ouvertes, et le monde, qui jusque là encombrait les salons, y reflua, poussé par une mascarade d'un goût tout-à-fait de circonstance : six hommes, espèces de centaures du carnaval, traînaient un char dans lequel se trouvaient deux princesses fantastiques, et dont le prince de Belgiojoso était l'Automédon. L'arrivée de cette mascarade dans la grande galerie fut le signal des danses. — On commença par le menuet de la reine, où figuraient six dames et autant de cavaliers, et auquel prirent part Mme la comtesse de Larochefoucauld, Mme de Varennes, Mme Thorn jeune, Mlle Jenny Thorn, la marquise de Terzi, avec le comte d'Appony, cousin de l'ambassadeur, le marquis de Terzi, le comte Estherazy, attaché à l'ambassade. Le prince de Belgiojoso chanta ensuite la fameuse romance du *Postillon de Lonjumeau*, et tandis qu'il chantait, dansaient de gracieuses demoiselles brunes et blondes. Il y eut après une mazourka, et je ne sais combien de pas de caractère et de danses nationales qui amenèrent, sans que personne y songeât, l'heure propice du souper.

Alors on put admirer à loisir l'élégance et la variété des travestissemens : Mme la baronne Delamarre et Mme de Courval en chasseresses du temps de Louis XIII, Mme la baronne Anselme de Rotschild en amazone du siècle de Louis XIV, Mme la comtesse Lehon en toilette de chasse, et plus que jamais fidèle à la poudre; et puis, toujours dans la même époque et le même style, Mme la marquise de Cabriac, les comtesses de Bonneval, de Gouillon, de Ségur, les deux marquises de Vaugué, Mlle Denin, la comtesse de Laferonnays, Mme de Lagrange, et d'autres dont les noms m'échappent. Les duchesses de Talleyrand, de Berwick et de Valençay, la princesse Rausamoffsky, la marquise de Brignolles et la duchesse de Valiero, étaient ruisselantes de pierreries. Le fils de la duchesse de Berwick, jeune homme de seize à dix-huit ans, portait, comme un page de la cour de l'empereur Maximilien, le justaucorps de satin et la colerette de ce redoutable Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, son ancêtre; M. de Mareuil avait un des plus beaux habits du siècle de Louis XIV que nous ayons jamais vu; le duc d'Ossuna, en Philippe II, était d'une richesse et d'une vérité prodigieuses; le comte Charles de Mornay, en grand seigneur suédois, M. Anatole de Démidoff en Tartare russe, M. de Varennes et M. Heanich en Arabes, les ducs de Valençay et de Dino en seigneurs de la cour de Guillaume d'Orange, à l'époque de l'affranchissement des Provinces-Unies, et M. Hope, en banquier hollandais.

Après le souper, les quadrilles et les galops recommencèrent ; à six heures seulement, M. et Mme Thorn se retirèrent dans leurs appartemens, et à cette heure on dansait encore, entre le jour et la nuit, entre l'éclat mourant des lustres et les premières teintes matinales qui blanchissaient les draperies, tant on avait de peine à quitter ces salons pompeux, à dire adieu à cette fête qui n'a pas eu sa pareille cet hiver et qui n'aura pas son lendemain, tant cette nuit-là, le char mélancolique des heures avait roulé rapide au seuil de l'hôtel Monaco.

Comte DE *****.

L'ÉCOLE DES JOURNALISTES,

Par madame Emile de Girardin.

L'auteur de cette comédie ayant passé la première phase de sa vie littéraire sur les hauteurs de la poésie la plus idéale, et la seconde, au milieu du train d'esprit terre à terre du journalisme, a été à même de suivre toutes les natures de la pensée, de connaître le ciel, la terre et même l'enfer du monde intellectuel, et pouvait tracer parfaitement le tableau où tous ces événemens devaient être représentés. C'est ce qui nous manque d'ordinaire à nous autres femmes qui voulons écrire, — créer dans l'esprit, — nous voyons trop peu : le monde, pudique envers nous, nous cache ce qu'il a d'impur, se dérobe à nos yeux dans ses momens de désordre et d'ivresse, et nous laisse sur l'horizon assez stérile des convenances, sans autres renseignemens au-delà que notre imagination.

Mais Mme Emile de Girardin s'est trouvée initiée aux secrets de la presse périodique. Elle a vu les machines placées derrière l'autel pour faire mouvoir l'idole devant qui le peuple s'incline ; elle a vu dans l'abandon de l'intérieur le juge qui va siéger et le prêtre qui va sacrifier ; elle a su l'orgie où ils s'ébattent avant d'aller, en chancelant, se livrer à leurs saints offices ; — aussi son premier acte où le vin coule, où les verres se brisent, où les rires éclatent, où tombent les naïvetés de la turpitude qui se grise, est plein d'une spirituelle vérité. Et dans les derniers, où apparaissent les sentimens élevés, les douleurs de la vertu outragée, les anathèmes de l'artiste abandonné, la femme poète a retrouvé ses nobles et touchantes inspirations des anciens jours. — Ce drame avait donc bien des élémens de perfection. Nous pensons que s'il ne l'a pas at-

teinte, il faut en attribuer la faute à l'idée novatrice de clore une action au quatrième acte et l'autre au cinquième. L'auteur a sans doute été conduit à cette forme par le besoin de montrer, dans les diverses sphères, les maux causés par le journal, — le journal, ce buisson épineux où le troupeau, en passant, doit laisser tant de laine ! — où ce banquier laisse ses trois cent mille francs amassés sur les chemins de fer, ce prolétaire, sa jambe et son bras tombés dans les émeutes, cet artiste sa gloire, cette mère l'estime de sa fille, cette femme le bonheur de son amour, où laisse bien plus encore, celui qui jette ce cri profond et déchirant, qui vient retentir dans nos ames : Sans les journaux, Messieurs, j'aurais été poète !—Dans la famille, les troubles suscités par les accusations d'un feuilleton calomniateur sont dissipés par la franchise et la tendresse, qui triomphe de tous les soupçons ; mais chez le peintre, autrefois si grand, si admiré, maintenant seul, pauvre, honni du public, abandonné de ses élèves et de sa propre confiance, chaque coup de la satire frappe au cœur, et l'auteur a eu des paroles bien éloquentes pour peindre la mort qu'ils apportent. — Cependant quelles que soient les richesses de cette espèce de drame à fleur double, cette manière offre trop d'inconvéniens : le lecteur qui a passé par les émotions d'une pièce et qui en sort consolé, ne peut ainsi se reprendre de suite à d'autres intérêts, à d'autres douleurs.

Après avoir montré l'état déplorable du journalisme, Mme Emile de Girardin a des lueurs d'espérance pour sa conversion. Au premier acte, elle le met au nombre des grandes choses dont on a abusé, et montre pour lui le sort de la religion, de la monarchie, de la liberté, tombées par l'excès de leur puissance ; mais, à la fin de la pièce, elle semble penser qu'il peut, dans un heureux perfectionnement, portant enfin vers le bien ses vastes facultés, guérir les maux qu'il a causés.

Nous sympathisons bien mieux avec cette dernière croyance ; car le journalisme semble encore à l'état de barbarie, aux déportemens d'un pouvoir qui naît plein d'ignorance. Ces bandes de journalistes sont vraiment les seigneurs armés des premiers temps féodaux, ces nobles bandits qui, sous prétexte de garantir le pays et de protéger les vilains, battaient les chemins, dévalisant l'église, le champ et la cabane. Tel est le train de vie des seigneurs de la presse : l'autel qu'ils démolissent et dont ils brisent les vases, est la réputation de l'artiste dont ils jettent les œuvres à terre, si bien que le Dieu doute de lui-même ; la cabane où ils mettent le feu, est la famille dépouillée par eux de ses croyances et de ses paisibles amours ; — la vie privée est la fiancée dont ils souillent la couronne. Ils se battent entre eux pour mieux massacrer le champ dont ils foulent tous les épis sous les pieds de leurs chiens et de leurs chevaux.

Les méfaits du journalisme resteront inscrits dans le livre de Mme de Girardin, énumérés avec verve et courage. Après toutes ces erreurs des écrivains

de la presse, j'en signalerai encore une, que je mettrai bien volontiers au nombre des plus reprochables, c'est d'avoir généralement méconnu le mérite de leur saillant et véridique portrait. Coupables envers tout, devaient-ils l'être envers ce qu'il reste encore parfois de beau parmi eux : le talent et la poésie ?

CLÉMENCE ROBERT.

NOTRE-DAME-DE-LORETTE.

L'homme est surtout sublime alors que Dieu l'inspire,
Lorsque l'esprit d'en haut en ses œuvres respire !
Qui pourrait en douter en reposant les yeux
Sur ce que doit Lorette à l'art religieux ;
Lorsqu'au dôme sacré, coupole indéfinie,
On croit voir s'envoler vers les champs d'Ausonie
Ces anges emportant des plages de Memphis
L'humble toit qui cacha la Vierge avec son Fils ;
Lorsqu'humide de pleurs notre regard contemple
Les séraphins courbés sous la chaire du temple,
En un recueillement mystique et solennel,
Comme s'ils écoutaient la voix de l'Eternel ;
Ces bergers apportant les tributs de la terre,
Et leur pieux hommage à l'Enfant de mystère
Dont la pose, les traits et le regard de feu
A leurs yeux éblouis révèlent tout un Dieu ;
Et la toile où, paré de son adolescence,
Jésus de ses accens consacre la puissance
A confondre l'orgueil des docteurs d'Israël,
Où revit en Drolling un autre Raphaël ?

Mais pourquoi tout l'éclat de ce chœur où s'étale
D'un tapis opulent la pompe orientale,
Où des caisses de fleurs exhalent un encens
Qui rappelle Paphos et le culte des sens?
Pourquoi ces rangs nombreux de chaises azurées,
Ce splendide plafond, ces rosaces dorées,
Ces colonnes de stuc, ces rideaux fastueux ?
Oh ! ne dirait-on pas un salon somptueux ,
Décoré pour ces bals au prestige féerique ,
Où, par le bruit tonnant, par l'ensemble électrique
Du monde d'instrumens dirigé par Musard ,
Des masques entraînés, poussés comme au hasard ,
Courent, se déroulant comme un serpent immense ,
Tourbillonnant en flots comme un fleuve en démence ,
Mêlant les pieds, les mains, les souffles, les cheveux ,
Emportant les soupirs, les baisers, les aveux?

Pourquoi, lorsqu'il bâtit des temples catholiques ,
L'art n'imite-t-il pas ces vieilles basiliques

A la gothique voûte, aux noirs et froids carreaux,
Dont l'or, l'azur, la pourpre, inondent les vitraux,
Dont les soleils d'été n'ont à peine l'ombre,
Dont les marbres glacés, dont la majesté sombre
Même au cœur qui n'a pas le flambeau de la Foi,
Répandent les frissons d'un salutaire effroi,
Et du divin génie, éloquens interprètes
Régénèrent le feu de l'ame des poètes ? *

4 juillet 1837. EDOUARD D'ANGLEMONT.

SALON DE 1840.

I.

OUVERTURE.

Des gens toujours bien informés assurent que le Salon de 1840 n'attendait pour ouvrir ses portes aux Mécènes de tous les étages et aux critiques de toutes les teintes, que la fin du carnaval. Nous ne savons en vérité ce que les jours-gras pouvaient avoir de préjudiciable pour l'Exposition ; dans tous les cas, les amateurs de peinture qui avaient été assister à la descente de la Courtille, ont dû être mercredi matin tous portés au Louvre. C'est une galanterie à laquelle n'auront pas été insensibles les viveurs des *Vendanges de Bourgogne*.

Un usage aussi antique que peu solennel veut que dans ses premiers jours d'ouverture, le Musée soit le rendez-vous général de tous les désœuvrés et les flâneurs de Paris, qui ne viennent là ni pour juger, ni pour voir, mais pour déambuler par les salons et les galeries, pour s'informer si les escaliers de pierre n'ont pas changé de place, ou pour s'asseoir au soleil sur les banquettes de velours. Nous qui écrivons ces lignes, nous avons un peu fait comme ces badauds, nous nous sommes dit qu'il était de notre devoir d'aller au Salon le jour de son ouverture ; mais comme nous n'avions pas de lorgnette pour déchiffrer les numéros, nous nous sommes épargné la dépense d'un livret, et il ne nous a pas fallu vingt minutes pour passer devant toutes les œuvres de nos artistes vivans.

Aujourd'hui donc, nous ne sommes guère plus instruit que si nous n'avions pas été au Louvre, nous en sommes toujours aux on dit comme ceux qui ont eu le bon goût de s'abtenir de ce pélérinage ; à peine çà et là nous revient-il quelques réminiscences de noms ou de toiles aimés. — Ce que nous savons, c'est que sur trois mille neuf cents et quelques tableaux envoyés au Jury, deux mille quarante-cinq seulement ont été admis. Il est impossible que dans cet ostracisme de quinze

* Ces vers font partie d'un charmant volume de poésies que M. Edouard d'Anglemont s'apprête à publier sous le titre des *Eumenides*.

à dix-huit cents chefs-d'œuvre inconnus, le Jury, dont on conclame si haut les injustices, les partialités, l'ignorance, ne nous ait point épargné un nombre prodigieux de croutes, puisqu'il en reste encore une quantité si désespérante dans les compositions d'élite passées à son tamis. — Les maîtres boudent cette année et les peintres secondaires gagneront beaucoup à l'absence de Ingres, Paul Delaroche, H. Vernet, Decamps, Scheffer, Steuben, F. Winterhalter. Le public y gagnera-t-il autant? Je ne sache pas non plus que Ziegler ait rien exposé. En revanche, nous avons des scènes d'histoire de Jacquand, des marines de Gudin et d'Ysabey, des paysages de Cabat, des intérieurs de Granet, des scènes religieuses d'Eugène Delacroix, des fantaisies de genre de Duval-Lecamus, et au premier rang la belle, l'immense séance des Etats-Généraux à Versailles en 89, par Couder. Il y a aussi de beaux portraits de Charpentier et d'Amaury Duval, d'adorables têtes italiennes de Louis Boulanger et d'assez médiocres ressemblances de Dubuffe. — Mais ce qui cause une surprise agréablement nuancée de joie, c'est que par la guerre d'Afrique et la question d'Orient qui dominent, nous ayons été préservés à ce Salon de la sauvagerie des burnous et du chauvinisme des pantalons garance.

L'aspect général de l'Exposition est à peu près celui-ci : Les toiles d'histoire y sont en petit nombre à l'inverse des toiles chrétiennes ; les tableaux de genre occupent une fort honnête place, et les paysages fourmillent, il y en a de toutes les écoles et de tous les pays. Les portraits y sont, comme tous les ans, en majorité. Cette galerie des Gobelins est un vrai guet-apens, on y est pris comme dans les Fourches Caudines : à droite et à gauche, au dessus de vos têtes, se dressent, se hérissent, grimacent, Satans impurs, des couvées de marchands de la rue Saint-Denis et des nichées de confiseurs de la rue des Lombards. — Avouons cependant que le portrait chez nous tend à s'éloigner de la fabrique plébéienne à quarante francs (ressemblance garantie), pour revenir aux larges inspirations de l'école espagnole et de Van Dyck. Je citerai comme exemple, le beau portrait de Mlle Rachel, par Charpentier, et quelques autres, devant lesquels j'aurais voulu m'arrêter davantage.

Mentionnons encore les gravures, les sépias, les dessins, les pastels, les profils d'architecture et les mines de plomb, dont il sera rendu compte en leur lieu. — La galerie des antiques, consacrée à la statuaire, n'est pas encore ouverte. — En somme, le Salon de 1840, autant qu'il est possible de le prévoir après un premier et très fugitif examen, ne fera ni avancer ni reculer l'art; il prouvera seulement que les exhibitions annuelles sont peut-être un tort.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Théâtre-Français.

M. Védel a remis à M. de Rémusat la démission que probablement M. Duchâtel n'avait pas voulu accepter; il descend du fauteuil vert de la direction pour retourner à la comptabilité tranquille de la caisse. En attendant, M. Buloz, directeur de la *Revue de Paris* et de la *Revue des Deux Mondes*, remplit l'intérim. On est inquiet de savoir si M. de Rémusat a un directeur tout prêt ou s'il en demandera un à M. Samson. On commence à parler, qui pour un directeur de la banlieue, qui pour un journaliste. A côté de ces intrigues administratives, la

scène n'est pas inoccupée ; MM. les comédiens ordinaires persévèrent à ne pas engager Mlle Doze; Mme Dorval va reparaître dans Kitti-Bell de *Chatterton*, et répète activement son rôle dans le drame de George Sand.

Renaissance.

Le Zingaro, opéra de genre en deux actes, par M. TH. SAUVAGE, musique de M. FONTANA.

Qui dit Zingaro dit Bohémien, qui dit Bohémien dit danseur, qui dit danseur dit Perrot: voilà le poème de M. Sauvage ; et la musique de M. Fontana vaut le poème. Le musicien a travaillé pour le chorégraphe, je ne sais si Perrot a rendu la pareille au compositeur. En somme, il y a beaucoup plus de danse que de chant dans cet opéra mimé, où il est question d'un assassinat, d'un trésor enfoui, d'un trésor retrouvé et puis d'un mariage entre Perrot et sa femme, Mme Carlotta Grisi, qui danse et qui chante, mais qui n'est ni de la force de son mari par les jambes, ni de celle de sa belle parente Giulia des Bouffes par le gosier.

Théâtre du Vaudeville.

Le *Dompteur de bêtes féroces*, vaudeville en un acte par MM. THÉAULON et DARTOIS.

Nous sommes en plein carnaval, Mme Sapajou ne veut donner sa nièce, qu'à un homme capable de rivaliser avec Van Amburg et Carter. Le prétendant imagine de faire déguiser un de ses amis en lion et il dompte ce roi des animaux au grand attendrissement de Mme Sapajou, qui va combler ses vœux, quand vient se mettre à la traverse un autre drôle du quartier, affublé d'une peau de tigre et qui effraie du même coup le lion et celui qui le domptait. La diversion du tigre n'a d'ailleurs pas d'autre résultat funeste, le dompteur de bêtes féroces n'en devient pas moins l'époux heureux de la nièce de Mme Sapajou. — C'est tout ce j'ai à vous apprendre des Zingari qui jouent du violon comme des caniches.

Théâtre du Palais-Royal.

Indiana et Charlemagne, vaudeville en un acte par MM. BAYARD et DUMANOIR.

Je vous dis que nous ne sortons pas du carnaval, nous sortons seulement du bal de la Renaissance, et voici dans une mansarde séparée par une porte condamnée et une simple cloison, Indiana, culottière, par circonstance faite débardeur, et Charlemagne, chemisier, par fantaisie matelassé en hussard. Indiana et Charlemagne ont été mis au monde pour se comprendre, car ni l'un ni l'autre ils ne paient leur terme, à ce point que la culottière en doit deux et le chemisier trois : deux, passe encore, mais trois, c'est trop. On vient pour exproprier Charlemagne ; Charlemagne frappe à la porte d'Indiana, les obstacles s'applanissent, et en moins de quelques secondes le hussard a déménagé chez le débardeur tous ses meubles de jour et de nuit. — Ceci, on le voit, n'est pas autre chose qu'une seconde édition de *Passé minuit*. C'est une scène d'un grivois quelquefois un peu cru, faite tout exprès pour Déjazet et pour Achard et dans laquelle Déjazet est ravissante de champagne.

* * *

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

14 mars.

Déjà le soleil et les beaux jours ; déjà les violettes et l'odeur du printemps. Encore une nouvelle année ! car l'année commence réellement au printemps. Le bruit et la poussière des bals, deviennent encore plus insupportables avec cette nature qui réjouit et ramène à un nouvel ordre d'impressions et d'idées. La mode est l'étendard de chaque nouvelle saison. La plus délicieuse, la plus belle époque de son histoire éphémère, c'est le mois où nous sommes. C'est le détail des premières capotes roses ou bleues, et la forme et les étoffes dont elles doivent être faites ; c'est le nom des fleurs fraîches et odorantes qui doivent, en imitation, orner ces chapeaux ressuscités. Car, remarquez que chaque année, à chaque printemps, reviennent les mêmes usages, avec de très petites modifications. Les capotes de mousseline, doublées de rose ou de lilas, datent de l'invention même des chapeaux. Le muguet, le lilas blanc ou de couleur, la primevère, la giroflée jaune, les violettes de Parme, ornent de temps immémorial ces coiffures presque séculaires. — Cette année, les capotes sont de mode comme auparavant. Les plus jolies, sont en tulle blanc, avec des bluets ou du lilas-varin. On porte peu de rubans sur les chapeaux ; pour bien dire, on n'en porte plus. Les capotes claires n'en ont point ; et on ne sait bien à quoi s'arrêter encore pour les capotes de Longchamps. La mousseline l'emportera sur les rubans.—Mme Galy a déjà fait un chapeau de paille pour l'impératrice de Russie, et l'a entouré de mousseline blanche. Deux grappes de lilas, étagées l'une sur l'autre et posées sur des bouts de tarlatane, garnis d'une petite dentelle, sont tout l'ornement de ce chapeau, qui est vraiment le plus joli du monde. Le bavolet est également en mousseline, ainsi que les brides, qui sont longues et larges. Les formes seront très basses et très petites. On portera beaucoup de demi-voiles en dentelle ; mais ils doivent être très raccourcis du milieu de la passe et tomber très bas des joues.— Nous avons encore remarqué chez Mme Galy un chapeau de crêpe blanc, sans rubans ; tous les ornemens consistaient en crêpe et quelques blondes fort légères, et des plumes lilas posées en bouquet très ramassé. Ce chapeau a été fait pour la princesse de Mett..., à Vienne.

Les coiffures du soir sont toujours fort à la mode. On ne voit presque plus

de jeunes femmes même, coiffées sans quelque dentelle attachée à du velours, ou quelque turban surchargé d'or et de bracelets de pierreries. C'est à regret que nous signalons cette mode ; elle est si générale, que nous ne pouvons nous en dispenser. Mais il est à regretter qu'elle ait été adoptée par de très jeunes femmes, jolies et élégantes, dont la première beauté est la jeunesse et le contour gracieux de leur visage, et qui se vieillissent de dix années en s'attiffant de ces lourdes coiffures, qui ne leur vont jamais bien.

La forme de ces turbans est d'abord très incorrecte et très peu avantageuse à l'air du visage. Si nous avions encore, comme sous l'Empire, adopté le véritable turban de l'Orient, à la bonne heure ! mais il n'en est pas ainsi. Ce pauvre turban est en défaveur par toute la terre; c'est un Juif d'autrefois en fait de modes d'aujourd'hui. Les pays mêmes qui le reçoivent dans son exil ne peuvent le porter comme il faut et comme il doit l'être. Nos turbans actuels tombent en pointe près des oreilles, et les cachent entièrement. Celui de l'Orient découvrait l'oreille, au contraire, et laissait voir le front et les cheveux (par contrebande). Jamais peut-être, aucune coiffure n'a mieux paré certains visages. Aujourd'hui, celles que nous avons adoptées vont mal à tout le monde. La plus jolie femme a le plaisir d'entendre dire autour d'elle : Vous êtes moins jolie aujourd'hui qu'à l'ordinaire ; pourquoi donc cela ? Ah ! c'est votre turban qui ne vous sied pas. La couronne ronde que vous aviez hier vous allait beaucoup mieux. — Voilà, quand on ne se déclare pas contre la laideur d'une femme ordinaire, coiffée avec ces turbans à la mode, tout ce qu'on peut attendre de mieux. Si l'hiver commençait, aussi bien qu'il touche heureusement à sa fin, nous démontrerions si clairement le désavantage de cette horrible coiffure, que nous ferions peut-être tomber cette mode, avec l'expérience apportée du tort qu'elle fait à tous les jolis visages, et encore plus à ceux qui ne sont ni laids ni beaux. Mais le turban va se déposer en faveur des branches de roses, d'ébéniers ou de lilas, que nous verrons bientôt sur les têtes jeunes et blondes qui avaient adopté cette sévère parure ; et ce sera tout à leur avantage.

Les robes ont définitivement leur mode très arrêtée maintenant. Le corsage en pointe est devenu de rigueur ; on n'en porte plus d'autre, même aux robes du matin ; en observant alors d'en rendre la pointe moins saillante. Les ceintures sont également rejetées. Avec le corsage en pointe, elles sont gênantes ou inutiles. Pour les boucles, elles ont passé aux cuisinières ; les grisettes se croient même au-dessus d'elles. Les corsages plats et ouverts au milieu, pour les robes du matin ; un ou deux grands volans pour garniture ; et les manches..... encore dans le néant. On attend Longchamps pour décider cette grave question. Nous ne pouvons que nous écrier : La mode nous garde des manches plates !... Mais j'ai bien peur qu'elle ne nous entende pas.

Les étoffes brunes et même noires sont adoptées pour les visites du jour. Le

soir, au contraire, à moins que l'étoffe ne soit ancienne et fort belle, les couleurs claires sont préférées. Pour une grande toilette, les volans en étoffe pareille ne sont plus permis. Ils doivent être en dentelle, ou des bouillons de tulle doivent garnir toute la robe avec des fleurs. — Nous avons remarqué à Mme la duchesse d'O. une robe de tulle bleu pâle, garnie de roses pompons et de points d'Alençon. Deux guirlandes pareilles, entremêlées de la même dentelle, montaient en diminuant jusqu'à la pointe du corsage. Aux manches, il y avait également des roses et de la dentelle. Pour coiffure, elle avait une guirlande ronde, de Batton, en roses roses et en roses bleues.

Mme de V. portait l'autre soir à l'ambassade anglaise, une jupe et un pardessus en tulle blanc, garnis de bouillons de tulle, sans aucuns rubans ni aucunes fleurs. Des branches de corail étaient posées de distance en distance dans ses cheveux; et à son cou, elle avait également du corail. — Mme de Cl. avait une robe de satin rose, garnie de plumes de marabouts blancs, et des diamans dans les cheveux. — Mme de B. avait une robe et un pardessus en étoffe assez légère, lilas glacé; cette étoffe, nommée *sylphide*, achetée chez Gagelin-Opigez, est vraiment délicieuse. On dirait qu'une mousseline est posée sur le satin. La robe et le pardessus étaient garnis de dentelle et de touffes de lilas-varin. Dans ses cheveux, qui sont d'un blond très remarquable, Mme de V. avait mis des grappes de lilas et des épis de diamans; des diamans au corsage aux manches et au cou.

Les gants se portent toujours très courts. On ne porte plus les gants noirs en filet qu'avec une toilette très négligée. On garnit les gants blancs en plumes de marabouts ou en hermine. Les plumes sont beaucoup plus jolies et vont mieux à la peau. Les *portraits de famille* sont devenus tellement de la contrebande, qu'ils tombent en défaveur comme parure : on les porte maintenant au bras attachés par un velours noir. Encore une mode de cette éternelle Mme de Pompadour! Les bouquets de fleurs, même une fleur seulement, se portent maintenant au milieu du corsage, de préférence au portrait de l'aïeule. — Une jolie toilette demi-négligée serait une robe en velours noir, sans garniture; les manches courtes, avec de longues dentelles au bord; un fichu à la paysanne, en dentelle noire; une rose au corsage; les cheveux bouclés et sans aucun ornement; les gants en filet noir. La même disposition de toilette, avec une robe de cachemire bleu-de-ciel tout uni, serait aussi de fort bon goût et très jolie.

On annonce déjà beaucoup d'écharpes écossaises pour ce printemps; des mantelets de mousseline, doublés de couleur et garnis de dentelle. Les ombrelles-marquises seront adoptées généralement.

Mme J. D'ABRANTÈS.

LE JEUNE HOMME DE CINQUANTE ANS.

Si vous avez été hier au Théâtre-Français, vous savez parfaitement à quoi vous en tenir sur ces mots qui semblent d'abord se contredire : *Jeune homme de cinquante ans.* Là, entre autres traditions, on a conservé religieusement celle des amoureux hors d'âge, des ingénues expérimentées et des coquettes qui ont pu déjà bénir leur troisième génération. Mais on n'ignore pas qu'au théâtre la vérité est chose de convention ; nos aïeux ne s'étonnèrent nullement de voir deux comparses venir, un soir, relever Baron qui, Rodrigue sexagénaire, s'était imprudemment laissé tomber aux genoux de Chimène. Si, en ce lieu de prestiges, les jours et même les années durent une demi-heure, l'hiver peut bien y représenter le printemps. Mais dans le monde réel, autour de nous, parmi nous, le jeune homme de cinquante ans est une anomalie trop choquante pour n'être pas signalée. Soulevons donc un coin de cette perruque blonde, passons vivement un doigt sur ce fard et dévoilons les secours octroyés par le tailleur à cette coquetterie d'outre-siècle.

A l'époque où brillaient les aigles impériales, notre fat circulait déjà aux Tuileries avec un frac vert, une culotte jaune-nankin très serrée, une cravate démesurée, un gilet à cent raies, un paquet de breloques, un jonc très mince et un jabot dentelé comme la crête d'un coq. Il citait Parny, critiquait Proudhon, s'exaltait aux tragédies de Baour-Lormian et de Luce de Lancival, et s'était fait présenter chez Mme Récamier, salon qu'il évite soigneusement aujourd'hui parce que c'est pour lui une date vivante. Allez chez lui, vous n'y trouverez aucune trace de ce passé. Une élégance toute moderne frappera vos yeux, vous serez même tenté de vous demander si une femme n'habite pas ce délicieux appartement où abondent tant de recherches. — Les meubles sont petits, et la plupart faits de la main de Boule ; les bahuts recouverts de velours rouge à crépines d'or, les tapis bien tendus, les rideaux doubles et toujours fermés ; des chinoiseries délicieuses, des colifichets du dix-huitième siècle, des candelabres-Pompadour, des horloges-rococo, des statuettes de nymphes et de cupidons surchargent les cheminées et les étagères. Enfin, la chambre à coucher est toute drapée de damas vert, et il n'y règne jamais qu'une demi-obscurité. C'est là que vous êtes reçu le plus habituellement par cette espèce

d'homme-poupée coiffé d'un foulard, serré dans une robe de chambre de satin à ramages et ayant les pieds emprisonnés dans de petites babouches en tapisserie qu'il a achetées et payées, tout en les étalant comme un cadeau d'une jolie femme. — Sa voix est traînante : « Ah ! mon cher, je suis harassé, moulu ; hier une course au Bois, puis un dîner chez Véfour, le ballet où ma présence était indispensable au parti-Elssler contre le parti-Grahn ; enfin un bal diplomatique où j'ai galopé furieusement pendant une demi-heure avec cette charmante lady Anna M... qui se guérit ainsi de son spleen. Vous comprenez que je sois sur les dents... » — Il n'en a plus que trois ou quatre.

Après le déjeûner qui ne se compose guère que de thé et de tartines, car le jeune homme de cinquante ans tient à ne pas engraisser, il procède à sa toilette ; et certes le tour de sa précieuse personne n'exigera pas moins de soin et de recherche qu'un tour du monde. Malheureux valet de chambre, que ne peux-tu au lieu de tous les flacons de parfum que te demande sèchement ton maître, lui présenter quelques gouttes d'eau de Jouvence !... La pelisse de satin est enlevée, la coiffe du matin dénouée : la réalité apparaît sous la forme de jambes amaigries, d'une tête privée de cheveux, d'une figure blême. Mais patience : une botte vernie couvre ce pied osseux ; un pantalon matelassé s'arrondit autour de ce tibia desséché ; un gilet piqué et ouaté donne de l'ampleur à cette poitrine creuse ; une perruque artistement tissée en boucles Jeune-France, *création* d'un coiffeur discret et habile, cache la nuance chinchilla des quelques cheveux subsistant encore ; une cau mirifique transforme du blanc au noir la légère ligne de favoris qui descend vers l'oreille ; une cravate de fantaisie disposée avec grace, une petite redingote à taille très courte et boutonnée, complète avec des gants paille ce galant négligé. Le chapeau jeté un peu de côté, une rose pompon à la boutonnière, le bout d'un mouchoir de fine batiste hors de la poche, un flacon de vinaigre d'Angleterre, une bonbonnière d'écaille, un lorgnon qui se colle sur l'œil et une canne de Verdier achèvent la métamorphose. — Il est deux heures : c'est l'instant où le jeune homme de cinquante ans se rend visible aux promeneurs du boulevart des Italiens. Sa démarche mérite d'être étudiée : il s'avance sur la pointe du pied comme une bayadère en n'oubliant jamais de fredonner quelque air à cadences. C'est un sylphe, un troubadour ; il traverserait, sans une éclaboussure, la rue Saint-Denis elle-même. Quelque chose de radieux, d'affable, de galant brille sur son visage ; il salue de la main de peur de déranger l'équilibre de son chapeau et de sa perruque ; il porte sans cesse à ses lèvres la pomme d'or de sa canne et lorgne sous le nez les petites filles qui passent. Rencontre-t-il des fashionables (et ce sont les plus jeunes qu'il recherche) : « Eh ! mon cher, s'écrie-t-il, comment vous va ? Que faites-vous d'Augustine ?... — Et toi, mauvais sujet de Georges, laisseras-tu un sou vaillant à cette pauvre diablesse de Julia qui se

ruine pour tes paris de *steeple-chase?* »—Le jeune homme de cinquante ans a appris un peu d'anglais pour paraître un *lion* moderne et appuie sur la prononciation des mots courans : *steeple-chase*, *Jockei's-Club*, *fashion*, *comfortable*, etc., etc. — Quand il entre dans un magasin de la rue de la Paix sur la porte duquel est placé l'avis : *English spoken here*, il ne manque jamais de dire à la demoiselle de comptoir : — *Have you* .. des foulards? Ou bien : *Have you*... des mouchoirs de batiste? Puis au lieu de demander tout simplement : Combien? il s'écrira : *How much?*... Et en entendant le prix : *Oh! very expensive, indeed!*... A cela se réduit son anglais, et si la demoiselle cherche à lui démontrer en langage britannique que *c'est au plus juste prix*, ne pouvant répondre autrement que par *yes*, il s'exécute et paie.

Si vous vous promenez vers quatre heures aux Champs-Elysées, vous le verrez passer sur un cheval qui danse et paraît fringant, mais qui a été parfaitement élevé. Rassurez-vous donc pour lui. Le lendemain vous pourrez le rencontrer conduisant un tilbury et affichant sa nouvelle maîtresse qu'il paie uniquement pour sortir en sa compagnie. Le soir, il fait tapage à l'Opéra dans la *Loge infernale*. Rentré chez lui il dépose sa jeunesse au seuil de sa chambre à coucher, lieu de mystère et de pénibles confidences. — Presque toujours le jeune homme de cinquante ans est resté veuf, car il n'a eu que le temps de s'adorer lui-même. Cependant il arrive qu'on en découvre un sur le nombre, qui jadis fut marié et a eu la chance de devenir veuf. Il a de grands enfans qu'il ne veut pas voir et il a trouvé le moyen de les placer tous en dehors de Paris : sa fille a épousé un diplomate étranger, son fils sert dans un régiment et n'est jamais venu en garnison dans la capitale : quand celui-ci a besoin d'argent il n'a pas de meilleur moyen à employer que d'annoncer à son père qu'il a demandé un congé et va arriver sous peu de jours. Une pareille missive est une lettre de change tirée à vue et acceptée tout de suite.

Il nous reste à parler de la seconde variété du jeune homme de cinquante ans : celle ci se compose de maint pauvre diable qui ayant usé, gaspillé sa véritable jeunesse, aspire à s'en faire une nouvelle afin de se maintenir dans les bonnes graces du monde et de fasciner quelque héritière. Ses artifices pour paraître frais et charmant sont les mêmes que ceux qu'emploie le précédent fashionable, moins la richesse des moyens et la variété du costume. Il se bassine d'eau de Cologne, avale force pastilles de menthe, tire de son mieux les mèches indociles de son faux toupet et chante encore la romance plaintive sur la guitare. On lui a persuadé qu'il lui arriverait enfin un bon parti, une dot considérable. Aussi est-il le point de mire de toutes les aventurières de Paris, contrefaçon vivantes de l'honnête M. Willaume; chacune d'elles l'exploite et toujours avec un nouveau succès. Aujourd'hui, on l'invite en toute hâte à se présenter chez la marquise de S... Il grimpe à un sixième étage de la rue Con-

trescarpe et trouve une vieille fille, son digne pendant, qui lui dit : « Vous êtes trop *mûr* pour moi. » Le lendemain, une baronne lui accorde un rendez-vous; il reconnaît en elle une couturière qu'il a vue plusieurs fois chez des amis. Et notez qu'il se ruine en premiers frais, courses de cabriolet, gants blancs, bouquets, cadeaux pour *disposer favorablement* Mademoiselle, cadeaux pour *soutenir la marche des négociations*, etc., etc.—A la fin, s'apercevant qu'il a été cent fois dupé, il s'avise d'user de l'arme qui l'a si bien blessé. Il se met lui-même dans les *Petits-Affiches*, avec lot de titres et de châteaux superbes aussi réels que ceux des loteries allemandes. C'est à qui accourra chez lui; il daigne sourire aux visiteuses, leur accorder des espérances, leur tirer de l'argent, et il ne se marie pas.

Le premier de nos vieux dandys est un sot, le second un fripon, et cela n'a rien d'étonnant. Peut-on suivre la ligne droite quand on lutte ainsi contre la réalité et qu'on remonte laborieusement le courant de ses années pour reprendre ses péchés d'autrefois, moins la grace naïve et l'étourderie printannière qui les faisaient pardonner?... ALFRED DES ESSARTS.

LE BONHEUR DU CYGNE.

A mon ami M....

I.

Tu veux savoir, ami, pourquoi mon front se ride,
Pourquoi mon pied tremblant refuse de marcher ;
Pourquoi mon œil est terne et ma paupière humide,
Et pourquoi je suis triste et me voudrais cacher :
Oh ! demande au vaisseau qui naufrage à la rive,
Pourquoi son aviron est brisé sans espoir ;
Et demande à la fleur sur la terre captive,
Pourquoi, belle au matin, elle est pâle le soir.

Et moi, tout jeune encor, jeté dans la carrière,
Enfant, ou presque enfant par le malheur bercé,
Trouvant à chaque pas un monceau de poussière,
Je cherchais un lieu pur où nul ne fût passé ;
Où l'air n'arrivât pas souillé par quelque crime,
Une source encor vierge où me désaltérer ;
Mais chacun de mes pas retrouvait un abîme,
Un passage tracé tout prêt à m'égarer.

Alors lassé sur ce rivage
De voir tarir l'eau du ruisseau,
De voir sécher le vert feuillage,
De voir mourir le faible oiseau,

D'un frêle esquif je pris la rame
Bravant l'inconstance de l'air,
Soucieux du cœur et de l'ame
Je sillonnai le flot amer.

II.

Ainsi, pauvre, éloigné du monde,
Comme un alcyon endormi,
J'allais me balançant sur l'onde :
J'avais le vent frais pour ami,
Pour manteau le beau ciel d'étoiles :
La lune était mon seul amour,
Je chantais, la nuit, et mes voiles
S'emplissaient au lever du jour.

Si quelque oiseau timide au bord de ma nacelle,
Fatigué de chercher sa terre de bonheur,
Tout tremblant et mouillé venait poser son aile,
Malheureux exilé, je réchauffais son cœur.
Et l'oiseau confiant qui se sentait revivre,
Se mirait dans mon œil, jouait dans mes cheveux ;
Et comme il s'envolait, je voulais le poursuivre.
Mais alors il fuyait, criant : Je suis heureux !

III.

Un matin que le vent, des flots rasant la crête,
Harmonieux écho du rivage lointain,
Promenant dans le vide une lyre indiscrète,
Du fragile pêcheur redisait le refrain ;
Sur la mer de phosphore encore étincelante,
Comme un flocon de neige éclatant de blancheur,
Comme un rayon de lait d'une source innocente,
Mon œil vif aperçut l'aile d'un voyageur.

C'était un cygne dans l'attente
Que l'onde berçait mollement ;
Avec sa parure éclatante,
Il se promenait lentement.
Convive du bonheur céleste
Qui va s'endormir dans l'azur,
Oiseau sacré, saint et modeste,
Qui se mire dans le flot pur.

Et près de lui, je vis s'ébattre
Un autre cygne tout joyeux ;
Il allongeait son cou d'albâtre,
Ses yeux brillaient comme deux feux.
Le ciel n'avait pas un nuage,
Tout était calme et reposé ;
Puis, ils mêlèrent leur plumage,
Leurs pieds noirs et leur bec rosé.

IV.

Et cette fois, enfin, je sentis dans mon ame
Comme un rayon de feu qui m'arrivait au cœur ;
Qui brûlait tout mon sang comme un désir de flamme :
C'est que sous le ciel bleu j'avais vu le bonheur.
Et jaloux de bonheur, je voulus le connaître.
Je ramenai l'esquif au rivage battu ;
Eperdu, dans le monde on me vit reparaître,
Cherchant sur chaque front ce mot sacré : vertu !

Je cherchai bien long-temps égaré dans la foule,
Par pitié demandant à chaque voile blanc
Ce beau cygne trompeur, cherchant le flot qui roule
Une larme de sang pour mêler à mon sang ;
Je cherchai bien long-temps, et nul ne vint me dire :
Voilà mon cœur, enfant ; hélas ! il m'en souvient,
Je ne trouvai partout que semblant, faux sourire ;
Encore je chercherais, mais mon cœur s'est éteint !

Ami, voilà pourquoi mon front jeune se ride,
Pourquoi mon pied tremblant refuse de marcher,
Pourquoi mon œil est terne et ma paupière humide,
Et pourquoi je suis triste et me voudrais cacher.
Oh ! demande au vaisseau qui naufrage à la rive,
Pourquoi son aviron est brisé sans espoir,
Et demande à la fleur sur la terre captive
Pourquoi, belle au matin, elle est pâle le soir.

LÉON ESCUDIER.

SALON DE 1840.

II.

MM. Eug. Delacroix, A. Couder, F. Bouchot, Hesse, Chasseriaux, Dubouloz, Cassel, Brune, Ch. Lefebvre, Boucoiran, Janmot, Jollivet, Colin, Cl. Thevenin, W. Haussoulier, C.-L. Müller, Quecq, A. Régis, Lestang-Parade, J.-B. Louis, mademoiselle Louise Desnos, E. de Tiereeville, Jacquand, H. de Rudder, Gleyre, L. Boulanger, Eug. Giraud, J. Etex, Dubufe fils.

Nous voici au milieu du salon carré : autour de nous, c'est toujours le même monde qui va et vient sans trop s'occuper de ce qu'il regarde et sans s'inquiéter davantage de ce qu'il a à ses pieds. Cette fois nous avons pris le livret, nous nous sommes munis de notre lorgnette; retirons-nous donc, là bas, dans cet angle où nous serons moins tourmenté par le flux turbulent des promeneurs, et d'où nous pourrons étudier plus à notre aise l'unique toile de M. Eugène Delacroix acceptée par le Jury, et encore comme par miracle. *La justice de*

Trajan soulève des critiques et des éloges exagérés : le commun lui reproche un pêle-mêle dont M. Delacroix a commencé à prendre goût dans sa *Bataille de Taillebourg*, on trouve que la couleur du cheval est au moins bizarre, et a de certaines analogies avec le ton général de la figure du Trajan ; on ajoute que la pose du noble animal est peut-être trop tourmentée ; on répète, quoi encore? je n'en sais rien. Passons à la louange. J'étais l'autre soir avec un pauvre et grand paysagiste, comme tant d'autres frappés d'ostracisme par les suprêmes jugeurs, et ce pauvre peintre me disait : Delacroix est le dieu de la couleur et le maître en dessin ; il se peut que l'unité manque quelquefois à son ensemble, mais passez aux détails, et chaque détail en lui-même est d'une frappante vérité ; s'il lui arrive par exemple de mal attacher un bras, au moins le mouvement, l'idée de ce bras seront toujours admirablement rendus; et puis cherchez-en un autre pour l'exactitude du costume et la sévérité classique de la forme? Il faut bien convenir que mon paysagiste avait raison, de même qu'on doit avouer que parmi les critiques il y en a quelques uns qui n'ont pas tort; d'où il résulte que ce qu'on a de mieux à faire, c'est de retrancher du bien et du mal ce que les amis et les envieux y ajoutent de trop, et d'en faire l'application impartiale au *Trajan*.

Deux autres toiles, à droite et à gauche, attirent l'attention de tout le monde, aussi bien des artistes que des marchands : l'*Ouverture des Etats-Généraux* à Versailles (5 mars 1789), par Couder, et *le 18 brumaire*, de François Bouchot. A ces deux œuvres véritablement capitales, je reprocherai une surabondance de jour que je m'explique pour la première, mais que rien ne saurait justifier pour la seconde. M. Couder avait un grand obstacle à vaincre, celui de faire circuler l'air au milieu de groupes nombreux, vêtus de noir et assis, il n'a évité cet écueil que pour tomber dans un autre : l'excès de lumière qui inonde toutes les parties de sa toile depuis les premiers jusqu'aux derniers plans. Or, il est radicalement impossible qu'une pareille lumière puisse être produite autrement que par un jour vertical qui n'a existé à aucune époque de notre histoire dans la salle des États-Généraux à Versailles. Dans cette œuvre qui dérive à la fois d'une grande idée et d'une haute inspiration, M. Couder a aussi été un peu trop fidèle aux souvenirs de 89 ; il a tout sacrifié au tiers-état qui occupe le premier plan droit du tableau et qui est à vrai dire la seule partie complètement et vigoureusement accusée ; le clergé, la noblesse, la cour, les tribunes qui apparaissent dans les derniers plans sont d'une pâleur qui se complique encore d'une teinte violacée et blafarde, défaut général du tableau ; mais le tiers-état, qui forme une scène à lui tout seul, est d'une exécution remarquable. On reconnaît comme s'ils vivaient et étaient assis à côté de nous, le président Bailly, l'avocat Robespierre et ce formidable Riquetti de Mirabeau. — Des Etats-Généraux de Versailles, entrons, s'il vous plaît, dans la salle du Conseil des Cinq-Cents à St.-Cloud. Ce n'est pas pour arriver à la solution d'un grand problème de peinture que M. Bouchot y a ainsi prodigué le jour, c'est tout simplement pour nous halluciner avec des manteaux rouges. Je ne vois pas pourtant ce qui a pu engager M. Bouchot à donner à son tableau cette teinte fortement prononcée, désagréable à l'œil et qui cause un notable préjudice à son sujet ; je ne sache pas que les Cinq-Cents se soient jamais amusés à se draper de pourpre en masse, pas plus que nos pairs actuels à revêtir leurs habits brodés; d'ailleurs le costume n'a jamais été obligatoire chez nous, il était donc au moins inutile de se prendre corps à corps avec une difficulté

sans grace, quand on n'y était forcé par rien. Pour un autre que pour M. Bouchot *le 18 brumaire* serait un succès; pour M. Bouchot, c'est un pas en arrière, et le tableau de *Marceau* reste toujours son meilleur.

M. Hesse a exposé une *Mort du président Brisson*, en 1591, où il a sauvé, avec un rare bonheur, tout ce que son sujet pouvait offrir de répugnant ou d'horrible. La scène est bien disposée, les couleurs sagement reparties, l'idée lumineusement traduite; peut-être, toutefois, l'expression de la figure du président donne-t-elle à croire que la grande ame de Brisson faiblit. — Sous les nos 250, 472, 229, nous avons trois *Christ au jardin des Olives*, par MM. Chasseriau, Dubouloz et Cassel. La plus importante de ces toiles est celle de M. Chasseriau où il y a du dessin mais fort peu de couleur; M. Dubouloz a plus simplement traité son sujet, et M. Cassel l'a réduit à la personne du Christ devant le calice dont il s'apprête à vider la lie. — M. Brune, qui nous avait donné *l'Envie*, au Salon de 1839, a, cette fois, consacré son pinceau à retracer la vieille et héroïque ballade de Schiller, *Dieudonné de Gozon et le Dragon dans l'île de Rhodes*. Tant pis pour M. Brune, mais il s'est trompé; son tableau manque à la fois de dignité et de romanesque : son Dieudonné, tombant épuisé de fatigue, a l'air d'un Don Quichotte qui vient de pourfendre l'aîle d'un moulin à vent. Le groupe de ses deux boules-dogues et du monstre semble avoir été emprunté à une affiche de la barrière du Combat. M. Brune a encore exposé deux portraits et une étude d'animaux que nous n'avons pas vu, parce que nous ne quitterons point le grand salon avant de l'avoir épuisé.

Le voisinage du *Trajan* ne fait pas de tort à *la Transfiguration* de M. Ch. Lefebvre. *La Peste à Rome au VIe siècle*, par M. Boucoiran, et *la Ressurrection du fils de la veuve*, de M. Jammot, sont deux tableaux composés sous un point de vue qui, depuis long-temps, devrait être tombé en désuétude dans la peinture. Il y a de louables qualités et de fort heureuses intentions dans *le Couronnement d'épines* de M. Jollivet. La série des toiles religieuses est encore longue, et si elle ne suggère pas de critiques sérieuses, elle n'inspire pas non plus de bien vifs applaudissemens. Citons *la Ressurrection du Christ* de M. Colin, le *Martyre de sainte Barbe* de M. Claude Thévenin, *la Vierge et saint Jean* aux pieds de la croix, par M. William Haussoullier, un *Episode du Massacre des Innocens* de M. Ch.-L. Müller, *Saint Charles Borromée* pendant la peste de Milan (encore une peste!) par M. Quecq, *la Conversion de la Madeleine* par M. A. Regis, *Samson et Dalila* par M. Lestang-Parade, toile qui se fait remarquer par des tons de chair étranges et par la manière plus que commune avec laquelle a été rendue la version biblique, *le Christ intercesseur* de M. J.-B. Louis, et le *Denier de la veuve* par Mlle Louise Desnos. On reste froid devant le *Saint-Louis mourant* de M. Eugène de Tierceville, mais on rêve long-temps devant *l'Aveu* de Jacquand : vous comptez sur une scène d'amour, n'est-ce pas? Pouvez-vous y penser avec le peintre de *Gaston de Foix*? Ce sont deux moines, le vieux écoute, en frémissant, les révélations du plus jeune qui le met dans la confidence de quelque affreuse chose. On a dit que ces deux moines étaient trop caducs, il y en a un qui ne doit avoir guère plus de quarante ans; on les a trouvés d'une laideur repoussante: ils sont, il est vrai, maigris et pâlis par le jeûne, mais leurs têtes ne manquent pas d'une certaine harmonie religieuse qui, dans l'art, équivaut à la beauté. Il y a des parties fort bien traitées et une mélancolie pleine de

noblesse dans *le roi Cléphis* de M. Léon Viardot, et la *Sainte Catherine d'Alexandrie* de M. H. Lehmann, se distingue par une alliance assez bien sentie d'originalité et de délicatesse. Le *Saint Augustin* de M. H. de Rudder, et le *Saint Jean* de M. Gleyre, sont deux beaux pendans, deux bonnes et graves études de caractère, deux manifestations honorables de l'art chrétien.

Au nombre des choses gracieuses dont je parlerai pour finir, je mettrai au premier rang les *Trois amours poétiques* de M. Louis Boulanger, amours trop uniformes peut-être, mais si gracieusement arrangés, qu'on a peine à leur dire adieu; et puis *les Enfans du guide*, par M. Eugène Giraud, les *Femmes des provinces rhénannes* de M. Jules Étex, *le Miracle des roses*, par M. Dubufe fils, autant de compositions charmantes de sentiment et de coloris, et qui reposent doucement le regard de toutes ces toiles de trépassés et d'agonisans, de pestiférés et de fiévreux, que, sans jamais faire faute, nous apportent chaque année les croque-morts du Salon.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Théâtres.

Voici qui peut presque passer pour un miracle : ces cinq ou six derniers jours se sont écoulés sans la moindre première représentation ; il est vrai que pas plus tard que demain samedi, nous avons deux grandes solennités : Mlle Falcon qui ressuscite à l'Académie-Royale et de M. de Balzac qui débute à la Porte-Saint-Martin avec Frédérick-Lemaître. Nous en sommes donc réduits aux nouvelles courantes et nous allons les ramasser comme elle nous arrivent. *Robert le Diable* a été chanté avec un remarquable ensemble par Mario, Dérivis, qui de plus en plus remplace Levasseur avec avantage, et Mmes Dorus-Gras et Élian. Inchindi est engagé par M. Duponchel. — Mme Dorval a inauguré le régime républicain sous lequel les vieux Brutus de la Comédie-Française ont le bonheur de vivre en nous rendant Kitty-Bell de *Chatterton*. — La blonde Anna Thillon se résout à se faire homme pour que la *Chaste Suzanne* continue à prendre son bain. — Au Vaudeville, Emile Taigny, spirituel et charmant acteur, empêche la *Lionne*, de M. Ancelot, de mourir, il faut être plus qu'académicien pour cela, il faut être Emile Taigny. — Au Palais-Royal, c'est toujours le succès, c'est-à-dire Déjazet.

Concerts.

Si les théâtres chôment, les concerts n'en font pas autant : vous avez entendu parler des soirées de Mlle Loïsa Pujet, de Mlle Clara Loveday, de M. Amédée Dubois, qui toutes ont eu le privilège d'attirer la foule. L'horizon est encore gros de concerts et nul ne saurait prévoir le terme de ce cataclysme. Demain samedi, Palmire Trinquart, chez Pape; Mlle Pauline Dussaud, chez Petzold ; dimanche, chez Erard, Mme Roberts, espagnole; le 18, J. Artot, chez Pleyel; le 19, Mlle Mattmann, âgée de douze ans et demi, dans la salle de M. H. Herz; le 24, chez Erard, Mlle Pauline Jourdan, harpiste ; le 28, encore dans les salons de la rue du Mail, Alex. Batta. Notez que je ne dis rien d'une dernière séance d'improvisation italienne, de Regaldi, non plus que d'une soirée de musique d'ensemble par MM. Franco-Mendès, sans compter tous les concerts et toutes les matinées musicales que j'oublie.

* * *

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Chapeau de gros d'Alger, Rosette d'or et plumes (Beaudrans)
Robes (Palmire) *Jeans papas* (Oudinot)

DIRECTION, RUE FLÉCHIER, 4.

AVIS D'UNE GRAND'MÈRE A SA PETITE-FILLE.

21 mars.

Toute vieille que je suis devenue, ma chère enfant, vous avez raison de vous adresser à moi pour connaître les progrès ou le changement de la mode à Paris. Je n'ai pas le ridicule des femmes de mon âge qui, ayant été jolies, veulent toujours se souvenir d'autrefois, sans marcher avec le temps, qui les a laissées en arrière. Je connais les modes actuelles comme s'il m'était permis de le suivre encore, et le bon goût de ma jeunesse me rend facile à distinguer celui des femmes qui le possèdent ou de celles qui ne l'ont pas. Mais la mode est une étrange chose ! Est-il rien de si sot, que d'écrire sérieusement sur elle. Débattre gravement, pompeusement une question de toilette, avec une agitation digne de la Chambre des députés ; dire ces éternelles phrases de journaux : cela est de bon goût ; cela ne l'est pas ; le rose va bien ; le vert sied mal. — La mode, ainsi traitée, ne pourrait fournir entre nous à de longs entretiens, aujourd'hui surtout, qu'elle est moins puissante que jamais, et que chaque femme, riche ou belle, a le droit d'improviser la sienne. Je veux donc aussi vous apprendre chaque semaine, ainsi que vous le désirez, les usages consacrés et ceux qui sont rejetés. La mise d'une femme élégante, l'adresse d'un marchand connu, la mode du grand monde enfin : car tout est encore là. Les gens qui ne vont pas dans le monde, par conséquent ceux qui ne le connaissent pas, sont les seuls à émettre cette fausse idée, qu'il n'y a plus de *monde* ; c'est faux : c'est de l'inexpérience, voilà tout ; mais ce n'est pas de l'histoire. Ce qu'on appelle le grand monde existe et existera toujours. Nos révolutions et nos mœurs nouvelles ont apporté dans la société de grands événemens ; mais, en dépit de tout, elle demeure, ainsi que la mode, placée sur cette roue humaine qui les fait passer, mais qui ne les fera jamais fuir, car elles sont attachées à la vie, et tant qu'il y aura des hommes sur la terre, surtout des femmes, le grand monde et la mode resteront. Ainsi donc, ma chère enfant, écoutez mes oracles, ils sont encore tout puissans. Ecoutez mes petites chroniques de salon, mes nouvelles et mes doctrines mondaines, et vous verrez ; puis, après cela, vous jugerez si ce que je dis n'est pas exactement vrai, et si ces nouvelles et ces usages avec quelques modifications, ne sont pas

exactement les mêmes qu'aux autres époques sociales. Cependant, point de méchancetés, point de *cancans* sur les femmes parisiennes. Je n'ai jamais cru qu'on pût passer son temps à écrire sur un si mince sujet, qui amuse si peu et qui peut faire tant de mal.

D'abord, avant tout, je ne nommerai personne, les initiales justifient sans accuser, je me bornerai à elles. Puis je vous parlerai, avant tout, de la mode spéciale, des coupes de robes, de chapeaux, des fleurs ou des rubans. A propos de rubans, vous savez qu'il est décidé qu'on n'en portera plus cet été, et les modes de Longchamps nous fixeront tout à fait à cet égard, et je sais que Mme Baudran, Mme Galy, L. Hoquet et plusieurs autres n'en placeront pas sur leurs chapeaux de printemps. — Vous m'aviez demandé l'autre jour une jolie coiffure pour le dernier bal que vous donnez à votre préfecture ; je vous ai choisi une grecque chez Mme Galy ; vous serez enchantée de cette jolie petite coiffure : c'est une calotte de velours rouge, brodée en or ; et des nattes d'or et de perles tombent derrière le dos et sur les épaules. Ce n'est pas un turban, remarquez bien, c'est une imitation de ces jolies coiffures de Smyrne et de la Crète que les jeunes filles grecques portent si bien ; que Byron a chantées, et qui sont si poétiques et si gracieuses. Mais je trouve que les cheveux bouclés vont mieux avec cette mode que les bandeaux ; les nattes vont bien aussi. Mme de C... portait l'autre soir une de ces calottes grecques, et elle avait imaginé de natter ses cheveux avec des perles. J'ai trouvé que ce n'était pas joli, j'aime mieux les cheveux à la Sévigné, ou les nattes sans ornement. Il est certain que la *grecque* ne se voit presque pas devant ; mais elle est si jolie par derrière, si élégante, qu'elle remplace toute autre parure, et qu'il est même contradictoire d'en ajouter une autre. Je vous engage à mettre la vôtre quelquefois ce printemps ; c'est bien une mode pour l'époque actuelle, n'étant plus si lourde que les turbans, et cependant étant encore chaude.

— Vous avez donc été contente des parfums de Guerlain. Je le crois sans peine. Songez qu'il a fait de cette partie une étude spéciale ; que l'Angleterre, qui s'y entend si bien, a été sa grande institutrice, et qu'enfin, pour vous donner une preuve de son savoir-faire, il fournit les Anglais à Londres, comme les Anglais à Paris. Je vous avais prévenue que son oléine, pour les mains, était excellente. Cette pâte a été préparée pour la reine des Belges, dont la main a une réputation européenne, comme vous savez ; aussi est-elle fort difficile pour ce qu'elle emploie. Vous avez l'honneur d'avoir la même couleur de cheveux que la reine Louise, c'est-à-dire que toutes deux vous avez les plus beaux cheveux du monde. Je vous recommande donc, ma chère enfant, d'adopter une poudre pour les nettoyer, que la reine des Belges a commandée à Guerlain : c'est une poudre blonde qui ne donne, ni n'ôte de

couleur aux cheveux, mais les nettoie parfaitement, et pour les boucles crépées, est indispensable. La poudre d'Iris est bonne, mais le reflet blanc qu'elle laisse aux cheveux n'est pas joli, surtout le jour, on a l'air d'avoir toujours la tête sale, tandis que la poudre de Guerlain n'a aucun de ces inconvéniens et donne un reflet semblable à la couleur des cheveux.

Pour votre châle de cachemire de l'Inde, je le prendrais chez Rosset, rue Neuve-Vivienne. Je suis allée, l'autre jour, voir ses magasins, ils sont vraiment d'une beauté rare. J'ai remarqué un châle bleu foncé, carré, de plus de sept quarts, et un vert émeraude, qu'il destine à quelque grande dame, ou à embellir la corbeille de la jeune et belle princesse que nous attendons. Il est de fait que ce sont des châles admirables ; et si je faisais encore des folies en ce genre, je les aurais achetés tous deux. Ils ne sont même pas d'un prix aussi élevé que vous pourriez le supposer : j'en ai été très surprise. — Si vous avez un appartement à faire arranger, ne mettez pas de papiers peints ; quelque jolis qu'ils soient, ce sont des papiers : c'est tout dire ; et maintenant on ne sait plus les employer. Je vous indiquerai des magasins où l'on trouve des étoffes imitation de *Perse*, à très bon marché, et c'est assurément plus joli, et presque pas plus cher. Je vous dirai même que c'est une économie, et voici comment : On n'a pas toujours une maison à soi, et quand celle qu'on habite appartient aux autres, c'est à regret qu'on travaille à ses dépens pour eux. Donc, si vous avez des perkales au lieu de papiers dans vos appartemens, vous pouvez les faire placer ainsi que je vais vous dire. Votre tapissier pose à de petites baguettes dorées, très minces, des anneaux dorés, très petits, et adapte *la Perse* ou l'*imitation de Perse* à ces anneaux. La chambre est donc tapissée par l'étoffe, et le jour où vous voulez quitter l'appartement, vous emportez avec vous votre tenture, comme un meuble de plus ; et vous n'avez pas le regret de laisser des papiers fort chers et fort élégans à ceux qui ne vous en remercient même pas. Car telle est la vie : on garde déjà peu de reconnaissance pour un bienfait reçu ; mais pour un bienfait imposé, on ne s'est pas encore avisé d'en savoir gré au donateur attrapé.

J'insiste sur ces tentures, parce qu'elles sont charmantes et qu'elles conviennent à toutes sortes de fortunes et de positions ; que de plus, les maisons élégantes à Paris ont mis les papiers *au banc de l'empire*. Même anathème que pour les rubans. — Observez encore, ma chère amie, que tous les meubles sont à présent de la même étoffe. — Les portières aussi de couleur claire, habituellement ; les petits rideaux sont en tulle, garnis de dentelles ; les couvre-pieds également. — On fait aussi des couvre-pieds en cachemire ou en brocatel, qui sont superbes. Mais il faut supposer que l'ameublement est très magnifique. — Les portraits de famille se placent dans le salon, mais on ne met plus de petits cadres et de petits tableaux. L'usage des étoffes a banni

tout naturellement cette mode. — Les grands cadres font d'ailleurs beaucoup mieux et sont beaucoup plus meublans pour un grand appartement.

A la semaine prochaine, ma chère enfant. — C'est alors que vous allez recevoir un long article sur les marchands en vogue ou à bon marché, car ces deux qualités sont réunies fort souvent aujourd'hui. Mme J. D'ABRANTÈS.

SONNET.

A Hortense de ....

Comme on voit au plateau de la falaise verte
S'abattre la mouette avec un cri joyeux ;
Comme on voit au reflux l'aquilon furieux
Soulever les cailloux dont la grève est couverte ;

Ainsi, mon ame en proie à des transports divers,
Chante ou frémit près toi, ma riante amoureuse :
Tu peux la soulever en vague impétueuse
Ou fondre son clavier en suaves concerts.

Sur ton front lizeré par deux bandeaux d'ébène,
Sur tes grands yeux plus noirs que ceux d'une Romaine,
L'amour laissa tomber ses plus divins rayons ;

Mais on dit que le ciel, par un caprice étrange,
Trop souvent au démon a fait ressembler l'ange,
Laisse-nous toujours croire à Dieu, nous qui croyons !

ROGER DE BEAUVOIR.

ARTISTES MODERNES.

VII.

Alexandre Batta.

Tant pis pour ceux qui n'auraient pas déjà vu un jeune homme de moyenne taille, pâle et blond, aux cheveux longs et bouclés, à l'œil bleu et mélancolique, monter hardiment, tant il est sûr du succès qui l'attend, sur une estrade au milieu d'un nombreux et brillant auditoire; tant pis pour ceux-là, disons-nous, parce que s'ils ne l'ont pas vu ainsi, ils n'ont pas entendu un des plus merveilleux instrumens qui ait jamais frémi sous les doigts d'un musicien, ils ne

savent pas encore tout ce qu'il y a de puissance et de magie dans un archet!... Ce jeune homme est Alexandre Batta, l'artiste bien aimé du public, l'enfant gâté de cette foule élégante, riche, intelligente, qui se presse dans Paris et réserve toujours pour les nobles cœurs et les grands esprits, la plus belle part de ses sympathies et de ses applaudissemens.

Alexandre Batta est né à Maestricht le 9 juillet 1816. Par sa mère il tient à une des plus anciennes familles de la Flandre, et son père, artiste distingué, fut son premier maître. Il est curieux d'observer quels obstacles a eu à vaincre notre célèbre violoncelliste avant que d'arriver à mettre la main sur ce bienheureux instrument d'où il fait découler aujourd'hui tant de poésie et de ravissante extase. M. Batta qui, par son talent de professeur, s'était assuré une honorable aisance, fit d'énormes sacrifices pour donner à Alexandre une éducation distinguée ; mais, tout en ne négligeant pas de semer en lui les premiers germes de l'art, il ne songeait guère à en faire un musicien. Cette éducation était celle d'un homme du monde, et le jeune Batta obtenait à son collége des succès de toute sorte : histoire, littérature, mathématiques, langues anciennes, il étudiait tout avec une ardeur infatigable ; il avait acquis et a conservé encore un charmant talent en peinture Mais au fond de son cœur chantait une divine musique. C'était là le rêve merveilleux de son ame, beau rêve plein d'éclat et de splendides illusions, à travers lequel brille comme un magnifique soleil la Gloire entourée de la Fortune et des honneurs. Oh! certes, il faut soi-même avoir fixé les yeux sur ce prisme éblouissant ; il faut soi-même avoir senti sa pensée s'élever par degré jusqu'aux régions les plus infinies pour comprendre ce qu'un artiste doit éprouver d'amertume et de douleur à retomber lourdement sur la terre et voir s'en aller une à une toutes les belles espérances de son cœur. Pauvres ames que vous souffrez alors! — Batta a passé par toutes ces épreuves. D'abord il prit fantaisie à son père de lui enseigner le chant, et comme cette organisation était avant tout musicale, à quatre ans il solfiait déjà d'une manière remarquable ; ses deux autres frères étaient tenus aux mêmes leçons, et M. Batta enfermait ses trois enfans séparément, l'un à la cave, l'autre au 1er étage, le troisième au grenier, et, pendant des heures entières, ces petites voix parcouraient tant bien que mal les notes de la gamme. Alexandre, bientôt, se dégoûta profondément du chant, et, à l'âge de sept ans, il fut *condamné* au piano *forcé* qu'il étudia pendant quatre ans sans montrer la moindre disposition. Ce fut à cette époque qu'Alexandre entendit le célèbre violoncelliste Platel qui, plus tard, devint son professeur. Les yeux pleins de larmes l'enfant fut supplier son père de lui laisser travailler l'instrument qui l'avait exalté sous l'archet du grand maître ; mais laissons parler Batta lui-même dans une courte notice sur Platel qu'il adressa l'an passé à son ami Berlioz : — « Hélas! c'était le violon, dit-il, qui m'était échu dans le partage fait au

» hasard entre mes frères. Mes études étaient déjà commencées quand un vio-
» loncelle entra dans la maison : c'est à mon plus jeune frère qu'il était destiné.
» Les chants révélateurs de Platel me poursuivaient jusque dans mon sommeil,
» et le jour, quand mon père était sorti, craintif comme un voleur, j'allais
» avec mon archet de violon essayer les mélodies de Platel sur le précieux
» instrument qu'une ordonnance paternelle avait inféodé à mon frère. »

Un jour que M. Batta entra avant que le petit révolté ait eu le temps de cacher le violoncelle, il s'arrêta à la porte, écouta et trouva que Joseph faisait de grands progrès ; mais quel fut son étonnement de voir l'instrument entre les mains d'Alexandre. Décidément il y avait en lui une vocation bien déterminée. Vous comprenez que, quelques semaines après, Batta apprenait le violoncelle d'abord sous la direction de son père, puis, peu de temps après, il entrait au conservatoire de Bruxelles dans la classe de Platel ; sous un pareil maître, il le dit lui-même, on faisait de rapides progrès, j'ajouterai, surtout avec une organisation comme la sienne. Ses progrès furent en effet si rapides que huit mois après, à onze ans, Alexandre jouait déjà, et avec succès, en public. C'est à cette époque que se rapportent deux anecdotes assez curieuses. Platel était d'une santé si débile, qu'il lui était souvent impossible d'aller dans les salons où il était prié. Un soir, au moment de se rendre chez le ministre de Prusse, Platel fut obligé de se mettre au lit ; il appela son élève bien-aimé et lui dit : Petit, va-t-en jouer à ma place, tu diras que tu viens de ma part. — Vous voyez d'ici le désappointement, l'étonnement de toutes ces belles dames et de ces grands seigneurs. L'enfant mouillé par la pluie, crotté, essoufflé, fut d'abord arrêté dans l'anti-chambre par les laquais qui le voulurent chasser malgré ses cris qui arrivèrent enfin jusqu'au maître. — Que voulez-vous, mon enfant ? lui demanda le ministre. — Je suis le petit Batta, et je viens jouer à la place de M. Platel qui m'envoie. — Les éclats de rire accueillirent le pauvre enfant tout intimidé et qui ne cessait de répéter naïvement : — Je suis le petit Batta. — Enfin on l'introduisit ; et après tout, se dirent les assistans, si Platel l'envoie c'est qu'il est capable de jouer. — Il ne s'agissait de rien moins que de l'exécution du fameux quintette de Beethoven *l'Orage*. Alexandre n'avait pas joué dix lignes que des bravos éclatèrent, et de Bériot, stupéfait de l'énergie avec laquelle il exécutait sa partie, le saisit dans ses bras et le couvrit de baisers en lui disant : — Tu seras un très grand artiste. — Jamais prédiction ne s'est mieux réalisée, et aujourd'hui une étroite amitié unit ces deux hommes. — Platel, vieux et malade, ne sortait guère d'un petit cabaret ayant pour enseigne : *Aux Trois Harengs*. C'est là que, le plus souvent, il donnait des leçons au petit Alexandre, dans une salle noire et enfumée, au milieu des buveurs émerveillés, ce dont le propriétaire se trouvait bien, et un peu au détriment des musiciens ambulans qui se plaignaient fort de la concurrence.

C'est ainsi que, peu de temps auparavant, Platel, pensionnaire dans un hospice, faisait travailler son élève au milieu d'un auditoire de sœurs de charité, qu'une musique un peu mondaine aurait pu jeter dans le chemin de l'enfer si elles n'avaient pris soin de faire tourner leur plaisir à la plus grande gloire de sainte Cécile. C'est à ces leçons données au cabaret que se rapporte une seconde anecdote que voici : Alexandre, par un jour de pluie, avait déposé sa basse pour l'abriter dans une maison en construction ; le soir, quand il vint reprendre son instrument, les maçons ne consentirent à le lui rendre qu'à condition qu'il jouerait un morceau. Force fut d'en passer par le traité. Voici que les maçons improvisent une estrade au moyen d'une large pierre de taille, puis l'enfant s'y installe et commence un concerto au milieu de cette compagnie d'ouvriers qui l'entourent, emplissant l'air de longs cris et de longs bravos. L'autorité croit à une émeute ; la garde accourt, et .. ma foi, Orphée n'en fit pas plus !... la garde se met au port d'armes, écoute et applaudit aussi bruyamment que les prétendus émeutiers. Le morceau une fois exécuté, quatre vigoureux gaillards s'emparent de l'enfant, le chargent sur leurs épaules et, suivis du reste de la bande, escortés de la garde, le portent en triomphe jusque chez lui et le déposent couvert de plâtre sur le seuil de la maison. M. Batta qui, depuis longues heures, attendait son fils pour jouer un quatuor de Beethoven, selon son habitude de chaque soir, n'eut garde de gronder le retardataire et le reçut à bras ouverts. Ces triomphes d'enfant ont été sanctionnés par le temps.

A douze ans, Alexandre parcourait déjà les principales villes de la Belgique et de la Hollande, avec ses deux frères. De retour à Maestricht en 1829, il fut reçu aux portes par les principaux habitans qui lui firent cortége, et le jeune virtuose trouva chez lui des orangers et des fleurs de toutes sortes ; même cérémonie au départ. Alexandre donna deux concerts, et l'enthousiasme fut si grand qu'il sortit de la salle presque sans habit ; c'est à qui en voulait arracher un morceau. Les autorités municipales lui offrirent un banquet pendant lequel un chœur de jeunes filles entonna tout à coup un hymne composé en l'honneur du jeune hôte ; et à la fin du repas, une charmante main blanche vint lui poser une couronne de lauriers sur la tête. A Maestricht encore, huit ans après, un nouveau triomphe l'attendait. La ville était assiégée et il était défendu à tout individu étranger d'entrer dans les murs. Batta se trouvait aux environs de Maestricht ; quelques personnes influentes se rendent auprès du général-commandant et lui demandent entrée pour Batta ; sur son refus, il y a presqu'une émeute, car cette fois c'est la population entière qui demande à grands cris son enfant ; le général fut forcé de céder. Batta entra pour ainsi dire d'assaut dans sa ville natale, plus fier qu'un conquérant, couvert de tous les lauriers amassés depuis dix ans, et il entend par les rues murmurer ces mots

qui sonnent si flatteusement à l'oreille de qui cherche la popularité : — « *C'est lui ! c'est Batta !* » Otez le *monsieur* à un nom, et ce nom a droit de popularité. C'est le sceau de la gloire.

A quatorze ans, Batta avait été nommé répétiteur de la classe de violoncelle au Conservatoire de Bruxelles, alors sous la direction du prince de Chimay qui fut un des premiers à deviner son talent. A dix-sept ans enfin, il obtient le prix de violoncelle, et Paris le reçoit en 1834. Nul écho ne nous avait encore apporté le moindre bruit de sa réputation, et pourtant dès le premier concert qu'il donna, le succès qu'il obtint fut immense, tant on reconnut aussitôt les magnifiques qualités de son talent ; et depuis, quelle vogue ! quelle renommée ! Qui n'a recherché avec ardeur la moindre occasion d'entendre quelques uns de ces admirables accords dont il semble avoir seul le secret ; et qui de nous ne l'a applaudi avec cet entraînement que toute poésie arrache au cœur. Peu de temps après son arrivée à Paris, Batta partit brusquement pour Bruxelles afin d'aller recueillir le dernier soupir de son bon vieux Platel ; seul il se trouva au chevet du mourant, et il y eut entre le maître et l'élève une scène déchirante. Platel légua à son jeune ami un dernier concerto qu'il avait composé dans un accès de fièvre, et qu'il retira de dessous son oreiller quelques minutes avant de fermer les yeux.

De retour à Paris, Alexandre donna plusieurs concerts auxquels se sont toujours associés nos plus grands artistes, de Bériot, Thalberg, Rubini, Lablache, tous les Italiens. En 1837, il donna avec Listz quatre soirées qui eurent un grand retentissement, et dans lesquelles on entendit le pauvre Nourrit pour la dernière fois à Paris. L'an passé, Batta fit un voyage à Londres, où les succès ne lui ont pas plus manqué qu'ici. Messieurs les Anglais ont fait leur devoir.

Depuis son enfance, Alexandre Batta a toujours professé un amour passionné pour les grands compositeurs : Beethoven, Haydn et Mozart sont ses dieux et ses maîtres avant tout ; et ce n'est pas le moindre éloge que nous puissions faire de lui, que de dire que jamais il ne s'est laissé gagner par le mauvais goût de la musique légère. Chaque année, ses salons sont le rendez-vous de tout ce que Paris compte d'hommes éminens dans les arts, qui viennent tous les quinze jours entendre quelques unes des belles pages de Beethoven, qui ne pouvait trouver un plus digne et plus noble interprète. Cette admiration reconnue de Batta pour la musique sévère donne un grand poids dans le monde à ses opinions ; aussi a-t-il, à notre connaissance, ramené bien des gens à apprécier comme il le mérite, le beau talent de Berlioz. — Batta a composé, sur les opéras les plus en vogue, plusieurs fantaisies qui se distinguent par la grace de la mélodie et l'originalité de la forme, et quelques morceaux de chant d'une facture large et pleine de mélancolie ; un des plus remarquables est certainement

celui qu'il vient de terminer, dédié à Pauline Garcia, et dont il a bien voulu me confier les paroles à faire. On n'exigera pas, j'espère, que j'analyse une à une toutes les précieuses ressources du talent de Batta ; on les connaît assez, et à l'heure qu'il est, son nom dit tout. — Alexandre a deux frères : Laurent, pianiste déjà distingué et qui marche à une brillante réputation, et Joseph qui vient d'obtenir le premier prix de composition. Tous deux suivent les mêmes voies que leur aîné, ayant passé par les mêmes études sérieuses.

Quelle couronne est plus belle que celle qui rayonne aujourd'hui au front de ce jeune artiste ! couronne tressée de fleurs, mouillée des larmes qu'il arrache à tous les yeux ! en même temps qu'il fait éclore sur les lèvres des plus gracieuses femmes de charmans sourires qui rivalisent d'éclat avec les fleurs qu'elles lui jettent.—Qui ne vivrait heureux avec cela ?... L. XAVIER EYMA.

SALON DE 1840.

III.

MM. N. De Keyser, James et George Foggo, van Ysendyck, Gué, Debreux-Dorcy, Schnetz, Duval Le Camus, Guet, madame Haudebourt-Lescot, Mauzaisse, Revoil, Robert Fleury, H. Bellangé, Roehn, Beaume, Grenier, Destouches, Latil, Renoux, L. Vickenberg, Garnery, Brascassat, Jadin, Granet, Cabat, Diday, Le Poitevin, Watelet, Mercey, Flers, Bertin, Marandon de Montyel, Jacobber.

Au nombre des plus importantes toiles du salon carré, j'ai omis jusqu'à présent de citer la *Bataille de Woeringen* de M. De Keyser ; je voulais attendre que la critique se fût prononcée sur ce jeune artiste, qu'elle eût fait la part de ses qualités et de ses défauts, en un mot, qu'elle eût rendu à la toile du peintre anversois toute la justice à laquelle elle a droit de prétendre. Ce n'est pas sans une surprise pleine de tristesse que j'ai vu le feuilleton et la revue s'arrêter à peine devant cette bataille immense ; tout au plus ceux qui en parlent daignent-ils lui adresser quelques vagues reproches : on veut bien convenir que M. De Keyser est un fervent disciple de Rubens, mais on lui reproche je ne sais quelle mollesse, quelle transparence dans la disposition des couleurs et dans les tons, qui fait de son œuvre quelque chose de généralement monotone et froid à l'œil. Je veux bien convenir que M. De Keyser a peut-être eu le tort cette fois de trop achever ses groupes ; il y a certes de l'inspiration dans l'entente des masses et dans la distribution des plans ; mais quand on arrive aux détails, le métier acquiert une importance qu'il ne devrait pas avoir, et l'artiste que nous avions trouvé si vigoureux à son début, au salon de Bruxelles, dans la *Bataille de Courtrai*, nous semble avoir voulu cette fois se donner une renommée de couleur dont l'école flamande a toujours été jalouse. Cela cependant ne saurait em-

pêcher de reconnaître les qualités estimables qui distinguent la *Bataille de Woeringen*, la manière dont la scène se présente, la vérité des poses et la science parfaitement mise en pratique des contrastes. — Ce que nous expliquons mieux que l'indifférence dont M. De Keyser est l'objet à notre Salon, c'est ce flux de mécontentemens moqueurs que soulèvent autour d'elles *les Funérailles de Parga*, par MM. James et George Foggo ; on dirait que cette malheureuse toile, si enfumée, si dépourvue de glacis, si étrangement horrible, date de l'époque de la guerre des Grecs. Pour ce qui est de la composition et du faire, elle appartient à un âge plus éloigné encore. — Un troisième artiste étranger, M. Van Ysendyck, de Gand, a exposé un groupe qu'il appelle *la Charité*, et qui se recommande par de bonnes qualités de coloris.

Continuons maintenant l'examen rapide des autres toiles du grand salon, qui valent la peine qu'on les mentionne. *Le Dernier Soupir du Christ*, par M. Gué, témoigne de profondes études et d'un grand sentiment ; c'est de la peinture dans le genre de Martinn, moins inspirée, mais aussi moins extravagante. *Le Premier Secret*, de M. Debreux-Dorcy, flatte l'œil, mais c'est une fantaisie d'imagination pure et qui ne gagne pas à être trop long-temps analysée. Pourquoi sur ces deux jeunes femmes ou jeunes filles, à votre choix, y en a-t-il une qui est presque nue tandis que l'autre est habillée comme pour aller à l'Opéra ? — Rien de plus simple. M. Debreux-Dorcy voulait des teintes moelleuses et douces : une chemise blanche, de belles épaules potelées et nues, et puis les reflets glacés de la soie, et puis le cristal d'un ruisseau, et puis le vert gazon de ses rives. Il faudrait avoir bien du malheur pour ne pas faire quelque chose de passable en se gênant aussi peu. — Je ferai remarquer à M. Schnetz que son *Religieux de Pise* louche beaucoup trop de l'œil gauche et a l'air d'un vrai satyre. — Il y a autant d'esprit que de peinture dans *les Conscrits de Brest*, de M. Duval Le Camus. Constatons en passant que M. Duval Le Camus est le plus heureux peintre du Salon. Le Jury a accordé l'*exequatur* à ses onze tableaux. — *Les Jeunes Filles de la Spezzia* de Guet sont charmantes : ce paysage est bien vert, ces figues sont bien mûres et l'outre-mer italien encadre à ravir ces brunes figures de femmes, ces têtes blondes d'enfant. — L'*Etude de Femme* de Mme Haudebourt-Lescot est aussi très gracieuse. — Voici à leur tour trois petits tableaux d'histoire : *Louis VII prenant l'oriflamme à Saint-Denis*, par M. Mauzaisse ; *la Donation de la Provence à la France*, de M. Revoil, et *le Colloque de Poissy*, par M. Robert Fleury. De ces toiles, la dernière seule est véritablement remarquable. — *Le Marché en Afrique*, de M. Gangiran Nanteuil, et *la Place Saint-Marc*, par M. Joyant, méritent l'attention et surtout gagnent beaucoup à être vus à une certaine distance. — *Le Retour de la Ville*, de M. H. Bellangé, est un pittoresque souvenir de cette bonne Normandie, et il ne manque ni observation ni gaîté dans une scène de M. Roehn, qui appartient au même genre et presque à la même école. — MM. Beaume, Grenier, Destouches, Latil, se distinguent par de douces nuances de sentiment et de touchantes scènes domestiques. — *L'Astrologue*, de M. Renoux, me paraît trop cru de tons ; *l'Intérieur d'une cabane de Pêcheur*, par M. P. Vickenberg, et *le Liseur*, de M. Meissonnier, sont pour moi deux petits chefs-d'œuvre. — *L'Eglise de Tonnerre*, par M. Garnery, offre une perspective bien étudiée et d'un fort bon effet. — Je ne parlerai pas du *Départ de Bayard de Brescia*, d'un M. Bidauld, toile d'emballage terre de Sienne, où le dessin est au niveau de la couleur, que pour reve-

nir en passant sur l'aveuglement brutal du Jury, qui a refusé de bons tableaux pour accepter ce badigeonnage qui fait honte au Salon.

Que les moutons de Brascassat sont beaux ! mais par malheur les lointains et l'herbe de ses paysages ressemblent à la laine de ses brebis. *La Meute* de Jadin fera un très bon dessus-de-porte chez monseigneur le duc d'Orléans, il y a sur le dernier plan un piqueur à cheval qui se garde bien de contredire les règles de perspective inventées par Boucher et Watteau. Ceci soit écrit sans porter en rien préjudice aux chiens anglais du premier plan qui sont admirablement découplés. — *L'Intérieur* de M. Granet, les moines bénédictins baisant l'anneau de l'abbé de leur ordre est loin d'être au dessus de ce que nous connaissons de lui ; nous verrons plus tard si son *Godefroy de Bouillon* est préférable. — Au premier rang des paysages, plaçons *le Samaritain* de Cabat, triste et morne nature ainsi que l'a faite l'Evangile. O Cabat ! cela ne vous a point empêché d'encourir la disgrace du Jury, mais pourquoi n'avez-vous pas été assez ganache pour que votre toile refusée fût aussi mauvaise que *l'Oratoire* de M. le comte de Forbin ? — Un Génevois, M. Diday a, cette année, exposé de remarquables paysages ; son *Chalet* dans les Hautes-Alpes est peint avec une vigueur et une hardiesse rares. *Le petit Moulin flamand* de M. Le Poitevin, c'est la nature heureuse et tranquille des Flandres prise sur le fait. Il y a encore M. Watelet qui est beaucoup trop prodigue d'effet et de couleurs. MM. Mercey, Flers, Bertin, Marandon de Montyel qui n'ont ni la vérité de Cabat, ni la fougue de Diday, ni le pittoresque de Le Poitevin. — Vous avez-vu les fleurs et les fruits de Jacobber ? — N'est-ce pas qu'il est difficile de rendre avec une plus brillante animation une nature morte ?

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Académie Royale de Musique.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DE Mlle FALCON.

Encore un espoir déçu à la suite de tant d'autres ! — Cornélie Falcon a reparu, samedi dernier, sur cette scène de l'Opéra, illustrée par ses triomphes, pour y recueillir le triste hommage des regrets universels et des vœux de tous ceux qui l'applaudissaient avec tant d'amour il y a à peine deux ans. — Pourquoi ne le dirions-nous pas ? puisqu'aussi bien elle en convenait elle-même, la belle et mélancolique Juive, lorsqu'au milieu du tumulte des bravos qui s'élevaient aussitôt qu'une note vibrante rappelait les émotions de ses beaux jours, elle secouait douloureusement la tête comme pour répondre : — Non, je n'ai pas retrouvé ma voix..., à ce public d'élite qui avait tant envie de se persuader le contraire. — Ainsi toutes les prescriptions, tous les remèdes de la Faculté ont été inutiles ; jamais Mlle Falcon n'a joui d'une beauté plus fraîche, ni d'une santé plus robuste. C'est maintenant le ciel italien, les brises embaumées et réparatrices de la ville aux sept collines, ou du golfe de Naples qu'on lui ordonne. Espérons encore ! — On devine ce qu'a dû être la représentation de samedi ; toutes les loges étaient pleines, il n'y avait pas une place au parterre ; le spectacle a commencé par l'évanouissement de Mlle Falcon, suffoquée à son entrée en scène par les souvenirs divers dont elle était assaillie ; il s'est achevé péniblement au milieu des larmes, et tout le monde aujourd'hui, aussi bien la *diva* que le public, se confie dans l'attente d'une soirée meilleure.

Théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Vautrin, drame en cinq actes par M. DE BALZAC.

Vautrin est déjà de l'histoire ancienne, *Vautrin* à fait son temps, *Vautrin* a disparu du monde. M. de Balzac est un si grand homme que du soir au matin il passe à la postérité. Personne, je vous jure, ne s'est ému de l'acte de toute puissance de M. de Rémusat. En effet la suppression de *Vautrin* intéresse médiocrement la littérature, et quant aux mœurs elles ne peuvent qu'y gagner, surtout au milieu de la recrudescence de pudibardise qui nous envahit par la grace de M. Briffault du *Temps*, jadis assez peu pudibard au *Corsaire*. — *Vautrin* est cette même excentricité du *Père Goriot*, ce galérien qui vole et assassine par dévoûment pour un enfant trouvé. Au demeurant, c'est une pauvre contrefaçon de *Robert-Macaire* et de l'*Auberge des Adrets*. Frédérick-Lemaître en est plus convaincu que tout autre, lui qui, seul, a sauvé *Vautrin* d'une débacle complète dès la première scène, et qui, après le drame, a répudié son triomphe, en refusant de paraître devant les claqueurs éhontés de M. de Balzac, l'illustre descendant de Mlle d'Entragues.

Savez-vous maintenant ce qu'on répète de *Vautrin*, dans les coulisses? — On dit que M. de Balzac a acheté à un pauvre manœuvre de théâtre, moyennant quelques chétives pièces de trente sous, un badigeonnage ayant le nom de son héros, et qu'il a replâtré à sa façon le susdit badigeonnage pour l'offrir à M. Harel qui s'est jeté dessus. Alors, M. de Balzac, qui a si bien observé la province, le journalisme, la femme de trente ans, la vie parisienne et les égoûts, a réfléchi avec beaucoup de tact que son *Vautrin* était à peu près de la même qualité humanitaire que son *Grand Homme*, et qu'en conséquence, il ne serait point impossible que la police se mêlât de son succès. Il a donc tranché du généreux, et par miséricorde pour les vicissitudes de la Porte-Saint-Martin, il a daigné consentir à aliéner ses droits d'auteur à M. Harel, au prix de la modique somme de *cinq mille francs*.

— Mais qui donc est ici la dupe? dirait Basile. — Ce n'est pas M. de Balzac, qui gagne les frais de son prochain voyage en Italie. — Ce n'est pas le public auquel la censure, mère quelquefois prévoyante, enlève les ennuis d'une œuvre pitoyable. — C'est donc M. Harel. — Eh! bien, quoique M. Harel perde cinq mille francs, je lui conseille de doubler la somme si le plus fécond de nos romanciers, mais le plus malheureux de nos dramaturges, veut prendre par-devant notaire l'engagement de ne lui plus fabriquer de pièces; — à moins que M. Harel, comme il en est bien capable, ne préfère payer les droits d'auteur de M. de Balzac en sous monaco.

P. S. M. Harel vient de faire mieux : il a fermé son théâtre.

Concerts.

Dimanche dernier, un public nombreux et choisi avait envahi de bonne heure les salons de M. Pape pour assister au concert de M. Trinquart. — Au programme orné d'une fort jolie vignette dessinée par le bénéficiaire, figuraient les noms, de Mlles Clara Loveday, d'Henin, Beltz, et de MM. Grard, Delabarre, Jancourt, qui tous ont obtenu et mérité de nombreux applaudissemens. — Mlle Barthélemy qu'une indisposition a empêché d'en venir recevoir sa part, a été remplacée par Mlle Henry, jeune et jolie personne élève de M. Bordogni. — M. Trinquart a fort bien terminé par quelques chansonnettes dites avec infiniment d'esprit. — Il est inconcevable que quelque théâtre de la capitale ne cherche pas à employer à son profit les moyens de ce jeune et intelligent artiste.

LA SYLPHIDE

Robe de mousseline de l'Inde deux Jupes
Robe à pièce garnie de ruches & volants (Mme Palmire)
Chapeau de crêpe Rubans de velours frisé - Chapeau de moire (Lucy Hocquet)

DIRECTION, RUE FLÉCHIER 4

AVIS D'UNE GRAND'MÈRE A SA PETITE-FILLE.

28 mars.

Le froid que nous avons ici, ma chère enfant, retarde un peu les nouvelles modes prêtes à paraître. Le soleil est déjà chaud et sa lumière déjà brillante ; les pelisses et les manchons sont encore acceptés comme au triste et cruel mois de décembre. Au coin du feu, le soleil fait croire au printemps. De loin on aperçoit les bourgeons aux arbres, et les arbres en fleurs ; mais l'air est piquant et vif, et c'est à peine si on rencontre une femme assez habituée à prendre l'air, pour n'avoir pas le nez un peu rouge au contact de cet air frissonnant. Aussi nous n'avons rien de neuf à vous apprendre. Longchamps décidera tout ce qui est encore incertain. Nous saurons alors si les manches longues seront plates ou continueront *ad libitum* leur coupe de cet hiver. Nous saurons si les rubans l'emporteront sur la gaze, les fleurs sur les plumes ; maintenant, toutefois, on ne porte pas de rubans sur les chapeaux d'étoffe : s'ils sont en velours ou en satin, de même qu'en tulle ou en crêpe pour le soir, de toute façon, les ornemens sont de même étoffe. — Pour les robes de grande toilette, la mode est très arrêtée ; les manches sont plates et garnies de deux petits bouillons ; puis de longues dentelles tombent sur le bras à partir du bas de la manche. — A mon grand regret, on porte beaucoup de coiffures ; on danse même avec ces lourds ornemens, comme si ce n'était pas contre toute espèce de bon sens et de bon goût. Les femmes qui sont ainsi parées me font l'effet d'actrices descendues de la scène, et qui ont conservé leur costume. On ne peut croire que se soit à dessein que des danseuses élégantes se parent si lourdement, pour paraître plus sveltes et plus légères. Surtout en valsant, ces toques à franges ou à plumes font un si singulier effet, qu'il est impossible d'admirer une femme qui danse avec tout cela, tant elle est peu à son avantage. Mais en revanche, les jolies personnes auxquelles les guirlandes vont bien, sont, à mon sens, en véritable faveur de circonstance. De quelque côté qu'on regarde cette délicieuse coiffure, elle est toujours jolie, toujours à l'air du visage, et faisant ressortir l'élégance de celle qui la porte. Guirlandes de lilas blanc, de lilas-varin et de boutons de roses ; de bruyères blanches et de jonquilles ; de roses du Bengale,

de camélias rouges, de roses jaunes et de roses pompons, de roses bleues et de roses couleur de chair, et enfin, tant de guirlandes à choisir, et toutes plus ou moins jolies, jusqu'à cette guirlande de tulipes jaunes et pourpres, que portait l'autre jour la duchesse d'O. et qui a été, dans sa singularité, si généralement admirée. Sa robe en tulle bleu pâle était, ainsi que le pardessus, également garnie de tulipes de même nuance. Des diamans au corsage, aux manches et au cou. On porte aussi des guirlandes doubles; la première, ronde et un peu grosse, est posée sur le front; la seconde, plus petite et plus délicate, est placée sur les cheveux de derrière, toujours relevés très bas, principalement avec cette coiffure. Les jeunes personnes même ne portent pas de guirlande sur le front. Celles qui ont des boucles, par exemple, préfèrent avec raison ne rien mettre sur le front. Les fleurs derrière leurs cheveux bouclés font alors ressortir avec grand avantage leur coiffure, surtout étant vue de côté.

Pour la fin de l'hiver, si vous avez une robe à faire faire encore, je vous enverrai une étoffe de chez Gagelin-Opigez, qui est la plus délicieuse qu'on puisse voir. Elle a été faite pour la reine d'Angleterre. C'est une gaze blanche, appliquée, par une brochure en soie plate, sur du satin rose ou bleu. Le reflet de cette gaze, mêlée et identifiée au satin, est délicieux. On n'a rien fait jusqu'ici de si délicat. Je vous engage à en acheter une robe pour ce moment-ci; vous la garnirez de dentelle d'Alençon, avec une guirlande de bleuets et de boutons de roses, vous serez charmante.

Je vous préviens que dans ma prochaine lettre, vous aurez le détail des étoffes charmantes à et bon marché qu'on trouve chez Gagelin-Opigez. Des mousselines et des jaconas, des taffetas écossais. Il faut avant cela que je vous parle d'une étoffe *Pompadour* (ce mot est devenu proverbial, et sera certainement accepté par l'Académie): c'est un satin couleur marron-clair, brodé de larges bouquets où les couleurs claires dominent.

Une autre étoffe *Pompadour*, en satin blanc, dont les bouquets en capucines, en roses et en violettes, sont brochés d'argent. Cela ressemble tout-à-fait aux châsses de quelques saintes martyres. Toutefois, on n'a rien vu de si beau et de si magnifique. — Les riches et élégantes dames de l'empire auraient été bien fières de porter, aux réceptions de l'empereur Napoléon, une si belle robe, qu'il eût si bien remarquée, lui, qui aimait beaucoup à s'occuper des toilettes des jolies femmes, et leur reprochait amèrement de leur voir deux fois la même robe.

Madame Galy a fait, pour le soir, de petites coiffures *grecques*, qui sont fort à la mode. Depuis le matin jusqu'au soir, sa porte est encombrée d'équipages. Toutes les femmes élégantes ont voulu avoir de ces petites toques. C'est une résille de soie rouge, tressée en or; elle forme calotte, et se pose sur les cheveux de derrière. Ni nattes, ni coques de cheveux ne peuvent tom-

ber de ce petit toquet ; il renferme et cache les cheveux, à peu près comme une bourse de quête dont on aurait coupé les montans ; car on fait également cette coiffure en velours rouge, brodée d'or. De longs glands, en or, pendent jusqu'à la ceinture, par derrière. On ne met ni fleurs, ni plumes avec cette parure ; aucun ornement n'est permis.

Je vous envoie, de chez Janisset, une bague à la mode ; ne vous effrayez pas de sa grosseur, *c'est la mode* ; je ne puis dire que cela pour ma justification. Cette bague est une cornaline gravée, de la largeur d'une pièce de trente sous, ovale. Elle est montée en or, sans aucun entourage. Mais regardez, je vous prie, la gravure de la pierre : c'est un talisman gravé à Constantinople. Quoique les prophéties soient malheureusement peu croyables, acceptez toujours, ma chère enfant ; la vôtre vous promet, pour 1842, beaucoup de bonheur et de richesses : acceptez toujours l'oracle, au risque d'apprendre, par expérience, qu'il est menteur encore une fois.

Mme J. D'ABRANTÈS.

L'AMOUREUX DU VÉSUVE.

Fragment inédit de MON BALCON A SAINTE-LUCIE.

On peut, certes, rencontrer partout des paysages d'un effet admirable ; on peut s'extasier mille et mille fois en parcourant la Suisse, jouir des plus douces émotions en visitant les lacs de la haute Italie ou en traversant les Pyrénées ; on peut rêver au milieu des forêts de l'Allemagne, des collines de l'Écosse ; il n'est pas rare de voir, en maint endroit, la nature ajouter à l'art ce qui lui manque ; mais où trouver, je vous prie, un ciel comme celui du golfe de Naples, ciel qui estompe tous les objets d'une lumière transparente,

.....Ciel pur qui dit vivez!

Cherchez donc ailleurs cet azur que Claude rêvait comme l'idéal de toutes les jouissances de l'artiste, cet horizon de roses où on aime à placer le repos des anges ; demandez à d'autres mers ces vagues bleues qui servent de miroir à ce dôme éthéréen et ces beaux rivages tout parfumés de bonheur. Puis, tout là-bas, c'est le Vésuve, ce volcan qui, dans le grand théâtre de la baie de cette ancienne Parthénope peut, quand il le veut, vous offrir une de

ces scènes dont l'effet est immense, et que ne cessent de lui disputer l'opéra et le drame : l'incendie enveloppant tous les objets dans son éclat terrible. Les spectateurs sont toujours là, au théâtre comme aux pieds du Vésuve... Ils attendent toute l'année que le rideau se lève pour voir ce mystérieux enfer qui embrase le firmament. Leurs mains ne se lassent jamais d'applaudir. — « Que c'est beau ! » disent-ils dès que le gouffre commence à vomir. — « Que c'est magnifique ! » répètent-ils au moment même où il détruit la cabane du pâtre, où il poursuit de sa lave enflammée le pauvre enfant ou le vieillard débile qui, bien souvent, ne courent pas assez vite pour éviter son mortel contact.

La curiosité a le courage de l'ivresse. — Celui qui veut suivre M. de Saussure ne redescend plus des cimes du Mont-Blanc : qu'importe ! il a assez vécu, puisqu'il a vu ce qu'il voulait voir. Un lieutenant français arrive à l'endroit où disparaît le Rhône. Il veut, il ose pénétrer un grand mystère que la nature nous dérobe ; il se confie à une nacelle, et il se jette dans le gouffre : la nacelle disparaît avec son audacieux nocher.

En 1830, un jeune homme s'embarque à Marseille. Il a une passion dans son cœur de vingt ans ; passion volcanique, sans doute? Vous ne vous trompez pas ; il aime... le Vésuve, sans pourtant avoir vendu son ame à Méphistophélès. Il veut aller le contempler, ce volcan, savourer toutes les délices de ses phénomènes et lire dans son abîme comme il lisait la veille dans le cœur de sa maîtresse. Pendant tout le trajet, il ne parle que de *somma*, du Vesuve de Naples. il demande à ses compagnons de route s'il y a des éruptions tous les jours. A force de questions, on le prend pour un artiste, un géologue, un homme de science, et il n'est rien de tout cela. Il est tout bonnement un pauvre fou amoureux. — Le pyroscaphe longe le golfe de Baia... Le jeune homme voit enfin de près le monstre qui a dévoré Stabia et Pompeï... Alors, il n'est plus maître de son émotion ; son cœur bat avec violence ; il se précipite à la proue du bâtiment où il reste en extase ; sa fièvre redouble ; il lui semble que les roues du bâteau se sont arrêtées : ses yeux ne quittent plus le Vésuve. Le soir même, il touche avec volupté cette lave ferrugineuse qui, sortant des entrailles du volcan, forme sa robe infernale, et il retourne à Naples, heureux, mille fois heureux de cette félicité que personne ne peut comprendre. — Le lendemain, le voilà encore vis à vis de cette bouche brûlante qui a la flamme pour haleine. Un Saint-Preux que ferait-il en tête à tête avec sa Julie ? L'étranger, suivant les lois immuables de l'amour, se posa sur une haute pierre qui formait comme une dent de ce cratère satanique, et sans donner à sa raison le temps de s'éveiller, il regarda le ciel, dit adieu au monde et disparut. Vainement le cicerone, qui l'avait accompagné jusqu'à une certaine distance, l'attendit ; il ne trouva que son manteau, échappé comme par miracle aux laves du Vésuve, et une petite boîte avec une adresse. Que

contenait-elle, cette boîte ? L'infortuné avait-il des parens? lui restait-il encore une mère ?... Explique qui pourra les paradoxes du cœur humain !

Le même soir Ignazio, l'ermite, gardien du Vésuve, avait enregistré dans ses tablettes et marqué d'une croix noire le tragique événement; ses remarques étaient en marge de ces archives curieuses qui contiennent tant de souvenirs, tant de noms, tant d'aventures. C'était pour la seconde fois qu'il accusait son Vésuve d'un pareil homicide; mais la première fois ce n'était pas le volcan qui avait été l'objet direct d'une passion frénétique, c'était un amour entouré du plus grand mystère, et qui n'avait eu d'autre confident que Dieu, d'autre consolation que la mort. Ignazio avait ainsi consigné ce grand secret : « Une jeune et jolie personne, dont on a toujours ignoré le nom et la patrie, vint, l'année 1812, visiter plusieurs fois le Vésuve; au retour de ses promenades elle se reposait sur la pierre qui touche à mon ermitage, et là elle versait un torrent de larmes dont je n'ai jamais pu connaître le motif. Un soir, avant de prendre congé de moi, elle me força d'accepter une bague, et me remit l'argent qu'elle avait sur elle pour le distribuer aux pauvres; ce soir-là elle me parut plus triste que de coutume, ses cheveux étaient en désordre, son regard avait quelque chose de vague, et sa respiration était embarrassée. Je la fis suivre par l'enfant du portier des Camaldules qui se trouvait chez moi. Une demie heure après, l'enfant était de retour tenant à la main un papier contenant ces quelques lignes tracées à la hâte avec un crayon:—Bon ermite, priez Dieu pour moi ; lorsque vous recevrez ce billet, je dormirai dans le volcan.—Toutes mes recherches au sujet de cette mystérieuse jeune fille furent vaines, de même que celles de la police. Seulement deux années après cette catastrophe, un grand personnage vint visiter le Vésuve, en lisant le récit de cette aventure sur mes tablettes il s'évanouit; quand il eut repris connaissance il me demande à voir la bague que je tenais soigneusement enfermée, il la prit, murmura le nom d'Aline, me donna cent écus et partit sans me dire adieu. »

La mort de Pline, d'autres trépas illustres et ce dernier épisode ont donné au Vésuve une sorte de réputation, sans compter celle que lui a faite l'histoire. On voit que sans aller lui-même chercher ses victimes, il y a des gens qui vont de gaîté de cœur s'immoler sur son autel. Le roman peut maintenant s'emparer de lui comme s'en est emparé la science.

Le Vésuve, depuis quelque temps, se plaît à mystifier les étrangers, il irrite leur impatience qui réclame à tout prix un spectacle. On dit : — Pourquoi le Vésuve est-il un volcan pour n'être qu'une montagne comme une autre? cela n'en vaut pas la peine. — En vérité on n'a pas tort, car il est difficile qu'une autre montagne ait plus de régularité et moins de caprices que lui. Mais si bien authentiquement le Vésuve a été autrefois une fournaise, qu'il travaille donc aujourd'hui; car s'il pouvait assurer les étrangers de leur donner un ou

deux spectacles par an, nous verrions, sans aucun doute, se former une société en commandite pour exploiter ses éruptions.

Marquis DE SALVO.

GIUSEPPE REGALDI.

La seconde soirée donnée par M. Regaldi, nous a de nouveau convaincu de la supériorité de son talent. Il avait pour juge un auditoire nombreux et brillant, parmi lequel on remarquait plusieurs de nos sommités littéraires : M. de Lamartine qui, placé à l'écart, se dérobait vainement aux regards de la foule toujours avide de contempler les traits de l'illustre pélerin de la ville sainte, auquel nous devons de si immortels chefs-d'œuvre! Victor Hugo dont l'entrée fut presque un triomphe, car on le salua par une bruyante salve d'applaudissemens qui durent lui prouver que l'admiration de tous sait faire justice des erreurs de quelques uns. Beaucoup de grandes dames, belles et parées, embellissaient cette réunion, et leurs blanches mains se joignirent à plusieurs reprises aux bravos unanimes qu'obtint M. Regaldi. Plusieurs sujets lui furent offerts à traiter et il le fit avec un égal succès. Nous ne citerons que les quatre pièces principales : La première sur le *Tombeau de Pétrarque*, une autre à *Rachel*, ensuite le *Poète errant*, puis, enfin, *la Patrie*. A voir M. Regaldi dans le feu de son improvisation, on le croirait vraiment transporté dans les sphères célestes. Ses regards animés, la chaleur de sa parole, l'intonation de sa voix, tour à tour forte et vibrante, ou douce comme un son qui meurt ; tout cela saisit et étonne celui qui vient calme et froid pour l'entendre. On le dirait dominé par l'influence d'une vision qui l'exalte ; et nous autres poètes réfléchis, qui travaillons lentement notre pensée, nous nous demandons comment il se fait que sans préparation aucune, et avec autant de spontanéité, il soit possible d'arriver à d'aussi brillans résultats. La langue italienne, si pleine d'harmonie et de douceur, semble se prêter tout naturellement à la cadence du vers; mais il ne faut pas croire que M. Regaldi, se créant un travail facile, emploie jamais des lieux communs ou des phrases banales. Son imagination, riche et féconde, reste toujours dans les régions supérieures de l'esprit, et les images qui naissent de ses inspirations sont constamment nobles et élevées, autant que sa poésie est pure et vigoureuse. Il vient de publier en Italie un volume qui se compose de pièces *méditées*, et de quelques unes de ses improvisations. Nous n'avons eu que le temps de jeter un coup d'œil rapide sur ce recueil qui obtient un grand succès. Il nous a paru en effet fort remarquable ; nous en

avons extrait quelques vers que nous allons citer, et qui sont empruntés à un chant intitulé *la Solitude*, adressé à M. de Lamartine. Le poète, après avoir rappelé les temps anciens où la poésie, cette fille du ciel, régnait encore sur les nations et faisait éclore dans le cœur des hommes l'amour des grandes choses, s'exprime ainsi :

« Or volge un tempo reo di carmi sazio,
» Volge un'età che l'égoismo impera
» Su gli affetti dell'uomo, e come vana
» Miserabil follia passa la voce
» Degli inspirati. Ma chi sente il foco
» Onde s'anima il canto, unqua non resta
» Muto per lutta d'aspri fati; ei volge
» Supplice il guardo ai cieli, e sulla cetra
» Versa le note che dall'ansio petto
» Emergono col piantoe coi sospiri. »

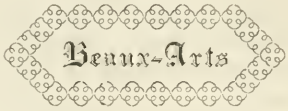
« Maintenant, voici un triste siècle saturé de vers; voici un âge où l'égoïsme règne » sur les affections de l'homme, et où passe comme une vaine et misérable folie la » voix des chantres inspirés. Mais celui qui sent en soi le foyer où s'anime le chant ne » reste pas muet, malgré la lutte des fatals destins; il tourne vers les cieux un » regard suppliant, et verse sur la lyre les notes qui de sa poitrine inquiète jaillis- » sent avec les pleurs et les soupirs. »

Nous regrettons de ne pouvoir donner qu'un aussi court fragment de cette pièce qui, tout entière, renferme de grandes beautés de style et de pensées. Ce léger aperçu devra suffire néanmoins pour venir à l'appui de nos éloges, qu'on ne pourra du reste considérer comme suspects, en lisant la lettre suivante, écrite par M. de Lamartine à M. Regaldi :

« J'ai cru sentir en vous lisant une des brises les plus fraîches des Alpes » d'où vous venez, parfumée encore et attiédie en passant sur les flots du lac » de Côme et du lac de Garde. Les belles rimes de Pétrarque, de Foscolo et » de Monti ont résonné dans mes oreilles, et je me suis senti rajeuni avec vo- » tre muse qui rajeunit leur cher génie. Voilà mon impression exacte et sans » adulation. Vous êtes un trop grand écrivain pour rester improvisateur. La » verge d'Aaron et de Moïse, qui fleurissait en quelques minutes, ne germait » pas des fruits immortels. Vous devez être un arbre séculaire. Ecrivez donc, » et n'improvisez que pour montrer de temps en temps les merveilles de votre » organisation. »

Cette lettre vaut mieux que tout ce que nous pouvons dire.

Mme JULIETTE LORMEAU.



SALON DE 1840.

IV.

MM. Ch. Langlois, Philippoteaux, Dauzats, T. Gudin, Eug. Ysabey, Morel-Fatio, Mozin, Hyppolite Flandrin, Hornung, Amaury-Duval; Henri Scheffer, Cornu, Charpentier, Madrazo, Dubufe, mademoiselle Ferrand, mademoiselle Godefroid, E. Pingret, Faure, Richomme, Larivière, Gosse, Rouillard, Guérin, madame Feytau, mademoiselle Blondel, Cals.

Tout sera bientôt dit au sujet des batailles, car le salon carré n'en compte tout juste que deux : *la Bataille de Toulouse*, par M. Ch. Langlois, et *Louis XV visitant le champ de bataille de Fontenoy*, par M. Philippoteaux. C'est une belle page que celle de M. Langlois, plus on l'étudie, plus on y découvre de mérites ; l'art et la stratégie y sont également observés, et l'ensemble de ce grand fait d'armes se révèle sans effort au premier coup d'œil. On aime à suivre aussi bien ces belles colonnes françaises qui s'avançent sous le feu des Anglais, que ces accidens de terrain multipliés comme à plaisir et rendus avec une fidélité presque irréprochable. M. Philippoteaux est loin d'être à la hauteur de M. Langlois. Son tableau vise trop à l'effet, et, par malheur, l'effet n'a pas complètement répondu aux peines qu'il s'est donné pour le produire. D'abord, le groupe principal de Louis XV et du dauphin est éclairé par des reflets de torche exagérés tant ils sont rougeâtres, ensuite tous ces personnages posent trop ; puis, dans le groupe de morts qu'ils contemplent, les vêtemens et les nus sont exprimés de telle sorte, qu'à moins de regarder de très près, et encore, en mettant de côté toute couleur, on prend les uns pour les autres. Mais voici un autre défaut plus capital : M. Philippoteaux a soumis les plaines de Fontenoy à un double effet de lumière ; des torches à la lueur infernale illuminent les premiers plans, tandis que sur les derniers plans de gauche, la lune, a demi voilée par des nuages, projette ses vagues rayons ; ce double effet, pour n'être pas neuf, pouvait au moins offrir d'heureuses ressources au peintre ; mais, hélas ! sur la toile de M. Philippoteaux ces deux lumières se contredisent presque, tant elles se séparent et se tranchent brusquement, sans compter qu'on a la plus cruelle envie de prendre pour de la neige ou du givre le miroitage de la lune sur les affûts de canon et sur les ondulations de ces plaines à jamais illustres. — Dans mon avant-dernière visite au Salon, j'avais remarqué et détaillé tout à mon aise dans un coin perdu, un excellent petit tableau de Dauzats, *les Portes de Fer* ; j'aimais ce pinceau rude et sauvage, ces deux grands bras de granit qui laissent à peine le ciel faire une trouée dans leur étreinte, et tout en bas, dans les profondeurs de cet abîme, nos braves de Constantine et de Mazagran achevant avec une joyeuse insouciance leur promenade militaire à travers les marres bourbeuses et les aspérités du roc. Peut-

être M. Dauzats n'a pas trouvé que son tableau fût dans son jour véritable. Quoi qu'il en soit, *les Portes de Fer* ont disparu du salon carré, et à leur place on a mis, je frémis en l'écrivant, je ne sais quel gratin mystique, aussi innocent de composition que d'idée, à la gloire de notre chère Jeanne d'Arc. Je n'ai pas eu, je l'avoue, le courage d'ouvrir le livret pour connaître le nom de l'auteur de cette méchante action.

Les marines, de même que les batailles, ne brillent pas par le nombre; c'est au moins un mérite dans notre désastreuse époque de peinture, où il semble qu'à la médiocrité seule ait été dévolu le droit d'être féconde. La *Vue de Constantinople* et le *Bombardement de Gênes* sont je crois les deux meilleures œuvres de M. Gudin cette année. Nous allons peut être, aux oreilles de quelques uns, proférer d'épouvantables blasphèmes. N'importe! Nous dirons comme si c'était l'avis de tout le monde que M. Gudin ne nous paraît pas en voie de progrès. Il se lèche comme ces artistes qui s'imaginent avoir franchi leurs colonnes d'Hercule. Il ne cherche plus à étendre ce cercle qu'il s'est si laborieusement et, ajoutons-le, si heureusement tracé, il se repose au milieu; en deux mots, et pour traduire complètement notre pensée, M. Gudin n'invente plus, il perfectionne. Cependant, que l'on ne s'y trompe pas, il se pourrait bien que le perfectionnement de M. Gudin ce fût la décadence. Voyez plutôt, le voilà qui, pour traduire avec une plus sévère exactitude l'Océan ou la Méditerranée, fait des vagues à la truelle. Non seulement dans son *Bombardement de Gênes*, les lointains, la perspective ne sont pas sans reproche, mais encore, si vous laissez errer votre regard sur les plans gauche de ce golfe qui étincelle sous les feux du canon et du soleil, vous vous croirez, je n'en doute pas, transporté au pôle du Nord; vous prendrez ce doux golfe pour une mer de glaces. Dans la vue de Constantinople, ce sont d'autres abus de delicatesse. M. Gudin, qu'on me pardonne cette expression, veut faire de l'euphonie en peinture, si bien qu'à force d'achever et de fondre ses effets, il tombe, à son insu peut être, dans le flasque et le vaporeux. Ses marines ont l'air d'un rêve, d'une illusion, d'un conte de fée; à une certaine distance, ce ne sont plus des marines, ce sont des opales. — Et rien ne justifie mieux ces réflexions que la *vue du Port de Marseille* de M. Eugène Ysabey. Voici au moins une mer bien étudiée et bien sentie, un ciel qui n'est pas d'exception, une perspective où chaque chose a sa place, où tout se distribue sans confusion et sans embarras; et ces premiers plans, dites? comme ils se présentent dans une simplicité vraie mais pleine de grâce : à droite et à gauche ces murs crénelés qui s'élèvent en amphithéâtre, cette tour carrée noire qui arrondit et éclaire si bien ce donjon du premier plan; de l'autre côté, cette terre et cette mousse, et ces bois de construction et ces chétives mais tranquilles cabanes aux contrevents verts, et puis au fond, la mer, verte ici, clapottante là bas, sillonnée en mille et mille sens par les bateaux à vapeur qui fument et les frêles embarcations qui rament. M. Eugène Ysabey n'a pas, que je sache, mieux fait que cela jusqu'à ce jour, et sans contredit, les honneurs du Salon lui appartiennent pour les marines.

Après Isabey et Gudin nommer M. Morel-Fatio, c'est peut-être aller un peu vite; mais son *Combat du Vengeur*, ce grand sacrifice républicain de 1794, complète l'ensemble de nos remarques à propos des marines, et nous procure l'occasion d'établir d'une manière assez péremptoire, pensons-nous, que M. Gudin a été trop loin, tandis que M. Morel-Fatio ne s'est pas assez pressé. Eugène Isabey en

se plaçant entre la vieille et jeune école, en mettant à profit les erreurs de celle-ci et l'expérience de celle-là, est arrivé à cette haute position qu'il tient. Comparez, je vous prie, la mer de M. Morel-Fatio et celle de M. Gudin, elles occupent les deux points extrêmes de l'échelle des proportions et des tons, aussi n'est-ce pas là cette mer que vous avez été voir à Dieppe ou à Calais. Et puisque nous voilà au rivage, parlons des *Côtes du Calvados* de M. Mozin; j'aime assez, je l'avoue, cette grève sabloneuse où s'abattent les mouettes et que ce soir le reflux submergera ; mais pourquoi ces nuages ont-ils l'air de rochers ? Et pourquoi ces rochers ressemblent-ils à des nuages ?

A la fin nous voici aux portraits. A M. Hyppolite Flandrin la première place : son portrait de femme, qui se trouve à peu près au dessous du *Trajan*, est un chef-d'œuvre. Le modelé des mains, le fini des contours, la pureté du dessin et la fraîcheur du coloris en font une toile devant laquelle, malgré sa faible dimension, on s'arrête tout d'abord, et qu'ensuite on analyse avec amour ; c'est qu'il y a dans cette gracieuse tête l'adorable alliance de simplicité et de poésie dont les maîtres du seizième siècle possédaient si bien le secret.

Le portrait de M. Hornung, peint par lui-même, doit être mentionné à côté de celui de M. H. Flandrin, quand ce ne serait que pour signaler l'extrême différence de style au moyen desquels les deux artistes sont arrivés aux mêmes résultats. M. Flandrin, à la fois précis et large, indique les masses, les contours, les lignes créatrices, en un mot, le galbe qu'il accuse vigoureusement et qu'il rehausse ensuite de toutes les richesses du modelé. M. Hornung, lui, est aussi scrupuleux pour l'ensemble que pour le détail : il peint les cheveux mèche par mèche, de la barbe il n'oublie pas un poil, à chacun, pour ainsi dire, il donne sa couleur et son reflet; quant à la figure, il n'omet pas une ride au front, pas une tache de rousseur, pas un pli à la joue; on dirait de la peinture au daguerréotype, tant cela est fini et indiqué avec exactitude. Je ne sais si l'art gagne en progrès tout le temps qu'il perd à cette servile observance du détail, mais, n'importe, je préfère la manière franche et facile de M. Flandrin. J'aime peu la miniature, et je confesse que je ne me sens pas une bien vive sympathie pour la miniature à l'huile. — Le portrait de femme de M. Amaury-Duval, sous le n° 8, se distingue par le style net et sévère de l'auteur, sa pureté de dessin qui console de l'absence presque habituelle de la couleur. Cependant M. Amaury-Duval semble en voie de progrès sous ce rapport. Je citerai encore avec éloge le portrait de M. Masson, par M. Henry Scheffer; celui de Mme Aguado, par M. Cornu, qui pêche peut-être un peu par l'immobilité, celui de Mlle Rachel que par malheur M. Charpentier a trop poussé au noir ; M. Danzats, par M. Madrazo, et un portrait de femme de M. Dubufe qui se recommande surtout par un divan traité de main de maître. Il y a encore de fort bons portraits de Mlles Ferrand et Godefroid; un petit portrait en pied de M. Laurent de Jussieu, par M. E. Pingret, assez bien entendu, n'étaient les cheveux qu'on prendrait volontiers pour du bronze. Un autre portrait en pied, grandeur naturelle, du comte de Beaujolais, mort en 1808, par M. Faure, qui n'a pas toute l'expression et le modelé désirables; il y a d'autres portraits assez faibles de MM. Richomme, Larivière, Gosse, Rouillard, Guérin et Mme Feytau. Mlle Blondel a exposé un joli petit portrait de femme, et M. Cals une tête d'étude de paysan auvergnat, qui n'est pas dépourvue de bonnes intentions.—Adieu mon salon carré. J'ai dit. G. GUÉNOT-LECOINTE.

Opéra-Comique.

DÉBUTS DE MADEMOISELLE DARCIER.

Une jeune et jolie personne, du nom de Darcier, a débuté, samedi dernier, dans le rôle d'Inès, de *la Mantille*. On se rappelle avec quel charme Mme Jenny-Colon a créé ce gracieux personnage; la débutante, nous devons le dire, n'a point fait ombre à son modèle. Un peu émue à son entrée en scène, comme c'est l'habitude en pareil cas, surtout pour une artiste qui, pour la première fois de sa vie, se hasarde aux lumières de la rampe et aux regards du parterre, quelquefois un peu brutal dans ses caprices, Mlle Darcier n'a cependant pas tardé à surmonter ses craintes, et une première et fugitive audition a presque permis, ce qui est rare, d'apprécier les différentes faces sous lesquelles se présente son jeune talent; sa voix est fraîche, douce, légèrement accentuée, vibrante à propos, en un mot, tout à fait dans l'esprit de son emploi; son jeu est dégagé, sans hardiesse, naïf sans fadeur, gai sans trivialité. On imagine bien que le public a rendu justice à toutes ces marques de bon vouloir qui avant peu, sans doute, seront des qualités, et que M. Bordèze n'a pas dû être mécontent de la manière dont la jeune débutante a su traduire et rendre ses gracieuses inspirations. Nous ne serions pas surpris que M. Bordèze, qui achève maintenant un autre opéra, ne songeât à utiliser dans ce petit acte, qui sera encore, espérons-le, un succès, les moyens de Mlle Darcier, qui l'a déjà si bien servi comme cantatrice et comme comédienne. — Des rôles sont destinés à Mlle Darcier dans deux opéras nouveaux qui sont encore le secret de la comédie; la preuve, c'est que l'une de ces partitions est, dit-on, de M. Luce.

Théâtre du Vaudeville.

Un Secret, drame en trois actes, par MM. Arnould et Fournier. — *Sous une porte cochère*, vaudeville en un acte, par MM. Lockroy et Anicet.

Il n'arrive pas tous les jours de rencontrer sur son chemin un portefeuille garni de cent billets de mille francs; pourtant quand ce portefeuille se présente, il y en a qui le ramassent, d'autres qui le rendent, d'autres enfin qui le gardent, c'est ce qu'a fait M. Durmer; mais sa femme, honnête et vertueuse épouse s'il en fut, n'ignore point ce vol qui tourmente sa vie comme un remords. Premier secret. — M. Durmer, qui est banquier, a pour caissier le fils précisément de celui qui a perdu le portefeuille, et ce jeune homme est amoureux fou de sa femme, sans qu'il s'en doute. Second secret. Sur cette double donnée, se brodent tous les cancans, toutes les médisances que M. Scribe a semés dans *la Calomnie*, et ainsi l'on arrive au dénoûment du drame de MM. Arnould et Fournier qui n'ont pas cru avoir besoin du plus petit mariage pour leur chute de rideau. Taigny a fort bien dit et joué son rôle d'amoureux. — Je ne dirai qu'un mot en passant de *Sous une porte cochère*, fantaisie bouffonne, qui est au moins de trop après *Passé minuit* et *Indiana et Charlemagne*.

Théâtre du Gymnase.

La Grand'mère, comédie vaudeville en trois actes, par M. Scribe.

Il n'y a que M. Scribe pour avoir de ces idées là et surtout pour les faire jouer. Un jeune homme qui ne veut pas d'une très jeune et très belle héritière pour

demeurer fidèle à une grisette qui n'aura jamais que son cœur, se prend d'une passion ébouriffante pour la grand'mère, entendez-vous bien, pour la grand'-mère de cette aimable enfant. Qu'on se rassure néanmoins, ceci n'était qu'une ruse de la part de la vieille, son amour est le chemin de traverse par lequel elle fait arriver l'incompréhensible Werther à l'amour de sa petite-fille.—La Comédie-Française avait refusé ce conte fantastique; on se demande comment MM. les Comédiens ordinaires, qui font tant de sottises, ont pu commettre ce trait d'esprit. M. Scribe, qui est un peu comme la fourmi, a fait alors cadeau de son œuvre à un de nos premiers salons qui se donne quelquefois le passe-temps de la comédie. Ce qui me paraît certain, c'est qu'au Gymnase *la Grand'mère* ne mourra pas de vieillesse.

Ambigu-Comique.

L'Ouvrier n'a point encore épuisé la vogue; chaque soir on se presse pour jouir des fécondes émotions du beau drame de M. Soulié, qui apprête pour ce même théâtre un autre grand succès. On ne saurait trop féliciter la direction de l'Ambigu-Comique de la route franchement littéraire dans laquelle elle marche depuis quelque temps, et que, paraît-il, elle ne veut plus abandonner.

Concerts.

M. Ch. Haas, auquel nous devons tant de gracieuses fantaisies et surtout les *Bluettes*, a donné, jeudi dernier, dans le salon de M. Richter, une matinée musicale dans laquelle nous avons entendu avec beaucoup de plaisir, en comptant le bénéficiaire, Mmes Widemann, Clara Loveday, Woizel, et MM. Pilet, Delabarre, Albrecht et Gentile. La réunion était des mieux composées et des plus nombreuses, et nous pensons que M. Haas n'aura eu qu'à se louer de sa recette. — Les *Concerts Saint-Honoré* justifient par de louables efforts et par de nouvelles et savantes compositions, les faveurs du public d'élite qui s'y donne rendez-vous chaque soir. Nous avons déjà mentionné avec éloge le beau sextuor de Bertini; voici que depuis quelque temps on applaudit comme il le mérite, le *nonetto* de M. Félicien David. Somme toute, la musique de Mozart et de Beethoven est là dans le cadre qui lui convient.

Bals Masqués.

Adieu au carnaval, adieu à la saison des folles joies et des folles amours jusqu'à l'année prochaine. L'Opéra a glorieusement clôturé, jeudi, la brillante série de ses bals. Pendant six grandes heures, l'orchestre de Musard a tonné sur cette foule omnicolore qui grouillait à ses pieds, et le jour faisait depuis longtemps pâlir les candélabres et les lustres du foyer quand l'inexorable aiguille de l'horloge a donné l'ordre de partir. Maintenant, il ne nous faut plus penser qu'aux ballets et aux opéras nouveaux, à Donizetti et à M. Scribe, à Mlle Grahn ou à Duprez, à moins que nous ne préférions prendre part à cette dernière fête du carnaval qui s'apprête au théâtre des Variétés; fête de grands seigneurs, je vous jure, véritable nuit de régence, qui a déjà réuni pour sept mille francs de souscripteurs à quarante francs le billet; et, quoi qu'on puisse dire, ce n'est pas payer trop cher un bal magnifique et un souper qui, à deux heures du matin, descendra, tout servi, sur des nuages.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

AVIS D'UNE GRAND'MÈRE A SA PETITE-FILLE.

4 avril.

Je me suis occupée de vos tentures et de vos étoffes, ma chère amie ; et puisque vous souhaitez arranger votre château de Risdal à ma mode et selon mon goût, écoutez donc tout ce que j'ai à dire à ce sujet. C'est une grande affaire que de meubler un château comme le vôtre ! châtellenie féodale s'il en fut, et qui mérite bien tous les ornemens que nous y placerons.

Avant tout, remarquez bien que le confortable, à la campagne, est de première nécessité. Dès lors, les modes du moyen-âge doivent avoir peu de crédit dans votre salon de travail et dans vos chambres particulières. Nos aïeux avaient cela d'admirable, qu'ils savaient se passer d'une infinité de choses dont nous avons fait aujourd'hui une nécessité. Ils acceptaient la vie ainsi qu'elle se présentait à eux, plus ou moins modifiée ou commode. Ce n'est plus cela. Nous la retournons et méditons dans notre siècle avec tant de sagacité et de détail, que nous avons fini par créer autour de nous une seconde nature, tout aussi gênante que la première, c'est l'usage. L'usage devenu une habitude, et l'habitude, ainsi que l'a dit Sancho-Pansa, est une seconde nature. — Les meubles et les ustensiles du moyen-âge ou de la renaissance sont, dans une maison d'aujourd'hui, fort inutiles et même gênans, si on les considère autrement que comme des objets d'arts. Je désapprouve donc votre projet qui était de meubler votre salon avec les meubles de ces deux époques. Vous figurez-vous l'agréable séjour que ferait une jeune petite-maîtresse, sortie de sa bonne chaise à bras, et de son chaud petit boudoir, dans un de nos fauteuils de François Ier, en bois de poirier sculpté, au siége de bois cannelé et au dossier de même. Voyez-vous la jolie petite duchesse de D... dans un de ses immenses fauteuils, tenant à la main pour se distraire, un missel du temps de Louis XI, et qui pèserait à peu près dix livres. Concevez-vous le cruel désappointement de ceux que vous inviteriez à Risdal, lorsqu'après une longue promenade, ou en arrivant de Paris fort fatigués, ils se jetteraient nonchalamment sur une chaise longue de bois de chêne, rembourée fort durement, croyant trouver un de ces meubles si commodes que Vacher a encore perfectionnés. Croyez-moi, nos

mœurs sont trop difficiles aujourd'hui pour accepter ces petits inconvéniens, et le beau séjour que vous offrez, l'aimable réception qu'on est sûr de trouver chez vous, s'effaceraient devant eux, n'en doutez pas. Je permettrai les meubles et les curiosités de la renaissance, mais comme curiosité et non comme ameublement, attendu qu'ils sont peu commodes, trop grands, beaucoup trop lourds, et qu'enfin ils sont, comme les chinoiseries d'une étagère, faits pour être vus, et non pour s'en servir.

Votre salon de travail, celui dans lequel vous vous tiendrez, et qui sera toujours ouvert à tout le monde, sera meublé en Perse bleu de ciel, à fond blanc; les rideaux, les portières pareilles : tout cela doublé en taffetas bleu ; les meubles couverts de la même étoffe. Tâchez que votre appartement soit clos et commode; placez dans ce salon tout ce qui peut servir de distraction à vos hôtes : un chevalet, un piano, des livres de toutes sortes, et des journaux de toutes les opinions; des ouvrages commencés, au métier, au rouet, à l'aiguille; des cartes, des échecs, etc. : la campagne n'est douce et agréable qu'avec toutes ces ressources.

Il est peu de gens assez heureux pour se plaire dans une entière solitude, sans autre ressource que celle de penser à leur félicité ou à eux-mêmes, si vous voulez. On n'est jamais assez loin des tristes choses de ce monde pour tomber ainsi en soi, et y rester, en se reposant. La distraction est la consolation des cœurs tristes, et il y a beaucoup de ceux-là. Le monde, ma chère enfant, n'a inventé ses plaisirs et son tapage que pour les malheureux. Il savait bien que les heureux, s'il y en a, ne seraient pas si sots que de le venir trouver!

Voilà donc votre salon de travail. Le temps me manque pour vous prescrire le reste, et je vous dirai cela une autre fois. Il faut bien que je vous parle de nos fêtes et de nos modes, quoique je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. Longchamps doit décider cette grande affaire. Je puis seulement vous dire que nous avons eu, chez le comte de Castellane, une soirée charmante, jeudi dernier ; les plus jolies femmes et les plus jolies toilettes s'y trouvaient en foule ; mais le bal de l'Opéra, je vous le dis tout bas, a fait tort à la dernière pièce, proverbe d'un de nos grands romanciers modernes, et qui n'a pas dû être très flatté de voir les belles et grandes dames, dont il fait tant de cas, se retirer avant *les Trois Corbeaux*, et les dédaigner fort rudement pour le masque dégradé qu'elles allaient peut-être prendre (sans en convenir).

J'ai remarqué beaucoup de femmes avec les coiffures grecques. Ce n'étaient pas les plus élégantes, à mon goût. Mme de S. avait une robe de tulle rose, très pâle, ouverte et garnie de dentelle ; les manches, petites et étroites, comme toujours, avec de grands sabots également en dentelle, les cheveux, relevés très bas, étaient retenus par une petite guirlande de bruyères roses, et une

autre guirlande, composée des mêmes fleurs sur le front. Je vous ferai observer, qu'il faut placer la guirlande ronde comme celles des statues antiques, qui nous en ont donné l'idée. C'est une erreur que beaucoup de femmes ont eue, à toutes les époques où les guirlandes rondes furent à la mode, que de les porter baissant sur le front et relevant par derrière. C'est l'opposé dans le style grec : la guirlande laisse voir le front et commence à la racine des cheveux qu'elle cache. Cette façon est beaucoup plus élégante, égaie la physionomie que l'autre rembrunit, et n'est que la véritable tradition des couronnes grecques et romaines. Les bas-reliefs, les statues, les médailles, nous représentent la couronne du Triomphateur ou de la Vestale, celle de roses ou celle de lauriers, placée sur le front ainsi que nous venons de le dire. Avec ces guirlandes, ne mettez point de dentelles à vos cheveux par derrière, ma chère enfant, rien n'est si disgracieux que ces deux ornemens réunis ; ils se font mutuellement tort, et sont si jolis séparément.

Je vous annonce une mode charmante : les burnous d'été. Ce sont des châles de mousseline doublés de couleur claires et garnis de dentelle. Gagelin-Opigez a fait faire les premiers en ce genre, et qui sont d'un goût parfait. C'est une étoffe *sylphide*, qu'il emploie avec un grand succès pour les burnous d'été. J'en ai vu un lilas chez lui, qui est ravissant. On en fait aussi en mousseline blanche, brodés, et sans être doublés. On passe alors un ruban bleu, rose ou lilas, dans un large ourlet qui borde le châle, et au creux du bras il est relevé par un nœud de rubans comme les burnous. Ces châles sont charmans, je vous engage à en commander un, en étoffe, pour le printemps. Je vous enverrai, si vous le souhaitez, une robe de pékin violet-foncé, et je vous ferai faire, chez Gagelin-Opigez, le burnous pareil, garni de dentelle noire. Il me semble que ce serait de fort bon goût pour commencer à sortir de nos fourrures et de notre manteau d'hiver.

Lucy-Hocquet, dont je vous ai souvent parlé, vient de changer de logement; il est maintenant rue Richelieu, 92. Ses capottes de chenilles sont ravissantes. J'en ai choisi pour vous une bleu de ciel, avec des fleurs roses, qui est très jolie.

Mme J. D'ABRANTÈS.

BAL DE Mme LA COMTESSE LEHON.

J'ai aujourd'hui à écrire une étrange histoire, celle de ces bals, de ces soirées et de ces fêtes qui, au milieu même d'un temps de pénitence, ont fait revivre pour nous, pendant quelques heures, les joies mal assoupies du carnaval. Une fois en passant, convenons que nous sommes un peuple bizarre et plein de caprices, et surtout fanatiquement dévoué à la mode. A la première réflexion on croirait que les jeunes du carême ont été institués tout exprès pour nous reposer des fatigues et des veilles d'un hiver de plaisir, car ces quarante jours de deuil sont les plus occupés et les plus tapageurs de la saison. C'est à qui réglera son compte avec ses amis : l'un doit depuis long-temps un raout, l'autre se souvient qu'il a promis un bal ; et vite bals et raouts de se succéder sans merci ni trève, car voici venir Pâque-Fleuri qui va dépeupler la capitale au profit des solitudes ombreuses de ses alentours. On a bien par-ci par-là quelques remords, on cherche bien à transiger avec sa conscience ; dans certains salons on ne rit que du bout des lèvres, on ne danse que d'une jambe ; on se console des futilités mondaines du soir sous prétexte que le matin on a étalé sa toilette à Notre-Dame, à Saint-Sulpice ou à Saint-Roch, vaines et incomplètes immolations où la piété entre pour peu de chose, et où la coquetterie trouve toujours son compte. On ne parle plus de la Grisi ou de Duprez, de Théodore Hauman ou d'Alexandre Batta, parce qu'il est d'excellente compagnie au temps où nous sommes de s'entretenir des Bourdaloues ou des Bridaines ambrés qui ont de la réputation, juste un mois par an, et qu'il est d'un catholicisme tout-à-fait à la mode de faire durant quinze jours ou trois semaines l'éloge de M. l'abbé de Ravignan ou de M. l'abbé Cœur. — C'est ainsi encore que nos jeunes et belles aristocrates ne vont point à l'Opéra pour mieux sanctifier le carême. Elles veulent bien faire à leur confesseur le sacrifice du *Lac des Fées*, du *Drapier* ou de *la Vendetta* ; mais laissez venir *les Martyrs* et vous verrez si ce soir-là une seule de ces belles dames manquera de se trouver dans sa loge.

Ce n'est pas, qu'on se l'imagine bien, dans le but de blâmer ces habitudes aimables que je les signale ; je ne suis, Dieu m'en a gardé jusqu'à présent, ni prédicateur ni philosophe, je me borne à écrire au hasard, comme ils se présentent, sans suite, et je m'empresse d'ajouter, tels qu'ils doivent l'être, les chapitres si disparates, mais si animés et toujours si brillans, de l'histoire des mœurs de notre chère France. — C'était donc un grand jour que ce jeudi de la mi carême, si loin de nous déjà, tant les événemens, même les plus futiles, suivent à Paris un cours rapide. — Dans les sphères aristocratiques, plus d'une

partie avait été remise à ce jour-là. Mme Duchâtel donnait un bal. Il avait d'abord été question d'en faire un bal travesti comme celui de M. le colonel Thorn, et déjà les fantaisies battaient la campagne et les plus fameux magasins à la découverte de travestissemens nouveaux, lorsqu'on a eu l'idée malheureuse de songer que dans un salon aussi influent que celui de Mme Duchâtel il y aurait sinon scandale, inconvenance au moins, à organiser une mascarade en plein carême, et qu'à coup sûr la reine ne serait pas satisfaite. Ces considérations ont prévalu au grand regret de beaucoup, et le bal de Mme Duchâtel a été un bal ordinaire, c'est à dire très splendide et très riche. — On dansait aussi ce même soir chez Mme la duchesse Decazes, et pas n'est besoin de dire quel luxe, quelle magnificence était déployée dans l'hôtel de M. le grand référendaire. La réunion était nombreuse chez M. le comte de Castellane. Il y avait spectacle: une comédie, un drame, je ne sais quoi de M. Mennechet, l'ancien lecteur de Charles X, et puis un proverbe de M. de Balzac, *les Trois Corbeaux*, détestable chose s'il en fut, justifiant en tout la renommée dramatique de l'illustre auteur de *Vautrin*. — Ce soir-là aussi, Mme Récamier recevait; et au faubourg Saint-Honoré, Mme la comtesse Lehon donnait son bal. La veille, on avait dansé chez Mme la comtesse d'Appony, et le rapprochement de ces deux bals est un épisode à part et qui ne manque pas d'intérêt dans la grave histoire du ministère du 1er mars.

Le bal de Mme la comtesse d'Appony, malgré sa richesse et les belles et nobles dames qui s'y pressaient, avait je ne sais quelle apparence de tristesse ou plutôt d'inquiétude. C'est que mercredi était encore pour le cabinet du 1er mars un jour d'incertitude, c'est que toute cette journée M. le président du Conseil était resté sur la brèche combattant pour ses fonds secrets, c'est-à-dire pour son existence du lendemain, livrée aux caprices d'une Chambre qui fait et défait les ministres comme le Dieu de Bossuet fait et défait les rois. — Jeudi, le 1er mars était vainqueur et on ne parlait que de cette glorieuse victoire et de cette puissante lutte chez Mme la comtesse Lehon.—Le goût et le luxe artistique de la gracieuse ambassadrice sont connus de tout Paris; permettez-moi, malgré cela, de vous conduire par la main dans ces appartemens somptueux tout tendus de perses d'un prix énorme, étoffes de soie ou de satin, brochées, brodées, des nuances les plus variées et les plus délicates; tout remplis de meubles de Charles Boule anciens et nouveaux, de cristaux et de vases du Japon, de porcelaine de Sèvres et de Vieux-Saxe, de tous les caprices d'or, de toute la coquetterie tourmentée des plus beaux momens de Louis XV, décadence ravissante de l'art qui se mettait au niveau de Watteau et de Boucher, et qui, après avoir commencé à Mignard, devait finir en nous donnant Greuze. Ici ce sont des tableaux de Mme Lehon, charmantes fantaisies d'une plus charmante femme, là, des fleurs à profusion, dans de royales jardi-

nières, arrosées, soignées par les blanches mains d'une comtesse. Ainsi, au milieu de tous ces prestiges, nous avons traversé le buffet et les salons. Où sommes nous maintenant, dans cette atmosphère parfumée et céleste où les émanations suaves de l'orchis exotique s'unissent aux plus douces senteurs de nos prairies, dans un demi jour voilé, qui nous permet à peine de suivre les lignes fantastiques de cette table surchargée de mille objets d'art : des bronzes, des statuettes, des pinceaux, des crayons, des albums, un croquis commencé, une broderie qui s'achève, et autour de cette table une grille dorée qui nous dépasse en hauteur et que tapissent les innombrables enlacemens d'un lierre naturel qui laisse courir ses vertes guirlandes sur le tapis? — On dirait d'un musée ou d'un boudoir; c'est le cabinet de travail de Mme la comtesse Lehon.

Et maintenant que nous avons divulgué, indiscrets que nous sommes! ces doux secrets, retournons au bal pour y admirer les toilettes. — Les toilettes! y pensez-vous? On ne s'habille plus pendant le carême. Ces duchesses et ces marquises que nous avons vu si étincelantes et si mondaines chez M. Thorn, nous les retrouvons là dans une simplicité presque touchante. Mme Lehon elle-même a oublié les atours de la grande dame qui lui vont si bien. Ainsi, n'attendez de moi la description d'aucune coiffure, l'éloge d'aucune robe; il n'y a dans les salons de l'ambassade belge ni robe nouvelle ni coiffure révolutionnaire, les femmes n'y sont belles et remarquables que par leur figure ou par leur esprit; après tout, n'est-ce pas là la seule, véritable et solide beauté? Les diamans dorment donc dans leur écrin jusqu'au prochain hiver, et cette fois on n'aura pas la crainte d'être volé dans le trajet de l'escalier à sa voiture, ainsi que cela faillit avoir lieu chez M. Thorn, car tous ses invités même ne savent pas qu'une bande de ces industriels, pour qui le séjour de Paris est si commode, ayant su que l'hôtel Monaco donnait asile pendant une nuit à de grandes dames, qui avaient pour quelques centaines de mille francs de diamans dans leurs cheveux ou dans leur robe, avait formé le projet de se glisser dans le bal, de l'envahir au besoin et de faire main-basse sur toutes ces richesses. Par bonheur, M. le colonel Thorn fut averti à temps, et un renfort de trente gardes municipaux lui fut envoyé pour garder les abords de son hôtel et toutes les issues du jardin. — De pareilles précautions ont été inutiles à l'ambassade de Belgique; on a dansé sans crainte, et rien n'annonçait qu'aucun événement dût venir faire diversion à ces tranquilles plaisirs, lorsqu'au dernier coup de onze heures frappé par la pendule rococo du grand salon, on entendit annoncer :

— M. et Mme Thiers!

A ce nom, l'orchestre se tut, les danses s'arrêtèrent comme par enchantement; tous les regards étaient fixés sur l'illustre président du Conseil, comme quelques heures auparavant à la Chambre des Députés. Et après ce premier hommage de l'admiration silencieuse, toutes les voix crièrent bravo, toutes les

mains battirent d'enthousiasme. Cependant, au milieu de ces démonstrations enivrantes, le chef du cabinet du 1er mars demeurait calme et dans une admirable sérénité d'ame et de contenance; son bonheur ne rayonnait que sur le visage blanc et rose de Mme Thiers, cette jeune et si belle et si douce femme, simple dans sa fraîche robe blanche comme M. le président du Conseil l'était dans son triomphe.

Qu'ajouterai-je? A partir de ce moment il n'y eut plus de bal chez Mme la comtesse Lehon; il n'y eut plus que M. Thiers et ses éclatans succès de tribune; il n'y eut plus que l'homme d'Etat illustre, entouré par tout le monde, félicité par tous, tant est grande et exclusive chez nous, au sein même de nos frivolités et de nos inconstances, l'admiration qu'excite un beau talent toutes les fois qu'il se manifeste, et, mieux encore, toutes les fois qu'il réussit.

Comte DE ***** .

LE BOURGEOIS DE PROVINCE.

Si le bonheur, comme on le dit trop souvent, est dans le calme plat et dans la médiocrité terre à terre en toute chose, nul être n'est, à coup sûr, plus heureux que cet être anonyme qui s'appelle *le bourgeois de province*. La végétation parisienne ne saurait nous donner une idée complète de ce bonhomme passé de mode, qui tient à ses préjugés héréditaires comme on ne tiendrait pas à des vertus. A proprement dire, le bourgeois de province ne vit que d'une demi-existence, presque insaisissable, tant elle est unie et monotone. Sa paisible journée, image fidèle de sa vie entière, a tout à la fois la douceur et le tiède malaise d'un ciel constamment serein. Ses principes d'hygiène lui ont donné, entre autres salutaires habitudes, l'habitude de paraître sur l'horizon en même temps que le soleil. Il se lève comme l'aurore dont il n'a jamais vu les doigts de rose; il s'habille à la hâte comme s'il n'avait pas de temps à perdre; il a pour robe de chambre sa plus vieille redingote, un chapeau de paille sur la tête aux temps chauds, et presque toujours son riflard qu'il porte avec une ostentation souveraine. — Son premier soin, c'est d'assister à l'entrée triomphale des fleurs, des fruits, des légumes que les paysans des environs apportent au marché de son endroit. Tandis que la femelle du bourgeois arpente la halle, suivie de sa bonne, un cabas à la main, lui, qui s'est fait

l'oracle du marché, promène le coup d'œil du maître sur les plus fraîches villageoises qui cherchent à briguer ses éloges pour leurs primeurs. L'influence toute morale que le bourgeois exerce au marché est plus puissante que celle d'un agent même de la police, contrôlant les poids et mesures. Si l'un a le pouvoir, l'autre a le crédit ; si l'un est redouté, on respecte l'autre ; celui-ci rend ses comptes à l'autorité légale, celui-là impose ses opinions aux masses.

Toutes les matinées se ressemblent ; seulement, le dimanche et les jours de fête, le bourgeois, qui s'est paré, qui s'est rasé, qui a mis tout son linge blanc, a remplacé le parapluie par la canne à pomme de cuivre ou à pomme d'or pour les plus avancés, se montre dans tout son éclat, à l'église, placé au beau milieu du chœur, parmi les marguillers ; et, marguiller lui-même, siégeant à cette place d'honneur, face à face avec le sous préfet et M. le maire, il suit, en chantonnant, le plein chant de la grand'messe, et si, par hasard, il se trouve parmi ce chorus de voix enrouées des prêtres et d'aigres filets des enfans de chœur quelques notes qui s'accordent avec les deux ou trois notes dont il est le propriétaire criard, le voilà heureux, se béatifiant en ce céleste concert, bénissant Dieu et le *ténor* ou la *basse* qui s'unit avec sa voix pour l'édification de la paroisse. — Midi sonne enfin. — L'heure du dîner est marquée par la pendule bourgeoise, pendule ennuyée, enrouée, massive, qui porte les heures comme autant de plombs inertes. Au dîner du midi, de même qu'au souper du soir, le bourgeois est toujours fidèle et nargue les nouvelles modes et les beaux usages de l'élégance moderne. Il fait quatre repas, comme nos bons aïeux ; il a conservé religieusement le bouilli au persil ; puis, après le banquet de famille, il va se récréer au champ héréditaire où il a planté, où il a vu naître des quinconces de jeune verdure en guise de parc. Là il se promène, projetant son ombre à charge de revanche, sur ces taillis adolescens. Où il est beau surtout, le bourgeois, c'est sous le ciel bleu de la Provence, dans ces petites villas connues sous la dénomination bucolique de *bastides*, calmes et blanches maisons dont l'intérieur contient jusqu'à deux chaises. — L'ombre d'un figuier, digne rival d'un maigre prunier, à l'horizon, des collines utiles mais non pittoresques, le ruban poudreux d'une route royale, quelques bouquets d'oliviers au feuillage gris, que les poètes appellent du nom d'*argentés*, les flatteurs !... Tel est le paysage au milieu duquel sont situées les terres de ce bon bourgeois qui s'y délecte dans son œuvre, et se dit comme Dieu au milieu du paradis terrestre : — « Ceci est ma création ; ce que je foule est à moi ; j'ai fait tout de rien ! » — Mais le mistral lui apporte, avec les sons de l'horloge, le signal de la retraite.

Encore une fois, voici le soir : c'est l'heure du berger et l'heure du boston. Réunis dans un salon, où les chandelles et les chaufferettes remplissent un grand rôle, les amateurs jouent et varient leurs plaisirs avec le grave piquet ou

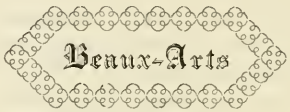
le fatidique nain jaune ; les mauvaises têtes se risquent à l'écarté, le jeu du progrès : les enjeux sont sur la table, dans le pied d'un chandelier de cuivre, cuivre contre cuivre, horrible gain tout chargé de vert-de-gris, que se disputent ces intrépides joueurs. Heureux encore, lorsque quelque Malibran de l'endroit, frappant de sa main décharnée une épinette criarde, ne glapit pas en faux bourdon le *Di tanti palpiti* en patois, ou la romance d'*Otello* traduite dans le pur dialecte gascon. Mais tous les bourgeois ne s'astreignent pas chaque soir aux lois de la société, et beaucoup au grand regret de leurs moitiés, au grand scandale des vieilles filles, préfèrent l'estaminet, où, réunis entre eux, sans frais de toilette ni de galanterie, ils jouent, fument et sablent la bière ou le vin du crû dans le fourré de la taverne du coin, ou bien ils lisent les journaux les plus révolutionnaires, mes querelleurs, et Dieu sait quelle politique se fabrique à la clarté de ces lampes mal allumées comme les têtes! — Parmi les vifs plaisirs de l'honnête citadin, il faut encore compter la promenade publique du dimanche, sur le Cours ou sur les remparts, avec accompagnement de musique de la garde nationale.

Lorsqu'après avoir épuisé le printemps, l'été, l'automne enfin, arrive la saison du spectacle, c'est avec impatience qu'on attend tel ou tel faible détachement d'une faible troupe de la grande ville voisine. Mais comme c'est la seule association dramatique à vingt lieues à la ronde, elle reçoit un bon accueil, on applaudit tout haut et l'on critique tout bas. La troupe tient ferme sur ces planches mal jointes, et les actrices, terreur des bonnes familles, après avoir joué toute espèce de rôles, partent comme elles sont venues, n'ayant en définitive *enlevé* que des suffrages. — De dix à onze heures du soir, tout est dit pour les bourgeois; chacun va se coucher. Voilà donc nos gens rejoints; voilà notre homme en bonnet de coton, qui, content de sa journée, attend que le ciel le gratifie d'un lendemain tout pareil. Et si, parfois, la chandelle éteinte son esprit veille encore, et que dans cet état vague et doux, avant-coureur d'un bon sommeil, il laisse errer au loin l'imagination vagabonde, c'est qu'il se rappelle que dans cet abîme, nommé Paris, il y a bien quelques-uns des heureux du siècle qui ont pris la vie à rebours et qui se lèvent avec la lune, commencent leur journée au spectacle, se promènent dans les raouts, veillent jusqu'au matin au club; êtres fantastiques qui ferment les yeux au jour et fondent comme neige aux premiers rayons du soleil.

Cependant, quoi qu'ils disent, les bons bourgeois de province sont aussi généralement de fort bonnes gens. Ils ont voué un culte fidèle aux vertus de la famille; on ne voit point parmi eux de ces fastueux avares qui font sonner très haut des bienfaits orgueilleusement philantropiques, et qui, en secret, refusent de tendre une main secourable à leurs parens les plus proches. Si la charité ne se montre pas dans tous les propos des habitans de province, elle dirige toutes

leurs actions, et c'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir près du lit d'un malade, se succéder, pendant le cours d'une longue maladie, toutes les personnes de sa connaissance. Ainsi encore, on voit les provinciaux accueillir, héberger, protéger les proscrits avec cette hospitalité des âges homériques : des banquets publics leur sont offerts, les beaux esprits du lieu leur font hommage de leurs vœux ou de leurs regrets, sous forme de chansons à boire. Que dirons-nous ? Le foyer de chaque famille leur est ouvert, et souvent de touchantes adoptions font rêver au pauvre exilé les tendres liens qui lui rendent une patrie absente. — Glorifions donc ces modestes vertus, ne déchirons pas davantage l'épiderme de ridicule qui les entoure, jugeons plus avec le cœur qu'avec l'esprit, et de ces deux choses : Etre heureux ou le paraître, rappelons-nous qu'il faut choisir.

Vicomtesse DE NARBONNE-PELET.



Théâtre-Italien.

Les Bouffes nous ont dit adieu. Ainsi, l'un après l'autre s'effacent tous les plaisirs, toutes les émotions artistiques de l'hiver. Les soirées s'achèvent, les concerts expirent. Voici les lilas qui bourgeonnent et les roses qui vont éclore. Toutefois, la troupe italienne n'a pas voulu quitter Paris avant de nous avoir rassurés sur son avenir. On sait que des discordes avaient depuis quelques mois éclaté dans son sein. Heureusement, les Bouffes ne sont régis ni par un commissaire royal ni par le décret de Moscou. Ils ne sont pas foncièrement républicains et tapageurs comme les Brutus caducs de la Comédie-Française. Donc, avec eux, les différends se sont vite applanis. M. Viardot, homme d'esprit et de talent, n'est pas, à ce qu'il paraît, un excellent directeur ; il a donné sa démission, et maintenant que son successeur est connu, la concorde est revenue à l'Odéon. M. Dormoy, qui, depuis long-temps, était inspecteur du Théâtre Italien, vient d'être nommé directeur ; M. Marliani, maestro distingué, lui a été adjoint; Rubini ne prend plus sa retraite, et la troupe de ces virtuoses illustres, que nous avons tant applaudis cet hiver, reste au grand complet. Il avait été question, pendant quelques semaines, de bâtir une nouvelle salle rue de la Paix, sur l'emplacement de l'Hôtel du Timbre. Tout porte à croire que ce projet est abandonné. Les Bouffes passeront encore la saison prochaine à l'Odéon. Ce n'est que pour 1841 qu'on parle de le faire revenir sur la rive droite de la Seine. En ce qui nous concerne, nous désirons vivement que la troupe italienne ne quitte plus le faubourg Saint-Germain. Ce n'est pas d'hier que nous savons que tous ses abonnés ont équipage. L'expérience nous a appris que les Bouffes prospèrent à l'Odéon, d'où nous sommes induits à conclure que tant qu'ils resteront dans ce théâtre qui en a déjà ruiné tant d'autres, ils empêcheront les spéculateurs aventureux dont la capitale regorge toujours, d'aller engloutir dans cet abîme leurs capitaux ou ceux de leurs

amis. Les Bouffes peuvent bien nous rendre ce service en échange de la riche hospitalité que nous leur donnons.

P. S. Nous apprenons que la mort vient de frapper M. Robert qui partagea, pendant huit ans et avec succès, la direction de ce théâtre avec son ami Severini.

Renaissance.

LA FILLE DU CID, tragédie en trois actes, par M. CASIMIR DELAVIGNE.

Comme on le pense bien, c'est l'honneur castillan qui fait les frais de cette tragédie comme de celle du grand Corneille. C'est une autre génération du Cid qui rappelle ces chœurs que les Spartiates chantaient dans leurs fêtes.

LES VIEILLARDS :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants et hardis.

LES HOMMES :

Nous le sommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

LES ENFANS :

Et nous bientôt le serons
Qui tous vous surpasserons.

La presse est unanime pour reconnaître l'entière absence d'une action véritable dans cette dernière œuvre de M. Delavigne. Les uns disent : c'est une messénienne infiniment trop prolongée; les autres vantent la pureté du style et le charme classique des tirades ; ceux-là y reconnaissent des tendances vers l'école de M. Hugo; ceux-ci y voient la continuation des chefs-d'œuvre du dix-septième siècle. La Renaissance y a vu un excellent moyen de s'attirer l'attention bienveillante du ministre, qui vient d'accorder une pension de 1,500 fr. à Cornélie Falcon, et d'arriver, par un habile détour, au titre, depuis long-temps envié, de second Théâtre-Français. Ce titre, vain d'ailleurs, aurait pour corollaire un avantage positif: une subvention. Ce n'est certes pas nous qui nous montrerons hostiles à d'aussi légitimes désirs. Depuis quelques années, la Renaissance a lutté, quelquefois avec éclat, contre des obstacles sans nombre; elle a essayé de tout, elle a tout tenté. Le gouvernement en venant à son aide écarterait les nuages qui s'amoncèlent à son horizon, et ce théâtre, ainsi consolidé dans son présent et rassuré sur son avenir, rendrait, nous n'en doutons pas, d'importans services aux lettres.

Théâtre des Variétés.

LA CORRECTIONNELLE, vaudeville en un acte, par MM. ROUGEMONT, DUPEUTY et MAURICE ALHOY.

Depuis le commencement de cette année, Gavarni publie, sous le titre de *la Correctionnelle*, une série des charges les plus plaisantes qui s'accomplissent journellement à la sixième chambre. — C'est dans ces charges populaires que les auteurs ont choisi, en y joignant un peu de leur crû, les diverses scènes comiques qui composent leur acte ; seulement comme il fallait ne blesser personne et que la censure est là, ils ont inventé une police correctionelle pour rire comme Racine l'avait fait dans les *Plaideurs*; c'est une répétition en famille des grotes-

ques épisodes du Palais-de-Justice. *La Correctionnelle* protégée au théâtre du boulevart Montmartre par la vogue toujours croissante du *Chevalier de Saint-Georges*, permettra d'attendre, sans cesser de rire, un succès plus important.

Concerts.

Nous avons assisté cette semaine à plusieurs beaux concerts, celui d'Alexandre Batta, dont le violoncelle n'avait jamais été plus mélodieux ni plus doux, et celui de la *France Musicale* chez M. H. Herz. On se rappelle le premier concert donné par ce journal, et dans lequel Duprez avait obtenu tant de succès. Cette fois les plus célèbres artistes du Théâtre-Italien avaient prêté à la *France Musicale* le concours de leurs talens. Nous n'avons pas besoin de dire comment Mlle Pauline Garcia et Rubini ont chanté le duo de *Tancrède*. Qui n'a pas applaudi l'air de *Zaïra* par Tamburini et son duo d'*Elisa e Claudio* avec Mme Duchassaing? Mais il faut tout vanter dans ce concert, depuis l'ouverture d'*Iphigénie*, la prière de *Mosè* avec chœurs et orchestre, jusqu'à ce beau psaume de Marcello que Mlle Garcia, après l'avoir chanté avec une admirable expression, a bien voulu répéter une seconde fois avec une expression plus admirable encore. Batta a dit sur le violoncelle sa mélancolique fantaisie de la *Lucie*. M. Artot s'est fait entendre deux fois ; nous sommes fâchés de le dire, mais nous croyons qu'il y a beaucoup à rabattre des éloges et de la réputation dont certains journaux se sont plu à entourer cet artiste. Combien il y a loin de M. Artot à Théodore Hauman que nous avons eu tant de plaisir à écouter dans les salons de M. Loveday à son dernier samedi, et puisque nous venons de nommer M. Loveday, parlons de sa fille, Mlle Clara, cette jeune et habile pianiste qui joue avec la grande musique de Thalberg, pour ainsi dire comme le maître lui-même. — Dimanche dernier aussi, le Néoprytanée a fait son ouverture par un concert. M. Charles Wilmot, jeune et remarquable violoniste, compatriote de T. Hauman et de Bériot, s'y est fait beaucoup applaudir dans un air varié de Mayseder qu'il a exécuté avec un grand style et une verve entraînante. M. Charles Wilmot appartient à cette sévère école qui préfère la largeur aux mélodies étroites, les vibrations puissantes aux fadaises à la mode, et il faudrait encourager son talent, d'ailleurs plein d'avenir, quand il n'aurait que le mérite, aujourd'hui si rare, de n'imiter personne.

Nous avons encore eu jeudi dernier deux grands concerts chez MM. H. Herz : la matinée musicale de M. Folz, et la soirée de M. Labarre, deux célèbres artistes, secondés par des artistes non moins dignes de renom. Mlle Pauline Garcia dont la complaisance est presque aussi grande que le talent, s'était en quelque sorte multipliée ce jour-là, elle chantait le matin et le soir, et jamais, que nous sachions, le public n'avait été aussi enthousiaste. Avant de finir nous mentionnerons la représentation au bénéfice du Polonais dont il était depuis si long-temps question dans la haute société parisienne et dont Mme la princesse Czartoryska a poursuivi la réalisation avec un zèle au dessus de tout éloge. Un opéra de M. de Flottaw sera l'œuvre capitale de la représentation qui promet d'être nombreuse et brillante. N'oublions pas non plus le concert de M. Théodore Hauman qui est annoncé pour le 7 de ce mois, dans les salons de M. H. Herz et où se fera entendre Mme Nathan-Treillet, qu'un congé tenait depuis quelques semaines éloignée de Paris. ***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Toilette du Matin de chez (Mme Grignon)
Bonnet de Tulle de crêpe lisse

DIRECTION RUE D'HANOVRE, 17.

AVIS D'UNE GRAND'MÈRE A SA PETITE-FILLE.

11 avril.

Enfin, ma fille, voilà le printemps venu; les primevères, les violettes et les arbres fleurissent. Nous semblons renaître, comme la nature aux premiers rayons de ce soleil chaud et doux. Les ennuis, les misères de la vie viennent s'apaiser et s'éteindre à côté de cette belle fête qui commence pour l'homme, à chaque nouveau printemps. Vive l'oubli! a dit l'Arioste; disons comme lui et parlons chiffons, robes et modes nouvelles. Dans quelques mois il n'en sera plus ainsi. Retirées dans leurs terres, les femmes du monde l'oublieront un instant. Plus de toilettes et de rêveries coquettes, avril et mai offrent encore toutes ces petites joies féminines. Parlons-en donc.

Mme Baudran a décidé que les chapeaux seraient petits, de la grandeur de ceux de l'hiver. N'outrez pas cette mode, vous tomberiez dans le ridicule, c'est le défaut de la province. Évitez-le, rien n'est plus loin de la mode que de l'exagérer, mieux vaudrait ne pas la suivre. On portera beaucoup de chapeaux de paille d'Italie, point de bavolet.

Je vous avertis, ma chère enfant, que le luxe de cet hiver va continuer au printemps. Autrefois et même l'année dernière encore, il était de mauvais goût de sortir en toilette trop marquante. J'ai grand'peur que cette année il en soit tout autrement. Mme Baudran ne fera ni capotes, ni chapeaux sans fleurs ou plumes. Les châles seront en tulle blanc ou en mousseline, doublés de couleurs claires et garnis de dentelle blanche. On en portera également en étoffe de soie, mais le blanc, le bleu et le rose domineront toute autre nuance. Les robes sont aussi fort élégantes; Delisle a fait faire une mousseline imprimée, d'un rouge un peu vif, qui est délicieuse. Vous n'imaginez rien de si joli, et si vous en saviez le prix, vous seriez bien surprise; mais nous ne nous permettons pas ces détails minutieux. Vous saurez seulement que chez lui on trouve des étoffes d'été, aussi bon marché que partout ailleurs, et qui sont d'une excellente qualité. Les petits taffetas écossais sont aussi fort à la mode. Delisle a cet avantage sur Gagelin-Opigez, qu'il a des étoffes d'un prix peu élevé et que tout le monde peut aborder, ce qui n'arrive pas à son confrère.

Les mantelets sont ressuscités ; il est impossible de trouver rien de plus joli et qui favorise mieux une jolie taille. Je dirai même qu'ils font supposer toutes les tailles ravissantes, ce qui est un fort grand avantage. Puis ils donnent à la démarche d'une femme quelque chose de modeste qui lui va toujours bien. Une femme seule, dans la rue, est protégée par son mantelet, c'est un voile sous lequel elle semble traverser la ville inaperçue, incognito. Ceci déjà est un mérite de plus : c'est celui de la violette, et les femmes qu'on admire davantage sont presque toujours celles qui paraissent moins le souhaiter.

Lucy Hoquet a des modes charmantes en ce moment. Ses capotes de chenille ont eu un grand succès ; mais j'avoue que je préfère ses autres modes. Il vient de faire un chapeau pour la duchesse d'O..., qui est ravissant. Il est en paille d'Italie ; le bord de la passe est relevé. Le bavolet, également, et sur le côté, un bouquet de plumes de marabout, de la couleur de la paille ; quelques petites branches de lilas sont placées au dessous, mais très bas.—J'ai choisi pour vous le même chapeau. Je n'ai rien vu de plus joli nulle part. J'ai acheté aussi chez lui un chapeau de paille de riz, avec une guirlande de liserons lilas. J'ai trouvé cela fort bien. J'ai remarqué aussi un chapeau de tulle blanc, avec des camélias *rouge-pompadour*, qui m'a paru si joli, que je l'ai choisi avec les deux autres. Les chapeaux de paille seront ornés aussi de plumes de couleur. Je ne puis encore rien vous dire de positif relativement aux manches longues. Seront-elles plates ou larges? voilà le problème, et Palmire ne l'a pas encore résolu. Tout annonce, hélas ! qu'elles seront plates et étroites par conséquent. Mais quelque véritable reine de ce monde nous sauvera peut-être de cet abîme épouvantable. Je compte beaucoup là-dessus : car, franchement, y a-t-il rien de si hideux que les manches longues et plates, les femmes qui les portent semblent toutes avoir les épaules dans les oreilles. Nulle élégance, nulle grace ne peuvent exister avec une toilette pareille. On portera beaucoup de volans et de hautes garnitures ; mais autre inconvénient alors avec les manches plates. Les corsages seront en pointe, et, pour les robes négligées, la pointe sera moins longue et moins sentie. — Les ombrelles sont décidément petites. Les *marquises* ont été adoptées à l'unanimité. — Les brodequins-guêtres sont toujours à la mode. La couleur gris-poussière est la plus jolie avec les robes d'été ; les guêtres noires seraient fort laides.

Le printemps va amener le triomphe des *jupes crinolines*. C'est maintenant surtout, qu'on va sentir qu'elles sont indispensables. Je vous en avais prévenue. Vous voyez que je n'ai pas eu tort. Avec les robes de mousseline claire, elles vont aller à merveille. Mais il faut les choisir en conséquence. Pour l'été l'étoffe crinoline doit être plus légère, plus fine que pour les toilettes lourdes de l'hiver. D'ailleurs écrivez à Oudinot, il comprend admirablement bien son art, et vous enverra ce que vous demanderez, comme si vous

l'aviez choisi vous-même. — Verdier l'emporte toujours sur ses rivaux, pour les ombrelles marquises. Il en a de magnifiques, et d'autres très simples, selon le goût de chacun, les manches d'ivoire sculpté, ou en or ciselé, avec de petites turquoises; elles sont couvertes en taffetas blanc, ou bleu glacé d'orange. Il en fait aussi en couleur rose-rouge, qui sont fort élégantes.

Vous ne pouvez vous faire aucune idée, ma chère, du luxe que l'on met aux livres d'église, maintenant. Je ne puis m'expliquer parfaitement cette mode, avec la philantropie, *soi-disant* à la mode, qui gagne toutes les classes. On ne parle pas de moins de 800 fr. pour une reliure de livre d'Heures, pour une Imitation, les Evangiles, etc. Comment les personnes qui emploient tant d'argent, à si peu de choses, peuvent-elles soulager les malheureux avec cette profusion qu'elles prétendent mettre dans leurs aumônes?

L'autre jour, Mme de L., en sortant d'un sermon de charité, est venue me voir. J'ai fait un cri de surprise. — Qu'est-ce donc, me dit-elle? — Mon Dieu! que votre livre est magnifique, ai-je dit, un peu scandalisée; je ne soupçonnais pas encore le prix qu'il avait coûté. — Oui, il est assez beau, dit-elle, charmée de ma remarque. Puis elle me dit qu'elle l'avait payé 1,500 francs. Ce livre est en nacre de perles, les fermoirs en or, inscrustés de pierreries, et au milieu une miniature, d'après un tableau de Raphaël. J'ai vu chez la marquise de R. un livre d'Evangiles, en velours écarlate, sans aucun ornement, qu'un fermoir en or tout uni, et sur la couverture un christ en ivoire, et d'un superbe travail. C'est à n'y pas croire, ma chère enfant, et je me demande, à propos de ces dévotions étalées, pourquoi tant de luxe, tant de dépenses, quand les pauvres sont en si grand nombre, et n'ont pas de quoi se nourrir et s'habiller?

Revenons à la mode. Mme Séguin, qui demeurait rue Richelieu, vient de prendre un superbe magasin rue Neuve-des-Petits-Champs, 60; elle fait de charmans chapeaux de paille nommés Louis XIII. La passe est relevée, et les bords sont larges aux joues et retroussés; les brides passent dessous. Cette mode, que nous avons portée il y a quelques années, a l'immense avantage de permettre les coiffures à la Sévigné, sans gêner les cheveux, toujours dépeignés et défaits avec les autres formes. Mme Séguin a fait preuve de très bon goût en imaginant cette innovation, que du reste on a déjà adoptée avec succès. Vous me demandiez de vous acheter un chapeau du soir chez Maurice Beauvais; je n'en ferai rien. Il s'occupe beaucoup maintenant de coiffures habillées; je ne sais s'il y réussit bien : je n'en ai jamais vu à aucune femme élégante; mais pour les chapeaux du matin, je vais ailleurs. Ceux que je vous ai annoncés seront beaucoup mieux; et, d'ailleurs, comme il a des modes hors de prix, il me semble que dès qu'on veut les payer cher, il est plus rationel de les prendre chez Mme Baudran. Et pour

le chapeau de tulle rose que vous désirez, j'irai chez elle; je ferai placer des bruyères blanches dessus. Je pense que vous trouverez cela bien.

C'est toujours chez Guerlain qu'il faut vous adresser, ma chère enfant, pour votre parfumerie. Les gants et les éventails chez Vannier; le reste chez Guerlain. L'oléine, pour les mains, est une chose merveilleuse. Le *cold cream* est parfait, et son eau de Chantilly surtout; je vous la recommande. Vous ne trouverez rien de meilleur nulle part. Cette eau a un succès fou près de toutes les femmes élégantes : Mme la duchesse d'Orléans l'a adoptée exclusivement.

Mme J. D'ABRANTÈS

UNE DÉCLARATION.

Fragment d'un roman inédit *.

Emmanuel et Giuditta étaient du même âge...

... Cet amour avait pris naissance au milieu de leurs jeux d'enfance sans qu'ils s'en doutassent, tant leurs ames étaient pures et tranquilles; mais bientôt la première étincelle s'alluma, et toute la poésie d'un amour de seize ans, jusque là déguisé, s'éveilla chaste et radieuse! Du jour où Emmanuel avait senti son cœur noyé dans le tourbillon d'un nouveau sentiment, et qu'il eût deviné que ce sentiment était l'amour, Giuditta devint pour lui un objet de culte et de respect. Plus que jamais il affectait de l'appeler ma *sœur*, et c'est à peine s'il osait déposer un bien timide baiser sur le front que la jeune fille tendait à ses brûlantes lèvres... Il enferma cette douce passion comme un mystère en lui, poétique parfum qui brûlait en secret, embaumant son cœur des plus suaves émanations. Quiconque a aimé dans les solitudes de son ame, obligé de refouler dans les régions les plus cachées une tendre passion que le devoir empêchait de s'épancher au dehors, comprendra tout ce qu'il y avait à la fois de graces, de charmes et d'angoisses dans cet amour; avec quelle inquiétude

* Ce fragment est extrait d'un roman de notre collaborateur, M. L. Xavier Eyma, qui va incessamment être mis en vente, et que nous croyons réservé à un beau succès. Ce livre, intitulé EMMANUEL, est l'histoire d'une passion calme et tranquille, qui traverse toutes les péripéties dramatiques d'un amour contrarié, en conservant, au milieu de son exaltation, un cachet d'élévation et de chasteté. L'extrait qu'on va lire explique la naissance de cette passion.

Emmanuel suivait un à un tous les pas de cette enfant ; quel frisson parcourait tout son corps au moindre contact de leurs mains, quels rêves merveilleux faisait éclore en lui chacune des paroles qui s'épanouissait sur ces lèvres bien aimées! Quelle tristesse se peignait en même temps sur ses traits et ombrageait son front pendant l'absence! De quels envieux regards brillaient ses yeux quand il contemplait cette jeune fille qui venait au devant de lui folle et rieuse tant elle ignorait le sentiment qui la dominait. Une circonstance le lui révéla pourtant, et lorsque Giuditta vit briller autour d'elle l'amour, elle l'accepta comme un don du ciel, et s'apprêta à y faire une ample moisson de bonheur ainsi qu'elle l'avait fait dans les douceurs de l'amitié et de la fraternité...

... C'était à la campagne. — Giuditta, fatiguée d'une longue promenade, s'était étendue sur un lit et laissée aller au sommeil. Elle était ravissante ainsi : sa tête posait en entier sur l'oreiller que son épaisse chevelure dénouée noyait sous ses tresses blondes! Sa pose était chaste ; ses deux mains croisées sur la poitrine comme un ange en prières ; de sa lèvre entr'ouverte s'exhalait un souffle pur et léger, et sous sa paupière fermée son bel œil se devinait. Giuditta n'était pas un type de beauté, mais sur tout son visage était répandue une candeur angélique qui fait croire à la splendeur de l'ame. Son œil *presque bleu*, selon l'expression d'Ossian, avait quelque chose de lent et qui dénotait le repos ; au premier abord Giuditta frappait par la régularité et l'ensemble des lignes, mais bientôt paraissait une beauté froide et sans caractère ; nul peintre ne l'eût choisie pour sa création, à moins qu'il ne la connût intimement et qu'il parvint à faire venir à la surface cette beauté chez elle tout interne ; c'était une eau qu'il fallait remuer pour faire remonter le fonds. Sa taille était des plus gracieuses et son port imposant ; des mouvemens souples et bien ordonnés attestaient une richesse et une *saineté* de complexion que ne démentait pas son teint d'une admirable blancheur. S'il y avait quelque chose de tardif dans sa croissance, c'était plus à l'âge qu'à un défaut de perfection qu'il fallait l'attribuer...

..... Giuditta dormait donc, et Emmanuel, en entrant, la trouva si belle et si ravissante, qu'il resta long-temps debout à la porte à la contempler, et deux larmes baignèrent le bord de ses paupières ! Il s'approcha d'elle en tremblant et se mit à genoux ; il était comme ivre de voir tant de beauté et de respirer une haleine aussi pure ! Ses jambes ployèrent ; il s'affaisa comme un homme anéanti, sans qu'aucune mauvaise pensée, toutefois, ne sillonnât son cœur ; mais il se releva bientôt.... Une des mains de Giuditta s'était détachée et pendait hors du lit ; une main fine et blanche, autant que peut l'être celle d'une jeune fille ; il n'osa toucher ces doigts effilés de peur d'éveiller la belle endormie... Une sueur froide couvrit tout son corps.... Il hésita un instant, puis saisissant un des pans de sa robe, il y colla ses lèvres ; on eût dit que le

feu qui brûlait Emmanuel, s'était, comme un fluide électrique, communiqué à Giuditta, car elle tressaillit en ce moment, puis portant la main à son cœur et à son front, elle s'éveilla en poussant un cri et vit le jeune homme dans cette humble attitude... Il était comme en extase !...

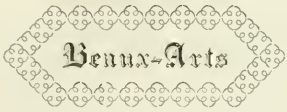
— Frère, lui dit-elle, que fais-tu ? Et elle se dressa sur le lit. Son visage fut inondé d'une rougeur subite que voilèrent les tresses de ses cheveux en désordre. — Giuditta ! s'écria-t-il d'une voix altérée, Giuditta, m'aimes-tu ? Puis, saisissant dans ses mains les deux mains de la jeune fille, il laissa tomber son front sur ses genoux. Cette pauvre enfant demeura stupéfaite... Elle releva la tête d'Emmanuel qui répéta d'une voix plus calme : — Giuditta, ma sœur, m'aimes tu ? — Comme toujours, Emmanuel, comme toujours ; et elle déposa innocemment un baiser sur sa tête. Au contact de ces lèvres, un frisson de feu courut par tout le corps d'Emmanuel. — Comme toujours, reprit-il, ce n'est pas cela ; moi je ne t'aime plus comme auparavant. Puis il sortit brusquement.... De ce moment, la pauvre enfant devint toute rêveuse ; le coup était porté ; l'amour avait fait invasion. — Quelques heures après, quand elle revit Emmanuel, Giuditta n'osa le regarder. Il s'approcha d'elle et lui dit : — Giuditta, je *vous* ai fâchée. — Pourquoi ? demanda-t-elle avec un charmant sourire ; vous m'aviez dit que vous m'aimiez, frère ; j'espère que vous m'aimerez toujours.... Elle voilait ainsi sa pensée et n'osait avouer qu'elle eût compris. — De ce moment, ils ne se tutoyèrent plus.

Le lendemain, au jardin, ils se promenèrent ensemble ; Emmanuel s'approcha d'une fleur, en attira la tige à lui, l'enveloppa pour ainsi dire de ses bras, la respira, puis la baisa. Giuditta cueillit la fleur et la donna à Emmanuel en lui disant : — Frère, je crois aussi que je ne vous aime plus comme par le passé ; et elle s'échappa en rougissant. Emmanuel demeura immobile ; il n'eut pas la force de suivre cette forme légère et gracieuse qui fuyait à travers les arbres ; lorsqu'il ne vit plus la robe blanche de Giuditta, il s'agenouilla en couvrant de baisers cette fleur, gage d'amour. Emmanuel avait deviné tout un avenir de bonheur et de poésie dans ces mots. — Cet amour fleurit pendant huit mois et embeauma leur existence. Tout était pur et frais dans cet Eden, jusqu'à ce que le départ d'Emmanuel vint obscurcir, comme un nuage, ce beau ciel bleu. A l'heure de la triste séparation, Giuditta se jeta dans ses bras en lui disant :

— Mon frère, toujours !...

Pauvres enfans qui n'avaient pas mesuré toute la profondeur de ce mot...

L. XAVIER EYMA.



SALON DE 1840.

V.

MM. Jules Varnier, A. Laby, A. Bigand, Diaz, Monvoisin, Armand et Adolphe Leleux, Lehoux, Corot, Benjamin, Revel Brun, Delaye, Léon Fleury, Ed. Hostein, Paul Flandrin, Renié, Ch. Lefèvre, V. Herment, baron de Foucaucourt, Lucas, madame Emp's, Grund, mademoiselle Caroline Swagers, Couture, Schlesinger.

Pendant toute une longue semaine, les portes du Salon ont été closes. On a profité de ce répit pour décrocher les toiles, pour les changer de place, et c'est à nous encore que reviendront tous les ennuis de ce bouleversement ; à nous qui, tant bien que mal, avions fait connaissance avec la physionomie générale du Salon et qui maintenant allons avoir à recommencer toutes nos études et toutes nos fatigantes recherches dans le livret. — Aujourd'hui nous reviendrons prudemment sur nos pas, nous voudrions bien que ce fût pour sortir du Louvre, et quittant ce salon carré dont l'examen nous a été si pénible, nous ferons en sorte de parcourir rapidement le petit salon avant d'entrer dans les galeries, que nous examinerons de même.

Au milieu de toutes les toiles qui se groupent dans cette partie de l'Exposition, on ne compte que trois tableaux religieux : *La sainte Cécile*, de M. Jules Varnier qui a aussi exposé un beau portrait du général Championnet, mérite la première place ; si les draperies offrent des tons trop croustillans, trop vifs et un peu heurtés en couleur, la tête est traitée d'une manière très convenable, l'attitude est digne et inspirée comme elle devait l'être. — *Job visité par ses amis*, de M. A. Laby, est encore une de ces compositions cadavéreuses dont nous voudrions bien voir le goût se perdre. Le Job n'a aucune expression biblique, c'est un lépreux blafard, tout au plus un mendiant vulgaire. — Et la *Judith* de M. Auguste Bigand, qu'en dirons-nous ? La couleur ? absente. Le dessin ? ébouriffant et ridicule. La composition ? absurde et révoltante par dessus tout. Mais M. Bigand, ce n'est pas une Judith que vous nous avez donné là ; si cela pouvait être quelque chose, ce serait la charge d'une Charlotte Corday de bas étage. Et puis, cette monstrueuse tête d'Holopherne, enveloppée dans une serviette à travers laquelle le sang suinte, qu'en dites-vous ?

Oh ! que j'aime bien mieux ce *Coricolo* de M. Eugène Giraud, cette joyeuse promenade d'artistes aux environs de Naples, sous son ciel bleu, au dessus de son golfe d'azur. Dans le même genre gracieux, voici la *Calypso et ses Nymphes*, de M. Diaz ; il est vrai que cette verdure, ce ciel, ces femmes à demi-nues, tout cela est passablement mythologique, c'est-à-dire que rien de tout cela n'est dans la nature. Sans sortir de cette peinture de convention, M. Monvoisin au moins a trouvé de doux et merveilleux effets dans son *Escarpolette*. — *Les Paysans bas-*

bretons au retour de la chasse, de M. Armand Leleux, et les *Bucherons bas-bretons*, de M. Adolphe Leleux sont de la même famille. L'intérieur de cette pauvre cabane et ces joyeuses Basses-Brettes de M. Armand Leleux me plaisent, mais je n'oserais en dire autant des bucherons de M. Adolphe Leleux, les hommes et les arbres se découpent à angles si vifs, qu'ils me semblent, en quelque sorte, taillés tous dans le même bois. Il y a de bonnes choses dans *les Moines maronites du mont Liban*, de M. Lehoux. *Le Moine* de M. Corot qui a emprunté la figure caractérisée et austère d'un de ces vieux invalides qui ont fait la campagne d'Egypte, a droit à tous nos éloges ; et puisque le moine de M. Corot est un portrait anonyme, je citerai M. Latil qui a également fait des portraits dans ses tableaux de genre, suivant en cela l'exemple de quelques grands maîtres de l'école romaine : ainsi, dans son *Fermier dévoué*, la grande dame à laquelle on donne asile, c'est Mme Anccelot ; les deux paysannes qui l'accueillent sont Mmes Desbordes-Valmore et Mélanie Waldor ; les hommes aussi sont des littérateurs ou des artistes. Dans son *Soldat compatissant*, les deux femmes qui font partie du groupe, sont Mmes Anaïs Ségalas et Clémence Robert.

Après ces toiles viennent une multitude de tableaux de genre qui, presque tous, ont leur part de qualités et de défauts : *le Bourgeois importun*, de M. Benjamin ; *un Enfant mordu par un chien*, de M. Gué ; *le Mendiant et son Chien*, scène empruntée à Mackensie, par M. Revel ; *la Terrasse de Saint-Germain*, de M. Faure ; *les Chanteurs ambulans*, de M. Brun ; *une Fête de Village*, et un trait d'histoire, par M. Delaye. Je ne parlerai pas de M. Duval Le Camus, que l'on retrouve dans tous les salons et dans toutes les galeries sans jamais s'en lasser. — L'*Adrien Vanderrelde*, de M. Le Poitevin est une charmante composition toute parfumée du souvenir de ce beau pays qu'il connaît si bien. — Nous avons ensuite des paysages : un *Intérieur de Fôret*, de Cabat ; *la Vallée de Graisivaudan*, de M. Léon Fleury, qui, l'un et l'autre, brillent par des qualités et des effets opposés ; *une Vue de la Saône*, de M. Ed. Hostein ; *une Vue de l'île Barbe*, de M. Paul Flandrin ; *une Vue* encore et *un Moulin*, par M. Renié, *la Côte Sainte-Catherine*, à Rouen, par M. Charles Lefèvre ; il s'en faut certainement de beaucoup que toutes ces toiles se valent ; mais toutes, à peu de choses près, elles méritent d'être examinées ; *l'Abreuvoir* de M. Victor Herment, ne consiste, à vrai dire, que dans une vache, car du paysage, de l'eau et du ciel, il n'en faut pas ouvrir la bouche. — Le *Site du pays de Galles*, par une matinée d'automne, de M. le baron de Foucaucourt, est un tableau très froid, et nous reprocherons la sécheresse générale qui règne dans la *Vue du Château de Pau*, de M. Lucas, et dans celle prise *aux environs de Fécamps*, par M. Empis.

Parmi les portraits, il y a trois études : *le Domino Noir*, de M. Grund, dont l'idée et l'invention plaisent, s'il n'est point irréprochable lorsqu'on passe à l'analyse ; *la Rêveuse*, de Mlle Caroline Swagers, qui se trouve dans le même cas que M. Grund, et *le Jeune Vénitien après une orgie*, par M. Couture, très faible étude mal comprise et plus mal exécutée. Nous mentionnerons honorablement les portraits de MM. Duval Le Camus, Schlesinger et Monvoisin ; et si nous gardons le silence sur les autres, c'est avec l'espoir que ceux dont nous ne disons rien nous en sauront gré.

G. GUÉSOT-LECOINTE.

Théâtre de la Renaissance.

REPRÉSENTATION AU BÉNÉFICE DES POLONAIS.

Les Polonais sont bien heureux, en vérité ! Nous avons vu cet hiver de belles et nobles dames tantôt dessiner, tantôt broder, tantôt peindre à leur intention. Certaines gens même se sont permis de remarquer, à ce propos, que la mode, puisque aussi bien les œuvres de charité sont aujourd'hui devenues d'excellente compagnie, que la mode, disons-nous, était au moins un peu inconséquente de travailler ainsi pour des exilés, très malheureux sans doute de vivre loin de leur pays, mais moins à plaindre encore que nos Français indigens qui n'ont pas comme eux l'assistance de l'Etat. Après cela, sont venus les misanthropes et tous ces bavards malingres qui ne trouvent de plaisir qu'à prendre le contre-pied des choses : ils ont publié à grands coups de trompette dans leurs journaux des vérités extrêmement nouvelles, mais pas aussi consolantes ; ils ont crié qu'il était indigne d'afficher autant de luxe pour secourir la pauvreté, et en ce qui concerne particulièrement de la représentation donnée à la Renaissance, ils ont été d'avis que c'était un vrai scandale et que mieux aurait valu offrir toute la recette aux Polonais que la dépenser en frais de mise en scène, location et achat de costumes inouis. Ce qui revient à dire qu'on aurait dû annoncer la représentation six mois d'avance, composer un programme magnifique, y faire figurer toute l'aristocratie des ducs et pairs, toutes les notabilités de la finance, et puis, le grand jour arrivé, publier charitablement, au moyen d'une b nde sur l'affiche, que le spectacle n'aura pas lieu afin que l'émigration polonaise recueille tous les bienfaits de la souscription. Je le demande, que signifient ces récriminations absurdes contre la manière dont les riches assistent les pauvres? Qu'importe de quelle façon la charité tombe de leurs mains, pourvu qu'elle en tombe, et par hasard la marquise qui fait l'aumône en gants blancs et en cachemire est-elle moins méritante que la bourgeoise au tartan rouge et aux socques articulés?

Ce que je blâme en tout ici, ce ne sont donc ni les Polonais qui sont nos frères, puisqu'on nous le répète tous les jours, ni cette splendide représentation au théâtre de la Renaissance, ni ces costumes somptueux, ni ces toilettes plus somptueuses encore qui s'étalaient comme autant de lumineuses étoiles depuis les premières loges jusqu'aux dernières galeries ; ce n'est pas même, voyez comme je suis indulgent, l'opéra de M. de Flottow, où Meyerbeer, Halévy, Auber ont tous composé quelque chose ; ce n'est pas non plus le vaudeville auquel je n'ai rien compris, ni vous non plus : ce que je vitupère de toute ma force, ce que je signale à l'indignation des familles honnêtes, c'est la conduite déloyale de certaines gens qui ne manquent jamais de profiter d'une bonne action pour en commettre une mauvaise. Dans cette représentation au bénéfice des Polonais, on a fait le procès à tout le monde ; je ne sais, moi, qu'un seul coupable, et ce coupable est M. de Saint-Georges.— Nous connaissons tous, malheureusement, M. de Saint-Georges. Allons-nous à l'Opéra-Comique, il monte la garde à la porte ; entrons-nous à l'Opéra, nous l'y trouvons encore ; aux Variétés, au Palais-Royal, toujours, plus que jamais M. de Saint-Georges. Mais qu'est donc ce vampire littéraire ? Ce qu'il est ? — Vaudevilliste, dramaturge, chorégraphe, tout ce que vous voudrez et tout ce que vous ne voudrez pas ; rival de M. Scribe et de

Molière, confectionneur de libretti, vernisseur de comédies mêlées de couplets, émule de Vestris et presque aussi beau, presque aussi bien pommadé, lustré, rasé pour son époque que Garat l'était pour la sienne. Voilà, certes, bien des qualités et bien des titres, titres et qualités qui suffiraient à un grand nombre d'ambitions. Eh! bien, M. de Saint-Georges possède encore un autre talent depuis huit jours, il lui est peut-être venu un peu tard comme la science du grec à Caton, surnommé d'Utique (comment je vous prie, surnommera-t-on M. de Saint-Georges?); mais enfin, il le possède. Otez votre chapeau et laissez passer la Muse de M. de Saint-Georges.

M. de Saint-Georges est poète !

La résurrection de Lazare et la multiplication des pains ne sont que jeux d'enfans, que vrais vaudevilles à côté de cette haute inoculation de la poésie sous le cuir, de moins en moins chevelu, de l'illustre écrivain dont les œuvres dramatiques ont fait dresser tant d'épaules sur tant de torses, tant de cheveux sur tant de têtes. Et l'on dira que la poésie s'en va, quand M. de Saint-Georges débarque à la salle Ventadour, tout parfumé des fleurs qu'il a été cueillir sur le double sommet ! Cette fois, assurément, nous ne sommes pas resté sourd au choc de pareils vers. Vers de cabarets, vers mal fondus, hexamètres rocailleux, sans esprit ni rimes, hurlant d'être ainsi accouplés pour glorifier un peuple héroïque. Que nous avez-vous donc fait, ô mes bons amis de Praga ! pour que la volonté toute providentielle de Dieu ait suscité contre vos infortunes, qui depuis long-temps ont comblé la mesure, les alexandrins de M. de Saint-Georges qui n'en ont aucune?

En écoutant cet étrange prologue, où la langue, l'histoire, la prosodie sont outragées presque à chaque mot, on se regardait, indécis de savoir si l'on devait pleurer ou rire, on rentrait en soi-même pour se demander si ce qu'on avait sous les yeux n'était point un mensonge, si ce qui bourdonnait aux oreilles n'était pas le râle magnétique d'un cauchemar. Non ! non ! c'était le prologue de M. de Saint-Georges qui nous assommait à coups d'hémistiche, et ce n'est guère qu'au septième ou huitième cent que la respiration a été permise. On meurt du knout, mais pas à ce qu'il paraît de la poésie de M. de Saint-Georges. C'est toujours cela. En attendant, ô Pologne ! que cette immolation t'appaise. Nous t'avons laissé mourir à Varsovie, mais pour toi nous avons essuyé les vers de M. de Saint-Georges avec autant de courage que tu as essuyé le feu des Cosaques. Nous sommes quitte.

Maintenant, au tour de l'opéra. *Le Duc de Guise* a été coupé, par un homme du monde, dans le *Henri III* de M. Dumas, membre de la société des gens de lettres; la musique a été pillée par M. de Flottow, aussi homme du monde, dans les opéras de gens qui en font métier. Il a été chanté par des gens du monde, dont quelques uns avaient fait leurs débuts à l'hôtel Castellane, et dont d'autres se hasardaient pour la première fois sur la scène. Tous les honneurs et toutes les couronnes de la soirée ont été pour la noble demoiselle qui remplissait le rôle principal. A cela se bornent les éloges que nous avons à faire de cet opéra qui ne troublera plus le repos de personne. — *Le Duc de Guise* était suivi d'un vaudeville dont nous ne savons pas le titre et dont nous ignorons tout autant le sujet, quoique nous ayons eu la patience de l'entendre jusqu'au bout. Nous étions tristes de voir ces baronnes et ces marquises, qui, complètement novices à la scène et ne se doutant pas de la portée qu'il fallait donner à leur voix,

parlaient tout juste assez bas pour qu'on entendît le souffleur plus distinctement qu'elles. Ce qui était plus triste encore, c'est que durant ce vaudeville, dont M. de Saint-Georges mériterait d'être l'auteur, les loges se dégarnissaient successivement, à ce point que, pour applaudir les dernières scènes, il n'est en quelque sorte resté que les banquettes et nous.

A cette représentation, d'ailleurs extraordinaire, les costumes étaient très beaux, la mise en scène fort remarquable, et la salle éclairée comme aux plus belles nuits de ses bals. La recette s'est élevée à 27,000 fr.

Théâtre des Variétés.

GENEVIÈVE DE BRABANT, drame burlesque en trois actes par MM. XAVIER DUXERT et LAUZANNE.

Il est difficile de faire l'analyse d'une pièce pareille qui, composée sur le souvenir d'une tradition sérieuse, est d'un bout à l'autre une farce des plus ébouriffantes, Flore, prise par son mari pour une femme vertueuse mais adultère, qui a cédé aux galanteries et au physique des sieurs Odry et Rébard l'un et l'autre marchands de peaux de lapins, se réfugie dans la forêt de Sénart où son triste époux arrive un matin sous le prétexte d'une chasse aux hannetons. Alors se joue le grand drame. La vertu de Flore devient aussi resplendissante que le soleil, l'enfant qu'elle a avec elle appartient à Mme Rigolo sa plus chaste et sa meilleure amie, ce qui ne permet plus à Lepeintre, digne époux de Flore, de douter qu'il en est le père ; ils se précipitent réciproquement dans leurs bras, ils s'embrassent en triple cadence, et le rideau tombe.

Cette farce, remarquablement montée, est jouée avec un ensemble plus remarquable encore par l'élite bouffonne de la troupe : Lepeintre aîné, Odry, Rébard, MMmes Flore et Jolivet.

Ambigu-Comique.

L'ABBAYE DE CASTRO, drame en cinq actes et sept tableaux ; par MM. DINAUX et GUSTAVE LEMOINE.

C'est ici qu'il faudrait tremper sa plume dans l'encre noire, dans le sang noir, dans les évènemens noirs pour suivre à la piste MM. Dinaux et Lemoine à travers toutes les complications et toutes les péripéties de leur drame, qu'ils ont rattaché à l'histoire par Sixte-Quint, aux annales de l'Inquisition par l'abbaye de Castro, lieu habituel des réunions de ce redoutable tribunal, et enfin à la vieille tradition des Capulets et des Montaigu par l'intrigue. L'assassinat et la vengeance se sont élevés entre deux familles, ce qui n'empêche pas la Juliette de l'Ambigu d'aimer son cher Roméo. Mais par combien de vicissitudes cette passion n'est-elle pas ballottée ? Combien de scènes d'amour et de rage, combien d'empoisonnemens, combien de duels, avant d'arriver au dénoûment ? Pour que le Roméo de l'Ambigu échappe à l'arrêt de mort de l'Inquisition, pour que sa Juliette sorte vivante et ranimée de son tombeau, il ne faut rien moins que l'élévation au trône pontifical du moine qui a protégé leurs amours.

Sixte-Quint, qu'on ne s'attendait guère à voir ici, Sixte-Quint en ceignant la tiare de Saint-Pierre permet à Roméo et à Juliette de s'aimer autant qu'ils le voudront et d'être la souche d'une nombreuse famille. — *L'abbaye de Castro,*

taillée sur le patron des vieux mélodrames, n'en est pas moins destinée à un beau succès, succès que chaque nouvelle représentation ne fait que confirmer.

Concerts.

La plus belle soirée musicale de la semaine qui vient de s'écouler est celle de M. Théodore Hauman. La salle de M. Herz avait peine à contenir le nombreux et brillant auditoire qui s'y pressait mardi dernier. C'est qu'en effet le beau talent de Théodore Hauman, consacré dans toutes les capitales de l'Europe, depuis Paris jusqu'à Pétersbourg, est de jour en jour apprécié davantage par ce que l'habile instrumentiste ne cesse pas de se perfectionner, de se compléter lui-même. Ainsi, il nous paraît que jamais Hauman, qui est un grand artiste pour nous depuis sept ou huit ans, n'a été autant applaudi que cet hiver. Nous avons assisté à cinquante concerts au moins, durant la saison qui s'achève, et nous dirons, sans crainte que personne nous démente, que Théodore Hauman est *le seul* que nous ayons entendu rappeler. Ce serait ici le lieu d'analyser les faces si diverses et si brillantes de son talent, la grace et la vigueur de son coup d'archet, la suavité de son chant, la netteté et l'assurance de son jeu, le goût exquis qui préside à toutes ses compositions ; mais outre que la place nous manque, nous anticiperions sur un travail plus complet, plus réfléchi, que nous avons l'intention de faire sur le célèbre violoniste belge, et où ces différentes appréciations auront naturellement leur place. MM. H. Herz, Inchindi, Roger, Villent, Levassor, Seligmann et Mlle Dobrée contribuaient à l'embellissement de cette réunion musicale où justice et applaudissemens ont été rendus à chacun, mais dont tous les honneurs ont été pour M. Théodore Hauman.

La veille, dans la même salle, M. Schimon, compatriote de Sigismond Talberg et de Doehler, avait aussi donné une soirée musicale où nous avons eu beaucoup de plaisir à l'entendre. M. Adolphe Schimon est un jeune pianiste qui réunit en lui les qualités des artistes d'avenir. Familiarisé avec les plus insurmontables obstacles du clavier, l'ame et la vigueur lui ont été réparties à un degré égal ; l'ame qui comprend, la vigueur qui traduit et exécute. Dans une fantaisie de sa composition, M. Schimon a déployé toute l'élégance et la finesse qui le caractérisent ; un duo également de lui a été fort bien chanté par Mlles Marie Willès et Anaïs Bazin. Mlle Marie Willès est une jeune personne au regard brun et rêveur, gracieux type que nous voudrions retrouver plus souvent dans les concerts qui ne nous offrent, hélas! à peu d'exceptions près, que des virtuoses qui ont oublié d'être belles, et dont le talent ne compense pas toujours le physique.

Nous touchons à la semaine sainte, et le soleil de mai va conjurer les concerts. Donc, tous les instrumentistes, tous les virtuoses frappent leur dernier coup. Lundi prochain, 13, Mme Fauconier-Guelton et M. de Smits donnent un concert chez M. Herz. Dans la même salle, Hauman et Labarre se feront entendre mardi, 21, avec Mmes Dorus-Gras, Nathan-Treillet, Labarre, MM. Alexis Dupont, Roger, Inchindi, M. Dorus sur la flûte et M. Chevillard sur le violoncelle.—Dans les salons d'Erard, Artôt et Batta vont donner une soirée au profit d'une famille malheureuse. — Levassor aussi donne un concert. — Tout le monde s'en mêle, tout le monde a un concert dans sa poche : si tout le monde y allait ! ***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LONGCHAMPS.

18 avril.

Nous avons achevé enfin cette semaine antique et solennelle où la Mode, descendant du ciel, c'est-à-dire des divans orientaux des couturières et des marchandes de modes, daigne se révéler à nous dans ses caprices et ses volontés printanières. Avons-nous besoin de dire que nous attendions Longchamps avec impatience? Jeudi et vendredi nous avons parcouru les boulevarts, les Champs-Elysées, le bois, demandant la Mode à toutes les promenades, la cherchant partout, hélas! ne la trouvant nulle part. A pareille époque, on répète toujours : — Longchamps de l'année dernière était plus beau. — Et cette phrase, tant de fois redite, n'est cependant que l'expression exacte de ce qui se passe. En effet, si nous faisons remonter nos souvenirs seulement aux derniers jours de la Restauration, Longchamps nous apparaît dans une splendeur qui, depuis, s'est progressivement éteinte, à ce point que, maintenant, à peine est-il l'ombre de lui-même. De plus en plus nous fuyons les vieux usages, nous ne nous soucions plus d'afficher à heure fixe, devant un public de bourgeois qui se presse pour nous admirer ou pour se moquer de nous, la forme de nos robes, le style de nos coiffures ou la coupe de nos habits. — Rien de plus naturel donc que de répéter en 1840 ce que l'on disait en 1839 : — Longchamps de cette année ne vaut pas celui de l'année dernière. Pourtant, s'il nous en souvient, la semaine-sainte de 1839 a été un vrai déluge, ce qui n'empêchait pas encore qu'on ne remarquât entre la pluie et la boue de ravissantes toilettes. Hier, jamais le soleil n'avait été aussi brillant ni le ciel aussi bleu. Déjà s'épanouissent les arbres et les fleurs; la sève, qui, dimanche dernier, n'en était qu'au bourgeon, en est à présent à la feuille verte; il y a dans l'atmosphère un doux parfum de cette grappe d'or qu'on nomme la giroflée, avant-coureur suave des senteurs du lilas. Ces merveilleuses dispositions de la nature à être coquette et belle n'ont pu conjurer la contagieuse indifférence de la Mode à l'égard de ses fêtes, jadis si orgueilleusement célébrées. Historien des jours mauvais, il nous faut aujourd'hui consigner dans nos annales cette vérité désolante qui est à la fois une

catastrophe et un blasphème : — Longchamps n'est plus de mode !

La Mode est partout ailleurs que là, elle est dans les salons et au théâtre, elle court sur le chemin de fer de Saint-Germain, elle se promène rêveuse sous les marronniers noirs des Tuileries. Suspendons, mes sœurs, suspendons nos cithares aux arbres du boulevart des Capucines et aux taillis de la Muette, et pleurons sur Babylone.

Aux Champs-Elysées il y avait plus de monde pour voir, que de monde pour se montrer. Le nombre très restreint des équipages était perdu dans la foule compacte des chars à gros numéros. Beaucoup de clercs d'avoués et de membres de la société des gens de lettres étaient venus là étudier les grisettes et les mœurs dans des cabriolets de place. C'était une exhibition complète de tout ce que Paris renferme de vieux sapins et de vieilles rosses, tableau digne de Michel Cervantès, admirable charge, tant elle était ridiculement sérieuse. Cependant, comme il faut bien, lorsqu'on va à Longchamps avec l'intention de faire ensuite un article de modes, remarquer quelque chose, nous avons distingué, dans le pêle-mêle des voitures de maîtres, d'assez beaux coupés, dont les couleurs n'étaient pas toujours heureusement assorties; ainsi une caisse gros vert assise sur un train rouge, la garniture du siége de même couleur avec de gros glands jaunes; il y avait quelques équipages à quatre chevaux conduits à grandes guides ou à la d'Aumont, un groom sur le premier et le second cheval : un phaéton était attelé de cette manière. Nous n'oserions affirmer que cette mode, qui, d'ailleurs, est fort riche, soit de bon goût; il s'y mêle je ne sais quoi d'étriqué, de mesquin, qui heurte de bien près la fausse élégance. Il semble aussi que le drowski et la voiture basse veuillent reprendre le sceptre. Au reste, l'aristocratie des équipages était bien mal représentée à Longchamps, comme nous n'en doutons pas; autrement elle marcherait d'un pas rapide vers sa décadence.

Quant à la mode proprement dite, voici les divers renseignemens que nous avons pris un peu à droite et à gauche, au bois et à la ville, dans les soirées qui finissent et les magasins qui s'ouvrent avec une pompe inouie. En fait de coiffures, les chapeaux de paille de riz avec rubans écossais auront la vogue, de même que ceux de poult de soie recouvert de crêpe lisse bouillonné; les bouillons de tulle sont admis, mais avec une grande circonspection; les couleurs qui dominent sont : mauve, paille et blanc. Mme Hélie, dont notre gravure de cette semaine donne des modes, a confectionné dans ces divers genres de charmans modèles. N'oublions pas que la passe droite est en voie de remplacer avec bonheur la ligne rompue, l'angle quelquefois disgracieux que forment à nos chapeaux actuels la passe et la coiffe. On garnit les chapeaux des fleurs de saison, ce qui est pour les dames un agréable moyen d'apprendre la botanique. Mme Lainé a, dans ce genre, un parterre de la plus adorable fraîcheur. Nos

grandes élégantes ont imaginé, pour se distinguer de la foule, de remplacer les fleurs de saison par les fruits, rien de plus original sur un chapeau de bon style, qu'une branche de groseilles vertes ou de fleurs de pêcher. Le noisetier a fait son temps. Batton, qui est un grand artiste, avait été son parrain ; après lui, tout le monde a voulu l'imiter, tout le monde a voulu en avoir. Voyez un peu le sort des plus belles choses ! A Longchamps, le noisetier remplaçait les rosettes à la tête des chevaux. Il y avait encore une capote en poult de soie couverte de crêpe lisse bouillonné, avec une ruche pareille, une couronne de violettes doubles entourait la coiffe, et ces mêmes timides fleurs se cachaient encore dans l'intérieur de la passe. Nous avons aussi vu un chapeau de satin bleu pâle, dont le bord extérieur était garni de marabouts. Déjà nous avions admiré ces gracieuses fantaisies dans les magasins de Mme Lejay. Il est inutile d'insister sur ce point que les chapeaux de paille à jour seront plus mal portés que jamais.

Les premières belles semaines de la saison vont être tout entières pour les robes de gros de Naples écossais. Déjà, à la fin du dernier automne, lorsque avait surgi l'écharpe écossaise, on avait pu prévoir le succès réservé à ce genre pour l'été qui devait suivre. En effet, les écharpes et les robes écossaises vont se concilier toutes les préférences ; les nuances et les dessins en sont innombrables, et il est dans la destinée de cette heureuse étoffe de satisfaire à tous les caprices et de bien aller à toutes les physionomies, en admettant que les caprices et les physionomies sauront choisir. C'est ici le lieu de parler d'un désagrément dont, toutes tant que nous sommes, nous ne cessons de nous ressentir. A chaque nouvelle robe qu'on nous fait, il faut l'essayer deux, trois fois, et souvent plus. Quel ennui, je vous le demande. Déjà, à la dernière Exposition des produits de l'industrie, nous avions remarqué un ingénieux mécanisme qui tendait à nous affranchir de ce servage auquel, petites ou grandes dames, nous sommes indistinctement soumises. M. Bienvenu, qui avait eu l'honneur de voir son invention admise dans le sanctuaire quinquennal de l'industrie, et que les journaux ont entouré d'encouragemens, n'a cessé depuis de perfectionner sa découverte. Jalouse de voir jusqu'à quel point il pouvait avoir résolu un aussi difficile problème, nous nous sommes transportée chez M. Bienvenu, rue Taitebout, 5, et là, nous avons examiné à loisir son *corps-mécanique*, comme il le nomme. C'est un buste de grandeur naturelle dont toutes les parties, au moyen de rouages intérieurs, se gonflent ou se rétrécissent à volonté. Ainsi, vous envoyez à votre couturière une robe qui vous va bien. La couturière place cette robe sur son *corps-mécanique*, et à l'aide de différentes clés elle le rétrécit ou le gonfle, à la taille, aux épaules, au dos, à la poitrine, jusqu'à ce qu'il se soit rigoureusement adapté à la forme de la robe ; alors elle taille la sienne sur le *corps mécanique*, et vous recevez votre robe toute faite, sans avoir eu l'embar-

ras de l'essayer et avec la certitude qu'elle vous ira à merveille. Cet avantage qui en est déjà un pour nos dames de Paris est inappréciable pour celles qui habitent la province, et qui, grace à l'invention de M. Bienvenu, vont pouvoir faire confectionner la plus difficile partie de leur toilette au grand centre artistique de la mode. En ce qui est des formes à donner aux robes, on peut s'en rapporter à Mme Debaissieux, et dont M. Numa a emprunté les derniers patrons dans notre dessin de ce jour.

A propos d'étoffes et de modèles de robes, il y a à Paris quelque chose de plus inexorable, de plus ridicule même, si on veut, que la mode ; ce sont ceux qui la font ou qui du moins cherchent à la monopoliser à leur profit. Ainsi, parce que deux ou trois marchands, sous un prétexte ou sous un autre, ont habitué les badauds à répéter leur nom, il en résulte que dans une capitale comme Paris, où le goût et le beau sont partout, hors ces quelques boutiquiers, il n'y a plus ni salut, ni mode. En vérité cela dépasse les limites de l'absurde. Aux provinciaux encore assez arriérés pour croire que Gagelin-Opigez et Maurice Beauvais, par exemple, soient les arbitres suprêmes de la mode, à ces gens-là nous dirons qu'ils insultent de la façon la plus gratuite une cinquantaine de magasins magnifiques qui méritent la réputation de Gagelin et de Beauvais, s'ils ne l'ont pas, et qu'ensuite la seule différence qu'il y ait entre Beauvais et Opigez et les magasins en question, c'est qu'on y paie un chapeau ou une robe moins cher, et que pour le goût et la qualité on a des chances au moins égales d'être bien servi. Nous nous proposons, au reste, de poursuivre ce redressement des torts aussi long-temps que n'auront pas cessé les abus et que justice complète n'aura pas été rendue à tant de splendides magasins dont Paris est fier.

Les modes d'hommes progressent lentement ; à vrai dire, c'est qu'elles n'ont plus que très peu de progrès à faire. A moins de sortir du cercle où les a placées Humann, elles ne peuvent plus qu'y tourner. Les couleurs les mieux portées seront le bronze de nuit, le noir et le vert anglais, l'olive et le tabac d'Espagne. Les basques d'habits larges et carrées par le bas. Les pantalons mi-colans, coupés en guêtres sur la botte et enfermant exactement le talon. Les gilets sont en piqués anglais de diverses nuances, en soie à fleurs damassées ; le gris domine surtout dans les fonds. Les chapeaux de castor longs sont revenus. Nous attendons les blancs. Seront-ils à poils longs ou ras ? seront-ils gris ou (comme l'affirment quelques audacieux) rose ? La cravate blanche avait repris, cet hiver, ses lettres de noblesse. Maintenant, nous allons avoir les cravates de fantaisie, ces longues écharpes de satin dont le prix varie depuis vingt-cinq jusqu'à deux cents francs. Oudinot en a de fort belles auxquelles ne nuit pas une épingle de Janisset. Il est convenu que les gants se prennent toujours chez Boivin et les cannes chez Verdier, qui, bientôt, ne

pourra plus suffire aux commandes d'ombrelles-marquises que nos *lionnes* et nos *tigresses* ne cessent de lui adresser tous les jours.

Mme J. D'ABRANTÈS.

A la seconde représentation des *Martyrs*, nous fûmes abordé au foyer de l'Opéra par un de nos amis, qui nous apprit que LA MODE avait daigné parler de LA SYLPHIDE. Aujourd'hui, nous répondrons à LA MODE qu'elle a eu tort de s'occuper de nous qui ne songions pas du tout à elle ; que sa boutade qui n'est ni dangereuse, ni drôle, est simplement une jalousie de métier ; qu'elle commet cette énorme faute de prendre LA SYLPHIDE pour une concurrence qui tôt ou tard la gênera dans l'exercice de son commerce et la vente de ses chiffons politiques ; que notre journal veut être le reflet de tous les beaux salons, sans acception de parti : noblesse-blasonnée, sainte et respectable noblesse ou aristocratie du juste-milieu, et qu'enfin nous sommes résolu, si LA MODE n'a pas désormais de plus sérieux griefs à articuler contre nous, à la laisser parler dans le désert.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

ARTISTES MODERNES.

VIII.

Théodore Hauman.

IL s'accrédite tous les jours des préjugés étranges au sujet des grands artistes ; involontairement nous sommes portés à croire que le talent chez eux est tout providentiel, et qu'ils ne se jettent dans la route aventureuse de l'art que parce que la société qui tient pour eux ses portes closes, ne leur laisse que cette issue ouverte pour échapper à l'obscurité ou à l'oubli. De cette doctrine deux fois désolante, il résulte que l'artiste est, à franchement parler, une espèce de paria pour lequel il n'existe de réhabilitation aux yeux du monde que dans une renommée souvent difficile à atteindre et presque toujours incertaine ; et à cette injustice déjà si énorme, on en ajoute une seconde plus criante encore en s'accoutumant à n'envisager la destinée de l'artiste que comme une

vocation irrésistible où sa volonté n'est pour rien, que comme un immuable décret du ciel qui le pousse à la popularité ou à la gloire malgré lui. — Ainsi, vous oubliez, ingrats ! toutes les veilles de cet homme ! Vous ne lui tenez aucun compte de sa persévérance et de ses efforts, vous n'avez jamais essuyé la sueur de sang dont son front s'inonde dans le silence occupé de sa retraite, dans les incessantes luttes de ses jours et de ses nuits ! Ce n'est point assez de le déshériter ignominieusement des rôles splendides qui, sans y perdre sa santé et son bonheur, il aurait pu remplir au milieu de vos réputations usurpées ou faciles, vous l'attaquez dans son isolement, vous le contristez dans sa solitude ; après vous être persuadés que cet homme s'est fait artiste parce qu'il n'avait pas le moyen d'être avoué ou agent de change, vous ne voulez même pas qu'il soit lui-même le laborieux édificateur de sa fortune ! Vous dites : — C'est une nature heureusement douée ! — Et vous avez cette phrase banale à la disposition du premier venu qui vous émeut ou qui vous plaît. Pauvres gens !

Il y a pourtant un artiste que nous avons applaudi hier, que nous applaudirons encore demain, et dont l'histoire donne le démenti le plus formel à tous ces contes et ces préventions absurdes Théodore Hauman qui appartient à une des plus opulentes familles de Bruxelles pouvait, par son éducation et sa fortune, occuper le rang qu'il lui aurait plu de choisir dans le monde ; il pouvait être banquier, avocat, industriel ; il a préféré être un des plus célèbres violonistes du monde. Et gardez-vous de croire que cette science sublime du violon lui soit descendue du ciel comme le don des langues aux apôtres ; ce n'est qu'à force de travail, ce n'est qu'après un long et acharné combat avec les difficultés de son instrument qu'il est parvenu à le vaincre, à l'assouplir à son caprice, à le faire obéir à toutes ses fantaisies. Il y a, il est vrai, dans l'art une chose qui ne s'apprend pas, c'est ce feu sacré qui flambe aux plus intimes régions du cœur et qui, incessamment, élève l'ame au culte du beau. A huit ans Hauman se sentait déjà entraîné par ces émanations chaleureuses ; il aimait le violon, mais, pour ainsi dire, sans idée et sans but. Un maître lui fut donné, un de ces maîtres anonymes qui ont beaucoup de peines à vous enseigner à faire une gamme, et qui deviennent vos élèves au bout de six mois. Hauman, qui l'avait dépassé presque d'un bond, ainsi que son frère aîné Adolphe, continua ses exercices n'ayant d'autre guide que son instinct. Alors nous assistons à un curieux spectacle : l'éducation musicale de Théodore Hauman cotoie, sans les troubler jamais, les sérieuses études du latin et du grec. Il entre à l'université de Louvain, ses *Pandectes* d'une main et son violon de l'autre, sans que l'instrument chéri fasse tort aux *Institutes*.

Puis, voilà qu'un jour Hauman arrive tout hors d'haleine à Bruxelles. Lafont donnait une soirée musicale, ce pauvre Lafont si tristement mort l'année dernière. Le jeune étudiant l'écoute, boit, en quelque sorte, les notes inspirées qui

tombent de son instrument, et une soudaine révolution s'opère en lui. De ce moment le violon prend le pas sur la toge, le droit le fatigue, l'université de Louvain l'ennuie, le collége philosophique lui semble une vaste tombe ; il prend la fuite sans regarder derrière lui, et arrive à Paris à la fin de l'année 1827. Muni de nombreuses lettres amicales, il se présente chez son dieu, chez Lafont. — Mon plus grand bonheur, monsieur, lui dit le jeune homme d'une voix tremblante, serait d'être favorisé de vos conseils. — Lafont désira d'abord l'entendre, et quand il eut fini : — Qui a été votre maître jusqu'à ce jour ? lui demanda-t-il. — Personne. — Alors, mon enfant, reprit Lafont d'un son de voix prophétique, continuez comme vous avez commencé ; je serais très fâché de vous donner des leçons. — L'année suivante, Hauman se fit entendre pour la première fois en public, dans un concert au Théâtre-Italien ; son nom inconnu figurait sur le programme à côté de ceux d'Henriette Sontag, Malibran, Dronet. Il joua un concerto de Rodde avec une verve si entraînante, que Malibran eut beaucoup de peine à se résoudre à chanter après lui. Les résultats de ce premier triomphe furent immenses. Rodde, qui avait assisté au concert, voulut voir Hauman et lui dit : — Persévérez dans vos études, et le violon deviendra votre esclave. — Le lendemain, la *Revue Musicale*, que dirigeait alors M. Fétis avec un talent, un goût et une science pratique que depuis personne n'a égalé, achevait un article à propos d'Hauman par ces lignes : — « Cou- » rage ! jeune homme, vous vous placerez à la tête des violons de l'Europe » quand vous voudrez. » — Mais la plus douce récompense lui vint de Malibran : la veille, une couronne avait été jetée à Desdemona ; en voyant rentrer Hauman, elle courut à son piano, détacha une des roses de sa couronne et la donna à son violoniste chéri. Destinée lamentable ! La femme et la fleur ne sont plus ; ensemble elles devaient quitter du monde : Marie est morte et Hauman a perdu sa rose blanche !

Après le refus de Lafont, Théodore Hauman ne devait plus chercher de maître ; il se borna à écouter tous les violons, afin d'éviter leurs défauts s'il ne copiait pas leurs qualités. Ses études, qui se réduisaient presque exclusivement aux difficultés réputées les plus insurmontables, l'avaient fait surnommer, par les élèves du Conservatoire, *l'avaleur de lames de sabres*. Cette absence complète de tout enseignement classique qui, pour tout autre, eût été un malheur, a porté chez Hauman les plus heureux fruits. Il y a gagné en individualité et en largeur. Remarquez bien, en effet, qu'il a une manière de placer son violon qui lui est propre, et qu'il ne promène pas son archet sur les cordes comme tout le monde.

Revenu à Bruxelles dans les derniers mois de 1829, Théodore Hauman, malgré le retentissement de ses succès artistiques, céda aux sollicitations de sa famille, qui l'engageait à achever ses études ; retournant au droit aussi fa-

cilement qu'il l'avait quitté, il prit, *summa cum laude*, son diplôme de docteur, et il soutint sa thèse d'une manière si brillante, que M. Birnbaum, un des plus célèbres professeurs de droit criminel dont s'énorgueillisse l'université de Louvain, lui dit après l'épreuve : — En défendant votre thèse, vous jouez admirablement du violon ; et en jouant du violon, vous défendez admirablement votre thèse. — Comme pour n'en pas avoir le démenti, Hauman revêtit la robe noire de l'avocat, et quelque temps après les journées de septembre 1830, il plaida la cause d'un malheureux, accusé d'assassinat, et en faveur duquel le jury rendit un verdict d'acquittement. — Mais l'artiste avait assez sacrifié aux instances de sa famille et aux faux dieux du monde. L'année 1832 n'était pas encore achevée qu'on le revoyait à Paris. Il parcourut alors la province, accueilli avec un incroyable enthousiasme de ville en ville. Lyon et Bordeaux se le disputèrent. Partout des offres magnifiques lui étaient faites. A Lyon, il donna neuf concerts au Grand-Théâtre, au prix de mille francs par soirée. Ses pérégrinations dans notre doux pays le conduisirent insensiblement à la frontière. Il alla à Hambourg ; et enfin, en 1835, il continuait vers la Russie un voyage qui fut un vrai conte oriental. — Hauman arrive à Saint-Pétersbourg entièrement ignoré ; mais son beau talent ne tarde pas à lui gagner des connaissances et des amis, et le voilà, presque sans s'en douter, dans les bonnes graces du souverain et de sa cour. L'impératrice le recevait plusieurs fois par semaine, et dès qu'il entrait, elle allait se mettre à son piano et lui disait avec une grace charmante : — Qu'allez-vous nous *chanter?* — Pour les concerts qu'il donna, l'empereur fit mettre à sa disposition, sans aucun frais, le grand Opéra de Pétersbourg ; et après chaque morceau, il l'envoya complimenter par son ministre Volkonsky. Au théâtre de Moscou, son succès fut incomparable ; le prince gouverneur venait le féliciter dans les entr'actes. Est-il besoin d'ajouter que Théodore Hauman a rapporté de Russie un écrin rempli de brillans, splendides témoignagnes de la munificence de l'empereur et de l'impératrice ? A Berlin et à Francfort, il se croyait encore à Pétersbourg ; et enfin, en 1838, il éprouva le besoin de se reposer de tous ces triomphes à Bruxelles.

En 1839, Théodore Hauman alla faire l'essai de ses forces à Londres. Son concert à Hanover-Square fut le plus brillant de la saison ; les journaux ne cessaient d'accoupler son nom à celui de Paganini ; pas un seul concert n'eut lieu sans sa participation, et toujours plus applaudi que tous les autres, il ne manquait jamais d'être rappelé ; pour leur part, les Anglais avaient contracté la douce habitude de lui faire recommencer tous ses morceaux. C'est de Londres qu'Hauman est revenu à Paris. Nous l'avons entendu cet hiver, et il serait au moins superflu de revenir sur les éloges unanimes dont il a été l'objet.

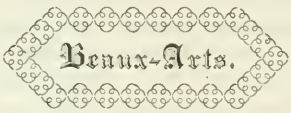
Théodore Hauman est un violoniste qu'il faut tout simplement placer après Nicolo Paganini. Nous en avons fait l'expérience, il n'y a que lui pour jouer sa musique ; sous son archet, elle ondule, elle soupire, elle distille, avec une facilité et un charme que rien ne saurait rendre, ses mille mélodies, ses notes si douces à l'oreille et au cœur, qui, avec tout autre exécutant, ne sont plus que difficultés monstrueuses et glapissemens inharmoniques. La solitude, conséquence naturelle du travail, n'a pas permis à Hauman de courir comme beaucoup d'autres après les sympathies. Mais que lui importent ces amitiés conquises d'avance, si chaque fois qu'il se fait entendre un involontaire frémissement agite toutes les têtes, si les chants mélancoliques de sa *Lucia* attirent des larmes au bord de toutes les paupières? Après Paganini personne n'a impressionné, personne n'a touché comme Hauman ; d'où il faut bien conclure, sans chercher davantage à approfondir les sphères divines de l'art inabordables à l'analyse, que Théodore Hauman est dans le vrai.

Ce qu'Hauman a le plus travaillé, c'est le mécanisme de son instrument, et à cet égard, il n'est pas moins merveilleux de l'entendre que de le voir. Suivez ses doigts sur le manche de son violon, ils ne coulent pas, ils tombent sur les cordes, pour ainsi dire, comme sur les touches d'ivoire d'un clavier, et le son, loin d'y perdre y gagne, chose incroyable ! en justesse et en netteté. Le son a été pour lui l'objet de soins non moins assidus, non moins persévérans ; aussi est-il parvenu à une force extraordinaire et à une pureté irréprochable. Sa manière de chanter lui est tout-à-fait propre, de même que la hardiesse de son coup d'archet. Personne ne fait comme lui le *staccato* et les arpéges, et il est le seul qui ose aborder le *staccato* à doubles cordes et qui l'exécute victorieusement.

Qu'on ne pense pas néanmoins que toutes ces qualités, aujourd'hui si familières à Hauman, lui soient venues naturellement ; c'est à une constance opiniâtre qu'il les doit, et il y a tel coup d'archet, telle note, qu'il a travaillé, qu'il a essayé pendant des années entières avant de l'obtenir. Cet amour de l'*impossible* n'exclut jamais chez Hauman la noblesse de sa manière constamment large et belle, et n'empêche pas que dans tout ce qu'il joue il y ait sans cesse une couleur profondément passionnée qui forme la partie individuelle, poétique de son talent ; si on veut, la face providentielle de l'art, celle qui ne s'apprend pas : semence céleste qui germe et se développe en nous sans culture. — Maintenant encore, Hauman dort à peine ; Il est en proie à de fréquentes surexcitations nerveuses, il se renferme, durant la moitié du jour, dans son cabinet, et là, seul avec son instrument qui a déjà usé sa vie, il lui demande des difficultés nouvelles, pour avoir l'ineffable plaisir de les vaincre. Il y aura tantôt dix-huit ans que dure ce duel magnifique de l'artiste et de son violon.

Un dévoûment aussi complet à l'art, un sacrifice aussi désintéressé de son avenir, de son repos, de son existence, ne méritera-t-il pas enfin à cet homme ainsi descendu de l'opulente position que lui offrait le monde pour élever si haut son instrument, une récompense moins matérielle, que les profits d'un concert ou les brillans d'un écrin? Et si Théodore Hauman, dans son glorieux pélerinage à travers l'Europe, a perdu la rose blanche de Marie Malibran, notre France ne se souviendra-t-elle pas qu'au milieu de toutes les fleurs dont elle avait jonché la route de Nicolo Paganini, elle avait mêlé une croix?

G. GUÉNOT-LECOINTE.



Académie Royale de Musique.

LES MARTYRS, opéra en quatre actes, paroles traduites par M. SCRIBE, musique de M. DONIZETTI.

Qu'on ne craigne pas, à propos des *Martyrs*, de nous voir, comme l'ont fait tant d'autres, remuer les saintes et illustres cendres de Pierre Corneille pour les jeter au vent. On sait que l'idée de mettre *Polyeucte* en musique n'appartient ni à un compositeur, ni à un membre de la Société des auteurs dramatiques, c'est à Adolphe Nourrit qu'en revient tout entier l'honneur. On sait à combien de vicissitudes la partition de M. Donizetti a été en butte avant de quitter Naples pour venir chercher un asile sur la terre de France. Singulière destinée, en effet, que celle de cet opéra : Nourrit, qui n'avait pas cru pouvoir partager la scène de l'Académie-Royale avez Duprez, lui laisse le champ libre et traverse les Alpes.

Italiam fato profugus Lavinaque venit
Littora.

Il rêve à San-Carlo un succès qui paiera noblement son ingratitude, et sur ses inspirations Donizetti, écrit le *Polyeucte*. Alors arrive la censure qui ne permet pas ce dernier triomphe à Nourrit; le chanteur se suicide, et la musique, composée exprès pour lui, va trouver à Paris son heureux rival. Voilà, n'est-ce pas, une histoire bien accidentée et bien triste, un opéra qui a soulevé bien des émotions, qui a épouvanté un roi et qui a tué un chanteur, ce doit être un chef-d'œuvre? — Nous n'en sommes pas bien sûrs.

Si nous devions nous prononcer sur *les Martyrs*, après une seule audition, notre jugement serait loin d'être favorable. La musique de M. Donizetti nous a semblé décousue, pauvre de motifs, d'une froideur que cherche vainement à couvrir un lyrisme exagéré, et, la plupart du temps, sans cause; il y manque, avant tout, ce sentiment religieux qui domine à un si haut degré dans *les Huguenots*, et qui, çà et là, éclaire de ses vives lueurs le fanatisme sauvage de *la Juive;* les différentes parties qui composent cet opéra ne se tranchent pas suffisamment;

sans le secours du livret, il serait impossible de dire, surtout une première fois, ici c'est un air, là une cavatine, plus loin un récitatif, tant les récitatifs, les airs et les cavatines marchent pêle-mêle : les chœurs et les duos, les morceaux d'ensemble et les hymmes s'entassent les uns sur les autres jusqu'à la catastrophe finale. C'est un tableau où les lumières et les ombres sont si peu ménagés, que de loin ce n'est plus que du brouillard. Du premier jusqu'au dernier acte, on devine que le compositeur est mal à son aise ; son œuvre a été péniblement élaborée, il y a retranché beaucoup et il n'a pas toujours comblé avec bonheur les vides occasionés par les coupures. Une chose incontestable, c'est qu'après avoir attentivement écouté *les Martyrs*, il ne vous en reste rien dans le cœur. L'air de Duprez au premier acte :

Que l'onde salutaire
S'épanche sur mon front !

Paraît n'être que la continuation phrasée de son récitatif à Néarque. La cavatine

Oui, j'irai dans leurs temples !

n'est qu'un vilain désordre de sons qui n'est pas du tout un effet de l'art et qui voudrait ressembler au fameux *Suivez-moi* ! de *Guillaume-Tell*. Le finale que chante Massol :

Je te perds toi que j'adore.

rappelle le rhythme, le mouvement et les allures de la cavatine d'*Anna Bolena*. L'air que chante Mme Gras-Dorus au premier acte :

Qu'ici ta main glacée
Bénisse ton enfant !

et surtout son finale de la première partie du second acte *Sevère existe*...! ont excité des applaudissemens unanimes, mais hâtons-nous de le dire, c'était plutôt à la merveilleuse voix de la cantatrice qu'ils s'adressaient qu'à la musique de M. Donizetti. — On a beaucoup parlé du finale du troisième acte. — Il nous semble au moins difficile de remuer toutes les masses de l'orchestre et de la scène, de faire tonner à la fois les cuivres, les instrumens à cordes et les voix, d'agiter les bras et les jambes de trois cents personnes de l'un et de l'autre côté de la rampe, sans produire de l'effet, à moins de tomber dans la charge et de donner aux spectateurs un charivari. Dans ce finale il y a une phrase remarquable celle que chante Duprez :

Je crois en Dieu, roi du ciel, de la terre.

Mais le motif en est commun Le duo de la conversation entre Pauline et Polyeucte au dernier acte : *Pour toi ma prière*, a quelques apparences de mélodies, et d'ailleurs il est si parfaitement chanté qu'il faut bien l'applaudir.

On a dit que M. Donizetti avait voulu faire de la musique italienne pour le grand Opéra. Nous ne sommes pas de cet avis. L'école italienne ne procède point, que nous sachions, par ces monstrueux effets d'orchestre, cet abus des cuivres et des timbales, cette prodigalité du tapage ; elle vit plus de mélodies que

de richesse harmonique. Nous croyons que c'est précisément parce que M. Donizetti, en abordant l'Académie-Royale, a changé ou modifié son genre, que sa tentative n'a pas été couronnée de tous le succès qu'on était en droit d'attendre. Et qu'on ne dise pas que notre observation porte à faux, *les Martyrs* ayant été composé pour l'Italie ; soyez bien convaincus que dans le trajet de Naples à Paris, la partition du maître a subi de grandes métamorphoses. Aux dernières répétitions encore, un bon quart de ce déluge de notes a été supprimé ; ce dont on est à même de se convaincre, en suivant à l'orchestre la partition manuscrite, bâtonnée d'encre rouge presque à chaque page. Il se peut que cette dernière œuvre de M. Donizetti ne mérite pas toutes les critiques qu'on en a faites et sur lesquelles, peut-être, un examen plus réfléchi fera revenir, mais ce que personne ne constestera, c'est que *les Martyrs* sont au dessous des précédens opéras du même compositeur, beaucoup au dessous d'*Anna Bolena*. Cette défaillance du talent vis-à-vis de lui-même est déjà un échec. Ensuite, avec la réputation de M. Donizetti, il ne faillait aborder l'Opéra que pour grandir encore : l'auteur de la *Lucia* s'y est au contraire rapetissé. Il fallait qu'il fît *très bien* pour *bien* faire aux yeux de tout le monde, et conjurer par la splendeur de son triomphe les cabales, les jalousies, les petites haines que ne pouvait manquer de lui valoir son titre d'étranger. M. Donizetti n'a rien fait de tout cela ; la critique, vis-à-vis de lui, ne doit être qu'impartiale, elle aurait tort d'être indulgente.

On conçoit qu'après tant de frais, tant de luxe de mise en scène et de décors dont l'exécution est loin d'être irréprochable, en l'absence surtout d'un autre opéra qui lutte avec avantage contre les ardeurs anticipées de la saison, l'Académie Royale n'épargne aucun effort pour concilier à M. Donizetti les suffrages de son public ; seulement nous regrettons toutes ces peines, nous regrettons que Nourrit soit mort pour un opéra qui est aussi peu un chef-d'œuvre, nous regrettons de voir Duprez dépenser ses moyens et sa verve dans un rôle qui fatigue et qui n'est pas brillant, et les charmantes délicatesses de gosier de Mme Dorus nous plairaient infiniment plus partout ailleurs, On a rappelé ces deux grands artistes, à coup sûr ils le méritaient ; mais cela n'enpêchera pas l'œuvre de M. Donizetti d'être très ennuyeuse. Dérivis chante fort bien son rôle de Félix ; Massol est un vrai proconsul du carnaval. Il y a au second acte un divertissement qui me rappelle que je n'ai pas beaucoup parlé du poème. Vous avez lu *Polycucte*, relisez-le ; mais que Dieu vous garde des *Martyrs*, traduits par M. Scribe. M. Scribe, tourmenté cette fois par un malencontreux remords, a cru que son livret avait besoin d'une excuse et d'une préface ; il a eu tort, c'est une page de plus pour ennuyer ceux qui commettront la maladresse de le lire.

***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

AVIS D'UNE GRAND'MÈRE A SA PETITE-FILLE.

25 avril.

Vous espériez sans doute, ma chère enfant, que ma prochaine lettre vous annoncerait, d'une manière positive, les nouvelles modes et les nouveaux usages du printemps; vous pensiez que Longchamps éclaircirait, à cet égard, toutes les incertitudes. Point du tout. Nous avons vu fort peu de choses à Longchamps, ainsi que vous l'avez appris dans le dernier numéro de notre journal. Rien n'est décidé. Le soleil, les arbres en fleurs, la tiède brise qui souffle autour de nous, n'ont rien fait produire au génie de la mode.

Les écharpes noires, les châles blancs, les écharpes blanches, pour le soir, voilà ce que nous savons de plus positif; mais ce sera-t-il une mode reçue pour l'été? C'est ce que j'ignore. — Les chapeaux de paille sont très variés; les capottes blanches, en gros de Naples avec des ruches, sont assez jolies. Les fleurs se portent en grappes, et sont très délicates. Les grosses fleurs ont été abandonnées : la nielle, la clématyte, le muguet, la fleur du pommier, les violettes, sont ce que nous avons remarqué, à Longchamps, aux chapeaux de Baudran. La coupe des chapeaux n'est pas changée; elle est exactement la même que celle de l'hiver. Les rubans sont décidément adoptés, au grand bonheur de bien des honnêtes familles ouvrières, réduites à mourir de faim, si la mode des rubans était tombée! Voilà donc à quoi tient quelquefois l'existence de familles entières! au caprice d'une mode, à la frivolité d'un oui ou d'un non, dit légèrement à une modiste par une femme légère! Et c'est ainsi qu'en voyant tomber une pluie d'orage, au temps des roses, j'ai souvent senti mes yeux mouillés de larmes, en songeant que de pauvres jardiniers allaient perdre le fruit de leurs travaux et de leurs peines! et que les roses effeuillées allaient les mettre dans la misère pour bien des jours!

Les étoffes de soie l'emporteront sur les mousselines et les perkales imprimées. Encore un pas vers les modes féodales, qui renaissent tous les jours

davantage et sortent de terre, chaque jour d'un pouce de plus. — La soie est la véritable parure d'une femme. La seule étoffe qu'on lui puisse préférer, est la mousseline de l'Inde. Aussi cette étoffe est-elle toujours conservée, quelque changement qu'on adopte dans la forme des vêtemens. — Les taffetas écossais sont très variés. J'ai admiré chez Delisle un gros de Naples bleu de France, nuancé de vert, qui est assurément le plus joli que j'aie jamais vu. Les robes auront de très hautes garnitures, des grands volans, et le second bouillonné.

En fait de nouveautés j'ai encore remarqué chez Delisle des tissus et des taffetas de Chine peints à la façon de ces charmantes porcelaines japonaises que nous aimons tant; des taffetas corail, des étoffes de foulard brochées et à petits carreaux qui vont à ravir pour les demi-toilettes; une variété prodigieuse d'écossais, des étoffes de laine imprimées auxquelles on a donné le nom de *balsora*; des *châles-prairies*, des écharpes-turcaret, des châles en soie de toute nuance rehaussés d'un brochage blanc qui imite la plus admirable guipure: et, enfin, une foule de jolies choses qu'on chercherait vainement chez Gagelin-Opigez, qui, à force de vouloir trancher du grand dans le commerce et de se donner les allures d'une haute clientelle, finira par n'avoir plus pour pratiques que les chanoinesses allemandes, fidèles aux modes du dernier siècle.

Rien n'est décidé pour les manches.

Cependant, la duchesse de M... avait l'autre jour, chez elle, une robe de foulard *boutons d'or*, avec cinq petits volans de différentes grandeurs. Ils diminuaient en montant. Elle avait les manches plates et le corsage plat, sans pointe, formant seulement un peu la pointe au milieu, mais tenant à la jupe plissée. Remarquez bien, ma chère enfant, de ne jamais porter une robe dont la jupe soit froncée. Il faut laisser ces vieux patrons à *Camille*, qui n'est couturière à Paris que pour faire les robes de la reine d'Angleterre. Les fronces vont très mal à la taille. Elles la font paraître épaisse et lourde. Ce n'est que pour les robes de mousseline de l'Inde, que les fronces doivent être adoptées. La soie, la mousseline de laine, le foulard, doivent être plissés. — Je vous parlais tout à l'heure de manches plates. Ne croyez pas, cependant, qu'à Paris elles soient généralement adoptées. Tout au contraire. Plus que jamais, cette année, le bon goût semble dédaigner la mode trop apparente. Peu de femmes, vraiment élégantes, les portent encore. C'est une spécialité, ce n'est pas un arrêt prononcé. Il en sera d'elles comme des poches: nous les avons d'abord laissé porter par les grisettes et *autres*; puis, nous les avons toutes prises en telle protection, que nous ne pouvons nous en passer, à ce point qu'autour du trône cet usage s'est établi, et que nos deux jeunes princesses, dont le goût est si délicat et si recherché, en ont à toutes leurs robes. Mais une innovation

au sujet de laquelle la mode n'est pas incertaine, ce sont les sous-jupes-Oudinot, indispensables avec les robes d'hiver, et dont le besoin se fait en quelque sorte sentir davantage avec l'ampleur et la légèreté des toilettes d'été. Le complément d'une sous-jupe-Oudinot, notons même qu'il en faut plusieurs pour la saison dans laquelle nous sommes, c'est un corset-Josselin. Josselin, dans son genre, n'est point un ouvrier vulgaire, qui n'a vu dans le corset qu'une partie essentielle, il est vrai, mais cachée de la toilette. Josselin est un grand artiste, qui a poétisé le corset, qui a étendu son domaine, et multiplié ses ressources, et ce n'est pas pour rien, je vous jure, qu'il a obtenu un brevet; aussi, malgré le nombreux personnel qu'il emploie, peut-il à peine suffire aux commandes qui de toutes parts lui arrivent.

Pour vos ombrelles, je les ai choisies chez Verdier. L'une est une petite ombrelle-marquise, en taffetas *rose-pompadour*. Celle-là est exclusivement réservée pour la voiture. L'autre a un manche de bois d'olivier; elle est très légère, de douze à quatorze pouces de tour : elle est pareille à celle qu'il a faite pour Mme la duchesse d'Orléans, et couverte d'un taffetas chiné, gris de perle et rose. Les ombrelles-marquises ne se portent guère à pied. Elles convenaient au temps de Mme de Pompadour, où les femmes comme il faut n'allaient jamais à pied dans les rues. Mais au temps où nous vivons, il en est tout autrement, et je ne trouve rien de si disgracieux qu'une femme, seule, avec une de ces petites ombrelles à la main. Cela lui donne quelque chose d'empesé et de ridicule, qui est tout-à fait plaisant et hors de nos mœurs actuelles. L'ombrelle de Verdier le jour; le soir, dans votre salon, au théâtre ou à la campagne, l'ombrelle se remplace par l'éventail de M. Clamorgam. Jamais le luxe de l'éventail n'a été poussé aussi loin : dans le riche magasin de M. Clamorgam, il y en a de tous les styles et pour tous les caprices, et la variété des sujets n'est égalée que par la richesse des dorures et l'exquise délicatesse du travail.

Les écharpes noires sont ce qu'il y a, pour le moment, de plus joli. J'ai fait mettre à la vôtre une ruche de taffetas, très petite et très fournie. C'est une mode de mon jeune âge, que je retrouve avec plaisir. Une autre mode de mon temps que je vous recommande, comme étant devenu celle du vôtre, ce sont les portraits, posés sur un ruban de velours noir assez large, attachés au bras. On les porte aussi au cou, mais alors le velours doit être seulement de la largeur du petit doigt.

On s'arrête beaucoup au boulevart des Italiens devant le charmant magasin de mode que vient d'y ouvrir Mlle Laure. — Mme Seguin jouit d'un grand succès. Elle vient d'expédier en Belgique plus de quatre-vingts chapeaux et coiffures qui lui ont été commandés par les plus riches élégantes de Liége, pour la fête d'inauguration du Casino. Ses capotes de paille d'Italie sont très remar-

quables, et votre chapeau, ainsi que je vous l'ai annoncé, sera pris chez elle. Il est en paille nattée; la calote est faite de manière à ce que le chapeau tienne parfaitement sur la tête : recommandation qui pourrait paraître extraordinaire, car il semble qu'on aurait toujours dû penser que c'était la première obligation d'une coiffure quelconque. Mais vous savez, et hélas! nous savons toutes, que c'est depuis un an la moindre des sollicitudes de nos élégantes marchandes de modes. Heureusement Mme Seguin a compris depuis long-temps ces inconvéniens : ses chapeaux tiennent parfaitement sur la tête. Le vôtre sera garni de rubans paille, avec un petit fichu de dentelle, la dentelle entourera les fleurs. Je pense que vous trouverez que la clématyte est jolie sur la paille. Elle a fait, pour mettre dessous, un petit bonnet, très léger, avec deux petites branches de la même fleur. Votre chapeau du soir est en crêpe blanc, garni d'une couronne de plumes de marabouts. Puis un autre chapeau pour les visites du matin en paille d'Italie, avec des plumes lilas et paille, et un voile d'Angleterre dont les deux bouts tombent en forme de barbes. Mme Seguin a parfaitement bien réussi ces trois chapeaux, et je suis sûre que vous en serez très contente.

N'oubliez pas non plus, ma très chère, que l'*Huile d'Alcibiade* de Bouchereau est la providence de cette chevelure dont vous êtes si fière, qu'elle fait pousser et épaissir les cheveux, qu'elle les adoucit et les lustre, qu'en un mot vous de pouvez rien adopter de mieux et de plus sûr pour leur conservation.

TOMBOLA DE Mme LA MARQUISE DE VALORY.

Madame la marquise de Valory a reçu de sa famille et transmet à ses enfans un héritage plus enviable mille fois que les honneurs et les richesses de ce monde : c'est une pitié sans cesse renaissante, un zèle ardent à compâtir à toutes les infortunes et à soulager toutes les misères. Le besoin de secourir les pauvres et de s'occuper de ceux qui souffrent est si naturel et si irrésistible chez Mme de Valory, qu'il revient au milieu même de ses plaisirs ; ainsi, à la soirée qu'elle donnait lundi dernier dans ses beaux salons du faubourg Saint-Germain, une charmante loterie, une tombola artistique avait été organisée au profit de familles indigentes. Il serait difficile de dire avec quel tact merveilleux on a su faire servir les distractions du grand monde au soulagement des malheureux, dans cette réunion où l'aristocratie et les arts étaient dignement représentés. Les salons de Mme de Valory avaient, pour ainsi dire, été pris

d'assaut ; on y étouffait de chaleur ; personne néanmoins n'a quitté la place. Tous ont voulu avoir jusqu'au bout leur part de la bonne action et du plaisir. Et puis, je le demande, comment fuir une soirée dont les honneurs étaient faits d'une si gracieuse manière par Mme la marquise de Valory et ses deux filles, Mlle Charlotte et Mme la marquise de Chaumont, jeune, vive et belle mariée de quelques mois? Comment quitter des salons où on admirait les graces modestes, la beauté et les parures brillantes de tant de jeunes filles et de jeunes femmes? Là, c'était la séduisante vicomtesse de Flers, aux beaux cheveux blonds, à la royale démarche, et dont l'esprit n'est égalé que par la simplicité aimable ; ici Mme la princesse Sapia et les nobles demoiselles de Blangy ; plus loin, Mme la comtesse de Tressan, comme Mme la marquise de Chaumont, mariée depuis hier, radieuse de la double beauté du ciel et du monde, heureuse deux fois de sa figure et de ses brillans ; et à côté d'elle, sa mère, qu'on eût presque prise pour sa sœur, sa mère, qui ramenait ce vers d'Horace sur les lèvres de tous ceux qui ont aimé le chantre de Tibur et de Cynthie :

O mater pulchra filia pulchrior !

Dans la foule, il ne nous a pas été donné de voir et de reconnaître tout le monde ; mais nous nous garderons bien d'oublier Mme la marquise de Coislin, Mme la comtesse de la Bouère et Mme la vicomtesse de Cazes. Entre les personnages de haute noblesse qui tenaient compagnie à ces grandes dames, je citerai encore M. le comte de Ménars, MM. de Cazes et le général espagnol Saratégui, qui a défendu, avec succès quelquefois, et toujours avec honneur et courage, la cause de don Carlos.

A onze heures et demie, il y eut un instant de silence ; toutes les joyeuses conversations s'interrompirent, MM. de Valory et de Cazes procédèrent au grave tirage de la tombola. Les lots étaient disposés avec art sur une longue table, lots en grand nombre et du meilleur goût, et qui tous intéressaient par le nom des personnes qui les avaient faits ou offerts. Parmi ces lots, sur lesquels se promenaient incessamment d'avides regards, on remarquait une boîte à gants délicieusement peinte par Mlle Vachon, de fort belles tapisseries, des fleurs artificielles, des peintures, des lithographies, des gravures, des porcelaines de Sèvres et du vieux Saxe, des jardinières et des broderies, enfin une foule de petites choses d'un fini précieux ou d'un travail exquis, et dont l'ensemble était du plus ravissant effet.

Le tirage de la loterie ne fut pas l'épisode le moins gai de cette soirée. MM. de Valory et de Cazes le semaient de mots piquans qui faisaient marcher de surprises en surprises l'assemblée inquiète. Le hasard, comme toujours, vint se mettre de la partie, et amena des rapprochemens étranges. Ainsi un buste de Henri de Bourbon échut à M. le comte de Ménars, qui avait partagé

le triste et dernier asile de la duchesse de Berry à Nantes. La belle gravure des *Réfractaires* de Duval Le Camus offerte par ce spirituel et grand peintre, et due à l'habile burin d'Alais, fut gagnée par Mme la marquise de Coislin. Quand vint le tour d'une table peinte sur bois à l'huile par Mme la marquise de Chaumont, admirable petit chef-d'œuvre que tout le monde enviait, M. le marquis de Chaumont qui aurait éprouvé le plus vif chagrin de voir un travail qui avait coûté tant de peines à sa femme, sortir, selon toutes les apparences, de sa famille, fit une proposition trop avantageuse aux malheureux, cause principale de la fête, pour qu'elle ne fût pas sur-le-champ acceptée : il offrit une forte somme au billet gagnant, et le délicieux ouvrage de la marquise lui resta.

La loterie était depuis long-temps épuisée, que nul ne songeait encore à quitter ces magnifiques salons, tout resplendissans de lumières et de diamans, tout remplis de toilettes et de figures adorables. A trois heures du matin seulement, Mme la marquise de Valory dit adieu à ses hôtes, qui auraient bien voulu finir dans un bal cette soirée commencée par une splendide aumône, mais, hélas ! comment danser là où l'on pouvait à peine s'asseoir ? Les salons de Mme la marquise de Valory, plus grands cependant que la maison de Socrate, étaient, ce soir-là, trop pleins de vrais amis.

Comte DE *****

LES VIEUX CLUBS ANGLAIS.

I.

LE CLUB DES AMOUREUX.

Juvénal a écrit ceci dans une de ses satires :

Tigris agit rabida cum tigride pacem
Perpetuam : Sævis inter se convenit ursis.

A l'instar des tigres et des ours qui sont convenus de ne pas se manger entre eux, en Angleterre les *bossus* s'étaient dit : Ne nous tournons pas le dos ; les *laids :* Ne nous faisons pas la grimace ; les *fats :* Ne nous déprécions pas ; les *manchots :* Donnons-nous la main ; les *aveugles :* Regardons-nous..... comme frères ! De là, une effrayante quantité de sociétés nocturnes où l'on se réunissait deux ou trois fois la semaine. Jugez si le nombre en dut être grand, un club par misère humaine ! Jusqu'à la gourmandise,

tout y passa. Il existait le club des *beesftakes*, et, ne vous en déplaise, Mesdames, c'était une femme, mistress Swoffington, qui le présidait. Ne voyez-vous pas dans ces clubs matière à réflexions, grands *humanitaires*, qui roulez votre intelligence dans les nuageuses plaines de l'avenir, cherchant d'un œil inquiet quelque féconde vallée pour y mener paître tout le troupeau de la race humaine, comme vous diriez à peu près en votre style. Qui sait si vous n'arriveriez pas à votre but au moyen des clubs. L'idée vous semble grotesque ! Pas tant, mes maîtres. Après avoir habitué les bossus, les fats, les amoureux, les laïds, à vivre en bonne intelligence, après que tous les hommes enfin auraient signé, par portion, la paix entre eux, y aurait-il obstacle à établir un vaste club où vous nous convoqueriez tous, et que vous appelleriez *le club de l'humanité*. Le mot vous sourit, n'est-ce pas?

Ce n'est pas sans intention que j'ai choisi d'abord le club des *amoureux*, dont il est aujourd'hui question, l'amour étant, de toutes les passions, la plus répandue parmi nous. C'est à Oxford, la ville de la joie et du plaisir, selon qu'Addison l'appelle quelque part, que se forma cette société de *soupirans*. Elle se composait d'une multitude de fous assez raisonnables pour reconnaître leur folie, et qui avaient le bon sens, en s'écartant du monde, de ne vouloir paraître ridicules à d'autres qu'à eux-mêmes. A la porte se trouvait gravée la fameuse inscription parodiée de l'enfer du Dante ; mais au lieu de l'espérance c'était la raison qu'il fallait laisser en entrant..... Rien n'était plus curieux que l'intérieur de cette assemblée. Lorsqu'un amoureux arrivait au club, il n'avait besoin d'aucune introduction à ses discours ; il s'asseyait en chaire et se parlait à lui-même, suivant le cours de ses propres pensées. De toutes parts on entendait des phrases analogues à celles-ci : — Oh ! le charmant regard qu'elle a laissé tomber sur moi ! Jamais ses yeux n'avaient été aussi beaux, aussi purs que ce matin ! Et mille autres balivernes de ce genre, le tout débité avec un sérieux emphatique ou un enthousiasme extraordinaire. Le discours allait longtemps son train, sans égard pour le reste des membres : car ces messieurs ne s'assemblaient pas pour discuter ensemble, mais chacun avait la liberté de s'adresser à soi-même les réflexions les plus saugrenues. Tout était analogue ; au lieu des prises de tabac (qui sont un si puissant auxiliaire à nos orateurs), au lieu des verres d'eau sucrée (qui n'adoucissent en rien l'amertume de leurs discours), c'étaient des morceaux de rubans, des éventails brisés, de vieilles ceintures que les amoureux portaient à leurs lèvres en parlant de l'objet chéri avec force roulemens d'yeux et de soupirs. Cette assemblée faisait assez le pendant des coulisses d'un théâtre où les acteurs étudient chacun son rôle avant que d'entrer en scène, bataillant, riant, pleurant, selon le cas ; en effet, l'un se lamentait sur sa destinée ; l'autre s'écriait qu'il voulait rompre sa chaîne d'esclavage ; celui-là restait muet comme en méditation, les yeux fixés au ciel et les pau-

pières trempées de larmes ; quelques uns exprimaient leur passion par des gestes et des contorsions, se frappant le front, le cœur, s'arrachant les cheveux ou se roulant à terre. Il arrivait fort souvent qu'un membre de l'assemblée se levât tout-à-coup et déclamât avec un furieux enthousiasme un long discours où il parlait de sa passion, énumérait ses émotions, les battemens de son cœur, ses heures de félicité ; l'assemblée se trouvait parfois tellement électrisée qu'elle faisait chorus avec l'orateur, gestes pour gestes, paroles pour paroles ; je vous laisse à deviner le brouhaha qui régnait alors dans la salle. La présidence revenait pour la nuit à celui qui avait exprimé sa flamme dans les termes les plus pathétiques, en considération de la supériorité de sa passion, qui se trouvait ainsi jugée selon la force de la voix et des poumons. Il n'y avait donc ni intrigues ni manœuvres. Une société de ce genre s'institua plus tard, à Londres, sous le nom de club des gants à franges (*fringe-glove club*), mais les membres en étaient tellement simples, exerçaient un si grand empire sur leurs passions, que leur modération ne put atteindre le degré de folie nécessaire aux extravagances de chaque jour ; elle s'éteignit. Mais vive Oxford !

Le patron du *club des amoureux* était Don Quichotte de la Manche, et tous les jours un membre lisait à haute voix les aventures du chevalier, et elles étaient écoutées avec le même recueillement que les personnes pieuses entendent les saintes paroles de l'Evangile. — Comme les Druides, les amoureux portaient leurs lois dans leur cœur ; ils n'avaient point de réglemens écrits, la majorité les expliquait. Ils s'intitulaient prêtres de *Cupidon* et admirateurs du beau sexe. Le nombre des membres était illimité, c'était justice. Tout candidat devait se présenter avec une maîtresse et lire un poème écrit en son honneur, *par lui*. Cette dernière condition était indispensable, comme si ce n'était pas assez d'une folie ! Ils se basaient sur cet axiome que tout amoureux doit rimailler bien ou mal ; mais comme il n'a jamais été décrété par le ciel que tout amoureux serait un grand poète, il est probable qu'il se débitait là des vers à faire dresser les cheveux sur la tête. Je n'ai pu savoir si un mauvais poème entraînait l'exclusion, je ne le suppose pas ; le club était trop nombreux pour qu'il m'ait paru nécessaire d'approfondir ce doute. Quiconque parlait irrévérentieusement d'une femme était sur l'heure honteusement chassé. Ceci est fort louable. Telle était puissante l'union entre ces fous là, telle était solide leur fraternité, que, au lieu de se battre lorsqu'ils se reconnaissaient pour rivaux, ils buvaient à la santé de leur maîtresse commune ; mais il fallait boire autant de verres de vin qu'il y avait de lettres dans le nom de la bien-aimée, comme chantait Martial :

Nœvia sex cyathis septem Justinia bibatur.

Une fois un jeune étudiant proposa à son rival la santé d'*Élisabetha Dimple ;* seize verres de vin ! Il y eut grande rumeur dans le club, et il fut résolu

qu'on réduirait la dame à sa plus simple expression, et les deux rivaux burent à la santé de *Betty*. — Quiconque ne soupirait pas au moins cinq fois par quart d'heure était considéré comme un membre indigne, et déclaré absurde à l'unanimité celui qui conservait assez de raison pour répondre directement à une question qu'on lui adressait. Les amoureux ont le cœur sensible, c'est de rigueur, aussi les éprouvait-on à la mort des compagnons. Sur la tombe du défunt, chaque *amoureux* était tenu de verser au moins deux larmes, sous peine d'être exclu du club jusqu'à réhabilitation, laquelle consistait à lire un poème en l'honneur de la maîtresse du défunt. Ces messieurs tenaient essentiellement à la poésie. En un mot, cette assemblée se composait, comme on le voit, de gens dont le corps et l'esprit n'habitaient pas ensemble. Ce qui fait que le club resta long-temps secret, c'est qu'il avait été fondé d'abord par les étudians d'Oxford ; l'Université ne les aurait guère admis parce qu'elle ne reconnaissait pas de docteurs en amour. Plus tard, maîtres et disciples se confondirent.

Voici le compte-rendu d'une de ces séances et un fragment de discours : Un bourdonnement général régnait dans toute l'assemblée ; il y avait grande rumeur ce soir-là. Soudain un membre s'élança à la tribune, et l'on entendit une voix formidable qui couvrit toutes les autres voix ; le silence s'établit : ceux qui se roulaient à terre se relevèrent et reprirent leurs places, ce fut un bien pour quelques uns qui s'arrachaient les cheveux par poignées, ou donnaient de la tête contre la muraille, ou se frappaient la poitrine comme jamais pécheur ne le fit dans l'enthousiasme du *meâ culpâ*. Avant la fin de la soirée, il ne serait plus resté que des chauves, des poitrinaires ou des boiteux. Donc le calme se rétablit, et bien que l'orateur ne s'adressât à personne, tout le monde écouta : « Flots d'amour qui roulez dans mon cœur, s'écria-t-il, éclatez comme l'Océan qui mugit dans la tempête et répandez au loin votre écho formidable ! Volcan d'amour qui consumez mon ame, vomissez vos flammes et vos laves... J'ai bu la coupe pleine de voluptés. » (Comme l'orateur avait beaucoup crié jusqu'ici, il chercha vainement un verre d'eau sucrée ; il se contenta de mâcher un morceau de dentelle.) « Eh ! bien, reprit-il, ma soif n'est pas assouvie ! » (Je le crois bien.) « Albina ! Albina ! reviens, reviens vers moi ! Albina, je t'appelle ! Albina, réponds donc ! » Toute l'assemblée électrisée répéta en chœur : « Albina ! Albina ! » (L'orateur mâche de nouveau sa dentelle. — Interruption prolongée.) « Je t'entends ! je te vois ! je me jette à tes pieds ! » L'orateur se laissa tomber et roula au bas de la chaire ; il fut couvert d'applaudissemens. On le releva : il avait le bras démis ; les applaudissemens redoublèrent, on brisa chaises et banquettes ; un nuage de poussière emplit la salle. S'il se fût tué, on eût crié *bis*.

Le discours avait fort ému et surtout fort assourdi l'assemblée. L'orateur

fut nommé président à l'unanimité. Mais il arriva que six membres se présentèrent réclamant des droits à l'amour d'Albina. On vida les verres et tout fut dit.

A bientôt le club des *laids*, puis celui des *veuves* et des *jeunes filles*.

L.-XAVIER EYMA.

L'ABBAYE DE JUMIÉGES.

Vieux châteaux, vieux moutiers, mines du souvenir,
Comme avec vous mon ame aime à s'entretenir!
Comme vous me parlez, monumens d'un autre âge,
Vous surtout qui portez l'empreinte d'un outrage,
Vous qu'a défigurés ou la pluie ou les vents,
Ou les coups plus cruels de la main des vivans,
Vous qui, la nuit, semblez au regard solitaire
Des spectres de géans qui visitent la terre!

Ruine par le cœur, parmi bien des débris
J'ai promené mes pas, mes yeux et mes esprits;
A bien des monumens que voit mourir la France
J'ai porté mon amour grandi par la souffrance;
Mais, ô foyer puissant de respect et d'émoi,
Jumiége, aucun débris n'eut ton charme pour moi!

J'aime à voir ces deux tours, ruines fraternelles,
Là, debout en avant comme deux sentinelles;
A rêver au milieu de ces vastes arceaux
Où croît et multiplie un peuple d'arbrisseaux;
Parmi ces pans de mur où le lierre s'attache,
Ces squelettes de tours d'où chaque heure détache
Des ossemens humains qu'au front du monument
A liés autrefois le plâtre ou le ciment;
Parmi tous ces vieux saints, ces restes de statues,
Et ces pierres de noms, de titres revêtues;
A m'asseoir aux degrés d'un autel; sur le seuil
Des caveaux souterrains où manque le cercueil;
J'aime à fouler l'enceinte où fut le sanctuaire
Et le cloître où s'élève encor l'if mortuaire,
A plonger mon regard au fond de l'*in pace*!
J'aime à ressusciter tes morts et ton passé,
Vieux Jumiége, abbaye aux sublimes décombres,
Alors que vient la nuit t'inonder de ses ombres,
Alors qu'au bruit du vent, du hibou qui gémit,
De la feuille des bois qui sous mes pieds frémit,
La lune vient jeter sur tes formes gothiques
Les plis de son écharpe aux reflets fantastiques.

Là, ton premier abbé, Philibert m'apparait
Imposant un servage au loup de la forêt;

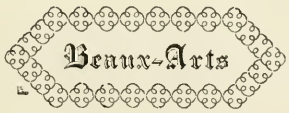
Ici je vois Aicadre héritier de la mitre,
Averti que la mort va frapper son chapitre;
Et l'ange désignant, à la fin du repas,
Ceux qui doivent passer de la vie au trépas!
Là je vois échouer cette nef vagabonde,
Frêle jouet des vents et des courans de l'onde,
Qui porte deux enfans dévorés par la faim,
Tout sanglans, de leurs jours sentant venir la fin,
Et les moines ouvrant l'abri de pénitence
Aux énervés guéris par leur noble assistance;
Ici je vois rouler comme un fleuve orageux
Ces brigands échappés du pôle au front neigeux;
Je les vois répandant sur ce pieux rivage,
Dans l'asile de paix la mort et le ravage!

Plus loin, c'est un abbé, c'est Nicolas Leroux,
Qui servit des Anglais l'orgueil et le courroux,
Qui se fit de Bedfort l'esclave et le complice
En osant condamner Jeanne d'Arc au supplice,
Qui, soudain consumé d'un invisible feu,
Meurt, assigné par elle au tribunal de Dieu!
Ici je vois placer au marbre d'une tombe
Le cœur d'Agnès Sorel, blanche et tendre colombe,
Par la mort enlevée au roi, son doux seigneur,
Qui lui doit à la fois sa gloire et son bonheur!
Je vois des paysans, troupe impie et grossière,
Livrer aux vents ce cœur qui n'est plus que poussière,
Ce cœur qui n'a battu que pour un seul amant,
Et leurs avides mains fouiller son monument!....

De l'or! toujours de l'or! ô démence des hommes!
Ils ne comprennent pas qu'en ce monde où nous sommes,
Où tout, hormis l'amour, tout n'est qu'un songe amer,
Où, tels que ces oiseaux balancés par la mer,
Nous n'avons qu'un instant pour reposer nos ailes,
Un cœur comme le tien, Agnès, belle des belles,
Un cœur qui ne ment pas à ses premiers aveux
Est le seul dos trésors qui mérite nos vœux!

28 septembre 1836.

ÉDOUARD D'ANGLEMONT.



Théâtre du Gymnase.

UNE FEMME CHARMANTE, vaudeville en un acte.

Nous ne savons quel nom donner à cette pièce dont le titre n'est pas la partie la moins curieuse. On attribue, je ne sais pourquoi, ce petit acte à une princesse

allemande, à laquelle on a fabriqué un nom à défaut d'une principauté. L'œuvre, en elle-même, est moins que rien ; c'est un prétexte à quelques mots équivoques qui ne sont pas à leur place au Gymnase et que l'on sifflerait partout ailleurs ; c'est une intrigue vieille comme tout ce qui est vieux au théâtre et que voici : Un Allemand a chargé un de ses amis de lui choisir une femme à Paris. L'ami s'acquitte exactement de sa commission ; mais il se trouve, à son retour, que, lui-même, au lieu d'avoir pris de bonnes manières dans la capitale du monde civilisé, il en a rapporté un très mauvais ton, et que la femme charmante qui l'accompagne a toute sorte d'habitudes qui, n'importe dans quel pays du monde, sont considérées comme de très graves défauts. Il advient de tout ceci que l'Allemand s'estime très heureux d'être quitte de sa femme charmante en épousant une de ses cousines, comme lui, de franche race tudesque, qui ne fume pas, qui ne danse pas la cachucha, mais qui sait admirablement vendre du calicot à l'aune.

Théâtre des Variétés.

LA DAME DU SECOND, vaudeville de MM. EMILE VANDERBURCH et A. DE BEAUPLAN. — LA MEUNIÈRE DE MARLY, vaudeville en un acte, par MM. MÉLESVILLE et DUVEYRIER.

Le vaudeville de M. Vanderburch est une petite histoire à la façon de Henri Monnier, que ledit auteur racontait jadis à qui voulait l'entendre, et qu'il a fini par arranger pour le théâtre, quand personne n'en a plus voulu. Un propriétaire qui, depuis long-temps, vivait séparé de sa femme et ne s'en portait que mieux, a loué son second étage à une dame dont la fille ne cesse de se livrer au déplorable exercice du piano. Le propriétaire aux abois est sur le point de les jeter à la porte, lorsque intervient un docteur amoureux de la demoiselle, qui opère entre les inconnues du second et le rentier du premier étage, un rapprochement qui rend au propriétaire sa femme et qui en donne une au médecin, dans la personne de la jeune et fanatique virtuose. Le quasi succès de cette bluette est due à Vernet et à Flore.

Au lieu de faire l'analyse de *la Meunière de Marly*, nous rappellerons que le théâtre du Palais-Royal a représenté , il y a huit ou neuf ans , un charmant petit acte de Brazier, ayant pour titre *le Philtre Champennois*. Dans la pièce nouvelle des Variétés, c'est la même idée, presque la même intrigue et les mêmes moyens. A la place de Mlle Déjazet, mettez Eugénie Sauvage ; donnez le rôle de l'amoureux novice à Levassor, qui débutait au boulevart Montmartre, et vous conviendrez que *la Meunière de Marly* n'a pas coûté de grands frais d'imagination à MM. Duveyrier et Mélesville.

Il y a encore eu, çà et là, sur les théâtres du boulevart, des premières représentations : Au Cirque-Olympique, les héroïques flons-flons de *Mazagran* ; à l'Ambigu, *un Service d'ami*, petit vaudeville et petit succès ; aux Folies-Dramatiques, *les Enfans d'Adam et d'Eve*, vaudeville en deux actes qui a parfaitement réussi ; à la Porte-Saint-Antoine, la réouverture, sous l'habile et infatigable direction de M. Déaddé, par un joyeux prologue, tout-à-fait de circonstance, et un drame-vaudeville, *Dinah l'Egyptienne*, qui ont fait de cette première soirée un succès continuel et du plus heureux augure pour l'avenir. ***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Robes de Mlle Augustine, Chapeaux de Mme Dasse, sous jupes d'Oudinot

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17

2 mai.

Adorable séjour que Paris! Un plaisir n'est pas plus tôt passé que vite un autre plaisir le remplace. Les concerts et les soirées finissent; voici les courses qui commencent et les déjeûners dansans de Mme la comtesse d'Appony qui vont venir. Dans ces belles promenades des Champs-Elysées et du bois, dont Longchamps nous a fait reprendre l'habitude, plus que jamais les équipages armoriés reluisent, les tilburys mauvais sujets poudroient, les *sportsman* caracolent; c'en est fait : il faudra suivre la mode à Chantilly et au Champ-de-Mars, comme déjà nous avons été étudier ses transformations printanières à la Croix-de-Berny. Nous avons eu, il est vrai, un spectacle de plus et sur lequel on ne comptait guère : cette pauvre *Barcha*, cette jument bien-aimée, dans laquelle lord Henri Seymour et tant d'autres avaient placé toutes leurs espérances et leurs paris, cette svelte cavale aussi élancée, mais plus rapide que celle de Lénore qui menait les morts si vite, Barcha enfin, la première et la dernière du nom, est misérablement morte dans la fange sous les yeux de charmantes dames qui étaient venues là pour l'applaudir et dont beaucoup, hélas! l'ont pleurée. — Quand donc, mon Dieu! aurons-nous assouvi cette soif des émotions anglaises qui nous dévore. Nous avons crié raca aux jeux barbares du Cirque et aux luttes sanglantes des toréadors, et nous nous empressons, dans notre France si douce, de tendre les bras au *steeple-chease*. Le *steeple-chease*, au dire de certaines gens, est une sorte de réminiscence des époques féodales, où les grands seigneurs se passaient de temps à autre la fantaisie de broyer les blés ou les fougères sous les pieds de leurs chevaux et de leurs chiens. Que la mode s'en fâche ou non, cela ne nous empêchera pas de dire que la course au clocher est tout au plus, pour nous, un exercice de sauvage dont les résultats les plus certains sont de tuer les chevaux et de rompre bras ou jambes à ceux qui les montent. — Notre haine du *steeple-chease* ne porte aucun préjudice à l'estime que nous portons aux courses raisonnables, aussi faisons-nous des vœux très fervens pour retrouver la semaine prochaine dans l'hippodrôme de l'Ecole-Militaire toutes les gracieuses figures, les toilettes charmantes et les riches équipages qui s'étaient portés avec tant d'enthousiasme à la Croix-de-Berny.

La température est si douce, quelquefois même si lourde, que voici, je vous jure, la mode bien embarrassée. Jusqu'à présent nous avions eu, d'une saison à une autre, la période transitoire; les étoffes qui lui étaient propres étaient fabriquées à l'avance. Il se trouve que cette année la robe de soie est presque un contresens sous notre soleil d'Afrique ; malgré cela, nous lui conservons nos faveurs ; il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi : la soie, qui devait nous aider à traverser le printemps maussade de Paris pour arriver aux moissons dorées de Virgile, cette soie est si jolie, si originale, si délicieusement ouvragée, que ce serait vraiment dommage de laisser là toutes ces belles choses, en désaccord, je le veux bien, avec l'atmosphère, pour la mousseline et les autres tissus aériens de juillet et d'août. Ainsi, par exemple, il y avait dimanche dernier aux Tuileries une des plus coquettes toilettes de ville que nous ayons vue depuis long-temps. C'était une très longue robe de taffetas écossais, non plus de ces écossais à mille carreaux et à mille couleurs qui menaçent de devenir communes, car voilà qu'on les fabrique à fort bon compte, mais un beau gros de Naples fond gris, à carreaux bleus foncés. La simplicité de ce dessin n'était égalée que par sa riche élégance ; et cette disposition est réputée si *comme il faut*, que déjà on la reproduit dans les mousselines. Cette robe était à manches entièrement plates, ce qui ne l'empêchait pas d'être portée par une très noble dame. A ses formes aisées, à l'ampleur souple et élégante de ses plis, il était facile de reconnaître les patrons distingués de Mlle Augustine, qui maintenant se taillent avec plus de précision que jamais sur les *corps mécaniques* de M. Bienvenu, dont nous avons déjà fait l'éloge et dont toutes les dames aujourd'hui se hâtent de faire emplette. Une mantille de la même étoffe que la robe jouait aux vents sur les épaules de la belle rêveuse.

On portera cet été beaucoup de mantilles et de châles en mousseline brodée, doublés de soie dans les couleurs les plus en vogue, telles que rose, lilas, citron, et garnis d'angleterre ou d'autre dentelle, au choix des élégantes. La mantille noire sera toujours, quoi qu'on invente, plus aristocratique que la mantille écossaise. — Vainement aussi on avait essayé de proscrire le volant, son règne n'est point encore fini, grace à Dieu! Les volans donnent à la démarche de la femme quelque chose d'ossianique; le petit pied qui agite ces garnitures légères a l'air de traverser un nuage. En général, les robes de Mmes Augustine ou Debaisieux ont trois rangs de volans, qui vont en diminuant vers la taille. Les volans sont de meilleur goût que les bouillons à plis contrariés, qui donnent à la robe et à la démarche une certaine apparence de lourdeur qui est un énorme défaut.

Les capotes de Mme Dasse en poult de soie blanc ou mauve doivent obtenir la préférence pour le négligé. Ces capotes ont dans la passe quatre larges cou-

lisses plates, c'est-à-dire que la passe est double. La ruche est de la même étoffe, artistement découpée. On met aussi à la calote une ruche qui, descendant vers le milieu, vient rejoindre les brides. D'autrefois, Mme Dasse remplace cette ruche par une de ces guirlandes dont Mme Lainé nous a appris à aimer la fraîcheur et la délicatesse. — Les chapeaux de paille d'Italie font fureur. Tous, sans exception, ont la forme des chapeaux d'étoffe. On les garnit de rubans écossais ou de fleurs de saison ; quelques uns sont doublés d'écossais. Cette fantaisie vivra quinze jours. — Les chapeaux habillés sont en paille de riz, garnis de marabouts blanc-rosé, formant guirlande; on en pose même autour de la passe. — A la promenade et à la ville, on voit beaucoup de chapeaux de poult de soie blanc, lilas, paille, des magasins de Mme Lejay. Ces chapeaux ou capotes sont recouverts de crêpe lisse de même nuance ; on pose dessus un voile garni de points d'Angleterre, qui produit le meilleur effet. Ce voile, plus long que large, couvre totalement la passe et la coiffe ; par derrière, la broderie papillotte avec le bavolet ; par devant, il se relève au niveau de la passe et forme un pli de la largeur de deux à trois doigts ; sur les côtés, il retombe assez bas, comme deux grandes barbes.

A ces divers accessoires d'une toilette réellement comme il faut, il importe d'en joindre un dernier qui n'est pas le moins indispensable. Jusqu'à présent les femmes se gantaient tant bien que mal, c'est-à-dire plus mal que bien. On avait beau prendre mesure, les gants longs et mi longs n'en étaient pas moins parfaitement disgracieux, et la mode appelait de toute sa ferveur une réforme complète dans ce genre. M. Mayer, passage Choiseul, vient enfin d'accorder au luxe et au goût cet apaisement depuis si long-temps sollicité. M. Mayer a inventé les *gants mi longs, boutonnés* et *lacés,* dont la vente et le privilége exclusifs lui sont garantis pour dix années, par un brevet. Il y a les mitaines pour la chambre, et les gants pour soirées ou bals. Les gants sont indifféremment boutonnés ou lacés; nous croyons cependant que la préférence doit être donnée aux gants lacés qui découplent admirablement les formes rondes de la main et du poignet. Voici déjà, en elle-même, une invention qui est fort séduisante. Ce n'est pas tout, pourtant ; la garniture de ces gants en fait autant de véritables bijoux. Il y en a qui sont garnis de plumes blanches et roses, de marabouts, de violettes de Parme. L'infante d'Espagne en a qui sont garnis de brillans; c'est tout simplement une paire de gants de cinquante mille écus. M. Mayer a imaginé des garnitures presque aussi riches et moins coûteuses : ce sont des torsades de soie et d'or ou d'argent fin avec des nœuds algériens ou des glands ; ces ornemens, empruntés aux plus brillantes fantaisies de Louis XV, ont un éclat et une originalité sans égal; ils se tressent en nattes ou en cordelières, se roulent au bras ou pendent noués en échelle. Enfin, avec ces gants, il sera désormais possible d'assortir de point en point toute une toi-

lette. Les fleurs de la robe ou de la chevelure s'y retrouveront ; il n'y aura pas jusqu'aux volans de la jupe qui y seront imités en miniature, soit avec de l'angleterre, soit avec des rubans. Après tant d'innovations heureuses et splendides, M. Mayer, qui veut nous faire marcher de surprises en surprises, en prépare d'autres pour cet hiver ; ses gants et ses mitaines qui permettent et embellissent même les distractions du piano ou de la harpe seront chargés de riches broderies. Il y aura des gants pour toutes les fortunes, il y en aura qui vaudront un cachemire.

Une foule de fournisseurs du grand monde méritent encore d'être cités : les magasins de lingerie de Mlle Lenormand viennent d'être transférés, pour cause d'agrandissement, boulevart des Capucines, 5, au premier, entre les rues de la Paix et Louis-le-Grand. — La parfumerie de Guerlain est plus que jamais recherchée, et assurément, quelque jour, un autre plus habile que nous vous dira toutes les délicieuses vieilleries, tous les magnifiques meubles que nous avons été admirer chez M. Monbro, qui est à la fois un antiquaire et un artiste.

Ici nous déposerons la plume pour ne la reprendre de long-temps peut-être. Forcé par le hasard aussi bien que par les circonstances de remplir l'intérim et de chanter l'hymne hebdomadaire à la Mode, nous sommes arrivé non sans crainte et sans effort à la partie la plus importante de notre tâche. Mme Junot d'Abrantès qui, depuis la fondation de ce recueil, nous a prêté, avec un zèle que rien n'égale, l'appui de son nom et de son talent, se voit contrainte, à la veille d'entreprendre un voyage en Allemagne, d'interrompre le cours de ses travaux. Nous avons choisi, pour la remplacer, une dame qu'une active collaboration à la presse périodique, et notamment au *Siècle*, recommandent de la manière la plus honorable. Mme Juliette Lormeau continuera l'œuvre commencée avec tant de distinction par Mme Junot d'Abrantès ; le goût, l'esprit et les graces de notre nouvelle collaboratrice nous sont un sûr garant de son succès.

Le Directeur,

DE VILLEMESSANT.

MARGARITA.

Un assassinat et une exécution capitale avaient presque du même coup enlevé à Walter la femme qu'il adorait et l'homme dont il aurait voulu cent fois percer le cœur . .

. . . . . .

Walter avait brusquement quitté Rome et s'était mis à courir le monde pour chercher à secouer de son cœur le souvenir de la femme qu'il avait tant aimée et qui était morte pour lui dans le printemps de leur amour mutuel. Mais rien ne pouvait cicatriser cette plaie. Il est des douleurs que le temps efface et que le courant de la vie finit par emporter ; mais il en est d'autres qui sont saintes et vraies et qui durent éternellement ; des douleurs que le temps n'use point, mais qui usent la vie. Heureux les hommes pour qui ces sublimes douleurs sont possibles : car elles ne sont le partage que des ames généreuses et grandes! Walter était digne de souffrir. Après avoir porté sa vie flétrie dans toutes les contrées de l'Europe, il revint dans sa patrie, espérant trouver quelque repos aux lieux où il était né, près de la cendre de ses pères, près du caveau funèbre où il devait laisser un jour sa dépouille mortelle. Il n'avait que trente ans lorsqu'il revint en Allemagne ; mais les fatigues et surtout les chagrins avaient imprimé sur sa physionomie une gravité précoce. Cependant il y avait des momens où ses yeux s'animaient d'un éclat juvénile, où sa voix devenait poétiquement vibrante. C'est que dans Walter il y avait deux hommes : l'homme naturel, beau, ardent, passionné, l'amant de Margarita, et l'homme social, l'homme factice, brisé par la souffrance, usé par la vie telle que le sort la lui avait faite, l'homme que le coup de poignard du peintre romain avait frappé à travers le cœur de Margarita. Cette seconde nature était celle qui était devenue habituelle à Walter ; mais si parfois son ame s'égarait dans le passé ou dans l'espérance d'un avenir que lui promettait sa foi, sa nature primitive reprenait le dessus. Aussi les uns le traitaient de fou, les autres d'enfant sublime ; tous s'accordaient à lui refuser l'entier usage de la raison.

Walter avait demandé à la religion des consolations qu'elle ne refuse jamais aux cœurs purs qui les cherchent en elle. Ce magnifique seizième siècle com-

mençait; l'ardent écolier de l'université de Wittemberg venait d'élever bannière contre bannière et épouvantait le Saint-Siége par ses prédications fougueuses. Toute l'Allemagne prenait parti pour ou contre le réformateur. Walter était trop affligé pour renoncer au catholicisme, ce culte d'amour. Les pompes de l'Église, l'encens brûlé devant le Seigneur, les chants des fêtes religieuses, les processions au soleil où les jeunes filles obscurcissent l'air de nuages de roses, répondaient bien mieux aux besoins de son ame malade que la sévérité de l'hérésie naissante. Luther ne pouvait avoir raison contre le Christ auprès d'un homme qui aimait et souffrait. Walter resta donc zélé catholique et engagea même quelques luttes avec les hommes les plus violens du parti opposé; ainsi il faisait diversion à sa douleur, et peut-être eût-il réussi sinon à l'oublier, du moins à en diminuer le poids en le divisant, sans un incident qui vint mettre un terme à ses maux.

Une conférence avait été annoncée à Trèves entre les champions du catholicisme et ceux de la réforme: on s'y rendait de tous les coins de l'Allemagne, et Walter fut convié à s'y trouver; il ne manqua pas à cet appel, et fut un des orateurs dont l'éloquence eut le plus de succès. Malgré ces triomphes, un jour que, poursuivi par le souvenir de son fatal amour, il cherchait à chasser ces pensées par la prière, il passa devant un couvent qu'il n'avait pas visité depuis qu'il était à Trèves, tant ses journées étaient remplies par le travail et la controverse. — On prétend, dit Walter, que Dieu ne repousse jamais la prière qui lui est adressée d'un cœur fervent, dans une église où l'on entre pour la première fois; qu'il m'exauce donc. — En parlant ainsi il pénétra dans l'église du couvent. Un secret frémissement l'agita quand il entendit retomber la porte sur lui. Il lui sembla qu'il ne savait ce qu'il allait avoir à demander à Dieu : il n'osait le prier de lui ôter son amour insensé; il tremblait de tout son corps et sa vue était trouble, quand il vint s'agenouiller devant l'autel de la Vierge à laquelle il avait voué une dévotion toute particulière. — Pendant quelques instans il demeura ainsi accablé sans qu'aucune pensée vint dominer son ame, sans qu'aucune prière sortît de sa bouche ou de son cœur! Enfin il leva les yeux, et les ayant fixés peu à peu sur un tableau inachevé qui décorait un des côtés de la chapelle, il se dressa tout-à-coup comme s'il eût marché sur un serpent, et haletant, hors de lui, il se précipita vers le tableau. — Margarita, s'écria-t-il, Margarita! voilà tes yeux si doux, ton sourire adoré, tes cheveux d'ébène. Margarita, pardonne-moi ta mort, car c'est mon amour qui t'a tuée!

Il ne peut en dire davantage; il tomba agenouillé sur les marches de l'autel, des larmes de joie inondèrent son visage et il s'évanouit. En reprenant ses sens, il se trouva couché dans l'infirmerie du couvent; le prieur était à son chevet. — Mon père, lui dit-il, c'est la volonté de Dieu qui m'a jeté parmi

vous. Permettez-moi de ne plus sortir de cette sainte demeure. — La réputation que Walter s'était acquise dans les disputes religieuses faisait de lui une précieuse acquisition.

Ce fut alors que Walter raconta les événemens qui avaient si douloureusement contristé son existence à Rome ; son amour pour Margarita et leur correspondance surprise par le peintre, qui seul croyait avoir des droits sur elle, et qui, dans un accès de rage, l'avait tuée ; puis le procès du maître, son exécution, ses biens et tous ses tableaux vendus au profit de l'épargne du Saint-Père. — Le bon prieur lui fit alors connaître que *l'Assomption* de leur église, ce beau tableau inachevé, et dont la figure principale représentait Margarita, avait été acheté par un seigneur de Trèves, qui en avait fait don aux Franciscains de sa ville.

Le noviciat de Walter commença donc, et tout le temps qu'il ne consacrait pas aux offices, il le passait devant le portrait de sa bien-aimée. Vainement on lui avait ordonné de fuir la chapelle, c'était la seule pénitence que ne put s'imposer le pauvre religieux. — Une nuit, car il y passait les nuits comme les jours, deux moines, qui étaient en prières dans le chœur, entendirent partir de la chapelle de la Vierge un chant doux et plein d'une triste mélodie. Surpris, ils s'approchèrent et trouvèrent le novice à genoux devant la Vierge, qui avait pris les traits de Margarita. Walter ne les vit, ne les entendit pas ; ses traits étaient empreints d'une joie céleste ; il souriait de ce rire splendide qu'on ne retrouve que sur les toiles des grands maîtres de l'école italienne. Les sons qui sortaient de ses lèvres étaient doux et pleins comme une harmonie de Dieu ; jamais les moines n'avaient entendu un hymne aussi suave. Enfin, Walter éleva la voix ; des notes d'une magnificence inconnue s'échappèrent de sa poitrine ; il se redressa, et, debout, l'œil étincelant et le front radieux, il chanta de ces paroles qu'on ne saurait écrire, de ces mots qui ne sont une langue que dans les rêves. Quand il eut fini, une pâleur effrayante glaça son visage, il tomba sans connaissance dans les bras des deux religieux, qu'une secrète pitié avait empêchés jusque là de l'interrompre..... Walter était mort. — Heureuse mort, mon Dieu ! que celle qui vient au milieu de suaves pensées d'amour ! — Le prieur fit enterrer Walter dans la chapelle où il avait cessé de vivre, et sur sa tombe semble incessamment planer l'image de celle qu'il a tant chérie !

NAPOLÉON D'ABRANTÈS.

STANCES *

Oh! parle, parle encor! de ta voix caressante
Laisse vibrer long-temps le timbre harmonieux ;
Je veux toujours l'entendre, et pour mon ame aimante,
C'est un hymne des cieux !

Quand ta main sur mon front lentement se promène,
Que tu fixes sur moi ton regard ingénu,
Ma raison s'affaiblit, et je lutte avec peine
Contre un charme inconnu.

A l'heure où vient briller sur la haute tourelle
Le doux flambeau des nuits, chassant l'astre du jour,
Assis à mes côtés, ta bouche me révèle
Des mystères d'amour !

Semblable à cette fleur craintive et solitaire
Qui s'effraie au toucher dans son pudique instinct,
Souvent je voulus fuir..... un trouble involontaire
Près de toi me retint.

Pour m'enchaîner ainsi quelle est donc ta puissance?
Viens-tu pour me frapper, pour embellir mon sort ?
Es-tu le chérubin qui donne l'espérance,
Ou l'ange de la mort ?

JULIETTE LORMEAU.

Théâtre-Français.

COSIMA, drame en cinq actes en prose, par GEORGE SAND.

Ceci est une bien lamentable histoire que je voudrais bien ne pas avoir à vous raconter; et vous regretterez bien de l'avoir lue, si vous la lisez; mais, de quoi parler cette semaine, si l'on ne parle de *Cosima?* — Une femme s'était élancée du fond de la Creuse; elle avait quitté ses fraîches prairies, ses bois délicieux.

* Ces vers font partie d'un volume de poésie actuellement sous presse.

ses limpides ruisseaux, ses pauvres qu'elle aimait tant; elle avait quitté tout cela pour venir se poser au milieu de notre vieil édifice social déjà si fortement ébranlé par le dix-huitième siècle et l'attaquer par sa base la plus solide, la seule que ce dix-huitième siècle, ce roi des destructeurs, eût respectée. Pour cela, elle s'était fait un piédestal de ceux-là même qu'elle voulait écraser. Protée sublime, adoptant tour à tour toutes les formes, ambitieux conquérant, ayant su faire siens tous les domaines de l'art, de la science et de la littérature, elle, femme, elle avait dit aux hommes, en cent façons diverses : Vous êtes tous sots, lâches ou infirmes, et tous les sots, les lâches et les infirmes avaient applaudi cent fois et répété cent fois : C'est vrai, tant est grande la puissance du génie! Femme, elle avait dit aux femmes, dans son langage le plus doux, le plus tendre, le plus séduisant : « L'on vous a assuré que vous étiez faibles et impuissantes, vous l'avez cru, vous le croyez encore; venez à moi, et je vous donnerai le baptême de la force et de la puissance, et cet être que nous n'avons su jusqu'à présent dominer que par la ruse, nous le dominerons par l'intelligence et le cœur. » Et elle s'était fait une douzaine d'apôtres qui l'avaient bientôt reniée pour prêcher leur propre dogme; toutes les autres femmes avaient répondu, tant est grande la force du bon sens, tant est raisonnable la conscience de la faiblesse : « Nous trouvons vos paroles fort éloquentes, continuez ; mais permettez-nous de vivre tranquilles avec nos enfans, nos amans, nos mères et nos maris; et nous continuerons à lire vos livres, quand nous aurons rempli tous nos devoirs et rassasié tous les besoins de nos cœurs auprès de nos familles. »

Irritée, après avoir vaincu le tyran, après l'avoir contraint à avouer sa faiblesse, de ne trouver personne qui voulût prendre sa place, elle s'est rappelée qu'il n'avait pas suffi au Christ et à tous les grands réformateurs des sociétés de prêcher leurs doctrines, elle s'est dit que si l'on n'arrivait pas aux ames vulgaires par les yeux de l'intelligence, on était toujours sûr d'y parvenir par les yeux du corps; elle a pensé qu'en revêtant une ame d'ange d'une forme de femme, qu'en la faisant torturer en tous sens, pendant quatre heures, par quelques cœurs lâches, mous, vicieux ou corrompus, enfermés dans des enveloppes d'hommes, elle aurait atteint le but qu'elle s'est proposée, et elle a fait *Cosima*. *Cosima* c'est l'histoire de tous les romans de George Sand; le poème plus ou moins bizarre de la *femme*, du *mari* et de l'*amant*. C'est *Indiana*, *Jacques*, *Ralph* et *Leone-Leoni*.

Je ne ferai de commentaire ni sur le manque absolu d'entente de la scène, ni sur l'absence d'action, ni sur les incroyables fautes de style, ni sur les plus énormes fautes de bon sens que tout le monde a remarqués dans *Cosima*, ni sur la fausseté du fond, ni sur la maladresse des incidens, ni sur la monotonie de ce perpétuel : *Je t'aime et tu ne m'aimes pas. — Non, c'est moi qui t'aime et c'est toi qui ne m'aimes pas* ! Je dirai seulement que les hommes effrayés par les hideuses couleurs sous lesquelles George Sand a peint notre sexe, ont dû trouver un grand sujet de consolation et même de triomphe en reconnaissant que ces hommes affreux, après tout, ne marchent, n'agissent et ne parlent pas comme nous, que ces femmes héroïques ne ressemblent pas aux femmes que nous voyons tous les jours. Combien n'ont-ils pas dû triompher aussi ces envieux que toute gloire rivale fait souffrir, en voyant ce lion vigoureux et fier qui aimait tant à secouer sa crinière flottante dans le plein air du roman, se débattre muselé et enchaîné dans la cage du théâtre ! Et ces marchands de drames et de comédies qui viennent

d'acquérir une nouvelle preuve de leur suprématie et de nouveaux droits au monopole ! — Et pourtant tout ce qu'il y a de noble, de grand et de puissant avait été convié ! Hélas ! aussi tous les perfides amis, les critiques et les envieux !

Madame Dorval a fait ce qu'elle a pu pour être sublime, pauvre femme à la fois blessée dans son orgueil d'artiste et dans son orgueil d'amie! Les autres acteurs ont fait ce qu'ils ont pu pour n'être pas détestables ; le public a fait ce qu'il a pu, pour paraître content ; tout le monde a fait ce qu'il a pu, même George Sand ! c'est cette conviction qui m'a fait vous dire en commençant que j'avais à vous raconter une lamentable histoire. — On parle déjà d'une parodie de *Cosima* qui s'intitulerait : *Quasi mal.* JULIEN LEMER.

Opéra-Comique.

L'ELÈVE DE PRESBOURG, opéra en un acte, paroles de MM. VIAL et MURET, musique de M. LUCE. — LA PERRUCHE, opéra en un acte, paroles de MM. DUMANOIR et DUPIN, musique de M. CLAPISSON.

Deux opéras dans une semaine à la place de la Bourse ! certes, il n'y a pas de quoi se plaindre. — Le second fera aisément oublier le premier, et tout sera dit. *L'Elève de Presbourg* est un petit épisode anecdotique et tant soit peu apocryphe de la vie d'Haydn. Il faut savoir qu'Haydn, enfant, était déjà un vrai prodige, à ce point qu'un vieux compositeur italien s'était, sans plus de façon, attribué une de ses meilleures cantates qu'il avait achetée à la livre. Mais toute chose mauvaise en ce monde reçoit tôt ou tard sa récompense; c'est ce qui arrive, au dénoûment de *l'Elève de Presbourg ;* la fourberie est démasquée, et le génie d'Haydn n'est plus un mystère pour personne. L'œuvre de M. Luce n'est pas un opéra, c'est un pastiche de phrases musicales empruntées aux meilleurs maîtres et assez habilement cousues les unes au bout des autres. Roger et Mlle Darcier ont fait plaisir. Mlle Darcier surtout a fort agréablement joué et chanté son rôle qui est sa première création, et qui fait, on ne peut mieux, augurer de son avenir. — *La Perruche* est un charmant vaudeville écrit tout exprès pour la voix et la verve comique de Chollet et de Mlle Prévost. La musique que M. Clapisson a composée sur cette petite pièce très spirituellement intriguée par MM. Dumanoir et Dupin, est, on ne peut plus gracieuse, et plusieurs morceaux sont très certainement destinés à devenir populaires.

Nous pouvons bien, à propos de l'Opéra-Comique, dire deux mots de la Renaissance. Les destinées de ce théâtre sont encore incertaines ; cependant, dans cette situation provisoire, on vient de reprendre quelques unes des pièces qui ont obtenu le plus de succès sous l'ancienne direction : *la Chaste Suzanne* et *le Naufrage de la Méduse.* Une jeune cantatrice, Mlle Lorry, a débuté dans le rôle de Daniel, où, l'un après l'autre, Laborde et Mme Anna Thillon ont obtenu un si grand succès. Troublée le premier jour, Mlle Lorry a progressivement gagné de l'assurance, et maintenant il est permis de louer le bon goût de sa méthode, la justesse de ses intonations et surtout la sympathique douceur de sa voix.

Concerts.

Les concerts sont morts, il n'y a plus à venir que celui de M. Huerta, le guitariste, qui est annoncé pour mardi, dans la salle de M. Herz. Nous lui souhai-

tous beaucoup de monde et peu de chaleur, les deux souhaits, sans contredit, les plus difficiles à exaucer dans la saison où nous sommes. — Avec plus de mémoire, nous nous souviendrions de tous les concerts dont nous avions promis de rendre compte, mais hélas! nous nous rendons trop justice pour ne pas craindre de grosses infidélités à cet égard. Toutefois, nous éprouverions une grande peine à ne pas mentionner, comme elle le mérite, Mme Voizel qui, à une capacité remarquable d'enseignement, joint une voix très souple, très habilement dirigée, et qu'on éprouve toujours du plaisir à entendre. — Listz, à son retour de Hongrie, et avant de quitter encore la France pour cinq années, avait voulu répéter à Paris ce qu'il avait fait à Londres : donner un concert à lui tout seul au prix modique de vingt francs par personne. Les souscripteurs, comme on le pense, ne se sont pas pressés de se rendre à une invitation pareille, et Listz, en grand artiste qu'il est, n'en a pas moins persisté à se faire entendre chez Erard... pour rien. Les billets d'invitation étaient superbes; ils commençaient par une lettre d'or et finissaient par un nom plus beau; c'est probablement à Pesth que Listz a pris le goût du papier Marion et des enluminures. — Un très déplorable accident nous a empêché d'entendre une dernière fois Théodore Hauman et Labarre. — M. Fétis nous avait promis un *concert philosophique* avec un petit discours de son crû. Heureusement que M. de Rémusat n'a pas permis à Duprez et à Mme Dorus d'affubler leur beau talent des vieilleries de M. Fétis qui en a été pour ses frais d'affiches ; je passe sous silence sa harangue qui valait tout au plus le timbre d'une de ses affiches.

Les concerts du Conservatoire nous ont rarement amusé, c'est pour cela que nous n'en avons rien dit. — Une preuve d'ingratitude suprême envers l'art, ce serait d'omettre, dans ce dernier adieu, les quatre séances de quatuors des frères Franco Mendès, qui nous ont initié au culte de la belle et de la noble musique en exécutant avec tout le talent qu'on leur connait, des quatuors de Haydn, Mozart, Fesca, un de Jacques Franco-Mendès le violoncelliste, un autre de Joseph Franco-Mendès le violoniste et enfin des quintetti de Spohr et d'Onslow. — Dimanche passé, une des premières élèves de Henri Herz, jeune pianiste aussi distinguée par la figure que par le talent, Mlle Eudoxie Cordel, a fort bien exécuté, dans ses beaux salons et au milieu de ses nombreux amis, plusieurs morceaux, et entre autres celui du *Pré aux Clercs* arrangé par son célèbre maître, dont elle rappelle la méthode et la délicatesse avec une grace presque sans égale. Mlle Marie Willès qui a l'avantage, aujourd'hui si rare, d'être à la fois une charmante cantatrice et une femme charmante, a remarquablement chanté plusieurs airs italiens. Les chansonnettes de M. Palmire Trinquart ont fait, comme d'habitude, plaisir. — Le même jour MM. Félix Godefroy et Tétard ont donné une soirée artistique, où l'on a fait presque autant d'esprit que de musique. Dans la foule on distinguait beaucoup d'artistes : Duval Le Camus qui peint aussi bien qu'il cause, Bérat dont nous savons tous les romances. On a beaucoup applaudi Mlle Raymond, jeune harpiste de quinze ans; M. Séligman sur le violoncelle; Mme Arnould, ravissante Andalouse pour laquelle l'air du *Domino noir* semble avoir été écrit; Eugène Déjazet qui a chanté une romance de sa composition : *La Fauvette et l'Enfant*, et enfin Godefroy et Tétard qui ont eu une grande part des bravos dans *la Normande*. Félix Godefroy chante *le Petit Cochon de Barbarie* d'une manière qui lui est tout-à-fait propre et qui fait rire aux larmes. — Nous voici, non sans de

grands détours, arrivé au concert de Levassor, qui a joyeusement clos la saison. Mais quelle chaleur, grand Dieu! La salle de Henri Herz débordait. Des artistes de mérite ont contribué à la partie sérieuse de cette soirée; MM. Allard et Huerta, Mlles d'Hennin et Guenée; la partie comique était soutenue par l'inépuisable verve de Levassor, qu'a du reste fort bien secondé M. Josset, qui imite à s'y méprendre nos acteurs les plus populaires. — Ce qui nous a le plus amusé à ce concert, c'était la conversation de notre voisin, et ce que nous avons le plus remarqué c'étaient les yeux noirs et les blanches mains de notre voisine.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Bulletin bibliographique.

Nos collaborateurs ou nos amis ont considérablement occupé la presse depuis quelques mois; nous seuls peut-être avons omis de parler d'eux; si nous encourrons un reproche, ce ne sera certainement pas celui de camaraderie. Les ouvrages qui ont du succès ne s'analysent pas : le public les a presque toujours achetés ou lus, quand l'aristarque, être assez paresseux de sa nature, vient les signaler à leur attention. Après le préambule, on comprendra pourquoi nous nous bornons ici à une énumération rapide.

L'*Etienne Saulnier* de Mme Junot d'Abrantès est à la fois une touchante histoire et un roman plein d'intérêt: la froide religion de Luther et le culte d'amour du Christ sont là aux prises et donnent matière à de magnifiques tableaux que Mme Junot d'Abrantès excelle à peindre. Avec *Etienne Saulnier*, les romans préférés, ceux qui vont se lire dans les gothiques salons des châteaux ou sous les charmilles vertes, seront *les Femmes Proscrites* de M. Arnould Frémy, *Frédéric-le-Lion* de M. J.-A. David, *Charlotte Corday* de M. Alphonse Esquiros, *les Revenans* de M. Houssaye qui ne nous ont pas fait peur cet hiver et qui nous suivront à la campagne, comme de vrais amis.—La poésie aura aussi, quoi qu'on dise, une bonne part de nos loisirs, grace au *Paris-Silhouettes* de Mme Clémence Robert, aux *Sonnets* de M. le comte de Gramont, *à Mark* de M. Ausonne de Chancel, *aux Dityrambes* de M. S. Chaumier, et à *l'Epître en vers à Bouffé*, par Arnal. — On parle beaucoup de *la France littéraire*, régénérée avec un grand luxe typographique, et de l'article que vient d'y publier M. Alphonse Esquiros sur les *Littérateurs contemporains*, et en particulier sur George Sand, ainsi que d'une publication nouvelle à vingt-cinq centimes la livraison, sur les *Ecrivains et Artistes vivans*, par MM. X. Eyma et A. de Lucy.

L'*Album du salon de* 1840, publication de la *France littéraire*, est la plus belle chose en ce genre qui ait été faite cette année. Non seulement les lithographies confiées au crayon des premiers artistes, ne laissent rien à reprendre sous le rapport de l'exécution, mais encore, et ce qui est rare en pareil cas, la coterie presque toujours ignorante, n'a été pour rien dans les choix. L'*Album* de *la France littéraire* a véritablement reproduit les chefs-d'œuvre de ce Salon de 1840, où il y en avait si peu. — Léon Noël vient d'ajouter une belle page à toutes celles qu'il nous a déjà données. La lithographie des *Conscrits de Brest* de Duval Le Camus, publiée par l'éditeur Jeannin, fait rêver de l'original, et c'est beaucoup dire.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

Modes

9 mai.

Faites-nous, me dit-on, une revue de modes, qui soit à la fois utile et amusante. Certes, pour cela, le bon vouloir ne me manquera pas, mais il est assez difficile de réunir le dernier avantage à toutes les conditions qui me sont imposées par ma spécialité. Car, obligée de signaler et de décrire très sérieusement chaque création nouvelle, l'espace que j'ai à parcourir se trouve assez rempli par le fond, pour qu'il me soit presque impossible d'ajouter beaucoup à la forme. Cependant, autant que je le pourrai, j'éviterai à mes descriptions la monotonie presque inhérente au sujet, et je ferai tous mes efforts pour succéder dignement à ma noble devancière.

Plaute dit qu'*il faut un aussi grand attirail pour équiper une femme de la tête aux pieds, que pour équiper une galère à trois rangs de rames.*

Je ne discuterai ni sur la justesse ni sur la galanterie de sa comparaison, mais je dirai que l'importance que l'on donne à notre toilette explique le servilisme constant dans lequel nous retient la mode. Il n'est, à coup sûr, pas un monarque dont les arrêts soient mieux respectés que les siens, il n'est personne qui ne s'empresse, au premier signal, d'arborer ses couleurs.

C'est qu'il faut bien convenir que rien n'est moins séduisant qu'une femme mal habillée. Est-elle naturellement laide? vous la trouvez plus vilaine encore. Si, au contraire, elle est jolie, on se dit en la voyant : — Quel dommage que cette femme ne soit pas mieux mise; comme elle serait bien! Ainsi, quoi qu'en pense la chanson, l'art s'accorde merveilleusement avec la nature. J'ajouterai que cet art doit être bien entendu, car je ne veux pas dire ici qu'il faille s'entourer de colifichets. Une toilette, quoique simple, est souvent fort élégante. C'est même là le cachet individuel des femmes distinguées. Vous leur verrez toujours porter des châles riches, et non pas une foule de brimborions qui surchargent sans embellir. Elles savent parfaitement harmonier les couleurs, ce qui est encore un talent. Ainsi, ne mettez pas du vert avec du jaune, du rouge avec du bleu. Nous ne pouvons fournir à cet égard que des indications incomplètes, car ceci tient à un tact particulier de bon goût qui ne se donne pas plus que l'oreille à celui que sa nature condamne à chanter faux.

On porte, pour négligé, des peignoirs, en batiste, de couleur claire ou blancs,

brodés tout autour. Souvent ils sont garnis de valenciennes : Mme Dardet-Gaude, qui tient à la fois les modes, la lingerie et les dentelles, vous en offrira qui vous tenteront. Les robes en gros de Naples écossais sont très bien portées, mais il ne faut pas les choisir trop bariolées de couleurs. — On fait aussi en ce genre une fort jolie étoffe soie et laine.

Mme de B. en a une charmante, et d'une forme peu commune. — Le corsage est à trois coutures devant, lacé par derrière Il est fort bas, et laisse voir un autre corsage en mousseline blanche qui monte davantage, formant guimpe froncée. Cette robe n'a que de petites épaulières de deux doigts de large. Les manches sont en mousseline d'une ampleur raisonnable et taillées en droit fil. Cela ne va pas mal et ressemble fort au costume napolitain. Nous en avons vu ainsi dans l'opéra de *la Muette de Portici*. — Les volans conservent leur vogue ; cette mode est à la fois élégante et jolie. — On pose sur quelques robes de soie de larges biais : ce genre de garniture a l'avantage de se moins chiffonner que l'autre. Du reste, consultez Mmes Palmire et Debaisieux, ce sont les oracles du bon goût. — Les écharpes pareilles aux robes sont fort vilaines; les écossaises et les noires l'emportent.

Pour toilette, on ne porte plus de fichus à col ; une large dentelle se fronce à l'échancrure de la robe ou à celle d'un corps de fichu : souvent les bouts viennent se croiser sur le devant. Cela est jeune et allonge la taille. — Les cols en guipure, ou mousseline garnis de point, ne sont cependant pas prohibés ; mais ils doivent être bas.

Pour chaussure, on choisit les brodequins de couleur foncée. Le gris grossit le pied. Il n'y a que les femmes qui ont le privilége d'avoir ce que l'on nomme un *pied chinois* qui puissent le porter sans inconvénient. — Verdier a en ce moment les plus jolies ombrelles que j'aie vues. Le soleil nous darde avec assez d'opiniâtreté, pour qu'il soit nécessaire de rappeler l'utilité de ce meuble, car pour peu que Phœbus continue, il nous faudra faire comme un certain peuple, les Atlantes qui, incommodés par sa chaleur, payaient un prêtre pour l'excommunier tous les matins.

Guerlain fait toujours des miracles. — Une des plus jolies femmes de la capitale faillit tomber ces jours derniers dans un accès de désespoir. En se levant elle fut à son miroir, et vit son beau teint nuancé d'une multitude de rougeurs qui la défiguraient ; on courut aussitôt rue de Rivoli, et en moins de deux jours la fameuse *lotion de Gowland* avait rendu à ce charmant visage toute sa fraîcheur primitive. Il faut ajouter qu'en général Guerlain excelle dans tout ce qu'il fait en parfumerie.

Je ne dois pas oublier de signaler le mérite des sous-jupes-bouffantes Oudinot. On ne peut plus s'en dispenser, elles donnent à la taille une grace indicible en soutenant tous les plis de la robe, à laquelle elles évitent, comme

autrefois, le désagrément de s'affaisser aussitôt que l'on était assise, ce qui faisait que souvent au bout d'une heure la robe avait l'air fanée. — Parlons un peu des chapeaux. Pour toilettes, les pailles de riz sont délicieuses de fraîcheur. On y pose des marabouts nuancés, ou des guirlandes de petites fleurs mêlées de mousse. Nous en avons vu ayant une torsade autour de la passe, formée d'une espèce d'écharpe frangée, qui revient tomber sur les côtés. Ceux-là ne se nouent pas.

On fait, en paille d'Italie, des capotes charmantes et qui ne seront portées certainement que par les femmes distinguées. Beaudrant en a vendu une à la duchesse D... qu'il avait ornée d'une guirlande de chêne ; le vert se marie on ne peut mieux avec la couleur de la paille. Les pensées mêlées de mousse produisent aussi sur elle un charmant effet.

Batton, notre célèbre fleuriste, a chez lui tout un parterre de fleurs délicieuses, en guirlandes, et en bouquets formant grappes. C'est ainsi que nous en avons vu plusieurs chez Mme Dasse, dont les modes ont un cachet particulier de gracieuseté. Nous y avons remarqué surtout un chapeau en crêpe bouillonné vert clair ; la forme était entourée de violettes de Parme. Une dame l'essayait en ce moment, il la coiffait à ravir ! Un autre en poult de soie rose recouvert de gaze, était orné d'aubépine. Cette fleur me rappelle l'étrange manière qu'avaient, dit-on, les Troglodytes d'enterrer leurs morts : ils liaient le cadavre avec des branches d'aubépine, après lui avoir passé la tête entre les jambes, et lui jetaient ensuite des pierres en riant, jusqu'à ce qu'il en fut entièrement couvert. Singulière façon de manifester sa douleur !

J'espère que le bal de Mme Duchâtel, qui devait avoir lieu la semaine dernière et que l'on a remis, me fournira matière à la description de quelques jolies toilettes pour la semaine prochaine.

En attendant, le château de Saint-Cloud appartient à la mode par les cérémonies qui y ont eu lieu à l'occasion de nœuds augustes. Rien ne saurait offrir un aspect plus imposant que ce mariage célébré aux lueurs de mille flambeaux. Tout le monde partageait la joie et l'émotion qui se peignaient sur le visage de chacun des membres de cette royale famille, heureuse du bonheur de l'un de ses enfans. On admirait surtout cette jeune et noble fiancée, si belle ! si pleine de grâces naïves et d'affabilité touchante ! En faisant des vœux pour elle, on comptait une protectrice de plus pour les malheureux, comme un nouvel ornement pour la cour de France. — La princesse Victoire avait une robe en points d'Angleterre, sur laquelle se jouait une magnifique rivière de brillans ; des brillans se mêlaient aussi aux boucles de sa chevelure blonde. — Les toilettes des dames de la cour et des personnes invitées étaient d'une extrême richesse. L'infante d'Espagne resplendissait au premier rang ; on sait que cette princesse possède dans son écrin des parures de toutes les pierres

précieuses qui existent ; pour le mariage du duc de Nemours, elle avait mis sa parure de perles, joyau tellement splendide, qu'il fut remarqué par le roi. Sa broche surtout, montée par Janisset, attirait tous les regards. — Ce sont deux perles-*jumelles*, ayant chacune la grosseur d'un œuf, entourées d'une guirlande de feuilles, au milieu desquelles se trouvent d'admirables brillans. Un nœud en brillans les réunit et se continue en chaîne que terminent deux autres perles de la force d'une noisette. On ne saurait estimer cette parure, qui n'a pas sa pareille au monde. Mme JULIETTE LORMEAU.

Courses de la Société d'Encouragement.

La Société d'Encouragement nous a donné, cette semaine, deux solennités magnifiques au Champ-de-Mars. — Dimanche, il y avait trois prix à disputer. Dans la *poule d'essai*, (3,000 fr.) pour les chevaux de trois ans, étaient engagés *Jocelyn* et *Repentir*, à M. Achille Fould, et *Gigès*, à M. le comte de Cambis; *Gigès* a été vainqueur. — Le *prix du ministère du commerce* (3,000 fr. pour chevaux de tout âge, 300 fr. d'entrée, deux tours en partie liée) a été disputé par *Nautilus*, *Roquencourt* et *Francesca*, au comte de Cambis; *Mulatto*, à lord Seymour, et *Vendredi*, à M. Th. Carter : *Nautilus* a gagné. — Dans un pari particulier de 5,000 fr. entre *Beggarman*, à M. de Cambis, et *Primefit*, à lord Seymour, *Beggarman* est arrivé le premier au but. — Pour le *prix du printemps* (3,500 fr.), quinze chevaux étaient inscrits : *Borodino*, *Quoniam* et *Dudu*, à M. de Cambis ; *Facardin* et *Nelson*, à M. Frasquel; *Voltaire* et *Géricault*, à lord Seymour ; *Auriol* et *Jocelyn*, à M. Fould; *Déception*, à M. Aumont; *White-Face*, à M. de Blangy ; *Régina*, à M. Sabatier; *Kettly*, à M. Rivière; *Feuille-de-Chêne*, à M. Santerre; *Confiture*, à M. Carter. Dix ont couru : le prix a été remporté par *Quoniam*, monté par Edwards.

Jeudi, il pleuvait à verse, ce qui n'a pas empêché quatre prix d'être disputés avec une incroyable ardeur. — Huit chevaux étaient inscrits pour le *prix du cadran : Nautilus, Roquencourt* et *Francesca*, au comte de Cambis ; *Insulaire*, à M. E. Aumont ; *Nelly*, à M. Santerre ; *Fortunatus* et *Mulatto*, à lord Seymour ; et *Vendredi*, à M. Carter. *Roquencourt, Francesca* et *Mulatto* ont été retirés : *Nautilus* a gagné.—C'est encore *Dudu*, à M. de Cambis, qui a remporté le *prix d'Iéna* (1,200 fr. plus 100 fr. d'entrée) sur *Nonne sanglante* à M. F. Sabatier. *Britannia*, à lord Seymour, et *Francesca*, au comte de Cambis, se sont disputé le *prix des pavillons* (5,000 fr. plus 500 fr. d'entrée) : et *Francesca* a touché la première l'heureux poteau. Dans le *Trial stakes*, première année (500 fr. chaque moitié à forfait), *Géricault*, à lord Seymour, et *Tontine*, à M. E. Aumont, ont couru : contre toute attente, *Tontine* l'a emporté sur *Géricault*.

GAYS LOISIRS.

PREMIÈRE LETTRE A LA SYLPHIDE.

Tout le monde rend hommage, belle SYLPHIDE, habitante des régions du luxe et de la parure, à l'esprit, à la grace parfaite que vous mettez à professer la *gaie science* à laquelle vous vous êtes consacrée ; mais peu de personnes peut-être savent apprécier la portée de vos enseignemens, et l'essence philosophique qui se cache sous vos réseaux de gaze et de fleurs. Cependant, que de choses se révèlent dans le costume d'une femme du monde et du temps où elle vit ! Quand on voit passer aux Tuileries, dans les allées d'orangers, ces héroïnes dignes de Balzac, de Mahomet ou de Dubufe, combien de pensées, combien d'images passent et jouent dans la mousseline, la dentelle, le ruban qui flottent autour d'elles !

N'y a-t-il pas, par exemple, des vestiges de notre ancienne France, des souvenirs de toute notre histoire dans le goût de leur coiffure, la forme de leur corsage ? — Ces nattes à la Berthe qui encadrent si gracieusement le visage, arrivées parmi nous du fond des siècles, sont du temps où une dame de la cour de Robert ou de Philippe filait sa quenouille, tandis qu'un chevalier, assis à ses pieds sur un tas d'herbes odorantes, la comparait à Mme Vénus, et jurait d'aller en Palestine lui chercher des épines de la Terre-Sainte pour attacher son chaperon. — Ce long voile qui dérobe le visage de la femme sous ses plis, comme les mœurs d'Asie la renferment dans l'ombre de l'intérieur, fut apporté d'Orient à un retour des croisades. — Voici les robes de Pekin, à la soie bouffante et corsée qui bruit en marchant ; le corsage busqué se termine en pointe et des rosettes le sèment de toute part. Ce sont bien là les solides étoffes que portaient nos aïeules, ces belles robes qui se montraient à Pâque et à Noël, aux grands jours où Dieu même se montrait à la terre : ces belles robes qui, durant autant que la vie, voyaient se lever le premier amour et briller le dernier hommage qui ravivait les cheveux gris !... Précieuses toilettes qui étaient de si bon usage, que ce furent elles, sans doute, qui firent appeler cet âge le *bon temps de la fidélité*..... parce qu'on n'y changeait pas de modes ! Oui, cette dame qui passe, avec sa taille d'abeille, c'est bien le médaillon de ma grand'mère qui, dans son cadre gothique, sourit depuis cent ans à une rose d'un printemps éternel !

Vous le voyez, les temps n'ont point changé ; les révolutions sont des rêves, cette dame va monter en voiture pour aller à Versailles, assister au petit souper de la reine... Mais *la Marseillaise*, jouée par la musique du régiment sous les fenêtres du château des Tuileries, nous apprend que la vie sociale n'est pas restée oisive... Cette dame qui passe avec sa taille d'abeille, c'est une jeune femme de l'âge nouveau, qui se plaît à revivre dans les parures du dernier siècle. — Le costume de l'ancien régime charme sa fantaisie, car il a de la richesse, de la dignité, des airs de magnificence, une manière qui ne mesure pas l'or et qui jette les fleurs à pleines mains. Et puis ce retour aux temps où régnait la galanterie, où se reconnaissait hautement l'empire des femmes, n'est pas dénué de charmes : on aime à leur emprunter quelques uns de leurs atours, à ces aïeules si puissantes sur les cœurs. La Parisienne d'aujourd'hui, avec son influence plus faible, ou du moins plus voilée, se plaît à toucher aux objets de leur parure à peu près comme un jeune homme de nos jours, au front pâle, à la frêle stature, dit en soulevant une belle lance du Musée d'artillerie : « Avec cela, mon aïeul abattait rudement les Sarrazins. » On se jette donc avec joie dans les inventions bizarres et les caprices de la vieille cour : c'est une renaissance du dix-huitième siècle en gaze, en rubans, en perles et en dentelles.

Nos jeunes femmes, en vérité, pensent naïvement avoir bien des choses à envier à leurs mères : elles se croient moins belles parce qu'elles sont autrement belles. Chez celles-ci, la physionomie est plus mobile ; la grace, qu'on pourrait appeler la physionomie de toute la personne, est plus expressive ; les impressions produites par le réveil de l'intelligence et l'étude des arts mettent sur leurs traits une animation habituelle. On dirait que le fruit du bien et du mal a mûri dans le sein des filles d'Eve. Mais leurs mères avaient plus d'ampleur dans les formes, plus de fraîches rondeurs, plus de *reposé* dans le teint et dans les traits. Oh ! c'est qu'elles étaient appliquées aux choses les plus raisonnables de la vie : elles songeaient à poser convenablement le rouge et les mouches, à bien garantir leur teint sous une ample *thérèse*, ensuite à reprendre adroitement le bilboquet, à bien jouer de l'épinette et à parfiler avec grace. Elles n'allaient pas, têtes folles, se brûler l'esprit à la politique et à la philosophie, fatiguer leurs paupières à la lecture des journaux, pâlir à l'étude des langues, ni se donner la fièvre dans des exercices de musique et de peinture.

Ces voiles noués en capuchon, ces thérèses, ces longues mantilles, toutes ces enveloppes qui dérobent la figure et dissimulent la taille aux regards investigateurs, sont encore de la même époque. Vestiges symboliques des voluptueuses nuits du dix-huitième siècle ! Ces enveloppes vaporeuses se sont autrefois glissées dans l'avenue fleurie d'une petite maison, déjà éclairée, au milieu de ses bosquets de roses, par des lustres de porcelaine. Parures des plaisirs lé-

gers, accessoires des amours faciles, qui viennent nous dire en sortant de leurs tombeaux pompadours qu'aujourd'hui il n'y a plus de mœurs et qu'on ne sait plus aimer! — Puis à deux pas, voici les bonnets à grands papillons, tombant modestement sur les joues; les simples fichus à pointe, fixés à la ceinture, ayant pris naissance à la Révolution, qui simplifiait le costume comme tout l'ordre de choses, qui soufflait sur la poudre, le rouge, les falbalas, comme sur les trônes, les châteaux, les autels. C'est l'humble toilette des nobles détenus des prisons de la république, quand l'infortune y ajoutait sa parure la plus belle de toutes. — Au milieu de cela, circulent encore ces turbans, ces burnous, ces inspirations arabes qui nous viennent des plaines d'Afrique. Ce sont les hauts faits de nos frères qui se produisent en parures, en modes nouvelles, et mettent l'élément algérien dans notre costume pour en compléter la bigarrure.

Cette mise, composée des parcelles de tous les temps, de tous les lieux, est bien celle d'une génération qui a mené rapidement la vie, qui a essayé bien des modes, usé bien des vêtemens de tout genre et fané bien des fleurs!... Comme nous avons tout emprunté, il est probable qu'on ne nous empruntera rien. Nos descendantes ne voudront pas de parures vieillies deux fois : elles auront sans doute, dans leur mise comme dans leurs mœurs, ce cachet d'unité qui nous manque : nos voiles, nos joyaux, nos guirlandes de fêtes sont destinés à mourir avec nous... Si nous ne laissons rien de toutes ces choses aux femmes des âges futurs pour inspirer à notre tour la religion du souvenir, essayons d'avoir quelque vertu, quelque grace dont elles puissent se parer un jour.

CLÉMENCE ROBERT.

CANZONA.

A Mademoiselle J... de B...

I.

Nuit constellée
Dans un ciel brun,
Où brise ailée
Jette un parfum;

Berceuse lame
D'un lac d'azur
Sur qui la rame
Ouvre un flot pur;

Fleurs de la terre,
N'avez qu'un jour;
Je vous préfère
Regard d'amour!

II.

Tremblans feuillages
En parasol,
Palais d'ombrages
Du rossignol;

Grotte mousseuse
Au vert rideau,
Où, paresseuse,
Babille l'eau;

Fleurs de la terre,
N'avez qu'un jour;
Je vous préfère
Regard d'amour!

III.

De poésie
Fleuve inondant,
Lyre choisie
Au vol ardent;

Vive palette
De Raphaël,
Qui nous reflète
Un coin du ciel;

Fleurs de la terre,
N'avez qu'un jour;
Je vous préfère
Regard d'amour!

IV.

Magique octave,
Accords vainqueurs,
Comme une lave
Brûlant les cœurs!

Temples antiques
D'ombre habités;
Des basiliques
Granits sculptés;

Fleurs de la terre,
N'avez qu'un jour;
Je vous préfère
Regard d'amour!

FRANCIS GIRAULT.

SALON DE 1840.

SIXIÈME ET DERNIER ARTICLE.

MM. Vinchon, Tony Johannot, de Balthazard, de Juinne, Huot, Hillemacher, Bordier du Bignon, Coutel, E. de Lansac, A. Dedreux, A. Taverne, Cottrau, F. Bouterwek, Mme Verdé de l'Isle, Longuet, Valfort, Darondeau, E. Lafon, Longuet, de Brackeleer, J. André, J. Coignet, Guindron, L. Vinit, Duboc, Jeanron, Court. — Lemaire, Simart, Maindron.

Le Salon de 1840 est fermé depuis lundi; désormais il appartient au passé et se trouve aussi loin de nous que s'il datait de 1834 : après une clôture, six jours valent six ans. Cependant il nous reste des comptes à régler avec lui, et pour donner un démenti à ce dicton, « les absens ont tort, » nous allons de nouveau le parcourir. Non loin de l'entrée de la grande galerie, la *Mort de Madame* (Henriette d'Angleterre), par M. Vinchon, a plus d'une fois fixé notre attention. Cette opposition d'un prélat au visage austère et d'une jeune et belle princesse étendue sur son lit d'agonie dans des habits de fête, le rapprochement de ce deuil et de ce luxe royal sont d'un puissant effet. — Maintenant, franchissant les travées, nous voici devant une toile toute bruyante, *Bayard défendant le pont de Garigliano*. Le chevalier, placé en travers du pont, s'entoure comme d'un rempart des corps des Espagnols que sa vaillance vient d'abattre; nous avons remarqué un combattant qui brise la barrière dans sa chute, et qu'un soldat s'efforce de retenir, et plus loin un cheval lancé par dessus le bord du pont. Ces parties ont été exécutées par M. Philippoteaux avec un relief et

une hardiesse peu ordinaires. — *L'intérieur de la tente du kaïd Aly*, par M. Dauzats, outre le mérite d'un coloris ferme et chaud, a celui de la fidélité des costumes, armes et autres détails locaux exécutés avec beaucoup de soin.

Walter-Raleigh et *l'Enfance de Duguesclin* rappellent moins la peinture sérieuse que les vignettes de M. Tony Johannot. — Peu de métier, mais plus de sentiment dans *le Luther enfant* de M. Lecurieux, qui a empreint ce jeune et pâle visage d'une profonde expression de sensibilité et de tristesse. — Quand *Clovis* fut baptisé, nous ne pensons pas que le fier Sicambre eût à la main la hache que lui a prêtée M. de Juinne. On dirait qu'il s'agit pour le roi des Francs d'un combat et non d'une cérémonie religieuse.—Le livret n'est-il pas chargé d'une grossière faute ? Quoi ! cette cavalcade brillante, ces riches costumes, ce soleil versant des flots de lumière sur les clochers et les toîts de Saint-Denis, tout cet ensemble riant et paré indique *les Funérailles de Henri IV?* Erreur, monsieur Huot, grave erreur de composition et de pinceau. — L'école classique est tant bien que mal représentée par *la Cornélie* de M. Hillemacher, *la Bacchante* de M. Boucoiran, *la Psyché* et *l Hector* de M. Bordier du Bignon. Nous recommandons ces deux dernières toiles aux amateurs qui voudraient posséder un témoignage de la décadence où est tombée l'école de David.

Notre course est rapide et vagabonde; nous venons de voir *l'Apothéose de la princesse Marie*, par M. Coutel ; nous voici devant *la Mort du comte de Damrémont*, composition éminemment distinguée et qui honore le talent de M. Emile de Lansac. — Ici M. A. Dedreux nous montre des *Chevaux* emportant au galop deux amans qui, dans la rapidité de la course, trouvent moyen de s'embrasser ; là, M. Jacquand fait déjeûner deux bons religieux avec des radis et de l'eau claire. C'est M. Le Poittevin revenu, soit de Hollande, soit de Normandie, avec quelque bonne bataille, ou avec des vues toute pittoresques ; c'est encore un jeune artiste plein de verve et d'audace, M. Amédée Taverne, s'essayant par un *Jean-Bart à Dunkerque*, où ne se trouvent pas moins d'une centaine de figures posées avec naturel et animées par un coloris éclatant. — Cette richesse de pinceau semble être le partage spécial de M. Félix Cottrau, peintre élégant de *l'Evasion* et du *Balcon*. — Une *Etude de Femme* de Caraffa-Greci, par M. Frédéric Bouterwek, est comme l'idéalisation de la jeune Grecque : on a admiré la grace et l'élégante richesse de ce costume qui n'est pourtant que celui d'une villageoise. — Il y aurait injustice à ne pas mentionner le *Lully enfant* de Mme Verdé de l'Isle, *l'Avènement d'un Seigneur flamand*, par M. Longuet, une *Ronde grecque*, par M. Valfort, *le Vieillard et ses Enfans*, par M. Darondeau, traduction touchante de l'apologue, *le Festin ridicule*, qui est du vrai Boileau mis en action par M. Emile Lafon ; *la Fête de Nuit*, poème en peinture par M. Longuet. Au premier rang de tableaux de genre, plaçons bien vite la charmante fête de *Saint Nicolas*, de M. de Brackeleer d'Anvers.

Il nous reste à parler de quelques paysagistes. Corot s'est élevé jusqu'au sublime dans son tableau du *Soir* ; M. Jules André a reproduit avec vérité les bords du Laris; M. J. Coignet s'ingénie à faire des scènes d'animaux; MM. Guindron, Léon Vinit et Duboc méritent de grands éloges. *Les Condamnés de l'Ile de Java*, par M. Jeanron, sont d'une sauvage grandeur.

En sculpture, il y a trois beaux ouvrages représentant trois écoles bien distinctes : le *Louis XIV* de M. Lemaire, morceau historique, traité avec le senti-

ment de la grandeur du modèle ; l'*Oreste* de M. Simart, étude empreinte du goût du Parthénon ; et *le Christ* de M. Maindron, figure sublime de résignation, martyr adorable qui vient d'expirer patiemment et qui chérit un effroyable supplice.

Hors cela, néant ; remportez-moi tous ces hommes de marbre ou de plâtre : ce sont des masses inertes, et que le rayon de Prométhée ne viendra jamais animer !

ALFRED DES ESSARTS.

Théâtre-Français.

LA DIRECTION.

Nous avons été à la veille de n'avoir à rendre compte d'aucune première représentation pendant ces huit derniers jours. Les théâtres vivent sur leurs chutes d'hier ou sur les succès en espérance qu'ils préparent, car nous ne comptons pas *les Merluchon*, du Gymnase, comme devant être d'un grand poids dans la balance des chefs-d'œuvre de la semaine, puisque voici déjà qu'une pièce nouvelle, *les Honneurs et les Mœurs*, apparaît sur l'affiche. Donc, de part et d'autre, comme deux armées en présence, on reste dans l'expectative : cette expectative, du côté de la critique, est loin d'être favorable aux théâtres. Que voyons-nous en effet autour de nous : l'Opéra-Comique et le Vaudeville qui déménagent ; la Porte-Saint-Martin qui ignore si elle vivra ; la Renaissance qui n'a plus envie de renaître ; et ce qui nous préoccupe davantage, la Comédie-Française quotidiennement battue en brèche par une révolution et une contre-révolution : la révolution des sociétaires, la contre-révolution de M. Buloz. Les comédiens veulent de l'argent et des succès, M. le commissaire du roi ne leur apporte que le décret de Moscou et tout le personnel barbouilleur de la *Revue des Deux Mondes* : George Sand ouvre la marche, et *Cosima* n'est que le prélude de la décadence littéraire que rêve M. Buloz pour la noble scène de Corneille et de Racine. — Quand régnait M. Védel, on mettait en doute la nécessité d'un directeur, surtout dans le voisinage du commissaire du roi ; on a renvoyé M. Védel à sa caisse, qu'il n'aurait jamais dû quitter, et huit jours après, avec cette sublime inconstance qui nous caractérise, les coulisses retentissaient de ce grand axiome : que les fonctions de commissaire royal et de directeur étaient incompatibles, qu'en conséquence M. Buloz pouvait continuer à ne rien faire, comme devant ; mais que le décret de Moscou ne tenant pas du tout lieu d'un directeur, il fallait au plus vite en nommer un, MM. les comédiens ordinaires ne pouvant vivre en république, attendu qu'ils ne se flattent pas d'être taillés sur les patrons des géans de la Grèce et de Rome. Voilà donc le cercle de Popilius bien rigoureusement tracé sur les planches dramatiques de la rue Richelieu. Parti de ce point : l'inutilité d'un directeur, nous revenons à ce même point pour proclamer le besoin absolu de ce chef. A merveille !

Et alors on dit : il nous faut un directeur, non point un faiseur de chiffres, mais un homme littéraire. Nous n'avons certainement pas l'intention de dire que M. Buloz soit un écrivain, mais il est permis de le croire aussi fort que M. Flourens de l'Académie, et nous n'hésitons pas à convenir que demain il serait reçu membre de la Société des gens de lettres s'il lui plaisait de frapper à la porte de

cette institution estimable. Eh! bien, M. Buloz, une espèce de mythe à la Comédie-Française, car il n'est ni rien du tout, ni quelque chose, car il ne ressemble plus à un commissaire royal et on ne peut le prendre encore pour un directeur, M. Buloz, qui a tout juste de littérature ce qu'il en faut pour être confondu avec l'apothicaire Flourens, M. Buloz donne déjà aux comédiens du roi les avant-goûts d'une direction académique.

Qu'on ne s'y trompe pas, l'écrivain que l'on placera à la tête de notre première scène y apportera avec lui ses préjugés et ses traditions, ses amis et son école, tout le bagage de ses croyances et de ses coteries. — Par exemple, M. Scribe qui a repoussé M. Victor Hugo aux Quatre-Nations, refusera le divin poète à la rue Richelieu; M. Casimir Delavigne tendra la main à M. Bonjour, et ces deux grands débris, se consolant entre eux, nous ramèneront une littérature de collége pire cent fois que celle de Napoléon qui savait si bien faire céder la toge aux armes. M. Dumas dira : laissez venir vers moi tous les petits-fils d'*Antony*; M. Etienne criera *raca* à M. de Balzac qui a voulu commencer et à George Sand qui finit : et au bout de tout cela, où irons-nous?

Si vous choisissez un directeur franchement littéraire, un écrivain ayant fait œuvre, un homme considérable comme on dit aujourd'hui, infailliblement vous verrez renaître, à l'exclusion de tous autres principes, l'un des états de choses qui se sont succédé en littérature depuis deux cents ans; vous aurez une exhumation complète du dix-septième siècle qui fera mourir de faim toute la littérature actuelle; l'âge qui nous précède vous rendra Marivaux dont M. Scribe nous a lassé, ou bien l'école de Voltaire qui ramènera au théâtre la démoralisation et le doute; enfin, dans l'époque contemporaine, il vous faudra opter entre la Constituante qui voulait une littérature et les Cinq Cents qui n'en voulaient pas; entre la Restauration qui n'a enfanté qu'une seule tragédie, Talma, et 1830 qui a complété l'émancipation de la jeune école; entre le *Louis XI* de M. Casimir Delavigne, et la *Marion Delorme* de Victor Hugo.

Vous voyez donc bien qu'un directeur littéraire n'arrêtera pas la Melpomène caduque sur le penchant de cet abîme où depuis vingt-cinq ans elle roule. Les destinées de ce corps délabré qui a tout usé, tout flétri, achèvent de se compromettre en de mortelles incertitudes, et c'est ainsi que la pauvre vieille Comédie-Française dont le sort réside tout entier dans les frêles mains d'un enfant, songe à recommencer sa jeunesse quand l'agonie s'assied à son chevet.

Vous demandez un directeur littéraire sans savoir pourquoi, on vous donnera peut-être un danseur sans plus y réfléchir; et soyez bien convaincus, MM. les comédiens ordinaires, qu'avec l'un comme avec l'autre, vous ne marcherez pas mieux.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Concerts d'été.

La semaine que nous achevons a vu ressusciter les *Concerts Musard*, qui se nomment maintenant *Concerts Vivienne*. On répète, sur le compte de cette nouvelle entreprise, une foule de choses fort honorables; on dit qu'elle veut faire

de sa salle restaurée, de ses jardins tout fleuris d'orangers, tout rafraîchis de jets d'eau, le rendez-vous habituel de la bonne compagnie. Nous le souhaitons de tout notre cœur, et nous souhaitons aussi que, si l'administration des *Concerts Vivienne* tient sa promesse, le public élégant de Paris, les désœuvrés du boulevart de Gand et de Tortoni se rappellent qu'il y a tout à côté d'eux, au centre des boulevarts, dans l'endroit, sans contredit, le plus propice, un orchestre qui joue d'excellente musique, des artistes solo dont la réputation ne date pas d'hier, des chaises et des banquettes de velours, des lumières et de l'air. Nous serons toujours d'avis que la musique à un franc, la musique en plein vent, si on veut, est une nécessité à Paris, et qu'à moins de grands vices d'organisation ou de défauts de pratique, une entreprise comme celle des *Concerts Vivienne* doit réussir. L'avenir, nous l'espérons, prouvera que nous n'avons pas tort. — M. Fessy a succédé à Musard dans la dictature de l'orchestre. En attendant les purifications intérieures, les *Concerts Vivienne* ont été extérieurement remis à neuf. Le café, associé aux vicissitudes de l'établissement, vient, comme lui, de rouvrir ses portes et de rendre aux rayons du soleil ses vitraux gothiques et ses arabesques d'or.

Les *Concerts Saint-Honoré* se préparent aussi, à ce que l'on assure, pour la campagne d'été ; une partie des salles serait mise à jour ; on inventerait un jardin que l'on semerait de fleurs et d'eaux jaillissantes, et Valentino reprendrait son bâton de mesure comme aux plus beaux soirs de l'hiver. — Il n'y a pas jusqu'au *Casino*, tant de fois mort, ressuscité tant de fois, qui n'ait envie de nous rendre ses affiches-monstres. Le duc d'Orléans, prétendent quelques indiscrets, aiderait à l'accomplissement de ce miracle. Toutefois le Casino, avant de convier à ses fêtes un public d'aristocrates, échangerait son nom souillé contre un autre qui est encore un mystère. — Attendons que la lumière se fasse.

En parlant des concerts d'été, ce n'est pas une raison pour oublier Tivoli ; non seulement on danse dans ce beau parc, non seulement on jouit de feux d'artifices, de spectacles gratis et de glaces à soixante-quinze centimes, mais encore l'écho de ses sombres et vertes allées vous apporte les douces mélodies de plusieurs orchestres parfaitement conduits. — Donc, nos oreilles tintaient encore des soirées musicales de la saison passée, que voilà l'été qui nous ramène ses symphonies champêtres et ses bleuets. A propos de cette douce fleur des blés, il y a une quinzaine de jours, Henri Herz a improvisé, au piano, chez Mme la comtesse D....., une charmante fantaisie sur les *Bleuets* de Charles Haas, qu'on a tant chanté, tant joué, tant varié cet hiver. Je n'ai pas besoin de vous dire comment Herz a été applaudi. On eût crié *bis*, si ce n'eût été une improvisation. Quant à notre ami Haas, il roule en ce moment sur la route du duché de Bade ; il va revoir sa chère et vieille Allemagne, et sans doute il nous rapportera quelques fleurs nouvelles de ces harmonieuses campagnes où ont chanté Beethoven et Weber.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Chapeau de Feutre de soie (Mme Lejay)

Corsage en taffetas chapeau de mousseline (Mlle Augustine)

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17.

16 mai.

Le ciel, qui semble à plaisir multiplier les beaux jours, aplanit ainsi les difficultés de notre tâche ; il nous permet de butiner à notre gré parmi ces mille créations nouvelles qui ne surgissent que lorsque l'atmosphère attiédie et embaumée invite tacitement à la promenade. Car, telles que ces fleurs craintives qui replient sur elles-mêmes leur corolle délicate au moindre souffle qui les blesse, les femmes restent renfermées dans leurs boudoirs dès que le mauvais temps se fait sentir, et notre rôle obligé d'observateur se trouve alors fort restreint. Sans doute, nous voyons dans les magasins des choses charmantes, mais il ne suffirait pas à notre conscience de les citer avant d'avoir acquis la certitude qu'elles sont bien ou mal portées, que cette fantaisie obtient plus de vogue que celle-là. Pour établir un jugement qui ne soit point erroné, il nous faut une analyse étendue et complète, c'est-à-dire la présence en tous lieux des élégantes de bon ton qui donnent la mode. Nous en avons rencontré plusieurs aujourd'hui, ayant de ces jolies capotes de paille d'Italie, desquelles nous avons déjà parlé. On ne peut rien porter de plus *comme il faut*.—Thibault, rue du Faubourg-Saint-Denis, 19, en a en ce moment un très grand choix, ainsi que des chapeaux en grosse paille, nommés *paillassons*, de forme tout-à-fait anglaise. Ils sont fort commodes pour la campagne, et beaucoup de femmes les choisissent même pour le négligé de ville. On met une espèce de raffinement à les garnir avec élégance. La forme s'entoure d'une guirlande, on double souvent la passe en taffetas écossais, auquel on assortit du ruban en velours, ce qui est d'un effet charmant. — Nous avons vu chez Maurice Beauvais des modes délicieuses. Maurice Beauvais se pique d'honneur. Il a inventé une nouvelle coupe pour ses pailles de riz, qui est pleine de coquetterie et de grace. Nous y avons remarqué aussi plusieurs chapeaux en poult de soie recouverts de gaze, et ornés de petites fleurs montées en grappes, et retombant fort bas sur le côté de la passe, qui sont tellement séduisans, qu'en vérité elles doivent embellir celles qui en ont le plus besoin. En général les bords sont petits et peu évasés.

Augustine nous a montré des étoffes charmantes achetées chez Delisle, pour les robes qui doivent faire partie de la corbeille de Mlle de V... Il y en avait une surtout en taffetas corail, remarquable par sa forme : le corsage était fait

absolument comme celui des amazones, avec des basques derrière, et orné de boutons en or ; les manches longues et plates. Au bas, trois biais légèrement froncés et garnis d'un effilé. Il paraît que cette mode est fort bien accueillie. Si l'on veut que la robe soit décolletée, on échancre le corsage de manière à ce qu'il ne monte qu'à demi. — Les manches courtes reviennent en faveur ; rien n'est en effet plus gracieux et ne rajeunit davantage la tournure. — On met plus communément aux robes deux volans un peu hauts que trois. — Les corsages de redingotes se font toujours croisés. — Les guêtres se portent beaucoup ; il s'en fait de très jolies en couleurs claires.

Si l'on a apprécié l'utilité des sous-jupes bouffantes avec les toilettes d'hiver, bien plus encore la reconnaît-on en ce moment où l'on commence à porter des robes légères, molles et sans soutien. Les jupons de crinoline sont devenus indispensables ; on s'aperçoit qu'il manque quelque chose à la femme qui n'en porte pas, et cependant, toute l'attention d'Oudinot se dirige vers la pensée de dissimuler ou déguiser l'effet du jupon en lui-même. — Si la robe a trop de volume, si les hanches sont trop saillantes, le but est dépassé.

Les beaux magasins de Mlle Lenormand sont à peine ouverts au boulevart des Capucines, que voici déjà toutes nos grandes dames qui s'y pressent. Mme la princesse de L... les a honorés de sa présence ces jours derniers, et ce n'est encore que le prélude des nobles visites réservées à Mlle Lenormand, qui a en effet réuni dans ses salons tout ce que peuvent souhaiter de plus coquet l'élégance, le bon goût et le confortable. Depuis l'entrée jusque dans l'intérieur des magasins, le pied foule des tapis somptueux, étendus là tout exprès pour recevoir la légère empreinte des pas de nos élégantes, accoutumées au luxe et à toutes les douceurs que procurent le rang et la fortune. — Nous ajouterons que Mlle Lenormand, si avantageusement connue dans le grand monde par le choix distingué de ses modes, la modicité de ses prix et son extrême politesse, a étalé devant nous des nouveautés admirables en broderies, dentelles, châles et écharpes. Nous donnerons dans notre prochain numéro des détails plus étendus sur ce bel établissement, que tout Paris voudra visiter. — Mme la duchesse de D... vient d'y acheter une écharpe que nous avons vue : elle est en soie de couleur paille. La haute frange qui l'entoure est surmontée d'une guirlande artistement brodée. Des plis sont formés sur les épaules, et retenus par des torsades à glands. On ne peut rien voir de plus délicieux.

Un grand bal a eu lieu jeudi de la semaine dernière, chez M. Thorn. Le riche colonel américain avait rêvé une fête de printemps qui devait rappeler à ses nombreux amis les splendeurs et le luxe de son beau bal masqué de cet hiver. Malheureusement le temps est venu contrarier une partie de ces projets magnifiques ; on n'a pu jouir qu'à moitié des illuminations vénitiennes qui avaient transformé les jardins de la rue de Varennes en un vrai pays de fées.

Il a fallu danser dans les salons ; mais l'urbanité exquise, la politesse aimable de M. le colonel Thorn et de sa gracieuse famille ont facilement fait oublier tous ces petits mécomptes.

Les mitaines et les gants boutonnés et lacés de M. Mayer qui, à la grande joie des jolies femmes, nécessitent absolument les manches courtes, obtiennent déjà dans le monde un succès qui est du plus heureux augure pour la vogue qui, très certainement, les accueillera et les prendra sous son patronage immédiat cet hiver. Cette invention, on ne peut plus ingénieuse, révolutionne tout le monde de la ganterie. Comme les gants de M. Mayer sont sous la sauvegarde d'un double brevet, il y a des gens qui, ne pouvant les fabriquer et en tirer profit, cherchent à leur trouver des défauts. Quoi qu'ils fassent, ils auront tort au tribunal de toutes les élégantes.

Pourquoi ne signalerais-je pas, en passant, l'eau véritablement miraculeuse du docteur Chapelain ? Cette eau, grace à ses propriétés inombrables, est destinée à jouer un grand rôle dans la toilette. Toutes tant que nous sommes, faibles femmes, nous sommes sujettes, hélas ! aux hémorrhagies, aux petites plaies, aux petites brûlures et à ces mille et une contusions légères, mais qui, très souvent, nous impatientent beaucoup à la veille d'une soirée ou d'un bal. Eh ! bien, l'eau du docteur Chapelain nous guérit de tout cela d'une façon, pour ainsi dire, instantanée, sans compter que, cette même eau, quand on s'en sert pour la bouche, donne à l'haleine le plus agréable parfum.

Je dirai quelques mots sur les coiffures. On porte toujours les cheveux fort bas, à la manière antique. Les bandeaux doivent descendre un peu sur les joues, Les tresses sont tombées en désuétude : ce n'est peut-être pas un malheur. Aux femmes blondes, les anglaises vont fort bien, et leur donnent un air d'angélique douceur. Ce n'est pas, du reste, une petite affaire que la chevelure ; à Rome et en Grèce, les femmes la regardaient comme une chose sacrée. Elles juraient par leurs cheveux, et ceux qui les aimaient faisaient de même. — « Par cette tresse charmante, s'écriait l'un d'eux ; — par cette boucle onduleuse, avec laquelle tu as enchaîné mon cœur, répondait l'autre. » — On voit que dans ce temps-là les sermens avaient la même vogue qu'aujourd'hui ; les tenait-on plus religieusement ? C'est ce que j'ignore.

Mme JULIETTE LORMEAU.

MATINÉE MUSICALE DE MADAME LA COMTESSE D'APPONY.

On se souvient encore de ces splendides déjeûners dansans qu'à pareille époque donnait, l'année dernière, l'ambassade d'Autriche, dans ses salons de la rue Saint-Dominique. Bien des choses se passent en un an : c'est ainsi que M. le comte et Mme la comtesse d'Appony ont quitté l'hôtel du maréchal Davoust, tout plein encore du parfum aristocratique des fêtes dont il avait été le témoin, pour aller continuer leurs soirées, leurs bals et leurs réceptions si remarquables par le luxe et l'élégance dans la rue de Grenelle-Saint-Germain. — Quant à l'hôtel du maréchal Davoust, plaignez ses murs qui ont vu passer tant d'illustrations et de fortunes diverses sous l'Empire, la Restauration et le gouvernement actuel. La demeure du lieutenant de Napoléon va s'effacer du sol, demain peut-être il n'en restera plus pierre sur pierre; M. Hope vient de s'en rendre acquéreur, et, ne trouvant pas cet hôtel assez beau pour lui, sa volonté immuable en a décrété la ruine. Le banquier hollandais fera élever à la place un palais dans le style de la Renaissance. Nous lui souhaitons, puisqu'il s'en mêle, de faire à peu près aussi bien que le palais Doria. En changeant d'habitation, M. Hope met à profit son déménagement pour changer aussi de mobilier, de chevaux et de bibliothèque. D'ici à peu de jours, ses meubles seront vendus aux enchères, de même que ses équipages. De méchans amis vont jusqu'à dire que M. Hope vendra ses vieux tableaux pour en acheter de neufs.

L'hôtel du maréchal Davoust n'existe donc plus qu'à moitié aujourd'hui, et demain ce sera de l'histoire ; mais, par bonheur, l'ambassade d'Autriche n'est point embarrassée dans un Paris comme le nôtre pour trouver une demeure digne d'elle. En effet, la matinée musicale de la rue de Grenelle n'a rien eu à envier aux déjeûners dansans de la rue Saint-Dominique. On demandera peut-être pourquoi Mme la comtesse d'Appony n'a pas continué les fêtes bizarres qui avaient répandu tant d'éclat et fait tant de bruit l'année dernière ? La raison en est bien simple. — On a beaucoup dansé cet hiver, on dansait même encore au milieu du carême, c'eût été pousser le plaisir jusqu'à la satiété que de danser en plein cœur de printemps. Mme la comtesse d'Appony, qui a trop de goût pour être jamais victime de quoi que ce soit, même de la mode, a donc imaginé des concerts dont on parlera au moins autant que de ses déjeûners.

A la matinée de l'ambassade autrichienne, on ne comptait pas un seul instrumentiste en renom, de ceux que nous avons entendu, il y a quelques mois, chez Mme la duchesse d'Esclignac, chez M. le comte de Castellanne, ou chez Mme de

roman gros de pages et d'aventures, dont il n'avait pas plutôt fini un chapitre que bien vite il dévorait l'autre, et que le sommeil ne fut pas le plus fort dans cette lutte des inexorable besoins du cœur contre les instincts vulgaires de la nature. Il se leva donc et se mit à jouer encore, pour se tenir compagnie, le menuet de sa Ninette. Au second coup d'archet, on frappe rudement à sa porte. — Qui va là? crie Perceval. — C'est moi, répond un laquais dont il reconnait aussitôt la voix. Je viens de la part de mon maître, M. le marquis de Mirepoix. — A ce nom d'un compatriote et d'un protecteur dévoué, Perceval ouvre, et on lui remet le billet suivant : — « Mon cher Perceval, vous m'obli-
» gerez beaucoup en venant remplacer le chef d'orchestre de mon bal qu'une
» indisposition subite retient chez lui. « Marquis DE MIREPOIX. »

Perceval suivit le laquais, qui éclairait sa route un fanal à la main; car dans ce temps de joyeuses orgies et de folles amours, le gaz n'était point encore inventé, et de rares reverbères jetaient à peine çà et là leurs rayons blafards sur les boues de notre illustre Paris.

Il y avait foule à l'hôtel du marquis de Mirepoix. Ce grand seigneur, par une bizarrerie qui s'accordait à merveille avec son caractère, donnait un bal masqué en plein mois de juin. Perceval fut conduit dans un vestiaire où un domino noir lui avait été préparé suivant les ordres du marquis. L'artiste fut touché de cette attention délicate, qui mettait son amour-propre à couvert. Il n'eut pas, en effet, été très digne d'un violon-solo de l'Opéra d'être reconnu conduisant un frivole orchestre de bal. Trois heures sonnaient, et déjà les vagues teintes du jour perçaient, incertaines, le damas et le velours des hautes fenêtres, lorsqu'un huissier annonça le comte d'Antin. Le comte accompagnait un svelte domino rose dont la démarche, pleine de la plus gracieuse légèreté, excita un murmure universel d'admiration et d'envie. A la vue du comte, Perceval tressaillit; les projets de ce noble roué sur Ninette lui étaient, hélas! trop connus; et l'émotion le saisit d'abord à un tel point, que la mesure fut un instant compromise sous son archet tremblant. — Après le bal, on passa dans la salle à manger, où un ambigu somptueux était servi. Perceval, qui se regardait moins comme un convive que comme un des mercenaires instrumens de la fête, allait se retirer, mais M. de Mirepoix le pria de rester encore pour conduire un pas nouveau que le comte d'Antin allait danser avec la jeune femme qu'il avait amenée incognito au bal. Perceval ne crut pas devoir refuser cette dernière marque de complaisance à son protecteur et il attendit impatiemment la fin du souper.

Voici donc encore une fois la salle du bal remplie de lumières et de monde. Le valet de chambre du comte pose sur les pupitres la musique nouvelle que son maître a apportée avec lui. L'orchestre prélude par la ritournelle du salut... Mais, alors, l'archet tombe des mains de Perceval qui vient de reconnaître

la musique qu'il avait composée pour sa coupable maîtresse, et laissée chez elle quelques heures auparavant. Vainement il essaie de se contenir ; sa douleur est plus forte que son courage : il chancelle et s'évanouit. Cette scène pourtant ne fut remarquée de personne que de ceux qui entouraient l'artiste. Tous les regards étaient portés sur le comte et la jolie danseuse, et le menuet se poursuivit sans accident, grace à un premier violon habile qui remplaça le chef d'orchestre.

Revenu à lui, Perceval se glisse dans le vestiaire, change de domino et cache, sous la soie de sa robe, l'épée qu'il avait déposée en arrivant au bal. Ainsi préparé, il s'approche d'un groupe qui entourait le domino rose et chantait en chœur un hymne à sa taille de fée et à ses yeux noirs. Plus loin, un président au parlement de Paris faisait subir un long interrogatoire au comte d'Antin, pour savoir de qui était le mennet ? à qui était la femme ? et mille autres choses plus ou moins impertinentes. — Le mennet, répondit le comte, est de la façon du petit Perceval. — Pauvre musicien ! malgré cela il refusait encore d'en croire ses oreilles, parce qu'il est dans la condition de l'homme qui aime d'être tout à la fois sa victime et son bourreau. — Mais la femme ? répétait toujours le vieux président. — La femme, dit le comte, lui tournant immédiatement le dos, la femme est... ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle n'est pas à vous.

Ainsi repoussé par le comte, l'intéressant magistrat entreprit le siége du domino rose. Perceval était derrière lui. — Oh ! bégayait-il avec un style et une voix âgés de trois quarts de siècle au moins, ne nous dérobez pas ainsi, ma charmante, des joues plus roses que la soie qui vous enveloppe ; montrez-nous ces lèvres purpurines qui feraient honte au corail qui pend à vos fines oreilles ; et ces dents blanches, comme... comme... — Dites donc tout de suite comme vos cheveux... lui jeta au nez le domino, partant d'un grand éclat de rire, et prenant aussitôt la fuite, rapide comme une biche, afin que son adorateur hyperboréen ne lui rendît pas la monnaie de son épigramme en un madrigal lourd comme ses jambes. Malheureusement, le parquet des salons du marquis de Mirepoix était mieux frotté que les planches de l'Opéra, le domino glissa.... et son masque tomba en même temps que lui.

— Ninette ! s'écria Perceval, tirant son épée de dessous sa robe, prêt à en pourfendre le premier venu, la danseuse peut-être, si le comte d'Antin ne se fût au même instant précipité sur lui. Dans le désordre, le fer de Perceval égratigna légèrement le bras droit du comte.

Le marquis de Mirepoix entraîna Perceval, et le fit sortir par une porte secrète, tandis qu'on portait secours à la pauvre Ninette que, cette fois, la frayeur avait tout de bon laissée par terre sans connaissance. Le comte jura de se venger, en grand seigneur, du misérable qui avait osé croiser son fer plébéïen

contre sa noble épée. Perceval alla expier son menuet à la Bastille. De son côté, le directeur de l'Opéra, furieux d'avoir été joué par la Mayer, la fit condamner, en vertu d'un ordre du lieutenant de police, à aller se guérir de son entorse au For-l'Évêque.

IV.

Le 22 décembre 1775, les pont-levis de la Bastille qui, six mois auparavant s'étaient relevés derrière Perceval, s'abaissèrent devant ses pas à la nuit tombante. L'artiste venait de payer sa dette au grand seigneur ; il lui en restait une autre envers un officier des gardes françaises, que, dans sa colère de fou, il avait gravement insulté lors de son arrestation. Cette dette-là, c'était une dette de sang. — La première voiture de place qu'il rencontra le conduisit sur le Pont-Neuf, où un officier des gardes se promenait pensif devant la Samaritaine ; ils échangèrent quelques paroles et descendirent aussitôt sous une arche du pont. Deux fers alors furent croisés pendant quelques secondes et étincelèrent dans l'ombre. La rivière charriait d'énormes glaçons ; le froid était extrême : soudain, au choc métallique de l'acier succéda le bruit d'une lourde chute ; l'un des deux combattans venait de rouler sans vie dans les eaux de la Seine. — L'officier seul reparut sur le quai.

Ninette Mayer, en apprenant la fin lamentable de Perceval, le pleura, comme elle l'avait aimé, pendant une semaine. Dans un premier caprice de désespoir, elle rejeta loin d'elle toutes ses amours, toutes ses folles joies, toutes ses orgies échevelées, et elle jura ses grands dieux qu'elle entrerait dans un cloître. Mais, sur ces entrefaites, il fut question dans le public d'une danseuse nouvelle dont les débuts allaient avoir lieu, et que les poètes de ruelles signalaient déjà comme sœur égarée, ou, au moins, comme une très proche parente de la Therpsichore grecque. La belle désolée réfléchit alors qu'en s'enterrant dans un couvent elle ne ferait point revenir Perceval au monde, mais que d'autres viendraient prendre sa place, à elle, triste et inconsolable sylphide, à l'Opéra. Elle retourna donc au théâtre et aux gentilshommes de la chambre, non par mauvais cœur mais par amour pour l'art. Ninette Mayer fut danseuse ravissante pendant bien des années encore et bonne fille jusqu'à sa dernière heure. Et quand, par hasard, on lui reprochait de porter le deuil de son ami à l'Opéra au lieu de le pleurer dans un cloître, elle répondait que la faute n'en n'était pas à elle, mais à son cocher qui s'était trompé d'adresse.

AMAND DE LAGNIAU.

Académie Royale de Musique.

Au lieu de nous occuper de quelques théâtres spécialement, ramassons les bruits qui, ça et là, courent dans le monde dramatique. — A l'Opéra, les *Martyrs* continuent leur douteux succès ; Mme Gras-Dorus va nous quitter pour aller recommencer, en province ou à l'étranger, ses brillans succès de Paris. Duprez s'apprête à en faire autant. Parmi les débutantes, on dit du bien de Mlle Julian et on en pense de Mlle Dobrée. Le départ de Duprez a engagé l'administration à offrir à M. Mario deux rôles, à son choix, dans le répertoire du grand chanteur. M. Mario n'a point hésité ; il a choisi Raoul, des *Huguenots*. Raoul, entendez-vous bien ? On ne dit pas le second rôle qu'il a pris, mais, le premier en vaut bien deux. — Mlle Lucile Grahn, charmante et désolée sylphide qui a perdu ses ailes dans une entorse, attend toujours, mélancoliquement étendue sur sa causeuse, que la Faculté de Médecine la rende à l'Opéra.

Concerts.

M. Habeneck a clôturé la saison des concerts du Conservatoire par une matinée à son bénéfice, qui avait attiré un nombreux et fort honorable concours à la salle des Menus-Plaisirs. — M. Huerta persiste à vouloir donner son concert. Il est maintenant annoncé pour le 25 de ce mois. On y entendra, entre autres artistes de mérite, Mlle Eudoxie Cordel.

Nous avons assisté, cette semaine, à une charmante petite fête chez M. H. Herz ; c'était un concours public des quatre classes de chant que dirigent avec tant de talent et de zèle les deux frères Herz. Pour la première classe qui avait à exécuter le premier solo du *troisième concerto* de H. Herz, le premier prix a été partagé entre Mlles Estelle Cuvillier et Maréchale ; le second entre Mlle Séraphin et H. Martin. — La seconde classe avait pour morceau de concours la *fantaisie sur les Deux Nuits* de Jacques Herz : Mlle Crémieux a obtenu le premier prix ; le sesond a été partagé entre Mlles Manière, Thompson et Lainé. — La troisième classe, *Rondo sur Moïse*, de H. Herz, a compté au nombre des jeunes couronnées Mlle Archimbaud, pour le premier prix, et Mlles de Stuckelberg, Jullien et Graham pour le second. — Enfin, dans la quatrième classe, qui avait à jouer la *Mosaïque musicale*, n° 1 de H. Herz, le second prix a été partagé entre Mlle Moëna de Rochemure, charmante petite fille toute blonde, et Mlle Duvergier de Hauranne.

Dans une soirée charmante qui a eu lieu ces jours derniers chez Mme Willès, M. Jacques Herz et Mlle de Dietz ont admirablement exécuté un duo. Mlle Marie Willès a chanté plusieurs airs italiens et un duo de *Torquato Tasso*. L'éloge de cette jolie virtuose n'est plus à faire, après ce qu'en a dit M. H. Berlioz dans le *Journal des Débats*. Jacques Herz, obligé de céder à la satisfaction générale, est revenu au piano et a joué et varié une adorable romance de sa composition qui ne compte pourtant que quatre petites mesures. Cette romance ne va pas tarder à être gravée. Ce sont là de ces douces mélodies qu'un grand artiste ne doit pas garder pour lui seul. — On se souvient peut-être que, dans notre dernière causerie, nous avons parlé de la fantaisie sur *les Bleuets*, improvisée au piano chez Mme la comtesse D..... Nous avons, à ce sujet, adressé à M. Henri Herz des éloges qui reviennent tout entiers à son frère Jacques. Mais on nous excusera facilement si on réfléchit qu'entre MM. Henri et Jacques Herz il y a une telle confraternité de talent que ce n'est pas la première fois qu'on les a pris l'un pour l'autre.

***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Robe (de Palmire). *Sous-jupes* (Oudinot).
Chapeau de crêpe (Beaudrant). *Gants* (Mayer).

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17.

23 mai.

Vous est-il arrivé quelquefois, soit par nécessité, soit par caprice, de consacrer toute une journée à cette élégante et pimpante déesse qu'on appelle la Mode? de lui sacrifier du matin au soir? d'aller brûler un grain d'encens sur les mille pompeux autels qu'elle s'est élevés dans les plus belles rues de Paris! O la flanerie délicieuse! Et c'est alors vraiment que, pénétrant dans chaque sanctuaire, vous surprenez la divinité pour ainsi dire dans le feu de l'inspiration, élaborant en secret les décrets immuables qu'elle devra lancer à la foule qui les attend comme jadis elle attendait les oracles de la pythonisse. Oui, c'est un bien agréable passe-temps, que de s'arrêter çà et là, butinant partout sur la route quelques merveilles nouvelles, et d'assister à la création de tant de fleurs qui s'épanouissent fraîches et presque parfumées sous les doigts de l'artiste aussi facilement qu'aux rayons du soleil.

Tel a été mon sort samedi dernier, et je vous puis assurer que je n'ai pas regretté un seul moment l'emploi de mes heures. Vous ne sauriez croire combien d'adorables chiffons ont passé par mes mains! combien de choses belles, riches, élégantes ont excité mon admiration! Mais encore faut-il vous dire, en passant, la cause principale de ce voyage pittoresque chez nos plus illustres marchandes de modes. — Une dame de mes amies, Bruxelloise très parisienne, arriva chez moi la semaine passée, et me pria de lui servir de *cicerone* dans la capitale du goût, où elle venait faire des emplettes pour la corbeille de noces de sa sœur. Nous prîmes donc jour pour samedi, et de bon matin nous étions en route, furetant de droite et de gauche, n'oubliant pas un seul de nos magasins les plus en faveur. Jugez quelle riche moisson! Vous dirai-je toutes nos haltes? Ce serait en vérité trop long, car pour vous énumérer et vous décrire une à une les cent merveilles qui ont frappé nos yeux, le temps et l'espace nous feraient défaut. Citons au hasard en tous cas; les magasins où nous avons fait des acquisitions sont bien certainement les mieux famés; et ma compagne, fort élégante et qui n'aime que les choses les plus riches et du meilleur style, n'a fait choix que des articles bien irrévocablement sanctionnés par le goût capricieux et difficile de nos belles Parisiennes. — Certainement les marchandes de modes de Bruxelles vont accueillir, avec tous les honneurs qu'elles méritent, les nouveautés de Mme Dasse, à laquelle il ne suffit pas

d'avoir une des maisons les mieux tenues de Paris, et qui prend encore à tâche, la gracieuse dame, de se montrer envers tout le monde d'une affabilité pour ainsi dire sans égale. Comme on n'est pas impunément jeune et jolie modiste, les modes de Mme Dasse jouissent d'une grande autorité; elle fait tous ses chapeaux petits, mais sans exagération; la passe, parfaitement ronde et pas trop relevée, encadre à ravir la figure; les bavolets sont bien cintrés, afin de donner plus d'aisance à la monture du chapeau. Mme Dasse emploie beaucoup les pailles de riz; elle garnit ses pailles d'Italie avec des plumes ou des marabouts ombrés. Nous lui sommes redevables d'adorables petites capotes en crêpe lisse blanc ou lilas de Perse; cette nuance va succéder heureusement à la mauve, qui devient commune. Une couleur également bien portée, c'est la couleur *violette des bois*. Mme Dasse est encore une de nos artistes qui ornent le mieux les capotes-paillassons de M. Thibault, qui prend à tâche de se distinguer chaque année par quelque spécialité heureuse, et qui a parfaitement réussi cette fois. Les paillassons de M. Thibault, que leur bizarrerie rend si élégans, sont garnis par Mme Dasse avec des écharpes ombrées ou de jolies jardinières entourées de mousse.

Tous les articles de haute lingerie ont été pris dans les riches magasins de Mlle Lenormand, où nous nous sommes arrêtées plus long-temps encore qu'ailleurs, tant à cause du beau monde qui s'y pressait, que parce qu'en foulant ces moelleux tapis nous nous croyions dans un boudoir.

Les charmans chapeaux de Mme Seguin m'ont engagé à faire une longue halte rue Neuve-des-Petits-Champs; tant d'élégantes y accourent, que j'avais à cœur d'envoyer à Bruxelles, par la gracieuse Mme de B., un échantillon de notre plus exquise coquetterie. Elle y a fait emplette de plusieurs chapeaux, dont un en poult de soie lilas, recouvert de gaze, bordé tout autour d'un point d'Angleterre formant voilette; la forme était entourée d'une ravissante guirlande d'héliotropes mêlée de mousse; deux autres en paille de riz, ayant sur le côté un bouquet-grappe en jacinthes. Ces chapeaux avaient une grace toute particulière. Mme Seguin a des modèles qui lui appartiennent à elle seule.

Je mentionnerai encore Mlle Laure Farcoz, rue Richelieu, 81, dont les capotes de paille d'Italie, ornées de marabouts lilas de Perse, et les pailles de riz, obtiennent du succès. J'ai vu chez elle une capote de paille d'Italie du meilleur goût, destinée à Mme de R..., la femme de l'amiral.

Mme Lainé a coopéré pour une bonne part à la corbeille; nous lui avons acheté un grand nombre de belles et fraiches fleurs; la couronne de la mariée est un petit chef-d'œuvre d'élégance.

Plusieurs corsets ont été choisis chez Josselin, qui a enfin résolu un grand problème : serrer et amincir la taille sans blesser!

Le soir, c'était l'ouverture de la nouvelle salle de l'Opéra-Comique; le

spectacle offrait un double attrait : on y allait pour satisfaire sa curiosité et pour accomplir une bonne œuvre : la représentation était au bénéfice des pauvres ! Notre collaborateur, chargé des théâtres, vous parlera sans doute tout à son aise de cette ouverture, et vous dira les merveilles de la salle : quant à moi, je ne m'y suis occupée que de ma spécialité : je reviens donc au plus vite à ma tâche. Au milieu des brillantes toilettes qui se faisaient remarquer, nous avons vu que décidément les manches courtes dominaient ; quelques unes étaient tout-à-fait unies ; d'autres avaient deux petits bouillons : rien n'est plus coquet que cette mode, surtout avec la nouvelle forme de gants inventée par Mayer, et qui dessinent si admirablement le bras. Les manches courtes sont indispensables pour les toilettes du soir, pour celles de ville ou de promenade ; les dernières courses de Chantilly ont décidément fait école ; la mode n'est plus douteuse depuis dimanche ; les belles Mmes de B.... de C... et L... portaient toutes des manches plates.

Palmire, toujours si féconde en innovations de bon goût, nous a montré des robes faites avec une grace adorable. — Quelques robes en mousseline, portées par des jeunes personnes, étaient à corsage carré, froncé horizontalement devant et derrière, au moyen de petites gauces très fines. Quelques redingotes avaient le corsage froncé de la même manière. Cette forme sied parfaitement. Toujours des volans ou des biais : les robes un peu longues. Les manches *amadis*, c'est-à-dire à coudes, se font aussi, mais pour les robes d'étoffe seulement. — N'oublions pas que les sous-jupes en crinoline ne sont pas destinées à changer la forme de la robe, mais à la guider. Leur tissu souple, fin et léger, se prête à tous les mouvemens et suit toutes les directions ; on est dans une grande erreur lorsqu'on croit que ces jupes forment des plis raides et choquans ; elles ont, au contraire, une flexibilité à laquelle ne peuvent jamais prétendre les jupes apprêtées, si dures au contact et si disgracieuses à l'œil.

Quant aux châles, la fraîcheur de la température nous contraint souvent encore à garder le cachemire. Les écharpes sont toujours très variées ; les noires ont l'avantage de servir pour négligé comme pour toilette.

Les brodequins vernis sont ce qu'il y a de mieux porté en chaussure ; les guêtres, avec souliers vernis, paraissent jouir aussi de quelque faveur.

Que vous dirai-je encore? Mon Dieu ! presque rien ; je vous prierai de faire des vœux avec moi pour que le temps change et se remette décidément au beau, afin que nous parlions des toilettes d'été.

Je ne finirai pas cependant sans accorder encore un regret aux deux belles fêtes de printemps données par M. le colonel Thorn dans son splendide hôtel Monaco. Au nombre des invités, on comptait la fleur de l'aristocratie française et étrangère : les duchesses de Dino, de Valençay et de Vallombrosa, les prin-

cesses de Clermont-Tonnerre et Théodore de Beauffremont, la marquise de Contade, les comtesses de Borch et de Fitz-James, lady d'Orsay, Mlle de Kœneritz, fille du ministre de Saxe. Parmi les étrangers de distinction, on remarquait le prince de Montleard, beau-frère de S. M. le roi de Sardaigne, le comte Hartig, gouverneur de Milan, et son fils, et d'autres encore. Vous voyez donc bien que ce n'est pas le monde, le grand et l'illustre monde qui a fait défaut à M. le colonel Thorn ; c'est le temps qui, beau jusqu'alors, lui a manqué de parole, comme pour le punir d'avoir donné le plus magnifique bal de l'hiver dernier.

Mme JULIETTE LORMEAU.

LES FEMMES EN GRÈCE.

La liberté du beau sexe est presque aussi limitée dans Athènes par les Grecs que par les Turcs. Les maisons, enclosées de hautes murailles, ne reçoivent pas de jour du côté de la rue, et les fenêtres qui, toutes, donnent dans l'intérieur, sont entièrement garnies de jalousies ou de persiennes. Non seulement on ne peut pénétrer dans le *harem*, mais même il n'est pas permis de regarder du dehors avec quelque attention l'endroit où se trouve l'appartement des femmes turques. Ce serait une insulte grave que de s'approcher d'une femme quand elle sort ; on doit éviter toute rencontre de ce genre, et quand on ne peut autrement faire, la politesse de cet étrange pays veut que l'on se tourne le visage contre le mur et qu'on demeure dans cette position discrète jusqu'à ce que la femme soit passée.

Cependant, les femmes turques s'arrachent un jour de la semaine à la solitude du gynécée pour rendre visite à leur famille ; on les voit de même aller en compagnie aux bains, ou s'asseoir dans les cimetières sur les tombes de leurs amis ou parens. Mais alors elles s'enveloppent si bien qu'on ne saurait deviner si elles sont jeunes ou vieilles, belles ou laides. Un voile blanc emprisonne totalement leur tête ; le nez et la bouche qui impriment de légères ondulations à la gaze, leur donnent l'air de momies. En toute autre circonstance, elles laissent tomber sur leurs yeux un voile noir, dès qu'elles aperçoivent un homme, quel que soit d'ailleurs son âge. — Les femmes grecques portent des bottes de cuir rouge ou jaune, à forme courte et large, et leur habillement ordinaire consiste

en une espèce de tunique fort ample qui donne à leur démarche une allure pesante et vulgaire.

Le costume des femmes grecques est de drap rouge ou bleu, la taille est fort courte et la jupe laisse tomber ses plis jusqu'à terre. Un voile de mousseline diaphane, garni d'une bordure ou d'une frange d'or, flotte sur leur tête et caresse gracieusement leurs épaules. Les demoiselles portent presque toutes une robe rouge, sur laquelle elles jettent une sorte de manteau carré de satin jaune qui se drape par derrière. Elles marchent les mains dans les poches de leur robe, et, de même que les femmes, elles ont toujours la figure voilée, quelquefois aussi elles prennent l'habillement turc. La modestie et la prudence ne permettent point à une fille de se laisser voir par les hommes avant d'être mariée ; il se pourrait que ses charmes enflammassent un Turc, et la loi permet au disciple de Mahomet de forcer celle dont la beauté l'a séduit à venir partager sa maison après avoir obtenu une sentence du cadi. D'ailleurs, un Grec rejetterait comme criminelle et digne du dernier mépris la femme qui, même involontairement, lui aurait laissé voir son visage.

Les Albanaises sont accoutumées de bonne heure à une vie rude, remplie de travail et sans cesse exposée au soleil. Les privations de tout genre qu'elles éprouvent altèrent leurs traits, comme l'air mine leur tempérament. Leur mise est simple et presque grossière ; c'est un sarreau qui descend jusqu'à la cheville et qui se retient au milieu du corps par une grosse ceinture ; il faut y joindre un corsage de laine court, large et toujours ouvert. Les Albanaises partagent leur chevelure en deux nattes, nouées à chaque bout par un cordon ou un ruban de soie rouge qui pend jusqu'à leurs talons. Elles aiment à charger ce ruban de pièces de monnaie de grandeur différente qui vont en diminuant ; dans le nombre de ces pièces d'argent, il n'est pas rare que les antiquaires trouvent des médailles d'un grand prix. — Ces pauvres créatures remplissent, dans les affaires du ménage, d'aussi pénibles tâches que les esclaves mahométanes ; elles vont puiser de l'eau ou laver le linge dans les fontaines ou sur les bords de l'Ilisus ; pour la plupart elles marchent les jambes et les pieds nus, et elles s'encapuchonnent la tête dans une large serviette qui fait le tour de leur cou et dont les bouts pendent sur leur poitrine et sur leur dos. Les filles portent un bonnet de toile garni de *paras* (monnaie turque) d'argent, disposées comme des écailles de poisson.

Quelquefois les Grecs admettent un voyageur dans leur gynécée, et c'est une faveur très haute que de voir ainsi s'écarter devant soi les impénétrables rideaux du sanctuaire de l'amour. Les femmes sont presque nues chez elles, ce qui présente un contraste frappant avec leur manière d'être lorsqu'elles sont dehors. Là, Rhétis nouvelle, la jeune fille foule de moelleux tapis et permet d'admirer ses pieds délicats et blancs, toujours nus, et dont les ongles sont

peints en rouge. Elles portent de gracieux pantalons de drap en hiver, et en été d'une gaze transparente ou d'un fin tissu des Indes. Ces pantalons descendent depuis la hanche jusqu'à la cheville, et flottent à grands plis. Le bas est orné de fleurs brodées ; les manches des chemises sont amples et ouvertes, et les coutures, ainsi que les bords, sont travaillées à l'aiguille avec beaucoup d'art. Le juste-au-corps ou corset, qui est en soie, dessine si fidèlement la taille et le buste qu'il couvre mais ne dérobe point la forme des trésors qu'il a mission de protéger.

Ce juste-au-corps, plus court que la chemise, et dont les manches sont doublées de satin rouge ou jaune, se boutonne quelquefois au dessus du poignet ; la riche ceinture qui l'entoure à la hauteur des hanches, s'attache par devant avec des agraffes de vermeil ou d'or pur, enrichies de pierres précieuses. On revêt, par dessus, une robe doublée d'hermine pour la belle saison, et de fourrure pour les froids. La coiffure est un bonnet ou toque de toile rouge ou verte, garni de perles, retenu par un ruban sous le menton. Un bandeau jaune s'abaisse jusqu'à la hauteur des sourcils. Les bras de ces charmantes jeunes filles sont chargés de bracelets d'or, et, comme l'aurore, elles ont des doigts de rose. Leur collier consiste habituellement en un cordon de sequins ou de pièces dites *bysantines*, enfilées les unes au bout des autres. Leurs cheveux tombent par devant en boucles semblables à celles que nous nommons *anglaises*, et par derrière ils forment une multitude de tresses qui jouent sur les épaules. A la sortie du bain, les femmes grecques passent un temps considérable à peigner et à tresser leurs beaux cheveux ; pour les grandes fêtes, elles les surchargent de mille ornemens, et surtout de petites plaques en vermeil de la forme d'un violon, qu'elles disposent à égales distances entre elles. Enfin, elles se peignent en outremer le tour des yeux, tandis que l'intérieur et l'orbite, ainsi que les bords sur lesquels croissent les cils, sont teints en noir. — Les dames turques ont à peu près les mêmes parures et emploient de pareils artifices pour relever leur beauté naturelle.

Le perfectionnement de l'esprit et l'étude de la saine morale ne sont pas regardés dans Athènes comme formant une partie essentielle de l'éducation des femmes. On se contente d'apprendre aux filles à danser, à pincer de la guitare turque, à battre du tambour ou tambourin, et à broder. Ce dernier talent est en général celui dans lequel elles excellent. Une femme sachant bien lire et écrire est citée dans Athènes comme un prodige d'érudition et de savoir. Pauvre patrie de Solon ! La mère de S***, Turc qui venait souvent nous visiter, était de ce petit nombre de savantes, et S*** nous répéta plusieurs fois qu'elle était si redoutée pour ses connaissances, qu'elle faisait trembler Achmet, son parent, chaque fois qu'elle allait lui offrir ses complimens de nouvelle année.— Dans la vie commune, c'est la femme qui sert son mari; après avoir apprêté

les provisions qu'il achète lui-même, elle est souvent obligée d'aller prendre son repas avec sa servante, car son superbe époux dîne seul ou ne reçoit que des hommes à sa table.

(*Traduit du* WORLD OF FASHION.)

THÉODORE HAUMAN.

A madame Sophie Hauman.

Quoi donc? Hauman va fuir encore
Notre enthousiasme amical!
Cet harmonieux météore
S'allume, brille et s'évapore
A notre horizon musical.
Etendant toujours son empire,
Il porte au loin, heureux vainqueur,
Sa corde qui parle et soupire,
Son archet vivant qui respire,
Ses doigts qui vibrent sur le cœur.
Enchantement et phénomène
Vont courir le monde à son gré;
Pour d'autres, son art inspiré
Fera jaillir la voix humaine
De l'instrument transfiguré.

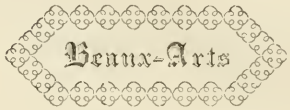
De sa musique-poésie
Savourons l'ivresse choisie,
Enivrons-nous ce soir.—Demain,
Demain, la coupe d'ambroisie
Dormira vide en notre main.
Et de tout ce concert céleste
Sous ses doigts de génie éclos,
De toute la fête, il ne reste
Que des regrets et des échos.
Il emporte tout..... et vous-même,
Madame; et c'est bien là pourquoi
Il nous quitte, à ce je voi,
Sans une répugnance extrême.

Son astre peut changer de cieux,
Mais dans son bonheur rien ne change:
Car vous le suivrez en tous lieux,
Pour qu'il ait toujours sous les yeux
La figure et l'amour d'un ange.
Ses triomphes ne lui sont doux
Que si votre ame les reflète;
L'écho de sa vie est en vous,
Son destin par vous se complète;
Vous, dont on aime à voir briller

Les regards qui chantent victoire
Quand d'extase il nous fait crier;
Vous, la source de sa gloire,
Vous, la rose de son laurier. *

ÉMILE DESCHAMPS.

.... avril 1840.



Opéra-Comique.

OUVERTURE A LA SALLE FAVART.

L'âge poétique de la sybille de Cumes recommence pour l'Opéra-Comique; une nouvelle ère de prospérité va surgir pour lui, non du chaos, mais des murs si pleins de souvenirs et de musique, où sourit, où chanta Mme Favart, et nous allons peut-être assister à une transfiguration éclatante de ce genre tant de fois décoré du titre de *national*, et à cause de cela, sans doute, tant dédaigné. Nous voulons bien que l'Opéra-Comique, de même que le Vaudeville, soit de la création du Français né malin; nous ne nous opposons pas à ce que la scène de Dalayrac, de Devienne et de Boïeldieu, se fabrique, audacieuse parvenue, un blason pour son aristocratie d'or et de velours, une couronne héraldique pour sa noblesse d'hier; qu'elle place dans son manteau d'arlequin, immédiatement au dessous du drapeau tricolore et de la charte constitutionnelle, une lyre athénienne dont deux renommées se gardent bien de faire vibrer les cordes et qu'elle y ajoute même en devise la pensée consolante d'Horace : *Castigat ridendo mores*; ce qui veut dire que M. Scribe a l'intention de nous corriger en nous amusant. Mais alors nous demanderons, avec une certaine inquiétude, si M. de Saint-Georges, le premier frippier littéraire de l'époque, ne sera pas rigoureusement consigné à la porte, lui, et toutes ses guenilles dramatiques? Hélas! M. de Saint-Georges qui a fait mourir tant de théâtres de consomption, tant de spectateurs d'ennui, qui, lui-même est tant de fois décédé dans la baccanale des sifflets du parterre, M. de Saint-Georges renaît de ses chutes, et les directeurs, race que l'expérience n'instruit pas, laissent aussi respectueusement passer ses misérables pots-pourris que la justice du roi. — Depuis huit jours nous possédons un Opéra-Comique tout neuf, tout splendide; nous venons à notre aise nous asseoir dans les fauteuils ou sur les divans de l'ancienne salle Favart « que la protection du » gouvernement et le vote des chambres ont exclusivement consacrée à la mu- » sique française », comme le dit M. Crosnier; protection et vote qui ne sauraient s'appliquer à des pièces qui n'ont rien de commun avec la langue française : eh! bien, quarante-huit heures à peine après l'ouverture, M. de Saint-Georges, montant sur la croupe du Pégase de M. Scribe, et galoppant avec lui,

* Ces vers, de même que tous les articles que publie la SYLPHIDE, sont entièrement inédits.

nous apporte un livret. Quel livret, mon Dieu! Heureusement la musique d'Auber peut souvent se passer de paroles, et, en dépit de sa muse de plomb, le poète volera au succès sur les ailes dorées des doubles croches du musicien.

Ces tristes lignes nous sont inspirées par le poème plus triste encore de *Zanetta*. Comme nous n'avons pas entendu entièrement la nouvelle partition de M. Auber, et qu'en ces sortes de choses, nous ne nous fions guère qu'à nos émotions et à nos oreilles, on nous permettra de suspendre notre jugement jusqu'à la semaine prochaine. Toutefois le public accueille déjà favorablement les éloges dont *Zanetta* est l'objet. A la seconde représentation beaucoup de personnes qui, malgré la gracieuse promesse de l'administration, avaient fait queue à l'air entre les sergens de ville et les gardes municipaux, n'ont pu trouver place. Tout porte, dès à présent, à croire que *Zanetta* va continuer avec bonheur les suaves et si fraîches mélodies du *Domino noir* et de *l'Ambassadrice*. Le nouvel Opéra-Comique s'inaugure donc sous les auspices les plus heureux; la Renaissance n'ouvre plus ses portes à côté des siennes pour lui faire, tant bien que mal, concurrence; le temps nous ramène sur nos pas aux jours maussades de mars, ou d'une enjambée il nous porte aux soirées déjà froides de l'automne; Duprez va s'absenter de l'Académie Royale pendant six semaines, et les Bouffes sont à Londres où ils suscitent des révolutions, non plus à propos d'une *diva* blonde ou brune, mais au sujet d'un *basso cantante*. Il n'y a que les Anglais pour de pareilles fantaisies; il n'y a que les Anglais encore pour imiter toutes nos folles histoires. On se rappelle les événemens qui ont pendant quelques soirs fermé les coulisses de l'Académie Royale à nos lions et qui ne leur ont en définitive et après toutes transactions réciproques laissé ouvert que le foyer de la danse, ce qui est au moins une grossière injure pour les sylphides que, dans la hiérarchie de la vertu, on place ainsi fort au dessous des chanteuses avec ou sans roulades. Une farce du même genre s'est renouvelée ces derniers jours à l'Opéra de Londres. La reine était dans sa loge et les *gentlemen*, auxquels est indispensable l'atmosphère des toiles humides, des charpentes et des quinquets, voulaient, comme à leur habitude, aller permettre aux figurantes de leur faire la cour, à ces pauvres femmes que notre ami Esquiros appelle si poétiquement : « les vierges folles. » Mais d'aventure le directeur Laporte avait fait intercepter la communication entre la salle et la scène, et mes gentlemen, après avoir d'abord parlementé, employé à travers le trou de la serrure toutes les voies de rapprochement et de douceur, s'occupaient avec une énergie sans seconde à démolir la porte, quand la reine, inquiétée de ce bruit, envoya savoir de quoi il était question. On juge bien qu'alors les gentlemen ne continuèrent pas leur siége et qu'ils se retirèrent sans bruit, quitte à en faire le lendemain. Le prochain courrier de Calais nous apportera la fin de cette petite guerre des bottes vernies et des maillots de soie. En attendant, répétons avec La Fontaine : « Amour, tu perdis Troie! »

M. de Saint-Georges, Tamburini et Laporte nous ont comme à plaisir jeté hors de l'Opéra-Comique, où nous étions si bien éclairés et si mollement assis. Revenons-y par le chemin le plus court. — La nouvelle salle, rien n'est plus naturel chez nous, a soulevé une foule de critiques, dont la majeure partie n'a pas le sens commun. Des gens qui ont appris l'architecture dans Voltaire, et qui se sont familiarisés avec le culte des belles lignes par le spectacle du Château-d'Eau, sont venus prendre place dans cette magnifique salle Favart, et là, commodément

étendus sur des divans qui jusque là n'avaient existé pour eux qu'à l'état de logogriphe ou de mythe, ils se sont fouetté le peu qu'il leur reste de cervelle, non pour découvrir une qualité, mais, comme tous les esprits mal faits, pour inventer des défauts. Les uns ont dit : — Au lieu de ces étincelantes girandoles, nous voudrions des globes de cristal ; les autres : —Puisque la salle est blanche et or, la coupole ne devrait par être peinte ; ceux-ci : — Le bleu et le blanc font tort aux toilettes, il aurait mieux valu le rouge ; ceux-là : — Les cariatides de M. Klagmann ressemblent à ses divinités marines de la place de Louvois. — Et combien d'autres choses encore? — Ce sont les baignoires, où l'on n'est pas assez vu ; la forme elliptique de la salle qui devrait être allongée, les loges qui, aux divers étages, avancent ou reculent et présentent, au binocle trouble de ces superbes jugeurs, une confusion de lignes énorme ; ou bien la scène est trop grande, ce qui fait paraître Roger plus petit. Quel malheur ! Ainsi, il faudra donc désormais couper un monument comme un paletot, à la taille d'un homme? — L'étendue de la scène ne permettra plus aux petites voix de s'y faire entendre.— Tant mieux! si nous échappons ainsi à la plaie des médiocrités chantantes et des gosiers anonymes.

Les divers rangs des loges ne se superposent pas rigoureusement les uns au dessus des autres comme les vulgaires étages d'un hôpital ! Mais ne sont-ce pas, je vous prie, les lois de l'acoustique et celles non moins puissantes de la coquetterie qui ont présidé à la disposition de ces galeries et de ces loges ? Parce que çà et là quelques légères courbures qui d'ailleurs ont leur motif, fatiguent votre regard, on devrait rompre une admirable ellipse. C'est-à-dire qu'il faudrait stupidement sacrifier la partie au tout, et faire à un mince détail l'holocauste monstrueux de tout l'ensemble ! Et puis, est-ce parce que M. Klagmann a orné la belle fontaine de M. Visconti de bronzes qui appartiennent aux meilleures traditions de la statuaire, qu'il ne lui est plus permis de persevérer dans l'étude des bons modèles et, partant, dans la reproduction des mêmes formes? Et à ceux qui seraient encore tentés de médire des peintures de la coupole, je répondrai que là où l'architecte s'arrête, le peintre peut continuer en son lieu. Rome qui s'entend aussi bien que d'autres en architecture ne possède-t-elle pas les fresques de la Farnésine ; et sans aller aussi loin, n'avons-nous pas les escaliers de notre Louvre qui sont de pierre et de marbre, et dont les plafonds sont surchargés d'allégories ?

Assez donc de cette critique folle, et disons bien vite que le jeune et habile architecte, M. Théodore Charpentier, a fait, à peu de chose près, tout ce qui était praticable dans les quatre murs brûlés de l'ancien théâtre italien ; il a résolu ce problème de construire une salle où il tînt plus de monde que dans aucune de celles de la même dimension, et où tout ce monde fût plus à l'aise que nulle part ailleurs. Loges, galeries, parterre, corridors, tout est spacieux, tout est commode, on n'est plus au théâtre, à l'Opéra-Comique du boulevart des Italiens, on est dans un salon. Sévère dans son style, la salle n'en est pas moins très coquette d'ensemble. Les tapis, les velours, le damas y sont employés avec une prodigalité luxuriante. Les loges dessinées par M. Charpentier, suivant les plus belles et les plus simples lignes de la renaissance, sont rehaussées d'ornemens de cuivre verni estampé, dont les reflets s'harmonient on ne peut mieux avec les tons adoucis des parties blanches. Les beaux enfans accroupis de la première galerie,

les amours ailés qui soutiennent la coupole et portent des candélabres dans leurs bras, sont, de même que les cariatides qui s'appuient sur les chapitaux des colonnes corinthiennes de l'avant-scène, de la composition de M. Klagmann.

Nous voici à cette fameuse coupole peinte par M. Despléchain; et j'avoue que j'ai beaucoup de plaisir à distraire mes yeux des tons dorés et mats de la salle sur les chaudes peintures qui entourent son soleil, et sur les éclatantes guirlandes qui s'épanouissent si bien autour de ses médaillons et de ses bustes en grisaille. Là, c'est Paësiello, sur la tête duquel des amours portent une couronne; à côté, c'est Grétry, le front déjà ceint de roses; et entre eux, dans des médaillons, on lit en lettres d'or les noms d'autant de chefs-d'œuvre : *la Vestale, les Visitandines, le Pré aux Clercs.*— Mais qui donc a blâmé ce soleil? N'est-il pas à sa place dans ce ciel mythologique tout plein des divinités du théâtre, qui ont pris les traits de joyeux amours bouffis, ou de jeunes femmes blondes et brunes magnifiquement drapées dans la pourpre grecque? Ce astre, qui projette ses rayons de feu au zénith du lustre sans empêcher l'air de circuler par ses interstices, a remplacé, avec un rare bonheur selon moi, l'inévitable trappe circulaire qui revenait dans toutes les constructions de théâtre, et dont, grace à M. Charpentier, nous sommes débarrassés pour l'avenir. Les avant-scènes sont drapées dans le goût de François Ier, en velours quinze-seize blanc à grands ramages jaunes. Tout le monde a déjà entendu parler des salons et du confortable qu'on y trouve, de leurs rideaux de velours bleu, de leurs glaces, et de leurs lampes dépolies qui versent sur les divans de damas une douce lumière d'opale. On sait qu'à toutes les places on est assis dans d'excellens fauteuils à bras qui font paraître le spectacle bien court; qu'une voûte a été pratiquée sous l'orchestre pour obtenir une sonorité plus complète, et que l'inclinaison du parterre aux stalles est de quinze pieds. Le rideau, blanc et bleu comme la salle, est de M. Gosse; il ne m'a pas complétement satisfait : je lui trouve je ne sais quelle apparence déjà dure et fanée, sans compter que les blanches ailes de ce petit ange sont un peu faibles pour supporter l'énorme plis de velours qu'il soulève. —Avant de quitter la salle, je n'oublierai pas que M. Charpentier a su opérer un miracle que personne n'avait essayé avant lui : il n'a pas eu besoin, pour soutenir ses six ou sept rangs de loges, de ces ennuyeux piliers que nous retrouvons partout : l'ellipse est entièrement découverte et pure de tous pilastres ou colonnes jusqu'aux avant-scènes, qui en ont deux grosses dont personne ne se plaint.

Et maintenant, s'il vous plaît, entrons dans le foyer, seulement nous n'emporterons pas la louange avec nous. Au premier coup d'œil c'est un prisme d'or, de lumières, de glaces, de marqueteries, de peintures et de girandoles; quelque chose qui étincelle et qui éblouit. Avançons toujours. Ce foyer, selon nous, n'est pas assez large pour sa longueur; il fallait y conserver autant que possible le style de la salle; il est vrai que l'or et le blanc y dominent, mais il y a de plus un désordre, ou, si on le préfère, une exubérance de lignes qui n'équivaut pas à un effet de l'art; deux ou trois ordres d'architecture se rencontrent là bien surpris de se trouver ensemble. On serait d'abord tenté de prendre ce foyer, qui est plutôt un boudoir, pour une façon de renaissance dégénérée; mais par les deux bouts, par ces glaces qui s'encadrent dans des pleins-cintres élancés, il appartient au genre roman bâtard, tandis que ses peintures sur fond d'or rappellent le style bysantin. Au demeurant, ce foyer est un chef-d'œuvre de décadence; ainsi allait l'architecture

au quinzième siècle, quand, lasse de l'ogive calme et des poétiques arabesques des âges précédens, elle tomba, par amour de la nouveauté et par impuissance du vrai beau, dans la surcharge.

L'Opéra-Comique, tel quel, n'en est pas moins le plus beau théâtre de Paris. Nous y attendons l'aristocratie cet hiver, quand les premiers froids de novembre l'auront arrachée aux allées jaunies de ses parcs. G. GUÉNOT-LECOINTE.

Dimanche dernier un important début a eu lieu à l'Académie Royale. M. Wermeulen a paru dans le rôle principal de *Robert*, et il a été parfaitement accueilli. Déjà, dit-on, M. Wermeulen est engagé à l'Opéra ; nous avons tout lieu de croire que c'est une bonne acquisition que celle de ce chanteur qui possède une voix d'une étendue rare et qui a obtenu de très grands succès dans la province, et surtout à Rouen d'où il arrive ; le séjour de Paris et l'habitude de la scène de l'Opéra ne pourront que fortifier ses heureuses dispositions, et avec cet artiste nous pourrons voir plus souvent, au répertoire, *le Dieu et la Bayadère*, *Don Juan*, *Robert* et *Gustave*. — Une grande nouvelle à l'Opéra, c'est que M. Monnais cède sa part, dans la direction, à M. Léon Pillet, qui lui permet d'être commissaire royal à sa place. Une autre nouvelle un peu moins neuve, c'est la découverte de ce tonnelier qui sera, nous assure-t-on, dans trois ans, jour pour jour, le premier chanteur du monde, comme il sera le premier de nos lions et le premier de nos comédiens. Cette merveille, à trois ans de date, a nom Poultier. Sa biographie est déjà faite. Il n'en coûte pas davantage puisqu'on est en train de lui fabriquer une réputation et des habits à la française. — Ceci me rappelle que la Comédie du même nom se dépeuple d'une manière effrayante. Mlle Rachel, Ligier, Monrose, tout cela va se mettre en route pour aller aux eaux ou ailleurs. — On ne dit pas si M. de Balzac est toujours directeur de la Porte-Saint-Martin, mais on répète que M. Frédéric Soulié a obtenu la direction de la Renaissance, moyennant un cautionnement de cent mille francs. — Au Vaudeville, Emile Taigny et sa femme vont prendre leur congé, et nous le deuil. — Au Palais-Royal, Déjazet ne peut finir le succès, grace à elle, inépuisable des *Premières armes de Richelieu*, pour aller rendre visite à nos amis des départemens, qui la demandent à grands cris. Que voulez-vous ? les bravos de Paris l'empêchent d'entendre. Et maintenant, je vais vous dire ce qui s'est fait ailleurs. — Aux Variétés on a joué la *Marchande à la toilette*, et au Gymnase, *les Honneurs et les Mœurs* ; ces deux méchantes pièces n'étant destinées à aucun succès, ne méritent aucune critique. Les Variétés prendront leur revanche. — Le Vaudeville qui est enchanté de sa nouvelle salle qu'il a fait recrépir et qu'il a inauguré dimanche, a donné cette semaine une nouveauté qui fera fortune et qui a pour titre *Année et Cadette*. L'auteur est M. Emile Souvestre. Dans cette pièce a débuté Ferville, et Lepeintre jeune a fait sa rentrée. On l'a reçu comme un vieil ami. — Le Palais-Royal nous a gratifiés de deux premières représentations : *les Dîners à 32 sous*, par MM. Cogniard frères et H. Raimbault, où il y a l'esprit et le comique habituel aux auteurs, et *le Nouveau Bélisaire*, de M Paul Duport, qui a éprouvé une lourde chute, et auquel personne n'a voulu faire seulement l'aumône d'un regret.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

30 mai.

Savez-vous bien que je suis presque tentée aujourd'hui de vous parler de fourrures, de manchons, de burnous, de chapeaux de velours et de châles ouatés ; de vous faire enfin un long article sur les modes d'hiver? J'ai presque pris la plume dans cette intention ; car sans doute vous avez passé une bonne partie de la semaine dernière, mes belles lectrices, moelleusement enveloppées dans des robes d'étoffes bien chaudes, recouvertes de vos châles les plus chauds, et les pieds bien commodément appuyés sur vos chenets, regardant d'un œil de regret et d'envie vos toilettes des beaux jours, honteuses et confuses. Car, hélas ! qu'est devenu ce beau soleil qui s'était annoncé si rayonnant ? Où sont ces journées de courses au bois, ces soirées de promenades et de plaisir!... Hélas ! hélas ! tout a disparu ! Rien n'est douloureux maintenant comme ce contre-sens horrible de la température de cette dernière quinzaine ; rien n'est plus triste et plus maussade que cette ironique antithèse de feuilles et de fleurs avec un ciel grisâtre qui nous reporte aux plus sombres jours de décembre et de janvier. C'est à vous surtout de vous en plaindre, vous qui, sur la foi des premiers rayons du printemps, avez pris votre vol pour la campagne, en nous narguant, nous autres qui restions à Paris, et qui au moins avons gagné quelque chose à cette inconséquence de l'atmosphère, car tous les hôtels du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré n'ont pas fermé leurs portes ; il nous reste encore par-ci par-là quelques fêtes charmantes : témoin ce magnifique bal donné tout récemment par la comtesse de Beau...., et auquel affluait le beau monde. La baronne de V., qui y assistait, m'en a raconté des merveilles.— C'était une façon de bal champêtre improvisé au milieu d'un superbe jardin, illuminé *a giorno*, avec des tapis dans toutes les allées ; des fleurs sous les pieds, des fleurs sur la tête, et d'autres fleurs non moins fraiches et non moins épanouies que celles-là, c'est-à-dire les plus gracieuses et les plus nobles femmes circulant à travers les arbres. — La duchesse d'A... qui n'était pas le moins éblouissant de tous les diamans qu'elle portait sur elle, avait une délicieuse toilette : sa robe était en mousseline de l'Inde, garnie de deux volans de point d'Angleterre, la robe de dessous en poult de soie rose, ce qui donnait à la première un admirable reflet de fraîcheur; une ceinture longue en ruban blanc, brodée d'or, était attachée sur le

côté et laissait flotter ses deux bouts terminés par une frange en or ; les manches étaient plates, garnies au bas d'une dentelle semblable aux volans, tombant un peu sur le coude en engageante ; le tour du corsage qui se terminait en pointe sur le devant, était orné d'une espèce de berthe aussi en point d'Angleterre. Une couronne de lierre, posée à l'antique, formait sa coiffure ; elle portait au bras un charmant bracelet, ciselé et ouvragé avec tout l'art de Janisset. — Beaucoup de dames avaient des robes d'étoffe de soie brochées à grands dessins, et toutes garnies de volans ; elles étaient de couleurs diverses, cependant le blanc dominait, surtout dans les toilettes de jeunes personnes pour lesquelles on affecte, et avec raison, une extrême simplicité. C'est le mot à l'ordre du jour. Plusieurs robes se faisaient remarquer par la grace de leurs formes et décélaient le talent de Mme Debaizieux qui, pour cette soirée, en avait fait un bon nombre. On n'oubliera pas qu'une part de nos éloges doit être attribuée aux sous-jupes Oudinot, qui ne contribuaient pas peu à faire ressortir l'élégance des patrons de Mme Debaizieux.

Que dirai-je maintenant des toilettes de ville ? On ne rencontre partout que des robes d'étoffe de laine ou de soie, car il est impossible de se vêtir à la légère. Les théâtres se remplissent chaque soir au détriment des promenades que l'on abandonne. C'est donc là qu'il nous faut aller chercher les toilettes ; nous avons remarqué à l'Opéra-Comique qui ne désemplit pas, de charmans chapeaux achetés chez Maurice Beauvais ; quelques uns, en paille de riz, pleins de fraîcheur et de grace ; d'autres, en crêpe foncé, forme capote, ornés de délicieuses guirlandes en fleurs très mignonnes ; plusieurs aussi en poult de soie recouvert de gaze, tous de forme petite. Nous avons observé que les fleurs de dessous, faites pour encadrer le visage, étaient admirablement placées, chose assez rare, car d'habitude elles sont ou trop près des joues, ce qui écrase la coiffure, ou trop loin, ce qui ne sied pas du tout ; c'est là un grand défaut contre lequel la plupart de nos modistes devraient se mettre en garde.

Jamais le luxe des mouchoirs de poche n'a été porté aussi loin que de nos jours. Dans ce temps de confusion, c'est un des signes les plus distinctifs d'une femme riche et vraiment à la mode ; le mouchoir n'est plus seulement un ornement, il devient en quelque sorte un titre de noblesse. C'est au point qu'une femme un peu élégante ne peut pas porter en toilette un mouchoir d'un prix moins élevé que cent francs. Il ne faut pas oublier non plus les manchettes qui sont d'un très bon goût. Les gens comme il faut ne tiennent pas seulement, en fait de toilette, à ce qui se voit, mais les parties même les plus cachées de leur habillement sont d'une grande importance : ainsi, le beau linge sera toujours recherché. A propos de cela, nous recommandons à nos belles lectrices une nouvelle forme de chemise dite *à la créole* ; ces chemises sont en batiste très fine ; un poignet brodé et surmonté d'une jolie dentelle remplace la cou-

lisse ordinaire ; elles sont froncées presque juste à la largeur de la poitrine ; les manches sont plissées dans toute leur longueur et ornées en bas d'un petit poignet semblable à l'autre et garni de même. Du reste, Mlle Lenormand, qui tient en haute lingerie les objets les plus riches et les mieux perfectionnés, possède les plus parfaits modèles en ce genre.

M. Leclerc, dont on remarquait depuis long-temps les beaux magasins de modes, au rez-de-chaussée de la rue de Rivoli, 10 bis, vient, en raison de l'accroissement et de l'importance de sa clientelle, d'établir de nouveaux salons au premier. D'ici à la semaine prochaine, nous aurons le loisir de visiter la maison de M. Leclerc, et de parler en détail de ses nouveautés qui promettent de fixer l'attention.

J'ai visité, l'autre jour, les riches magasins de Monbro ; tous les siècles y revivent. Il est impossible de rencontrer un choix plus varié et plus *historique* de meubles et d'antiquités ; aujourd'hui que décidément la mode des vieilles choses s'étend de plus en plus, elle a choisi pour son sanctuaire les ateliers et les salons de Monbro. Guerlain est toujours le premier parfumeur de Paris ; il n'y a que lui pour le goût et l'élégance en toutes choses.

Il devait y avoir grande fête à l'ambassade anglaise, ces jours derniers, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la reine Victoria ; malheureusement une indisposition subite de lady Granville a fait contremander toutes les invitations. La maladie de la noble ambassadrice qui, nous l'espérons, n'aura rien de grave, a causé un immense préjudice aux plaisirs de l'aristocratie et surtout au culte de la Mode. Mme JULIETTE LORMEAU.

DÉJEUNER DANSANT

A l'ambassade d'Autriche.

Jeudi de la semaine dernière était un grand jour chez M. le comte d'Appony. Les vastes salons de l'ambassade étaient disposés avec un goût et un luxe admirables. Les jardins étaient restés dans leur état habituel, en raison de l'incertitude du temps, et on n'y remarquait aucun de ces apprêts qui y avaient été faits les années précédentes pour le repas. A une heure déjà la rue de Grenelle était sillonnée de riches équipages qui déposaient, dans la cour de l'hôtel de l'ambassadeur d'Autriche, les heureux invités à son déjeûner dansant, et, en moins d'une heure, la fête avait pris cet aspect animé, brillant, plein d'aristocratie et de parfums, qui rappelait si bien les précédentes réunions de Mme la comtesse d'Appony.

Au lieu de me confondre en éloges, dont la source, à propos de toutes ces belles choses, serait bientôt tarie, je vais tâcher, aussi simplement et aussi fidèlement qu'il me sera possible, d'indiquer la physionomie générale de ce déjeûner. — Le bal avait envahi les trois beaux salons du rez-de-chaussée, dont la vue donne sur le jardin; avant d'arriver dans ces salons, on était reçu dans l'antichambre par des valets de pieds à la splendide livrée de leur maître, qui, chargés d'immenses corbeilles de fleurs, offraient à leur entrée des bouquets à toutes les dames, souvent même cette gracieuseté, si parfaitement de saison, était faite par l'aimable ambassadrice qui veillait avec une sollicitude sans égale au bonheur et au plaisir de tous. — Dans le grand salon de gauche, meublé de toutes les splendeurs du goût moderne, douze jardinières dorées répandaient dans l'atmosphère les émanations suaves des plus douces fleurs; dans celui de droite, orné dans le meilleur style de Louis XV, on admirait des monstruosités charmantes, des glaces et des fauteuils aux lignes tourmentées, et les magnifiques étoffes en quinze-seize de nos bisaïeules qui se drapaient aux fenêtres; le troisième salon n'était ni moins beau, ni moins riche que les deux premiers, on eût dit les salles d'Apollon de la gothique Allemagne, restée fidèle à travers les siècles et les révolutions au culte de ses vieux souvenirs et de ses jeunes fleurs. Et de tous ces magnifiques lambris, le regard errait avec amour sur les massifs de verdure qui formaient le pittoresque horizon de ce bal, et rappelaient, à ceux qui conservent encore quelque respect pour le passé, qu'ainsi agissait jadis le paganisme qui protégeait toujours l'asyle de ses dieux d'une enceinte verte qu'on nommait le bois sacré. Bien des fois on ne put résister à cet éblouissant spectacle de la nature émaillée, féconde en gazons et en marguerites, en parterres anglais et en dahlias de toutes les couleurs qui faisaient ployer leur tige sous le poids de leur superbe tête; bien des fois on ouvrit les fenêtres du salon qui conduisait à cet Eden, où rien n'avait été oublié par Mme la comtesse d'Appony, pour qu'on pût y improviser le plus charmant bal champêtre et ajouter ainsi quelques pages aux idylles de M. de Fontenelle et aux contes enrubannés de M. le chevalier de Florian. Mais en dépit du soleil dont quelques rares rayons cherchaient à percer la maussade phalange des nuages, le vent était si frais qu'il fallait bien vite fermer les fenêtres et maintenir à sa hauteur la tiède température du bal, dans l'intérêt de toutes ces jeunes danseuses brunes et blondes.

Vous eussiez dit une journée d'automne : beaucoup de verdure et un peu de soleil; au dehors, le gazouillement des oiseaux qui s'apprêtent à partir; à l'intérieur, le bal qui prélude aux chaudes réunions de l'hiver. — Donc, puisque nous ne pouvons nous promener dans ces allées que dore un sable si fin, puisque nous ne pouvons rêver sous ces charmilles où s'épanouit le chèvrefeuille, faisons trêve à des regrets superflus; aussi bien nous retrouverons

des camélias et des roses dans les salons de l'ambassade, aussi bien nous y admirerons des figures plus fraîches encore que ces roses et que ces camélias.

Rien, en effet, ne saurait rendre le tableau de ces gracieuses formes de jeunes filles presque toutes couronnées de roses et qui voltigeaient aériennes et légères comme des sylphides au milieu des quadrilles. Il y avait surtout Mlle d'Appony, cette belle et noble enfant aux cheveux châtains, à la taille élancée et svelte, au sourire plein de finesse et de grace, et dont les dix-sept ans pouvaient se compter dans les roses de sa couronne. Puis, Mlles Sabine de Noailles, de Saint-Aulaire, de Châteaubriand, Nunance de Girardin, et celle qui ne fut pas la moins remarquée entre toutes, Mlle Dosne, la jeune sœur de Mme Thiers qui, pour la première fois, révélait ce jour-là au monde ses charmes enfantins, sa figure blanche et rose, et l'éclat encore timide de son long regard. Parmi les étrangères qui étaient en grand nombre à l'ambassade d'Autriche, il faut citer les demoiselles Thelusson, Jenny Thorn, Acton, Gor, miss Collier, miss Rolly, les deux demoiselles Galloway, mademoiselle de Brignolles et les deux charmantes filles du ministre de Bavière. Jamais, que nous sachions, plus de jeunesse ne s'était unie à autant de candeur et de grace.

Et ne croyez pas, s'il vous plaît, qu'il n'y eut que les demoiselles pour danser ; les dames aussi ont, dans cette précieuse circonstance, réclamé leur part et usé tout à leur aise de leur doux privilége. Dans le salon rococo, Mme Thiers, Calypso nouvelle, brillait entre toutes ses sœurs en beauté ; elle avait une simple robe blanche, et des fleurs se mariaient amoureusement avec l'ébène de sa chevelure. C'est ici le cas de dire un mot des toilettes, elles étaient toutes d'une simplicité riche, mais sans profusion ; c'était une matinée, et par conséquent on y était venu en robes montantes et en chapeaux. Les robes étaient tout-à-fait de saison, en mousseline, en organdi, ou en autre léger tissu, et les couleurs dominantes étaient celles qu'on répute comme les plus fraîches : rose, blanc et bleu. — Avec Mme Thiers, il faut compter parmi les grandes dames qui se livraient aux folâtres ébats de Terpsichore, les duchesses de Vallombrosa, de Plaisance, de la Rochefoucauld et de Caraman, la jeune princesse de Beauvau-Comar qui a autant d'esprit que d'attraits, la jolie princesse Rosalie de Chimay, la marquise de Vaugué-Bérenger, la comtesse Pozzo di Borgo, naguère demoiselle de Crillon, cette beauté tout à la fois italienne et française, que les deux pays sont fiers de revendiquer comme une de leurs étoiles; les comtesses de la Rochefoucauld et de Ségur, Mmes de Varennes, Thorn, de la Ferté, de Fezenzac et lady d'Orsay.

Ceci était le tableau animé, le tableau mouvant. Mais il y en avait un autre qui ne ravissait pas moins. C'étaient les groupes des nobles invitées qui ne dansaient pas. Il y avait surtout, à peu de distance l'une de l'autre, deux adorables

figures de femme : l'une au regard animé et rieur, l'autre inclinée pensive, en quelque sorte repliée sur elle-même dans une de ces mélancolies calmes, qui, au lieu de vous éloigner, vous attirent : la première, c'était la jeune et ravissante duchesse de Dino qui répandait, autour d'elle, je ne sais quel suave parfum de noblesse et de sympathie ; la seconde, c'était la marquise de Salvo, dont la parure noire ajoutait un nouveau charme à son attitude rêveuse; non loin d'elle brillait, fraîche et épanouie dans sa robe blanche, la séduisante marquise d'Alcanices, la plus belle Andalouse que possède Paris. Ensuite, ça et là, on distinguait la princesse d'Aremberg, aux yeux noirs, la princesse de Rausamoffsky, les duchesses de Berwick et de Beauffort, l'aimable marquise de Gabriac, l'ambassadrice de Sardaigne, la marquise Durazzo, Mme James de Rotschild et les comtesses de Saint-Aulaire et de Saint-Maurice.

Enfin, dans cette fête si bien ordonnée, si bien entendue, chaque portion de la société avait son tour. Et c'est ainsi, par exemple, que, dans l'intervalle des contredanses et des walses, les promeneurs prenaient le dessus, abandonnaient les coins des salons ou les discrètes embrasures des fenêtres pour causer et marcher plus à leur aise. Les uns parlaient politique, les autres littérature ; ceux-là dépensaient beaucoup de paroles pour ne rien dire, et au fait c'étaient ceux-là qui employaient le mieux leur temps. Quoi qu'il en soit pour ces grands seigneurs ou ces grands politiques ou ces grands hommes d'État, les sujets de conversation ne manquaient jamais, on n'a pas de peine à le croire; tantôt c'était l'arrivée d'un ministre, tantôt l'apparition de quelque membre du corps diplomatique qui venait apporter son contingent dans le bulletin déjà si gros des grands bruits et des petites nouvelles du jour.

A quatre heures, le déjeûner était servi, et ce déjeûner, je vous jure, pouvait bien passer pour un dîner. Les tables, chargées du plus somptueux couvert et des mets les plus exquis, étaient dressées au premier étage de l'hôtel, où elles occupaient trois salons. Mme l'ambassadrice a fait les honneurs de ce splendide banquet, appelé avec un sans-façon si aimable du nom de *déjeûner*, avec cette noblesse et cette grace parfaite dont elle possède si bien l'usage, et qu'elle a enseigné avec une véritable tendresse de mère à la jeune et belle Mlle d'Appony. — Ce déjeûner allemand s'est prolongé jusque vers huit heures du soir. Jamais pourtant journée n'avait paru aussi courte. Jamais on n'avait dansé d'aussi bon cœur au mois de mai, au mois de la verdure et des roses, des papillons et du soleil. Mais que voulez-vous! la saison est capricieuse; pendant une semaine elle nous dispense ses faveurs avec une ruineuse prodigalité, et, huit jours après, elle nous tourne le dos sans nous dire pourquoi ; elle ne sait rien faire avec mesure; d'un extrême elle tombe dans l'autre ; elle nous accable de ses ardeurs ou elle nous les retire tout-à-fait ; hier nous étouffions,

nous sommes gelés aujourd'hui ; nous avons beau lui dire d'être plus raisonnable, à cette maligne saison, nous avons beau la prier,

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Ajoutons aussi bien vite qu'elle nous laisse danser ; et, grace à Dieu! tant que nous aurons en France des airs d'opéra et des quadrilles, nous aurons le pain et les jeux du Cirque de l'ancienne Rome, c'est-à-dire que nous vivrons dans le meilleur des mondes et sous le plus favorable des signes du zodiaque égyptien.

Comte DE*****.

L'HIVER A SAINT-PETERSBOURG.

Pétersbourg, 2 mai 1840.

Voici la saison des plaisirs et des fêtes à sa fin. Avant de quitter la ville pour visiter nos jolies campagnes des îles ou pour aller me promener par le chemin de fer à Tsarskoë-Sélo, lieu de délices si bien nommé, car c'est une résidence vraiment impériale, je vais vous parler de ce qui nous a fait encore une fois oublier les rigueurs de notre hiver hyperboréen.

Vous entretenir des merveilles de l'incomparable Taglioni, que vous avez admirée pendant tant d'années à Paris, serait superflu ; vous connaissez son talent inimitable et sa grace tout aérienne ; je vous dirai seulement que nos décorateurs se sont surpassés cette année pour offrir au tableau un cadre digne de lui. Le théâtre de Michaïlofsky, les jours des ballets, était couvert d'arbres et de fleurs naturelles, et ce n'était plus au milieu de coulisses peintes et entourées d'une végétation de carton que la sylphide déployait ses ailes pour enchanter nos regards. L'enthousiasme qu'excite parmi nous cette charmante danseuse se soutient toujours, malgré le reproche d'inconstance qu'on nous adresse peut-être quelquefois avec raison.

Les tableaux vivans dirigés par M. Serkoff, surtout ceux qui représentaient des effets de lumière sur fond obscur, ont aussi obtenu beaucoup de succès. Mais ce n'est pas sans bonheur que la musique, qui compte tant d'adorateurs à Pétersbourg, a rivalisé avec les théâtres. Nous avons eu dernièrement deux concerts de bienfaisance, qui, par l'empressement qu'on a mis à s'y rendre,

ont prouvé d'une manière incontestable que les Russes sont aussi amateurs de bonne musique qu'avides de profiter d'une occasion pour faire le bien. Ces deux concerts, donnés dans la magnifique salle de la Noblesse, l'un au profit des écoles de la Société patriotique des dames, et l'autre au profit de l'hôpital des enfans, furent extrêmement brillans, et la salle, qui contient plus de trois mille auditeurs, suffisait à peine à la foule d'élite qui s'y était donné rendez-vous. Ce sont les dilettanti de la haute société qui ont fait les frais de la musique. Nous avons eu le bonheur d'y entendre la divine Sontag, comtesse de Rossi, qui, après avoir chanté des airs de Bellini et de Rossini, nous a donné le *Rossignol*, charmante romance russe, qui nous a paru toute nouvelle par la manière dont elle l'a rendue. Vous qui, en ce moment, pouvez aller entendre le vrai rossignol dans les charmans bosquets de Ville-d'Avray ou de Montmorency, ne nous enviez pas cette compensation, à nous autres pauvres habitans du Nord, privés à tout jamais de la présence du chantre des forêts. La comtesse de Benkendorff, la baronne de Krudener, le comte Solohub, le prince Wolkonsky, le comte Wielhorsky sur le violoncelle, ont joint leurs beaux talens à celui de la comtesse Rossi, pour faire de ces deux concerts deux véritables solennités musicales. Les chœurs se composaient de plus d'une centaine de personnes de la société, et l'empereur et l'impératrice ont assisté au dernier.

Il faut aussi que je vous parle d'un virtuose, qui nous est arrivé de Bohême et qui paraît devoir détrôner Listz, Dœhler et même Thalberg. Le jeune Dreyschok est destiné à effacer tout ce que l'Europe a entendu de plus merveilleux sur le piano ; et nous devons lui savoir gré d'être venu nous donner les prémices de ce beau talent, dont il ira sans doute chercher la consécration à Paris. Voltaire écrivait à Catherine II : *La lumière nous vient du Nord.* Vous pourriez en dire aujourd'hui autant de la musique, car n'est-ce pas ici que tous les virtuoses viennent fonder leur renommée? et n'est-ce pas nous qui vous avons envoyé, après les avoir appréciés, applaudis et récompensés, vos Lipinski et vos Hauman?

Parmi nos plaisirs de cet hiver, je ne puis me dispenser de vous citer le cours de littérature russe, fait par M. le conseiller d'état Nicolas Gretsch, homme d'esprit par excellence, et l'un de nos meilleurs écrivains. A ces cours, qui ont constamment attiré une foule choisie et brillante, on était sûr de rencontrer ce que l'aristocratie offre de plus élégant et de plus distingué. Nos jolies femmes même s'y rendaient avec assiduité. Cela ne prouve-t-il pas que notre public ne mérite plus le reproche de frivolité et d'anti nationalité qu'on lui a fait pendant si long-temps, et qu'on peut l'intéresser, même en lui parlant sa langue maternelle, langue si riche et si harmonieuse, et trop long-temps négligée. A la vérité, les remarques et les commentaires qui sont parvenus à mes oreilles pendant ces séances, se faisaient encore en français, mais c'est un

reste d'habitude qui ne tardera pas à se perdre. Faisons des vœux pour que cet heureux progrès s'accomplisse bientôt, car qu'est-ce qu'une nation sans nationalité?

Je vous quitte pour aller faire un tour au Jardin-d'Eté, les Tuileries de Pétersbourg, promenade de transition, où nos *lions* et nos *lionnes* se hâtent de venir étaler les modes de Paris avant de partir pour la campagne. Malheureusement les beaux tilleuls de ces allées sont encore tout dégarnis de feuilles, tandis que vos acacias et vos lilas vous envoient déjà les plus douces senteurs. Faut-il que la nature nous rappelle sans cesse que nous vivons sous le 60e degré de latitude, et qu'elle vienne toujours détruire l'illusion produite sur nos sens par l'élégance et le luxe tout parisiens qui nous environnent?

SOPHIE CONRAD.

AMITIÉ.*

Cœur sincère, esprit plein de puissance et d'amour,
Qui maintes fois d'un mot as ramené le jour
Dans mon ame où souvent flottent tant de nuages,
Car tu sais si je suis accessible aux orages;

Candide amant du beau, je me veux aujourd'hui
Reposer dans ton ame, y calmer mon ennui,
Mon ennui qui n'est point comme l'ennui du monde,
Mais l'ennui du poète, où le veuvage abonde.

L'ennui du monde au loin cherche l'éclat des jeux,
Croyant trouver la paix dans le trouble orageux;
Le mien n'est point cela : cherchant les solitudes,
Il ne trouve que là les saintes quiétudes.

Il se plait aux abords des flots de l'Océan,
Là, des soucis de l'homme il voit tout le néant;
La nature me parle, et le simple cantique
M'élève, par la foi, dans le monde mystique.

J'aime, — tu me connais, — mon Wordsworth à la main,
A voir le pauvre assis sous l'arbre du chemin,
La cabane en ruine, au désert de la lande,
Et les oiseaux des mers qui nous viennent par bande.

* Les personnes qui aiment la poésie simple n'ont pas perdu le souvenir de *la Thebaïde des Grèves* de M. Hippolyte Morvonnais; nous extrayons le fragment qui suit d'un nouveau poème rustique du même auteur, qui a pour titre : *Le vieux Paysan*, et qui, non moins vrai de couleur locale que le premier, est aussi plein de sentiment.

Je te conte cela. Tu m'écoutes et dis :
« Va dans ta solitude : aime ton paradis. »
— Car tu comprends la ville et sa splendeur de reine
Ainsi que la campagne avec sa paix sereine.

Tel je te crois, ami, car tel je t'ai trouvé.
Quand par la mort croula mon bonheur achevé,
Tu vins à mon manoir au bord sonnant des lames ;
Tu t'assis près de moi, cher infirmier des ames.

Tu me parlas de Dieu : moi, j'étais résigné :
Tournant contre le ciel mon visage indigné,
Peut-être aurais-je, au cri de ma sombre torture,
Maudit le dieu d'amour de ma belle nature,
Si tu ne m'avais pas aimé comme cela.
A se voir tant aimé mon cœur se consola
Pieusement ainsi qu'un chrétien se console ;
Tu parlas : tu m'aimais ; je crus à ta parole.

HIPPOLYTE MORVONNAIS.

Théâtres.

Nous causerons cette fois, puisque nous n'avons à rendre compte d'aucun ouvrage d'importance, si ce n'est de *Zanetta*, dont, par la force des choses, nous sommes encore forcés de remettre l'analyse à la semaine prochaine. — On parle de fermer les portes de l'Académie-Royale pendant un mois, que l'on consacrerait à des réparations ou embellissemens qui sont devenus plus que jamais nécessaires depuis l'ouverture de la nouvelle salle Favart. D'ailleurs l'Opéra ne peut plus guère compter sur la foule aujourd'hui. Duprez vient de partir pour la province, et Mme Gras-Dorus, que les bravos et les couronnes attendaient impatiemment de l'autre côté du détroit, est heureusement débarquée à la Tour. Je dis heureusement, car nous avons failli perdre dans ce voyage une des premières cantatrices et un des plus admirables violons du monde. Il semble depuis quelque temps que la mort se plaise à frapper nos artistes quand ils sont en route; témoin ce pauvre Lafont précipité de l'impériale d'une diligence, et Allan, du Gymnase, qui avait été compléter avec sa femme la troupe française à Pétersbourg, et qui est tombé, dit-on, frappé d'appoplexie foudroyante lorsqu'il mettait le pied sur le paquebot pour revenir au milieu de nous. — On sait que Mme Gras-Dorus et son mari sont partis pour Londres la semaine dernière avec Théodore Hauman, mais ce qu'on ignore, c'est que ces grands artistes ont eu à subir une affreuse traversée sur le bateau à vapeur de Boulogne à Londres. En cette circonstance, tous les élémens se sont ligués contre eux. Le feu à pris dans le magasin de houille. On juge de l'effroi universel que répandit d'abord ce sinistre dont, par bonheur, ou plutôt par miracle, on put prévenir à temps les funestes résultats. Ainsi

échappés à l'eau et au feu, Théodore Hauman et Mme Gras-Dorus sont arrivés à Londres avec un titre de plus à l'attention du King's Théâtre et du West End.— Il est question à l'Opéra de reprendre d'anciens chefs-d'œuvre, *Fernand Cortès*, *Armide* et d'autres, ce qui ne prouverait pas très catégoriquement que les chefs-d'œuvre nouveaux réussissent. Quant au ballet, il s'est foulé le genou avec la charmante Lucile Grahn.

Le Théâtre Français persévère dans ses habitudes de dissensions intestines ; et comme l'exemple devient contagieux, tout le monde s'en mêle : M. Buloz fait reprendre *Chatterton* et *la Maréchale d'Ancre*, pour obtenir un nouveau drame de M. de Vigny; *Hernani* a été repris également dans le but délicat de faire monter quelques nuages d'encens à la face d'Olympio, qui, peut être, un de ces matins, sortira de son temple pour jeter son aumône aux profanes. MM. Scribe et Mélesville ont retiré de vive force le rôle de *Valérie* à Mlle Mars, pour le donner à Mlle Plessis; et ils ont eu le triste courage de faire parade de cette violence dans une lettre qu'ils ont rendue publique. Je n'ai pas l'intention, Dieu merci! de prétendre que Mlle Mars soit jeune; je crois, au contraire, que Célimène, en persistant, en dépit de l'âge, dans son éternel printemps de théâtre, fait plus de tort à elle et à ses camarades qu'au public, qui, au pis-aller, se dispense d'aller la voir; mais aucune de ces fautes, impardonnables chez Mlle Mars, ne saurait justifier la grossièreté insigne dont MM. Scribe et Mélesville se sont rendus coupables envers elle; eux seuls peut-être, qui sont ses obligés, ses débiteurs, et qui, à ce titre, ont acquis le droit de lui adoucir la vérité. Ils ne se souviennent donc pas, ces gens là, que *Valérie* est une détestable pièce qui n'a été sauvée jadis que par Mlle Mars, et qui, maintenant, mourra avant Mlle Plessis! Est-ce par intérêt pour l'art que vous avez agi de la sorte, ingrats que vous êtes? Mais nous sommes tous édifiés sur le compte de *Valérie*, aussi bien que sur le vôtre : vos titres littéraires ne sont pas discutables; vous, M. Scribe, vous n'êtes que la silhouette aux trois quarts effacée de Marivaux; vous, M. Mélesville, vous n'êtes même pas académicien! Tous deux vous méritez à peine le nom de charpentiers, et si vous êtes habiles à quelque chose, ce n'est qu'à vous servir de l'esprit des autres. — Ce n'est pas davantage par besoin que MM. Scribe et Mélesville ont brutalement dépossédé Mlle Mars; car le premier est millionnaire et le second le sera demain. Mais ces ouvriers-là, je vous le répète, n'ont ni ame ni cœur. Ils doivent une partie de leur fortune à celle qui fut, qui est encore, après tout, la première comédienne du monde; et maintenant que voici la lionne à terre, trop orgueilleuse de sa puissance de la veille pour demander merci, maintenant que nous autres nous détournons la tête pour pleurer en silence l'obstination d'une grande artiste qui veut assister vivante à l'enterrement de sa gloire; eux seuls, dans cette foule respectueuse encore, eux enrichis, glorifiés par elle, ils s'avancent lâchement pour la frapper de leur sabot d'ânon! — De leur côté, MM. les comédiens ordinaires, qui font des injustices quand ils ne commettent pas des sottises, viennent de donner congé à Mlle Dupont, après trente ans de service. Je voudrais bien savoir quel est l'aréopage de jeunes gens qui a décerné l'arrêt de vieillesse contre la servante de Molière. On répète que le talent de Mlle Rachel a besoin de repos, et Roxane nous le prouve en courant la province. Les Lyonnais l'attendent dans le courant du mois prochain.

A l'Opéra-Comique, les éloges ne tarissent pas à propos de la salle, des salons, du foyer, des corridors et des tapis. Il serait fort à souhaiter qu'on louât de même tout le personnel. Mme Eugénie Garcia est toujours malade; on parle d'une affection du genre de celle dont Cornélie Falcon n'a pu encore se guérir. Nous refusons de le croire. Mme Damoreau continue le succès de *Zamtta*, tout en se disposant à partir pour les bains des Pyrénées, où elle ira, en traversant Bordeaux, qui, bien sûr, l'arrêtera au passage. — La troupe de la Renaissance erre à l'aventure en France et à l'étranger. Mme Anna Thillon se fait applaudir à Lille et Laborde chante de l'italien à Bruxelles.

Enfin, dans tous les théâtres, il y a une épidémie d'émigrations et de congés. Mme Albert est dans le beau pays de la Tourraine; Odry va aller se promener je ne sais où; Virginie Déjazet est dans le Calvados, où Richelieu persévèrera dans sa douce habitude de toutes les bonnes fortunes. Ceci me rappelle que le théâtre du Palais-Royal nous a encore donné une première représentation : *la Servante du Curé*, vaudeville en un acte de MM. Saintine, Bayard et Masson, qui a parfaitement réussi. Cette servante est un homme, et cet homme c'est Alcide Tousez : jugez si l'on doit rire.—L'Ambigu vient d'offrir aux amateurs de crime *le Garçon de recette*, que MM. Dennery et Élie Berthet ont coupé dans un feuilleton du *Siècle*. Un des actes de ce mélodrame affreux représente le bagne. Ce sont là de ces pièces que les honnêtes gens ne vont pas voir, et dont les gens comme il faut ne lisent jamais l'analyse.

Dimanche dernier, Mlle Eudoxie Cordel avait convié à une matinée musicale, dans ses salons du faubourg Poissonnière, la foule de ses amis et les admirateurs non moins nombreux de son beau talent. Mlle Eudoxie Cordel a exécuté avec une verve, une agilité et surtout une ravissante finesse la fantaisie sur le *Croisé* de Meyerbeer et l'*Invitation à la walse* de Beethoven, morceaux arrangés par Henri Herz. Après cette habile pianiste, Mlle Beltz sur la harpe, M. Delabarre sur le hautbois et M. Deloffre sur le violon, ont su se faire applaudir, et les chansonnettes de M. Trinquart ont joyeusement terminé cette réunion où l'on comptait presque autant de jolies femmes que d'artistes.—MM. Godefroy et Tétard dont les chansonnettes et les charges ont obtenu beaucoup de succès dans les salons cet hiver vont faire dans nos grandes villes et nos bains une tournée qui ne pourra manquer d'être fructueuse.—Une dernière nouvelle que nous réservions pour la fin comme une des meilleures est celle-ci : M. Fauchery, auteur de la belle gravure du *Vœu à la madone*, vient d'être chargé de graver le portrait de notre célèbre cantatrice Pauline Garcia, d'après Ary Scheffer. C'est donc une belle page de plus que nous allons devoir à M. Fauchery, car il comprendra et saura rendre, nous n'en doutons pas, la composition si pleine d'ame et de poésie de Ary Scheffer.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

L'imprimerie a laissé passer des fautes énormes dans les charmans vers de M. Emile Deschamps qui ont paru dans notre dernière livraison. Ce vers : — « Il nous quitte à ce je voi, » — doit être remplacé par celui-ci : — « Il nous quitte à ce *que* je voi. » — Trois vers plus bas, au lieu de : — « Car vous le suivrez en tous lieux, » — il faut : — « Car vous le *suivez*, etc. » — Et enfin, à l'avant dernier vers au lieu de : — « Vous la *source* de sa gloire, » — il faut lire : — « Vous la *parure*, etc. » — Nous demandons grace pour des incorrections qui, nous en avons l'espoir, ne se renouvelleront plus.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

LA SYLPHIDE

Chapeaux de Crêpe (Maurice Beauvais)
Robe Crêpe, Mazagran, Robe mousseline Volants d'Angleterre
(Palmire) *Écharpes de* (Mlle Lenormand)

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17

6 juin.

Combien de délicieuses créations nouvellement écloses à constater ! Mais avant d'aborder l'éloge, faisons un peu de critique, et disons que rien n'est moins joli que les écharpes d'étoffe semblable à la robe ; garnies ou non, elles n'embelliront jamais une toilette. Voyez, aujourd'hui surtout que les tissus sont généralement assez bariolés, voyez une femme ayant des brodequins écossais, une robe écossaise, une écharpe écossaise, un chapeau écossais, il ne manquerait plus que de la faire pareille, et une même pièce d'étoffe pourrait servir à nous habiller des pieds à la tête, ce qui n'aurait rien de séduisant. Ainsi donc, réprobation complète sur cette mode indigne du bon goût parisien. Nous dirons aussi que nous avons vu des femmes en petit nombre, il est vrai, affectant une simplicité qui n'est plus de saison, porter des robes sans volans. Nous ne pouvons les louer de ce changement capricieux, car rien n'est plus élégant qu'une robe garnie, et il faut bien, au bout du compte, et quoi qu'on puisse faire, poser des limites distinctes entre le négligé et la toilette. Les manches courtes étalent leur gracieuse coquetterie. Palmire, dans une riche collection de robes qu'elle vient de terminer pour la duchesse de S..., qui se rend aux eaux d'Ems, en a fait six de cette façon, avec corsage décolleté et froncé devant et derrière ; elles étaient ornées de deux et trois volans.

Les robes en taffetas de couleurs changeantes n'ont pas perdu leur vogue ; nous en avons remarqué chez Delisle un assortiment des plus séduisans Il a aussi des taffetas chinés, coraille, écossais de couleur fort claire, qui sont d'un goût délicieux.— Les ceintures se portent longues et tombant de côté ; cette mode, à notre avis, mérite d'obtenir le plus grand succès ; rien de gracieux comme ces bouts flottans qui donnent un air aérien. — Nous avons omis de dire, en parlant des robes, que quelques manches longues se font de droit fil, froncées du haut et du bas, et peu larges ; nous ajouterons que nous trouvons que cette coupe est d'un moins bon effet que le biais, surtout pour les robes d'étoffes à dessins. Les tailles sont fort longues, et les boutons en métal se portent toujours sur les corsages dits *à basques*. Pour toutes les robes, la sous-jupe Oudinot est de rigueur.

A propos des eaux d'Ems, il paraît que la compagnie y sera fort choisie cette année, car de tous côtés nos plus belles et nos plus riches malades, voire

même les mieux portantes, s'y donnent rendez-vous ; et aucune n'aura garde d'y manquer. La jolie marquise de R..., qui s'est mise en route avant-hier pour le rendez-vous général, a fait emplette de ces charmans chapeaux de forme nouvelle, dus à l'invention toujours si féconde de Mme Seguin. Ils sont un peu écourtés sur le devant de la passe, et tombent assez bas sur les joues. On les orne d'une guirlande des fleurs les plus mignonnes ; ils coiffent à ravir, de même que les adorables capotes de Mme Leclère, qui sont certainement ce qu'on a fait de plus riche et de plus nouveau depuis le commencement de la saison. Ces capotes, en dentelles de Bruxelles et garnies de marabouts ombrés, ne peuvent se comparer à rien pour la légèreté et la grace. Une de nos plus prochaines gravures en donnera un modèle. Les capotes de Mme Leclère ont en outre cet avantage que les dentelles dont elles se composent peuvent encore servir après. Nous n'avons encore rien vu jusqu'à présent qui soit d'une plus exquise coquetterie. — Quelques chapeaux de paille d'Italie se garnissent de ces jolies écharpes frangées, qui viennent retomber sur le côté. Du milieu des nœuds s'échappent parfois des touffes de fleurs, souvent aussi on y place une grande plume de couleur ; les blanches sont les mieux portées. — Beaudran met cette année, dans ses chapeaux de paille de riz, une élégance qu'il ne faut pas oublier de constater ; nous en avons remarqué plusieurs qui avaient un cachet particulier de grace et de bonne façon.

Il semble qu'il ne nous suffit pas de toutes les fleurs que ce beau soleil, qui nous est revenu, fait éclore sous ses chauds rayons ; quelques unes de nos fleuristes les plus distinguées, et entre autres Mme Lainné, rivalisent heureusement avec le ciel.

Nous avons jusqu'à ce jour persévéré dans une faute pour laquelle nous venons demander humblement votre pardon. Nous sommes sûre de l'obtenir, nous adressant à vous, chers petits enfans, que nous avons négligés vraiment d'une façon trop coupable. — Il faut pourtant reconnaître que vos blondes têtes, que vos jolis visages ont mille attraits qu'un charmant chapeau ou une gracieuse coiffure rehaussent bien davantage. La petite Marie D..., que j'ai rencontrée hier aux Tuileries, portait une charmante robe écossaise, tombant un peu longue sur un pantalon garni de dentelles ; le bas de la robe était orné de deux petits biais légèrement froncés ; le corsage était carré. J'ai vu plusieurs enfans ainsi ; quand les manches des robes ne sont pas courtes, alors on en met en mousseline blanche ; une petite guimpe brodée, garnie de dentelles, fermant juste au col, complète cette toilette. En général, tous les chapeaux d'enfans se garnissent en velours ; souvent une touffe de fleurs des champs se pose sur le côté, ou bien encore une petite plume blanche frisée, ce qui leur donne un air *dame* qui ne mésied pas, et qui réjouit bon nombre d'entre nos jeunes filles.

Dimanche dernier, la réunion a été très brillante à l'ambassade de Sardaigne ; on a dansé jusqu'à une heure du matin ; tout ce qui reste de jeunesse dorée à Paris s'était donné rendez-vous dans les salons de M. le marquis de Brignole, en dépit des pelouses vertes et de l'air frais de la campagne.

La riche fête qui a eu lieu mercredi à Tivoli pour les pensionnaires de l'ancienne Liste Civile avait attiré un public d'élite. On y remarquait un grand nombre de sommités nobiliaires du faubourg Saint-Germain, qu'on retrouve toujours partout où il y a une bonne action à accomplir.

Mme JULIETTE LORMEAU.

MATINÉE DANSANTE

De Mme la princesse Belgiojoso.

Quand on parle des nobles dames qui ont le privilége de briller dans le grand monde de Paris, on ne manque jamais de citer, entre les plus admirées et les plus belles, Mme la princesse Belgiojoso. Issue d'une des premières familles lombardes, la gracieuse princesse n'aurait pourtant besoin ni de sa naissance, ni de ses titres pour être remarquée; l'expression de sa belle figure ne lui serait pas davantage nécessaire, tant son esprit est cultivé, tant son intelligence est haute, tant elle mérite, par les plus saintes qualités de l'ame et du cœur, l'influente position qu'elle occupe. Nous connaissons, en effet, peu de femmes qui portent en elles une individualité aussi charmante, qui s'expriment avec plus de grace, qui aient plus de culture dans l'imagination et dans la parole. — En dehors des choses graves, la princesse Belgiojoso est une artiste : la musique, la peinture, tous ces arts, issus de la civilisation et du goût, qui embellissent l'existence et en étendent les limites, ne lui sont pas moins familiers que les sérieuses études. — Il n'est pas rare de la voir se détacher des occupations sévères de son cabinet pour se jeter, avec une ivresse d'enfant, dans les fêtes tourbillonnantes du monde. — Ainsi, par la variété de son intelligence et de ses travaux, il n'est pas une sphère élevée de l'ordre social à laquelle la princesse Belgiojoso n'appartienne ; elle dit aux savans : — Venez à moi ; elle sourit aux artistes ; à ceux qui souffrent, elle tend la main.

Dimanche dernier encore, elle avait fait disposer son hôtel de la rue d'Anjou pour une matinée dansante et un déjeûner, auxquels elle avait convié ses plus illustres amis qui sont nombreux. Mais persuadez-vous bien que ce n'étaient ni le déjeûner, ni le bal qui étaient le principal motif de la fête, ils n'étaient que les accessoires d'une intéressante loterie au profit des pauvres ita-

liens qui ont depuis long-temps contracté la douce habitude de considérer la princesse comme leur soutien et leur providence. — Il y avait une grande quantité de lots entre lesquels on remarquait de précieux autographes, des épanchemens intimes de la duchesse d'Abrantès; des lavis, des aquarelles, des peintures, des croquis, de délicieux ouvrages de femme, en broderie, en tapisserie, enfin une foule d'objets d'art; entre autres une peinture à fresque par Bernard Luini, enlevée d'un mur à Milan; la dernière scène de *Philippe*, tragédie d'Alfieri, par Gonino; une étude de femme, par M. Lehman; un paysage, par M. Aligny; une vue de Sicile, par M. Smargiosi; un grand écran, cachemire brodé en or, attribué à la princesse; une lettre manuscrite de J.-J. Rousseau; un autographe de M. de Lamennais, etc., etc.

Au grand plaisir de tous, cette loterie a été tirée à deux heures; aussitôt après, l'orchestre a donné le signal du bal, et les jardins et les salons se sont remplis de quadrilles de gaze et de rubans. Pendant ce temps-là le déjeûner se servait, et l'on hésitait entre le bal et le repas, et l'on se reposait de la danse à la table qu'on s'empressait de quitter au plus léger prélude de la musique. Ainsi s'est prolongée, jusque vers les sept heures du soir, cette matinée commencée par une bonne œuvre. On allait partir, quand soudain les lustres et les girandoles se sont chargés de lumières. Au déjeûner a succédé un repas splendide, et le bal a duré encore jusqu'à minuit.

La reine de cette fête était, sans contredit, Mme la princesse Belgiojoso, cette brune Italienne aux grands yeux qui brillent et qui rêvent, à la taille élancée et svelte, cette héritière d'un beau nom qu'elle porte avec toute la noblesse et la dignité qui conviennent. A côté d'elle, on remarquait sa toute jeune et charmante sœur, Mlle Visconti, qui a trouvé en elle une seconde mère, parfait modèle pour cette enfant, destinée à briller bientôt dans le monde; Mlle Foy et Mlle Dosne. — Les jardins de la princesse rappelaient la poésie du Tasse, tant leurs parterres sont verdoyans et harmonieux, tant leurs charmilles ont un doux murmure quand elles frémissent sous l'haleine du vent. A côté du jardin il y a une galerie tout en fleurs au milieu de laquelle s'élève, comme la blanche apparition d'un rêve, le buste en marbre de la princesse, œuvre admirable du jeune sculpteur Mercier. Cette galerie sert de péristyle féerique à son cabinet d'étude; là, tout est imposant et riche. Ce sont les meubles de chêne du quinzième siècle, auquel le temps a donné un vernis de bistre, une bibliothèque et des pupitres de lecture admirablement sculptés; enfin, un luxe de détails qu'on retrouve dans toutes les parties de l'hôtel, mais qui, dans ce cabinet d'étude surtout, a été l'objet de tous les soins et de toutes les préférences de la princesse. Les rayons de la bibliothèque sont chargés de livres chinois et persans; on sait que la princesse Belgiojoso cultive avec succès les langues orientales; on sait également qu'elle s'occupe avec amour de tous

les objets qui peuvent intéresser les hommes sérieux, qu'elle est en relations très suivies avec nos littérateurs les plus en renom, et enfin qu'elle protége les arts avec autant de noblesse qu'elle vient en aide au malheur.

Comte DE *****.

LE SCULPTEUR DE MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURBON.

I.

Vers l'an de grace 1458, il existait dans un des faubourgs de Moulins, capitale des Etats de monseigneur Charles 1er, duc de Bourbon, un jeune ouvrier nommé Diaire, qui menait une vie bien pauvre et bien retirée. C'était un homme de vingt-cinq ans, d'une belle figure, d'une taille avantageuse, dont les yeux bleus et la voix avaient une expression de douceur si naïve et de mélancolie si profonde, qu'on ne pouvait ni le voir ni l'ouïr sans être attendri. Nul ne pénétrait le mystère dont il s'entourait. Le matin, dès que le jour commençait à paraître, il sortait de chez lui, son marteau et son ciseau sous le bras, et se dirigeait vers quelque riche hôtel en construction, vers l'église d'un nouveau monastère encore inachevé, et là, vous auriez été ravi d'observer comme sa main fouillait habilement la pierre pour l'arrondir en filets, pour la contourner en volutes, pour en faire sortir de fantastiques figures qui tantôt semblaient courir, grimper, se jouer au flanc d'une sombre voûte, et quelquefois prier et réciter de pieuses patenôtres à l'entrée du temple de Dieu. Puis, quand le soleil retirait sa lumière, vers le déclin du jour, Diaire quittait son échafaud et rentrait paisiblement dans sa maison, dont la porte se refermait sur lui jusqu'au lendemain. Seulement, dans ces jours de fête où l'église rassemble ses enfans, on le voyait, agenouillé sur la dalle, verser silencieusement sa prière en présence du Très-Haut. Puis il allait loin de la foule se promener le long de l'eau qui fait penser, sur les montagnes d'où l'on découvre l'horizon avec sa fantasmagorie vivante, ses lignes largement dessinées, ses couleurs harmonieuses et ses longs rideaux d'arbres que balance le souffle des vents.

Oh ! oui, quelque chose manquait à cette existence solitaire ! Elle poursuivait une idée dans le vague, peut-être un regret d'amour, quelque blanche

vierge prématurément couronnée par la mort des chastes roses de l'immortalité, ou bien un de ces êtres si parfaits qui fait vivre, grandir, se mouvoir l'artiste dans le monde de ses abstractions: un de ces êtres dont les formes se moulent incessamment sous sa main, se dessinent à ses yeux et s'enfuient en s'amoindrissant, quand il voudrait les réaliser, les saisir, les embrasser. — Voulez-vous savoir quel bonheur manquait à Diaire? C'était de pouvoir établir entre deux tours massives, sur de fragiles appuis, un long prisme de dentelle, tout découpé à jour, sous lequel se balancerait une cloche pour dire le matin, à midi, le soir aux fidèles : — « Chrétiens, c'est l'heure de la prière ; agenouillez-vous et récitez l'*Angelus*. » — Alors son individualité d'artiste ne serait plus divisée, disséminée, perdue sur de froides murailles, attachée çà et là aux nervures presque inaperçues d'un arceau, autour d'un pilier qui ne sort pas, lui, œuvre distincte et complète pourtant, de la foule au milieu de laquelle il est aligné. Elle vivrait seule et solennelle, seule et commandant l'attention, découpant vivement sur le ciel ses trèfles, ses losanges, ses fines arêtes, parlant avec la brise un langage inconnu, s'inclinant sous son haleine, portant dans la région des foudres et des vengeances divines, la croix, emblème de miséricorde, souvenir de miracles et de rédemption. Mais, hélas ! quand il y avait en France tant d'architectes savans que faisaient venir à grands frais les abbés et les évêques, qui penserait jamais à l'appeler, lui, pauvre sculpteur ignoré, surtout du Bourbonnais, où tout retentissait de la gloire de Jehan Maignon, *maître des œuvres de monseigneur le duc de Bourbon?*

Tout-à-coup passa près de Moulins une de ces trombes furieuses qui se promenaient alors tour à tour sur chaque province de la France, roulant parmi du sang et des flammes, des hordes de soldats étrangers, aux épées infatigables, aux cœurs durs comme leurs cuirasses d'acier. Messire Alexandre, bâtard de Bourbon et chef redoutable de routiers, revenait du siége de Montereau, dans les Etats de son frère, demander un peu de chair vivante pour remplacer celle que la guerre lui avait dévorée; car ses soldats, à lui, pauvre enfant illégitime que la naissance n'avait pas doué d'un nom, c'était son bien, son apanage. Avec eux il possédait tout ; sans eux il devenait moins que l'ouvrier qui travaille, et, certes, il fallait bien les recruter, puisqu'il ne pouvait en tirer son revenu sans sacrifier par-ci, par-là quelque peu du fonds aux lames anglaises et aux faulx des paysans. On l'appelait brigand, écorcheur : c'est vrai ; mais aussi pourquoi le sort avait-il sali son écu de cette ligne de bâtardise sans laquelle il eût ajouté peut-être à son nom de famille le titre de comte de Clermont ou de seigneur de Montpensier. Alors il eut pillé, ruiné, pendu ses vassaux de par la loi et la justice du suzerain. Il pillait et pendait de par l'épée tous et un chacun qu'il rencontrait sur sa route : c'était seulement plus difficile et plus périlleux.

Bref, le noble aventurier, muni des pouvoirs du prince Charles de Bourbon,

son frère et son seigneur, leva sur Moulins une contribution de trois cents hommes. Diaire fut enrôlé. Mais comme les courses de nuit dans de tortueux sentiers, l'obéissance passive, les attaques de châteaux à la suite desquelles il y avait du sang, des pleurs, des viols et des blasphèmes, tous ces détails de la vie de routiers révoltaient son ame libre, après quelques jours il déserta. Un déserteur était un traître que tout haut baron, par esprit de corps, menaçait de la corde; un routier était une bête fauve, à qui tout manant pouvait courir sus. Ce ne fut donc qu'à force d'énergie, de ruse et de courage, que Diaire, en revenant dans son pays, déroba sa tête à la justice des uns, à la fureur des autres, et atteignit les murs de la cité priorale de Souvigny. Ce fief appartenait à des moines ; là surtout il devait trouver un asile, du travail, et protection dans son malheur.

Dom Chollet, prieur des bénédictins de Souvigny, et conseiller du roi Charles VII, était vraiment un seigneur magnifique, jouissant dans le pays d'une influence méritée, pieux, charitable, protecteur éclairé des arts, et qui s'était épris pour son église d'un amour si fervent, qu'il n'était pas d'ogives dentelées, de verrières éblouissantes, de tours, de clochers, de chapelles, d'ornemens si coûteux, de sculptures si coquettes, dont il refusât de parer sa beauté sévère, de relever le style un peu trop simple de ses grands traits romano-byzantins. Seigneur immédiat de sa ville, il y faisait, sans contrôle, justice moyenne et basse; jamais homme n'en avait franchi le pont et passé la herse sans son consentement, et son suzerain, monseigneur le duc de Bourbon, s'était vu forcé par la jalouse indépendance de son vassal, de murer la porte du donjon qu'il possédait sur l'enceinte même des fortifications de la cité. Que si l'épée des ducs ne déchirait pas les chartes qui fondaient les droits du prieuré, ce n'était pas que celui-ci pût convoquer de nombreux chevaliers sous sa bannière, ou abriter leur valeur derrière d'imprenables remparts ; mais sous le pavé de son église reposaient des morts dont il fallait respecter la sépulture, une longue suite de Bourbons, tombés là des marches du trône, qui se seraient levés, couverts de leurs linceuls blancs, pour plaider la cause des moines contre l'impiété de leurs enfans.

Dom Chollet, quoiqu'il portât l'honorable titre de président du conseil de monseigneur le duc, savait qu'on ne chassait pas sûrement sur les plaines de son confrère le grand sénéchal, et qu'en fait de pendaison, l'honorable magistrat tenait même à la façon plus ou moins ingénieuse, suivant laquelle ses vilains devaient être étranglés. En vain donc le sculpteur réclama son intervention au nom du Christ, de la Vierge et des saints dont il avait si souvent sculpté les figures; le prieur se montra inexorable, et promit seulement des indulgences, afin que l'ame du proscrit, éprouvée par les douleurs de la corde, allât au ciel tout droit, en sortant des mains du bourreau. L'artiste prit alors dom Chollet

par la main, le fit descendre dans un petit cimetière au dessus duquel s'élevait avec ses tours mauresques, ses rosaces de marquetterie et son abside neuve aux immenses fenêtres ogivales, le chevet de l'église de Souvigny. Puis, lui montrant ce magnifique ensemble de constructions lourdes et noircies par le temps, blanches, hardies, effrontément assises sur des fûts au long galbe effilé, ces deux époques de l'art superposées l'une à l'autre, réunissant tout ce qu'inventa l'Occident de grave, d'imposant, de sombre, tout ce qu'a jamais rêvé l'Orient de plus riche, de plus merveilleux, de plus capricieusement façonné :

— Vous avez fait véritablement une reine, dit-il, mon vénérable père : vous n'avez oublié qu'une chose, c'est de la couronner.

Et comme le prieur regardait Diaire avec étonnement :

— Comment, s'écria-t-il avec enthousiasme, la voûte des bas-côtés s'élève sur ces vieilles chapelles en cul-de-four épatées et divergentes ; puis, resserrant encore son diamètre, la plate-forme des premiers collatéraux reçoit au dessus les pieds des contre-forts de l'abside, qui courbent sur elle leurs périlleuses enjambées ; plus svelte enfin et mieux proportionnée, l'abside elle-même arrondit par dessus tout sa lanterne colossale : et pour terminer cette montagne bâtie en pyramide décroissante, point de clocher sur le transept, pas de flèche élancée qui réunisse en un seul point au milieu des airs ces deux lignes incommensurables qu'aimerait à suivre l'œil de colonne en colonne, de chapiteau en chapiteau, de la base de votre église au dernier rayon de sa croix ? Ah ! si Dieu n'avait pas voulu couper, par une horrible exécution, le fil de cette pauvre vie, que Diaire désirait consacrer sans réserve à l'embellissement de sa maison, dans cet espace vide, où la vue se heurte si désagréablement au nuage, en quittant à regret le dernier cordon des galeries, j'aurais construit une tour dont rien, ni le *Petit-Saint* de Moulins, ni la flèche de la Sainte-Chapelle de Bourbon-l'Archambault n'auraient égalé l'élégance et la légèreté. Trois fois l'ogive aurait couru tout autour d'étage en étage, et sous ses arceaux, aux longues dentelles pendantes, les hirondelles se seraient rassemblées à l'automne pour saluer de leurs cris et de leurs battemens d'aile et bénir les fortunés manans de Souvigny. Et j'aurais dressé au sommet de sa toiture une aiguille frêle et souple comme la taille d'une jeune fille, et sur elle j'aurais jeté un réseau transparent de colonnettes entrelacées, parmi lesquelles se serait jouée, semblable à une ceinture flottante, la spirale à jour d'un escalier découvert. Mais hélas ! mes jours sont comptés ! je n'ai pu éviter en même temps et le châtiment et le crime. Est-ce donc là ce que les hommes appellent justice ?... Pourquoi, pourquoi ce regard en arrière sur mes espérances d'autrefois souillées, flétries, sur ce monde des créatures, admirable reflet des splendeurs divines, qu'il faudra quitter bientôt...

A ces mots, dom Chollet se prit à contempler le sculpteur, et en songeant

à cette existence si noble et si chaleureuse que le gibet devait anéantir, il ressentit en lui-même une pitié profonde. Il résolut de lui donner asile, et de colorer au moins ses derniers instans d'un reflet de bonheur en l'employant à couronner, suivant son expression, la reine majestueuse dont le diadème avait été négligé.

II.

O changement inespéré, inconcevables retours de la fortune ! Diaire, encore tout brisé de fatigues, de courses haletantes, eut le repos, la solitude, le pain de chaque jour, des ouvriers pour exécuter ses ordres et des pierres qui se dressaient, se façonnaient, s'animaient au souffle de sa pensée. Il oublia le monde des tristes réalités, et se fit comme jadis une vie tout excentrique d'isolement et de jouissances ignorées. La nuit, il se posait d'effrayans problèmes d'équilibre, entassait ogive sur ogive, étendant des voûtes sur des appuis gémissans ; le jour, suspendu au souffle de la brise sur les planches de son échafaud, ayant à ses pieds une mer de toits et de verdure, autour de lui des lointains bleuâtres, dont la vue poétisait son ame et reposait ses yeux, il réalisait ses calculs, il taillait de fines colonnettes, les brisait à leur cime en ondes bouillonnantes, les divisait, courbant les unes sur l'espace et laissant courir les autres en longs filets. Enfin, au sommet d'une tour percée de vingt-quatre fenêtres, il parvint à établir, après un an, un cône circulaire sur lequel devait être assise sa flèche tant rêvée. Alors surtout il admira cet effort rapide et spontané de son intelligence, qui lui avait fait juger, quand apparut à ses yeux pour la première fois l'église de Souvigny, œuvre patiente de cent générations mortes, qu'il manquait là une lumineuse pensée pour résumer en système toutes ces pensées étrangères l'une à l'autre, ou perdues dans la poudre des tombeaux. Il se félicita d'avoir compris avec un tact exquis, prodigieux à la fois de logique et de puissance, la nécessité de terminer cette grande page de l'histoire architectonique, gravée pendant cinq cents ans sur des masses entassées, par une vignette de pierre dessinée merveilleusement, étagée plus merveilleusement encore, dernier mot de l'art, que l'air seul semblerait soutenir ou la main des anges, ou celle des démons, tant elle serait étrange dans sa pose, menue dans ses formes, périlleuse et follement dressée contre le ciel. — Ce lui fut une jouissance bien douce de songer à l'admiration de la postérité ; et il s'animait, lui, Diaire, souvenir volé au silence du cimetière, vivant encore aux yeux des races futures par la plus ingénieuse, la plus hardie, la plus élégamment formulée des conceptions.—Mon Dieu, comme ils s'oublient vite les jours mauvais, quand un rayon du soleil de la Providence vient illuminer la vie ! L'épée nue qui menaçait sa tête, Diaire ne se détournait plus pour la regarder et frémir. Qui jamais eût osé le frapper, lui, l'artiste, le poète triomphant, transfiguré. Il avait bien souffert, bien pleu-

ré : c'est vrai ; mais il possédait la joie du présent, l'oubli du passé, tout ce dont il avait besoin pour satisfaire son esprit, pour contenter son cœur, tout ce qu'il demandait à Dieu dans ses prières, et pour l'avenir, pour l'avenir l'immortalité.....

Tout-à-coup sur ces illusions qu'il aimait à voir s'agiter devant lui, vint tomber l'infortune comme un souffle dévorant.

Le bâtard Alexandre s'était jeté dans la révolte de *la Praguerie*, organisée contre Charles VII par le Dauphin son fils, et les seigneurs de la Trémouille et de Bourbon. Il avait tenté un coup hardi sur Loches, où le jeune prince était renfermé, l'avait enlevé à son gouverneur, et le conduisait à Moulins, escorté de deux mille *écorcheurs* déterminés. Là il lui prit de son déserteur une tendre souvenance; et il le fit réclamer par le sénéchal de son frère, afin qu'il lui fût octroyé bonne et prompte justice *comme à traître, félon et vilain.*

C'était beaucoup quand monseigneur le bâtard de Bourbon ne réclamait que son droit, et certes on s'empressait de le lui rendre pour encourager sa modération, pour honorer son lignage, et surtout parce qu'il avait accoutumé, en tendant humblement sa main gauche, de tenir la droite toujours haute et prête à frapper. Mais il avait en ce moment de rudes affaires à démêler. Charles VII accourait du Poitou en roi vainqueur, en père irrité. Les chefs de l'insurrection fuyaient devant ses hommes d'armes; le Dauphin commençait à trembler et se laissait à peine rassurer par le dévoûment des routiers ses bons amis, qu'il recommandait plus tard avec tant de gratitude aux soins du grand-prévôt Briston. Dans ces circonstances messire de Bourbon prêta l'oreille aux sollicitations du prieur Chollet, qui s'intéressait pour son architecte, et permit que celui-ci achevât sa flèche, avant d'être livré à l'exécuteur de l'hôtel, qui, par une sympathie bien naturelle, devait l'occire avec d'autant plus de délices qu'il l'aurait plus long-temps attendu.

Le malheur, quand il nous poursuit, le fait avec un discernement remarquable. Aux êtres vulgaires il réserve ses tortures de chaque jour qu'il leur jette avec mépris, d'une main négligente. Ceux-ci ne savent ni se révolter, ni blasphèmer ; ils ne connaissent que la résignation qui désarme le monstre parce qu'elle l'ennuie. Mais avec les organisations sensibles et vigoureuses, il devient artiste, je vous assure : pour elles il essaie des combinaisons, il étudie des contrastes, il groupe les circonstances avec infiniment d'habileté; c'est alors qu'elles touchaient au repos, à la gloire, à la fortune qu'il aime surtout à les rendre proscrites, infâmes, honteusement condamnées. Chez Diaire une lutte s'engagea bientôt entre deux passions également indomptables, l'une qu'avait embrassée la volonté de toutes ses forces, qu'avaient nourrie le succès, l'étude, qui lui tenait aux entrailles par mille fibres : l'amour de l'art ; l'autre par laquelle Dieu fait mouvoir le monde, que va chercher dans la poitrine du

coupable la société armée d'inexorables vengeances, comme la dernière corde qui vibre, lorsque l'ivresse du crime a paralysé les autres : l'amour de la vie. Ah ! pauvre Diaire, pitié, pitié pour toi, car d'ici à ce jour détesté où finiront tes peines, que de larmes de sang te tomberont sur le cœur goutte à goutte, que de lourds cauchemars pèseront sur ton sommeil, que de douleurs, de réactions, de déchiremens tu souffriras !...

Toutefois quand il fut certain de l'exécution prochaine de la sentence qui l'avait frappé, l'artiste ne changea point d'allure extérieure; sa figure resta comme auparavant calme et pensive, il mit également à profit les heures favorables au travail que le jour lui laissait. Il eut peur seulement en présence de lui-même, et si son courage fléchissait intérieurement sous le poids de l'infortune, son front impassible et fier sembla toujours la braver. D'ailleurs ce ne fut que peu à peu, en creusant, en creusant sans cesse cette réflexion désespérante : il faut mourir ! qu'il en apprécia toute l'immense et profonde horreur. D'abord il contempla sa destinée avec je ne sais quelle indifférence stupide, comme derrière des voiles et dans un éloignement vague. De ce fond ténébreux sortirent ensuite mille fantômes, agitant leurs crinières échevelées, tendant vers lui leurs ongles crochus, entrechoquant des instrumens de supplice, faisant retentir à ses oreilles de longues plaintes, d'inénarrables gémissemens. Puis chacun d'eux se détachait des autres et venait à son tour lui présenter une de ces tortures ignobles, hideuses dont se compose le supplice d'un pendu. Et quand ces apparitions se groupaient à ses yeux comme un tableau de l'enfer, une voix lui criait au fond de l'ame, que son travail en hâtait incessamment la réalisation sanglante, qu'à chacune des sculptures qu'il achevait, après les avoir caressées avec tant d'amour, une de ses années se détachait des autres et s'engloutissait dans l'éternité. Alors le saisissaient de fréquens spasmes de défaillance. Le ciseau lui tombait des mains; il maudissait son siècle, sa naissance, son génie; il cherchait à se susciter des obstacles, pour gagner un jour, un seul jour de cette vie qu'il jugeait autrefois si méprisable, qu'il embrassait maintenant avec tant d'énergie. Bientôt il rejetait cette lâche terreur, et prenant à deux mains ces heures comptées, qu'elle voulait épargner, couver comme un avare son or, d'un seul coup il les distribuait par milliers aux êtres indifférens ou stupides, qui l'obsédaient pour avoir du travail et du pain. Car sa destinée avait ceci d'affreux qu'il ne s'immolait pas librement, mais qu'une multitude de bras le poussaient, le poussaient toujours, malgré ses cris et son désespoir vers l'abîme ouvert sous ses pas. On pouvait lire, il y a cent ans, sur la flèche, à présent détruite, de l'église de Souvigny, l'histoire de ses souffrances qu'y avait, pour ainsi dire, tracée son ciseau. Car sur la rampe de pierre enrichie de figures, qui se contournaient avec tant de grace de sa base à son sommet, c'était merveille de voir comme l'imagination de Diaire, préoccupée d'idées

lugubres, avait jeté d'abord avec profusion les démons caracollant dans les flammes, se penchant, grimaçant, hurlant sur l'espace, enlaçant leurs membres de squelettes dans de grotesques embrassemens. Plus haut on trouvait des fleurs, des fruits, de naïfs paysages en relief ; c'était le dernier adieu de l'artiste à ce monde qu'il lui dolait tant de quitter, où Dieu fait pénétrer le plaisir par tous nos sens, pour élever notre ame et la ravir à lui. A la dernière cime de l'édifice enfin, il n'y avait plus que de chastes figures d'anges, dont le sourire fortifiait, dont l'attitude disait de consolantes promesses : en ce moment sans doute l'infortuné avait confessé ses fautes et obtenu, par ses prières, la patience et la résignation.

III.

C'était un jour de fête. Il y avait du bleu au ciel, des rayons de soleil par torrens : toute la population de la ville, bourdonnante et barriolée, se pressait dans les rues, la tête tournée vers l'aiguille du clocher qui, débarrassée de ses échafauds, apparaissait dans son magique ensemble, toute svelte, tout éclatante de fraîcheur et de beauté. Bientôt parut, au milieu des airs, un homme chargé d'une lourde croix de fer, Diaire, véritable Christ, vainqueur et victime, allait planter l'instrument de son supplice au sommet de son brillant trophée. La croix dressée aux acclamations générales, l'artiste promena de sombres regards sur tout ce peuple accouru pour voir son triomphe, et qui demain se rassemblerait pour voir son supplice avec le même empressement ; et un affreux désir lui traversa l'ame comme un frisson, celui de se précipiter du haut en bas de l'église, de lancer son pauvre cadavre sur ces constructions abruptes, parmi ces tours aiguës et pressées, et de le faire tomber sur la dalle inanimée, pantelant. Mais la religion lui vint en aide contre cette tentation dangereuse : il se hâta de descendre ; les religieux chantaient l'office ; il se rendit au chœur, se jeta aux pieds de dom Chollet et lui dit en versant des larmes :

— Mon père, tout est fini...

— Vivez, mon fils, lui répondit le prieur en lui présentant une longue pancarte revêtue des sceaux du roi. Notre seigneur et maître Charles VII, le victorieux, a cassé votre sentence et vous déclare innocent.

Le sculpteur tomba sans mouvement sur la dalle du parvis.

Un an plus tard, il s'alignait le long des stalles du couvent, en habit de moine. Ainsi, il put jouir long-temps dans la paix et la solitude, et des frères auxquels il devait la vie, et du clocher qu'il avait si délicieusement ouvré.

FÉLIX DERIÉGE.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

13 juin.

Nous avons remarqué aux dernières courses de chevaux qui ont eu lieu à Versailles, plusieurs robes en taffetas chiné et en crêpe *mazagran*, de couleurs claires ; une, entre autres, bleue et blanche, était garnie de deux volans bordés de petites franges ; le corsage plat, en pointe, avait trois rangs de boutons ; les manches étaient longues, forme *amadis ;* une autre en taffetas rayé groseille et vert avec trois biais ; les manches courtes et tout-à-fait plates, le corsage drapé. Nous avons vu aussi sur des robes foncées de charmans canezous, traversés de petites ganses devant et derrière. Les épaulières étaient fendues dans le milieu et garnies tout autour d'une petite dentelle ; la taille très longue, une cordelière, de couleur semblable à la robe, venait marquer la taille. Beaucoup de robes légères avaient un seul grand volant festonné. Il est inutile d'ajouter que toutes ces robes étaient soutenues par les sous-jupes Oudinot-Lutel. Quelques redingotes élégantes en taffetas se garnissent tout autour d'une chicorée ; on en voit d'autres ornées de boutons ou de brandebourgs du haut en bas ; Mme Debaisieux en a fait ainsi de charmantes cette semaine.

On voit beaucoup de ces écharpes dites *valentine*, dont le modèle appartient à Mlle Lenormand qui a fait la première pour Mme la duchesse Valentine de Dino qui leur a donné son nom. Les glands qui les ornent, la richesse de leurs longues franges et de leurs broderies en font une parure des plus élégantes. On en rencontre cependant toujours une grande quantité de moirées pour toilette, il s'en fait en dentelles magnifiques. Comme les modes ne changent pas toutes les semaines, nous ne pouvons souvent qu'indiquer les légères variations qu'elles subissent, ou constater le succès continu de quelques unes ; ainsi nous dirons que les capotes de paille d'Italie et les chapeaux *paillassons* de Thibault sont toujours très bien portés.

Mme Dasse nous a montré cette semaine le plus joli choix de chapeaux qu'il soit possible de voir ; quelques uns, en paille de riz, étaient ornés de marabouts ombrés ; d'autres, en crêpe ou en étoffe à petite passe, étaient garnis, soit de guirlandes mêlées de mousse, soit de grappes de petites fleurs tombant en clochette sur le côté. Nous ne saurions vraiment trop louer le bon goût de ses modes. Elle sait varier à l'infini tous les ornemens, et cela avec un tact si

recherché, que chacune de ses nouvelles créations semble plus belle et plus parfaite.

C'est à qui vante le mérite des corsets de Josselin ; ils prennent la taille avec une rare perfection ; c'est à croire que l'on n'est point lacé.

J'ai rencontré avant-hier Mme T... ; elle portait un charmant chapeau de paille de riz, orné d'un bouquet de violettes de Parme sur le côté ; la forme était entourée d'une de ces jolies écharpes écossaises dont nous parlions l'autre jour ; cette écharpe était posée avec une grace parfaite. Mme de T... m'a dit l'avoir achetée chez Mlle Laure Farcoz.

On porte de larges ceintures écossaises en biais nouées sur le côté ; elles sont d'un fort bon effet. — Rien de changé pour les cols, ils sont petits, plats et descendent toujours jusque près de la ceinture en suivant l'échancrure de la robe.

Quelques femmes attachaient leurs châles sur leurs épaules avec d'énormes épingles en or; cette mode est aujourd'hui du plus mauvais goût et rejetée par la haute fashion. A propos de châles, ceux de M. Rosset obtiennent une faveur toujours croissante ; leurs tissus sont magnifiques et les dessins d'une grande beauté; M. Rosset possède en ce genre un des plus riches assortimens de Paris. — Quelques châles en filet voudraient prendre place parmi les modes nouvelles, mais nous leur prédisons mauvaise chance. Outre qu'ils n'ont rien de joli, ils ne drapent pas du tout sur les épaules.

Quelques mots pour le négligé, car on sait bien qu'un négligé de bon goût ne manque pas d'attraits et que pour bien des femmes il est aussi avantageux que les plus brillantes toilettes. Signalons donc ces charmans peignoirs blancs garnis de valenciennes, ou bien encore ceux en batiste de couleur claire, telles que paille, bleu, rose ou lilas, et garnis tout autour de deux petits rangs tuyautés et festonnés en couleur tranchante, blanc sur bleu par exemple. Ils sont pleins de coquetterie et de fraîcheur. Mettez avec cela un de ces jolis bonnets d'organdis orné de dentelle et de rubans gracieusement chiffonnés, et vous aurez une véritable toilette du matin.

Au moment où chacun fait ses provisions de campagne, personne n'oublie ni les parfumeries, ni les lotions de Guerlain qui possède une infinité de petits secrets indispensables ; allez à lui, vous qui craignez de brûler votre beau teint si blanc au soleil des champs, et il vous dira le moyen de revenir à nous fraîches et roses !

Que dirai-je maintenant des éventails de M. Clamorgam? On sait qu'il est le fournisseur en titre du grand et beau monde ; rien de plus précieux et de plus coquet que ses éventails ! Ils ont tant de grace et d'élégance, qu'on croirait vraiment que le vent qu'ils nous apportent est plus frais et plus parfumé.

Nous avons vu dans quelques magasins de charmans tissus pour robes qui

sont d'un très bon effet; la balzorine unie qui est légère, souple et soyeuse à la fois, et celle brochée à jour; nous citerons encore des gros de Naples rayés ou chinés, des foulards, les éoliennes façonnées ; bien certainement les robes de ce genre auront un cachet de bon goût et d'élégance tout particulier. D'ailleurs elles s'accommodent parfaitement avec la température de ces jours derniers.

Nous regardons la chaussure comme une partie si essentielle de la toilette, que nous croyons nécessaire d'en dire deux mots. On porte de préférence des brodequins gris ou noirs ; les guêtres bien faites sont assez en faveur pour le négligé; en toilette il faut le soulier de satin noir.

Comme on sait que c'est bien davantage l'appas du plaisir que des raisons de santé qui font courir avec tant d'empressement, soit aux eaux, soit aux bains de mer, on ne s'étonnera pas de voir emporter à nos jolies voyageuses de fraîches robes d'organdis légères et diaphanes qui serviront à leurs soirées dansantes. Nous en avons vu hier chez Mme de V... deux délicieuses que l'on emballait avec les mille autres objets de fantaisie. L'une de ces robes avait pour garniture cinq bouillons dans lesquels passaient des rubans ; les manches courtes étaient formées de deux bouillons et le corsage à coulisses ; elle devait y poser une berthe d'Angleterre. — On sait que les dentelles reviennent plus que jamais en vogue, jupons, robes, peignoirs, tout se garnit aujourd'hui en dentelles ; il faut dire que rien n'est plus riche et ne sied davantage. C'est à la maison Violard, rue de Choiseul, que nous devons cette heureuse renaissance d'un luxe jadis porté si loin et qui semble aujourd'hui devoir prendre un nouvel essor.

Mme JULIETTE LORMEAU.

LE PIANISTE.

L'Encyclopédie venait de mourir, Louis XV l'avait suivi dans la tombe ; l'état social déjà ému à sa surface laissait pressentir les secousses qui allaient bouleverser le monde, et la foule qui dansait insoucieuse au bord d'un abîme s'arrêta un instant au milieu du courant rapide qui l'entraînait vers l'émancipation du tiers : on était à la veille d'une révolution, et un instrument nouveau venait de naître ; elle remit le drame au lendemain et demanda le nom

de l'instrument. Une voix répondit : — C'est le *piano-forte*. — Une autre répliqua : — C'est le *forte-piano*. — Une troisième dit c'est le *forte*. — Vous vous trompez tous, cria une dernière, c'est le *piano*.

Ainsi on commença par ne point s'entendre sur le nom de cet intrus, il en fut de même de son origine. Les uns assurèrent que son extrait de baptême portait la date de 1758, à moins que ce ne fût celle de 1772 ou peut-être celle de 1778 ; les autres le firent venir d'Augsbourg, de Londres ou de Ratisbonne ; le grand nombre ne s'inquiéta pas de l'année précise de sa naissance ni du lieu de son berceau, et la France accepta un instrument auquel la duchesse de Villeroi donnait des lettres de noblesse en métamorphosant son hôtel en fabrique.

Toutefois, il n'était point réservé au dix-huitième siècle de voir fleurir le piano. Il avait semé pour nous, ce bon siècle, pour nous ingrats ! qui récoltons à pleines mains ses épis et ses fruits mûrs, et qui ne lui en témoignons notre gratitude que par l'oubli. Il n'en est pas moins évident que le clavecin qui avait traversé les fêtes dorées de la régence, que l'épinette et la viole d'amour qui s'étaient assises sur les genoux des plus ravissantes duchesses de Louis XIII et de Louis XIV, ne se résignèrent pas sans douleur à subir l'exil des salons et des boudoirs où depuis tant de générations leur règne se perpétuait avec délices. La lutte fut acharnée, l'agonie fut longue, le clavecin et le piano se disputèrent pied à pied la mode et les préférences, tandis que dans l'ordre politique la royauté et le parlement se livraient un duel à mort sous les ministères successivement trembleurs de Calonne, Loménie-Brienne et Necker. Sur ce double champ de bataille la victoire resta aux idées nouvelles, le tiers état et le piano eurent le dessus, et le peuple, pour lequel les institutions et les choses, les lois et les instrumens de musique durent toujours trop, si peu qu'ils durent, cria bravo ! — Ce fut de cette manière qu'une génération dit brusquement adieu à l'autre, que les parlemens et les vieilles traditions musicales, les romances de Gossec et les titres de justice s'effacèrent du sol, et que sous la hache révolutionnaire du 10 août le dernier clavecin, le clavecin de cette si adorable, si belle et si malheureuse Marie-Antoinette rendit l'ame aux Tuileries.

Le piano est donc essentiellement notre œuvre, quoique nous ne puissions revendiquer l'honneur de sa découverte ; c'est sur les cendres du clavecin et du pharaon, au milieu des modes usées de nos aïeules, de leurs pufs, de leurs mouches, de leurs paniers, de leurs robes à queues et de leurs carlins, qu'il est venu triomphalement prendre sa place. On se rappelle qu'il y eut une époque en France où le costume et parfois aussi l'instrument étaient distinctifs d'une classe ; aujourd'hui l'habit est le seul gage de notre égalité conquise, et le piano, désormais accessible aux grandes comme aux petites fortunes, a opéré dans notre état social un déclassement qui équivaut à un pêle-mêle. Le piano

peut être considéré comme l'avénement de la démocratie en musique, démocratie qui date déjà, car au temps où florissait M. Casimir Bonjour, il avait fait invasion jusque chez les merciers de la rue Saint-Denis :

Et l'on voit un piano dans l'arrière-boutique.

J'ai dit l'histoire du piano ; il y en a une autre bien plus accidentée : l'histoire du pianiste, qu'on ne saurait, sans barbarie ni lacune, séparer de sa sœur aînée. — La société française, si bigarrée sur son enveloppe de types de toutes les couleurs, en compte dans le nombre qui sont inhérens à certaines époques, qui vivent et meurent avec elles, qui font leur temps, agitent le monde, troublent son eau et disparaissent sans laisser après eux de trace. Le grognard, par exemple, appartient à l'Empire : en deçà et au-delà c'est une fiction, et personne, que je sache, ne conteste au grognard son individualité parfaite. Il y a d'autres types qui, d'un siècle à un autre, quelquefois même seulement d'une période à une autre période, ne périssent pas, mais se transforment par suite de l'obligation où ils se trouvent de subir le flux des mœurs. Ainsi l'avoué n'est qu'une modification du procureur au Châtelet ; mais quelle différence entre le procureur et l'avoué ! Le notaire n'est que la suite du tabellion ; mais combien le tabellion était plus divertissant ! Le député n'est plus le conventionnel ; vous savez pourquoi. J'affirmerais donc volontiers que le pianiste fera son temps comme le grognard, et j'incline d'autant plus vers cette opinion que, de même que le grognard, le pianiste est une de ces mille émanations de l'Empire que ne cessent de ressusciter pour notre distraction et notre bien-être, prétendent-ils, les croque-morts de la politique et de la littérature ! Qui nous sauvera, mon Dieu ! des histoires intimes et des idées plus ou moins napoléoniennes ?

Quoi qu'il en soit, lorsque le piano éprouvait encore quelques obstacles à descendre dans les couches inférieures de l'ordre social, lorsqu'on avait la simplicité de croire qu'il fallait dix années d'études pour s'en servir d'une façon à peu près bourgeoise, tout comme au temps de Louis XIV, où on devait travailler sept ou huit ans pour exécuter sur le clavecin de simples batteries d'accompagnement, il y eut çà et là quelques maîtres qui, considérant le piano du point de vue de la foule, c'est-à-dire comme une excentricité, se tordirent les doigts et les poignets dans des tours de force qui n'avaient rien de commun avec la mélodie. La Restauration, qui fut un temps d'arrêt et de calme, signala la seconde phase du piano. On s'y habitua davantage, on s'en effraya moins ; les maîtres devinrent plus communs, les instrumens se fabriquèrent à meilleur marché, les leçons furent moins coûteuses. Ce fut l'âge d'or des *sonates*. La révolution de Juillet a poussé le piano aux plus extrêmes limites de la perfection et de l'art ; elle lui a donné toutes les pédales, toutes les cordes et toutes

les octaves dont il pouvait avoir envie ; elle lui a fait dire son dernier mot, et ce dernier mot a été un gémissement sourd et comme un râle de mort.

Le piano s'en va.

Arrêtons le pianiste au passage ; hâtons-nous de prendre l'empreinte de ses traits, avant que l'ostracisme ne l'atteigne, et considérons-le dans tous ses jours, dans toutes ses poses, dans ses innombrables travestissemens, depuis le coureur de cachets qui loge dans une mansarde jusqu'à l'artiste illustre qui n'a de domicile nulle part, mais dont on sait le nom à Londres et à Pétersbourg, à Rome et à Venise, à Milan et à Florence, à Aix-la-Chapelle et à Baden-Baden, partout, en un mot, où il lui plaît de faire relayer sa chaise de poste et sa fortune. — Suivez avec moi, s'il vous plaît, cette existence de pianiste en plusieurs personnes, aussi bien le pianiste de la province que celui de la capitale, le compositeur célèbre que l'accompagnateur ignoré, existence qui va toujours en montant comme la vie dramatique où tout s'enchaîne et se symbolise, depuis le comparse jusqu'au premier sujet.

Vous verrez d'abord à l'entrée de cette galerie un je ne sais quoi qui n'a pas de nom, qui se traîne et qui tremble, qui donne une leçon comme on reçoit une aumône et auquel véritablement on imagine faire l'aumône en payant un salaire modique. — Un peu plus haut, voici le pianiste attitré de deux ou trois pensions. Il a une certaine petite morgue, donne des cachets et des cartes imprimées, traite la musique en véritable commerce, et chaque soir faisant la balance de son travail, calcule à un franc près la recette du jour. C'est le pianiste de la petite propriété, parlant très peu, ne restant chez vous que juste le temps de sa leçon et ayant toujours un certificat de moralité dans sa poche. Il n'est pas rare qu'au lieu d'être un homme, ce pianiste soit une femme. La pianiste, si elle est hors d'âge, enseigne en même temps les règles de la grammaire et de l'orthographe ; le culte de la langue française la console de sa jeunesse perdue. — Nous voilà au pianiste comme il faut, à celui que se disputent les familles qui ne veulent ou ne peuvent pas payer un artiste. Le pianiste comme il faut a de très bonnes manières, et à l'entendre, des fortunes analogues. Il est toujours vêtu avec une symétrie extrême, ce qui ne veut pas dire qu'il s'habille avec goût. Il en est resté à Garat, moins sa grace et son esprit. A l'entendre, il est intimement lié avec tous les grands compositeurs et va à l'Opéra et aux Bouffes quand il veut. Abstraction faite du rayonnement que répandent autour de sa personne ces mensonges faits en vue de l'art, le pianiste comme il faut possède une foule de petits talens qui l'aident à se produire : il parle chiffons et au besoin perd cinquante francs à la bouillotte. Improvisez-vous un bal, il consentira par grace à jouer quelques contredanses et quelques walses, et c'est à qui le remerciera, à qui vantera son talent, ce qui le flatte ; à qui l'invitera à dîner, ce qui lui plaît davantage. Il serait embarrassé de dire

comment il a conquis, non pas sa réputation, mais sa clientelle ; elle lui est venue en se promenant aux Tuileries, en flânant sur les boulevarts ; que vous dirai-je ? sans qu'il s'en doute. Il a fait l'éducation musicale de la mère, il commence maintenant celle de la fille, et il a toujours trente-cinq ans et le même nœud de cravate. Il est un peu le commensal et l'ami de toutes les maisons où il y a un piano. Les mamans se le recommandent entre elles comme leur médecin ou leur marchande de modes. Les papas sont au mieux avec lui, le traitent de *mon cher*, lui trouvent un esprit de vaudevilliste et ordinairement prennent l'adresse de son tailleur pour se faire habiller à son image. — Parlons encore des pianistes de concerts qui font une énorme consommation de moustaches, de gants jaunes. Leur talent consiste à accompagner une romance et à reconduire la *diva* à sa place. — Ce sont les rapins du piano. — Et tous ces gens-là, indistinctement, hommes ou femmes, sont les commis-voyageurs, les courtiers marrons, les maquignons des facteurs. Chaque piano qu'ils placent leur rapporte cinquante francs.

Reste la classe des artistes de renom et de cœur, qui donnent peu de leçons parce qu'ils les font payer trop cher, qu'ils sont trop paresseux, ou qu'occupés de choses plus graves, ils n'en ont pas le loisir.

Il y a le pianiste-marchand.

Celui-là, comme presque tous les autres, a commencé à travailler pour vivre, ensuite il a pensé à la gloire, puis quand la gloire eut effleuré son front de ses ailes d'or et que le néant lui en a été connu, il s'est lancé dans la sphère des inventions et du négoce ; il a été boutiquier d'une main et pianiste de l'autre ; maestro de celle-ci, charpentier ou maçon de celle-là. Des billets de banque dans la tête et une gamme dans le cœur. Au fur et à mesure que l'art s'est rapetissé pour lui, la vie réelle s'est agrandie, afin de le consoler par ses avantages mathématiques de toutes les saintes illusions qu'il perdait.

Il y a le pianiste-écrivain.

Une époque fut où il improvisait aux frénétiques applaudissemens de la foule, où il se penchait échevelé sur les touches d'ivoire, comme la pythonisse sur son trépied lyrique. Chaque chose a son temps, et à Paris qui, pour les futilités, est une ville admirablement méthodique, chaque semaine a sa mode ; celle des improvisations, des cheveux incultes et des attaques de nerfs passa comme les autres, et le pianiste, soit qu'il ne voulût plus être le second dans Rome, soit que son imagination se fût réveillée un matin dans les nimbes du génie, se mit à barbouiller du papier. On pensa qu'il groupait des notes, qu'un chef-d'œuvre allait apparaître à l'étalage des marchands de musique. Fi donc ! c'étaient des lettres sur le Pont des Soupirs et le Lido. — Ainsi, à de longs intervalles, des phénomènes se sont produits pour nous rappeler l'imperfection et les éternelles anomalies de notre nature ; ainsi, à toutes ses divines

fresques du Vatican et des Loges, Raphaël préférait un mauvais air de violon, joué par lui, et bien souvent Girodet abandonna sa palette pour la plume d'oie ; bien souvent il dédaigna ses toiles pour les *Mémoires* que vous savez. Je ne parle pas de Louis XIV qui jouait la comédie, ni de Louis XVIII qui faisait des bouquets à Chloris.

Il y a enfin le pianiste-Don Juan.

Que voulez-vous, la vogue est aux pianistes ; sous le règne de nos grand'-mères elle était aux comédiens. Depuis quelques années, la tribu financière ou blasonnée en fait une consommation homérique. Rappelez-vous ce jeune homme, inexpérimenté et grêle qui s'est trouvé, un soir que les touches inspirées vibraient sous ses doigts, fasciné par une femme de quarante ans. Pauvre artiste ! Et le voilà sans merci ni trêve qui abandonne son clavier et fait l'amour ; le voilà qui oublie sa gloire et l'instrument ; qui tourne le dos à tant de bonheur, à tant d'avenir, à tant de rêves délicieusement commencés, pour se réveiller dans une réalité désolante que sa jeune imagination rafraîchit et couronne de fleurs. Communément ce pianiste ne s'arrache aux baisers de sa dévorante maîtresse que pour aller mourir d'éthisie à Montpellier ou à Nice.

Cependant le piano que devient-il au milieu de ce délaissement absolu où le laissent ses demi-dieux ? Lorsqu'il commença à fleurir, il devait, disait-on, tenir lieu de tout. Sans sortir de chez soi, chacun allait être à même de se procurer la distraction d'une ouverture à grand orchestre. Espoir déçu à la suite de tant d'autres ! L'avenir, tout puissant maître des choses, enseigna ce qu'il fallait rabattre de cet horoscope et apprit encore qu'en raison inverse de presque tous les autres instrumens, l'âge tuait le piano ; la durée de sa vie moyenne fut calculée à dix ans, et les facteurs qui n'y omettent jamais leur nom, se gardèrent bien d'y inscrire une date. Quel déboire ce fut pour ces familles honnêtes, qui dans le principe, avaient considéré le piano comme un meuble inamovible et héréditaire, qu'on se transmettrait de père en fils avec les quatre murs de la maison ! Pour lutter contre le discrédit qui ne cessait de gagner de proche en proche, on eut recours à des formes nouvelles : il y eut les pianos carrés, puis les pianos droits, puis enfin, et nous y sommes, les pianos à queue, en d'autres termes, de monstrueuses machines d'acajou ou de palissandre qui ont envahi nos salons de quinze pieds cubes, de disgracieux trapèzes qui nous laissent tout au plus un petit coin vers la cheminée et à peine de quoi nous étendre aux alentours du divan. — Dans un salon bourgeois le piano étourdit, dans un concert on l'entend à peine, au théâtre il est impossible d'en surprendre une note. On se demande après cela, comment il y a encore des facteurs au monde. Nous devons à une trentaine d'années d'expérience la conquête de cette vérité, que l'étude et l'entretien du piano sont deux choses également onéreuses et que ne compensent en aucune manière les résultats qu'il procure.

Ces abus suffiraient à sa déconsidération, personne n'en doute, si l'engouement dont il est l'objet dans la classe des petits propriétaires et des concierges lui laissait quelque chose à perdre. Ne vous étonnez donc plus que les pianistes instruits avant nous tous de la chute de leur idole, se fassent commis-voyageurs, don Juan, pique assiettes ou écrivains publics.—Au surplus, le pianiste pris dans sa plus haute acception, est doué de quelques vertus pittoresquement mitigées par une foule de défauts ou de ridicules; il a toutes les ambitions et tous les petits travers de ses voisins de la littérature, de la politique ou des arts; il est ce que vous et moi, ce que tous nous sommes sans en convenir : vantard, intéressé, jaloux, prodigue, amoureux, ennuyé, égoïste, superbe dans la bonne fortune, rampant dès que le vent souffle, alliant tous les contraires et s'inquiétant peu d'être en contradiction avec lui-même pourvu qu'il soit d'accord avec les autres. L'art, à ses yeux, descendant de ses hauteurs splendides et éteignant son auréole, se réduit de jour en jour à son expression la plus prosaïque : l'art c'est le métier. Il considère le piano comme un des mille rayons qui convergent au centre immense de la fortune, comme une des innombrables routes ouvertes à l'industrie ou à l'intrigue, au savoir faire ou au talent pour parvenir à la considération qui dispense les honneurs, les bonnes places et les gros revenus. G. GUÉNOT-LECOINTE.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Éloge de Madame de Sévigné, par Madame Tastu.

Le sujet mis au concours pour le grand prix d'éloquence était l'éloge de Mme de Sévigné : l'Académie a voulu raviver le souvenir de cette intéressante illustration du dix-septième siècle et lui faire dresser une statue par les artistes modernes. Dès qu'on a appris que Mme Tastu concourait pour cette œuvre, on a su qu'elle remporterait le prix. Il y avait entre la femme qui florissait au grand siècle et celle qui habite dans le nôtre des points de rapport décisifs, faisant que Mme Tastu devait comprendre Mme de Sévigné autant avec le cœur qu'avec l'esprit. On trouve en toutes deux l'alliance de la raison et de la sensibilité, une moralité douce et sans faste, la constance à honorer le foyer domestique, à rester paisibles et pures au milieu des exemples contraires, surtout l'amour maternel porté à sa plus haute puissance et devenant le principal mobile de la vie, la vie entière. —Ce qu'il y a de plus remarquable dans Mme de Sévigné est cette heureuse intelligence, cette rectitude d'appréciation qui la portait à voir philosophiquement les faits et gestes du monde où elle vivait, et cette tendresse de mère, exclusive, dominatrice, qui la forçait à rapporter toutes ses pensées à un seul intérêt, aux conseils, aux douces leçons qu'elle donnait à sa fille, à l'agrément des longs entretiens épistolaires qu'elles

avaient ensemble. C'est aussi la partie que Mme Tastu a le mieux sentie. Dans ce discours, son esprit et sa forme s'étaient tellement empreints du caractère qu'elle reproduisait que, bien souvent, à la lecture, avec l'heureux emploi qu'elle fait des citations, on avait peine à distinguer ce qui appartient à sa plume ou à celle des *Lettres à Mme de Grignan*. Elle connaît si profondément l'époque où elle s'était placée, qu'on croyait voir renaître autour de son principal personnage tout le fond du tableau, « toute cette belle société qu'on choisirait entre toutes, » dit-elle, si l'on décidait du lieu et du temps où l'on doit passer la vie. »

En assistant à cette intéressante séance, en entendant l'éloge d'une femme poète et philosophe dans la bouche d'une femme partagée à un plus haut point des mêmes dons, j'étais bercé par l'idée d'une douce et mystérieuse union entre les êtres des différens âges, de sympathies et de liens fraternels entre les générations successives. En ce moment, je croyais voir une femme du monde à venir, à cette même place, au milieu d'une assemblée pareille, faisant à son tour le portrait de la femme poète de nos jours ; retrouvant aussi, par sa mémoire et par son cœur, les traits distinctifs du caractère, découvrant tous les charmes d'une belle ame pas les sources semblables qui seront en elle. J'ornais cette femme de toute la beauté idéale, de toute la fraîcheur de création attachées aux objets que nous ne voyons que des yeux de l'ame, et il y avait une douceur infinie à contempler cette charmante vision de l'avenir.

Dans cette même séance, l'Académie a décerné une médaille du prix de 1,500 fr. à Mlle Louise Crombach pour son ouvrage du *Jeune Libéré*. L'auteur de ce livre d'éducation, infiniment estimé, est une jeune fille du peuple, et du peuple indigent qui, au milieu des lourdes occupations de la journée et des soucis du lendemain, modulait intérieurement de jeunes poésies, chantait dans sa pensée pour se distraire en tirant l'aiguille. Maintenant l'étude a perfectionné les inspirations natives et lui a donné un instrument pour les rendre sensibles ; elle fait de touchantes poésies, de remarquables ouvrages pour la jeunesse ; mais dans toutes ses productions, elle rappelle les sentimens, les pensées, les intérêts de la vie ouvrière. Ce sont les fruits de son champ qu'elle apporte à la ville. Le grand monde littéraire a reçu, avec plaisir dans son sein, la jeune émancipée. Il semble qu'en la regardant, on ait des idées plus justes et plus nobles sur cette classe de pauvres jeunes filles dont elle est sortie : il semble que sa vue fasse dire : « Là aussi il y a, bien cachées sous la misère, des pensées et de la poésie ; comme un filet d'eau qui s'échappe en courant, annonce qu'il y a là une source.

CLÉMENCE ROBERT.

(1) M. Raymond Brucker devait rendre compte de cette intéressante solennité dans *la Sylphide*. Voici quelques passages d'une lettre qu'il nous adresse, et qui honore autant celui qui l'a écrite que celle dont il fait l'éloge :

« Mlle Clémence Robert m'a désarmé très affectueusement hier du droit de parler dans votre journal de la séance de l'Institut et vous devez avoir reçu sa copie. — Je prendrai ma revanche pour autre chose, et je vous prie de ne pas m'en vouloir. — Vous mettrez l'article de Mlle Clémence Robert et vous ferez bien, car elle est plus habile que moi, et je l'aime beaucoup pour son excellent caractère comme pour son esprit. RAYMOND BRUCKER. »

Opéra-Comique.

ZANETTA, ou JOUER AVEC LE FEU, opéra en trois actes par MM. SCRIBE et DE SAINT-GEORGES, musique de M. AUBER.

S'il prenait à l'un de nous la fantaisie de composer un opéra-comique et si, entre les cinquante mauvaises idées qui viendraient d'abord, celle-ci se présentait : unjeune homme aime une grande dame ; pour donner le change au monde qui les regarde, le jeune homme feint d'aimer une jardinière, et à force de faire semblant, il en devient éperdûment amoureux et l'épouse ; — si cette idée, je le répète, s'offrait à l'un de nous qui n'avons jamais taillé d'opéra-comique, il la rejetterait en haussant les épaules, comme une bêtise, et ensuite comme une vieillerie. Et, si en supposant toujours que le malheureux écrivain eût passé outre, qu'il eût aligné à loisir les moellons de sa poésie et gâché, sans scrupule, le mortier de son dialogue ; en admettant qu'il eût inventé une action où tout aurait été invraisemblable, commun, trivial, et, où il y aurait eu quelques centaines de vers de la force du suivant :

Adieu donc, bonne nuit !

Ce malheureux n'aurait certes pas rencontré un compositeur assez peu littérairement organisé pour brocher ses noires et ces doubles croches sur une pareille guenille ; ou tout au moins le premier comité de lecture venu en aurait fait justice. Soyez bien convaincu, en effet, que cela naurait pas manqué d'arriver si vous ou moi nous avions présenté cette lourde billevesée qu'on nomme *Zanetta*.

Mais M. Scribe et M. de Saint-Georges ont le privilége de dire tout ce qu'ils veulent et ils en abusent à leur aise.— La donnée de *Zanetta* est la chose la plus vide, la plus simple d'esprit que je sache, et j'essayerais en vain de dire tout ce qu'il y a là dedans de stupide, d'oiseux et de prétentieusement bouffon. C'est un roi qui ressemble à un polichinelle ou plutôt à un valet de bonne maison ; sa sœur, une haute princesse, qui, avant de devenir impératrice d'Allemagne, prouve à tout le monde qu'elle ne sait pas vivre et commet les plus sottes imprudences ; son favori, un de ces hommes à bonnes fortunes qu'on est toujours à la veille de prendre pour des commis-voyageurs ou des pantins ; une jardinière dont la famille a trois et quatre fois sauvé la vie à tout le monde (il n'y a pas d'opéra-comique de M. de Saint-Georges où l'on ne *sauve la vie* à quelqu'un), et enfin, un médecin allemand, un Figaro imbécile et mariée pour le plus grand bonheur du roi à la cour duquel il vient faire de la politique, de la matrimoniomanie et de l'empirisme. Tous ces personnages qui n'ont pas le sens commun quand ils ne sont point inutiles, vont et viennent, sans aucun but, ni raison, dans les appartemens du roi, comme dans une auberge. Il est bien possible que M. Scribe ait inventé le premier titre de *Zanetta*, mais le second, *ou jouer avec le feu*, si digne des contes de Perrault, si ingénieux ; est, je n'en doute pas, une découverte de M. de Saint-Georges, le Christophe Colomb de la passion désintéressée et pure. l'Americo Vespucci de l'amour sentimental et des vers à deux sous le tas.

Je ne crois guère à l'influence du poème sur la musique ; *Guillaume Tell* est là pour nous prouver que le plus mauvais livret ne saurait empêcher la plus admirable partition. Cependant il faut bien dire que M. Auber ne s'est pas tenu dans *Zanetta* à la hauteur du *Domino Noir* et de *l'Ambassadrice*. L'ouverture est gra-

cieuse et sautillante ; elle renferme un peu d'idée et beaucoup de facture. Le chœur d'introduction se dessine avec largeur, ainsi que la marche finale qui est belle mais qui, peut-être, arrive trop tard. A cela d'ailleurs se borne l'emploi qu'a fait M. Auber des masses chantantes dans sa nouvelle partition. Le rôle de Couderc est presque effacé de même que celui de Mocker ; le morceau capital de l'un et de l'autre est le duo qui ouvre le second acte. En dépit de la taciturnité allemande, Grignon parle beaucoup. — *Zanetta*, comme l'*Ambassadrice* et le *Domino Noir*, est donc un opéra composé essentiellement pour des femmes. Mme Damoreau et Mlle Rossi en font presque tous les frais. Mlle Rossi a chanté certaines parties de ses deux grands airs avec une extrême délicatesse et une souplesse de gosier rare ; au dernier acte surtout, sa voix semble prendre plus d'expression et de timbre. Mme Damoreau est toujours le professeur habile que nous connaissons ; mais nous sommes-nous trompé? Il nous a paru que sa voix perdait de son mordant, de son ampleur ; chez elle l'art brille plus que jamais, mais parfois on serait tenté de croire que la nature fait défaut et que l'épuisement arrive. M. Auber a brodé pour Zanetta la jardinière, les mêmes légères fioritures que pour Angèle et pour l'Espagnole du *Domino*.—Quoi qu'il en soit, il est indispensable d'entendre plusieurs fois *Zanetta* pour faire avec une impartialité stricte la part des défauts et des qualités. Et après tout, ces dernières l'emportent, puisque la magnifique salle de l'Opéra-Comique est pleine tous les soirs. ***.

Le succès de Marié continue et même grandit à l'Opéra. Il semblerait, après le second début de ce chanteur dans *Guillaume Tell*, que Duprez va enfin avoir une doublure digne de lui. — Mlle Anaïs Bazin, cette jeune cantatrice que nous avons eu beaucoup de plaisir à entendre cet hiver dans les concerts et dans les salons, va donner jeudi prochain, à l'Ecole des sciences appliquées de M. Hippeau, rue de Laval, un concert qui promet d'être fort brillant.

Théodore Hauman obtient à Londres le plus grand succès. Il s'est fait dernièrement entendre dans un concert à la Société d'Harmonie, et voici en quels termes le *Morning-Post* du 2 juin rend compte de cette solennité musicale et parle de l'artiste qui en a fait tous les frais :

« Depuis Paganini, Hauman est le violoniste qui nous a fait éprouver le plus » de plaisir, sans même en excepter Ole-Bull. L'exécution de Théodore Hau- » man offre l'assemblage de toutes les perfections : il joint à la beauté et à la ron- » deur du son de Spagnoletti, la délicatesse de Kieservetter, l'énergie de May- » seder et la flexibilité d'archet de Bériot. Son goût, si achevé, si pur, n'est pas » la partie la moins haute de son talent et cimente, en quelque sorte, ses autres » qualités. Hauman, après avoir joué sa *fantaisie* (probablement *Ma Céline*) a » été rappelé au milieu d'applaudissemens frénétiques et contraint de recommen- » cer. N'est-ce pas là la plus grande marque d'admiration que puisse obtenir un » artiste? car en général les solos sur le violon s'adressent plutôt à la science » critique de l'amateur, qu'aux oreilles d'un auditoire mélangé. »

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

ROSINE STOLTZ

LA SYLPHIDE

DIRECTION RUE D'HANOVRE, 17

20 juin.

Voici les modes anciennes qui reviennent. On porte beaucoup de mille raies, de chiné, de broché. Delisle a le plus magnifique assortiment qu'il soit possible de trouver en soieries de toutes sortes, et ses dessins ressemblent complètement à tous ceux que l'on faisait autrefois. — Les dentelles aussi reparaissent avec profusion. Pas de joli peignoir s'il n'est orné d'une belle valencienne. Hier j'ai vu chez Palmire la robe de noce de Mlle C.... Elle est en mousseline brodée garnie de trois volans de maline de la plus grande beauté. Les manches sont courtes et plates avec deux bouillons de tulle au bas dans lesquels sont passés des rubans qui forment sur le côté des nœuds sans bouts. — Une écharpe de dentelle sortant des magasins de Violard doit être posée sur cette robe. Cette toilette sera de la plus grande richesse.

Les peignoirs en batiste chinée sont toujours des négligés très jolis. Il faut qu'ils soient garnis tout autour. — La mousseline de laine est une étoffe que l'on n'abandonne pas, car elle a l'avantage immense de ne pas se chiffonner, et comme elle a de la souplesse, elle habille parfaitement, surtout quand on n'oublie pas les sous-jupes Oudinot-Lutel, car l'ampleur des robes que l'on fait aujourd'hui ne permet pas de s'en dispenser, et de plus, elles nous exemptent des jupons empesés qui sont du plus mauvais effet sous une robe légère. J'ai vu quelques robes écossaises avec des volans en biais festonés à larges dents.

Décidément les grandes dames adoptent les manches plates longues, car on en voit beaucoup, et toutes elles sont bien portées. Les manches courtes jouissent aussi d'une faveur soutenue ; rien de plus gracieux en effet et de plus charmant à voir qu'un joli bras bien blanc, dessinant ses gracieux contours sous les gants si coquets de Mayer. Les ceintures se portent longues, souvent frangées au bas comme les écharpes.

Tous les yeux étaient fixés l'un des derniers jours de cette semaine, aux Tuileries, sur une jeune femme dont la mise était du meilleur goût, elle avait une robe de soie rayée violet et blanc d'une charmante nuance. Corsage à basque, trois rangs de boutons, manches amadis, deux volans. Elle portait avec cela une écharpe valentine vert clair ; son chapeau était en crêpe blanc bouillonné, une guirlande de violettes de Parme entourait la passe.— Les écharpes sont toujours très variées : les noires pour le négligé dominent. Mais pour toilette il faut qu'elles soient en couleurs claires ou en dentelles.

Un envoi qu'une amie de province m'a chargée de lui faire, vient de me fournir l'occasion de visiter les magasins de Maurice Beauvais, j'y ai vu des coiffures ravissantes de grace et de fraîcheur, on dirait que ses modes se font par la main des fées ou plutôt d'un coup de leur baguette, car il semble que les fleurs ou les rubans qui les ornent aient été posés par enchantement, tant tout cela est aérien et coquettement disposé. Ses chapeaux de paille de riz sont délicieux, et les coupes des plus comme il faut. J'y ai fait choix de deux chapeaux en poult de soie ornés de gaze, l'un bleu avec un bouquet d'hyacinthes tombant sur le côté, l'autre blanc ayant sur la passe une voilette en point d'Angleterre, et la forme entourée d'une guirlande de petites roses mousseuses.

On fait de très jolies capotes en mousseline garnies de dentelle; cela est simple et convient à un élégant négligé. Les chapeaux couverts de dentelle dessus et dessous avec une plume de côté sont une très gracieuse nouveauté qui, par bonheur, ne deviendra pas de longtemps commune.

Beaucoup de chapeaux de paille se garnissent en velours. Cette mode est de l'année dernière. Elle ne sied pas mal pour le négligé. Mme Seguin fait des coiffures en dentelles avec des barbes tombantes et entremêlées de fleurs : avec ces coiffures, il faut être jolie quand même !

Un bracelet au bras est de rigueur même en demi-toilette. Les cadenas en sont toujours énormes. Cependant Janisset a fait un nouveau modèle beaucoup moins volumineux que tous ceux que l'on voit. — On porte beaucoup de corail. Une chaîne de Venise avec une petite croix émaillée et des brillans pare fort bien le cou.

Les châles de Rosset sont en grande réputation.

J'ai vu chez Clamorgam un éventail magnifique, qui a dû appartenir à une des plus nobles et sans doute des plus jolies duchesses de la cour de Louis XV ou de Louis XVI. Les aquarelles sont consacrées aux amours de Boucher et aux scènes pastorales de Watteau, qu'on aimait tant alors; les baguettes sont en nacre ciselé, sculpté, incrustées d'or avec des ornemens dans le style de l'époque. Tout cela est d'une prétention pleine de richesse et d'un mauvais goût charmant. Cet éventail a été offert en présent de noce à une jeune mariée, Mme Julie B....-W....

Pour les hommes, la mode est un peu embarrassée ; à force d'avoir essayé et usé de tout, on ne sait plus quelle coupe nouvelle inventer. Indifféremment, les habits sont avec ou sans pates, pates horizontales ou pates en biais, les poches droites ou sur le côté. Les pantalons sont à plis pour négligé et mi-colans pour toilette. Point de variations dans les couleurs. Quelques fashionables innovateurs portent des souliers à talon et à boucles. On voit aussi des jabots de dentelle. Quant aux manchettes, leur règne est bien constaté. Les mouchoirs de poche sont brodés. Après cela, comment ferons-nous faire les nôtres?

Jay est un chapelier cranologiste, qui a inventé un instrument au moyen duquel ses chapeaux coiffent à ravir, aussi bien suivant les figures que selon la forme de la tête. Les chapeaux de Jay, qui sont d'une qualité parfaite, jouissent d'une très grande vogue.

L'huile d'Alcibiade de Bouchereau est aussi en grande faveur auprès de la haute fashion, de même que l'eau du docteur Chapelain, dont les effets sont merveilleux dans une foule de cas, et qui est à la fois un remède et un parfum. Le docteur Chapelain est un médecin homœopathe qui a fait, tout le monde le sait, des cures admirables ; la Mode et la Faculté de médecine se disputent à chances égales l'eau de son invention. Je ne chercherai point à savoir lequel des deux l'emportera à la fin, je me bornerai à dire que l'eau de Chapelain est indispensable sur toutes les toilettes.

Mme JULIETTE LORMEAU.

GAYS LOISIRS.

SECONDE ET DERNIÈRE LETTRE A LA SYLPHIDE.

Je vous disais naguère, ma gracieuse SYLPHIDE, ce qu'à mon sens on pouvait retrouver de souvenirs historiques dans le costume actuel d'une femme ; il me semble qu'on peut aussi y lire bien des choses de la vie morale et du caractère de celle qui compose ainsi à son gré l'enveloppe dont elle est revêtue. — On a dit que l'amour était semblable à l'Océan : uniforme, monotone, toujours répété pour ceux dont le regard le parcourt superficiellement, varié, divers, plein de tableaux saisissans pour ceux qui le contemplent avec l'intuition de ses beautés. — Aussi bien que de l'Océan et de l'amour, on peut dire cela du monde. Pour quelques uns, foule insignifiante, composée d'individus tous jetés dans le même moule ; pour d'autres qui savent mieux le voir, mélange curieux de natures différentes, spectacle plein de révélations toujours nouvelles.

Ainsi, dans la toilette d'une femme où beaucoup de gens ne voient qu'un assemblage quelconque de soie, de mousseline et de dorures, d'autres pourraient peut-être découvrir la nature particulière, les habitudes de celle qui l'offre aux regards : la fraîcheur d'une robe, sa blancheur, la pureté de son lustre, annoncent les mêmes qualités dans l'ame de celle qui la porte. On cherche des analogies partout. Une femme pure d'esprit et jeune de cœur ne pourrait supporter le contact d'objets flétris. Elle aimera mieux la robe la plus simple lorsqu'elle se déploie toute nouvelle, avec ses ondulations faciles, arrondies, moel-

leuses, que la plus belle étoffe sur laquelle les fatigues de chaque moment ont imprimé leurs traces en plis ineffaçables semblables à des rides...

Le goût étant le microscope du jugement ne peut exister sans lui : par conséquent, une femme, en choisissant bien les couleurs qui se mêlent sur son vêtement, annonce la rectitude de ses idées; en harmoniant bien ces nuances, elle doit faire supposer qu'elle a des points de vue justes sur toute chose. Tandis que des têtes d'une petite intelligence vont réunir, dans une toilette criarde, un châle rouge comme un coucher de soleil à une robe du plus beau bleu, une écharpe verte à un chapeau serin, et se donner toute l'apparence du plus fier perroquet qui ait jamais perché sur les palmiers des savanes. La femme de jugement saura restreindre le plus possible le nombre des couleurs réunies sur sa personne; par dessus toutes les nuances, elle recherchera le blanc, la plus noble de toutes, le blanc qui est la couleur de la neige immaculée, de la Vierge, de l'enfant à son baptême, de toutes les solennités saintes; puis elle saura encore marier convenablement les nuances pures et légères qu'elle y joindra.

Parmi les objets de toilette, quelques uns n'ayant qu'une valeur intrinsèque ne servent qu'à vous donner une écorce dorée, à faire de vous une chose, un immeuble, une valeur positive qui s'estime dans la balance d'un changeur ou le cabinet d'un notaire. La femme qui les choisit prouve de la sorte qu'elle est l'amie et la sœur de l'or. Loin de là, la femme d'une nature plus élevée, cherche des objets qui renferment un charme d'idéalité et poétisent la toilette. Telles sont les étoffes transparentes, les longues ceintures, les rubans tombans de tous les nœuds : ces bandelettes chatoyantes, mobiles qui voltigent autour d'une femme, semblent le feuillage jouant autour de la fleur. Tel est l'écharpe qui eut toujours les destinées les plus hautes, qui parut à la toilette des déesses de l'Olympe, fut l'insigne des partis dans les jeux du Cirque comme dans les guerres civiles, et flotta dans les rangs de tous les combattans, avec ses devises et ses couleurs. Tel est encore le voile : le voile complète seul l'individualité d'une femme, car il est un symbole de sa destinée. Il tient sa figure dans l'ombre; il la laisse seulement apercevoir à travers les fleurs, les arabesques tracées par la fantaisie sur son léger réseau, et l'embellit de tout le prisme du mystère. Ainsi la femme est, par son destin, retenue loin de l'éclat de la publicité, dans l'ombre de son intérieur : mais là, les yeux vont la chercher, et dans ce demi-jour elle semble plus charmante, car on la voit à travers les broderies de l'imagination. Au lieu de ces toilettes aériennes que sait prendre une jeune fille, mettez-lui une robe à larges raies, un lourd châle jaune, une capote de soie brune, le passant ne la verra pas, le peintre détournera la tête : adieu la gloire, adieu l'amour !

On doit conclure de ceci, ma belle SYLPHIDE, que la science que vous professez est aussi utile que profonde, et qu'une femme n'est pas moins sage de

soigner, d'embellir l'enveloppe de sa personne, que Dieu ne l'a été lui-même de faire belle et gracieuse entre toutes choses sa personne, la première enveloppe de son ame.

CLÉMENCE ROBERT.

DIANE DE SASSENAGE.

Conte Amadis.

Seule dans un élégant boudoir, une femme richement parée était à demi couchée sur une duchesse ; elle lisait une lettre et deux larmes perlaient sur ses joues pâles ; puis elle se mit à rêver, laissa tomber le billet sur ses genoux, l'y reprit et lut ce qui suit :

« A mademoiselle Diane d'Estouteville.

» Je vous aime, mademoiselle, et je commencerai cette lettre par ces mots, puisque c'est pour vous les dire que je vous écris. Il m'eût été impossible d'en tracer d'autres avant ceux-là ; ils brûlaient mon cœur, et ce pauvre cœur me semble moins souffrant depuis que j'ai confié mon secret au papier. O Diane, que vous étiez belle, hier ; que vous êtes belle toujours ! Soyez aussi bonne que belle ; aimez-moi ; veuillez m'accorder votre main. Je ne trouverai pas ma vie assez longue pour vous remercier de cette générosité, mais je vous connais, les grandes ames donnent sans calculer. Ayez donc pitié du malheureux

» ADHÉMAR. »

Pauvre lettre ! murmura la jeune femme en pressant le papier sur ses lèvres ; il y a déjà bien long-temps que je te possède, et tu ne me quitteras jamais ! — Puis attirant une table auprès de la duchesse, Diane prit une plume et se mit à écrire. Chaque ligne qu'elle traçait lui coûtait une larme et sa poitrine se soulevait pour laisser échapper de longs soupirs. Elle avait fini d'écrire lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans la rue. Diane fut à la fois effrayée et surprise, car son hôtel s'élevant dans un des quartiers les plus retirés de Versailles, le silence régnait continuellement aux alentours. Troublée par ce bruit inattendu, la jeune femme courut à une fenêtre, l'ouvrit et se pencha sur le balcon. Le roi Louis XIV revenant de la chasse passait suivi d'une noble escorte. A la vue de Diane, tous les chapeaux à plumes s'agitèrent dans l'air ; des murmures flatteurs s'échappèrent de toutes les bouches, et le roi lui-même parut charmé de tant de beauté. Diane était si ravissante à voir avec son cos-

tume somptueux, ses bras nus posés sur la froide balustrade de pierre, le front caché dans une de ses mains, tandis que l'autre maintenait encore le billet qu'elle venait d'écrire ! Mais Diane ignorait qu'elle fût l'objet de l'attention générale ; d'abord son regard s'était promené avec indifférence sur cette foule brillante; puis, mettant des ailes à sa pensée, elle l'avait envoyée bien loin, vers celui qu'elle aimait !

Le cortége s'était éloigné, la rue avait repris son silence accoutumé. Seulement, devant les fenêtres de l'hôtel se tenait immobile un homme à cheval. Il considérait Diane avec un mélange d'admiration, d'amour et de tristesse. En vain le page, qui l'accompagnait, s'efforçait-il de l'arracher à cette dangereuse contemplation, il ne lui répondait pas, ne l'écoutait pas, car celle qu'il revoyait après une longue absence, c'était sa charmante, sa divine Diane ! — Cependant il se dit aussi qu'elle ne l'aimait pas, qu'à cette lettre dans laquelle il avait épanché toute son ame, Diane avait répondu par la plus grande froideur, et qu'enfin, dédaignant un amour vrai, méconnaissant un cœur sincère, elle était devenue, sans manifester le moindre regret, la femme du sénéchal de Sassenage.

A ce souvenir, le front du beau cavalier se couvrit d'une noble rougeur et, faisant tourner bride à son cheval, Adhémar allait s'éloigner, quand un cri douloureux vint frapper son oreille ; alors il leva les yeux vers le balcon, mais Diane avait disparu et la fenêtre était fermée. Le jeune seigneur resta longtemps devant cette fenêtre, car le cri de Mme de Sassenage avait pénétré jusqu'à son cœur, mais il attendit vainement et force lui fut de s'éloigner. Il chevauchait lentement et le front baissé, lorsqu'il entendit son petit page l'appeler à plusieurs reprises. Adhémar, tournant la tête, aperçut l'enfant qui, resté en arrière, courait à toutes jambes pour l'atteindre. — Tenez, tenez, monseigneur, cria le page en présentant une lettre à son maître, voici qui vous concerne ; j'ai trouvé ce papier sous la fenêtre de cette belle dame. Il est bien certainement pour vous, puisqu'il est adressé à M. le chevalier de Cézanne.

Adhémar arracha la lettre des mains de son page, c'était celle que Diane avait écrite et qu'elle avait laissé tomber dans son trouble, en se retirant du balcon. La lettre fut aussitôt ouverte et parcourue. Voici ce qu'elle renfermait :

« Monsieur le chevalier,

» J'aurai cessé de vivre lorsque vous recevrez cette lettre. Une personne dont je suis sûre, vous la remettra. Dieu puisse me pardonner l'aveu que je vais vous faire ; sans doute il eût mieux valu pour nous l'ensevelir dans ma tombe, mais il est si cruel de se voir mal jugée ! — Avant mon mariage, parmi les seigneurs qui prétendaient à ma main, j'avais remarqué le jeune chevalier

de Cézanne, lui seul me plut et je devins sa captive d'amour. J'appris aussi qu'il m'aimait ou plutôt je le devinai, car nul ne me le dit d'abord, pas même lui. Partout nous nous rencontrions, parce que nous nous cherchions partout ; j'allais dans le monde pour lui, il allait dans le monde pour moi. Je savais bien que l'amour amène sur son aile autant de larmes que de joie, mais si j'étais malheureuse de mon bonheur, aussi me trouvais-je heureuse de mon infortune. Je ne me plaignais donc pas, et j'aurais bien voulu souffrir toujours de ce beau chagrin. Le chevalier rompit le premier l'enchantement. Il le fallait, le bonheur n'est pas éternel. Seuls, les enfans croient à la durée. Un soir on me remit en secret une lettre d'Adhémar, je n'eus ni le courage de la refuser, ni celui de ne pas la lire, et quand j'en eus pris lecture, j'eus encore moins le courage de la renvoyer ! Le lendemain j'avouai notre amour à mon père : il s'irrita ; plus je le suppliai, plus il devint inexorable ; il me défendit de parler jamais au chevalier et m'ordonna d'épouser le sénéchal de Sassenage envers lequel une dette d'honneur l'engageait. Il me fallut donc obéir et me résigner à paraître insensible. J'avais été réservée, je devins froide. Depuis, j'ai souvent pensé que les statues pouvaient bien vivre intérieurement, puisque moi, dont le visage, semblable à celui d'une vierge de marbre, ne trahissait aucune des émotions que j'éprouvais, je sentais mon pauvre cœur défaillir sous chacun des regards désespérés du chevalier. Hélas ! c'est que je le connaissais, je me disais : s'il est convaincu de mon amour, il voudra me voir, me parler. Oh ! j'aimais mieux ne plus le voir, ne plus lui parler ! J'étais vertueuse et je voulais être sûre de ma vertu. Adieu, monsieur le chevalier, *vous m'aimez, je vous aime et je meurs !* »

Comment peindre l'émotion d'Adhémar en lisant cette lettre ! Il était aimé, et Diane écrivait qu'elle allait mourir ! Oh ! c'est impossible ! il faut qu'il la voie une fois, une seule fois pour tomber à ses genoux et lui demander la conservation d'une vie aussi précieuse. Et le voilà qui retourne au grand galop vers l'hôtel de Sassenage. Son page soulève avec violence le lourd marteau de la porte armoriée ; la porte roule sur ses gonds et le chevalier s'élance avec impétuosité dans la vaste cour. Il se précipite à bas de son cheval et demande à parler à Mme la sénéchale. Il insiste pour la voir, car il a, dit-il, une affaire importante à lui communiquer. Il se nomme, les valets n'osent résister à un aussi noble seigneur, et bientôt Adhémar est introduit par un page dans le salon de Mme de Sassenage. — Madame, dit l'enfant en s'inclinant humblement au seuil du boudoir, un gentilhomme demande instamment à vous parler. C'est M. le chevalier de Cézanne. — Louis, répondit la sénéchale d'une voix émue, vous prierez M. le chevalier de m'excuser, vous lui direz..... — Elle allait continuer, mais, jetant un regard sur la porte, elle aperçut Adhémar et sentit aussitôt la parole manquer à ses lèvres. — Madame, murmura le chevalier

en s'avançant, je suis bien coupable, car j'ai bravé la consigne; daignerez-vous me pardonner et m'accorder quelques instans d'entretien!

Diane ne pouvait refuser, elle se vit même dans l'obligation de congédier son page. La voilà donc seule avec Adhémar! Comme leurs cœurs battaient! comme leur front se couvrait d'une chaste rougeur!..... — Madame, dit enfin le chevalier, si je le voulais, je pourrais vous rendre une lettre que vous avez perdue, mais en amour, lorsqu'on trouve un trésor, c'est pour le garder toute sa vie. — Si vous n'aviez pas lu ma lettre, répondit Mme de Sassenage, je vous supplierais de me la rendre. Malheureusement, je vois que vous l'avez lue...

Pour seule réponse, le chevalier se mit à genoux devant elle, il lui prit les mains et puis y posa respectueusement les lèvres. Ils restèrent longtemps dans cette attitude, sentant leurs larmes tomber plutôt dans leur cœur que se répandre sur leurs joues; vivant à la fois pour cette heure-là et pour toutes les heures passées dans l'absence..... — Diane, dit enfin le chevalier d'une voix déchirante, je ne viens même pas pour vous remercier de votre amour, mais pour vous prier de supporter la vie. — Vous voulez que je vive, s'écria la jeune femme, et vous me faites subir mille morts! — Mon Dieu! murmura-t-il, quel crime ai-je donc commis! — Adhémar, je vous pardonne, mais vous ne deviez pas venir, vous deviez seulement m'écrire, et alors, ne vous ayant pas vu, je vous aurais peut-être obéi. — C'est-à-dire, répondit froidement le chevalier, que vous allez signer en même temps votre arrêt de mort et le mien.

Ces derniers mots parurent impressionner vivement Mme de Sassenage. — Lui mourir, murmura-t-elle; oh! ce n'est pas possible. — Adhémar, je vivrai pour que vous viviez. Désormais je ne compterai plus les minutes de mon existence, mais celle de la vôtre. Mon ami, je vous dis adieu pour toujours. Soyez heureux. — Le chevalier s'inclina mélancoliquement devant la comtesse. — Madame, répondit-il, mieux vaut souffrir d'aimer que de n'être pas aimé.....

Six ans s'étaient écoulés, Diane quittant le deuil des veuves, revêtait un élégant habit de cour, les femmes occupées à sa toilette, lui agraffaient ses bracelets de diamans, lorsqu'un page annonça le chevalier de Cézanne, arrivé d'Italie le matin même. Il parut beau, radieux, paré comme le duc de Lauzun le jour qu'il épousa la grande Mademoiselle. — Ah! c'est vous, M. le chevalier, s'écria Mme de Sassenage avec un charmant sourire; arrivez bien vite, je vous attendais. — Puis ses femmes s'étant éloignées, elle ajouta en montrant un papier : — Il y a dix ans, je reçus une lettre de vous; dans cette lettre, vous me demandiez ma main : la voici, je vous la donne. ANNA DES ESSARTS.

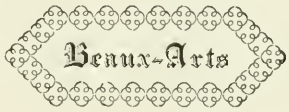
LE SOIR.

Fragment.

Oh ! quel charme est le tien sur un cœur solitaire,
Splendeur pure des soirs ! qui viens, avec mystère,
Semer la pourpre et l'ombre aux trembles des forêts
Qui bornent les contours de nos lointains guérêts !....
Dans les brouillards de flamme où sa verve engourdie
Se meurt comme l'éclat d'un immense ir cendie,
Le soleil, beau vieillard qui renonce à l'amour,
Semble se reposer des voluptés du jour
Et de l'ombre qui monte émanciper la brise.
De l'arôme des fleurs l'espace s'électrise.
Aux frissons des sorbiers renversés dans les eaux
Des étangs, clairs miroirs que bordent les roseaux,
L'atmosphère attentive est tout à coup remplie
De chants qui portent l'ame à la mélancolie,
Et l'on entend partir la voix des rossignols,
Tandis qu'au gré du vent les jasmins espagnols
Des rhythmes du concert marquent les intervalles
Et mêlent tour à tour leurs groupes de fleurs pâles ;
Déjà le ciel éclate en étincelles d'or
Qui sur le pli des eaux se balancent encor,
Et le croissant des nuits, du haut de la clairière,
Verse au vallon qui dort son humide lumière !...

RAYMOND BRUCKER.

29 mai 1840.



Théâtres.

Revue.

Marié continue ses débuts à l'Académie-Royale, et, sans rester à la hauteur de sa première apparition dans la *Juive*, il s'annonce comme pouvant tenir avec quelque bonheur la doublure de Duprez, qui est à Bordeaux où on l'applaudit avec enthousiasme. — On a repris *Fernand Cortès*, malgré l'opposition judiciaire formée par M. Spontini. Il est probable qu'en agissant de la sorte, M. Léon Pillet a calculé les suites de son coup d'Etat. Au reste, cet opéra qui nous a rendu Mlle Nau, depuis quelque temps absente, et Dérivis dont la voix et la méthode gagnent de jour en jour, n'a eu aucun succès et ne reparaîtra plus sur l'affiche, j'en suis sûr. M. Pillet, d'ailleurs, ne s'était permis cette petite bravade envers l'ordonnance de référé de M. Debelleyme que parce que la notification en avait

été, dit-on, mal faite. Ainsi, M. Pillet n'aura pas à payer les six mille francs de dommages-intérêts, et les deux écailles de l'huître seront pour M. Spontini. — La présence de Fanny Elssler à New-York continue à donner matière aux puffs les plus ébouriffans. Un des journaux de l'endroit raconte que pour aller voir la célèbre danseuse, il y a des gens qui paient *soixante-quinze francs* des places de *trente sous*.

Au Théâtre-Français les choses vont de mal en pis. Il va paraître dans une de nos revues, qui a repris depuis quelques mois une place fort importante en littérature, un article sur M. Buloz qui fera, je l'imagine, un petit scandale bien amusant.— Mlle Mars est malade, et voici que commence à circuler le bruit qu'elle ne reparaîtra plus sur la scène. On apprête quelques créations à la charmante Mlle Doze. — Mlle Rachel est à Rouen où elle occupe beaucoup le public qui l'applaudit et quelques critiques d'estaminet qui s'évertuent à lui trouver des défauts. Pendant ce temps les débuts se poursuivent sur notre première scène à la faveur de la canicule. Les élèves du Conservatoire et les réputations de province paraissent tour à tour, et décidément le Conservatoire n'est pas heureux. On nous a présenté cette semaine M. Riché, Mlle Denain et Mme Baptiste pour l'emploi des reines; nous avions eu occasion d'apprécier le talent de Mme Baptiste à Bruxelles, et à vrai dire, dans les derniers débuts, il n'y a guère que le passage de cette dame, pourvue d'un embonpoint qui rappelle celui de Mlle Leverd, qu'on a remarqué. — Vous savez que nous allons avoir de nouveaux drames de MM. Victor Hugo et Alfred de Vigny.

Le Théâtre-Italien est gros de papier timbré et de procès. MM. Alexandre Dumas et Laurey, qui prétendent avoir des droits sur la direction, viennent de mettre le feu à la mèche, et voici que chaque partie engagée fait choix de son avocat; outre M. Dumas et Laurey, il y a en cause MM. Viardot, Jules Lecomte et Roqueplan. On est encore plus embarrassé de trouver une salle qu'une conclusion amiable au procès. On ne veut plus de l'Odéon qui consommerait la ruine de ce pauvre théâtre qui a tant envie de mourir. On prétend que la salle de la Renaissance est trop petite; on parle bien un peu de réunion à l'Opéra; on ne dit plus rien de l'Opéra-Comique qui, assurait-on naguère, avait été construit pour les Bouffes. Au milieu de cette complication d'événemens, Lablache ne se sent pas très disposé à revenir, et Rubini qui a chanté la semaine dernière avec la reine Victoria et le prince Albert, tiendra certainement plus que jamais à la croix que certaines gens lui ont promise, et que, je l'espère bien, M. de Rémusat ne lui donnera pas, car, puisqu'il est ici question de décoration, avant de décorer des artistes étrangers, nous avons un morceau de ruban rouge à donner à Duprez qui le mérite au moins autant que Rubini et qui est notre compatriote.

L'Opéra-Comique achève tranquillement toutes ses constructions intérieures au milieu du succès de *Zanetta* et des représentations productives de petits opéras en un acte, tels que l'*Ecolier de Presbourg*, *la Perruche*, et *le Cent-Suisse* de M. le prince..... (tout le monde sait son nom), où il y a vraiment de fort jolies petites intentions. M. le prince....., qui ne fait pas métier de compositeur, n'a prétendu qu'à un succès de fantaisie. — Aux Variétés, *Les Deux Systèmes* ont obtenu du succès, et d'ailleurs, en l'absence d'Odry, les chansonnettes de Levassor sont là pour égayer le répertoire et pour remplir la jolie salle du boulevart Montmartre qui vient de changer de directeur; M. Jouslin de la Salle a

cédé la place à M. Chapisot, qui avait précédemment dirigé un théâtre en province. — Voici encore au Palais-Royal un nouveau succès dû à M. Dumanoir: *Iphigénie*, qui rappelle par son titre, un de nos chefs-d'œuvre classiques, appartient encore (par le fond) à la tragédie. Il est question dans cet acte de toutes les horreurs de l'adultère, de l'inceste et du drame sanglant, et puis, vers le dénoûment, le vaudeville, sortant sans qu'on s'en doute de cette donnée épouvantable, s'épanouit de toutes ses forces dans le comique le plus bouffon. Vainement Iphigénie a commis de ces fautes que M. Dumanoir appelle, avec une pudeur britannique, des *antécédens*, elle n'en trouve pas moins un mari à la fin de la pièce. Sainville et Bernard Léon font rire aux larmes dans cette excellente parade. — Virginie Déjazet est à Caen, et, à en juger par l'accueil qu'elle y reçoit, les Normands ne sont pas très disposés à nous la rendre.

Le *Gymnase* vient de donner l'*Assemblée de Créanciers*; c'est un tableau fort ennuyeux, comme les trois quarts des ouvrages qui se représentent sur ce théâtre. — Le Vaudeville, lui, ne se contente pas de nous servir de mauvaises pièces qu'on ne va pas voir, il se livre intérieurement à des guerres intestines; ses administrateurs ou ses directeurs, on ne sait plus au juste par les soins de quels rouliers le théâtre de la place de la Bourse s'embourbe; ses directeurs ou ses administrateurs, disons-nous, se disputent à qui ne fera pas de recettes, et comme le Vaudeville ne gagne pas un décime monaco, ils ne savent, ces illustres industriels, à qui donner la palme; et pour s'occuper à quelque chose, puisque le public ne s'occupe plus d'eux, ils recommencent chaque matin leur billevesées de la veille. Malheureuse place de la Bourse! Malheureux Vaudeville!

G. GUÉNOT-LECOINTE.

M. Emmanuel Gonzalès, rédacteur en chef de *la Carricature*, vient de publier dans *le Siècle* les cinq premiers feuilletons d'un drame historique intitulé le *Tailleur de Leyde*. Comme ce prologue et la suite du récit qui ne tardera pas à paraître forment un drame complet, M. Emmanuel Gonzalès, pour éviter le plagiat dramatique passé aujourd'hui en usage, a fait recevoir sur *scenario*, à un théâtre du boulevart, une pièce en cinq actes tirée de ce sujet.

Ici s'arrête notre premier volume : ce n'est ni la bonne volonté ni la persévérance qui nous ont fait défaut pour mener à bien cette entreprise que le succès a pris sous sa sauvegarde dès le premier jour. De toutes parts, en effet, les sympathies nous arrivent, et elles nous donneraient des forces si nous en avions besoin, pour continuer une œuvre qui a pris une belle place dans la presse périodique. — Ainsi donc, à nos amis de l'aristocratie, de la littérature et de la mode, nous ne disons pas adieu, mais au revoir.

Le Directeur de La Sylphide,

DE VILLEMESSANT.

Paris, 20 juin 1840.

FIN DU TOME PREMIER.